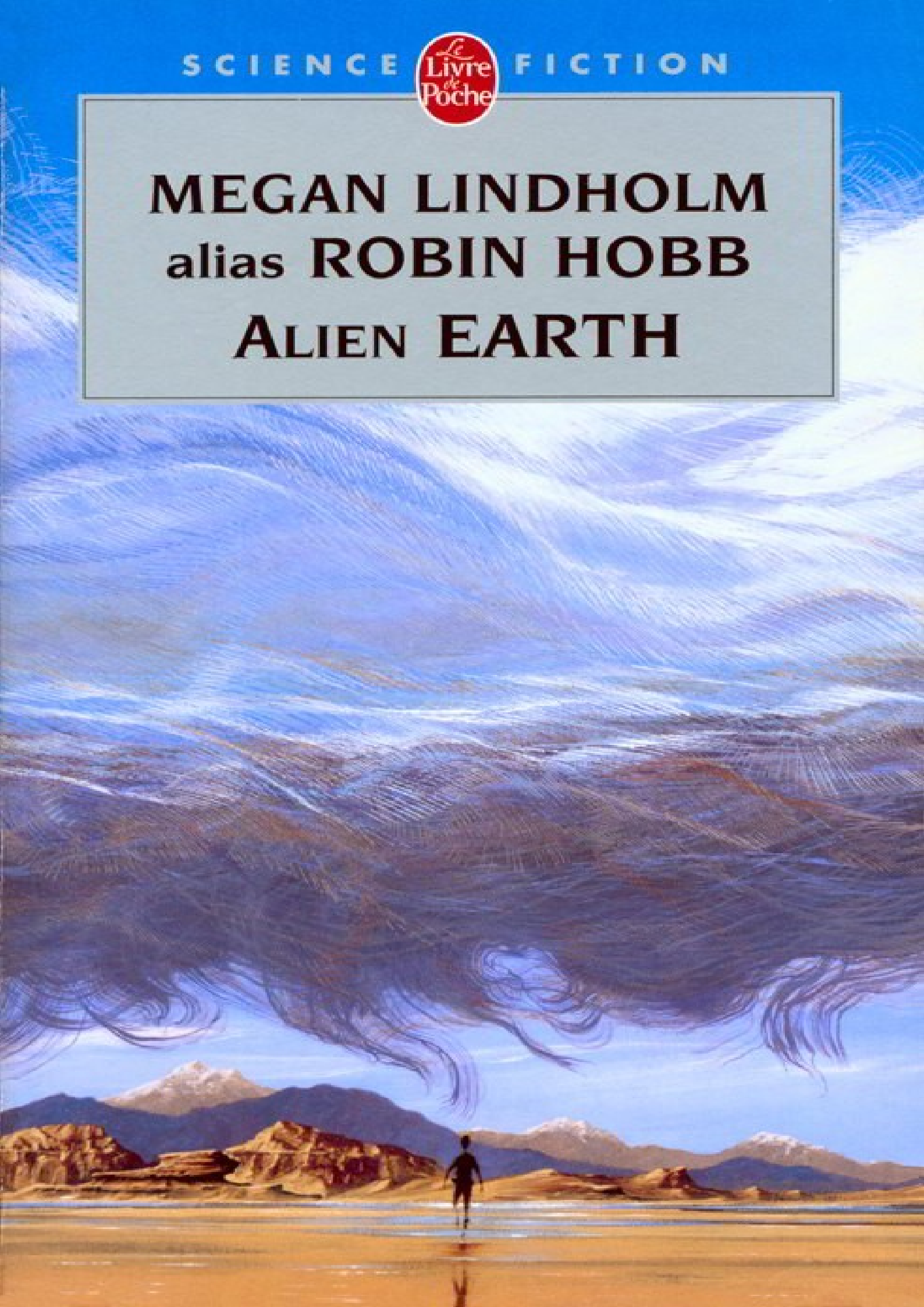
SCIENCE FICTION

Le Livre de Poche

MEGAN LINDHOLM
alias ROBIN HOBB
ALIEN EARTH



MEGAN LINDHOLM
(alias Robin Hobb)

Alien Earth

TRADUIT DE L'ANGLAIS 'ÉTATS-UNIS) PAR CLAUDINE RICHETIN



ÉDITIONS SW-TÉLÉMAQUE

titre original :

ALIEN EARTH

© Megan Lindholm Ogden, 1992.

© Éditions SW-Télémaque, 2006, pour la traduction française.
ISBN : 978-2-253-12264-7
1er publication LGF

Autopsie d’un monde mort

« Et si jamais Terra Affirma a raison ? demanda doucement Connie. Si on peut vivre sur Terra, que se passera-t-il alors ?

— Selon l’opinion du Conservatoire, répondit l’Arthroplane, ce sera la destruction totale du système social de Castor et Pollux et des stations orbitales. Trop d’Humains n’acceptent les contraintes et la discipline du Conservatoire que parce qu’ils n’ont pas le choix. Le mandat de gouvernement du Conservatoire est fondé sur l’exemple désastreux de la destruction de Terra. Si vous supprimez ce facteur, vous ouvrez la porte au renversement du Conservatoire. Certains disent que ce sera la fin de la race Humaine, car les Hommes ne pourront jamais se réadapter sur Terra. C’était un environnement incroyablement dur, Connie. »

Un minuscule espoir, dont Connie n’avait même pas eu conscience, s’éteignit en elle. « Donc, tout ceci n’a pour but que de prouver une nouvelle fois que Terra est morte ?

— Nous ne faisons que récolter l’information, lui rappela Tug. C’est le Conservatoire qui prouvera que Terra est morte. Les Arthroplanes soutiendront sa décision. Il n’y aura pas d’autres visites sur Terra. »

Prologue

La table était froide et dure sous son dos. Métal. Acier inoxydable brillant. Et il était nu, à part une chemise d'hôpital en papier bleu qui ne lui descendait qu'à mi-cuisse. Pour tout confort, un ridicule petit coussin de cellulose sous sa tête jouait le rôle d'oreiller. Les rideaux provisoires du box d'examen étaient de la même matière. Il avait envie de s'asseoir pour tenter de mieux s'envelopper dans le vêtement inadéquat, mais il n'osait pas. Il avait peur de commettre une erreur qui, d'une certaine façon, lui porterait préjudice. La seule chose à faire pour le moment était d'attendre. Il pouvait certes patienter encore un peu. L'examen physique externe s'était bien passé. Il ne restait plus qu'à obtenir le feu vert du laboratoire concernant ses analyses de sang, d'urine et de selles. Il suffisait maintenant que le laboratoire le constate indemne de résidus de drogues, d'alcool, de parasites internes et externes, de maladies contagieuses, de maladies génétiques ou de risques héréditaires, de champignons ou autres dangereuses bactéries, et de tout ce que le Conservatoire de l'Humanité jugerait indésirable. Sans savoir pourquoi, il avait l'impression que s'il restait parfaitement immobile sur la table d'acier, il leur serait plus facile de constater qu'il était pur et intact et avait le profil idéal de colon. Il pourrait alors débarquer de l'Anilvaisseau Évangeline et pénétrer dans la station Alpha, première étape de l'acculturation à la nouvelle écologie. Il se répéta qu'il avait passé exactement la même batterie de tests avant d'être autorisé à se joindre à ceux qui étaient évacués de la Terre. C'était sans doute une simple formalité, une confirmation de ce que l'équipe

de la Terre avait constaté tant d'années auparavant. Raef se colla contre la table froide et s'efforça de respirer.

« Pas réel. » Raef tentait désespérément de faire bouger ses lèvres, d'émettre de force des sons qu'il pourrait entendre et qui le réveilleraient. « Ce n'est pas réel. Pas ici, pas maintenant. Ici et maintenant, je suis en train de rêver dans une matrice de transommeil de l'Anilvaisseau Évangeline, où je suis depuis des centaines d'années et resterai encore des centaines d'années. Ce n'est pas réel. Ça ne se passe pas vraiment et ça ne peut me faire de mal en ce moment. »

Habituellement, il pouvait contrôler ses rêves. Habituellement, il pouvait rêver ce qu'il voulait, quand il voulait. Le mieux étant quand il réussissait simplement à se laisser couler de plus en plus profondément, là où les rêves étaient plus vrais que la réalité. Et mieux que la réalité, également, car il pouvait les mener là où il le désirait. Mais parfois, très rarement, il se retrouvait coincé. Tug donnait un ordre à l'Évangeline et, à son tour, l'énorme Anile réadaptait le métabolisme de Raef, qui se faisait ainsi piéger dans l'intervalle, à rêver sans contrôle, tous les cauchemars de ses pires souvenirs.

La pièce était froide. Il leva la tête pour observer ses pieds nus, glacés et pâles. L'absence de callosités était due à toutes ces années passées en transommeil à l'intérieur de la matrice. Ils lui faisaient penser à des pieds de bébé, roses et fripés, qui n'avaient pas encore servi. Les longs séjours en transommeil produisaient cet effet : ils pouvaient ralentir le fonctionnement de l'organisme, mais pas l'arrêter totalement. La croissance et le remplacement des cellules, celles de la peau par exemple, continuaient. Durant les brefs moments de conscience sur le vaisseau, il s'était glissé hors de la matrice pour subir un examen physique sommaire, effectué par une équipe médicale qui n'était éveillée que quelques heures avant ses patients. Ensuite, en même temps que les autres colons, il avait huilé son corps et poncé la peau morte pour révéler un épiderme rose tout neuf. Il avait mangé un repas léger et couru dans une roue de hamster pour entraîner son corps à résister à la lassitude de l'apesanteur. Pendant une semaine, à peu près, il avait fallu supporter les conversations sans intérêt des autres, les

interminables spéculations sur ce que seraient Castor et Pollux, les nouvelles planètes. Avec, de temps à autre, l'ennui mortel des conférences obligatoires sur l'écologie et l'endoctrinement pour acquérir les idéaux du Conservatoire, tout ça sous forme de vidéos enregistrées. Et parfois les conversations chuchotées sur les Arthroplanes et leurs étranges Anilvaisseaux et les raisons pour lesquelles ils étaient venus sauver les Humains de leur Terre agonisante. Quand Raef ne pouvait plus supporter la compagnie étouffante de tous ceux qui partageaient ses moments d'éveil, ou lorsque les conférences enregistrées étaient devenues trop didactiques, il y avait eu le plaisir intense de s'éclipser des activités de groupe soigneusement orchestrées pour explorer la structure labyrinthique du vaisseau.

Mais pas trop souvent, car ces violations individualistes des règles n'étaient pas prises à la légère. Ce serait une sacrée honte d'arriver jusque-là et de passer pour un rebelle, un marginal, incapable d'être un équipier fiable. Quelques-uns cependant refusaient la discipline des moments d'éveil organisés, contestaient l'information ou la philosophie des conférences. Ils pensaient probablement paraître plus malins que ceux qui, comme Raef, étaient d'accord avec tout et se comportaient toujours comme tout le monde. Les idiots. Ceux qui étaient vraiment intelligents ne se mêlaient pas à eux.

Raef se souvenait particulièrement d'un homme à cause de sa peur paranoïaque. James, il s'appelait. Ils étaient assis tous les deux à une table pendant l'heure de récréation, jouant distraitement aux dames. Raef avait gagné six parties d'affilée. Pendant la dernière période d'éveil, il l'avait battu à chaque fois. C'était une expérience nouvelle pour Raef, qui gagnait rarement. Il était en train de se dire que cela devenait ennuyeux quand James déplaça un pion sur deux carrés et déclara d'une voix rauque :

« Tu sais quoi, petit ? Je crois qu'on n'y arrivera jamais.

— Quoi ? avait dit Raef, arraché d'un coup au jeu et à l'ennui.

— Je crois que nous n'avons pas vraiment de destination. Je veux dire, réfléchis. Ces Arthroplanes, ils viennent sur Terre dans leurs Anilvaisseaux, mais ils atterrissent jamais. Ils nous disent que la Terre court à la ruine, que personne survivra et

qu'on a pas plus de deux, peut-être trois cents ans pour évacuer la planète. Si des Humains doivent survivre, faut qu'ils partent immédiatement. Mais personne voit jamais un Arthroplane, et personne sait où sont ces deux foutues planètes où ils proposent de nous emmener. Y en a qui sont partis, à l'époque de nos grands-parents, quand nos parents étaient petits. Et les voilà qui reviennent pour une deuxième fournée et cette fois nous, toi et moi, on y va. Mais comment on sait qu'ils sont arrivés à destination, ceux qui sont partis avant nous ? Comment on sait qu'ils nous emmènent pas tout simplement dans l'espace pour se débarrasser de nous, nous tuer pour pouvoir se garder notre planète pour eux tout seuls ? Comment on le sait ? »

Les gens des tables voisines s'étaient retournés pour les regarder. Ils avaient écouté James délirer avec des expressions de pitié ou d'incrédulité. Quelques-uns avaient bien manifesté des signes d'inquiétude, mais ce devait être devant la détresse de James et non parce qu'ils soupçonnaient soudain qu'il pouvait dire vrai. Puis les regards s'étaient fixés sur Raef au moment où James posait sa question, comme s'il savait quelque chose, comme s'il était censé parler au nom de ceux qui avaient confiance en l'évacuation, qui croyaient qu'un lendemain les attendait sur deux lointaines planètes jumelles qui tournaient autour d'un autre soleil.

« Eh bien… », avait-il dit, puis il s'était interrompu, s'interrogeant. Comment le savaient-ils ? Peut-être les Arthroplanes avaient-ils choisi les meilleurs et les plus forts pour les tuer en laissant les faibles et les vieillards mourir tout seuls sur une planète qui ne favorisait plus la vie.

« Eh bien… prenez les vidéos, elles nous montrent la façon de vivre harmonieusement avec notre nouvelle écologie. Il faut bien que quelqu'un les ait filmées. Et… bon, s'ils devaient nous tuer, pourquoi ne sommes-nous pas encore morts ? Pourquoi nous emmener si loin pour ça ?

— Si loin ? James ricana de nouveau, d'un rire qui se brisa soudain. Comment on sait si on est loin ou pas ? Personne ne peut voir à l'extérieur. On est dans le ventre de l'Anile. Comment on sait que tant de temps a passé ? Ils nous disent qu'on dort depuis des années, des dizaines d'années. Peut-être qu'on a

seulement passé une nuit de sommeil artificiel, si on nous a drogués. Comment on peut dire quoi que ce soit par nous-mêmes ? »

James baissa soudain la voix et ceux qui n'étaient pas encore regroupés autour de la table se rapprochèrent pour entendre.

« Comment on sait qu'on n'est pas encore morts ? Comment on sait qu'on n'est pas en enfer ?

— Eh bien… Parce que… », hésita Raef.

Puis la voix omniprésente de Tug, l'Arthroplane qui contrôlait leur Anilvaisseau et leur donnait l'heure annonça : « La période d'éveil numéro vingt-sept arrive à sa fin. Vous êtes priés de vider vos vessies et vos intestins avant de retourner à vos matrices. Si vous avez besoin d'aide pour rebrancher le cordon ombilical, veuillez en informer le moniteur dans votre cellule matricielle. Je vous remercie. »

Raef était content de dégrafer son harnais de sécurité et de s'écarter de la table d'un coup de pied en laissant James ranger les dames et l'échiquier. Il suivit le flot qui quittait la salle de récréation pour se mêler dans le couloir à ceux qui se rendaient aux toilettes où à leur cellule matricielle pour s'y glisser et brancher leurs tubes de survie, puis se rendormir. À présent que Raef y réfléchissait, il ne se rappelait pas avoir vu James au cours des périodes d'éveil suivantes. Qu'était-il donc devenu ?

« Sors de là. Sors de là. Sors de là. » Raef moulinait les mots, tentant de sentir ses dents grincer et ses lèvres bouger tout en se suppliant en rêve de s'échapper de la salle d'examen. C'était comme une expérience de désincarnation : il se voyait de haut, nu et vulnérable sur la table, attendant avec angoisse le retour de l'équipe de contrôle.

Il lui fallait absolument aller aux toilettes. Après tous les échantillons de sang et d'urine qu'il leur avait fournis, il semblait incroyable qu'il lui reste un quelconque liquide dans le corps. Pourtant, il fallait qu'il pisse sans tarder sinon il allait exploser. Plus il s'efforçait de rester immobile et de l'ignorer, plus la pression sur sa vessie se faisait menaçante. Il devait y aller. Bon, peut-être que s'il faisait vite, il pourrait être de retour dans le box d'examen avant qu'ils ne reviennent.

Il descendit de la table en roulant sur le ventre, se tint à un barreau pour se stabiliser, puis tenta de refermer sa robe de papier dans son dos. Il se trouvait devant un dilemme : soit tenir sa robe fermée, soit se débrouiller avec le déplacement en apesanteur.

« Sors de là, bon sang, sors de là », gémissait Raef dans son sommeil. L'idée réconfortante que ce n'était qu'un souvenir de cauchemar s'enfuyait à toute vitesse. S'il était pris, tout était fini.

Il connaissait bien la disposition du vaisseau grâce à ses explorations clandestines. Les toilettes se trouvaient trois portes plus loin, après avoir quitté la rangée de box entourés de rideaux qu'ils avaient installés dans la salle de récréation pour ces derniers examens. Il quittait juste les toilettes quand il entendit l'équipe médicale entrer par la porte opposée. Il ne saurait jamais ce qui le fit s'immobiliser au lieu de se hâter de revenir à sa table, ni quelle aberration acoustique fit parvenir jusqu'à son oreille le chuchotement incrédule de l'un d'eux :

« Tu te fous de moi ! Un cancer ? Comment diable ont-ils pu rater ça à l'embarquement ?

— La tumeur était très petite, je suppose. Mais elle s'est développée pendant qu'il était en transommeil. Elle est devenue assez grosse pour qu'on la détecte à présent. Mais bon sang, ferme-là.

— O.K., O.K. C'est lequel ?

— Raefferty, Terrence. Il a… »

Mais Raef était déjà dans le couloir et courait à perdre haleine avant qu'ils aient fini de prononcer son nom. Il était surpris, non pas de l'apprendre, mais de s'apercevoir que ça ne l'étonnait pas. Il y avait un risque, il avait toujours su qu'il y avait un risque. Sa mère en était morte, ainsi que son grand-père. Il le leur avait caché au cours de l'examen préalable à l'embarquement. Ils l'auraient refusé.

C'était injuste, c'était toujours injuste pour lui. Ce genre de merde lui arrivait toujours, et il ne le méritait pas. Mais il en serait quand même puni, comme d'habitude. Un jour il leur montrerait à tous à quel point c'était injuste, il leur prouverait que rien de tout ça n'était sa faute.

Mais pour l'instant, il s'enfuyait, sans réfléchir, galopant dans le couloir plus vite que Tarzan n'aurait pu le faire. Sa chemise de papier volait au vent de sa course et ne pouvait que le faire repérer. Il prit donc délibérément tous les tournants qui l'éloigneraient des parties les plus fréquentées du vaisseau. On le rechercherait, il le savait. Ils finiraient par le trouver. Alors pourquoi ne pas s'arrêter tout de suite, revenir et en finir ?

Parce que.

Cette sensation de fuite était trop familière, tout comme cette métamorphose hâtive en quelqu'un d'autre, Tarzan, Peter Pan, Mega Man ou Long John Silver. Jadis, c'étaient les grands qui le poursuivaient à coups de pieds et de poings dans la cour de récréation. Maintenant, c'était une équipe médicale en blouse blanche. C'était pareil. S'il était pris, ils lui feraient du mal. Et il n'y aurait personne pour les arrêter.

Il continuait à fuir, passant des couloirs bien éclairés à d'autres plus obscurs qui débouchaient dans une autre partie du vaisseau déjà vidée de ses passagers en sommeil. Il passa devant tant de cellules matricielles, que leur multitude l'étourdissait. Puis, il vit des couloirs sombres et s'y engouffra, comptant sur l'écartement régulier des barreaux pour pouvoir avancer. Son cœur battait à tout rompre et il avait la bouche si sèche qu'il pensait que sa gorge allait se fendiller. Il avançait encore et encore, jusqu'à ce qu'une douleur soudaine dans le côté lui fasse rater sa prise et l'envoie dinguer contre le mur rembourré du couloir. Il rebondit dans le vide et retomba très lentement sur le sol. Raef resta allongé, immobile, à moitié assommé, se tenant le flanc à deux mains. Petit à petit, la douleur diminua et sa respiration se fit plus calme. Il retint sa respiration, déglutit, la gorge sèche, et s'assit avec précaution. Il regarda derrière lui dans la direction d'où il était venu. C'était la noirceur totale. Et la même chose devant lui.

Il s'efforça de garder son calme en essayant d'évaluer la situation. Que feraient-ils ? Il n'en savait rien. Mais il savait ce qu'ils ne feraient pas. Ils ne le laisseraient pas quitter l'Anilvaisseau pour devenir colon sur une autre planète. Il était peu probable qu'ils le renvoient sur la Terre. Une phrase isolée des conférences du Conservatoire lui revint : « La pitié à l'égard

des infirmes et des malades dégénère très vite en une forme de cruauté. L'allongement de la vie des sujets déficients n'est pas un projet valable pour l'Humanité. Contrairement au renforcement de nos espèces. » La conférence portait sur la nécessité d'un contrôle rigoureux de l'élevage lorsqu'on serait arrivé sur les planètes, mais il n'avait aucun doute que la même théorie lui serait appliquée.

Raef se remit sur pied. Pendant quelques instants, il tâtonna dans l'obscurité pour retrouver les barreaux, avant de se rendre compte que ses muscles refusaient de lui obéir. Il ne pourrait pas aller plus loin à la force des bras. Il resta debout encore un instant, le silence et l'obscurité pesant aussi lourdement sur lui que la conscience de sa maladie, de cette imperfection qui leur permettrait de le tuer.

« Au secours ! » Il s'adressait à voix haute à l'obscurité, désespéré. « Mon Dieu, aidez-moi !

— De quoi avez-vous besoin ? »

Soit c'était la voix de Dieu, soit celle de Tug, celui qui avait dicté tous leurs éveils et leurs retours au sommeil depuis le début de ce long voyage. Peu importait, lui semblait-il. Il demandait ce dont il avait besoin comme si on pouvait le lui donner.

« Je demande le droit d'asile, supplia-t-il.

— Asile ?

— Ils me tueront s'ils me retrouvent. Parce que j'ai…

— Je sais. Mais vous voulez encore vivre ?

— Oui.

— Ce ne sera pas une vie très agréable.

— Ça vaudra mieux que la mort.

— Intéressant. » La voix semblait intriguée. « Par ici. »

Le couloir s'éclaira faiblement devant lui. Il suivit la lumière et, se retournant une fois, la vit s'éteindre derrière lui. Elle le conduisit dans les entrailles tortueuses du vaisseau, pour arriver enfin dans une cellule matricielle où étaient mollement suspendues des matrices grises, en attente.

« Entrez dans l'une d'elle, dit la voix. Vous y serez en sécurité. »

Raef n'hésita pas et se faufila dans une matrice en se débarrassant au passage de sa chemise de papier. À tâtons, il trouva le cordon ombilical et le brancha à la prise encore implantée sur son ventre. Il se roula en boule en position de transommeil.

« Que vous restera-t-il ? demanda la voix, étouffée par les parois de la matrice. Sans la compagnie des autres humains, sans l'espoir d'une famille, sans avenir sauf la minute présente ? Qu'est-ce qui vaudra la peine de vivre ?

— La seule chose que j'aie jamais eue, marmonna Raef. Mes rêves. »

Il sentait son cœur battre, battre trop vite. Bon sang, Tug, ne voyez-vous pas que mon cœur bat trop vite ? Les rêves se réunirent, se fondirent au point qu'il ne savait plus les distinguer de la réalité, ne pouvait plus séparer son retour au sommeil de cette fuite du souvenir onirique trop précis. Finalement, il échappa à l'ancien cauchemar de la seule façon qu'il connaissait, en se réfugiant dans un rêve encore plus profond.

Long John Silver se tient sur le pont de son bateau, face au vent. Au-dessus de sa tête, les voiles craquent et l'équipage s'active dans les haubans pour exécuter ses ordres. Car sur ce navire, il ne fait pas partie de la cargaison, il est le capitaine, et d'un mot il peut faire donner le fouet à un matelot ou lui attribuer une ration supplémentaire de grog.

1

« Je déteste ces foutus écrans ! »

Tug ne répondit pas aux récriminations de John. Pas plus que Connie, mais au moins John eut-il la satisfaction de la voir se pencher un peu plus sur son propre poste, craintivement consciente de la frustration et de la mauvaise humeur du capitaine. Il jeta un regard courroucé sur le banc de moniteurs. Les images étaient floues. Encore une autre des améliorations négatives du Conservatoire. Il frotta de nouveau la bande biotrol censée stimuler la luminosité des écrans. Aucun effet.

« Qu'est-ce qui arrive à ce banc de moniteurs ? », demanda-t-il et, n'obtenant pas de réponse, il haussa la voix avec une incrédulité sarcastique : « Serait-il en train de se biodégrader sous mes yeux ? »

Toujours pas de réponse. La solution de Connie face à n'importe quel problème était de se taire et de se faire toute petite jusqu'à ce que quelqu'un d'autre s'en charge. C'était le second voyage de l'équipage sur l'Évangeline et John n'avait pas encore compris comment la faire réagir de façon constructive. À sa façon, elle était aussi agaçante que les moniteurs flous. Il ne comprenait pas pourquoi. Ses notes étaient bonnes, ses résultats d'évaluation exemplaires. Même les sources personnelles de John avaient fourni de bons rapports sur elle. Était-ce si sûr, au fait ? Il fronça les sourcils en se rappelant les mots d'Andrew.

« Pas bavarde ». C'est ainsi que le second de l'Anilvaisseau Trotter avait qualifié Connie quand John lui avait demandé une opinion très personnelle sur son ancien lieutenant. « Pas antipathique, mais pas bavarde. Je ne la connaissais pas si bien que ça. Mais d'après ce que tout le monde dit, elle est censée être

très intelligente. Très compétente. Je crois qu'elle ne te décevra pas. Je sais que tu es jaloux de ton intimité, John. Eh bien, elle aussi. Ça devrait bien marcher, deux ermites dans votre genre perdus dans un rafiot de cette taille. En sortant du transommeil, vous pourrez grommeler deux ou trois mots et repartir sans vous déranger le moins du monde. »

John l'avait donc engagée, plus sur la parole d'Andrew que sur ses excellents résultats aux tests standardisés. Et il ne l'avait trouvée ni compétente ni intelligente, seulement pas bavarde. Très peu bavarde. Et passive au point que ça le rendait fou. L'asticoter ne faisait que renforcer son repli sur elle-même, et pourtant il ne pouvait s'empêcher de le faire, juste pour avoir la satisfaction d'obtenir une réaction de sa part. Elle semblait avoir toute la personnalité et le talent de société d'une algue verte. Merci, Andrew, je te revaudrai ça.

Quand au silence de Tug, bon, l'Arthroplane recommençait sa grève du zèle. Ne parler que lorsqu'on vous adresse la parole. John avait horreur de ça, mais il céda et s'adressa à lui par son nom. « Tug, pouvez-vous booster l'écran de votre moniteur de votre côté, ou faire quelque chose ? Il doit y avoir un élément qui ne fonctionne pas. Un truc aussi flou ne peut pas avoir satisfait aux normes. Les images des moniteurs n'étaient pas si mauvaises la dernière fois que nous les avons utilisées. » Ce qui voulait dire, évidemment, qu'un certain nombre d'années et de périodes d'éveils s'étaient écoulées depuis. Mais quand même, le matériel du vaisseau n'était pas censé se biodégrader aussi rapidement.

L'image s'améliora très légèrement tandis que Tug effectuait des réglages depuis ses quartiers séparés à l'intérieur du corps de l'Évangeline. Sa voix synthétique résonna doucement dans le poste de commandement. « Mes mesures indiquent que l'image est dans la limite des paramètres de vision acceptable. Elle s'est, comme vous l'avez remarqué, quelque peu biodégradée depuis notre dernière utilisation du matériel. L'action bactérienne qui déclenche les luminards est peut-être en perte de vitesse. Si vous n'en êtes pas satisfait, je suggère que vous fassiez recoloniser le poste quand nous serons amarrés sur Delta. Malgré tout, selon mes références, l'image est encore dans les limites de paramètres sûrs et acceptables.

— Des paramètres sûrs et acceptables ? Tug, n'essayez pas de me faire croire que cette image est aussi bonne que celle que nous avions sur l'ancien matériel qu'ils nous ont obligés à échanger contre celui-ci. »

Tug réfléchit un instant. « Même si l'image n'est peut-être pas aussi nette ni aussi réglable, le matériel est en plus grande harmonie avec l'environnement. Tous les composants sont complètement recyclables avec un facteur déchet de moins d'un virgule deux pour cent.

— Merveilleux. On ne voit rien sur ce foutu écran, mais comment ne pas être satisfait de savoir que la machine peut être intégralement réutilisée pour en fabriquer une autre encore moins efficace avec un minimum de déchets. »

Soit Tug ne trouva rien à répondre, soit il décida de ne pas le faire. John croisa les bras et se réinstalla dans son fauteuil. En dépit de ses résolutions, la véritable origine de sa mauvaise humeur lui revenait à l'esprit. Le premier message qui était apparu sur son écran à la sortie du transommeil. La compagnie Norwich remerciait John, Tug, l'équipage et même l'Évangeline de leurs années de service, mais regrettait de devoir les informer que lesdits services ne seraient désormais plus requis. On leur fournirait des références, bien entendu. C'était clair et net. Et absolument révoltant, car John ne voyait aucune raison de mettre un terme à leur contrat avec l'Évangeline. C'était le seul Anil-vaisseau encore en activité qui n'avait pas été modifié depuis l'époque des bâtiments de sauvetage. Personne d'autre n'avait une telle capacité de cargaison. Jamais ils n'avaient dépassé les délais ni eu de problèmes de livraison. C'était absurde et ce qui aurait dû être une escale reposante allait se transformer, pour John, en un tortueux parcours de négociations et de recherches afin de trouver de nouveaux affréteurs pour l'Évangeline. Tout cela n'avait aucun sens.

Tandis qu'il ruminait ce soudain refus de la Compagnie Norwich de renouveler leur contrat, son attention fut attirée par une image du moniteur. Le relais de la station montrait Évangeline approchant le débarcadère. Même le manque de netteté due à la dégradation biologique ne pouvait totalement obscurcir la beauté de l'Anile, qui fournissait l'énergie à son

vaisseau. Il ne prêta pas attention à la structure fonctionnelle de la gondole en matériau cellulaire arrimée à Évangeline. Ce conteneur abritait l'équipage humain et les soutes de cargaison. Il n'avait aucune beauté intrinsèque et n'existait que pour sa fonction pratique. Non, c'était Évangeline elle-même, la partie animale organique proprement dite de son Anilvaisseau, qui le captivait. Il se rendit brusquement compte qu'il fixait l'écran sans rien dire depuis plusieurs minutes. Après tant d'années, elle avait encore le pouvoir de le fasciner. Il ricana de son sentiment et déplaça son regard vers un autre moniteur.

Il lui montrait la station Delta. Lui-même avait grandi sur Beta, identique à Delta et aux deux autres affreuses stations technologiques en orbite autour de Castor. Elle contribuait, avec une efficacité maximum, à la fabrication des composants et à la maintenance des stations. Avec un ennui maximum. Il connaissait sous toutes les coutures la structure des stations depuis la période où il était pilote mécanicien de navette. Cela faisait trente-sept ans pour les habitants de la station qu'il n'y avait pas mis les pieds, mais il avait l'impression que pas plus des trois mois comptés pour lui ne s'étaient écoulés. Si le Conservatoire avait effectué des transformations sur Delta, elles n'étaient pas vraiment apparentes. Un seul regard à la fonctionnalité sans imagination de la station suffisait à détruire le sentiment de paix qu'il avait éprouvé en observant l'opulence organique d'Évangeline. Ce qui réactiva son insatisfaction. L'extérieur de la station reflétait trop précisément la neutralité efficace de l'intérieur de toutes les stations, et même de son propre vaisseau.

Enfin, dans peu de temps il se retrouverait plongé dans ce lieu d'une adéquation et d'une efficacité écrasantes. C'était déjà assez déplaisant quand il ne s'agissait que d'un débarquement de cargaison et d'un nouveau chargement. Du moins était-il libre alors de vaquer à ses intérêts personnels, ce qui voulait dire en général dépenser l'essentiel de sa paie en documentation pour sa bibliothèque. Cette fois, il allait devoir s'atteler à la tâche et trouver un nouveau client pour affréter l'Évangeline. Même s'il savait que ce type de tâche était précisément l'une des principales raisons pour lesquelles les services d'un capitaine humain étaient

requis sur l'Évangeline, il n'en était pas rasséréné pour autant. Tug ne se privait pas de lui rappeler : « Vous êtes le capitaine du vaisseau, John, mais c'est moi qui contrôle l'Anile. »

Il jeta un nouveau coup d'œil au moniteur qui montrait l'approche d'Évangeline. John résista un instant puis laissa son cœur se gonfler, comme à chaque fois devant le spectacle de son merveilleux vaisseau. Bon sang, c'était son vaisseau, tout autant que celui de Tug. Davantage même, c'était son monde, sa vie. Il avait passé dans ses entrailles la grande majorité de ses nombreuses années d'existence et ça, plus que n'importe quoi, lui en donnait la possession. Et il était content. L'Anilvaisseau Évangeline se déplaçait avec ce qui avait dû être la légèreté d'un duvet de chardon dans le vent de l'ancienne Terra. Il se disait parfois que son vaisseau ressemblait peut-être à un duvet de chardon, à l'échelle cosmique. L'énormité de la gondole de fondu cellulaire arrimée à son corps était atténuée jusqu'à l'insignifiance par la délicatesse de ses nageoires et de ses ailerons. Ses fanons et ses filaments avaient la finesse de cheveux d'ange. Les angles nets et la stricte fonctionnalité de la gondole accrochée à la partie inférieure du corps d'Évangeline, et qui permettait de loger l'équipage humain, tranchaient comme une cicatrice rectangulaire avec cette foison de raffinements. John manipula les contrôles du moniteur pour passer à un cadrage qui n'incluait pas la gondole. On ne voyait plus que l'Anile à présent, la créature vivante qui se mouvait avec aisance en direction de la station. Évangeline dressait et faisait onduler ses flagelles et ses ailerons avec les mouvements gracieusement traînants de tous les Anilvaisseaux, quelle que soit leur vitesse. Ce n'était pas la première fois que John observait cette aisance apparemment ralentie et le jeu des lumières de la station se reflétant sur son corps translucide, ni qu'il se demandait comment les Aniles pouvaient se déplacer dans l'espace avec si peu d'effort. Un écheveau de filaments se mit soudain en branle avec une coordination parfaite. C'était peut-être une évacuation de gaz, une correction de pilotage, ou simplement un étirement des tissus au moment où Évangeline les rapprochait du débarcadère.

« Tug, dit-il doucement en fixant l'écran. Dites-lui qu'elle est belle.

— C'est impossible, John. D'abord, elle ne comprendrait pas. Et ensuite, nous avons remarqué que toute communication avec les Humains, aussi indirecte soit-elle, est cause d'extrême perturbation pour une Anile. Votre culture, malheureusement, manque encore beaucoup trop d'harmonie.

— Ça la perturberait qu'on lui dise qu'elle est belle ? En quoi est-ce un manque d'harmonie ? »

Tug soupira ostensiblement, uniquement au bénéfice des Humains qui l'écoutaient. John se rendit soudain compte que Connie était complètement immobile, attentive à cette sempiternelle discussion entre Tug et lui.

« John, c'est très simple. Réfléchissez, même vous êtes capable de comprendre. Évangeline ne perçoit ni beauté ni laideur, ni en elle-même ni en quoi que ce soit. Elle ne voit les choses qu'à la place où elles doivent être, dans le rôle qui leur revient. Lui parler de beauté serait lui faire entendre que c'est un but à atteindre, en quelque sorte, au détriment de l'harmonie avec tout son environnement. Elle en serait troublée. »

John se taisait. Tug ne transmettrait jamais de message à Évangeline, et ne permettrait jamais aucune communication avec l'Anile qui fournissait l'énergie de son vaisseau. Non, Tug se réservait ce domaine et John avait souvent le sentiment de n'être guère plus qu'un garçon de courses.

Parfois, quand il y pensait, il en devenait presque amer. John Gen-93-Beta, capitaine de l'Anilvaisseau Évangeline, assis dans le poste de commandement à regarder son vaisseau accoster et s'arrimer à la station. Et il n'avait pas à lever le petit doigt pour contrôler ou assister en quoi que ce soit, n'avait pas besoin d'émettre un seul ordre, et ne savait même pas vraiment comment toute la manœuvre était effectuée. Le fait que l'intégralité de la population humaine de Castor et Pollux et des quatre stations technologiques partageait son ignorance ne contribuait aucunement à atténuer sa frustration. La mauvaise qualité de l'image ne faisait que la renforcer, au contraire. Peu importait ce que voyait le capitaine humain, du moment que l'Arthroplane, qui en était propriétaire, et l'Anilvaisseau lui-même percevaient les données correctes d'accostage. C'était eux qui faisaient tout le vrai travail. Le rôle de commandant de John

était bien plus réel quand il manœuvrait les petits scooters destinés à l'entretien obligatoire de l'extérieur des stations. À bord de l'Évangeline, assis sur le pont, il n'était capitaine que de la gondole attachée sous l'immense créature. Il ne pilotait pas, n'effectuait aucune veille. Il était plutôt une sorte d'interface sociale : un composant portatif du vaisseau que Tug pouvait envoyer négocier des contrats, capable d'entrer physiquement en contact avec des Humains ou d'autres extraterrestres, de superviser le chargement et le déchargement des cargaisons. Il songea à toutes les années de lutte pour arriver à ce poste et sentit son estomac se nouer. Et, cependant, il ne donnerait sa place à personne. Parce que c'était pour un Humain ce qu'il y avait de plus proche du commandement d'un Anilvaisseau interstellaire. Le plus proche de la liberté d'accès aux voies de l'espace qu'un Arthroplane permettrait jamais à un Humain. Il ne connaissait aucun autre capitaine d'Anilvaisseau qui n'éprouvât la même frustration de cette limite biologique imposée à ses ambitions. Il avait atteint le sommet de sa carrière, mais frôlerait toujours, du bout des doigts, l'ambition de l'humanité : sillonner les mers d'étoiles.

Il évita de regarder Connie, la seule autre passagère humaine à bord de l'Évangeline. Elle était le second, et lui le commandant. Tug était l'armateur et quant à Évangeline, personne ne savait ce qu'elle était. Selon Tug et les autres Arthroplanes qui les possédaient, les Anilvaisseaux étaient des êtres vivants, presque sensibles. Et horriblement susceptibles à toute forme de curiosité et d'examen, raison pour laquelle, en dépit de deux millénaires de collaboration, aucun Humain n'avait jamais été autorisé à les inspecter. Et aucun Humain ne comprenait le mécanisme par lequel un Anilvaisseau se nourrissait ou communiquait avec un autre, ni avec l'Arthroplane qui l'habitait, et encore moins comment il parvenait à se déplacer à la vitesse de la lumière. Lorsqu'ils étaient interrogés par les Humains à propos du mode de locomotion des Anilvaisseaux, les Arthroplanes faisaient semblant de ne pas le comprendre non plus, ou se lançaient dans une jungle sémantique qui n'avait aucun équivalent en langage humain, émaillée de concepts apparemment plus philosophiques que physiques. Ces prétendues explications ne servaient qu'à

donner aux Humains qui se spécialisaient dans la psychologie arthroplanienne des sujets supplémentaires de discussion et de dissension. Une fois, au cours d'une de ces querelles, John avait accusé Tug et les Arthroplanes en général de dissimuler des informations aux Humains dans le seul but de conserver leur monopole sur les transports interstellaires. Tug avait ri, de son rire synthétique le plus agaçant. Pendant dix minutes ininterrompues.

Il se disait qu'en tant que capitaine il en savait encore à peine plus que les tout premiers humains qui étaient montés à bord d'un Anilvaisseau de « sauvetage » pour l'évacuation de la planète Terra. Il changea de position, mal à l'aise, et tenta de se concentrer sur les problèmes plus immédiats qui l'attendaient.

« Reprenez contact avec le vaisseau toutes les douze heures quand nous serons au port. Je ne crois pas que notre escale ici durera très longtemps. La Compagnie Norwich a renouvelé le contrat lors de nos douze derniers passages. Je suppose qu'ils recommenceront si je vais les voir pour discuter. S'ils acceptent, je veux être prêt à appareiller. Et s'ils refusent, je veux que vous soyez prête à partir avec ce que j'aurai trouvé. Mais j'essaierai d'abord du côté de Norwich. Je me demande bien ce qu'ils veulent renégocier. Probablement baisser encore la prime de risque. C'est toujours la même histoire. Ils s'imaginent que du moment que nous n'avons pas eu d'accident, il n'y a pas de danger dans les missions tordues qu'ils nous fixent. Je me demande quels autres volontaires ils pourraient trouver pour accomplir leurs petites courses. »

John attendit que Connie réagisse. Il la vit ciller dans sa direction, puis son regard se fixa à nouveau sur l'écran. « Allez, mon petit, essayez d'avoir une opinion, pour une fois, s'il vous plaît », se dit-il.

« La seule raison pour laquelle nous n'avons pas d'accidents, c'est que nous sommes compétents. Personne d'autre ne pourrait s'occuper de leurs affaires en leur causant moins de tracas. Ils vont rapidement s'en apercevoir. De toute façon, je veux que vous réduisiez le plus possible le temps et les frais d'escales jusqu'à ce que nous sachions d'où vient notre prochain contrat. Si jamais je trouve quelque chose, je ne veux pas perdre de temps à

attendre votre rapport. Donc, reprenez contact, disons, toutes les six heures », corrigea-t-il. Il guetta sa réaction.

Elle leva les yeux de son écran personnel qui lui donnait une vue passionnante du quartier des fonderies et des raffineries de la station Delta. Elle avait des yeux bruns immenses. Ses cheveux bruns, tondus au ras du cuir chevelu, seraient probablement bouclés si elle passait assez de temps hors du transommeil pour les laisser pousser. John les regardait en imaginant, avec une vague curiosité, de quoi elle aurait l'air avec des cheveux. Elle lui était encore pratiquement étrangère, bien que ce soit leur deuxième voyage ensemble. Il se demandait si elle avait fait exprès de fixer ses intervalles de veille pour qu'ils ne coïncident pas avec les siens. Bien sûr, il lui avait fallu la collaboration de Tug, mais il était sûr qu'elle avait pu l'obtenir sans difficulté. Tug subornait régulièrement ses membres d'équipage aussi rapidement qu'il les engageait. Bon sang, c'était peut-être même Tug qui le lui avait suggéré. Tout ce qui pouvait contrarier John faisait les délices de l'Arthroplane. Et réciproquement. Il envisagea de remplacer Connie juste pour que Tug se demande pourquoi, puis abandonna l'idée en haussant les épaules. Ce ne serait pas juste. Il l'avait engagée parce qu'Andrew lui avait dit qu'elle n'était pas bavarde, qu'elle était compétente et qu'elle respecterait son besoin de discrétion. Andrew savait que les gens bruyants et trop familiers le rendaient dingue. Mais Connie ne semblait avoir ni envie ni besoin de la moindre interaction sociale. Il pouvait s'en accommoder, s'il parvenait à lui faire comprendre ce qu'il y avait à faire, simplement, sans attendre d'ordre spécifique de sa part pour toutes les étapes. En ce moment même, elle était encore en train de le dévisager.

« Toutes les six heures, capitaine ? demanda-t-elle d'une voix hésitante.

— Oui, toutes les six heures, répliqua-t-il vertement. Ça vous pose un problème ? » Il attendait qu'elle lui objecte que la station Delta fonctionnait en période standard de vingt-quatre heures, sur le modèle de Terra, et qu'elle n'était techniquement obligée de lui faire un rapport qu'une fois par période, mais elle ne dit rien. Elle détourna les yeux.

« Pas de problème, mon commandant », dit-elle docilement. Ce fut tout.

John résista à l'envie de l'agacer à nouveau. Il la dévisagea délibérément et la vit se courber un peu plus sur son écran. La blouse réglementaire qu'elle portait était tendue au niveau des épaules. Elle avait probablement pris depuis l'enfance l'habitude de se voûter ainsi afin de paraître plus petite. Mais ça ne marchait pas. Même les vastes pantalons d'uniforme étaient trop étroits et trop courts pour elle. Elle était grande, pour une femme de sa génération, mais John serait encore plus grand lorsqu'ils auraient atteint tous deux la taille adulte. Après tout, il était de la quatre-vingt-treizième génération, alors qu'elle appartenait à la cent troisième. Les gens avaient beaucoup rapetissé au cours de ces dix générations-là.

Il suivit des yeux les murs du poste de commandement, d'une austérité spartiate, les moniteurs nus, les panneaux de contrôle, à la recherche de quelque chose, n'importe quoi, qui retienne son attention. Mais, selon la mode voulue par le Conservatoire, il n'y avait absolument rien dans la pièce qui ne soit nécessaire. Chaque élément avait un rôle indispensable. Il regarda Connie en se demandant soudain si ce n'était pas ce qui l'irritait chez elle : elle avait totalement l'esprit Conservatoire, complètement fonctionnel, dépourvu de toute imagination, au bénéfice de l'efficacité et de la préservation des ressources.

« Connie ! » dit-il, plus sèchement qu'il n'en avait l'intention. Elle tressaillit de nouveau.

« Oui, mon commandant ?

— Surveillez ce qui se passe. Je descends dans mes quartiers.

— Oui, mon commandant. »

Elle n'osa pas lui demander ce qu'elle devait surveiller. À moins que ça ne lui soit même pas venu à l'idée de lui poser la question. L'espace d'un instant, il songea à lui demander ce qu'elle devait avoir à l'œil, puis se dit qu'il avait trop faim pour prendre plaisir à continuer à l'asticoter. S'il lui restait du temps au port et si l'Anilvaisseau Trotter y était également, il pourrait peut-être essayer d'en savoir un peu plus, au cas où Andrew serait disponible. Pour l'instant, mieux valait laisser tomber. Il avait quelques corvées personnelles à effectuer avant d'accoster.

Il décrocha le harnais qui le reliait au poste d'équipage et s'écarta en prenant appui sur une traverse. C'était bon de pouvoir étendre ses muscles, et il se propulsa hors du poste de commandement avec plus de force que nécessaire. Peut-être était-il en train de grandir, se dit-il en se dirigeant vers le couloir qui menait au pont supérieur. Peut-être même se préparait-il à changer.

« Connard », commenta Tug.

Connie sursauta une nouvelle fois. Elle s'en voulut. Elle devrait avoir dépassé ce stade, s'être habituée aussi bien à John qu'à Tug, et cesser de tressaillir à chaque fois que l'un ou l'autre parlait. Mais John était toujours tellement sarcastique et acerbe et Tug disait toujours des choses si inattendues. Comme maintenant.

« Répétez, Tug, s'il vous plaît, demanda-t-elle.

— Connard. » Quand Connie fronça les sourcils, il continua complaisamment : « Couillon. Gland. Andouille. »

Elle reconnut le dernier terme et gloussa nerveusement.

« Rien que des mots désignant l'organe sexuel masculin, poursuivit gravement Tug. Et tous utilisés pour exprimer le mépris envers quelqu'un qui prend particulièrement plaisir à se montrer désagréable quand il est en position d'autorité. Que pensez-vous qu'on puisse en conclure des Humains ? »

Connie haussa les épaules en continuant de fixer son écran. Elle ne savait que penser de Tug. Elle n'avait eu de contact direct qu'avec un seul autre Arthroplane, qui n'avait jamais conversé librement avec les membres de l'équipage, et encore moins pris la liberté de critiquer le capitaine. Elle s'efforçait de croire que du moment qu'elle n'y répondait pas verbalement, elle ne pouvait être accusée de s'y associer. Si jamais John l'apprenait, elle aurait de sérieux ennuis. Ce serait considéré comme une mutinerie de sa part. Elle fronça les sourcils, puis se consola en pensant qu'il était très peu probable que John entende les commentaires de Tug. Celui-ci était au fait de tous leurs mouvements dans la gondole, de l'état du moindre élément de leur matériel et de l'emplacement de tout le fret dans les travées de chargement. Il les contrôlait même pendant le temps où les Humains étaient à l'intérieur d'Évangeline dans les matrices de transommeil. Il faudrait qu'il soit suprêmement négligent pour faire ce genre de

remarque à un moment où John pouvait l'entendre. Ou bien, et elle sentit alors frémir son épine dorsale, suprêmement indifférent aux sentiments de John. C'était effectivement quelque chose qu'elle pouvait imaginer, et elle en avait la bouche sèche rien que d'y penser.

« Tug, dit-elle brusquement, s'efforçant de prendre un ton strictement professionnel, pouvez-vous me faire un rapport de la situation, s'il vous plaît ? Dans combien de temps accostons-nous ? L'équipe de la station est-elle prête au débarquement ?

— Trente-sept minutes avant l'accostage. L'équipe de déchargement sera sur place dans vingt-cinq minutes. En fait, Connie, il s'agit d'un accostage de routine. Même si nous n'effectuons pas habituellement le transport des racines de tago en provenance de Castor, la station en reçoit environ tous les dix jours pour traitement. C'était plus ou moins pour rendre service à l'Anilvaisseau Hector que nous nous sommes arrêtés pour prendre sa cargaison. Pour les dockers, il ne s'agit que d'un déchargement de routine. Une tâche très facile. C'est la cargaison la plus élémentaire, très précisément le genre que déteste John. Il préfère de loin le type de transport que propose Norwich, des bénéfices faciles sur des cargaisons obscures ou bizarres, de préférence après un très long voyage. C'est la raison pour laquelle il va ravaler son orgueil et se présenter aux bureaux de Norwich pour quasiment les supplier de changer d'avis.

— Et s'ils refusent ? »

Elle perçut l'indifférence, comme un haussement d'épaule synthétique dans la voix de Tug. « Nous avons déjà eu une autre proposition. Non que John l'aime particulièrement. C'est un contrat sans précisions avec Terra Affirma. Nous avons déjà effectué plusieurs missions pour eux, il y a longtemps, quand John et moi avons commencé à travailler ensemble. Mais j'ai cru comprendre que leur réputation gênait John. Ils sont politiquement assez mal vus par le Conservatoire. Ils ont essayé de nous réengager lors de nos derniers passages, mais Norwich gardait toujours une option. C'était un prétexte suffisant pour que John refuse certaines de leurs excellentes propositions.

— Vous croyez donc qu'il va refuser cette fois encore ? »

Hennissement synthétisé de dérision. « Difficile à dire. Vous comprenez, le seul autre contrat qu'il peut vraisemblablement obtenir immédiatement sera pour une cargaison simple et sans intérêt, comme du minerai, par exemple. Mais ni lui ni Évangeline ne supportent les tâches répétitives et les programmes de routine. C'est une des raisons pour lesquelles je garde John, malgré tous ses défauts. Il s'harmonise parfaitement avec Évangeline. Il parvient en général à nous obtenir des contrats originaux qui impliquent des chargements lointains dans des endroits nouveaux. C'est ce qu'elle aime, et lui aussi. Je crois donc qu'il va négocier avec Terra Affirma plutôt que d'accepter un contrat stable et normal. » Il y avait une touche de dérision dans la voix de l'Arthroplane.

« Je vois, dit doucement Connie. Des parcours longue durée. » Elle pensa au voyage qu'ils achevaient. Elle s'était embarquée, nouvelle recrue, à la station Delta, trente-sept ans plus tôt. Sur le parcours aller vers Rabby, ainsi qu'au retour, elle avait choisi le régime minimum de périodes d'Éveil. Pour elle, quelques jours seulement s'étaient écoulés. Mais sur la station Delta, trente-sept ans avaient passé. Elle sentit une angoisse lui nouer l'estomac en y songeant. Heureusement, Tug se taisait. Trente-sept ans. La plus longue période durant laquelle elle s'était absentée précédemment était de cinq ans, et elle avait pris un maximum de postes de veille sur ce voyage-là, si bien qu'il avait semblé durer un an. Cette fois, pendant qu'elle dormait, qu'elle accostait sur Rabby, supervisait le déchargement des textiles de fabrication humaine et des robes de cérémonie commandés par la reine Geltehan pour la célébration de rajeunissement de ses troubadours, puis se rendormait pour se réveiller à l'arrivée, trente-sept ans s'étaient écoulés sur Delta.

Elle avait choisi le transommeil et se disait avec fermeté qu'elle ne le regrettait pas. « Le temps crée une distance plus grande que l'espace », disait l'adage, et elle espérait en avoir prouvé la véracité. Elle avait vu sa génération vieillir peu à peu par rapport à elle, deux ou trois ans à la fois, jusqu'à ce que la plupart aient vingt-sept ans de plus que la dernière fois où elle avait quitté Delta. Mais là, quand elle descendrait du vaisseau, ils auraient soixante-quatre ans de plus qu'elle. Ils auraient quatre-

vingt-dix-sept ans. Seraient sexuellement matures. Adultes physiquement. Peut-être la reconnaîtraient-ils en la voyant, mais elle ne saurait plus qui ils étaient. Et c'était ce qu'elle avait voulu. Ne plus les connaître. Ne plus avoir de contemporains, plus personne pour venir l'observer d'un regard inquisiteur et la complimenter parce qu'elle avait l'air beaucoup plus détendue depuis qu'elle était passée en Réadaptation. Beaucoup trop d'entre eux l'avaient appris. Ce serait mieux de continuer sa vie, de se faire de nouvelles relations, de nouveaux amis qui ne la regarderaient pas comme une bête curieuse en se demandant quelle anomalie qui lui avait valu ce passage obligatoire en Réadaptation.

John, les sourcils froncés, jetait un coup d'œil aux murs encombrés de ses quartiers. Bon sang, il commençait à manquer à nouveau de place. Il se dit qu'il pouvait caser une étagère de contention supplémentaire sur la cloison près du divan, à condition de toujours s'en souvenir quand il s'assiérait. Il ne lui resterait pas beaucoup de place au-dessus de la tête. La seule autre solution était d'éliminer une partie de sa collection de livres enregistrés, mais il y avait longtemps qu'il n'avait plus le choix. Il avait parfois l'impression qu'il tenait plus aux œuvres mineures des auteurs anciens qu'à leurs œuvres majeures. Ces dernières avaient une chance de survivre seules. En revanche, les autres ne survivraient à la stricte politique du Conservatoire sur la thésaurisation de l'information que dans des collections clandestines comme la sienne.

Une fois de plus, il fit des yeux le tour de sa chambre encombrée de toutes sortes d'objets, si différente du dénuement austère qui caractérisait le reste des pièces de la gondole d'Évangeline. Son œil était le seul à déceler des manques sur les étagères, manques qui ne seraient jamais comblés. Il y avait une place pour le second *Livre de la Jungle* de Kipling, *L'étude en rouge* de Doyle, la myriade de suites des *Trois Mousquetaires* de Dumas… Il se contraignit à cesser de penser à tout ce qui était perdu depuis bien longtemps avant sa naissance. Il nettoya de son bureau les reliefs d'un repas hâtif, mit l'emballage dans la recycleuse et fit passer le plateau au nettoyage.

Puis il s'assit et se connecta au réseau de communication de son terminal. Il ouvrit un canal personnel sur la bande loisirs, en général utilisée uniquement par les adolescents et les personnes âgées, et en augmenta la sécurité en le codant uniquement pour son clavier. Seuls les novices utilisaient cet accès. Si le Conservatoire voulait repérer des secrets, ce serait le dernier endroit où ils iraient chercher. Avec deux doigts, il tapa un message à l'intention de Ginger et attendit. Interminablement. Ce devait être le mode de communication le plus lent qui ait jamais été inventé. L'attente en était l'aspect le plus agaçant. Mais c'était la seule façon dont elle acceptait de communiquer avec lui. Quand il pensait « elle », c'était pure supposition de sa part. Il n'avait jamais rencontré Ginger et, depuis le temps qu'il faisait affaire avec elle, il existait une possibilité non négligeable qu'elle ne soit pas une seule personne. Elle était tellement obsédée par la sécurité qu'elle frôlait la paranoïa. Tout en regardant défiler sur l'écran ses messages sans réponses, il lui vint soudain à l'esprit que ce devait être la raison pour laquelle il n'avait à faire quasiment qu'à elle ces derniers temps. Un seul contact signifiait qu'une seule personne pouvait le dénoncer au Conservatoire.

« Message reçu » apparut enfin sur l'écran. Ginger n'utilisait aucune signature.

« Disponibles ? » tapa-t-il.

Dix-sept titres et auteurs apparurent sur l'écran. John fronça les sourcils devant la pauvreté des éléments sélectionnés. Il savait qu'ils ne représentaient qu'une petite fraction des œuvres que le Conservatoire avait décidé d'effacer des banques publiques d'information depuis le dernier accostage. Si c'était là tout ce que Ginger avait réussi à sauvegarder, soit elle devenait paresseuse soit le Conservatoire avait resserré sa vigilance sur le commerce de sauvegarde clandestine. Tout en passant en revue les prix affichés en regard des titres, son cœur faillit s'arrêter.

« Escroc », marmonna-t-il. Son froncement de sourcils s'accentua quand il se rappela qu'il ferait bien d'être prudent dans l'utilisation de ses fonds tant qu'il n'aurait pas la certitude d'avoir un nouveau contrat pour Évangeline. Il entreprit la douloureuse procédure de sélection, notant au passage que

Crime et Châtiment figurait sur sa liste. Pas vraiment ce qu'il aimait, mais… Il s'interrompit et fit la moue lorsqu'après avoir tapé son choix il ne reçut pas d'autre réponse qu'une adresse temporaire. Il éteignit l'écran et hésita quelques instants. C'était stupide de prendre des risques. Mais…

Il se pencha, ouvrit un canal de vaisseau à vaisseau. « John Gen-93-Beta sur l'Anilvaisseau Évangeline, appelle l'Anilvaisseau Trotter. » Il y avait peu de chances que Trotter soit justement au port au même moment. Cependant, quelques instants plus tard, la réponse arriva.

« Anilvaisseau Trotter. Ici Jason Gen-99-Pollux-Agri-27. Votre message, commandant ?

— Simplement un message personnel, Jason. Demandez à Andrew de me rappeler sur mon canal, s'il vous plaît. Il connaît mes coordonnées. John-93-Beta, Anilvaisseau Évangeline, fin du message. »

John attendit que Jason déconnecte, puis se brancha sur une fréquence plus tranquille. Quelques minutes s'écoulèrent avant qu'il n'entende Andrew l'interpeller.

« Salut, John. Quand es-tu arrivé ? Ça fait une paye, dis donc.

— Je suis en train d'accoster. » John hésita sur la formulation de sa proposition. « Je me demandais si tu avais le temps de prendre une tasse de stim et discuter cinq minutes pendant l'escale ? Parce que je crois que je peux t'arranger une rencontre avec un ami commun.

— Qui ça ? demanda Andrew, sans comprendre.

— Fedor. » John s'interrompit. « Je sais que tu en gardes le souvenir d'un idiot, mais il n'en est plus à ça près. Mais si tu considères encore que c'est un crime social qui mérite châtiment…

— Oh oui, oui, bien sûr. » On percevait la compréhension soudaine dans la voix d'Andrew, et l'excitation et l'envie évidentes du collectionneur. « Ce bon vieux Fedor. Il sera avec toi ? »

John hésita. Mais Andrew aurait l'argent. Ce serait peut-être le meilleur moyen, en évitant de parler de Ginger et de ses transactions. D'ailleurs, si elle savait qu'il avait dit à quelqu'un d'autre comment la contacter sans avoir son consentement

préalable, elle ne ferait probablement plus jamais affaire avec lui. Non, il valait mieux le prendre lui-même et trouver un moyen de le faire passer à Andrew.

« Oui, il sera avec moi. Je te retrouve, disons, juste après le contrôle de sécurité, vers 2100. Tu peux m'emmener dîner, par exemple.

— Ça me paraît une proposition honnête. Je voulais te parler depuis quelque temps, de toute façon. Mais je ne m'attendais pas à tomber si rapidement sur toi au cours d'une escale. Au fait, tu as toujours Connie dans ton équipage ? »

Avait-il perçu un tremblement dans la voix d'Andrew ? Une gêne soudaine le rendit plus formel.

« Oui, elle est toujours mon second. J'avais aussi l'intention de t'en parler, justement.

— Oh. » John entendit Andrew retenir sa respiration. « On dirait que tu as déjà eu vent de la rumeur ?

— Quelle rumeur ? demanda sèchement John.

— Eh bien, sa Réadaptation.

— Elle est allée en Réadaptation ?

— Oui, il paraît. » Andrew avait une voix extrêmement contrite à présent. « Je te jure que je n'en avais jamais entendu parler quand je te l'ai recommandée. Bon, si on attendait le dîner pour parler de ça, d'accord ?

— Je crois que ça vaudrait mieux, en effet, répliqua John. » Il regrettait déjà son élan de générosité à l'égard d'Andrew. « On coupe le contact, et je te retrouve après l'accostage, OK ? J'ai quelques petites choses à régler.

— D'accord, John, à tout à l'heure. » Tandis que John changeait de canal pour revenir à Ginger, il se demandait ce que Andrew avait à lui dire.

« Un sou pour savoir à quoi vous pensez, ma chère ? »

Connie sursauta et ce n'est que grâce au harnais qu'elle ne tomba pas de son siège. Il lui fallut un instant pour se rendre compte que c'était Tug qui lui avait parlé. Il faisait des choses tellement bizarres avec son synthétiseur de voix. Parfois, il lui semblait que c'étaient des imitations d'accents célèbres, mais elle ne les reconnaissait pas la plupart du temps. Et son usage

d'expressions obsolètes n'avait apparemment pour but que d'agacer John. Toutefois, elle reconnut celle-ci.

« Je ne pensais pas vraiment, Tug. Je regardais dans le vide, je suppose, en rêvassant.

— Vous faites déjà des projets pour l'escale ?

— Non, pas vraiment, répondit-elle. » Elle se rendit compte soudain que c'était exact. Ses projets consistaient essentiellement à prévoir ce qu'elle ne ferait pas. Elle ne contacterait pas ses anciens amis. N'irait dans aucun endroit qu'elle fréquentait naguère. Elle ne se rendrait même pas jusqu'au Hall des Cosmonautes pour voir qui était au port. Qu'allait-elle donc faire ? Se balader dans les couloirs, se dit-elle. Voir ce qu'il y avait de nouveau dans le domaine du loisir portable. Peut-être se faire masser, juste pour le contact physique. Elle envisagea les relations sexuelles, mais abandonna rapidement l'idée. La masturbation suffisait. Elle n'en avait même pas besoin aussi souvent qu'on le lui avait recommandé pour sa santé. Mais un massage serait agréable. Des mains humaines sur sa peau, qui manipuleraient ses muscles. Cela faisait partie de sa thérapie en Réadaptation. La seule partie qu'elle avait appréciée, et la seule du régime d'escale qu'elle suivait encore fidèlement. Mais tout ceci ne concernait aucunement Tug. Les Arthroplanes se désintéressaient généralement de l'aspect personnel de la vie des Humains, et même si Tug s'en souciait, elle n'était pas prête à ce que le propriétaire de l'Évangeline en sache autant à son sujet.

« Vous êtes encore silencieuse. » Tug parvenait à donner à sa voix une intonation de reproche.

« C'est seulement que je surveille les manœuvres d'approche, dit-elle en s'efforçant de prendre un ton professionnel.

— Évangeline s'en occupe, comme d'habitude. Malgré l'ordre de John, vous n'avez pas besoin de le faire. Il ne disait ça que parce que c'est un connard, comme je vous l'ai fait remarquer tout à l'heure. »

Connie essuya ses mains moites de sueur sur son pantalon d'uniforme. Pour se donner une contenance, elle fit apparaître l'image sur son écran. À présent, au lieu de la station Delta, elle voyait Évangeline. Elle avait entendu dire qu'il n'y avait pas deux Anilvaisseaux semblables. En la regardant, elle était prête à le

croire. Ce n'était pas uniquement parce que chaque Anile était le résultat de son régime alimentaire. Il semblait à Connie qu'il y entrait également une part d'intention. Trotter, le premier vaisseau à bord duquel elle avait navigué, était hérissé de piquants et d'aspect rébarbatif. Il ressemblait à une sorte d'arme sinistre lancée à travers l'espace. Les mouvements constants de ses pointes lui avaient toujours paru menaçants. En revanche, Évangeline était d'une délicatesse cristalline, d'une beauté tout aérienne. Connie compara l'ondulation gracieuse de ses filaments à la fonctionnalité massive de la station Delta. L'histoire racontait que certains Anilvaisseaux utilisaient effectivement ces longs filaments comme une sorte de machine à tisser pour extrader des fils qui se nouaient en réseaux ou en filets, où les Aniles pondaient leurs œufs, avant de les laisser dériver et capturer la nourriture minérale destinée aux petits après l'éclosion.

Connie estimait que c'était une jolie légende. Personne n'avait aucune idée de la façon dont les Anilvaisseaux se reproduisaient, ni ne pouvait même prouver qu'ils le faisaient. Pourtant, en regardant Évangeline, on souhaitait qu'il puisse y en avoir d'autres, dotés de la même grâce aérienne.

« Oh, il est vrai qu'elle donne à l'escarboucle des leçons de brillance. Ne dirait-on point qu'elle est suspendue à la joue de la nuit comme un joyau superbe à une oreille nègre. Beauté trop somptueuse pour qu'on en fasse usage, pour les Hommes trop chère… »

Tug se tut et attendit.

Connie mit un moment à se rendre compte qu'il s'agissait d'une citation. Sans doute de la poésie ancienne de la Terre. John avait dit que Tug semblait s'intéresser aux Humanités. Elle haussa les épaules. « Désolée, je ne reconnais pas. La littérature ancienne, c'est John que ça intéresse, pas moi. Je ne saurais même pas dire si vous vous êtes trompé.

— C'est d'un Humain nommé William Shakespeare. Et je ne me suis pas trompé, même si John contesterait et râlerait, bien sûr. Il perd de vue la nécessité de réactualiser la poésie afin de garder sa beauté et son sens. Qui est votre poète préféré ?

— Je n'en ai pas, je crois. » Connie ne quittait pas des yeux les douces ondulations des draperies et des filins d'Évangeline.

« Eh bien, il va falloir y remédier. J'ai étudié la littérature humaine, bien que John fasse fi de mes capacités et estime qu'il faut être Humain pour apprécier les créations humaines. Ce n'est que pure jalousie, bien entendu, parce que je le surpasse. Mais en tant qu'Humaine, vous devriez avoir du goût pour les œuvres de votre race. Je vous en instruirai pendant notre prochain voyage.

— Oh, vraiment, je ne voudrais pas que vous vous donniez cette peine, objecta Connie. » Elle avait une horrible appréhension au creux du ventre, l'impression d'avoir fait en quelque sorte un pas dans le vide. Elle ne voulait pas que Tug essaye de l'approcher. Il était plus facile de ne pas avoir d'amis que de gérer les incompréhensions et les problèmes qui ne manquaient jamais de surgir parmi eux. N'était-ce pas l'une des raisons pour lesquelles elle avait voulu naviguer, et pourquoi elle avait tant dormi pendant ce dernier voyage ? Elle ne pouvait pas laisser Tug lui gâcher son nouveau départ.

« Cela ne me donnerait aucune peine, commença Tug, mais elle osa l'interrompre.

— Oh non, je ne saurais vous demander ça. De plus, vous vous rendriez rapidement compte que je n'ai aucune aptitude pour ce genre de choses. C'était l'un de mes plus mauvais résultats au test d'options. Il y a longtemps que j'ai renoncé à comprendre la poésie ou la littérature contemporaine.

— Nous verrons, d'accord ? », suggéra Tug avec une telle fermeté que Connie acquiesça à contrecœur. Elle ne savait pas très bien quel degré d'autorité l'Arthroplane pouvait avoir sur elle. John était le capitaine et théoriquement le supérieur hiérarchique des Humains sur le vaisseau. Mais Tug était l'armateur. Pouvait-il la licencier ? Pouvait-il faire un rapport sur son manque de coopération, voire son inadaptation ? L'angoisse lui tordit le creux de l'estomac. Ne prendre aucun risque.

« En fait, ce pourrait être intéressant de discuter des créations humaines avec un Arthroplane. Peut-être que ce qui me manque pour les apprécier, c'est justement un point de vue différent.

— Quelle charmante opinion ! Malheureusement, John ne la partage pas. Il est intraitable et refuse même de me rendre de

simples services lorsqu'ils concernent la littérature humaine. Peut-être serez-vous plus coopérative ? »

Voilà qui ne présage rien de bon, se dit Connie, méfiante. Vas-y prudemment. « Je ne demande pas mieux que de vous rendre service, se força-t-elle à proposer.

— Merveilleux. C'est extrêmement simple, je vous assure. Je suis en contact avec certains collectionneurs et amateurs enthousiastes sur la station Delta. Ils doivent me procurer des copies de littérature humaine très ancienne. Copies qui, d'après eux, sont remarquablement intactes et proches des originaux. Pratiquement indemnes de ces agaçantes biotechniques qui infestent les matériaux stockés trop longtemps sur les médias biodégradables. Et leurs prix sont tout à fait raisonnables. Je peux vous autoriser à utiliser mes fonds de la station. Il vous suffit d'aller chercher les copies et de me les rapporter au vaisseau.

— Des copies ? De collectionneurs ? », interrogea Connie, dubitative. Ne se rendait-il pas compte que ce qu'il lui demandait était impensable ?

— Bien sûr, lui assura Tug. Je vous disais que c'était un service très simple. Tout ce que je vous demande, c'est d'aller chercher…

— Vous ne pourriez pas plutôt y accéder par les banques de données publiques ? »

Tug eut l'air contrarié. « Je suppose que oui, de façon très temporaire. Pendant les quelques misérables heures où nous resterons au port cette fois-ci. C'est totalement insuffisant pour des recherches approfondies.

— Mais je croyais que les Anilvaisseaux étaient autorisés à sauvegarder l'information sur les mémoires du vaisseau, en raison de nos longues absences. » Non seulement Connie le pensait, mais elle en était sûre. Chaque Anilvaisseau était doté d'espace documentaire et d'usage privilégié selon le nombre de membres de l'équipage.

« Cette sauvegarde ? Nos dotations sont utilisées depuis longtemps. Les habitudes de lecture de John et le besoin de matériel de référence pour mon grand œuvre exigent une

quantité énorme de documentation. Malheureusement, comme nous avons utilisé toute notre dotation, John et moi ne pouvons nous mettre d'accord sur les volumes dont nous pourrions nous débarrasser afin de nous donner la possibilité d'en copier d'autres. Et le Conservatoire nous refuse l'autorisation d'espace additionnel. C'est une situation très frustrante, surtout que le Conservatoire continue à effacer les livres et les informations à mesure qu'ils deviennent inutiles, obsolètes ou non pertinents. Selon leurs critères, bien entendu, pas les miens. En tant qu'érudit de vos Humanités…

— Mais la thésaurisation de l'information ne vaut pas mieux que n'importe quelle autre », lui fit remarquer Connie, d'une voix pincée. Les mots sortirent automatiquement, comme une réponse conditionnée. Ma Réadaptation, se demanda-t-elle ? Mais elle poursuivit cependant : « Les collections privées d'informations obsolètes, surtout en ce qui concerne les œuvres de fiction, ne peuvent rien apporter à nos mondes, et ne font qu'encourager les excès de consommation, les valeurs artificielles, la spéculation économique, et…

— Tout doux, ma chère. Vous oubliez à qui vous parlez. Comme si j'allais vous demander quelque chose d'incorrect ou d'inharmonieux ! Si nous parlions d'Humains ordinaires se livrant à la manie de la possession, je concéderais à votre rectitude fondamentale. Mais nous parlons de moi, qui suis Arthroplane. Mon espérance de vie est une multitude de fois plus grande que la vôtre, et mon étude des Humanités transcendera véritablement le temps à condition que je puisse avoir totalement accès à l'éventail historique complet de la créativité humaine. Je suis sûr que le Conservatoire m'en reconnaîtrait la nécessité si je leur en faisais la demande. Mais comme je n'ai pas le temps de le faire, je prends mes propres raccourcis. Inutile de vous faire du souci. Sachez seulement que les documents que j'apporte à bord sont ensuite copiés sur un filament de mémoire organique sécrété par l'Anile dans ce but précis. Puis le média original est biologiquement dégradé avec une efficacité que votre technologie ne pourra jamais espérer atteindre. Personne n'en souffrira, surtout pas l'environnement. Je m'étonne de devoir vous dire tout cela. Un autre Arthroplane pourrait effectivement se vexer

que vous envisagiez seulement que l'un de notre race puisse délibérément choisir d'agir d'une manière qui ne serait pas en totale harmonie avec l'environnement naturel. » Son ton devenait progressivement plus froid et plus formel.

« Je ne voulais pas… », commença Connie, troublée. Elle était glacée par la menace sous-entendue dans ses paroles. Elle n'avait jamais été sermonnée par un Arthroplane, et surtout pas grondée comme une enfant mal élevée.

« Évidemment, vous êtes bien jeune, concéda généreusement Tug. Même selon les critères humains, votre expérience est limitée. Par conséquent je vous pardonne, ce qui est plus divin qu'humain. Pour cette fois. Je crois que je n'en parlerai même pas à John.

— Merci, parvint-elle à murmurer maladroitement, se demandant si une partie de la conversation ne lui avait pas échappé.

— De rien. Pas de problème. Voilà, l'information que je veux que vous vous procuriez pour moi devrait être disponible une heure après notre accostage. Bien entendu, je n'en ai pas besoin immédiatement. Mon fournisseur attendra votre visite et… »

L'alerte du poste de contrôle de la station retentit.

« Station Delta à Anilvaisseau Évangeline. Accostage porte dix pour déchargement, s'il vous plaît.

— Confirmé, répondit Connie, sachant que ce n'était qu'une formalité. Tug avait déjà dû transmettre le message à Évangeline et elle était sûrement en train de réagir au moment où Connie répondait.

— Nous reparlerons de ceci, plus tard, dit vivement Tug et ce n'était sûrement que la nervosité de Connie qui donnait à sa voix synthétique cet accent précipité et furtif. » Tug connecta brusquement l'intercom. « Capitaine John Gen-93-Beta ! » Sa voix résonna à travers tous les étages. « Nous accostons. Votre vaisseau est arrivé au port ! » La cordialité de sa voix semblait presque sincère. « Vous devriez venir bavarder avec l'équipage du débarcadère pendant qu'Évangeline et moi nous occupons du débarquement. »

Dans ses quartiers, tout au fond du corps de l'Évangeline, Tug s'accroupit pour se mettre en position. De minuscules crochets

antérieurs assuraient sa fixation à l'intérieur de la cavité abdominale. Il étira avec précaution ses courts membres antérieurs le long d'un tendon. Quand il perçut le renflement du ganglion, il s'accrocha vivement pour renouer le contact avec elle.

[Prête à l'arrimage sur Delta.]

« Oui. Attention aux émissions de fréquence pour te mettre correctement en ligne. »

[Je fais attention. Évangeline aura congé escale Anile ?]

« Peut-être. Mets-toi correctement en ligne. »

[J'y suis. Évangeline voudrait un accouplement.]

Un accouplement ? Tug jugea qu'il n'y aurait pas le temps nécessaire. Il appliqua soigneusement l'un de ses nématocystes modifiés sur l'un des centres nerveux d'Évangeline et le déchargea habilement. Et voilà pour cette pulsion vitale ! Il vérifia les mesures de l'Anile et sentit son intérêt pour l'accouplement s'atténuer à mesure que l'inhibiteur faisait effet. La docilité revenait à l'Anilvaisseau.

[Accostage sur station Delta. Tug va jouer avec Évangeline ?]

« Plus tard. Si Évangeline fait un bel accostage et ne se plaint pas du déchargement, Tug jouera avec elle. Fais attention aux émissions de fréquence et mets-toi en ligne en conséquence. De cette façon tu accosteras sans problème. »

[Évangeline fait attention. Accostage sur station Delta.]

2

Comparés au calme de la gondole d'Évangeline, les couloirs de la station Delta bouillonnaient de vie et de la cacophonie qui l'accompagnait. John ressentait tous les symptômes du surmenage sensoriel : migraine, vague nausée, lassitude de la gravité permanente. Ce qui ne suffisait pas à distraire son esprit de sa préoccupation la plus angoissante : Norwich avait signifié leur désintérêt poli dans la renégociation de leur contrat. John serra les dents et prit la ferme résolution de ne plus penser à la question. Il avait une tâche à accomplir et il lui fallait être vigilant. En le suivant dans les couloirs, il acquiesçait de la tête à toutes les plaisanteries du petit représentant bavard envoyé par Terra Affirma. John était irrité que personne d'autre n'ait manifesté le désir d'utiliser leurs services.

Il fut un temps où Évangeline et lui auraient eu une douzaine de propositions avant même d'accoster. Mais ils travaillaient depuis si longtemps pour Norwich que personne ne pensait plus à eux. Il avait affiché la disponibilité d'Évangeline sur les écrans d'enregistrement, sans grand espoir. Tous les capitaines savaient que les seules missions correctes étaient celles qui recherchaient un vaisseau et un capitaine spécifiques, et ils étaient restés trop longtemps à l'écart du marché. Il avait déjà eu plusieurs appels d'autres capitaines désireux de savoir dans quelles circonstances Norwich et lui avaient cessé de faire affaire. En fait, il n'en avait pas la moindre idée, se disait-il amèrement. Le seul autre appel avait été de Terra Affirma qui réitérait son intérêt et avait fixé cet entretien.

« … désorientation et surmenage sensoriel quand vous arrivez dans une station ?

— D'habitude, oui, répondit brièvement John en devinant le vrai sens de la question. C'est l'un des risques du métier. On apprend à vivre avec. »

Deckenson persistait à lui parler tout en marchant, au grand regret de John. Il entendait à peu près un tiers de ce que l'autre lui disait et n'arrivait pas à fixer son attention sur le peu qu'il percevait. Les sensations visuelles et auditives de l'activité humaine dans les couloirs de la station étaient écrasantes après les années passées à bord de l'Évangeline. Que ces années aient semblé à John à peine plus longues que des mois n'en diminuait pas l'effet pour autant, mais l'intensifiait au contraire. Comment tant de choses avaient-elles pu changer pendant ce qui ne lui avait paru qu'une courte période ?

Les couloirs blancs de la station Delta grouillaient de gens de tous âges, vêtus de toutes les façons imaginables. La clarté diffusée par les plafonds en dômes créait l'illusion d'un éternel matin d'été. Un vent léger agitait les plantations et les vêtements, chargé d'une odeur florale nuancée d'une touche de gasoil par les ventilateurs qui la généraient. Les portes utilitaires qu'il avait en mémoire s'étaient transformées en versions ornementales évoquant un jardin botanique. Les gens eux-mêmes semblaient cultiver la diversité. Des couleurs agressives et des tissus chatoyants de toutes sortes avaient remplacé les sobres toges blanches et les collants bruns à la mode avant son départ. La transformation de la population était encore plus étrange. Les Rabby étaient extrêmement rares pendant son dernier séjour. Ils constituaient à présent environ un quart de la population et dans presque tous les coins on voyait des gicleurs discrets où ils pouvaient recharger leurs réservoirs respiratoires. Les Arthroplanes avaient récemment, non sans réticence, accordé aux Humains le privilège de contact sans surveillance avec des Rabby sélectionnés individuellement, sur le principe du tête-à-tête. L'autorisation avait été accompagnée d'avertissements répétés selon lesquels les Humains étaient encore beaucoup trop inharmonieux de nature pour se voir permettre d'accéder à la race Rabby dans son ensemble. D'après les quelques Rabbys avec lesquels John avait communiqué, il se demandait pourquoi quelqu'un voudrait leur parler, sans surveillance et en tête-à-tête

où de n'importe quelle autre manière. Ils étaient ennuyeux comme la pluie. Cependant, il était encore irrité par le fait que les Arthroplanes puissent avoir le pouvoir de restreindre l'accès des Humains à toute autre espèce douée de connaissance. On en revenait toujours au monopole des Arthroplanes sur les voyages interplanétaires. Comme sur tout le reste, d'ailleurs, pensa-t-il avec amertume.

La diversité de la population n'était pas le seul changement visible dans les couloirs. L'art décoratif semblait jouir d'une renaissance. L'austérité des sculptures minérales avait cédé la place à des ornements vivants. John se rappelait du temps où l'exportation des plantes vivantes vers les stations technologiques, pour n'importe quel usage hormis la nourriture, était un grave délit. Il se souvenait de sa toute première visite de l'une des réserves, ses petites mains attachées devant lui de crainte qu'il ne cède à quelque élan inadapté. Il avait détesté les plantes à ce moment-là, parce qu'il croyait ne jamais pouvoir en posséder, ni même les toucher. On lui avait si souvent répété qu'il ne serait jamais autorisé à approcher aucune espèce vivante, excepté un autre Humain.

Désormais, des plantes grimpantes ornaient les portes et des fleurs cascadaient sur les sculptures. Les fontaines jaillissaient et dansaient dans des bassins de verdure à chaque carrefour. La musique de fond était d'un niveau sonore si ténu qu'il doutait presque de l'entendre et s'insinuait cependant avec une persistance agaçante. À sa dernière escale, la musique était interdite dans les lieux publics. Qualifiée de pollution sonore, elle était restreinte aux espaces privés, de façon à ne pas gêner ceux qui ne l'aimaient pas. John se retourna pour interroger Deckenson à ce sujet et se rendit compte que l'autre avait une douzaine de pas d'avance sur lui et continuait à bavarder. Le repérer et le rattraper n'étaient pas un problème : John était plus grand que tous ceux qu'il avait croisés dans les corridors du satellite.

« Ah, vous voilà ! », s'exclama vivement Deckenson lorsque John réapparut à ses côtés. Il tendit la main et saisit fermement la manchette droite de la combinaison de vol orange de John. « Ne recommencez pas à vous éloigner. J'essaye de vous

expliquer notre position, et la raison pour laquelle ceci doit être négocié avec précaution. »

John était agacé de sentir que le petit homme le tenait ainsi, mais il ne chercha pas à se libérer. S'il avait choisi la profession de pilote, c'était pour s'adapter à de nouvelles coutumes, même dans ses relations avec sa propre espèce. Et cette familiarité physique semblait être la mode actuelle. Partout, on voyait les gens se déplacer dans les couloirs ainsi accrochés l'un à l'autre. Il n'était pas rare de croiser des groupes de trois ou quatre qui se tenaient tous par la main ou les vêtements en poursuivant activement leur marche. Des tas de gens s'étreignaient sur des bancs tout en discutant. Il s'efforça donc de tolérer le contact de Deckenson sans lui attacher de signification affective. Les liens entre gens du même sexe étaient également mal vus lors de sa dernière visite, mais cela aussi semblait avoir changé. Ou peut-être était-ce parce qu'à chaque fois que John faisait escale quelque part, on aurait dit que les prépubères étaient de moins en moins sexués. Il n'attribuait de genre à Deckenson que parce que sa secrétaire avait utilisé un pronom masculin en parlant de lui lorsque John attendait de le rencontrer.

Il baissa les yeux sur Deckenson tandis que celui-ci le pressait d'avancer. Du moins, le petit homme ne faisait que trottiner : les grandes jambes de John lui permettaient de le suivre sans effort. Les cheveux de Deckenson, blonds et longs, voletaient à chaque pas. Comme il le regardait de haut, John avait l'impression d'être un géant par contraste avec la stature frêle de l'autre. Il porta une main à son propre cuir chevelu et rebroussa de la paume sa maigre toison brune. Avant d'entrer en période de transommeil, la procédure classique était de tondre complètement les cheveux et de traiter les follicules avec un inhibiteur. Ses cheveux avaient pour l'instant leur longueur maximum et seraient bientôt à nouveau réduits à zéro. À condition, évidemment, que ses négociations avec Deckenson aboutissent et qu'il contracte une mission pour l'Évangeline.

Pour la centième fois, il regretta que Norwich n'ait pas renouvelé leur contrat. Il ne comprenait absolument pas ce qui avait pu se passer. « Désolé. Notre compagnie n'a plus besoin de vos services. Nous nous ferons un plaisir de vous procurer

d'excellentes références. » John n'avait même pas été au-delà du bureau d'accueil. Et voilà. Sans aucune explication. La seule raison qu'il pouvait imaginer, c'est que quelqu'un avait cassé les prix. Mais aucun autre Anilvaisseau en activité n'avait la capacité de cargaison de l'Évangeline. C'était pratiquement le seul « vaisseau de sauvetage » non modifié depuis la période de l'évacuation. Il ne comprenait vraiment pas ce qui l'empêchait de se concentrer sur ses relations avec Terra Affirma.

Terra Affirma avait une réputation particulière auprès des capitaines d'Anilvaisseaux, et pas des meilleures. En un mot, c'étaient des rigolos. Toujours à chercher des noises au Conservatoire, toujours à pousser jusqu'aux limites de la légalité. Toutes transactions avec eux étaient suivies d'amendes, d'avertissements, de saisies de cargaison. Terra Affirma elle-même, en raison de son statut, se moquait plus ou moins des remarques du Conservatoire. Si bien que quand leurs méthodes douteuses irritaient un peu trop le Conservatoire, c'étaient sur les exécutants que se reportait habituellement la rage de ce dernier. Par exemple, les capitaines de vaisseau. Plusieurs années auparavant, Chester, sur l'Anilvaisseau N'raltha, avait porté le chapeau pour avoir transporté les importations Rabby sur la station Beta. Le Conservatoire les avait déclarées écologiquement dangereuses et le capitaine, considéré comme ultime responsable de la conduite du vaisseau, avait subi une Réadaptation complète et deux ans de cours intensifs sur le respect de l'environnement. Aujourd'hui, les mêmes matières premières arrivaient régulièrement sur les stations technologiques pour retraitement, sous la supervision et taxation du Conservatoire. John se demanda un instant ce que Chester faisait à présent. Sûrement rien qui soit en rapport avec les transports interplanétaires.

John essaya avec un soupir d'oublier le malaise que lui procurait cette idée. Il ne souhaitait qu'une chose : obtenir un contrat et partir. Les stations étaient soumises à trop de règlements et, si John devait les contourner, ce serait pour son bénéfice personnel et non pour celui d'une grosse entreprise qui lui laisserait porter la responsabilité si la situation tournait mal. Il n'avait nul besoin de ce genre de complications dans sa vie.

En fait, plus il vieillissait et moins il aimait les escales. La lumière et l'agitation des couloirs lui faisaient déjà regretter l'intimité de sa matrice de transommeil et le calme des quartiers de l'équipage d'Évangeline. Il lui fallait encore penser à récupérer la marchandise de Ginger et aller à son rendez-vous avec Andrew. Même ces missions simples comportaient des risques spécifiques angoissants. La seule chose qu'il attendait vraiment avec impatience était la visite à un marchand peu scrupuleux qui devait lui fournir un enregistrement de poésie ésotérique qu'il destinait spécialement à l'édification de Tug. L'idée le fit sourire et il s'aperçut que Deckenson, se méprenant sur son expression, lui rendait son sourire.

« Alors, approuvez-vous l'évolution des conditions de vie ? Nous avons beaucoup œuvré pour nous opposer à l'interdiction ridicule du Conservatoire de toute espèce vivante autre que consciente dans les couloirs de la station. C'est un virage radical depuis votre enfance, j'imagine ? La présence des plantes change tout, vous ne trouvez pas ?

— Si, en effet, répondit maladroitement John. » Il espérait que Deckenson n'avait pas abordé de sujet plus important que celui de la décoration intérieure. Il se rendait compte qu'il ne l'écoutait plus depuis un moment. Comment l'aurait-il pu, au milieu de ce chaos ? Il aurait voulu que l'autre s'installe quelque part pour parler. Mais non, d'abord il y avait eu un entretien à son bureau, qui n'avait guère eu d'effet, sauf de prendre effectivement contact avec ce représentant de Terra Affirma et d'être présenté à une infinité de membres du personnel. Il s'attendait à devoir assister à des négociations, mais Deckenson avait décidé de but en blanc que John et lui sortaient déjeuner. Ils marchaient depuis vingt minutes et Deckenson ne manifestait aucune intention de s'arrêter.

« Vous commencez à vous impatienter, non ? », demanda soudain Deckenson, comme s'il lisait dans les pensées de John. Il n'attendit pas le hochement de tête prudent de ce dernier. « Cela figure dans votre dossier. Que vous êtes d'un naturel impatient. C'est un défaut, John, dont il faudrait vous guérir. En tout cas, pour notre affaire. Réfléchissez-y… »

Et le voilà qui repartait, regardant tout autour de lui et continuant à parler en marchant, si bien que John pouvait à peine suivre ce qu'il disait. Terra Affirma semblait avoir des affinités avec les petits hommes bavards et agités. Leur dernier représentant était exactement du même genre. Il aurait pu être le clone de Deckenson. John commençait à se dire qu'il aurait refusé leurs deux dernières offres même s'il n'avait pas eu le contrat de Norwich.

« Terra Affirma a dû faire preuve de beaucoup de patience. Ne serait-ce que pour arracher ces petites concessions au Conservatoire, ce qui a duré une éternité. Patience, John. C'est une de nos vertus et la principale raison pour laquelle nous existons encore, tant d'années après l'évacuation de la Terre. Nous sommes ici depuis que les tout premiers Humains sont arrivés sur Castor et Pollux. Nous sommes contemporains du Conservatoire lui-même, si vous pouvez le croire. Très peu d'institutions humaines ont réussi à exister aussi longtemps et la plupart étaient des organisations religieuses qui se sont fondues dans la philosophie du Conservatoire et n'existent pratiquement plus en tant qu'entités séparées. Mais Terra Affirma est resté solide. Tout ce que nous avons, c'est notre rêve et notre patience pour nous soutenir. C'est le sentiment de notre mission qui nous a permis de survivre. Une mission qui nécessite un certain genre d'hommes pour atteindre l'accomplissement. Et maintenant, nous pensons que nous tenons peut-être notre homme. »

Il leva soudain les yeux vers John en disant ces mots, et il y avait sur son visage un espoir si fervent que John s'écarta de lui. C'est toujours la même chose, apparemment. Quelqu'un est sur le point de vous mettre le grappin dessus, de s'accrocher, de dépendre de vous, de demander des faveurs et d'exiger des promesses. Voilà un regard qu'aucun Cosmonaute au long cours ne pouvait honnêtement accepter ou rendre. Et c'était doublement perturbant de le voir sur le visage d'un homme d'affaires.

Si Deckenson remarqua le recul de John, il n'en laissa rien paraître. « Voici le restaurant, déclara-t-il soudain. Entrons. » Sans attendre la réponse de John, il se baissa pour passer une

porte presque obscurcie par une vigne grimpante. John le suivit, se baissant encore plus que Deckenson.

Deckenson suivait déjà le maître d'hôtel vers l'une des tables. John lui emboîta le pas, consterné. L'endroit était réduit à l'échelle de ce qu'était devenue la race humaine. John n'avait jamais vu d'allées entre les tables si étroites, de tables si basses et de chaises si grêles. Tout le mobilier et les paravents étaient faits de lianes tika tressées, durcies de sève de tika qui leur donnait un aspect vernissé. Jamais ce matériau n'avait servi à la confection de chaises et de tables, et il se demandait s'il supporterait son poids. Il se sentait désorienté, comme la fois où il s'était aventuré dans une partie plus ancienne de la gondole d'Évangeline et s'était retrouvé au milieu de lits et de tables de travail de dimensions colossales que ses ancêtres avaient utilisés. Sauf que cette fois-ci, c'était comme s'il avait été invité dans la salle de jeux d'une crèche. Tous les yeux se tournaient vers lui sur son passage. Il n'avait pas eu l'impression d'être regardé comme une bête curieuse dans les couloirs, mais là, l'attention qu'on lui portait était impossible à ignorer. Ses cheveux coupés ras et sa traditionnelle combinaison de vol orange suffisaient à l'identifier comme Cosmonaute au long cours. Sa taille révélait également son grand âge. Il ne savait pas quelle caractéristique attirait le plus les regards.

Le maître d'hôtel ne fit aucune difficulté pour apporter à John une chaise plus robuste, mais ne pouvait pas faire grand-chose en ce qui concernait la hauteur de la table. John coupa court à ses excuses d'un signe de main et accepta le minuscule menu. Il en examinait les caractères ornementés quand il croisa le regard de Deckenson.

« Ça fait drôle, hein ? D'être si grand dans un monde de petits. Comme si vous étiez une machine démodée. Obsolète. Archaïque.

— Et alors ? demanda froidement John.

— Alors, je vous ai amené ici exprès. Pour bien vous le faire sentir. Pour vous faire réfléchir. Qu'allez-vous trouver la prochaine fois que vous reviendrez de l'espace, John ? Des gens qui ressemblent encore plus à des enfants ? Serez-vous capable alors de vous promener parmi nous, de vous asseoir sur nos

chaises, de boire dans nos minuscules tasses ? Regardez-moi, John, et voyez ce que nous faisons de nous-mêmes. » Deckenson tendit les mains, doigts écartés, comme pour mettre en relief leur minceur, la délicatesse de ses ongles roses, la fragilité de ses poignets blancs où battaient des veines bleu pâle.

John haussa les épaules. « Je suis un Mariner, Cosmonaute au long cours, Deckenson. C'était mon premier choix et je le suis depuis vingt-trois ans, en ne comptant que le temps d'éveil. Oui, chaque fois que je reviens, les choses changent de plus en plus. Mais je m'adapte. C'est d'abord pour cette raison que j'ai choisi d'être Cosmonaute.

— C'est aussi parce que vous ne nouez pas facilement de liens et ne semblez pas en manque de relations intimes. Ce sont bien là également les traits caractéristiques de la personnalité des Cosmonautes, non ? »

John but une gorgée d'eau dans un verre effilé. « Bien sûr. Vous dites ça comme si je devais m'en excuser.

— Non. Je trouve simplement ça bizarre, chez un homme dont la seconde option était Poète. On pourrait penser qu'un homme ayant une prédilection pour la poésie serait étroitement lié à l'humanité. J'ai toujours cru que les Poètes étaient les porte-parole de leur espèce. »

John fut agacé d'apprendre qu'il connaissait ce détail. D'autant plus que Deckenson semblait y attacher de l'importance. Jusqu'où ces gens étaient-ils capables d'aller fouiner ? Son irritation apparut dans sa réponse : « L'art des mots ne découle pas obligatoirement de l'amour de ses congénères.

— La poésie va plus loin que l'art des mots. Les tests de qualification pour être Poète sont épuisants mentalement et très exigeants sur le plan émotionnel. Je suis bien placé pour le savoir. C'était ma première option. »

John aurait dû s'en douter. « Vraiment ? Eh bien, peut-être que les temps ont changé, dans ce domaine aussi. Quand j'ai passé les tests, j'en suis sorti avec l'impression d'avoir été victime d'une escroquerie. Toutes les questions semblaient porter sur un sujet alors qu'elles vous extorquaient en fait des renseignements sur un domaine très différent.

— Exactement. » Deckenson prit une brève inspiration comme s'il s'apprêtait à poursuivre, puis il s'interrompit abruptement. Il souffla lentement, puis respira deux fois, encore plus lentement, par le nez. John reconnut l'exercice destiné à calmer. Deckenson le regarda, de l'autre côté de la table, et eut soudain un sourire désarmant. « Écoutez, John. Ça ne se passe pas du tout comme je l'avais prévu, mais je ne vais pas me laisser détourner de mon sujet. Ma première option était peut-être Poète, mais la suivante était Cadre d'Entreprise, et c'est ce que je suis en ce moment. Nous parlerons de poésie plus tard. J'ai tant de choses à vous communiquer et si peu de temps ! Et j'ai désespérément besoin de votre engagement. »

C'était encore le même refrain. À l'identique des deux dernières rencontres qu'il avait eues avec les gens de Terra Affirma. Toujours la même rengaine de leur conception idéaliste d'une civilisation centrée sur l'Humain, généralement suivie d'un monologue exprimant qu'ils avaient à cœur de défendre les intérêts de John et que, par conséquent, il devait leur faire des réductions sur les prix. Il était d'autant plus irrité que cette fois il allait peut-être devoir négocier avec eux.

Il se remémora ses précédents contacts avec Terra Affirma. Il y a longtemps, quand il avait accepté des envois pour leur compte. Des contrats douteux. Il ne recommencerait jamais. Les deux dernières fois c'était, oh, bien soixante-cinq de leurs années auparavant. (Et une autre fois encore environ trente-sept ans avant.) Ils avaient utilisé les mêmes techniques tortueuses, d'interminables discussions laissant miroiter une mission passionnante et très profitable, mais sans jamais dire clairement en quoi elle consistait. À chaque fois, après de longues palabres, John s'était impatienté, avait opté pour Norwich et poursuivi son chemin. Dommage que ce ne soit pas aussi facile cette fois-ci. Il se demanda pourquoi il prêtait attention aux propositions de Terra Affirma. Puis pensa que c'était tout bêtement par curiosité.

Le serveur leur tournait autour. Deckenson avait presque l'air agacé. « Mon repas habituel. Et la même chose pour John, mais double portion. Et vous nous donnerez de l'eau, s'il vous plaît. John, voulez-vous boire autre chose ?

— Du stim. »

Deckenson se tourna vers le serveur d'un air d'excuse. « Vous servez du stim ? »

Le serveur réfléchit en fronçant les sourcils. « Non, pas l'ancienne formule. Mais je crois que notre chef peut vous concocter quelque chose qui soit à la fois stimulant et rafraîchissant. Voulez-vous nous faire confiance ?

— Bien sûr, répondit Deckenson sans consulter John, et le serveur s'éclipsa d'un air affairé.

— Alors on ne boit plus de stim ici ?

— Je crains que ce ne soit considéré comme une mauvaise habitude. Les meilleurs restaurants n'y encouragent pas leurs clients.

— Je vois. À ma dernière escale, c'était la grande mode de la "pureté de l'expérience". Les restaurants dissuadaient les clients de commander plus d'une sorte de nourriture ou de boissons au cours d'un même repas. La musique de fond était considérée comme parasite de l'expérience immédiate. Et porter un parfum susceptible d'interférer avec l'expérience olfactive de quelqu'un d'autre était de la plus extrême grossièreté. Tout ça a apparemment changé.

— Vous voyez donc tout ceci simplement comme un autre changement temporaire, un mouvement de pendule, dit Deckenson en montrant l'ensemble de la pièce d'un geste de sa minuscule main.

— Pour moi, c'est exactement ça. Pour vous, c'est votre vie. » Les paroles résonnèrent plus durement que John n'en avait eu l'intention.

« Tout à fait. Mais certaines choses évoluent dans une direction, John, et ne cessent de changer. Vous l'avez vu, mais vous ne semblez pas y attacher d'importance. "L'évolution guidée" du Conservatoire n'a pas modifié d'un iota sa stratégie implacable pour interdire aux Humains toute forme d'influence sur l'environnement de Castor et Pollux. Ils refusent aveuglément de nous inclure dans l'écologie, et préfèrent nous forcer à vivre en outsiders, en parasites qui essaieraient de se nourrir des affluences naturelles de vie, sans jamais ni contribuer ni soustraire à ces affluences. » La voix de Deckenson commençait à

frémir de ferveur. John se raidit pour résister à ce courant de fanatisme.

« Regardez l'effet qu'ont sur nous leur contrôle de l'espèce. Les gens rapetissent, afin d'avoir un minimum d'impact sur l'environnement de la planète. La puberté ne cesse d'être repoussée, ce qui est un effet secondaire des inhibiteurs de croissance. Nous sommes censés croire que c'est une bonne chose. Le Conservatoire parle d'un allongement de la période juvénile sans perturbations dues aux conflits hormonaux, comme si la maturité sexuelle était une forme d'insanité. Notre corps devient tout juste le conteneur mobile de notre cerveau. »

John tenta de hausser les épaules. Ce qui ne sembla qu'exciter davantage Deckenson.

« Quand survenait la puberté lorsque vous avez été engendré, John ? interrogea-t-il, presque avec colère. Elle démarrait vers cinquante-deux, cinquante-cinq ans, non ? Je vois que vous n'y êtes pas encore, ce doit donc être à peu près ça. À présent, c'est soixante-cinq à soixante-dix ans, et en augmentation permanente. Évidemment, les inhibiteurs de croissance ont également allongé notre espérance de vie au-delà de deux cents ans, ce qui ne paraît pas si mal. En fait, c'est semble-t-il grâce à tout le temps dont dispose un Humain, avant que ses hormones ne commencent à être obsédées par la reproduction, que nous avons tant progressé intellectuellement. Nous avons réussi à nous éloigner un peu plus de nos soi-disant "natures animales". » Deckenson reprit sa respiration et but une gorgée d'eau.

« Soi-disant ? » John était résigné, maintenant. Cet homme était un poète typique : il communiquait pour utiliser des mots plutôt que l'inverse. John allait devoir simplement le laisser bavarder jusqu'à ce que Deckenson en arrive aux choses sérieuses.

« Oui, soi-disant. Regardez-moi, John. Sur une échelle de vingt, vingt étant la réalisation parfaite de "l'évolution guidée" du Conservatoire, j'atteins dix-sept virgule soixante-trois. Nous ne sommes pas censés avoir couramment accès à ces informations, mais si on le veut vraiment, on y parvient. Et le plus intéressant, c'est que la plupart de ceux qui atteignent ces scores sont assez déterminés. Peut-être parce que, piégés comme nous le sommes

dans ces corps “améliorés”, nous sentons que quelque chose ne va pas. Pas du tout.

— Tout me paraît correct. John fit un geste détaché en direction du restaurant qui les entourait. Les choses n’ont jamais été aussi bien. Ou du moins est-ce là ce que les derniers rapports sur le canal Éveil m’indiquaient quand nous sommes arrivés. La technologie polluante devient plus propre. L’utilisation des plastiques est descendue presque à zéro, grâce aux techniques de moulage cellulaire et aux systèmes de stockage d’informations bactériologiques. Le pourcentage des déchets provenant des astéroïdes exploités est descendu à moins de six pour cent et les techniques minières sur roche arrivent encore à un meilleur niveau. L’interpopulation des stations spatiales par les Rabbys est à l’évidence une entreprise réussie. Les populations de Castor et Pollux sont stabilisées à un niveau constant inférieur de dix pour cent à ce qui était considéré comme le taux de sécurité pour le nombre d’habitants il y a trente ans, et…

— Arrêtez-vous, suggéra doucement Deckenson. Et réfléchissez une minute à ce que vous venez de dire. »

John disposait de plus d’une minute, car les plats arrivaient. Il n’en reconnut aucun, mais cela ne l’inquiéta pas. Le style de nourriture changeait tout comme celui des vêtements. Il existait vingt-deux plantes locales sur Castor et dix-sept sur Pollux que les Humains pouvaient manger en toute sécurité. Trente-neuf plantes qui satisfaisaient à tous les besoins nutritionnels d’un Humain si elles étaient judicieusement associées. John les avait toutes goûtées et s’attendait à continuer de toutes les manger pendant sa vie entière. On pouvait les présenter sous différents aspects et en faire varier le goût, mais, en définitive, le lys tapa restait le lys tapa, et c’était la base de tout régime alimentaire, qu’il soit préparé par un grand chef cuisinier ou servi en rations dans le distributeur du vaisseau.

Il y avait dans son assiette un rectangle brun dans une sauce brune, une salade, des cubes orange et un fouillis de nouilles blanches constellées de flocons roses. Le serveur remplit le verre d’eau de Deckenson et posa devant John un petit mug fumant avant de s’éloigner. John s’en saisit immédiatement et but une gorgée. Un genre de stim. Légèrement trop amer. Il le sucra avec

du sirop de taro qui était sur la table dans un distributeur et goûta à nouveau. C'était mieux. Mais il n'y en avait déjà presque plus. Il commençait à comprendre ce que voulait dire Deckenson avec son monde à l'échelle de gens plus petits. Il posa le mug sur la table, mais Deckenson avait déjà perçu sa grimace.

« Je vais en commander d'autre. Pour nous deux. Je crois que j'ai envie d'y goûter.

— Que vouliez-vous dire, réfléchir à ce que je viens de dire ? demanda John. »

Il s'aperçut qu'il avait faim et tenta de détacher avec sa fourchette un morceau du rectangle brun, mais rencontra une résistance fibreuse. C'était sans doute des tubercules de canne de Pollux. Il découvrit un petit couteau près de son assiette et s'en servit tandis que Deckenson faisait signe au serveur d'apporter d'autres stim.

« Je voulais surtout parler de vos statistiques de population. Alors que la propagande se félicite de la stabilité de notre population et du fait que nous sommes autosuffisants, bien que de taille inférieure à la moyenne, certains d'entre nous y voient un signe de réel danger. » En parlant, Deckenson fixait un point derrière l'oreille de John. Soudain, il sembla revenir à la réalité avec un sursaut.

« Pardonnez-moi si je répète des choses que vous savez déjà, dit-il vaguement. Ça m'aide à organiser mes idées. »

John acquiesça de la tête au moment où arrivait le stim. Cette fois, le serveur en laissa une carafe. John continua à scier le rectangle brun avec son petit couteau tandis que Deckenson poursuivait.

« Regardez. La reproduction humaine était auparavant le simple accouplement de deux personnes. La femme mettait un enfant au monde dix mois lunaires plus tard. C'était facile. C'était efficace. Ni planning, ni assistance artificielle d'aucune sorte n'était nécessaire. Le souci, à cette époque, c'était la reproduction non désirée. Eh bien, maintenant, c'est le contraire. Au moment où une femme est prête à produire un ovule à maturité, la cellule est en fait trop vieille pour être viable. La femme moyenne n'a aucune possibilité de conception naturelle. Des cellules oogoniales sont donc récoltées chez des femmes de vingt ans et

soigneusement mûries en oogenèse. L'ovule qui en résulte est fertilisé par du sperme qui a été également récolté sur de jeunes hommes et poussé à maturité. Le zygote est transféré dans un utérus artificiel et nourri pendant six semaines, avant d'être implanté dans une Mère porteuse. La Mère le porte dans son utérus humain pendant à peu près six mois. Du moins, à condition que l'embryon ait de la chance. À ce stade, l'enfant en développement est généralement trop gros pour que les femmes de notre "conception améliorée" puissent le porter ni le mettre au monde. Nos tailles réduites sont dues à des inhibiteurs de croissance, non à une véritable évolution. Si bien que les embryons sont de taille disproportionnée par rapport à la mère. L'embryon est donc à nouveau récolté chirurgicalement et placé dans un utérus artificiel où il est élevé jusqu'à ce que ceux qui s'en occupent décident que le bébé est arrivé à maturité et peut naître. Il est alors sorti de l'utérus artificiel et commence une vie indépendante en étant placé dans une crèche avec d'autres enfants de sa génération. On a tenté de trouver le moyen de produire un enfant complètement en dehors d'un utérus humain, mais les recherches dans ce domaine ont conclu que, selon la formule, c'était "économiquement irréalisable" en raison du médiocre taux de réussite. »

John avait dans la bouche un morceau du rectangle brun qu'il mâchait lentement tout en réfléchissant à ce que disait Deckenson. Il l'avala. Goût légèrement amer, et il ne réussissait toujours pas à l'identifier. Mais c'était bon. Il commença à en couper un autre morceau.

« Vous êtes en train de me dire que les femmes ne peuvent plus mettre au monde d'enfants vivants. Que la race humaine ne peut plus se reproduire sans assistance artificielle ? »

Deckenson ferma les yeux avec un soupir théâtral. Il les rouvrit. « Exactement. L'acte sexuel ne relève plus que du divertissement, sans aucun lien avec la reproduction. La grossesse n'a plus de rapport avec la maternité. Qu'il peut même y avoir une rupture plus drastique que la séparation entre sexe et reproduction. Il existe des études, très anciennes. J'ai presque peur de vous demander si vous en avez eu connaissance. L'information remonte à la vie sur la Terre, et a été réunie par

des scientifiques qui avaient encore accès à l'observation d'autres primates. Savez-vous ce que signifie l'expression "singes crampons" ? »

John haussa les épaules. « Une sous-espèce de primates, je suppose. Que mangeons-nous ?

— De la pseudo-viande. Une reconstitution basée sur une analyse chimique. Nous assemblons les nutriments végétaux de façon à imiter les composants d'origine et ajoutons des fibres pour simuler la texture de la chair. Ces cubes orange se rapprochent d'un légume terrien appelé carotte. Les nouilles simulent des pâtes de blé additionnées de chair marine, et la salade est une salade. Mais, pour en revenir aux singes, ils ont été séparés de leur mère naturelle et regroupés en compagnie de jeunes du même âge. Ils ont développé l'habitude anormale de se cramponner les uns aux autres, par groupes. Les adultes soumis à cette expérience se sont révélés incapables de s'accoupler avec succès. Lorsqu'ils parvenaient à se reproduire, par insémination artificielle, ils négligeaient ou maltraitaient leurs enfants – je veux dire leurs petits, bien entendu.

— Bien entendu. » John avait réussi à avaler ce qu'il avait dans la bouche. Il regarda avec dégoût ce qui restait dans son assiette. Intellectuellement, il savait que ce n'était que de la protéine végétale, quelle que soit la manière dont on l'avait préparée. Il avait été bien entraîné pour se conformer aux coutumes locales. Il pouvait le manger. Mais…

« Ce genre de choses n'est pas illégal ? dit-il en désignant son assiette.

— Plus maintenant. Au début, quand j'étais très jeune, il a été décidé légalement qu'il fallait prouver son intention de stimuler l'intérêt carnivore plutôt que de faire de simples expériences culinaires. Et, plus récemment, une décision légale a établi que la substance était plus importante que l'apparence. Comme nous sommes la seule espèce animale sur Castor et Pollux, toute tentative pour devenir véritablement carnivore aboutirait au cannibalisme. Il existe des lois spécifiques et parfaitement adéquates pour prévenir ce genre de choses. Personne ne cherche à encourager le cannibalisme. Il ne s'agit pour la plupart d'entre nous que de satisfaire une curiosité historique.

— Quand même… » John piqua la pseudo-viande avec sa fourchette, puis mangea plutôt une bouchée de salade. Qui avait elle-même un goût bizarre. Il tria les nouilles en s'efforçant de laisser de côté les flocons roses de fausse viande. C'était bon. Très bon même. Il leva les yeux et vit Deckenson se verser du stim. John s'éclaircit la voix.

« Tout ceci doit avoir un sens, si je comprends bien. Je veux dire, me donner l'impression que je suis d'une espèce démodée, brute, et ensuite me faire manger de la fausse viande en me disant que la race humaine s'est améliorée jusqu'à la limite de l'extinction.

— Bien sûr. Seulement, je ne suis pas certain que vous soyez prêt à l'entendre.

— En fait, la dernière fois que j'ai eu affaire à un représentant de Terra Affirma, je me souviens que nos négociations se sont terminées exactement de cette façon. » John fit mine de repousser sa chaise.

« Je sais, dit calmement Deckenson. Mon père a conservé l'enregistrement complet de l'entretien. Comme pour tout ce qu'il faisait.

— Vous ne serez donc pas surpris quand je sortirai d'ici.

— Vous pensez que j'ai fait usage d'un terme honorifique. Je faisais référence à un fait biologique. Le dernier contact que vous avez eu avec Terra Affirma était avec mon père biologique. »

John se rassit lentement sur sa chaise en dévisageant Deckenson. C'était possible, sans doute. Les cheveux blonds étaient les mêmes, cependant il ne se souvenait pas de quelle couleur étaient les yeux de Jarred. Mais ce que suggérait Deckenson relevait de la haute trahison à l'encontre de la race. Depuis le tout début de l'installation sur Castor et Pollux, les enfants personnels étaient interdits. Les familles individuelles conduisaient à des comportements favorisant la survie et le confort personnels au détriment de l'écologie. On pouvait perdre le sens de l'appartenance à son espèce si on cultivait la relation familiale personnelle. Si on cherchait à savoir quel enfant on avait contribué à engendrer, cela signifiait qu'on le ferait passer avant les autres. Ce que Jarred avait fait, à l'évidence. Sinon,

comment expliquer l'énorme coïncidence faisant que Deckenson tenait le même poste que son père dans l'entreprise ?

« Je vous ai choqué, non ? » demanda doucement Deckenson.

John n'eut pas besoin d'acquiescer. Son silence répondait amplement à la question.

« Ça va être pire. Deckenson tenta un sourire grimaçant. On aurait dit un rictus de mort. Tout ça dure depuis des centaines d'années. Depuis l'évacuation, en fait. Et il ne s'agit pas seulement de savoir qui sont nos enfants ou de transmettre nos croyances. »

John vit Deckenson boire une gorgée rapide de stim. L'amertume lui tordit la bouche. Il leva les yeux vers John et leurs regards se croisèrent. Celui de Deckenson était hésitant, presque suppliant. John resta impavide. Il allait l'écouter, puis il déciderait de ce qu'il ferait : le dénoncer et se sentir vertueux ou accepter un énorme pot-de-vin pour ce que Terra Affirma voulait lui faire faire. Deckenson ne prendrait pas un tel risque s'il n'avait les moyens d'acheter le silence de John.

L'argent ou la force. Le corps de John lui sembla tout à coup calme et froid.

Deckenson reposa son stim.

« Terra Affirma n'est pas resté inactif ces dernières années. Nous ne nous payons pas de croyances et de mots. Il y a six ans, nous avons fait une demande de permis de colonie. Qui nous a été refusée, bien entendu. Nous avons fait preuve d'une candeur naïve concernant nos projets et le Conservatoire nous a rejetés sous prétexte que nous étions contre-productifs. Nous avons donc tenté d'établir une colonie indépendante sur une des régions désertiques de Castor. Inutile de vous dire où. Il n'en reste rien, de toute façon. Nous essayions de savoir si, libéré des inhibiteurs de croissance qu'ils ingèrent depuis leur fécondation, les Humains pouvaient récupérer suffisamment pour atteindre la puberté, s'accoupler et donner la vie. L'expérience a échoué. Nous avons réussi à démarrer trois grossesses, mais deux ont avorté spontanément et la troisième a abouti à la mort de la mère et de l'enfant. Mais nous croyons qu'une fécondation naturelle est possible, avec davantage de temps et l'accès à des enfants plus

jeunes, dès la sortie de la crèche, en ne les nourrissant pas d'inhibiteurs de croissance et…

— Je ne veux pas en entendre davantage. » John était glacé par l'énormité de ce que lui disait Deckenson. Pas tant pour ce qu'ils avaient fait. Il ne se souciait pas particulièrement des risques que prenaient les fanatiques ni des déviances qu'ils faisaient subir à leur propre corps. Non, c'était l'importance du crime qu'il avouait à John. Le seul fait d'écouter Deckenson, sans faire ensuite de rapport, serait considéré comme un délit passible de Réadaptation. Au diable Terra Affirma. Il devait y avoir d'autres contrats possibles pour Évangeline. Il se leva.

« Bien sûr. » Deckenson se leva avec lui en désignant du geste une plante dont les feuilles drapaient l'une des fenêtres. Il hocha la tête, comme s'il faisait un simple commentaire à ce sujet. « Vous n'êtes pas obligé de m'écouter. D'autres le feront. Je pourrais commencer par quelque chose de mineur, par exemple aller trouver le Conservatoire pour dénoncer toutes les distractions clandestines que vous aimez. Dommage que vous ayez mis toute votre passion à collectionner des informations obsolètes qui nuisent à notre écologie. Vous ne saviez donc pas que la thésaurisation de documents mène directement à la possession excessive et, par conséquent, à un consumérisme stérile ? Ces deux accusations conduisent à des peines de Réadaptation obligatoire. Et depuis longtemps. »

John se renfonça lentement dans son fauteuil. « Je ne sais pas de quoi vous parlez.

— Bien sûr que non. » Deckenson s'assit et reprit sa fourchette. « Vous êtes un homme honnête, John. Vous pensez que c'est la chance qui vous aide à acquérir quelques petits, euh, exemplaires de littérature. Vous avez tellement de chance ! Ou de malchance, comme par exemple quand Norwich résilie votre contrat. Vous commencez à comprendre, non ? Nous avons le nez dans vos affaires depuis belle lurette, pour utiliser un vieil idiome. Nous espérions vous rallier peu à peu à notre cause. Mais ces deux petites missions que vous avez effectuées pour nous, il y a longtemps, ont dû vous hanter. Nous avons donc pris notre temps pour retrouver votre confiance. Mais maintenant nous en sommes au stade de la nécessité. Grâce à nous, vous avez pu faire

tout ce que vous vouliez, et que le Conservatoire désapprouve. Nous avons contribué à créer ce que vous êtes. Et, à présent, nous voulons utiliser ce que nous avons créé. » John ressentit soudain le malaise provoqué par la gravité. Tout devenait trop lourd. Il arrivait à peine à tenir la tête droite, et la nourriture formait une masse compacte dans son estomac peu habitué. Il tenta de garder un visage impassible, de parler calmement. « Deckenson, rien de tout cela n'est rationnel. On dirait que vous me menacez, mais je n'ai aucune idée des crimes dont vos sous-entendus m'accusent. »

Deckenson leva à nouveau son petit verre de stim et en but délicatement une brève gorgée. Cette fois, il avait l'air d'y prendre plaisir. « Parfum intéressant. À l'origine, c'était une imitation d'une vieille boisson de la Terre, vous le saviez ? » Il leva les yeux pour croiser le regard de John. Il était terne et curieusement inanimé, mais il sourit légèrement en remarquant sa tension. « Je leur avais dit qu'il faudrait tout vous expliquer mot à mot. C'est bien simple. Nous sommes en train de mourir. Tous. Ils peuvent mettre fin à ma vie demain, ou je peux mourir dans deux cents ans. Cela m'importe peu. Mais que vous m'écoutiez ou non va faire une énorme différence. En gros, nous vous proposons de sauver nos espèces. Et de vous sauver vous-même. »

John se força à rester calmement assis et à desserrer les poings sous la table. Jusqu'à quel point étaient-ils renseignés avec certitude sur son compte ? Avait-il fait preuve d'imprudence ? Pas tellement. Jamais vraiment. Terra Affirma avait peut-être des soupçons, mais ne pourrait jamais rien prouver. Quelle était donc la pire sanction que pouvait lui réserver le Conservatoire ? Ils ne l'exécuteraient pas. Non. Au pire, ils le réadapteraient. La Réadaptation n'était pas si terrible. Tout le monde y passait un jour ou l'autre. John essaya de penser à quelqu'un qui l'avait subi. Malheureusement il en connaissait très peu. Ils avaient tendance à mourir ou à beaucoup vieillir en son absence. De tous les autres Mariners au long cours de sa connaissance, aucun n'avait enduré de Réadaptation.

Sauf Chester. Et il ne naviguait plus.

Mais ça ne voulait rien dire : les gens réadaptés changeaient presque toujours de profession par la suite. Il pouvait subir la

réadaptation, y survivre, et faire autre chose. Quelque chose qui ne comporte pas de sommeil de veille. De moins dur. Juste se réveiller chaque matin et vivre chaque jour, un à la fois, sachant que la mort approche avec chaque heure qui passe, chaque minute. Il transpirait. Il voulait, plus que tout, se retrouver à l'intérieur d'Évangeline, en sécurité dans une matrice, en partance pour n'importe où. La voix insistante de Deckenson avait un son étrangement doux.

« John, votre éducation vous a amené à croire aveuglément à la maîtrise du Conservatoire. À penser que ceux qui sont chargés de notre destinée disposent de la largeur de vue nécessaire à une planification judicieuse. Mais je dois vous dire, en quelques heures à peine, qu'on vous a trompé. Le Conservatoire a fait passer l'écologie de Castor et Pollux avant la survie de l'Humanité. Attendez, ce n'est pas tout à fait juste. Ils ont introduit une clause selon laquelle l'Humanité ne doit avoir aucun impact sur cette écologie. Dans ce but, ils nous ont transformés. Transformés jusqu'à un point de non-retour, peut-être. Dans leurs efforts pour faire de nous les hôtes parfaits de cette planète, ils nous ont rendus totalement provisoires. Aucune des structures de Castor et Pollux n'est considérée comme permanente. Si on en fait disparaître les Humains, les planètes retourneront au néant par la biodégradation en quelques années. »

Il s'interrompit et regarda gravement John. « Vous le savez parfaitement, l'information elle-même n'est pas conservée de façon permanente. Elle a cessé d'être recopiée sur des matériaux biologiquement harmonieux. Ils peuvent dire que rien d'essentiel n'a été perdu ni altéré, mais seul un imbécile les croirait. Et voyez la quantité de connaissances qui ont été déclarées obsolètes et délibérément détruites. Nous n'avons que des notions des classiques grecs et latins à disposition du public. La dernière purge de documentation a déclaré superflus la plupart des romans antérieurs au dix-neuvième siècle. Nous perdons peu à peu la bataille pour conserver des archives de la flore et de la faune de la Terre. Avec la stricte restriction de l'usage des plastiques et "la thésaurisation de l'information superflue", délit qui entraîne des amendes exorbitantes et des peines de

Réadaptation, les anciennes archives sont retirées en masse des réserves. Des copies permanentes sont censées exister quelque part, mais l'accès en est strictement limité. Si bien que lorsque les archives publiques actuelles commenceront à se dégrader, elles ne seront pas sauvegardées. Terra Affirma a réussi a en copier une partie clandestinement, référencée comme pseudo-transaction minière. Mais nous ne pouvons espérer tout sauver, et quand elles auront disparu, ce sera à jamais perdu. »

La voix de Deckenson s'éteignit graduellement tandis qu'il fixait un point derrière John, le front plissé, comme s'il regardait disparaître un rêve. John resta longtemps silencieux. Il entendait son cœur battre à coups réguliers qui martelaient les moments de son existence. Il avait la gorge sèche et sa voix prit un son rauque : « Non. »

Deckenson eut l'air interloqué. « Non quoi ?

— Vous ne m'aurez pas comme ça. Je ne crois pas que vous ayez sur moi les moyens de pression que vous pensez avoir. Je n'ai rien fait de répréhensible et vous ne me contraindrez pas par le chantage à faire je ne sais quoi. Je n'ai pas besoin de vous. Je peux obtenir un contrat légitime avec quelqu'un de normal. »

Avant même qu'il ait fini sa phrase, Deckenson avait levé un doigt interrogateur. John vit le serveur réagir immédiatement en apportant une plaque de crédit à faire viser par Deckenson. Il la laissa discrètement sur le coin de la table et se retira pour accueillir de nouveaux arrivants. Sans un mot, Deckenson la prit et y jeta un coup d'œil. Il fronça les sourcils avant de la présenter à John.

« Dostoïevski ? interrogea-t-il. Voilà qui ne vous ressemble pas. »

John, abasourdi, prit la plaque et regarda l'inscription. Ce n'était pas la note du restaurant, mais une liste complète de ses trois dernières transactions avec Ginger, y compris sa dernière commande. Les dates, les heures et même les lieux de rendez-vous y figuraient. Deckenson se pencha par-dessus la table pour reprendre la plaque que John tenait mollement. Il appuya sur quelques touches, puis tourna la plaque pour montrer à John leur note de restaurant. John ne fit aucun commentaire tandis que Deckenson la regardait à nouveau.

« J'aurais cru que vous choisiriez Shaw plutôt que Dostoïevski, observa timidement Deckenson en tapant un ordre de transfert de crédit.

— Vous ne me connaissez peut-être pas aussi bien que vous le croyez. » John aurait voulu prendre un ton de défi, mais les mots butèrent dans sa gorge et sa tentative de bravade se solda par une quinte de toux.

« Nous vous connaissons assez bien, lui assura calmement Deckenson. Afin de rendre sa menace plus claire, il proposa. Aimeriez-vous voir une copie de vos devoirs d'avant l'école navale ? »

John tressaillit. « Qu'est-ce que… ? demanda-t-il, et sa voix se brisa sur la question.

— Ce que nous voulons ? » Le regard de Deckenson se portait à nouveau sur lui, soudain durci de triomphe.

« Oui. » John céda à contrecœur. Chaque mot, chaque seconde de sa vie. Deckenson se pencha en avant et dit doucement, avec ferveur : « La Terre. Nous voulons retrouver la Terre. Nous voulons y vivre, comme les Humains devraient le faire, en tant qu'éléments de l'environnement, dans la niche prévue pour notre évolution. » Le fanatisme rosissait ses joues pâles.

« La Terre est morte. » John parlait comme si Deckenson était un enfant attardé, ignorant des notions fondamentales de l'écologie.

Deckenson secoua la tête. « Non. C'est faux. Et même si c'était vrai, nous pourrions la ressusciter. Avec tout ce que notre exil nous a appris, nous pourrions le faire. Imaginez ça, John. Nous recréons la Terre et les Humains peuvent à nouveau vivre chez eux, au lieu d'exister comme nous le faisons, en hôtes précaires de Castor et Pollux. Les enfants pourraient courir dans les champs au lieu de suivre des chemins tracés, ils pourraient cueillir des fruits sur les arbres sans avoir à les compter, se mêler aux formes de vie inférieures sans être accusés d'interférence ou de destruction de la planète. Ou peut-être ne pouvez-vous pas l'imaginer, John ? Vous qui n'avez jamais été autorisé à poser le pied à la surface d'une planète. »

John ferma les yeux un instant, repoussa la panique totale qui l'envahissait. Que diable savaient-ils sur lui et comment l'avaient-ils découvert ? « Ça ne vous regarde pas, où je suis allé ou non, dit-il sèchement.

— Peut-être que non, dit Deckenson d'une voix soudain adoucie. Mais néanmoins nous le savons. Au lieu d'être terrifié à l'idée que nous allons vous dénoncer, pensez à ce que nous vous offrons : la chance de vous tenir un jour à la surface d'une planète et de regarder le ciel. Et cette planète est votre monde originel, la Terre.

— Ce n'est pas chez moi, dit nettement John. »

— John, reprit Deckenson d'un ton de reproche. C'est chez vous et chez moi et nous pourrions y vivre à nouveau. Terra Affirma sait que c'est vrai, malgré tous les rapports officiels. La seule chose à faire est d'esquiver le Conservatoire. Depuis des années, ils font tout pour ignorer nos requêtes de mise au point sur l'état de la Terre. Nous finançons l'envoi d'un Anilvaisseau, nous avançons l'argent pour une surveillance satellite et envoyons des sondes. Mais les résultats sont toujours les mêmes au retour. Toxique. Empoisonnée. Morte et mortelle. Savez-vous pourquoi ? Parce que toutes les données obtenues deviennent la propriété du Conservatoire et vont directement dans des dossiers secrets. Nous ne sommes même pas autorisés à voir les résultats que nous obtenons. La seule chose que l'on nous permet, c'est de consulter "l'interprétation" de toutes les données récoltées par le Conservatoire. C'est très frustrant et extrêmement coûteux. Mais la solution est évidente : obtenir l'autorisation d'une autre mission de reconnaissance. Avec, cette fois, un de nos hommes à bord du vaisseau, qui pourra intervenir et pirater les données avant qu'ils ne puissent nous les voler et les "interpréter" à leur gré. Nous avons prévu les moyens d'action. » Deckenson s'interrompit et John se demanda ce qu'il était sur le point d'annoncer de pire.

« Et il y a une autre possibilité, encore plus extraordinaire : nous avons toutes les raisons de croire qu'il existe une capsule-temps, créée par ceux qui sont restés là-bas lorsque nous avons été évacués, dans l'espoir qu'un jour nous revenions la chercher. Des données nouvelles de l'écologie de la Terre. Nous sommes

convaincus qu'elle est là-bas, à nous attendre. Vous pourriez la récupérer. Ou tenter de le faire ? C'est tout ce que nous vous demandons. »

Tout ce qu'ils demandaient. Les mots semblaient résonner dans les oreilles de John comme un écho. Il ne pouvait rien imaginer de pire.

« Deckenson, supplia-t-il. C'est complètement dingue. La Terre est morte. Toutes les "capsules-temps" ont été détruites depuis des siècles. Et c'est de la trahison. Si je fais une chose pareille je signe mon arrêt de mort. Ils ne feront même pas semblant de me réadapter. Ils m'élimineront tout simplement comme une maladie contagieuse. Ainsi que mon équipage. »

Deckenson ne souriait plus. La ligne droite de sa bouche était en quelque sorte plus intimidante. « Non. Car vous n'échouerez pas. Et quand l'information que vous aurez récoltée sera connue, il leur sera impossible de vous éliminer. Vous serez un héros. Nous y veillerons. En revanche, si vous refusez, nous veillerons à ce que vous soyez condamné. Alors ne perdez pas ceci de vue : si vous nous aidez, vous reviendrez riche et couvert de gloire. Nous vous le promettons.

— Je n'ai pas vraiment le choix, c'est ça ? demanda lentement John.

— Pas vraiment, acquiesça Deckenson. » Ses yeux souriaient à John par-dessus la tasse de stim qu'il était en train de vider.

3

Elle marchait trop vite. Connie se força à ralentir le pas et lança subrepticement un coup d'œil autour d'elle pour voir si quelqu'un avait remarqué sa hâte. Elle surprit une paire d'yeux qui la fixaient, mais la jeune femme semblait observer sa combinaison orange plutôt que son visage. Normal, se dit Connie. Ce n'était pas un endroit habituellement fréquenté par la marine marchande. La tenue standard qui se fondait au point de disparaître dans le trafic du port la faisait remarquer ici. C'était tout. Pas de quoi s'inquiéter.

Elle s'obligea à effectuer plusieurs respirations relaxantes, se répétant que son malaise n'avait pas de raison d'être. En Réadaptation, sa conseillère lui avait promis que ce sentiment d'exclusion, de vague paranoïa, allait disparaître. Un simple effet secondaire de la Réadaptation, petit prix à payer pour être intégrée. Le temps, avait-elle assuré à Connie, effacerait bientôt toute gêne. Bon, Connie avait laissé faire le temps. Un an et demi, dans son temps de référence. Presque quarante ans écoulés ici. Et elle avait encore l'impression de ne se sentir vraiment chez elle nulle part, l'impression que tout le monde voyait qu'elle était une chose réparée, un esprit rafistolé. Même si le couloir avait été vide, elle aurait quand même senti sur elle les regards entendus, qui savaient et condamnaient.

« Connie. » Elle entendit la voix rassurante s'insinuer dans son esprit, dernier vestige de toutes les aides post-hypnose qu'on lui avait implantées dans le crâne. Expiration garantie dans les dix ans. En principe. Mais ce n'était peut-être même plus la posthypnose. Peut-être que son cerveau l'avait docilement répétée tant de fois, quand ses pensées suivaient cette tendance,

que maintenant la voix faisait partie d'elle. « Connie, mon petit. Souviens-toi de ceci, lorsque tu ne te sens pas à ta place. Plus de soixante-dix pour cent de la population subiront une Réadaptation à un moment ou un autre de leur vie. Et nos recherches indiquent que ce pourcentage est en augmentation. Par conséquent, une personne réadaptée est la norme et non l'exception. Chercher à se réadapter est le devoir de tout citoyen responsable. Détends-toi. Sache que tu es des nôtres et que les bons citoyens respectent ceux d'entre eux qui cherchent à s'améliorer. »

Sans aucun doute, se dit Connie avec amertume. Ils vous respectent. Mais simplement ils ne tiennent pas spécialement à vous fréquenter, ni à vous parler, ni à travailler à vos côtés. Comme si votre instabilité risquait d'être contagieuse. Elle jeta un coup d'œil aux autres gens qui se hâtaient autour d'elle et se rendit compte qu'elle n'avait pas fait attention à la direction qu'elle prenait. Trop enfermée dans son paysage intérieur.

Elle s'arrêta près d'une fontaine. Il y avait moins de fontaines dans cette section de Delta et les plantations alentour avaient l'air plus naturelles, comme si elles étaient entretenues par les gens du voisinage plutôt que par des professionnels. Elle se sentit mal à l'aise et presque coupable de soupçonner ce genre de choses. « Les règles changent, lui avait dit la conseillère, mais pas en ce qui concerne le bien et le mal. » Connie s'efforça de ne pas trop réfléchir à la question. Les règles, elle pouvait les comprendre et y obéir. Les règles, c'était simple. C'était le bien et le mal qui lui posaient problème et l'avaient amenée à avoir besoin de Réadaptation. À son dernier passage sur la station Delta, il était illégal de cultiver des plantes pour d'autres buts que la production d'oxygène. Seuls les professionnels s'occupaient de la faune et de la flore. Et maintenant, il y avait des plantes partout, traitées comme éléments décoratifs, et, à l'évidence, cultivées par des civils. Si c'était illégal alors, est-ce que ce n'était pas mal ? Et si c'était devenu légal, est-ce que ça voulait dire que c'était bien ? Elle sentit la sueur mouiller légèrement ses paumes et sa nuque. Elle se leva et reprit sa marche, tâchant de se remémorer les consignes de Tug pour se diriger.

Elle éprouva une nostalgie soudaine et presque étourdissante pour le vaisseau et la matrice de transommeil. Les règles ne changeaient pas sur l'Évangeline. John était acerbe et autoritaire, mais sa sévérité était rassurante en soi. Rien ne changerait sur l'Évangeline tant que John en serait le capitaine. C'était probablement un défaut de personnalité mais, depuis sa Réadaptation, elle s'était aperçue que la façon dont les gens la traitaient lui importait peu, du moment que c'était prévisible. La cohérence était maintenant tout ce qu'elle demandait.

Malheureusement, la cohérence semblait être la dernière chose qu'elle obtiendrait de Tug. Dans l'ambiance familière du vaisseau, son attitude bizarre lui avait semblé simplement capricieuse. À présent qu'elle avait quitté le bord pour exécuter sa petite course, elle commençait à lui paraître menaçante. Elle respira profondément pour se calmer et jeta un coup d'œil dans le couloir inconnu. Elle regarda une pendule placée en hauteur sur un mur. Dix-sept heures quarante-trois. Encore à peu près quatre heures avant de devoir remonter à bord. Le trouble familier du stress la saisit tandis qu'elle luttait contre la nécessité de prendre une décision. Elle pourrait aller chercher les enregistrements de Tug, pour en être débarrassée. Ensuite elle aurait deux ou trois heures à passer sans but dans la station avant de retourner au vaisseau. Ou alors elle pouvait errer pendant deux ou trois heures, à ressasser l'inquiétude causée par la mission de Tug, puis l'exécuter et remonter à bord. Aucun des deux projets ne l'emballait. Elle décida finalement de faire ce que Tug lui avait demandé et de rentrer ensuite directement. John remarquerait-il qu'elle avait passé peu de temps à terre ? S'en étonnerait-il ? Probablement pas. Du moment qu'elle ne le gênait pas, il n'avait pas l'air de remarquer quoi que ce soit à son sujet. Pour la dixième fois environ, elle tira la note de la poche de sa combinaison de vol et la consulta. Elle devenait de plus en plus difficile à lire. Le papier pelure collait à ses mains moites et se déchira quand elle le déplia. Un instant, elle partagea l'irritation de John quant à l'efficacité des derniers biodégradables. Puis elle repoussa sévèrement cette absurdité et étudia l'adresse.

Allée Mélodie, résidence C-72. Couloir principal jusqu'à l'allée de l'Orchestre, prendre à gauche l'allée de la Flûte pour

rejoindre l'allée Mélodie. Elle lissa les deux morceaux déchirés. *Porte orange, grille de fer forgé*. L'allée de la Flûte. C'était donc là qu'elle s'était trompée. Elle était dans l'allée du Piccolo. Elle soupira, fit demi-tour et reprit à pas lourds le chemin qu'elle avait parcouru. Même la légère pesanteur de la station la gênait. Il faudrait qu'elle fasse plus d'exercice physique pendant le prochain voyage.

Une fois arrivée dans l'allée de l'Orchestre, elle consulta un plan. L'allée de la Flûte n'était qu'à quelques intersections. La marche lui ferait du bien, se dit-elle sévèrement. Et personne ne la regardait comme une bête curieuse. Tout se passait dans son imagination. Les gens vaquaient, affairés, à leurs occupations, ou bavardaient aimablement. Elle prit l'allée de la Flûte.

Et ressentit immédiatement la différence. Ce n'était pas uniquement la température du couloir qui avait monté d'un ou deux degrés, ni la musique de fond qui avait graduellement cessé. Elle aurait pu manquer d'observer ces nuances, mais pas les rampes qui occupaient le centre de l'allée, ni le nombre croissant de bancs et de points de rencontre. Dans l'un des patios publics, plusieurs hommes âgés et deux vieilles femmes jouaient aux cartes. Un soupçon lancinant commença à bourgeonner dans l'esprit de Connie. Elle dépassa un vieillard chauve, puis une vieille femme qui se déplaçait à l'aide d'un déambulateur. Elle s'arrêta pour laisser passer une vague de panique. Une résidence de retraite. Voilà ce qu'était ce quartier.

L'allé Mélodie s'ouvrait devant elle. Elle suivit la rampe roulante, puis en descendit et se força à continuer en marchant. Elle dut regarder une nouvelle fois son papier. Ses mains étaient tellement moites qu'il y collait comme un pansement. *C-72. Porte orange*. La trouver, prendre les enregistrements et ressortir. C'était simple. Inutile de paniquer. Ce n'était que des gens, même s'ils étaient vieux. Horriblement vieux. Elle n'avait pas besoin de se sentir gênée, ni d'éprouver de la culpabilité pour son malaise. Beaucoup de prépubères avaient, comme elle, du mal à avoir des relations avec tous ceux qui étaient sexuellement matures. Sa conseillère en Réadaptation lui avait assuré qu'à ce sujet elle se situait dans la moyenne normale de stress. Bien sûr, ce stress était mineur par rapport à ses crises d'angoisse en présence de

personnes âgées. Connie avait ressenti une gratitude coupable, qu'ils n'aient jamais songé à tester ses réactions dans ce domaine. Elle savait que ce n'était pas bien, mais ne pouvait s'en empêcher. Les personnes âgées la terrifiaient. Elle détestait leur agitation, leurs critiques incessantes, leurs innombrables plaintes. Elle détestait la façon dont ils semblaient toujours la regarder, comme s'ils sentaient sa peur et sa méfiance. Elle n'avait que vingt-trois ans la première fois. C'était presque sa première sortie, seule, à pied, dans le district de l'Université. Et c'est alors qu'une personne âgée, si vieille qu'elle n'aurait pu dire si c'était un homme ou une femme, s'était approchée d'elle en chancelant et lui avait demandé : « Deux cent sept ans, et pour arriver où ? Et pour arriver où, je vous le demande ? » Connie était restée plantée là, paralysée par l'angoisse de cet étrange comportement, tandis que la personne âgée marmonnait et tempêtait avant de finir par s'éloigner en agitant un poing menaçant. Elle n'avait alors jamais vu quelqu'un d'aussi vieux. Rien depuis n'avait pu changer l'opinion qu'elle avait d'eux.

Et l'allée Mélodie en était pleine. Cette section de la station avait été aménagée pour eux. Toutes les petites tables avec des chaises où les personnes âgées pouvaient se rencontrer pour discuter, les box de lecture de l'arcade, le grand écran sur le mur indiquant les distractions de la journée. Et partout, des vieux, qui ne s'occupaient pas de toutes ces installations et se contentaient d'être vieux et de rester assis ensemble sur des bancs. Partout, des signes de leur insatisfaction. Un banc avait été détaché du sol et renversé. Sur un mur, des graffitis, pourtant recouverts, transparaissaient encore sous la peinture, une protestation contre la retraite obligatoire et, plus loin, un slogan obscène contre le plan de Mérite Médical. Une inscription écrite à la main qui suggérait que si le Conservatoire approuvait l'euthanasie programmée, ils n'avaient qu'à l'essayer eux-mêmes. Connie détourna vivement les yeux, se demandant s'ils la regardaient lire en étudiant son visage pour observer ce qu'elle ressentait. De la contrariété, voilà ce que je ressens, avait-elle envie de leur dire. Vous êtes nés dans ce programme, vous avez grandi dans ce système, mais en vieillissant, vous voulez tous le détruire parce

qu'il n'est plus centré sur vous. De l'égoïsme sénile, voilà ce que c'était.

Et puis il y avait l'obsolescence flétrie de leur corps, les seins pendants des vieilles femmes, les ventres mous et tombants, les visages ridés. Cela aurait été pire avec la pesanteur de Castor et Pollux, mais même avec la faible gravité de la station, c'était déjà assez horrible. Et l'odeur. Personne n'en parlait jamais, mais elle était sûre qu'elle ne l'imaginait pas. Une odeur rance, de sueur, de torchon humide et de cheveux mouillés, une odeur qu'elle associait sans savoir pourquoi à la sexualité périmée. N'était-ce pas d'une ironie monstrueuse que l'on ait à supporter les tempêtes hormonales de la puberté, qui pervertissaient l'intelligence et la logique, pour être ensuite physiquement ravagé quand ces mêmes hormones venaient à manquer des années plus tard ? Ce devait être comme de survivre à l'une de ces terribles maladies dégénératives de l'Antiquité, dont on ne sortait que l'ombre de soi-même. Connie détourna les yeux du spectacle d'un vieil homme lourdement appuyé sur le bras d'une vieille femme, qui avançaient dans le couloir d'une démarche chancelante.

Porte Orange. C-72. Recouverte d'une grille de fer forgé. Elle passa la main à travers la grille pour tirer la sonnette et attendit qu'on vienne lui ouvrir. Sans raison particulière, elle suivit du doigt le métal ouvragé, essayant d'en apprécier le tracé abstrait, et fut surprise de sa solidité. Il ne s'agissait pas d'une décoration. Sans réfléchir, elle saisit la grille et tenta de la secouer. Impossible de la bouger. Elle était froide, rugueuse et réelle sous sa paume. Elle n'avait jamais rien vu de plus antisocial. Si un jeune prépubère ou pubère avait élevé pareille barrière, il aurait été envoyé en Réadaptation avant la fin de la journée. Mais un post-pubère pouvait faire ce qu'il voulait, ou presque. C'est d'ailleurs ce qu'ils faisaient en général. La plupart du temps, la Réadaptation des post-pubères ne valait pas l'investissement financier. C'était la raison la plus fréquemment évoquée. La vérité, c'est que la Réadaptation ne marchait pas après un certain âge. La personnalité cédait sous la pression. Et quand cela arrivait, la seule solution possible à prescrire était une euthanasie programmée. Que pouvaient-ils espérer d'autre ?

Connie repoussa cette idée et se proposa un marché j'attends encore vingt secondes, et ensuite je m'en vais et je dirai à Tug qu'il n'y avait personne. Elle tendit la main pour agiter rapidement la sonnette, de façon à se prouver qu'elle avait vraiment essayé et qu'elle ne s'enfuyait pas. Mais la porte s'écarta brusquement et la sonnette lui érafla les doigts. Sans réfléchir, elle les porta à sa bouche et resta plantée, suçant ses doigts comme un bébé, sous le regard hostile du vieillard.

« Alors ? », demanda-t-il.

Elle sortit vivement ses doigts de sa bouche et s'efforça de trouver une réponse qui ne soit pas une question. « Tug », bredouilla-t-elle stupidement. La grille la séparait toujours du vieil homme. Derrière lui, elle apercevait une pièce très sombre, en désordre. Il continuait à la dévisager. Ses yeux avaient dû être marron, mais la couleur de l'iris semblait avoir débordé sur le blanc, ce qui lui donnait un regard barbouillé. « Tug m'envoie chercher des enregistrements, réussit-elle enfin à dire.

— Idiote ! siffla le vieux. Voulez-vous bien vous taire ! » Il actionna quelque chose de son côté de la porte et soudain la grille s'ouvrit vers l'extérieur. « Entrez, et vite. Vite, je vous dis ! » aboya le vieil homme alors qu'elle hésitait.

Elle obéit et fit un pas pour pénétrer dans la pièce en désordre, sentant ses intestins se nouer en entendant la grille, puis la porte se refermer derrière elle. Il faisait sombre, soudain, une odeur de renfermé et de nourriture pourrie la saisit à la gorge. Elle fit un pas en avant, trébucha sur quelque chose et s'immobilisa. Le vieux ignora son hésitation et s'enfonça dans l'obscurité de la pièce. « Faites-vous une place et asseyez-vous, lui conseilla-t-il sèchement. Je reviens tout de suite avec son matériel. » Il disparut dans une alcôve encore plus noire, la laissant tremblante dans l'obscurité.

La seule lumière provenait d'une bande murale réglée au minimum. Qui devait être derrière le lit ou un meuble long, en tout cas. Elle distingua la forme d'une chaise et avança dans cette direction. Il y avait quelque chose dessus, des petits blocs durs, en quantité.

« Posez-les par terre, n'importe où. »

La voix toute proche la fit sursauter, ce qui eut pour effet de faire tomber en cascade les objets non identifiés.

« Bon sang, pas comme ça ! », cracha le vieillard, comme si elle l'avait fait exprès.

Sa nervosité se mua soudain en colère devant la situation. « Je n'avais pas l'intention de les faire tomber. S'il y avait un peu plus de lumière, j'aurais vu ce que je faisais.

— S'il y avait un peu plus de lumière, rétorqua le vieillard d'un ton acerbe, il n'y aurait plus grand-chose à changer de place. Dans cette génération, tout le matériel était photosensible. Il suffit d'un peu de lumière pour déclencher le processus de désintégration. N'oubliez pas de le dire à Tug quand vous les lui donnerez. Il a intérêt à les utiliser dans le noir, ou à les enregistrer immédiatement. Ils sont sur la pente descendante. Exposez-les à la lumière et ils disparaîtront. »

Tout en parlant, le vieil homme s'activait. Connie ne voyait pas nettement ce qu'il faisait, mais elle entendit le bruit de boîtes de plastique qu'on empile. Elle se pencha. Il emballait une quantité de boîtes dans un sac en toile. Il commença à replier le rabat, puis s'interrompit. Connie sentait qu'il la regardait dans le noir.

« Bon, il va en avoir plus qu'il n'en a demandé », déclara soudain le vieil homme. Comme si cette affirmation indiquait la décision qu'il venait de prendre, il s'agenouilla avec raideur pour chercher sous le lit. Il grommela, se débattit contre quelque chose, puis Connie entendit le léger bruit sourd d'un objet qui tombait par terre. Le vieux tira une lourde caisse qui racla le parquet. Quand il souleva le couvercle, Connie perçut un sifflement soudain et sentit l'odeur aigre et révélatrice du gaz. Dont la détention était illégale pour usage privé. Elle avala sa salive.

Le vieux s'assit par terre près de la caisse et ses genoux craquèrent de protestation. Il sortit un objet étroitement enveloppé d'une pellicule blanche et l'approcha de ses yeux. Avec un grommellement satisfait, il le fourra au fond du sac de toile. « Je sais le genre de choses qu'il recherche. Littérature ancienne en langues rares, poésie, et ces foutus romans à suspense. Bon, il en a pour son argent. Mais voici un petit bonus. C'est peut-être le

plus mystérieux de tous. Déjà entendu parler de la station Epsilon, petite ?

— Epsilon est un mythe », répondit automatiquement Connie. Tout le monde avait entendu parler d'Epsilon, du moins tous ceux qui avaient l'âge d'être autorisés à bénéficier de temps libre sans surveillance. Connie pensa aux jeunes de sa génération, en petits groupes sur les tapis de repos, qui partageaient avec un effroi délicieux les histoires de la station Epsilon. Les Humains de la station Epsilon avaient muté, ou s'étaient mutinés, ou avaient tout simplement ouvert un jour leurs aspiraux et pris le large. La station Epsilon avait provoqué une épidémie de peste qui les avait tous tués et quasiment atteint le reste de la population humaine, mais une femme courageuse avait réussi à lancer la station vers l'espace en ouvrant les aspiraux. Les Epsiloniens avaient cessé de prendre des inhibiteurs de croissance et étaient devenus trop grands pour la station, qui avait éclaté sous la pression. Ils avaient eu des bébés, produits naturellement et artificiellement, trop de monde, ils avaient fini par se tuer les uns les autres dans les couloirs, se battre pour la nourriture et vivre entassés dans les mêmes logements, quel que soit leur âge.

Connie se remémora l'histoire de la navette qui avait fait fausse route et atterri sur Epsilon, échappant de peu aux survivants de la peste. Par la suite, l'équipage avait trouvé une main tentaculaire mutante, morte, agrippée au volant de verrouillage de l'air. Epsilon était encore là, tournant en orbite, et les Anil-vaisseaux qui s'aventuraient trop près s'étaient fait tirer dessus. Elle avait entendu cette histoire à l'École Navale, d'un étudiant assez âgé pour avoir de l'expérience. Mais le récit devait être répété à l'envi. Tout le monde avait entendu parler d'Epsilon.

« Conneries ! », éructa le vieillard. Connie reconnut un ancien juron. « Epsilon n'est pas un mythe. C'est une leçon, et une leçon que nous ne devrions jamais oublier. Le Conservatoire a évacué Epsilon il y a six cents ans. Parce que les Epsiloniens ont osé vivre comme leurs ancêtres, ont osé croire que leurs droits de vivre une vie naturelle étaient aussi légitimes que ceux des plantes. Le Conservatoire les a évacués avant que leur comportement ne fasse tache d'huile. Tout est là-dedans. Et je

veux que Tug en prenne connaissance. Vous voyez, ça s'appelle *Une brève histoire de l'atrocité d'Epsilon*. C'est le Conservatoire qui l'a écrite, et, bien sûr, ils ont masqué la vérité avec leur idéologie et leurs mensonges, mais tout y est, pour ceux qui savent lire entre les lignes. Quelques décennies après, ils ont eu peur que certains d'entre nous ne soient plus malins qu'eux, alors ils ont décidé d'étouffer l'histoire. Ils ont détruit toutes les copies et toutes les références à Epsilon. Dites à Tug d'étudier celle-ci.

C'est un véritable roman à suspense. Si Epsilon était juste un mythe pour faire peur aux petits enfants, pourquoi cet enregistrement ? Et pourquoi avoir ensuite détruit toutes les copies et ce qui s'y référait ? Répondez-moi, mon petit, allez-y. »

Il s'approcha de Connie à quatre pattes et elle recula instinctivement. Des questions, encore. Pourquoi lui posait-on toujours des questions ? Cet homme était fou. Pas seulement inadapté, mais déséquilibré mentalement. Dangereux. Elle recula vers la porte. Mais il se contenta de ramasser les boîtes que Connie avait fait tomber. « Il peut avoir toute cette merde, en plus. C'est invendable. Personne n'est assez fou pour vouloir l'acheter. Il y en a une bonne partie qui est plutôt ésotérique, et le reste est bizarre, ou tout simplement inutilisable. Alors pas moyen de vendre ces foutues saloperies. Les imbéciles ne savent plus ce qu'ils achètent, tout ce qu'ils veulent savoir, c'est si c'est ou non une pièce de collection. Ils ne veulent que le matériel avec les belles images. Mais ça, c'est de la connaissance, et il faudrait que quelqu'un la sauvegarde, quelque part. Même si c'est un foutu métèque d'arthrop. »

Elle fut si choquée d'entendre qualifier Tug d'arthrop, sans parler de métèque, qu'elle en resta sans voix. Métèque ? Étranger ? Elle avait appris en grandissant que les seuls étrangers sur Castor et Pollux étaient les Humains. Tous les autres avaient parfaitement le droit d'être là. Elle garda le silence. De toute façon, que pouvait-elle dire ? Peut-être : « Ces enregistrements sont clandestins ? Des bandes sauvegardées illégalement que je vais rapporter à la station Delta ? » Certainement. Quelque part dans son cerveau, un réflexe de bon sens lui disait de partir tout de suite, de refuser de les prendre, pour ne pas être impliquée, pour ne pas être encore une fois

envoyée en Réadaptation. Mais une autre voix, plus triste et plus sage, connaissait déjà la vérité, et ce depuis sa Réadaptation. Elle était marginale. Le moindre écart, la plus petite tendance à l'illégalité, et ils la réadapteraient. Encore et encore, jusqu'à ce qu'ils aient le dernier mot, qu'il ne reste plus rien d'elle. Bizarre, comme parfois ce genre de pensées, celles qui auraient dû la terrifier le plus, la calmaient et lui faisaient reprendre un peu le contrôle de sa vie.

Le vieil homme parlait toujours, mais quelque chose dans sa voix s'était éteint. « Dites-lui simplement de faire le transfert de crédit, comme la dernière fois. Et dites-lui au revoir de ma part. C'était un de mes bons clients. Meilleur que John. John a cessé de venir quand il s'est aperçu que Tug était au courant de mon existence. John peut être un vrai connard parfois. Qui s'en soucie, de toute façon ? Il y a longtemps que je ne serai plus là quand l'Évangeline reviendra. À chaque fois que je vais consulter pour mon problème de cœur, ils secouent de plus en plus la tête et me donnent de moins en moins de traitement. "Est-ce que votre vie vaut la peine d'être vécue ? me demandent-ils. Avez-vous l'impression d'être un atout pour la société ?" Comme si c'était le cas avant ! Tu parles ! » Le vieil homme s'interrompit et se racla la gorge avec une toux grasse répugnante.

« Dites à ce Tug que si je trouve quelqu'un que l'affaire intéresse, je lui céderai la place et Tug pourra le joindre de la même façon, avec le même code. Mais je ne suis pas sûr de pouvoir. Chaque année, il y a de moins en moins de choses à sauver. Des antiquités, je veux dire. Tant de choses ont déjà disparu, et certaines des bandes sont irrécupérables. Trop abîmées quand elles me parviennent. Vous direz à Tug qu'il détient maintenant la plus belle collection de documents terriens qu'on puisse avoir. Il pourra en échanger avec d'autres collectionneurs, s'il le souhaite. Mais s'il fait trop de copies pour les vendre, sa propre collection perdra de la valeur. Sans parler du fait que, tôt ou tard, il se fera prendre. »

Le sac de voyage était plein à craquer. Le vieillard se releva en chancelant, soudain essoufflé par l'effort. Il saisit le dossier d'une chaise et s'assit à l'endroit qu'il venait de débarrasser. Connie, debout sans rien dire, le regardait. Ses yeux s'étaient faits à

l'obscurité. Elle distinguait la structure osseuse de son visage qui apparaissait sous les chairs amollies. Il avait peut-être été beau, longtemps auparavant. Aujourd'hui, elle voyait quasiment son corps se dégrader sous ses yeux, imaginait la pourriture s'emparer de lui, détruire ses muscles et ses os… Envahie d'une vague de panique, elle voulut partir. Mais la vieille main noueuse tenait encore la sangle du sac. « Bon, je vous ai bien dit pour la lumière, n'est-ce pas ? demanda le vieillard, comme à lui-même.

— Vous me l'avez dit », répondit doucement Connie.

Le vieil homme la dévisagea soudain, comme s'il venait de remarquer sa présence. « Vous n'êtes pas comme les autres, dit-il d'un ton accusateur. Vous n'êtes pas un coursier. Qu'est-ce que ça vous rapporte, mon garçon ?

— Je suis une fille », corrigea calmement Connie, sans se vexer. L'erreur était courante. Son ossature solide lui donnait une allure masculine, elle le savait. La puberté la changerait peut-être, mais elle en doutait. « Je le fais pour rendre service à Tug. Je travaille sur son vaisseau. » Elle s'interrompit, craignant d'en avoir trop dit.

« Ah bon ? Ça alors. C'était mon poste, figurez-vous. J'étais Talbot, le second. Jusqu'à ce que l'autre connard me vire. Bon, vous feriez bien de regarder ces bandes, vous aussi. Pour en apprendre un peu sur vos racines, sur ce que vous êtes vraiment. Ce que nous étions. » Il ne lui tendit pas le sac. Sa vieille main lâcha seulement les sangles, qui tombèrent mollement par terre. Il appuya la tête en arrière sur le dossier de la chaise, respirant avec difficulté. « La porte se refermera derrière vous », dit-il. Il resta immobile, haletant.

Connie comprit l'invitation à partir et se baissa pour ramasser le sac. Il était lourd, trop lourd pour elle dans les conditions de gravité de la station. Pesant, comme le plastique de l'ancienne génération, qu'il était illégal de détenir sous n'importe quelle forme. Elle passa le bras dans les sangles tissées et sortit en hâte. Après que la grille de métal se fut refermée derrière elle, elle s'aperçut qu'elle n'avait pas dit au revoir. Peu importait. Il ne l'avait sûrement même pas remarqué.

Elle s'éloigna pesamment dans le couloir, s'efforçant de marcher normalement malgré la gravité de la station et la charge

qu'elle portait. C'était la paranoïa, se dit-elle, qui lui faisait imaginer que tous les vieillards qui se promenaient et bavardaient dans la cour se retournaient sur son passage et que leurs regards s'attardaient sur son sac, tandis que leurs vieilles bouches fripées s'activaient davantage derrière son dos.

En baissant les yeux, elle s'aperçut avec horreur que le sac béait dangereusement. Le fouillis de plastique était visible à tous les regards un peu curieux. Elle le remonta avec peine sous son bras, espérant que sa manche en recouvrirait la plus grande partie. Elle revint dans l'allée centrale G et trouva un centre commercial. À cet endroit, son énorme sac ne semblait pas aussi déplacé.

Elle entra dans le premier magasin de vêtements qu'elle rencontra et entreprit à la hâte de faire quelques achats. Jusque-là, elle n'avait pas eu la moindre intention d'acheter quoi que ce soit au cours de cette escale. Les couleurs vives et la légèreté des tissus de la nouvelle génération ne firent qu'accroître son indécision. Elle se répéta qu'elle avait uniquement besoin de quelque chose pour fourrer sur le dessus du sac de voyage, afin de dissimuler le plastique. Elle finit par choisir un châle vaporeux puis, dans un élan soudain d'inspiration, une des nouvelles jupes longues de couleur vive assortie d'une tunique que semblaient porter la plupart des femmes. Elle tendit son coupon de consommation à l'employé indifférent, puis sa carte de crédit. Il tapa le total de ses achats sans même la regarder, puis vérifia qu'elle ne dépassait pas son allocation de vêtements. Il observa son écran un instant, s'en approcha comme s'il n'en croyait pas ses yeux, puis la regarda.

« D'après ce que je vois, dit-il prudemment, il vous reste environ trente ans d'allocations non utilisées. »

Connie eut un sourire embarrassé. Elle ne souhaitait qu'une chose, que la transaction se fasse le plus vite possible, que ses achats soient dans son sac afin de dissimuler son chargement illicite.

« Je suis astronaute, expliqua-t-elle, montrant du geste sa combinaison orange. Je passe beaucoup de temps dans l'espace. Et je n'ai guère le loisir de dépenser toutes mes allocations pendant les escales.

— Ah bon ? » Léger frémissement d'intérêt dans les yeux bruns du vendeur. « Vous êtes sûre que vous voulez acheter cette jupe, alors ? La durée de la dégradation biologique n'est que de trois ans. Elle va sûrement se détruire dans votre placard pendant que vous serez en transommeil. À moins que vous ne la conserviez au gaz. J'ai entendu dire que vous étiez autorisés à le faire, vous autres.

— D'accord, je la mettrai au gaz », promit Connie en ramassant ses achats. Il la laissa mettre le châle, la tunique et la jupe dans le sac de voyage, mais attendit encore, les cartes en main.

« Vous avez beaucoup d'allocations non utilisées là-dessus, lui dit-il, comme si elle n'avait pas compris.

— Je sais. » Elle tendit la main pour récupérer ses cartes.

Il ignora son geste et posa le coude sur le comptoir en se penchant pour lui dire à voix basse : « Je connais des gens qui seraient intéressés par ces allocations.

— Quoi ? demanda stupidement Connie en se reculant instinctivement.

— Tout le monde le fait, maintenant. Vous n'en avez pas besoin, alors vous passez les coupons à quelqu'un qui peut les utiliser. Il faut que ce soit quelqu'un de votre taille, évidemment. La cliente nous dit ce qu'elle veut, elle paye, mais ça utilise vos coupons et elle transfère un généreux crédit sur votre compte. Bien sûr, vous n'avez pas exactement la taille la plus courante, mais il y a quand même un marché pour ces coupons non utilisés. »

Connie resserra sa poigne sur le sac. Avait-il aperçu le plastique ? Elle ne le croyait pas. Mais alors pourquoi lui faisait-il des propositions si monstrueusement illégales ? « Je suis une citoyenne honnête », l'informa-t-elle d'une voix mal assurée.

L'expression de son visage changea. Mais pas comme elle s'y attendait. Au lieu de s'écarter avec un regard apeuré en se rendant compte qu'il venait de proposer un plan illicite à quelqu'un d'honnête, il se contenta de soupirer en levant les yeux au ciel, comme s'il lui avait dit une blague qu'elle n'aurait pas comprise et qu'elle lui demandait d'expliquer. Avec un ricanement condescendant, il lança ses cartes sur le comptoir si

négligemment qu'elles faillirent tomber. Elle lâcha presque les anses du sac pour les rattraper. « Bien sûr que vous êtes une honnête citoyenne, dit-il d'un ton sarcastique. Comme nous tous, pas vrai ? Est-ce qu'on n'est pas tous parfaitement adaptés et heureux d'être de bons petits citoyens ? De plus… » Il se pencha vers elle par-dessus le comptoir et dit d'une voix basse et méchante : « Je ne vous ai rien proposé d'illégal. Je vous ai juste dit que ce genre de marché existait. Le simple fait que vous ayez cru que je vous faisais une proposition illégale signifie sûrement que vous êtes inadaptée, et qu'au fond, vous avez envie de faire des choses défendues. Réfléchissez un peu à ça, ma bonne citoyenne. »

Il s'écarta brutalement et s'éloigna à grandes enjambées vers l'autre bout du magasin en marmonnant dans sa barbe à propos de « bons citoyens ». Connie le fixa sans rien dire, puis fourra ses cartes dans son sac avec ses vêtements neufs et ses enregistrements illégaux. Elle se hâta de sortir du magasin et prit le couloir principal G, avec un obscur sentiment de honte et de culpabilité. Mais n'avait-elle pas fait ce qu'il fallait ? Normalement, elle aurait dû se sentir vertueuse et contente d'elle, non ? Le but du système de coupons était d'éviter une consommation excessive, comportement qui aboutissait toujours à un emploi inutile de matière première et à un gâchis ultérieur. En refusant de vendre son excédent de coupons, elle travaillait dans le sens du système à prévenir le gâchis et l'excès de consommation. Elle avait fait ce qu'elle devait. Alors pourquoi se sentait-elle idiote et gênée ? Pourquoi se sauvait-elle le plus vite possible avec son lourd sac, terrifiée à l'idée d'entendre le rire moqueur qui allait la suivre ?

Elle était déjà de retour au dock d'embarquement quand elle se rendit compte qu'il lui restait des heures d'escale. Tant pis. Elle ne voulait qu'une chose, retrouver l'Évangeline et un monde où les règles étaient sévères et simples. Elle changea son sac d'épaule, afficha un visage impassible et continua son chemin.

Sa combinaison orange lui suffisait à franchir sans formalités le sas qui séparait les docks de la station proprement dite. Elle était arrivée à la moitié du couloir menant au contrôle de sécurité quand il lui revint soudain à l'esprit qu'elle transportait des

produits de contrebande. Quelle stupidité incroyable de ne pas y avoir pensé plus tôt. Mais elle n'avait jamais eu rien à craindre du contrôle de sécurité. Elle ralentit le pas, sans oser s'arrêter et craignant de continuer. Curieux qu'elle se soit rendu compte de l'illégalité de sa mission depuis le début, mais qu'il ne lui vienne à l'idée seulement maintenant que c'était à cet endroit qu'elle se ferait prendre. Elle continuait d'avancer, pas à pas vers son destin, calmement. C'était inévitable. Pas moyen d'y échapper. Ni de faire demi-tour. Même si personne ne la soupçonnait au sas, elle n'avait de toute façon aucun autre endroit où aller. Autant en finir immédiatement. C'était le moment de payer pour sa sottise. Ils allaient l'arrêter, lui confisquer les enregistrements et le délit leur permettrait d'accéder à la partie confidentielle de son dossier. Où figurerait l'adaptation, et la réadaptation serait obligatoire. Sauf que cette fois, tout y passerait, ils ne lui laisseraient aucun souvenir intact, l'obligeraient à tout discuter, tout améliorer. Un frisson glacé la parcourut.

Au contrôle de sécurité, la fille avait les yeux baissés, elle fixait probablement un écran du terminal. Connie observait sa couronne de cheveux tout en se dirigeant vers elle d'un pas assuré.

« Attendez ! »

La voix venait de derrière elle, comme une prière agressive. Elle hésita, jeta un coup d'œil en arrière. John. Il avait l'air furieux. Elle sentit son estomac se nouer en lisant la colère dans son regard. Elle recula d'un pas vers le contrôle.

« Arrêtez ! », siffla-t-il, et elle se rendit compte soudain de l'effort qu'il faisait pour ne pas crier. Elle s'immobilisa et jeta un nouveau regard vers l'employée de la sécurité, toujours absorbée par son travail.

En quelques pas de ses longues jambes, John l'avait rejointe. Il se mit entre elle et l'employée, jeta un coup d'œil en arrière et, avec un petit sourire, fit un geste du bras à quelqu'un dans l'allée. Toujours souriant, il grommela à l'intention de Connie : « Qu'est-ce que vous faites ? Jusqu'où pouvez-vous aller dans la sottise ? »

Elle leva les yeux, paralysée par l'embarras et l'indécision. Il saisit sans cérémonie les anses du sac. Ce qui la galvanisa : « Eh ! C'est à moi !

— Ne soyez pas ridicule. Je sais à qui c'est, et je sais d'où ça vient. Vous me prenez pour un imbécile ou quoi ? »

Connie le dévisageait, incapable de dire un mot. Elle n'avait jamais vu un Humain dans un tel paroxysme de colère. Son expression la terrifiait davantage que ses paroles.

Il jeta un coup d'œil dans la direction d'où ils venaient. Un autre groupe de cosmonautes arrivait derrière eux. « Merde. Impossible de faire demi-tour. Bon, très bien. Vous la fermez, O.K. ? Vous ne dites pas un mot, advienne que pourra. Nous allons peut-être réussir à passer sans compromettre nos licences ni nos cerveaux. Mais rien de moins sûr. » Son ton était sévère et il avait les yeux étincelants de colère, mais le sourire ne quitta pas un instant son visage. Tenant toujours le sac de voyage, il avança à grands pas vers l'employée de la sécurité. Connie le suivit comme entraînée dans son sillage.

Ils s'arrêtèrent devant le poste de contrôle.

L'employée leur jeta un coup d'œil. « Quel vaisseau ? s'enquit-elle d'un ton indifférent.

— L'Évangeline. Armateur Tug. » Connie entendit John donner calmement sa réponse.

« Noms ?

— John Gen-93-Beta, capitaine de vaisseau », dit John en présentant la paume.

Du regard, il passa la parole à Connie. « Connie Gen-103-Castor-Horticol-six. Membre d'équipage. » Connie posa la paume sur le lecteur de contrôle.

L'employée tapa les renseignements sans hâte et reçut en retour un éclair vert pour les deux. Les informations concordaient. « Vous avez des produits de station à déclarer ?

— Oui, des vêtements. Des cassettes de détente. » John mentait avec une aisance experte. Connie s'en aperçut soudain. Comme elle aurait tenté de le faire, s'il n'était pas arrivé. Mais elle était sûre qu'elle aurait été prise. Cela aurait été son dernier mensonge. Ils pouvaient faire ça, en Réadaptation, vous enlever la capacité de mentir. Quelles vérités dirais-je ? se demanda Connie. John souleva le sac et le posa sur le comptoir. Connie perçut le bruit sourd comme une vérité involontaire.

« Je suis obligée de le vider entièrement, dit l'employée. » Elle avait l'air agacée de devoir s'atteler à cette tâche, en fait. Elle toucha le tissu du foulard, apprécia entre les doigts la légèreté des plis de la jupe. « C'est joli. Ce n'est pas moi qui pourrais me permettre ce luxe avec ma paye d'employée de station. » Elle fusilla John du regard avec une hostilité non déguisée à l'égard des riches cosmonautes. Et ses mains plongèrent plus profondément dans le sac.

« Alors, gardez-le, dit John en souriant à la fille. Je crois que ça ira très bien avec la couleur de vos yeux. »

Il tira le foulard et se pencha en avant pour le poser négligemment sur l'épaule de l'employée. Elle le regarda avec des yeux ronds et Connie se rendit soudain compte à quel point John pouvait paraître immense aux gens qui ne le connaissaient pas. La fille s'écarta soudain et la cassette musicale qu'elle avait sur les genoux tomba sur le sol. « Oh, la vilaine ! la taquina John, tandis qu'elle se précipitait pour la ramasser et la dissimuler aux regards des autres cosmonautes qui approchaient. Je vous y prends ! Vous ne voudriez pas qu'on vous voie faire ça pendant vos heures de travail ! Souvenez-vous que la sécurité du port dépend de vous. Vous tenez nos vies entre vos mains. » Son ton de réprimande amusée semblait incroyablement sincère. Il se pencha négligemment pour reprendre le sac de voyage en adressant un clin d'œil à la fille.

« Non, monsieur », répondit-elle, le souffle coupé, avec un pauvre sourire. Elle caressa de la main le foulard autour de son cou.

« Connie ! »

Elle s'aperçut qu'elle était restée plantée là à regarder la fille alors que John s'éloignait. Le son de sa voix la fit sursauter et elle le suivit, sentant le regard venimeux de l'employée dans son dos. Elle dut presser le pas pour rattraper John. Mais elle resta derrière lui, sans vouloir marcher à ses côtés. Aucun des deux ne prononça une parole.

Pour l'équipage et les passagers, il y avait un ascenseur tabulaire pour atteindre la gondole de l'Évangeline. Connie y pénétra en même temps que John et entendit le son étouffé et bref de la porte qui se refermait et de la pressurisation de l'air

dans l'ascenseur pour atteindre le niveau de la gondole. Ils s'éloignèrent lentement et sans heurt des corridors de la station Delta pour rejoindre le dôme qui la protégeait. Un bref arrêt tandis que des portes coulissaient, et ils passèrent au travers d'un sas dans un second tube. L'ascenseur se remit en marche.

« Je voudrais vous dire une ou deux choses sur ce cher vieux Tug », dit soudain John. Il parlait très bas et elle dut tendre l'oreille pour l'entendre. « Il peut être charmant et chaleureux. On le trouve très sympathique. On s'imagine qu'on a éliminé les barrières entre les Humains et les Arthroplanes et qu'on a trouvé un véritable ami. Eh bien, n'en croyez rien. Il se moque complètement de vous, de moi, de tout. Il ne s'intéresse qu'à lui. Si vous vous étiez fait prendre au contrôle de sécurité, il aurait nié toute responsabilité dans votre petite histoire. »

Connie s'aperçut qu'elle était soudain très attentive et aussi immobile et silencieuse que s'il s'agissait d'un sermon en règle. Dès le moment où John l'avait appelée, elle avait été paralysée par sa présence. Elle comprit que si elle avait commis un délit, il venait de l'aider et de la tirer d'affaire. Un frisson de colère la parcourut à l'idée qu'il puisse se croire tellement supérieur. En croisant son regard, elle perçut le sursaut de surprise qu'il éprouva devant l'hostilité contenue dans ses yeux.

« Comment saviez-vous ce que je faisais ? », demanda-t-elle doucement.

John fit comme si de rien n'était. « Vous n'êtes pas le premier membre d'équipage que Tug a cherché à séduire. J'ai reconnu le modèle de sac utilisé par Talbot et j'ai deviné au poids ce qu'il contenait. Mais vous êtes la plus naïve. Les autres avaient au moins le bon sens de déguiser la cargaison qu'ils transportaient pour Tug. C'est sans doute pour ça que j'ai mis les pieds dans le plat. »

Il prononça la dernière phrase d'un air interrogateur, presque pour lui-même, comme s'il se demandait vraiment pourquoi il était intervenu.

« Merci. » Le mot lui vint comme un réflexe, mais elle s'aperçut que c'était vraiment ce qu'elle voulait dire. « Je vous promets que ça ne se reproduira plus. Je me rends compte que

vous vous êtes compromis pour me sortir d'une situation stupide. Si jamais un jour… »

John fit un signe de la main et détourna les yeux pour regarder, sur le côté de l'ascenseur tubulaire, le paysage de machines de la station Delta. « La dernière fois que vous faites ce genre de choses ? Je l'espère, mais j'en doute. Ne soyez pas stupide, Connie. Vous lui avez donné un moyen de pression sur vous. Ne croyez pas qu'il ne va pas essayer de s'en servir. Par chance pour vous, notre prochaine mission est une reconnaissance sur Terre. Je pense qu'il ne pourra pas vous créer beaucoup d'ennuis là-bas. »

Ils se taisaient, Connie était trop émue pour parler.

« Je suis… désolé. » Les mots sonnaient avec maladresse dans la bouche de John, comme si c'était une expression qu'il avait déjà entendue, mais n'avait jamais été obligé d'utiliser. « J'imagine que j'aurais dû trouver un moyen de vous mettre en garde contre Tug. Mais vous ne m'auriez pas cru.

— Non, c'est vrai. » Encore maintenant, elle avait du mal à croire qu'un Arthroplane ait pu lui demander de faire quelque chose d'aussi illégal. Il lui venait lentement à l'idée que c'était pour cette raison qu'elle avait effectué la mission malgré son appréhension : les Arthroplanes étaient tellement adaptés, tellement harmonieux qu'elle n'avait jamais vraiment cru qu'elle faisait quelque chose de mal. Il y avait sûrement une explication, une raison technique qui permettait à Tug de faire pareille requête. Même en cet instant, elle continuait à s'accrocher à une parcelle d'espoir que Tug éclaircisse le malentendu quand elle lui donnerait les enregistrements.

Ses pensées changèrent soudain de direction. « La Terre ? demanda-t-elle à John. Terra ?

— Oui. Ça devrait nous changer, non ? » Il toussota et se détourna pour parler tout en continuant à observer la station. « Écoutez, Connie. Ne le prenez pas mal. Je sais que vous aimez qu'on vous laisse tranquille, parce que je suis comme vous. Mais méfiez-vous des réveils solitaires et du temps passé, seule, en compagnie de Tug. Il… s'amuse avec les Humains. Il aime beaucoup les longues conversations amicales qui ne le sont pas

du tout. Pas vraiment. » Son regard revint vers elle. « Vous savez ce que signifie le mot “vivisection” ? »

Elle fit non de la tête.

« Vous regarderez dans un dictionnaire intégral, avant de quitter le port. Vous pouvez y accéder depuis le terminal du vaisseau. Et vous réfléchirez à la manière dont ça peut s’appliquer au cerveau. »

Les portes coulissèrent brusquement, et Connie émergea dans les couloirs désormais familiers de la gondole de l’Évangeline. Des couloirs aux couleurs pastel, beaucoup plus étroits que ceux de la station Delta, partaient en étoile du hall d’embarquement. Elle franchit la porte de l’ascenseur et la tint ouverte pour John.

Il ne bougea pas.

« Vous n’embarquez pas tout de suite ?

— Non, j’ai encore quelques petites choses à faire avant de partir. Il ne reste plus que sept heures. Je voudrais que vous alliez au quai d’embarquement pour superviser le chargement du matériel spécialisé. Assurez-vous qu’on le charge bien comme je vous l’ai montré. Et multipliez par deux la quantité de nos provisions de base. Je veux disposer d’une grande marge d’erreur pour ce voyage.

— Oui, mon commandant », répondit-elle. Elle croisa son regard et fut intriguée par l’opacité de ses yeux. Elle s’efforça d’y retrouver l’honnêteté qu’elle y avait aperçue tout à l’heure. « Quant à ce que j’ai fait pour Tug… »

Il fixait derrière elle, le regard froid, les couloirs vides du vaisseau. « Le sujet est clos », dit-il sèchement. Et il était impossible de se méprendre sur son ordre quand il ajouta : « Nous n’en parlerons plus. »

Connie lâcha la porte qui se referma en chuintant derrière elle. Elle prit soudain une profonde inspiration et se rendit compte qu’elle tremblait. Elle avait réussi. Elle était de retour au bercail sans encombres, avec les enregistrements illégaux de Tug. Malgré la gravité de l’avertissement de John, un sentiment d’excitation la parcourut. Pour la première fois depuis sa Réadaptation, elle éprouva un petit frisson sauvage de triomphe personnel. Ils n’ont pas réussi à me laver le cerveau, se dit-elle.

Ils n'ont pas tout nettoyé. Puis, elle se demanda pourquoi cette idée lui procurait une telle joie.

Pendant que l'ascenseur redescendait, John posa le front sur la paroi transparente et s'efforça de trouver en lui quelques restes de calme ou de contentement. Mais, tout en observant l'activité d'une précision d'horlogerie des multiples étages du port qui l'environnait, il n'était conscient de rien d'autre que de la fraîcheur agréable de la paroi sur son front moite. Quarante-huit heures plus tôt, il était plongé dans la tiédeur paisible du transommeil en matrice, et tout allait bien dans son monde. Qui s'écroulait désormais autour de lui, sans qu'il ne puisse rien faire.

Son « déjeuner » avec Deckenson avait été suivi d'un briefing dans les bureaux de Terra Affirma, qui n'avait fait que confirmer son sentiment d'être dans une position intenable. Leurs instructions avaient été précises au point d'en être insultantes : ils ne doutaient pas une seconde de son obéissance, du fait qu'ils le tenaient. Il était sorti à la fois ahuri et tremblant, convaincu que rien de pire ne pouvait lui arriver.

Sauf qu'en arrivant au port, il avait repéré son second en train de se livrer à un délit sur les instances de son armateur. Il avait brièvement eu la vision alarmante des conséquences de l'arrestation de Connie : l'enquête qui révélerait non seulement sa collection personnelle et le fait que la moitié de la bibliothèque du bord provenait de la contrebande, mais qui fouillerait également dans ses récentes transactions avec Terra Affirma. Une partie de la cargaison qu'ils allaient embarquer était particulièrement inhabituelle. Aucune de ses activités récentes ne pourrait échapper à une enquête, sans parler d'une investigation en règle. Il avait donc agi pour sortir Connie du mieux qu'il pouvait du piège où elle s'était fourrée. C'est seulement maintenant qu'il se demandait s'il avait bien fait, ou s'il avait encore fourni à quelqu'un d'autre un moyen de faire pression sur lui.

Il prit conscience de la transparence de la paroi de l'ascenseur et se redressa pour reprendre un peu d'assurance. Et maintenant ? La prudence lui dictait d'éviter d'aller récupérer le

matériel de Ginger, et d'annuler également le rendez-vous avec Andrew.

La prudence ne lui avait pas vraiment réussi ces derniers temps.

En outre, les choses pouvaient-elles être pires ?

Il faillit changer d'avis en découvrant que le paquet laissé à son intention chez un prêteur sur gages du port contenait non seulement les volumes demandés, mais un exemplaire « cadeau » d'*Androclès et le lion* de G. B. Shaw. C'était le seul en format bouton, alors que les exemplaires standards de Ginger étaient sous forme de tubes. Et pourtant, le paquet ne trahissait aucun signe d'effraction. Il profita d'un box de recyclage de déchets pour transférer ses achats ainsi que le cadeau dans la doublure de son col, à l'exception de *Crime et Châtiment*, qui tenait parfaitement dans sa manchette gauche. L'emballage passa dans le recycleur.

Il essaya de ne pas y penser en se rendant à son rendez-vous avec Andrew. Quelqu'un de Terra Affirma avait-il ajouté *Crime et Châtiment* au paquet ? Ils connaissaient le point de chute. Avaient-ils contacté directement Ginger, pour le faire ajouter ? Le considérerait-elle comme un client à risque, désormais ? Ginger était-elle alliée de Terra Affirma ? Faisait-elle partie de Terra Affirma ? Ginger existait-elle autrement qu'en nom ? Après cette mission, tout cela importerait-il, de toute façon ? Il évinça les questions avec irritation et s'efforça de marcher vite, mais arriva cependant avec un quart d'heure de retard à son rendez-vous avec Andrew.

Andrew, appuyé contre un banc de l'allée, se redressa pour serrer la main de John. Son sourire à peine élargi fut la seule manifestation qu'il avait reçu la cassette. Bien qu'il n'eût que quelques années de moins que John, sa taille considérablement moins élancée et son visage joyeux le faisaient paraître plusieurs générations plus jeune. La première fois qu'ils s'étaient rencontrés, il avait prétendu qu'il reconnaissait John pour l'avoir vu dans une classe préparatoire à l'École Navale, et John ne l'avait jamais détrompé. Andrew était l'une des seules personnes avec qui John prenait la peine de rester en contact. Son enthousiasme juvénile et sa franchise avaient toujours

remarquablement contrasté avec l'humeur notoirement plus sombre de John. D'habitude, grâce à la simplicité de sa conversation, John réussissait à se détendre en sa compagnie. Aujourd'hui, la gaieté d'Andrew semblait se moquer des problèmes de John. « Pas de chance avec le renouvellement du contrat de Norwich ? », devina Andrew avec sagacité.

John lui lança un regard noir et Andrew tendit la main pour temporiser. « N'en parlons pas pour le moment. J'ai découvert le seul endroit de cette station où on sert encore du stim correct. Viens, je te paye à boire.

— Sûr, c'est toi qui payes », l'informa aigrement John. Mais il laissa Andrew lui prendre amicalement le bras.

Le bar à stim d'Andrew était situé dans le district du port et fréquenté surtout par les cosmonautes. Toutes les professions portuaires étaient représentées, des navigants au long cours aux pétroliers, en passant par les équipages des autres Anilvaisseaux, avec l'assortiment correspondant de tailles et d'âges. Le mobilier était de styles et de dimensions variés pour convenir aux diverses professions. John s'installa avec plaisir dans un siège à sa taille. Deux tasses de stim et l'environnement familier eurent bientôt raison d'une partie de son stress. Les commérages bon enfant d'Andrew sur les activités à bord du Trotter et des autres Anilvaisseaux ne nécessitaient guère comme réponse que des grognements et hochements de tête. Il ne se rendit compte de son absence mentale que lorsqu'on posa devant lui une assiette de fruits et légumes variés. Il regarda Andrew sans comprendre. Les yeux bruns de ce dernier brillaient franchement d'amusement.

« Le serveur t'a demandé deux fois ce que tu voulais. J'ai commandé à ta place, la deuxième fois.

— Excuse-moi. Je suis très préoccupé.

— Tu n'as toujours pas de contrat ?

— En fait, le problème n'est pas là. J'ai un client.

— Un bon ? »

John haussa les épaules. Il ne voulait pas donner d'explications.

« Alors quel est le problème ? »

John hésita, se demandant ce qu'il devait dire ou non à Andrew. Mais le visage de ce dernier s'assombrit et il posa brusquement sa tasse. « C'est à cause de Connie, non ? Bon sang, John, tu ne peux pas savoir à quel point je regrette. Je te jure que je ne savais rien quand je te l'ai recommandée.

— Tu me l'as déjà dit, répondit John, satisfait de voir la conversation prendre cette tournure.

— Alors ? Qu'est-ce qu'elle a fait ? » Andrew se pencha, prêt à écouter un récit de choix.

— Exactement ce qu'on lui a dit, pas plus », l'informa John d'un ton maussade. Il se dit que ce n'était pas vraiment un mensonge. Tug l'avait indéniablement envoyée effectuer cette malencontreuse mission.

Andrew avait l'air perplexe. « Et alors ?

— Alors dis-moi quelle était la rumeur. »

— Ce n'était qu'une rumeur, John, répondit-il très mal à l'aise. C'est Luis qui me l'a dit, et tu sais comment il est. Je n'y crois pas trop, sauf que… » Andrew hésitait.

« Allez, raconte » l'encouragea John. Il prit dans son assiette une fine tranche de racine de taro, l'assaisonna avant de la croquer.

« Bon, tu sais qu'elle est toujours en train de marmonner toute seule ? »

John l'ignorait, mais il acquiesça de la tête pour laisser John poursuivre.

« Eh bien, Luis dit que quand une personne a subi une Réadaptation intensive, c'est ce qu'elle fait. Ça fait partie de l'hypno-thérapie. Ils lui implantent des dialogues tout faits qui se déclenchent pour soulager le stress, tu sais, des stimulations qui font parler le subconscient.

— J'en ai déjà entendu parler, reconnut John.

— Bon, eh bien, Luis m'a dit qu'il en avait surpris assez pour savoir que ce n'était pas des trucs ordinaires. Il dormait dans la couchette juste au-dessus d'elle, tu sais que nous n'avons pas de quartiers séparés comme vous sur l'Évangeline. Il m'a dit que, d'après ce qu'il avait entendu, il lui semblait qu'elle avait dû être impliquée dans quelque chose de… violent, avec des histoires de sang. Et quand Connie a quitté le Trotter, Luis en a raconté un

peu plus et Trey a dit qu'elle habitait dans le même bâtiment que Connie, il y a longtemps, quand elle était dans le quartier du port. Elle n'était pas certaine qu'il s'agissait de Connie parce qu'elle ne la connaissait pas très bien à ce moment-là, mais quelqu'un avait été emmené un après-midi par une équipe d'urgence. Ce n'était pas le genre de choses pour lesquelles il fallait manifester trop de curiosité, mais Trey a dit que la personne qu'ils avaient emmenée était couverte de sang et qu'il y en avait partout dans la pièce. »

Andrew s'interrompit pour reprendre haleine et attendit la réaction de John. Qui n'avait rien à dire. Il resta silencieux, songeant à la manière dont Connie s'enveloppait d'immobilité comme pour y disparaître. Il s'efforça de l'imaginer énergique, engagée dans une action passionnée. Impossible. Puis il tenta de la croire victime de la violence et de la fureur de quelqu'un d'inadapté. Il frissonna. « Est-ce qu'ils ne mettent pas parfois en Réadaptation des gens qui ont été violentés ? Tu sais, traumatisés par la violence ? », demanda-t-il doucement.

John observa Andrew qui digérait cette idée et vit le tressaillement d'émotion sur son visage juvénile. « Mais oui ! lança-t-il. C'est sûrement ça. » Au bout d'un moment, il demanda : « Tu vas la garder ? »

John mordit une autre bouchée de racine de taro pour se donner l'air de réfléchir à la question. En réalité, il n'avait pas le temps de faire quoi que ce soit, excepté la garder. Cela prendrait du temps d'engager un nouveau membre d'équipage. Le temps d'escale était un risque pour le Conservatoire. Et Terra Affirma avait insisté sur le fait qu'il était essentiel de partir le plus vite possible. Il n'avait d'autre choix que de la garder. Il n'avait plus le choix pour rien, de toute façon.

« Il faudra simplement que je fasse attention à elle », dit-il. Ce n'est que lorsque Andrew acquiesça qu'il se rendit compte qu'il avait parlé à haute voix.

« Évite surtout de lui mettre trop de pression, et elle se débrouillera probablement très bien. Elle n'a eu aucun problème sur le Trotter. Et l'Évangeline est beaucoup plus calme. Il y a moins de stress. Tout se passera bien.

— Probablement », dit John d'une voix morose, en pensant à Tug et à leur mission actuelle. Moins de stress. Tu parles. Il but

une gorgée de stim en regardant Andrew par-dessus le bord de sa tasse. « Tu as déjà pensé à arrêter ? demanda-t-il gravement.

— Quoi ?

— Tu sais, arrêter la navigation. Faire une autre formation. Chercher un vrai métier, commencer une vraie vie, au jour le jour, avec des voisins, des amis… »

Andrew s'agita, mal à l'aise. « Non, dit-il brièvement.

— Pourquoi ? demanda John.

— Tu parles sérieusement ? » John acquiesça, et Andrew fronça le sourcil. « Parce que, aussi frustrant que ça puisse être, c'est encore ma façon d'approcher au plus près ce que je veux. Le vieux rêve, tu sais, la liberté des étoiles. Je doute qu'aucun homme ne commande vraiment un Anilvaisseau, ni aucun autre vaisseau interstellaire. L'ancienne technologie qui devait, à ce qu'on croyait, nous conduire aux étoiles, était trop polluante, trop inefficace. Sacrément trop lente. Et de toute façon, oubliée. Les Arthroplanes ont tout viré. Les Anilvaisseaux sont désormais les seuls moyens praticables de transport intergalactique. Et ni toi ni moi ne sommes capables de les commander. Alors on joue les accompagnateurs. Et c'est frustrant, parfois même humiliant, mais c'est quand même ce qu'on peut faire de mieux. Si bien qu'on se contente des miettes. Mais parfois on s'arrête et on se pose des questions. Que sommes-nous, là-dedans, en définitive ? »

John, douloureusement, ferma les yeux un instant. Il regrettait qu'Andrew ait réussi à si bien exprimer la situation. C'était vrai, pourtant, et un jour ou l'autre, les humains qui travaillaient sur les Anilvaisseaux en parlaient. À mi-voix. Amèrement. Des miettes, il ne leur restait que des miettes, mais ils s'y accrochaient férocement. Parce que c'était tout ce qui les rapprochaient de leur rêve. « Des Humains, murmura Andrew. Nous sommes des Humains. »

4

Tug terminait ses recherches d'archives. Il signala à l'Évangeline de rétracter les filaments de mémoire qui lui servaient à enregistrer et se mit en état de contemplation intérieure. Montemorossi. Il n'y avait tout simplement aucune trace d'enregistrement de cet auteur dans la bibliothèque de Tug. Pas même la plus lointaine référence. Et, cependant, les dernières acquisitions de John contenaient dix-sept poèmes qui lui étaient attribués. Plus surprenant encore, les connaissances approfondies de Tug en linguistique ne pouvaient fixer l'œuvre du poète à aucune période précise. Fin du dix-neuvième siècle, date de la Terre, selon son intuition, mais, par ailleurs, l'œuvre contenait certains idiomes qui n'étaient passés dans l'usage courant qu'au cours du vingt-deuxième siècle. C'était complètement déroutant, et par conséquent extrêmement délicieux.

L'ennui était le plus grand ennemi de Tug. En tant qu'Arthroplane d'Anile, son intelligence aurait dû se développer au-delà du stade où la simple solitude pouvait devenir ennuyeuse, mais il avait accueilli avec joie la diversion procurée involontairement par John durant les vingt-sept premières années de leur voyage de Delta à Terra. Lorsque John et Connie avaient pris leurs quartiers humains et plongé en transommeil, Tug avait bien utilisé son temps. Tout d'abord, il y avait eu le problème relativement mineur de déchiffrer le langage codé avec lequel John avait verrouillé l'accès de son lecteur personnel de bibliothèque. Cela résolu, il avait pillé la collection de poésie ancienne que John avait stockée dans la mémoire immédiate du lecteur. Et, depuis, il avait procédé à un classement méthodique,

référencé dans de multiples sens les nouveaux documents de sa bibliothèque, avec une profusion de notes sur les interprétations possibles des œuvres. Distraction agréable, bien que brève. Mais il était temps maintenant de concentrer son attention sur les Humains dont il avait la charge. Il s'écarta de son perchoir habituel, sur le tronçon du nerf de l'Évangeline qui traversait sa chambre, et se déplaça vers l'endroit d'où il pouvait contrôler le transommeil des Humains. Normalement, ils devaient être en cet instant en plein cycle de rêves.

Raef bougea légèrement dans sa matrice, un frisson saccadé en réponse à une légère stimulation électrique de ses muscles. Raef était dans le cycle tonique. Les battements du cœur et la respiration s'accéléraient peu à peu, tandis que la tension artérielle montait jusqu'à un niveau soigneusement calculé. Le corps en sommeil devait être stimulé sans subir de vieillissement ni de stress. Le mouvement des yeux confirma que Raef était en train de rêver, que son esprit avait la possibilité d'être suffisamment stimulé pour éviter les dommages psychologiques provoqués par une trop longue période d'inaction. Depuis sa cellule, l'Arthroplane vérifia les points de pulsation réciproque qui lui permettaient de piloter la matrice de Raef. Tout allait bien. L'Évangeline contrôlait elle-même le cycle de rêves de Raef depuis toutes ces années, mais c'était un domaine qu'il continuait à piloter. À cause de son caractère particulier, bien qu'il n'ait jamais pu définir exactement en quoi. Peut-être le grand âge du sujet jouait-il un rôle, ou peut-être étaient-ce les capacités mentales personnelles de Raef qui se manifestaient de manière physique. Quelle qu'en soit la raison, Tug surveillait toujours le temps de sommeil de Raef avec une extrême sollicitude. Sa plus grande crainte était que quelque chose arrive à Raef et qu'il meure avant qu'il n'ait pu percer le mystère de cet homme. Tug avait déjà prévu, une fois son temps d'Anilvaisseau terminé, lorsqu'il se tiendrait devant les Anciens de sa race pour leur présenter ses découvertes sur les Humains, que l'analyse des particularités de Raef constituerait un volet intéressant de sa recherche. Il songeait à intituler cette dissertation : « Les rêves : source de la créativité humaine. »

Comme d'habitude, Raef était intact, en excellente forme, et rêvait activement. Le voyage plus long qu'ils entreprenaient allait donner à Tug davantage d'occasions de réveiller Raef et de discuter avec lui. Peut-être même l'opportunité d'achever d'extraire ses connaissances et ses souvenirs de la vieille Terre. Ces récits factuels fourniraient une merveilleuse conclusion à son analyse des ouvrages humains de fiction de cette époque. Il était sûr que le résultat final serait une présentation à multiples facettes telle que les Anciens n'en avaient jamais vu, qui lui donnerait l'assurance d'une vieillesse confortable et de plusieurs cycles de reproduction. Tug émit un gargouillis de satisfaction.

Commandant et second : John et Connie. Ce serait le plus long voyage de la carrière de John, et Tug allait devoir être particulièrement soucieux de la santé des Humains pendant les intervalles plus longs de transommeil. Il était temps de vérifier de plus près leurs lectures. Tug se laissa porter jusqu'à l'autre paroi de son alvéole et posa ses antennes sur les deux pouls séparés. Tout allait bien pour les deux Humains. La température de John était inférieure d'un degré à celle de Connie, mais cela semblait être la norme. Tug plaça soigneusement deux autres antennes plus petites sur chaque point de pulsation pour stimuler l'organisme de l'Évangeline, de façon à simuler ses réactions physiques en cas de peur. En quelques instants, le rythme des nodules pulsateurs de la paroi de son alvéole s'accéléra, montrant que le corps de l'Évangeline réagissait à son interférence. L'accroissement de stimulations se transmit à John et Connie par les tubes de leurs matrices. Les deux organismes répondirent comme prévu en entamant leur cycle de rêves et de tonicité. À mesure de la récupération de l'Évangeline, leur métabolisme se ralentirait peu à peu pour revenir au stade d'hibernation.

Un tableau de commandes séparé, de fabrication humaine et laborieusement installé par les Arthroplanes des siècles auparavant, lui permettait de contrôler les cabines de la gondole. Toutes les indications étaient normales. Elles l'avaient toujours été. Même après tout ce temps, il lui arrivait encore, par moments, de trouver bizarre l'artificialité du matériel des humains, avec ses formes géométriques de plastique et de métal.

Toutes les connexions entre l'Anilvaisseau et lui se faisaient biologiquement. Il se demandait pendant combien de temps il faudrait guider l'évolution humaine avant que les barrières mécaniques entre les espèces soient remplacées par des interfaces biologiques.

Pendant quelques instants, Tug envisagea de réveiller Connie pour parler avec elle. Quand elle était rentrée au vaisseau avec les cassettes, il avait perçu un subtil changement dans son attitude envers lui. Il faudrait explorer dans ce sens. C'était probablement l'influence de John. Mais le programme de l'Anilvaisseau ne prévoyait pas de la réveiller avant cinq années humaines et il n'avait pas de véritable justification pour passer outre. Uniquement sa propre curiosité, que John ne considérait jamais comme une raison valable. John était plus rassis qu'un vieux croûton, en matière de curiosité. Rien à voir avec la viande fraîche qu'était Connie. Tug savoura sa métaphore avec orgueil. Il devenait de plus en plus fier de sa maîtrise du langage, contrairement au mépris avec lequel John accueillait ses efforts. John était un vieux croûton parce que Tug et lui avaient discuté si longuement que son esprit ne contenait plus rien de nouveau, susceptible d'assouvir sa curiosité. Et Connie était de la viande fraîche parce qu'elle était bien plus récente dans l'équipage et offrait ainsi beaucoup de nouvelles anecdotes et informations pour nourrir la curiosité de Tug, tout comme la viande fraîche avait jadis nourri les Humains qui étaient des prédateurs carnivores. Oui, un vieux croûton et de la viande fraîche. Il faillit réveiller Connie rien que pour tester sa comparaison métaphorique.

Elle l'intriguait. La satisfaction qu'elle avait manifestée en lui apportant ses enregistrements l'avait sidéré. Pourquoi un tel triomphe pour avoir simplement outrepassé un règlement ? Il avait tenté de lui expliquer qu'il n'y avait rien de mal dans ce qu'ils avaient fait. Les cassettes seraient biodégradées, en fait l'organisme de l'Évangeline allait les détruire beaucoup plus complètement que les méthodes prescrites par le Conservatoire. Son seul rôle avait été de repousser cette destruction jusqu'à ce que Tug puisse les scanner et faire des copies des éléments les plus intéressants. Mais ses explications n'avaient en rien terni sa

satisfaction. Comme dans le cas de Raef, il y avait chez elle beaucoup de choses qu'il ne comprenait pas. Il percevait une réserve qui demanderait une exploration poussée. Mais leur voyage allait lui donner des occasions d'abattre ses barrières, à elle aussi.

Elle était très jeune, et l'Évangeline n'était que le second Anilvaisseau sur lequel elle avait embarqué. Lorsque John était de veille, elle s'efforçait de paraître uniquement préoccupée par sa tâche. Et lorsqu'elle était seule, elle semblait toujours étonnée quand Tug lui adressait la parole. Cependant, il était convaincu que sa réticence dissimulait un secret plutôt qu'une hostilité semblable à celle de John. Il réussirait à le lui extraire, mais avec patience et doigté. Le harcèlement de John avait été une erreur. Il s'était dit que John révélerait beaucoup plus de sa personnalité intime si on le mettait en colère. Au lieu de quoi, il avait pratiquement rompu toute communication. Tug se disait qu'il lui faudrait encore un siècle avant de vaincre le ressentiment de John et finir de le percer à jour.

Le dossier de Connie avait été facile d'accès, contrairement à celui de John. Il y avait appris que la plupart de ses études avaient porté sur les sciences plutôt que les humanités. Son premier choix de carrière était astronaute, et le deuxième ingénieur en techno-écologie. Elle avait réussi à obtenir son premier choix, alors qu'il ne correspondait pas aux dix critères principaux de ses tests d'aptitude. Il aurait dû la trouver ennuyeuse. Mais les quelques conversations qu'ils avaient eues le portaient à croire qu'elle était plus proche de lui que John, même si la première option du commandant était Poète. Peut-être qu'avec le temps, Tug réussirait à l'éduquer, à en faire une compagne agréable pour ces longs voyages. Elle semblait être du genre à apprécier les jeux de mots, les finesses verbales et les plaisirs plus vastes de la parodie, voire même partager avec passion la dissection d'un poème pour en trouver les métaphores, les comparaisons et les symboles. Contrairement à John, qu'il ne faisait qu'agacer en jouant avec les mots des poètes terriens classiques. Connie, lui semblait-il, pouvait être éduquée.

En dépit de sa réticence, il avait intégré un peu de poésie dans son programme d'apprentissage en sommeil. La connaissance

des classiques ne pouvait que la rendre plus intéressante. Il avait hâte d'en discuter avec elle quand elle sortirait de sa période de transommeil pour son temps de veille prescrit.

Mais ce n'était pas encore le moment. Pas avant plusieurs mois. De regret, il émit un autre grognement plus grave en se détournant des points de pulsation, diagrammes, compteurs et autres jauges qui lui permettaient de contrôler l'annexe humaine du vaisseau. Non, son épanouissement mental et affectif devrait attendre que son corps ait récupéré et que les besoins de l'Évangeline en stimulation mentale soient satisfaits. Le vaisseau venait de paître dans un petit anneau d'astéroïdes, et les réserves qu'il avait amassées étaient maintenant suffisamment digérées pour que Tug puisse prélever sur l'Anile sa part de nourriture.

Tug se laissa porter vers l'autre paroi de sa cellule, traversée par une artère de gaz, et aligna la partie inférieure de son corps, en forme de nageoire, avec la veine saillante. Joignant l'artère de l'Anile, il brancha son scolex sur le cathéter. Ils commencèrent leurs échanges de gaz et de boues minérales. En réponse à leur jonction, l'Évangeline émit des ganglions neuraux et Tug courba le torse pour pouvoir y connecter ses capteurs. Il s'efforça de porter attention aux doléances simplistes de la créature.

Évangeline était malheureuse. Il n'y avait pas d'autres Aniles dans le coin avec qui s'accoupler. Rien que de la poussière minérale à brouter. Rien d'intéressant dans le paysage. Que des étendues désertes et mortes. Évangeline voulait rentrer.

Patiemment, simplement, Tug commença à expliquer. S'ils partaient maintenant, il y aurait beaucoup de bonnes choses pour elle au retour. Le capitaine John serait très content d'elle et elle aurait beaucoup de scories à grignoter à la station. Tout serait harmonieux.

Mais il n'y avait pas d'autres Aniles pour s'accoupler.

Il la piqua rapidement et délicatement, sans bavures, lui injectant soigneusement assez d'inhibiteur pour calmer l'urgence de ses instincts. Et il recommença à expliquer. Il fallait prendre cet itinéraire, car leurs amis Humains seraient contents. Ils allaient faire l'aller-retour, très vite, le plus vite possible, et au retour, tout le monde serait très content d'Évangeline, parce qu'elle aurait fait ce qu'elle avait à faire.

Mais ils avaient déjà parcouru ce chemin tant de fois. Elle se rappelait tous les voyages. Pourquoi fallait-il recommencer ?

Tug la piqua encore, pour faire mal cette fois, mais très peu, juste comme un rappel. Il fallait reprendre cette route parce que c'était son devoir. C'était bien, c'était harmonieux. Elle voulait que tout soit en harmonie, non ?

Bien sûr. Elle ne voulait pas être en disharmonie. Elle ne ferait plus d'objections. On l'avait rappelée à l'ordre, et elle serait dorénavant plus attentive.

Tug perçut son repentir. Il la consola de son mieux. Il y aurait d'autres anneaux d'astéroïdes à brouter, dans très peu de temps. Bien sûr, c'était un voyage ennuyeux. Ils étaient déjà venus par ici, à cinq reprises, mais Tug allait s'efforcer de la distraire. Quant à s'accoupler, bon, on aurait le temps plus tard. En outre, si elle faisait ça ici, il n'y aurait aucun endroit pour mettre la couvée en sécurité. Les petits mourraient de faim. Et il n'y avait aucun Arthroplane pour s'installer à l'intérieur, si bien qu'ils seraient vides, solitaires et affamés. Terrible destin, non ?

Évangeline était consternée.

Mais rien de tout cela ne se produirait, car elle obéissait toujours à Tug. Elle était bonne, et sage d'éviter ces horreurs en ne s'accouplant pas. Tout le monde admirait sa sagesse. C'était une très gentille Anile.

Elle se calma rapidement, ses plaintes oubliées grâce au réconfort prodigué par Tug. Il la récompensa par une nouvelle distraction. Il lui montra les stratégies pour gagner et perdre au morpion, un jeu humain que Raef avait appris à Tug. Les dispositions perdantes chagrinèrent Évangeline, comme il l'avait prévu, si bien qu'ils passèrent à la création commune d'alignements gagnants de petites croix. Elle s'aperçut finalement que la façon la plus simple pour faire gagner les petites croix était d'éliminer tous les ronds. Tug reconnut que cette stratégie était la plus efficace et, pour éviter tout conflit, il l'aida à compléter sa grille avec des petites croix. La coopération avec une intelligence supérieure eut sur elle l'effet apaisant habituel. Tug lui fit découvrir un univers infini de petites croix sans aucun conflit. Elle ronronnait de satisfaction et toutes les parties se gagnaient toutes seules.

Raef aimait les périodes de rêve. Au cours de son premier voyage, pour l'évacuation, on lui avait dit qu'il ne se rendrait compte de rien, qu'il s'endormirait et ne se réveillerait que des dizaines d'années plus tard, avec l'impression d'avoir dormi une seule nuit. Ce qui aurait peut-être été le cas pour quelqu'un d'autre. Mais il avait toujours été différent. Avait toujours souffert de cette différence. Peut-être ceci était-il, finalement, une récompense pour toutes les souffrances qu'il avait endurées à cause d'elle. Une récompense secrète pour sa différence.

Son esprit hésitait entre conscience et sommeil. Pas vraiment éveillé, mais pas endormi non plus. Quand il était petit, il était déjà capable de ça. De trouver un espace entre sommeil et veille, et d'y rester. Presque endormi, mais sans lâcher le fil de la conscience, capable de contrôler ses rêves.

Couché sur le canapé après l'école, mort d'ennui devant la télé qui diffusait les séries de l'après-midi, c'était là ses meilleurs moments de rêve. Il fermait les yeux et s'entraînait à planer, avec les voix des personnages de la télé comme bruit de fond familial réconfortant. Sa vraie mère ne rentrerait pas avant plusieurs heures, et son père avant plusieurs jours. Elle était serveuse et lui routier au long cours. Raef rentrait le soir dans une maison vide. Alors il fermait les yeux et, entre sommeil et veille, il repassait dans sa tête sa journée de classe et la corrigeait. Voilà ce que j'aurais dû dire. Voilà ce que j'aurais dû faire. J'aurais dû lui flanquer mon poing sur la figure quand il a dit ça, et pour une fois j'aurais été assez rapide pour que le coup porte, et comme ça il ne se serait pas contenté de l'éviter en se moquant de moi, n'aurait pas rejoint le groupe des autres gamins qui se moquaient toujours de moi. Aujourd'hui, j'aurais dû, j'aurais pu gagner, si seulement j'avais fait ça. Alors, en rêve, il le faisait, et le monde était meilleur. Il l'améliorait jusqu'à ce que tous ses regrets disparaissent, puis il rêvait encore d'autres triomphes jusqu'à ce que le réveil sonne pour annoncer l'heure de sortir son plateau télé du freezer et de le mettre au micro-ondes.

Les choses n'avaient guère changé. À part qu'il avait eu largement le temps pour tout revoir, depuis le début, et de l'améliorer de son mieux, ou d'essayer autre chose de

complètement différent, une autre vie, un autre Raef. Alors il plongeait au plus profond des rêves, et vivait toutes ces vies, aussi réelles qu'elles auraient dû être. Il avait la possibilité d'être celui qu'il aurait pu être, il le savait, si on l'avait laissé tranquille. Il plongeait là où les choses se passaient à son gré. Ses muscles endormis frémissaient sous l'impulsion nerveuse d'un sourire, puis se détendaient. Raef s'embarquait dans un nouveau rêve.

Une cellule de prison. Walla Walla. C'était là qu'il était quand il avait appris la nouvelle. Depuis deux ans, et encore sept à faire. D'horribles lits superposés verts, fixés au sol par des boulons, avec des couvertures caca d'oie. Toilettes et lavabo d'acier. Quatre hommes par cellule, et aucun n'aimait Raef. On ne l'aimait jamais, mais on lui foutait la paix. Parce qu'il était costaud, plus grand et plus fort que la plupart d'entre eux et s'ils faisaient seulement mine de le toucher ou de toucher à ses affaires, il les aurait écrabouillés. Et ils le savaient. Il était grand et mince, une joue marquée d'une cicatrice. Pourquoi était-il là ? Pour meurtre. Une vengeance. Et ça avait fait grand bruit, avec cirque médiatique et tout ce qui s'ensuit, quand on l'avait pris.

Dans son rêve, il revivait la période de la première évacuation, l'arrivée des Arthroplanes. Raef l'avait su avant tous ceux du quartier. Avant tout le monde dans la prison ! Il plongea encore plus profondément dans son rêve, colorant les détails. Et il ne l'entendit pas sur la minable radio portable de Skip, dont le haut-parleur était cassé d'un côté. Non, il l'avait entendu sur son lecteur de CD stéréo. Noir et chrome, avec des minuscules écouteurs, pour être le seul de la cellule, ce jour-là, à entendre clairement les signaux des envahisseurs émis pour la première fois.

Il avait dû patienter un peu. Les signaux étaient brouillés et en chinois, de surcroît. Mais il avait attendu qu'ils passent en français, en espagnol et plein d'autres langues, pour finalement arriver à l'anglais. « Votre planète est empoisonnée. Les effets de l'empoisonnement sont irréversibles. D'ici deux cents ans, l'espèce humaine ne pourra plus survivre sur votre planète. Il faut l'évacuer dès maintenant, avant que l'empoisonnement n'affecte votre potentiel génétique. Nous sommes là pour aider à l'évacuation. Nous sommes les Arthroplanes. »

Simple et bref. Le message aurait été plus efficace sans tous les interminables codes que les Arthroplanes avaient utilisés quand ils avaient pris contact la première fois. Raef n'avait jamais compris. Il lui semblait que si on voulait contacter le monde entier, on devait émettre son message sous une forme accessible à tous, et non pas cet énorme fatras sur lequel les scientifiques avaient discuté et disputé pendant des années, puis publié leurs discussions dans les journaux si bien que personne ne savait plus ce que les Arthroplanes avaient réellement dit, en fin de compte. Par la suite, il s'était révélé que les gens au gouvernement entendaient les messages en clair depuis belle lurette, mais qu'ils ne les avaient communiqués à personne parce qu'ils étaient bien trop occupés à se disputer sur le sujet.

Si bien que Raef avait été le premier de sa cellule, de tout le quartier même, à apprendre ce que les gouvernements savaient depuis des mois, peut-être des années, mais gardaient secret. Il y avait bien eu des rumeurs, en fait, dans les tabloïdes. Des trucs sur la fin du monde. Et à la télé, des profs d'université et des types en complet veston qui disaient qu'il ne restait plus de forêt tropicale, qu'il y avait des trous dans l'ozone, que les nappes phréatiques du Midwest baissaient, que les combustibles fossiles empoisonnaient la terre, que toutes les pluies étaient acides et que les femmes qui mangeaient du poisson avaient des enfants mort-nés. Plein de trucs comme ça.

[Explique-toi, s'il te plaît], dit la voix de sa mère.

Tu sais. Tous ces trucs idiots. Des rumeurs, des polémiques, les mecs du gouvernement qui se disputent avec les mecs de l'université. Tous les plans divers et variés pour tout arranger. Tous les canaux d'irrigations qu'ils voulaient creuser, tous les animaux, les plantes qu'ils voulaient évacuer et essayer de réadapter ailleurs, toutes les lois pour savoir qui avait le droit d'utiliser une voiture, quelle poudre à laver on pouvait acheter ? Les grands projets de désalinisation, les abris solaires, les réserves arctiques qui s'étaient révélées plus polluées que le reste de la planète. Tous les retards, les tergiversations, alors qu'ils auraient dû immédiatement se mettre à construire des navettes. Tous les gens importants qui avaient le fric se disputaient et se battaient au lieu d'agir.

La véritable hystérie avait commencé plus tard, bien entendu, pendant les années de soi-disant rattrapage. Toutes les bonnes choses supprimées, sauf pour les riches ou les politiciens. Les voitures devenues illégales. Tous les groupes de volontaires qui s'acharnaient à déplacer les forêts, les animaux et les insectes dans des endroits où ils étaient susceptibles de survivre. Il était devenu interdit de tuer un insecte, même s'il vous piquait. Les produits en plastique avaient disparu des magasins et, pour aller faire les courses, il fallait désormais emporter vos sacs à provisions en toile. Interdiction d'acheter du détergent, de la laque, du débouche-évier ou de la peinture en bombe. C'était devenu complètement dingue, on voyait des gens avec des pelles et des pioches défoncer des parkings, labourer la terre pour la remettre à ciel ouvert. Des gens récoltaient les graines de chiendent et de mauvaises herbes pour essayer de les semer dans les endroits désertiques. Finalement, tout le monde s'y était mis quand il était trop tard.

Quelque part, dans la partie du vaisseau occupée par Tug, l'Arthroplane modifia le métabolisme du rêveur. Raef avait senti qu'il perdait le contrôle, que son esprit dérivait à nouveau dans des rêveries stupides et absurdes. Une multitude de rêves qui prenaient possession de son cerveau. C'était ainsi que cela devait être, se disait-il. Tug le veillait, Tug l'avait toujours veillé, le veillerait toujours. Le plus vieil humain encore en vie tressaillit avant de sombrer dans le sommeil, dans une cellule matricielle aménagée à l'intérieur d'une créature que les Arthroplanes appelaient Anilvaisseau et les humains chaloupes de Sauvetage.

Connie rêvait de la crèche. Elle était dans l'espace de sieste avec tous ceux de sa génération. Douze petits de dix ans se reposaient dans la tiédeur du soleil, chacun sur son carré de mousse kifa, dispersés dans une grande cour qui comptait beaucoup de carrés vides. Sa génération était moins nombreuse que la plupart. On avait moins besoin d'enfants que par le passé. Mais ce n'était pas une raison pour détruire les carrés de kifa inutilisés, qui étaient toujours en parfaite harmonie avec l'environnement. Aux quatre coins de chaque carré poussaient les quatre plantes différentes qui nourrissaient et protégeaient la

kifa, tout en puisant leurs nutriments, en un échange parfaitement équilibré, dans les déchets produits par elle. (Nous devons tous nous efforcer d'être aussi parfaits que notre carré de kifa.) Au coin sud de chaque carré se déployaient les hautes feuilles de la plante girafe, chacune ornée d'un gros bourgeon jaune. Ils allaient bientôt éclore. Nan, l'une des plus jeunes puéricultrices, le leur avait dit. Et elle leur avait recommandé de surveiller attentivement leur bourgeon pendant la sieste pour voir ce qui allait se passer. Quelque chose de très important allait se produire et ensuite, Daniel le leur expliquerait.

Connie aimait bien Daniel. Il était nouveau. Leur ancien prof de vie coopérative, devenue pleurnicharde et irritable, avait été mutée ailleurs. Plus vieille que Nan, Susie ou Damon, elle avait presque soixante ans. Si bien que quand elle avait subi sa transformation, personne n'avait été surpris. Tout le monde l'avait appris dans le cours de bio, et savait donc à quoi s'en tenir. Les gens qui se transformaient avaient une odeur différente, leur avait dit Damon. Les garçons avaient la barbe qui poussait et davantage de muscles. Les femmes avaient des seins et de grosses fesses. Tout le monde devenait d'abord plus émotif, pour être ensuite plus sérieux. Mais c'était quand même des gens, même s'ils ne ressemblaient plus à des garçons et des filles. C'étaient des hommes et des femmes et, un jour, tous ceux de la génération de Connie deviendraient aussi des hommes et des femmes.

Quand ils seraient grands, ils quitteraient la crèche pour aller à l'école, puis à l'université. À l'école, ils ne vivraient plus dans une crèche, mais dans un dortoir avec des générations entières venant de tous les points de Castor, et ils iraient tous ensemble en cours. Après la classe, ils seraient chargés de tâches dans la colonie et verraient des gens de tous âges, avec qui ils travailleraient et auraient des relations amicales. C'est Daniel qui le leur avait dit.

Le bouton de la plante girafe était très gros et très gonflé. Connie aurait voulu l'atteindre et le presser pour l'éclater, juste pour s'amuser. Elle en avait assez d'attendre que ça se fasse tout seul. Mais un jour, un garçon qui s'appelait Jerry avait arraché trois plantes de doucefeuille pour voir à quoi ressemblaient les racines, et toute la génération avait été punie. Jerry avait été

obligé d'aller dans une crèche spéciale pour enfants inadaptés, et tous les autres avaient eu deux fois plus de cours de vie coopérative pendant trois mois.

« La mienne s'ouvre ! » hurla Martha. Connie s'assit et examina attentivement son propre bouton de plante girafe. En effet, les extrémités des pétales s'écartaient en laissant entrevoir une unique et énorme graine jaune, humide et luisante dans les profondeurs du calice. Les pétales de la fleur se déployèrent en forme d'étoile. Ils frémirent légèrement, et pourtant Connie ne percevait aucun souffle d'air. Un parfum suave embauma la cour. Le frémissement se poursuivit tandis que les fleurs pivotaient délicatement sur leur tige, interrogeant l'air autour d'elles. Les enfants assis sur la mousse restaient parfaitement immobiles, attentifs, dans l'expectative.

L'une après l'autre, toutes les fleurs de la cour de sieste s'immobilisèrent. L'inertie se prolongeait indéfiniment, mais les enfants attendaient toujours sans bouger. Tout le monde doit coopérer pour que la vie continue harmonieusement. Peu à peu, les pétales jaunes s'affaissèrent, puis tombèrent sur le sol nu au pied de la plante. Connie vit avec consternation la graine de sa plante girafe brunir, puis tomber avec un bruit mou à côté des pétales qui l'avaient abritée.

« Regardez la mienne ! » s'écria Angelo, et onze têtes se tournèrent dans sa direction. Seule, la fleur d'Angelo continuait à frémir de tension. Sous les yeux de Connie, la fleur pivota lentement jusqu'à se détourner complètement du carré de mousse d'Angelo. Le carré vacant mitoyen de celui d'Angelo était d'un vert malsain qui contrastait avec le vert uniforme des autres. La raison était évidente. La dernière tempête qui s'était abattue sur l'espace de sieste avait anéanti la plante girafe symbiotique du carré de kifa. La plante de Connie avait souffert mais, grâce à ses soins attentifs, avait survécu. Comme aucun enfant ne dormait sur ce carré de kifa, la plante girafe n'avait eu personne pour lui prodiguer les soins nécessaires pour la ramener à la vie. Déjà, la plupart de ses feuilles délicatement dentelées avaient été réabsorbées par la terre.

La fleur d'Angelo émit un ultime frémissement en s'orientant vers la plante girafe morte. Puis elle s'immobilisa, elle aussi. Ses

délicats pétales jaunes tombèrent en dénudant la grosse graine verte. Tout le monde attendait en silence, mais la graine ne tomba pas.

« Eh bien, que va-t-il se passer maintenant, d'après vous ? »

Connie sursauta, comme les autres. En se retournant, ils virent Daniel qui les observait.

C'était au tour de Teddy de donner la bonne réponse, et il n'y manqua pas. « La graine va pousser à l'endroit de l'ancienne plante girafe.

— Très juste, Teddy, dit Daniel en confirmant l'évidence. Mais pas tout de suite. Regardons ce qui s'est passé, dans l'ordre. D'abord, il y a eu une tempête. Toutes les plantes ont souffert. Certaines ont été abîmées. Que s'est-il passé ensuite ? »

Silence. C'était au tour d'Angelo de répondre, mais il regardait fixement sa plante.

« Angelo ? insista doucement Daniel.

— Oh. Toutes les plantes girafes ont fait des graines.

— Exact. Pourquoi croyez-vous qu'elles ont fait ça ? »

À Connie, maintenant. « Euh, peut-être qu'elles ont été abîmées pendant la tempête, alors peut-être qu'il y en a qui ont compris que certaines allaient mourir.

— Exact. La tempête était le stimulus biologique qui leur a toutes fait produire des graines. Aujourd'hui, le temps était beau et calme, et toutes les graines étaient mûres. Alors, qu'ont-elles fait ?

— Se sont ouvertes. » Gabriel ne prononçait jamais un mot superflu.

« C'est juste. Elles se sont ouvertes, puis se sont toutes mises à frémir. Qu'avez-vous remarqué quand elles frémissaient ?

— Elles étaient jolies. On aurait dit des danseuses ? », chuchota Martha. C'était faux. Les réponses de Martha étaient presque toujours fausses, mais il fallait quand même lui donner la chance de répondre. Et Daniel s'efforçait toujours de faire comme si elle ne s'était pas trompée. C'était un prof comme ça.

« Bien sûr, Martha, elles étaient très belles. Et elles sentaient bon, aussi. Et cette bonne odeur, c'était la manière des plantes girafes de se dire : « Je suis en vie, je vais bien. Ne m'envoyez pas de graine par ici. »

Même Connie ne put s'empêcher de rire tant Daniel était drôle en imitant la voix d'une plante girafe.

« Mais, dit-il, soudain grave, une plante girafe n'a pas pu envoyer ce message. » Il parlait vite cette fois, pour en finir avec ce qui était désagréable. « Elle était morte. Il y avait donc besoin d'une graine. Et quand la plante d'Angelo n'a pas senti de bonne odeur provenant de cette direction, elle s'est tournée par là. Alors… » La voix de Daniel redevenait soudain joyeuse. « … voilà ce qui va se passer. La plante d'Angelo va envoyer la graine au bout d'une longue tige. Il va falloir que nous fassions très attention pendant quelque temps à chaque fois que nous passerons à côté du carré de kifa d'Angelo, pour ne pas marcher sur cette tige ni l'abîmer. Dans peu de temps, la graine va arriver à l'endroit où se trouvait l'ancienne plante girafe, et la tige va s'enfoncer dans la terre. Et alors, une nouvelle plante va pousser et ce carré de kifa va retrouver son équilibre et sa santé. »

Daniel regarda tour à tour tous les enfants. « Avez-vous bien remarqué que toutes les fleurs ont éclos en même temps ? C'est pour que les plantes aient toutes la même chance de semer une graine. Mais bien sûr, c'est toujours la plante qui a le plus de chance de réussir qui en a l'occasion. »

— Daniel ? »

Tout le monde se tourna vers Sherry. C'était à son tour de répondre, mais Daniel n'avait encore pas posé de question. Elle avait le droit de parler, certes, mais elle aurait quand même pu attendre que Daniel demande si quelqu'un avait une question à poser. Connie avait horreur de ça quand on ne faisait pas les choses selon les règles. Ça lui faisait un drôle d'effet dans l'estomac.

« Tu voulais poser une question, Sherry ? demanda Daniel, faisant preuve d'indulgence.

— Qu'est-ce qui se passerait si deux plantes girafes envoyaient des graines ?

— C'est impossible, Sherry, dit Daniel gentiment mais avec fermeté. L'odeur suave est un moyen de faire savoir à toutes les plantes où se trouve la plus proche, et quelle est la taille du carré qui entre en action. La plante girafe la plus proche réensemence

l'espace vacant. Et les plantes plus éloignées n'envoient pas de graines parce que les carrés sont toujours regroupés par cinq.

— Pourquoi ? »

Ce n'était même plus à Sherry de poser une question, cette fois. Connie serra les lèvres, attendant que Daniel se mette en colère. Mais il se contenta de soupirer.

« Sherry, tu devrais le savoir. Les carrés de mousse kifa font partie de l'écologie de Castor. S'il y a trop de carrés, ou s'ils sont trop grands, ce n'est pas bon pour l'équilibre de Castor. Que dit-on, toujours ?

— Une planète, un écosystème, une vie, répondirent les enfants en chœur. »

Sherry s'apprêtait à ouvrir la bouche, mais Daniel dit très vite : « Maintenant, nous allons tous partager nos énergies avec nos carrés de kifa, et ensuite nous irons reprendre notre tissage. » Il donna immédiatement l'exemple en se retournant pour uriner au pied de la plante Carnivore qui se trouvait au coin nord-est d'un carré vacant de kifa. Tous les enfants suivirent son exemple en faisant don à leur carré de leurs fluides organiques. Quand tout le monde eut terminé, Daniel fit un signe de tête et ils sortirent tous ensemble, marchant en rangs derrière lui en direction de la salle de tissage.

Je chante les étoiles et l'espace, je chante une race sans enfants
Qui puisa jusqu'à le tarir au sein de sa mère la terre.
Sans pitié de sa stérilité, ils l'abandonnèrent à la mort
Et fondèrent un nouveau monde,
Cachant leurs dents de loup sous une peau de mouton.
Mais les moutons eux-mêmes brouteront à l'excès,
Leurs crottes brunes souillant la verdure des collines
De tas trop abondants pour que la terre les absorbe…

John s'agita dans son sommeil. Non, ça ne valait rien. Ça manquait de rythme et il n'était pas sûr que la crotte de mouton soit brune. Est-ce que ça n'était pas plutôt verdâtre, compte tenu qu'ils ne mangeaient que de l'herbe ?

« Écrivez ce que vous connaissez ! », meugla le prof de poésie en saisissant le cahier de John sur son pupitre. Les mots s'envolèrent, s'éparpillèrent sur le plancher. « Je ne veux pas entendre parler de mouton et d'herbe ! N'importe qui peut écrire des nullités pastorales sur le modèle des anciens ! Vous devez vous attacher à être un poète de votre temps et de votre génération. Votre poésie doit refléter qui vous êtes, quand et comment vous existez, sinon elle ne vaut rien ! »

Le docteur Crandall haletait d'émotion. John se leva en silence pour ramasser les mots éparpillés de ses pensées. Et si on ne veut pas être de cette époque ? avait-il envie de hurler. Et si je veux savoir ce que sentaient et pensaient mes ancêtres ? Et si la seule façon de connaître réellement leur poésie était de faire semblant d'être ce qu'ils étaient, pendant un certain temps ? Mais il ne hurla pas ces mots, même en rêve.

En rêve. Oui. Il était encore en train de rêver. Tug devait avoir programmé son cycle de stimuli. « Tout ça n'est qu'un rêve », annonça John à la classe. Il se leva et le docteur Crandall disparut. « Je suis dans un vaisseau spatial à destination de quelque part et vous êtes tous morts depuis des centaines d'années. » Docilement, les autres étudiants s'évanouirent en poussière. Le vent les dispersa. « Je suis vivant, j'agis et je suis. Et mes poèmes, c'est mon affaire, et je les ferai comme il me plaira et je les garderai aussi longtemps que je veux. Et je me fous que personne ne se rappelle un seul de mes poèmes, parce que je vivrai la vie de l'étranger naturalisé, du cosmonaute de l'Anilvaisseau, tant que je me souviendrai de qui je suis. Oui, c'est mieux. C'est bien moi, c'est ce que je connais, alors je vais l'écrire.

Cosmonaute d'Anilvaisseau, voilà ce que je suis, marin de l'espace et du temps

Ma vie

À la durée d'une centaine des vôtres. Je vous vois, de vie en vie,

Vous ne changez jamais. Vous avez de nouveaux visages quand vous m'accueillez

À mon retour. Mais vous n'avez pas changé, quelle que soit la durée
de mon absence…

Il faut plus d'images, plus de symbolisme, mais je suis sur la bonne piste. Je vais écrire un poème, mais le rêve s'effaçait, sombrait, une force inconnue le ramenait en spirale dans le cycle de sommeil. Bon sang, Tug, je crois que j'étais sur le point de découvrir quelque chose, l'espace d'un instant. Si seulement j'avais eu quelques minutes de plus, si j'avais un peu plus de temps, je pourrais écrire un poème du tonnerre de Dieu. »

5

« En prirent un chacune et en laissèrent trois. » Il se demanda un instant si ça ne faisait pas référence à un système de numération différent de celui des hommes, à base dix, puis rejeta cette idée. Non. Il était sûr qu'il n'abordait pas le problème sous le bon angle. Parfois, ces anciens poèmes codés étaient les plus difficiles à comprendre. Il lui fallait abandonner toutes ses idées préconçues et recommencer au début. « Eliza, Elizabeth, Betsy et… » et Évangeline déviait à nouveau de sa course. Tug le sentit à une tension anormale des antérieurs de sa métabole. Il gargouilla d'agacement et envoya une pulsation qui arrêta l'enregistrement qu'il était en train d'effectuer. Il se détacha des filaments qui le reliaient au scanner de la gondole et se propulsa à l'autre bout de sa cellule pour entrer en contact avec les ganglions d'Évangeline. Qu'est-ce qui lui prenait ? Est-ce qu'elle avait oublié où ils étaient censés aller ?

Non, en fait, mais elle n'entendait aucun autre Anile appeler dans cette direction, et elle avait tant envie d'un accouplement. Est-ce qu'elle ne pouvait pas faire demi-tour, s'accoupler, puis revenir à cette petite planète hostile où ils étaient déjà allés maintes fois ?

Non, lui ordonna-t-il fermement. Ils avaient un programme à suivre. Ce qui lui semblait peu de temps représentait plusieurs générations pour les Humains qui les avaient missionnés pour ce voyage. Est-ce qu'elle voulait aller collecter des informations et les remmener sur Delta pour s'apercevoir ensuite qu'il n'y avait plus de marché ? Il lui peignit les conflits et les déceptions encourus et obtint en réponse un frisson d'horreur. Elle reprit rapidement sa trajectoire et Tug interrompit le contact avec elle.

Problème résolu. Mais Tug commençait à s'ennuyer. Il n'avait pas envie de reprendre le casse-tête des fillettes et de leurs œufs. Pas tout de suite du moins. Il chercha autre chose pour occuper son attention. Quelque chose de nouveau, et digne d'un Arthroplane enkysté à bord d'une Anile. Après tout, le temps devait en principe se passer en étude et méditation. C'était là tout le rôle d'un voyage interplanétaire. En principe.

Si seulement les Humains n'avaient pas une durée de vie si courte, il aurait pu réveiller Connie et la tenir éveillée, juste pour converser avec elle. Mais s'il le faisait, elle ne durerait même pas le temps de ce voyage, sans parler des suivants. Non, la conversation avec les Humains devait rester brève, même s'il la trouvait divertissante. Il se retrouvait à nouveau confronté au problème d'avoir non seulement des divertissements limités, mais de devoir les rationner soigneusement, faute de quoi il les épuiserait trop vite.

Il se laissa glisser vers l'autre paroi, là où il gardait quelques objets personnels, et descendit un casse-tête en forme de cube qu'un Évadorien lui avait donné longtemps auparavant. Très longtemps, se dit Tug. Les Évadoriens n'existaient plus. Comme les Humains, ils avaient empoisonné leur planète d'origine. De la même façon, ils avaient été sauvés et transplantés sur une planète harmonisée capable de les accepter dans son écosystème. Les Évadoriens avaient été légèrement modifiés pour s'adapter à leur nouvel environnement avant de s'installer. Mais, contrairement aux Humains, ils s'étaient révélés incapables de résister à leur nature compétitive. En moins de vingt-deux générations, ils étaient revenus à leur type primitif. La planète et les Évadoriens s'étaient mutuellement détruits. Les Arthroplanes les avaient laissés périr. Ils avaient eu leur deuxième chance.

Dommage.

Tug avait bien apprécié les Évadoriens qu'il avait transportés, et en avait même gardé un pendant un certain temps. Son espérance de vie plus longue en faisait un compagnon plus durable que les membres de l'équipage humain actuel. Il s'appelait ss'SFistes et c'était lui qui avait fabriqué le casse-tête pour Tug et avait trouvé le moyen de le faire parvenir jusqu'à sa cellule. À ce moment-là, Tug avait commencé à soupçonner que

les Évadoriens ne réussiraient pas à s'adapter. Très peu de races capables d'imaginer et de résoudre un casse-tête le pouvaient. Ils cherchaient constamment une manière de contourner les problèmes, de repousser l'échéance du désastre pour quelques générations de plus. C'était toujours une erreur fatale. La seule voie vers la survie éternelle consistait à reproduire constamment les systèmes qui fonctionnaient. Les Arthroplanes eux-mêmes en étaient la preuve.

Tug manipula le cube avec ses tentacules et révisa les solutions que lui avait données ss'SFistes. Une inscription était gravée sur chaque face du cube, chacune censée évoquer un proverbe évadorien. Dans chaque proverbe, un mot-clé permettait d'aboutir à un septième proverbe. Souvent, le proverbe final était plus humoristique que philosophique. Jusqu'à présent, Tug avait trouvé neuf solutions possibles. Seule l'une des neuf était correcte. L'Évadorien lui avait dit que lorsqu'il avait une réponse, il devait briser le cube et vérifier si la solution inscrite à l'intérieur correspondait à la sienne. Tug envisagea de briser le cube pour vérifier sa solution, puis y renonça. Non, il préférait garder le cube et imaginer encore une autre solution. Quel plaisir offrait un mystère résolu ? Ce n'était qu'un fait de plus, sans intérêt, ancré dans la réalité et dénué de toute séduction potentielle.

Il reposa le cube sur la cicatrice qui servait d'étagère et examina sa dernière livraison de contrebande. Connie avait tout chargé méthodiquement dans le scanner, et il l'avait transféré dans les filaments sécrétés par Évangeline à son intention. Il avait déjà passé chaque enregistrement deux cent soixante-douze fois. En plus de l'élégante sélection de romans policiers qu'il avait demandés, (essentiellement Christie, MacDonald, Ferradson et Doyle), il y avait également d'autres documents, en particulier une *Abominable histoire d'Epsilon*. Qui le perturbait.

Il se souvenait d'Epsilon. Très précisément. Le Conservatoire ne les avait pas prévenus de leurs intentions. Il n'y avait pas eu le temps de préparer les Aniles. Évangeline et lui étaient aux premières loges. Quand Tug avait repris conscience, ils se trouvaient à un quart d'année-lumière de leur dernière position connue. L'équipage humain était resté trop longtemps en

transommeil ; aucun n'avait survécu. Et Évangeline elle-même avait été quasiment anéantie par l'intensité des émotions émises par l'extérieur. Il ne parvenait toujours pas à lui faire comprendre ce qui s'était passé. Ni à quel point la maladie mortelle que les Humains avaient déclenchée devait être farouchement et impitoyablement combattue. Le Conservatoire avait tardivement émis des excuses à tous les Anilvaisseaux qui avaient subi ce choc émotionnel. L'explication qu'ils avaient fournie était plausible. Mais l'*Abominable histoire d'Epsilon* faisait état d'autres facteurs, plus troublants. C'était inquiétant. Il s'efforça d'oublier ces pensées désagréables.

Ses nouveaux romans policiers l'y aidèrent. Tug passa encore une fois ses antennes dans le faisceau de filaments, laissant glisser les titres alléchants sur ses extrémités sensorielles. Bien qu'il les ait déjà passés en revue de nombreuses fois, il avait décidé de traiter chaque œuvre individuellement pour mieux la disséquer et la savourer. Avant la fin du voyage, il allait tenter de comprendre totalement chacun de ses nouveaux enregistrements. Il n'y réussirait pas. Voilà en quoi la littérature humaine était merveilleuse : la plus grande partie en était si impénétrable que l'on pouvait y réfléchir pendant des années sans jamais la comprendre totalement. Et cette dernière collection… Il la caressa à nouveau de ses tentacules. Cette dernière collection était mystérieuse. Elle l'intriguait de plus en plus à mesure qu'il savourait les mots et les images qui les accompagnaient.

À part la cassette *Epsilon*, toutes les autres étaient de la littérature humaine de type « énigmes ». Universellement considérées par les Arthroplanes comme le plus grand accomplissement culturel des Humains, les énigmes posaient des problèmes soigneusement élaborés, impliquant généralement une mort ou une disparition inattendue. Les meilleures du genre étaient agrémentées de fausses pistes délibérément introduites par le créateur, dans le but d'empêcher le lecteur de les résoudre. Comme elles se déroulaient dans une grande diversité de lieux et d'époques, chacune nécessitait une étude approfondie de la culture et de la langue contemporaines avant qu'un Arthroplane ne puisse entreprendre la tâche délicieuse d'en trouver la clé. Tug

s'enorgueillissait d'avoir résolu un grand nombre d'énigmes policières variées. Nancy Drew aurait été fière de lui, et les Hardy l'auraient cordialement accueilli comme compagnon, il en était sûr.

Plusieurs énigmes de ces nouveaux enregistrements étaient l'œuvre de Rex Stout, maître en la matière. Une autre avait été conçue par un auteur qui lui était moins familier, un certain John D. MacDonald. Son premier examen l'avait déjà plongé dans l'étude de l'architecture marine et du développement côtier, ainsi que des jeux de cartes humains, pour mieux apprécier le problème. Les enregistrements comportaient d'autres énigmes policières classiques et Tug se disait qu'il lui faudrait les étudier. Il ne serait pas éternellement enkysté.

Avec un frisson de plaisir coupable, il redirigea son attention sur d'autres filaments. De contrebande. C'était le terme. Copiés pendant que John était en transommeil, d'après les bandes qu'il avait eu la négligence de laisser chargées sur le scanner de sa bibliothèque. Il semblait à Tug que cette fois-ci, il avait été plus facile de fracturer le code de sécurité de John. D'habitude, celui-ci était plus prudent, et plus enclin à garder secret ses plaisirs personnels. Surtout ceux que Tug était susceptible d'apprécier.

Tug essaya de ne plus penser à la facilité avec laquelle il avait pénétré dans la cachette de John. C'était sans doute grâce à une meilleure connaissance de John et à une expérience accrue dans le déchiffrage des codes. Quoi qu'il en soit, il avait découvert un trésor, cette fois. Le poète Montemorossi représentait une délicieuse énigme. Qui était-il ? Un poète important, Tug en était sûr, sinon John ne s'en serait pas préoccupé. Il savait que John jugerait cela très impoli, voire criminel, s'il savait que Tug partageait ses centres d'intérêts. Mais il n'y avait pas de raison qu'il s'en aperçoive. En outre, il ne parvenait pas à les oublier. La poésie, plus que toute autre énigme, offrait des problèmes sans solutions claires, des questions sans réponses, des réponses sans questions. Ce genre mineur ne méritait peut-être pas l'attention des érudits, ni les méditations d'un cosmonaute, mais Tug adorait ça. Il sélectionna un poème et s'enveloppa fermement dans les filaments qui allaient le lui transmettre.

Avant de s'installer confortablement, il se brancha aux ganglions d'Évangeline. Elle poursuivait sa route, mais recommençait à s'ennuyer. Pourquoi devaient-ils retourner sur cette petite planète hostile ? Il savait à quel point ça la chagrinait. Pourquoi l'obligeait-il à y aller ?

Il la calma de son mieux et répéta le programme de la mission qui figurait dans le rapport de John. Ils se rendaient sur Terra parce que des Humains de Castor et Pollux avaient fédéré leurs ressources et les avaient chargés d'y aller. Ils mettaient en doute l'affirmation du Conservatoire selon laquelle Terra était une planète morte et, de surcroît, incapable d'être ressuscitée. Naturellement, c'était triste, mais il fallait comprendre que les Humains étaient très attachés sentimentalement à leur planète. Même si le Conservatoire avait prouvé, modèles à l'appui, que rien n'avait pu survivre sur Terra aux changements climatiques cataclysmiques, les Humains persistaient encore à espérer, et des organisations comme Terra Affirma encourageaient cruellement ces espoirs par des affirmations disgracieuses selon lesquelles le Conservatoire racontait des mensonges.

Elle ne comprenait pas.

Si Tug avait été Humain, il aurait soupiré. Mais les Arthroplanes avaient compris depuis longtemps les limites de l'intellect des Anilvaisseaux. Seules, les idées les plus simples leurs étaient compréhensibles, et les efforts fournis pour les éduquer ou augmenter leur niveau intellectuel ne faisaient que les perturber et les rendre imprévisibles, au point qu'ils en devenaient incontrôlables et dangereux. Il se demandait parfois s'il ne donnait pas trop d'explications à Évangeline, si ses efforts ne lui causaient pas plus de peine que n'en pouvait supporter son esprit simple. Oserait-il lui expliquer ce que signifiait « mensonges » ? Peut-être pas. Mieux valait le reformuler en termes plus facilement acceptables.

Terra Affirma voulait être sûre que Terra était bien morte. Le Conservatoire leur avait donc donné la permission d'aller collecter de nouvelles données. Évangeline et Tug allaient y conduire John et Connie, et ils lanceraient les sondes et les satellites qui allaient récupérer ces données. Pendant un petit moment, ils allaient tous faire le tour de Terra pour l'étudier.

Puis, une fois les données collectées, ils retourneraient sur Delta. Et ensuite Terra Affirma consacrerait tous ses fonds à financer les programmes de recyclage plus efficace, et tous ses membres s'efforceraient d'être plus harmonieux et ne diraient plus rien pour perturber les autres Humains qui étaient déjà harmonieux. Est-ce qu'elle comprenait à présent ?

Elle obéirait.

Tug se rendait compte que de parler de la petite planète hostile déstabilisait Évangeline. Il lui rappela qu'en récompense elle pourrait avoir tout le slag de la station de recyclage qu'elle voulait, assez pour lui donner l'énergie de nombreux accouplements. Cela sembla la calmer, puis elle demanda si on ne pourrait pas faire demi-tour pour avoir le slag et s'accoupler d'abord, puis aller voir ensuite la vilaine planète ? Non c'était impossible, lui rappela-t-il, et quand elle protesta, il lui montra un jeu géométrique que les Humains avaient inventé très longtemps avant, une méthode pour diviser un segment de droite, n'importe lequel, en deux parties égales. Puis il lui expliqua qu'elle pouvait encore diviser chaque segment de droite, et obtenir encore deux parties égales. Encore et encore. Et les deux parties égales deviendraient de plus en plus petites, mais il y en aurait toujours deux et elles seraient toujours parfaitement égales. Toujours, éternellement. C'était exactement le genre de distraction qu'adoraient les Aniles, et Évangeline en fut ravie. Il se débrancha doucement de son ganglion et la laissa seule avec son nouveau jeu.

Dans le rêve de Raef, il n'était pas l'un des nombreux Humains sans visage qui s'étaient précipités, à pied, à bicyclette ou en jet vers les points d'évacuation. Il n'avait pas attendu dans la queue pendant des heures pour être ensuite refoulé, comme tous ceux qui avaient fait de la prison, ou étaient atteints de maladies ou de tares génétiquement transmissibles. Il n'avait pas vu tous ces jeunes gens au corps parfait, bardés de diplômes, dépasser les barrières et entrer dans les bâtiments. Non. Ce genre de conneries n'était pas pour lui.

Il avait été repéré immédiatement. Les Arthroplanes l'avaient vu tout de suite pour ce qu'il était, l'avaient appelé et lui avaient

dit devant tous les autres : « Voilà le genre d'homme que nous recherchons pour être votre chef. Cet homme a la détermination nécessaire pour vous conduire de cette planète moribonde vers un monde nouveau. » Il rejouait la scène des milliers de fois, de mille façons différentes. Parfois, il était sur une estrade devant la foule des émigrants et l'accent nasalisant de la voix synthétique des Arthroplanes résonnait dans les haut-parleurs. Parfois, il était debout devant une longue table où étaient assis le président et les directeurs du cabinet qui le regardaient avec des yeux ébahis, tandis que sur un téléviseur grand écran, une vidéo leur annonçait qu'il était celui dont ils avaient besoin.

[Mais tu n'étais même pas vivant quand la première évacuation a eu lieu], interrogea la voix de sa mère. Perplexe. Désolée.

Ce ne sont que des rêves, maman. Mes rêves. C'est comme ça que ça aurait dû se passer. Il aurait dû être là depuis le tout début. Ces rêves l'avaient distrait pendant des milliers de cycles de stimulation, pendant un nombre incalculable d'années. Il savait au fond de lui qu'il rêvait d'une gloire qui le ferait briller aux yeux d'une génération disparue. Mais, en même temps, il en tirait une satisfaction particulière. Car en vérité ils ne l'avaient pas reconnu. Ils n'avaient même pas voulu de lui. Enfin, sa mère peut-être, mais personne d'autre. Ils l'avaient toujours laissé de côté et ignoré. Toujours trouvé des façons de lui dire qu'il n'était pas aussi bien que les autres. Oh, évidemment, ils essayaient de lui coller poliment des étiquettes : « Dyslexique », « Apprentissage difficile », « Handicapé social », « Mémoire remarquable, mais incapable de s'intégrer dans la vie quotidienne. », « Incapable de réagir aux stimuli sociaux habituels de manière acceptable. », « Résultats de tests contradictoires. », « Résultats de tests non concluants. », « D'autres tests sont recommandés. », « Aide psychologique à envisager. », « Incapable de développer complètement son potentiel. » Ils agissaient toujours comme s'ils lui accordaient beaucoup d'attention parce qu'ils s'intéressaient vraiment à lui. Mais c'était juste pour pouvoir le mettre dans une classe différente, lui faire repasser test sur test, lui reprocher d'être responsable des bagarres dans lesquelles il était impliqué et le

punir parce que les autres l'embêtaient ou le battaient. Et faire comme s'il était trop bête pour qu'on s'occupe de lui. Il était sorti de l'école avec un diplôme et avait trouvé un emploi. Il avait été embauché par l'un des Centres pour l'égalité des chances des émigrants à bas revenus. Et il avait réussi, il avait décroché les tests physiques. C'était ce qui comptait le plus pour eux, qu'il soit en bonne santé. Un monde entièrement nouveau l'attendait.

Et c'est là qu'ils avaient découvert son cancer, et lui avaient tout enlevé, comme d'habitude, à cause d'éléments dont il n'était pas responsable.

Alors il avait rêvé comment il voulait que les choses se passent.

Dans son rêve, il s'était rendu en stop directement de Walla Walla au centre de chargement du désert de l'Arizona. Il n'avait appelé ni prévenu personne. Qui aurait-il pu appeler ou prévenir ? Il était devenu tout rouge à cause du soleil d'Arizona, mais la chaleur du soleil de la Terre n'avait pas suffi à réchauffer son regard de neige grise ni à changer sa démarche voûtée de taulard. Les gens continuaient à s'écarter sur son passage, lui jetant un coup d'œil avant de détourner le regard, surtout les femmes. Sauf ceux qui le reconnaissaient à cause de son portrait transmis à la télé, dans les journaux ou par fax. Ceux-là le dévisageaient, mais il ne baissait pas les yeux. Et ils finissaient toujours par détourner les leurs et par s'éloigner. Exactement comme dans la vie réelle.

Arrête. Arrête de gâcher ton rêve. La vie réelle n'a plus d'importance à présent.

Parce qu'ils étaient tous morts sauf lui. Et pas seulement eux, mais leurs enfants, leurs petits-enfants et leurs arrières petits-enfants. Tous morts et réduits en poussière. Parce que finalement il avait gagné, de la seule manière qui comptait. Il leur avait survécu à tous. Leur survivait et continuerait à leur survivre pendant des siècles et des siècles. Il allait rêver dans sa matrice et se réveillerait, quand Tug le déciderait, le temps d'une semaine, d'une journée ou d'un mois. Il aurait toujours son corps d'homme sain. Voilà une chose qu'il avait gagnée. Il faudrait une éternité pour que le cancer le rattrape. Le transommeil en ralentissait considérablement l'évolution. Alors il se réveillait,

s'étirait, prenait sa douche, mangeait et Tug lui racontait ce qu'il était advenu de la race humaine pendant son sommeil. Puis il lui faisait faire le tour du vaisseau, le promenait dans son domaine. Il lui montrait tous les gadgets des cabines des Humains pour s'assurer qu'il savait les faire fonctionner. Puis Tug lui posait des questions et l'écoutait, l'écoutait vraiment, tandis que Raef lui racontait ce qu'avait été l'ancienne Terre.

Ensuite, Tug lui ouvrait sa matrice et il s'y faufilait à nouveau pour replonger dans ses rêves de transommeil. Comme un Pharaon qui retournerait à son sarcophage, en quelque sorte. Élu. Royal. Mort. Mais dont la vie dans l'au-delà était matériellement prévue. Et quand il se réveillait à nouveau, une ou deux autres générations de sa race étaient retournées à la poussière. Mais lui était encore en vie.

Le dernier véritable être humain de l'univers.

Il avait été ébranlé la première fois qu'il s'en était rendu compte. Il n'en était pas encore revenu. Ce n'était pas la dernière fois que Tug l'avait réveillé complètement, mais trois, non quatre fois plus tôt. Il y avait des centaines d'années, probablement. Tug l'avait sorti du transommeil juste pour le promener dans le vaisseau et lui parler de choses sans importance. De comptines, de chansons populaires, et même de jingles d'anciennes publicités. Comme d'habitude, il avait émergé comme s'il se réveillait après une légère cuite. La langue pâteuse, les yeux collés et le nez plein, mais avec en plus une sensation pénible au niveau du nombril et la lassitude des muscles engourdis. Sortir à quatre pattes de la douceur molle et de l'humidité répugnante de la matrice lui donnait toujours l'impression de sortir d'un ballon dégonflé. Il s'était étiré pour se mettre sur pied dans une cellule dont les parois lui faisaient penser à des tripes, sauf qu'elles étaient dures comme de la pierre. Il s'était mis debout, tremblant, comme la première fois qu'il avait essayé de marcher après avoir été au lit avec une pneumonie pendant trois mois, quand il était petit. Curieux comme il se rappelait distinctement cette première fois. Comme si elle préfigurait toutes les maladies à venir. Il avait cette même sensation d'avoir les muscles remplacés par des bandes de caoutchouc trop tendues. L'apesanteur semblait presque normale. Il s'était réveillé ainsi

plusieurs fois depuis. Il laissait traîner la main sur la paroi côtelée tandis qu'il sortait, mi nageant, mi trébuchant, de la cellule de l'Anile par une sorte d'échelle souple qui descendait dans les quartiers réservés aux Humains.

Il éprouvait toujours un étrange soulagement en émergeant dans un couloir tubulaire aux parois familières de plastique et de métal. Du moins, on aurait dit du plastique et du métal. Tug appelait ça autrement, bioplastique, moulage cellulaire, des conneries de ce genre. Raef s'en moquait. Ce qui comptait, c'est que ça ressemblait à des murs et des plafonds normaux, pas comme s'il marchait à quatre pattes dans les entrailles de quelque chose.

Le couloir s'étendait à l'infini. « Un jour, lança-t-il dans le corridor désert, un jour je serai tellement faible que je me coucherai ici pour mourir. Qu'est-ce que vous ferez à ce moment-là ?

— Je donnerai ordre à l'équipage de se débarrasser de votre corps », l'informa Tug avec le plus grand calme. La voix venait de nulle part, de partout. Raef ne se souciait ni d'où ni de comment elle lui parvenait et ne posait jamais de questions.

« Mais je vous manquerai », lui rappela Raef qui avançait en trébuchant dans le couloir. Il ratait une prise sur deux, et perdait l'équilibre en cherchant à se rattraper. Il n'avait pas froid et pourtant il frissonnait. Il passa successivement plusieurs portails. Chacun conduisait à une cellule matricielle et il se souvenait du temps où toutes ces cellules étaient occupées, avec de six à dix matrices en activité dans chaque. Comme une ruche d'abeilles en hibernation.

Ses muscles se plaignaient. Pas seulement ses muscles habituels, mais ceux de son estomac, de sa gorge et même ceux de son rectum lui signifiaient : c'est trop, retourne te coucher. Il ressemblait probablement à un poisson tropical malade, à filer brusquement en avant, puis à flotter en tremblotant une seconde avant de foncer à nouveau.

« Oui, vous me manqueriez, admit Tug. Vous êtes unique en votre genre, Raef. »

Raef atteignit l'extrémité du couloir. Il y avait une écoutille, dont il déclencha l'ouverture en tapant un code avant d'entrer

dans une cellule. Il ne se rendit compte à quel point le couloir était obscur que lorsque les lumières de la cellule le firent larmoyer. Derrière lui, le corridor replongea dans l'obscurité. « Faut que je m'assoie une seconde », annonça Raef en se hissant sur une couchette. Attachée au mur, franchement ! Raef soupçonnait qu'ils avaient conçu ces pièces pour l'apesanteur de manière si bizarre non pas parce que c'était nécessaire, mais simplement parce qu'ils le pouvaient. Il s'assit en respirant avec force pour laisser son esprit adapter la notion de « sol » à sa position actuelle.

« Alors ? » interrogea-t-il au bout d'un moment, comme Tug restait silencieux. Il savait qu'il l'observait.

« Pourquoi vous asseoir alors que vous pourriez vous reposer aussi efficacement en restant simplement immobile ?

— Pour la même raison que je vais m'habiller, et manger un morceau. Parce que je suis un Humain.

— Mais vous ne devriez avoir ni trop chaud ni trop froid. Ces pièces ont été conçues pour le confort de votre espèce. Vous ne devriez pas non plus avoir besoin de nourriture dès que vous sortez de la matrice. À moins d'un mauvais réglage. Vous avez une sensation de faim ou de soif ? »

Raef se gratta la nuque. Ses foutus cheveux lui descendaient au milieu du dos, malgré l'usage des inhibiteurs. Il aurait eu la barbe d'un vieux grand-père si Tug n'avait pas insisté pour lui faire utiliser l'éliminateur facial. Il réfléchissait à la question de Tug. « Non. Je n'ai pas vraiment faim ni soif. Mais bon sang, quand on se réveille, on prend son petit-déjeuner et on s'habille. Dites donc, Tug, demandez à Évangeline de me servir du café, des tartines, des œufs et du bacon. Et du jus d'orange.

— Vous savez bien que nous n'avons aucune de ces substances. Et si vous mangez trop, vous allez devoir rester éveillé assez longtemps pour que votre organisme élimine, avant de retourner dans la matrice.

— Bon, d'accord, dit Raef. Donnez-moi juste de la soupe, O.K., Tug ? Et pas de conneries. »

Tug ne disait rien. Raef entendit la machinerie du synthétiseur se mettre en marche. Il savait qu'il y avait une manière de la commander de son côté et qu'il aurait pu juste

appuyer sur un bouton ou taper sur un clavier pour passer une commande tout seul. Mais à quoi bon être skipper de secours si on ne le faisait pas savoir de temps à autre à l'équipage ?

Il se tourna donc vers un distributeur de vêtements, le déclencha et en extirpa l'ensemble de papier. Tunique, pantalon et ceinture. Génial. Toujours la même couleur rosâtre, en plus. Il laissa la tunique et la ceinture flotter autour de son visage pendant qu'il enfilait le pantalon. Il perdit l'équilibre et se mit à faire des cabrioles en s'efforçant d'enfiler la deuxième jambe, tandis que la tunique essayait de l'étouffer. Raef s'agita furieusement dans tous les sens avant de se rappeler les conséquences encourues. Il se força à s'étendre à plat en l'air et resta suspendu sans bouger jusqu'à ce qu'en dérivant il arrive à proximité d'une prise.

S'accrocher à quelque chose pour essayer de s'habiller. Amusant. Et quand il eut fini, le bas de son pantalon lui arrivait à mi-mollets et la tunique dépassait à peine sa taille. « Tug ! Qu'est-ce que c'est que ces fringues, bon sang ! Vous m'avez donné la mauvaise taille ou quoi ?

— Quel est le problème ?

— C'est beaucoup trop petit. Trop serré. Regardez ! » Raef fit une pirouette au ralenti, puis s'arrima à nouveau à une poignée pour se rapprocher du distributeur de nourriture à la force des bras.

« Je vois votre problème. Tous les vêtements ont été récemment révisés dans un souci d'économie de tissu et pour mieux correspondre aux formes des membres de l'équipage. On a découvert que les vêtements amples présentaient un risque de sécurité. La chaleur de votre corps va rapidement élargir votre tenue qui deviendra plus confortable.

— Sûrement ! Je ne me sentirais jamais à l'aise dans ces trucs-là même si j'étais un Munchkin ! » Raef ouvrit la porte du distributeur et prit un plateau où les aliments étaient attachés. Il s'éloigna d'une poussée et atterrit juste sur une couchette. Aussi agile qu'un chat, une fois qu'il retrouvait ses réflexes.

« Un Munchkin ? »

La voix synthétique de Tug exprimait une curiosité insistante, comme à chaque fois que Raef utilisait un mot inhabituel.

Parfois, avant de s'endormir ou pendant ses cycles de stimulation, Raef s'amusait à penser à des mots que Tug n'avait probablement jamais entendus, et les notait mentalement pour les employer plus tard à son intention.

« Oui, vous savez, un Munchkin. Un des petits bonshommes verts qui vivent sur Oz. Les grands copains de Dorothy et l'Homme de fer. »

Raef posa le plateau sur l'accoudoir et en détacha un récipient chaud. Tiède. C'était toujours tiède, jamais chaud. Pas moyen de convaincre Tug que le café devait être chaud, au moins au début. Même si ce n'était pas du café et ne contenait pas assez de stimulant pour énerver une souris. Il planta fermement le bec de succion et but une longue gorgée. Ce qui nettoya les glaires qu'il avait dans la bouche et la gorge, lui faisant prendre conscience qu'il était congestionné.

Il poussa un soupir de soulagement. « Je devrais toujours avoir ça à mon réveil, Tug. Pour nettoyer les saloperies que j'ai dans la gorge, pour que je puisse parler. Bon. Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

— Je n'ai aucune référence aux Munchkins. Pouvez-vous me suggérer des titres à ce sujet ? » Quelle que soit la raison pour laquelle Tug avait à l'origine décidé de le réveiller, le nouveau mot la lui avait fait oublier.

« Oh, bien sûr. » Raef adorait ce rôle-là. « Cherchez un vieux livre, ou le film. Ça s'appelle *Le Magicien d'Oz*. Vous y trouverez tout sur eux, et plein d'autres trucs. Des singes volants, des méchantes sorcières, des épouvantails qui parlent, l'Homme de fer. »

Tug restait silencieux. Un long moment. Raef eut le temps de boire presque tout son café, de manger ses bâtons protéinés et leurs enveloppes comestibles, et une espèce de pâte feuilletée avec une garniture rouge. L'emballage était d'une couleur grise répugnante. C'était probablement bon pour la santé, mais pas question que Raef le mange. Il le bazarda avec le verre à café dans le recycleur et fourra le plateau dans une nettoyeuse. Il retourna à sa couchette.

« Vous êtes coincé ? » demanda nonchalamment Raef. Vu le temps écoulé, il connaissait la réponse.

« Oui. C'est apparemment dans la littérature obsolète, qui a été abandonnée, faute de place et d'intérêt. Il se pourrait qu'il existe une édition de mémoire collective dans un entrepôt sur Pollux. Il est classé en littérature enfantine.

— Ouais. C'était un genre de conte de fée, en fait. Pourtant, il se trouve que je l'ai lu. Ou, plus précisément, c'est le maître qui nous l'a lu. Au cours élémentaire, je crois que c'était.

— Et vous vous en souvenez ? » La voix de Tug était pleine d'espoir.

« Vous le savez bien. Vous croyez que c'est quoi, la mémoire totale ? Vous le voulez maintenant ? Ça commence comme ça : *Le Magicien d'Oz*, de Frank L. Baum. Chapitre premier. Le cyclone. Dorothy habitait au beau milieu des grandes prairies du Kansas, avec…

— Attendez, s'il vous plaît. Il faut que je demande à Évangeline de préparer les filaments enregistreurs. Il y en a pour peu de temps.

— Bon, O.K. » Raef adorait quand Tug prenait ce ton respectueux et enthousiaste. Ce serait atrocement chiant, comme d'habitude, de réciter la totalité du *Magicien d'Oz* de mémoire, et quand il aurait fini il serait prêt à retourner en transommeil. Mais ça faisait du bien, aussi, de savoir qu'il avait tant de trucs dans le cerveau qui n'existaient plus nulle part ailleurs. Ça lui donnait du pouvoir. Non seulement il était le dernier de son espèce, mais le détenteur de tant de choses qui avaient été abandonnées dans l'évacuation. Bon Dieu, la race humaine avait été obligée de laisser pratiquement tout. Que des Humains, pas d'animaux, ni de plantes, de poissons ou d'insectes, rien. Les seuls livres et autres trucs de ce genre étaient en papier biodégradable. Et tout ça devait être transféré sur des supports qui devaient « s'harmoniser » avec la nouvelle planète. Tous les vieux enregistrements devaient être décomposés et recyclés par l'intermédiaire des Humains. Venez, vous et vos connaissances. Laissez vos vêtements, vos bijoux, votre argent, vos belles voitures et vos chevaux de polo. Laissez tout. Vous voulez être évacués, laissez ce monde comme vous l'avez trouvé. Tout nu, comme tous les autres. Ce qui avait suffi à en effrayer plus d'un. Et de savoir que vos enfants allaient devoir être changés pour

s'harmoniser au nouvel environnement en avait dissuadé pas mal d'autres.

Raef, sans bouger, réfléchit encore quelques instants. Puis il s'éleva de la couchette à l'aide des bras. « Dites, Tug, où sont-ils ?

— Pardon ?

— Où est l'équipage ? Les autres Humains ?

— Dans des matrices de transommeil. Ils ne sont que deux. »

Raef éprouva un pincement de déception. Que deux. Pas un équipage très impressionnant. Il n'avait jamais pensé à poser la question avant, mais avait toujours cru qu'un vaisseau de la taille d'Évangeline devait avoir un équipage assez important. Seulement deux ! Vous parlez d'un skipper ! Bon, mais c'était sans compter Tug et Évangeline. Et il fallait voir comme l'ensemble était énorme ! Ce n'était pas rien d'être en charge d'un vaisseau de la taille d'Évangeline.

« Je veux les voir. Dans quelle cellule sont-ils ?

— Dix-sept cent vingt. Pourquoi souhaitez-vous les voir ? » Le ton de Tug était très poli, mais Raef avait appris à l'interpréter. Ce vieux Tug était un petit peu inquiet.

« Je veux juste me rendre compte à quel point vous nous avez changés. À quoi ressemblent les Humains maintenant.

— Nous n'avons pas du tout changé les Humains. Les Humains se sont volontairement transformés eux-mêmes, pour être en harmonie biologique avec Castor et Pollux.

— Ouais. O.K. Je veux juste voir à quoi on ressemble, maintenant.

— Mais je crois que je peux vous décrire les changements. Un spécimen adulte, mâle ou femelle, est plus petit que ce que vous considériez comme la moyenne au vingtième siècle. Sa stature est plus proche de l'Humain moyen du douzième siècle, d'après les données de l'ancienne Terre. En même temps, la puberté a été retardée, si bien que notre équipage actuel vous donnerait probablement l'impression d'être composé d'enfants. Je vous assure que ce n'est pas le cas. La pubescence retardée et l'adolescence prolongée donnent à votre espèce le temps de grandir calmement et de s'instruire sans être distrait par des pulsions sexuelles. De même, l'espérance de vie de l'Humain moyen est de presque deux cents ans, selon vos critères. Le

développement intellectuel peut ainsi se poursuivre pendant une période plus grande que par le passé, ce qui conduit à l'épanouissement de philosophies et de talents artistiques inconnus des civilisations précédentes. En revanche…

« Tug, Raef interrompit le bla-bla.

— Raef ?

— Je veux les voir. Pas entendre parler d'eux, les voir.

— Ils sont dans des matrices.

— Je m'en fous. De toute façon, les membranes sont presque transparentes. Je veux les voir. Éclairez-moi le passage.

— Raef. Ce pourrait être extrêmement perturbant pour vous. »

Ce genre de réponse était pour Tug aussi près que possible d'un refus. Raef joua son va-tout. « Vous voulez que je vous raconte le *Magicien d'Oz*, oui ou non ? »

La lumière revint lentement dans le corridor.

« Merci, Tug. » D'une poussée, Raef s'écarta de la couchette et se dirigea vers le couloir. Pendant les premières minutes, l'activité lui sembla presque agréable. Puis, il ressentit les vagues tiraillements d'un tube digestif qui n'avait pas vraiment fonctionné depuis des décennies. Il ralentit le pas.

L'itinéraire le conduisait dans une série de couloirs qui traversaient des pièces fonctionnelles comme celle où il avait mangé, puis débouchaient sur d'autres couloirs. Et encore et toujours des orifices de cellules matricielles. Il tenta d'imaginer combien d'Humains l'Anilvaisseau avait transporté quand il était complètement chargé. Impossible. Beaucoup. Assez pour peupler un petit monde.

Il commençait à se demander si Tug n'était pas en train de le balader pour rien lorsqu'une cellule matricielle s'éclaira soudain devant lui. Il ralentit. Ça lui donnait toujours la chair de poule d'entrer ainsi dans une cellule matricielle et de voir dormir des Humains dont la vie était en suspens. Comme dans un vieux film pour adolescent. Au fait, un jour, il faudrait qu'il parle de ce genre de choses à Tug. Ça lui ferait probablement réviser complètement sa conception des divertissements humains.

Raef se rendit compte qu'il s'était arrêté juste devant la cellule. Bon, est-ce qu'il voulait voir à quoi ressemblait un Humain nouvelle formule, oui ou non ? Oui. Alors, allons-y.

C'était pareil que les fois précédentes. L'ambiance de la cellule était chaude et moite. L'odeur rappelait à Raef leur chienne, quand elle avait fait ses petits dans sa chambre. Seules deux matrices étaient occupées. Les autres étaient de grands sacs gris, vides, ancrés aux parois de la cellule par d'épais tuyaux gris, comme de gigantesques cordons ombilicaux.

Les deux matrices occupées ressemblaient à de gros cocons gris, sauf qu'ils étaient lisses. Les cordons nourriciers, qui entraient et sortaient, étaient gonflés de liquide. Raef eut l'impression qu'une légère pulsation les animait. Il détourna vivement le regard, écœuré comme toujours par leur aspect de tripailles. Il se propulsa dans la pièce jusqu'à voir l'un des visages endormis. La mince membrane qui le recouvrait était d'un rose grisâtre. Ce qui lui fit l'effet de regarder quelqu'un à travers des lunettes roses poussiéreuses. Mais même ainsi, ça ne suffisait pas à dissimuler à quel point le type était laid. Un gros nez et de grandes oreilles, disproportionnés par rapport à son visage. Et le visage, non, tout le bonhomme même était sacrément petit. Il lui arriverait sans doute à peine à l'épaule.

Raef s'écarta d'une poussée et s'agrippa à un barreau juste devant l'autre matrice. Il jeta un coup d'œil au deuxième membre d'équipage et détourna vite les yeux. Aussi moche que le premier. Un visage de bébé, le menton rond, mais les mêmes grandes oreilles et gros nez. Les oreilles lui rappelaient celles des chimpanzés, roses, rondes et décollées du crâne. La vague idée qu'il avait eue de demander à Tug de les réveiller pour leur parler disparut.

« Des questions ? » La voix de Tug interrompit sa rêverie. Raef eut l'impression de percevoir une note de compassion dans sa voix.

« Non », répondit brusquement Raef en se hissant par l'échelle pour sortir de la cellule matricielle. Il traversa le couloir à nouveau discrètement illuminé. La lumière, comme la voix de Raef, n'avait pas d'origine précise. Raef ne projetait aucune

ombre sur les murs. « Pourquoi ? demanda-t-il au bout d'un moment.

— Pourquoi quoi ?

— Pourquoi sont-ils ainsi ? Tout petits, comme des enfants, mais avec des grandes oreilles et un gros nez ?

— Ils vous donnent l'impression d'êtres des enfants parce qu'ils sont petits. Le capitaine n'est pas encore entré dans la puberté. Ce qui ajoute à son apparence juvénile. Le processus prend plusieurs années maintenant, et non quelques mois. Et leurs oreilles et leur nez sont plus grands parce que ce sont des Mariners. Des astronautes, vous pourriez dire. Si bien que leur vie a été rallongée par l'usage des matrices, bien au-delà même de l'espérance de vie moyenne de leurs contemporains humains.

— Mais quel est le rapport avec la taille des oreilles et du nez ? » Raef se propulsait soudain plus vite, dans sa hâte à quitter les Dumbo dormants.

« Les matrices, comme vous le savez, ne "gèlent" pas la vie. Elles ralentissent fortement le processus de vieillissement qui afflige les Humains et les limite à une brève espérance de vie. Mais les matrices ne peuvent interrompre le vieillissement, ni la croissance. Regardez vos cheveux, par exemple. Malgré l'inhibiteur, ils continuent à pousser. De même que vos ongles. Votre barbe ne pose pas de problème, parce que vous avez fait usage d'un produit plus concentré sur votre visage.

— Quel est le rapport avec les oreilles et le nez ?

— Chez les Humains, le nez et les oreilles sont des parties du corps qui continuent à croître pendant toute la durée de vie. Ces éléments étaient déjà plus accentués chez les personnes âgées de votre race, même quand on considérait que quatre-vingts ou quatre-vingt-dix ans était un âge avancé. À présent que les Humains peuvent vivre jusqu'à deux cents ans, les oreilles et le nez continuent à croître. C'est un signe de vieillissement accepté. Quant aux Mariners, qui grandissent toujours bien que les matrices leur permettent de ne pas vieillir, le grand nez et les grandes oreilles sont les signes caractéristiques de leur métier. »

Raef s'était immobilisé. Il amorça un geste de la main en direction de son visage, réprima très vite sa pulsion. Ridicule. Les

Arthroplanes n'avaient pas changé son corps. Il ne ressemblait en rien à ces deux monstres là-bas dans leur utérus.

« Raef ? » La voix de Tug avait une intonation amicale. « Allez jusqu'à la salle de service. J'ai fait préparer par Évangeline un dessert énergétique à votre intention. Et elle a maintenant les filaments nécessaires à l'enregistrement. Si vous avez envie de nous raconter *Le Magicien d'Oz*.

— Oui, d'accord. D'accord. »

Il était retourné dans la salle et avait mangé les barres biscuitées que lui avait préparées Évangeline, puis leur avait récité intégralement *Le Magicien d'Oz*. Il leur avait aussi raconté le film qui en avait été tiré, avec le cheval d'une autre couleur et les pantoufles rouges et Judy Garland qui jouait comme une petite fille. Absolument tout. Il avait fallu au moins deux ou trois jours, sauf que maintenant il n'y avait plus de jours. Seulement des cycles. Puis ils avaient évacué le reste des aliments digérés de son organisme et il était retourné dans la cellule pour rentrer en rampant dans la matrice. Et, tout en guidant le tube de connexion sur le cathéter implanté en permanence sur son nombril, il s'était dit : tu as sacrément raison, Dorothy. On n'est nulle part aussi bien que chez soi. Mais on n'est plus chez soi nulle part.

Raef ne savait pas avec certitude combien il y avait eu de réveils depuis. Mais il n'était pas le moins du monde curieux de revoir son équipage. Juste de savoir qu'ils étaient là, soumis à sa volonté. C'était suffisant. Même si c'étaient des Dumbo.

[Des Dumbos ?] s'étonna sa mère.

Il soupira dans son sommeil et se lança dans une longue explication.

Le plancher de sa cellule trembla et Tug fut arraché de sa couchette artérielle. Une autre secousse convulsa les parois pendant qu'il se précipitait vers le centre de contrôle afin de renouer le contact avec elle. Il sentit qu'Évangeline changeait deux fois de direction, à toute vitesse, comme si elle était poursuivie. La force brutale de ses émotions faillit rompre le contrôle intellectuel qu'il exerçait sur elle. Il lui injecta six nématocystes avant que leur effet calmant ne se répande dans

son organisme. Elle continuait à trembler, comme si elle cherchait à échapper en s'ébrouant de ce qui la perturbait. Il livra longuement bataille avant de séparer ses émotions des événements qui les avaient déclenchés. Lorsqu'il eut repris le contrôle mental de l'Anile, il vérifia l'état des Humains. Ils étaient tous intacts.

Il n'y a pas de dégâts, lui dit-il pour la réconforter. Et, devant son peu d'intérêt pour la santé des Humains, il la réprimanda. Avait-elle réfléchi une seconde au mal qu'elle aurait pu leur faire à tous, en réagissant de la sorte ? Ne savait-elle pas qu'elle devait maîtriser ses émotions, pour l'harmonie et le bien-être de tous ceux qu'elle portait en elle ?

Si, si, bien sûr, elle le savait, mais elle avait eu tellement peur. C'était exactement comme la dernière fois, quand les autres Aniles lui avaient annoncé la nouvelle, elle avait bien perçu leur agitation. Encore les Humains, toujours eux, qui bousculaient tout, qui changeaient les choses, qui mouraient, encore et encore, mais en grand nombre et en même temps cette fois. C'était si dégoûtant, si choquant, si inharmonieux.

Encore deux nématocystes, soigneusement positionnés et retirés avant d'être complètement vides. Il faudrait des mois pour que l'organisme de Tug refasse ses réserves de poisons calmants. Les balbutiements d'Évangeline se ralentirent. Il avait le temps à présent de faire le tri dans ses pensées. Tug s'immobilisa, accroupi sur l'artère neurale de l'Anile.

Un grand nombre d'Humains étaient morts, une fois encore ?

Affirmatif. La réponse était si nonchalante qu'il se demanda s'il n'avait pas forcé la dose de sédatif.

Où ? Évangeline, où ? Quelles sont les coordonnées de l'endroit où beaucoup d'Humains sont morts soudain ? Non, plus précisément, pas seulement dans quel système solaire. Sûrement à proximité de Castor et Pollux, c'étaient les seules planètes qui avaient un grand nombre d'Humains susceptibles de mourir. Non, plus précisément encore. Tug analysa sa réponse. Il éprouvait des sentiments contradictoires, qu'il dissimula soigneusement à Évangeline. Colère et dégoût de ce que faisaient les Humains, à cause de leur nature proto-carnivore. Et le même frisson d'excitation que lorsqu'il lisait les premiers chapitres d'un

roman policier. Il imagina les dégâts sur la station Delta, calcula le temps écoulé depuis qu'ils en étaient partis, puis envisagea les explosions accidentelles qui avaient envoyé des sous-sections G-A-1/2 dans le vide sidéral. Rien de grave, dit-il distraitement à Évangeline pour la rassurer, il ne fallait pas prendre cela trop à cœur, c'étaient des choses qui arrivaient. Ce qui comptait, c'était d'accomplir sa mission. La partie de la station qui avait été soufflée n'était pas essentielle. Les Humains qui l'habitaient étaient très âgés, et avaient déjà entamé le processus que les Humains appelaient « mourir ». En peu de temps, de toute façon, ils seraient partis. Calme-toi. Et reprends ta course.

Il sentit qu'elle réagissait, mollement mais précisément, soulagée de lui laisser prendre en charge son angoisse et sa peur en lui transmettant le calme en retour. Il lui soutirait ses émotions désagréables, comme dans l'ancienne médecine des Humains les sangsues soulageaient les malades de leurs sanies. Talbot aurait aimé cette comparaison, se dit Tug. Il aurait été content de mes progrès.

Tug essaya de faire l'estimation en années humaines pour admettre finalement que l'espérance de vie de Talbot avait été dépassée depuis la dernière fois qu'il l'avait vu. Cent vingt-sept ans auparavant, en années humaines, Talbot avait embarqué sur l'Évangeline, pour un unique et bref voyage de seulement quarante années lumière aller-retour. Mais Talbot avait opté pour un grand nombre de périodes de réveil. Il avait donc passé ainsi près de vingt ans en compagnie de Tug, tandis que John dormait du sommeil du juste, totalement inconscient que son homme d'équipage initiait Tug aux mystères de la nature humaine. Quand John, à son réveil, se rendit compte à quel point Talbot avait vieilli, il l'avait renvoyé sur-le-champ. Mais c'était trop tard. Tug, non plus que ses relations avec John, n'avaient jamais été les mêmes depuis. Talbot avait donné à Tug les clés permettant de percer John à jour.

Talbot avait éloigné Tug de son étude exclusive des romans policiers pour l'entraîner vers une vue d'ensemble de la littérature. Et la poésie, avec ses parfums de mystère, lui avait servi d'appât. De la poésie, Talbot avait, inévitablement selon Tug, bifurqué vers les écrits politiques et philosophiques. Il avait

ainsi bouclé la boucle et montré à Tug qu'on ne peut pas étudier une seule facette de la littérature humaine. Il fallait avoir en toile de fond la totalité des humanités avant de pouvoir en aborder la compréhension.

Même après le départ de Talbot, Tug avait suivi sa trace. Les visites de John au port avaient signalé à Tug quelque chose d'intéressant. Il ne lui avait pas été difficile de découvrir ses activités secrètes de marché noir de documents, ni le fait que John était un client régulier. Talbot avait refusé que Tug intègre sa clientèle. Mais grâce à tout ce qu'il savait, il ne lui avait pas été difficile de lui forcer la main. Et, vers la fin, Talbot avait surmonté sa rancœur vis-à-vis du chantage de Tug et avait même tenté de le rallier à ses malheureuses idées politiques, en joignant aux enregistrements destinés à Tug des documents qu'il n'avait pas demandés.

Et voilà que Talbot était mort. Il avait su que la fin était proche. C'est pour cette raison qu'il lui avait envoyé cet enregistrement sur la station Epsilon. Comme un dernier effort pour gagner Tug à sa façon de penser. L'imbécile. La seule chose que prouvait sa mort, c'est qu'il avait été stupide. Il avait déblatéré sur les injustices du système institué par le Conservatoire, s'était révolté contre leur insistance à vouloir totalement contrôler l'existence humaine. Et il était mort. Mort en prouvant qu'il avait eu tort.

« Je vous l'avais dit, Talbot… » Tug murmurait pour lui-même d'une voix songeuse. « La justice et l'injustice n'ont pas d'importance. La liberté n'est pas le problème. Le problème, c'est de survivre. Si un système de survie fonctionne, si une méthode de coexistence perdure et que les espèces concernées continuent à exister, alors elle mérite de se perpétuer. C'est la race, Talbot, et non l'individu, qui compte. C'est la seule chose qui importe depuis toujours. Vous auriez pu profiter des leçons des Évadoriens, si vous aviez su ce qui leur était arrivé. Désolé, Talbot. Vous aviez tort. »

Tug nota mentalement de devoir trouver une nouvelle source d'anciens documents. Il grommelait dans sa barbe. Encore une preuve de plus. Ce n'était pas bien malin de votre part, Talbot, de détruire par votre mort un système qui fonctionnait.

6

« Connie. »

« … »

« Connie. »

Elle eut soudain conscience d'être éveillée. Elle n'ouvrit pas les yeux. Elle chercha à tâtons le branchement ombilical et le détacha. Elle sentit en retour le col de la matrice s'abaisser et s'ouvrir. Par un gros effort de volonté, elle se glissa à l'extérieur en s'aidant du plancher pour finir de s'extirper. Elle s'étira, lentement, comme le lui avait appris le programme d'entraînement, et effectua des flexions systématiques des muscles. Quelques éternuements lui permirent de se nettoyer les narines. Elle prit une profonde inspiration et ouvrit les yeux. « Oui ? » lança-t-elle dans la cellule vide.

« Bonjour, répondit Tug sans cérémonie.

— Oh, bonjour. » La surprise acheva de la sortir de sa torpeur. Réveille-toi, ma fille, se dit-elle. Tu n'es plus dans la station d'entraînement. Ni même sur l'anilnavette Trotter en train d'effectuer des voyages de routine de Castor à Pollux. Non. Tu es sur l'Anile Évangeline, et tu traverses l'espace pour un voyage marathon au long cours. Un frisson de frayeur rétrospective la transperça. Si c'était un réveil de routine, elle aurait dû y être préparée dans son sommeil et reprendre conscience en sachant où ils étaient et quels étaient ses devoirs immédiats. Comme elle n'avait aucune de ces informations, c'était peut-être un réveil d'urgence… « Tug ! Que se passe-t-il ?

— Rien. » La voix grave était apaisante. « Je me disais seulement que vous auriez peut-être envie de vous dégourdir, et d'avoir un peu de temps à vous pour mieux nous connaître,

Évangeline et moi. Je me suis aperçu que le moral de l'équipage bénéficiait grandement de quelques réveils impromptus pendant les voyages au long cours.

— Oh, sans doute. » Connie fit semblant de s'étirer à nouveau afin de gagner du temps pour réfléchir. Ceci ne figurait dans aucun manuel. Tout son entraînement avait mis l'accent sur une communication hiérarchique en vue d'une coopération maximale. La communication devait partir d'Évangeline, passer par Tug, puis John. Et c'est ce dernier qui devait lui relayer les ordres éventuels dont elle avait besoin pour effectuer correctement sa tâche.

Mais rien ne se passait jamais dans les règles sur Évangeline. Après leur conversation dans le module tubulaire, John n'avait jamais fait allusion à l'incident. Comme s'il voulait se défendre d'en avoir connaissance. Il avait repris la procédure normale, dès le moment où elle avait réintégré sa matrice. Ce qui semblait, d'une certaine façon, après le bref instant où il s'était découvert dans le module, encore plus bizarre. À quel point devait-elle se fier à sa mise en garde des réveils impromptus comme celui-ci ? Avait-il voulu lui donner un ordre, ou un conseil amical ? En fait, elle ne pouvait guère retourner directement à sa matrice. Il allait falloir qu'elle se débrouille seule et tire ses propres conclusions. Tug ne pouvait quand même pas être si méchant.

Tug lui avait donné une « explication » selon laquelle elle n'avait pas commis de délit en lui transmettant les enregistrements. Mais après la mise en garde de John, cette explication sonnait faux. Elle se demandait si la réserve qu'elle avait adoptée à l'égard de Tug était une simple précaution ou une véritable paranoïa. Quoi qu'il en soit, Tug avait réagi en devenant de plus en plus formel. Elle commençait à se dire qu'elle avait mal interprété son excentricité, basée uniquement sur quelques rares conversations et une requête bizarre.

Jusqu'à ce moment.

Elle jeta un coup d'œil à la cellule matricielle. John était encore plongé dans le transommeil. Alors, vas-y, demande, ne sois pas timide. « Est-ce que John va bientôt se réveiller ?

— Non, je ne le crois pas. Il peut être tellement zélé que cela devient un obstacle à la communication, à mon avis. Cela vous ennuie ?

— Je ne sais pas », répondit-elle honnêtement. L'étrangeté de Tug était contagieuse.

« Je n'ai pas l'intention de vous alarmer, Connie. Je souhaitais seulement mieux vous connaître.

— Je vois. » Cet Arthroplane avait une manière de s'exprimer très particulière. Son vocabulaire était guindé, mais il avait réglé son synthétiseur pour lui donner un ton décontracté. Difficile de savoir comment répondre. « Je ne m'alarme pas. Sur quel point voulez-vous connaître mon rapport ?

— Eh bien… » Nuance amusée, presque un rire dans la voix. « Je ne souhaite aucun rapport de votre part. Je pensais que vous pourriez vous restaurer un peu et qu'ensuite nous pourrions parler, en toute simplicité. Où vous vous sentirez le mieux.

— Je vois », répéta Connie en reprenant ses étirements. Elle avait horreur de ce genre de situation, hors de toutes règles précises. Elle éprouva cette contraction de l'abdomen qu'aucun de ses exercices de méditation n'avait réussi à lui faire contrôler. L'angoisse. L'une de ses instructrices avait dit qu'elle était « inflexible, trop rigide dans sa façon de penser pour être vraiment un bon Cosmonaute Mariner », mais l'opinion favorable des autres avait réussi à outrepasser les doutes de cette femme. Ils avaient souligné tous les cinq sa capacité à survivre seule et sa tolérance à l'isolement. Connie avait obtenu son diplôme. Et avec les honneurs, bien que Mariner n'ait pas figuré dans les dix premiers choix de ses tests d'aptitude.

Et malgré sa Réadaptation.

Par une habile flexion, Connie se propulsa de la varangue du sol à l'échelle transversale. Elle s'éleva en flottant, avec un minimum d'effort pour un déplacement maximum, changea de direction sans heurt et continua sa progression dans le couloir. Elle adorait l'apesanteur. Elle lui permettait d'oublier qu'elle avait été une enfant gauche, plus grande que tous ses congénères, et plus maladroite aussi. Ici, dans cette Anile, elle pouvait être gracieuse. Elle dépassa la cicatrice de la greffe qui délimitait l'Anile de la gondole et continua à monter dans les couloirs de la

cabine. Le matériau biocellulaire des parois lisses était peu différent d'aspect des entrailles ondulées d'Évangeline. Peut-être un peu plus frais, mais ce pouvait être une sensation psychologique plutôt que physique. Elle se sentait généralement plus en sécurité à l'intérieur du corps d'Évangeline que dans la gondole.

Sa cabine personnelle n'était pas très éloignée de la cellule matricielle qu'elle partageait avec John. Le nettoyeur et la zone de loisirs se trouvaient juste au-delà et donnaient sur la cabine de pilotage. Elle se courba sous le nettoyeur, s'enduisit consciencieusement de gel, qu'elle arracha ensuite avec la plus grosse partie de sa peau morte. Des fragments adhéraient encore. Elle se frictionna vigoureusement. Des aspirateurs récoltaient les gouttelettes de gel et les squames qu'elle détachait. Elle était contente de ne pas peler après le transommeil. Ou, du moins, pas aussi gravement que John. Elle émergea et jeta son éponge dans le recycleur. Elle avait l'impression d'avoir un corps tout neuf. Elle se tourna vers le préparateur de nourriture et était sur le point de demander de l'eau quand un plateau surgit soudain sur le comptoir. Elle sursauta et regarda rapidement autour d'elle, s'attendant à moitié à voir apparaître John qui, réveillé, aurait commandé à manger pendant qu'elle était dans le nettoyeur.

Tug interrompit le fil de ses pensées : « Je l'ai fait préparer pour vous par Évangeline. Je me suis dit qu'une boisson chaude pourrait vous éclaircir la gorge et vous aider à parler.

— Merci, répondit-elle gauchement. Je n'ai pas encore vraiment faim, mais c'est très… délicat de votre part.

— Oui, acquiesça Tug. »

Elle prit le plateau dans le distributeur et le fixa sur le bras du canapé. Elle planta la paille dans le verre de stim chaud et but une gorgée. Tug avait raison, cela lui dégageait la gorge mieux que ne l'aurait fait de l'eau. « Merci, répéta-t-elle en le reposant sur le plateau. Je me sens beaucoup mieux. Alors, pourquoi m'avez-vous réveillée ?

— Je vous l'ai dit. Pour parler. Pour nous permettre de mieux nous connaître, indépendamment des contraintes professionnelles de l'équipage et de la hiérarchie. Ces longs

voyages deviennent ennuyeux, même pour moi. On a envie de la stimulation d'une conversation. Vous n'êtes pas d'accord ?

— Je suppose que si. » Elle but une autre gorgée de stim pour dissimuler son embarras. La nourriture du plateau avait une odeur appétissante.

« Bon. Parlons, alors. De vous, si vous le voulez bien. Votre dossier dit que votre première aptitude était Maternité. Au lieu de quoi, vous avez choisi votre douzième option, Cosmonaute Mariner. Je trouve ça fascinant, surtout que j'ai toujours entendu dire que la carrière Maternité était une option extrêmement demandée, pour laquelle il est difficile de se qualifier, et tenue en grande estime. Comment se fait-il que vous lui ayez préféré l'option Mariner ? »

Connie reposa lentement son verre sur le verrou du plateau. Son angoisse, qui s'était presque dissipée, se reforma en un nœud douloureux à la base de l'estomac. Pourquoi voulait-il savoir ça ? Était-ce ce que John voulait dire quand il avait qualifié Tug de « vivisectionniste » ? Il n'y avait pas un sujet qu'elle ait moins envie d'aborder. Mais elle était capable de s'en sortir. Un instant, elle envisagea de lui dire ce qu'elle avait vu des femmes qui étaient devenues Mères. L'exercice physique rigoureux et le régime alimentaire nécessaires pour conserver un utérus vieilli en état de fonctionnement. La frustration des innombrables tentatives d'insémination : en général, seulement une sur douze « prenait ». Le taux élevé de morts volontaires et de dépressions nerveuses parmi les Mères. Non. Elle avait peur de manifester trop d'émotion.

« Eh bien, il y a beaucoup de critères à considérer lorsqu'on choisit une carrière, Tug. L'une de mes raisons pour ne pas envisager la Maternité était la relative brièveté de cette fonction. La plupart des femmes mettent trois enfants au monde au cours de leur carrière. Si bien qu'après, disons, quinze ans, une femme doit affronter une nouvelle formation avant de pouvoir redevenir active. Ça ne me disait rien, tout simplement. Je préférais la longévité d'un Mariner, comme carrière et choix de vie. » Connie ne comptait plus le nombre de fois où elle avait déjà débité cette excuse. Elle s'interrompit pour reprendre haleine.

« C'est vrai ?

— Oui. Vous comprenez, l'augmentation de l'espérance de vie d'un Mariner me permet d'être le témoin d'un bon nombre de générations Humaines. Donc, si jamais je choisis de changer d'option de carrière, je pourrai revenir à ma quatrième option, Historienne, et utiliser dans ma nouvelle carrière le bénéfice de mes observations personnelles. » Et voilà, elle s'en était fort bien tirée. L'avertissement de John concernant Tug lui semblait maintenant un peu exagéré.

« J'ignorais votre intérêt pour l'histoire. Avez-vous une spécialité ?

— Pas encore, non. Uniquement un profond intérêt pour l'histoire de mon espèce. » Elle avait l'impression de recommencer les entretiens d'embauche. Où Tug voulait-il en venir, et pourquoi ?

« Merveilleux ! C'est une fascination que je partage. Connie, je crois que nous allons devenir de grands amis. Voici une question qui m'a toujours beaucoup intrigué : Croyez-vous que les Humains ont beaucoup changé depuis qu'ils ont quitté leur planète d'origine ?

— Certainement. » Elle n'avait pas encore faim, mais les bâtons de protéines sentaient si bon qu'elle se surprit à en sortir un du paquet. « Nous sommes adaptés à un environnement harmonieux. Physiquement, nous sommes plus petits, nous devenons adultes plus tard, cent pour cent de la reproduction se fait par insémination volontaire, nous vivons plus longtemps, nous ne sommes plus prédateurs, ni carnivores… Il y a trop de changements pour que je puisse en donner la liste. Pourquoi posez-vous cette question, Tug ? » Elle mordit l'extrémité du bâton de protéines, espérant que la question l'occuperait le temps qu'elle réfléchisse. Ce n'était pas si difficile de tenir Tug à distance. Elle se demanda encore une fois pourquoi John l'avait mise en garde.

« Je suis curieux et intéressé. Ce sera passionnant de vous avoir à bord, pour avoir enfin quelqu'un avec qui converser. Nous avons tant de choses à partager. Vous savez que je dispose d'œuvres anciennes écrites par des Humains. Beaucoup d'entre elles sont obscures et m'intriguent. Je vous interroge sur les

changements, car je me demande si un Humain contemporain serait capable d'interpréter ce qu'un de ses ancêtres a écrit ? »

Connie haussa les épaules. « Je ne sais pas. Mes points forts étaient plutôt dans le domaine de la biotechnologie et du recyclage. J'avais peu d'aptitudes dans des matières telles que la littérature et les langues. Je crois que c'est l'un des domaines d'expertise de John, en revanche. N'avait-il pas une option en littérature Humaine ? Vous pourriez l'interroger.

— Non, répondit Tug sans ambiguïté.

— Ah bon ? » Connie était intriguée par le ton aigre de l'Arthroplane. Qu'y avait-il exactement entre lui et John ?

« John m'a beaucoup déçu.

— Je vois. » Connie décida soudain qu'elle n'avait pas envie de savoir pourquoi. Il valait mieux ignorer certaines choses.

« Vous devriez en discuter avec John, hasarda-t-elle prudemment.

— Peut-être pas, répondit sombrement Tug. John ne manifeste aucune tolérance pour ce qu'il appelle mon "ingérence" dans la littérature Humaine. Il soutient qu'il faut être Humain pour comprendre l'Humanité. Je maintiens qu'avec assez de temps et d'étude, on peut tout comprendre. Mais il se moque de mes tentatives en poésie et quand j'altère pour m'amuser l'une des œuvres anciennes pour l'adapter au goût du jour, il se met en colère. Il refuse de partager ses sources avec moi. Je sais parfaitement qu'il a apporté à bord un grand choix de nouveaux documents, mais il s'en réserve strictement l'accès et n'en a ajouté aucun à la bibliothèque du vaisseau. C'est pur égoïsme de sa part. Nous en sommes arrivés au point où il m'est totalement impossible de discuter littérature avec lui. Alors que c'était l'une des raisons principales de son engagement sur l'Évangeline. C'est pour moi une énorme déception. J'ai même envisagé de le remplacer.

— Mais vous ne l'avez pas fait. Pourquoi ? » Malgré elle, Connie était fascinée. Elle prit un deuxième stick protéiné.

Il y eut un long silence, comme si Tug ne s'attendait pas à la question et n'avait pas préparé de réponse. Bizarre. « C'est un commandant extrêmement compétent. Je ne pouvais pas justifier son remplacement auprès d'Évangeline.

— Est-ce si important ? » Connie s'efforça de ne pas avoir l'air trop intéressée. La discrétion des Arthroplanes était notoire en ce qui concernait leurs rapports avec les Aniles. Les Arthroplanes que les Humains avaient rencontrés face à face étaient d'un type différent de ceux qui étaient enkystés dans les Aniles, enAnilisés. Connie avait compris qu'il s'agissait d'une sorte de cycle de mues qui leur était propre. Aucun Humain ne savait à quoi ressemblait un Arthroplane enAnilisés. Les théories variaient selon lesquelles, soit chaque Arthroplane et son Anile devenaient une seule entité symbiotique, soit l'Arthroplane était un parasite enkysté dans une Anile animale. Ils devaient se fier à la parole des Arthroplanes qui prêtait aux Aniles une intelligence et une volonté propres. Aucun Humain n'avait communiqué directement avec une Anile.

« Certes, c'est important. Vous savez sûrement à quel point les Aniles aiment la paix et la tranquillité. Si je devais renvoyer John, notre mésentente apparente provoquerait chez Évangeline une profonde affliction. Non, il vaut mieux qu'elle n'en sache rien. Elle apprécie John et est très satisfaite de ses compétences de capitaine.

— Les Aniles remarquent ce genre de choses ? » Connie termina son repas et porta le plateau au recycleur. Elle se rendit compte qu'elle se détendait. Elle réussissait à tirer de Tug plus d'informations qu'elle ne lui en donnait.

« Oui. Dans la mesure où il trouve des missions intéressantes qui leur apportent en conséquence une nourriture copieuse. Non qu'elle apprécie notre mission actuelle, au demeurant.

— Évangeline ne veut pas retourner sur la Terre ?

— C'est justement le problème. Comme vous le savez peut-être, elle était l'une des premières "chaloupes de sauvetage" et a effectué de nombreuses évacuations vers Castor et Pollux. Aucune Anile n'aime la proximité d'une planète moribonde. Elles perçoivent la discorde et s'en alarment, même si elles se sentent obligées de sauver les survivants. Évangeline ne souhaite pas retourner sur le lieu de souvenirs si désagréables. Mais c'est surtout l'idée qui l'ennuie. Elle y est déjà allée plusieurs fois. Pourquoi y retourner une nouvelle fois ? se demande-t-elle. Surtout pour une mission dont elle ne comprend pas la raison.

— Eh bien, voilà un sentiment que je partage avec elle. » Les mots discordants lui échappèrent avant que Connie ne puisse se retenir.

« Vraiment ? Pouvez-vous exprimer ce que vous ressentez, je vous prie ? »

Y avait-il une arrière-pensée derrière le ton poliment intéressé ? Jusqu'à quel point pouvait-elle parler franchement avec Tug avant qu'il ne la considère comme rebelle ? Il sembla percevoir son incertitude, car il ajouta soudain : « Vous savez, lorsque nous sommes seuls et que nous parlons de cette façon, je ne suis pas l'armateur et vous n'êtes pas le second. Je nous considère comme amis, voire confidents. C'est-à-dire comme ceux qui ne trahissent pas les secrets mutuels. Voulez-vous que nous le soyons ?

— Je… suppose, oui. » Elle n'en croyait pas ses oreilles.

« Car, bien entendu, John serait peut-être furieux s'il découvrait que je vous ai réveillée en dehors du programme, et que nous avons eu cette conversation à bâtons rompus. Ne serait-ce que pour des raisons d'harmonie, vous ne le lui direz pas, n'est-ce pas ?

— Non, bien sûr. » Voilà donc le rôle que jouait Tug. Il avait reconnu qu'il n'aurait pas dû la réveiller et lui avait demandé de ne pas le dire. C'était sa façon de lui garantir qu'elle pouvait parler librement à l'insu de John. Eh bien, peut-être qu'elle allait le faire. Peut-être que Tug pourrait lui expliquer ce qui ressemblait à des lacunes évidentes dans l'ordre de mission qu'elle avait reçu.

« Voilà ce qui m'inquiète : John et moi sommes censés retourner sur la Terre, récolter des données et revenir sur Delta avec des renseignements. C'est bien ça ?

— C'est la formulation exacte du but de votre mission, oui.

— Pourquoi ?

— Je suis surpris que vous posiez la question. La politique de Terra Affirma est bien connue. Ils cherchent à prouver que la Terre est vivable et pourrait être une solution alternative de résidence pour l'Humanité, et…

— Pas ça, soupira Connie. C'est évident. Pourquoi le Conservatoire a-t-il accordé la permission ? Tout le monde sait

que la Terre est morte. Je n'ai jamais compris pourquoi ils ont laissé des groupes comme Terra Affirma semer l'insatisfaction et l'inquiétude, et encore moins initier ce genre de mission. Je ne suis pas sûre que ça me plaise d'en faire partie. »

Tug émit un petit rire affable. « Je peux peut-être vous tranquilliser sur ce point. Croyez-vous vraiment que je laisserais mon vaisseau s'engager dans une mission de ce genre sans m'assurer d'abord que tout est clair avec le Conservatoire ? Leur position est très simple : ils accordent cette permission et autorisent Terra Affirma à déployer leurs propres ressources dans le but de démontrer que le Conservatoire a toujours eu raison. La preuve sera indéniable et anéantira l'idée que la Terre est habitable. Depuis quelques générations, la civilisation Humaine est de plus en plus déstabilisée à l'idée qu'il puisse y avoir une alternative à la vie harmonieuse dans le bioréseau de Castor et Pollux. Les Humains sont une race instable, ingrate même pourrait-on dire. Pour vivre sur Castor et Pollux, il faut beaucoup de maîtrise et de self-control, et il est nécessaire d'abandonner tous les excès que les Humains ont autrefois considérés comme leurs « droits ». Le Conservatoire le sait et cherche constamment à le rappeler à votre peuple. Mais les Humains semblent avoir besoin de ces rappels répétés. Tous ceux qui observent la race Humaine depuis quelques générations peuvent aisément repérer les signes d'alerte. Vous devenez imprudents. Quelques-uns d'entre vous se laissent aller à l'avidité, d'autres s'imaginent que la volonté seule peut vaincre les frontières naturelles. Certains croient que leur richesse les autorise à acheter des privilèges écologiques, dont d'autres se passeront pour leur permettre d'assouvir leurs excès. Nous retrouvons le même modèle de situation que lorsque Terra a dû être abandonnée. Le même modèle que nous autres Arthroplanes avons vu détruire trois autres races civilisées : les Évadoriens, les Thétiens et les Carak-a-liens. »

La ferveur contenue dans la voix synthétique de Tug la surprit. Elle hésita. « Mais je ne comprends toujours pas. Comment notre mission sur Terra peut-elle changer quoi que ce soit ?

— Pour utiliser une vieille expression, cela forcera Terra Affirma à mettre le nez dans la puanteur de la réalité. À montrer que les mêmes excès et les mêmes rêves fous de l'Homme insensible aux lois de la nature ont totalement détruit la dernière planète qui lui avait été confiée. Le Conservatoire va utiliser les propres informations récoltées par Terra Affirma pour le prouver. Les Humains seront forcés de reconnaître la nécessité des contrôles sévères appliqués par le Conservatoire. Ce qui pourra peut-être même engendrer une austérité accrue.

— Et si jamais ils ont raison ? demanda doucement Connie.

— Je vous demande pardon ?

— Et si jamais Terra Affirma a raison ? Que se passera-t-il alors ?

— Selon l'opinion du Conservatoire, ce sera la destruction totale de système social de Castor et Pollux et des stations orbitales. Trop d'Humains n'acceptent les contraintes et la discipline du Conservatoire que parce qu'ils n'ont pas le choix. Le mandat de gouvernement du Conservatoire est fondé sur l'exemple désastreux de la destruction de Terra. Si vous supprimez ce facteur, vous ouvrez la porte au renversement du Conservatoire. Certains disent que ce sera la fin de la race Humaine, car les Hommes ne pourront jamais se réadapter sur Terra. C'était un environnement incroyablement dur, Connie. »

Connie fut surprise d'éprouver un pincement de déception. « Donc, tout ceci n'a pour but que de prouver une nouvelle fois que Terra est morte ?

— Nous ne faisons que récolter l'information, lui rappela Tug. C'est le Conservatoire qui prouvera que Terra est morte. Les Arthroplanes soutiendront leur décision. Il n'y aura pas d'autres visites sur Terra.

— Tout ça ne semble pas en valoir la peine, déclara-t-elle abruptement. Aller si loin, pour observer une planète qui, d'après les données connues au départ, est presque complètement polluée ou stérile. Les Humains qui ont été obligés d'y rester faisaient des efforts désespérés pour sauver une partie de leur environnement en transplantant des plantes et d'autres formes inférieures de vie…

— Des animaux. Le mot correct est « animaux ».

— Et des animaux dans les régions les moins polluées. Mais ils savaient qu'ils ne faisaient que retarder l'inévitable. Ils savaient que les Humains ne pourraient plus survivre sur Terre que pendant quelques générations, et que la planète elle-même se dirigeait vers une absence totale de vie. Toutes les archives historiques le mentionnent. »

Connie s'interrompit. Le nœud était réapparu dans son estomac.

« La mort de sa planète d'origine est une tragédie qui transcende le temps, suggéra Tug.

— Exactement. » Connie s'efforçait de se détendre.

« En fait, c'est une citation d'un ancien poète dont j'ai l'enregistrement. Cela vous bouleverse encore, alors que ça s'est produit bien avant votre naissance ?

— C'est… J'ai eu un professeur de philosophie. Je m'étais inscrite au cours pour me distraire. Je n'avais jamais suivi d'enseignement de ce genre, si bien que je ne me rendais pas compte à quel point il était bizarre. Il semblait essentiellement concentré sur la destruction de Terra par les Humains. Il nous a dit que c'était le Péché Originel de la race Humaine. Il avait un ancien livre de mythes et légendes, qu'il prétendait être un livre de prophéties. Il disait que nous avions été chassés du Paradis parce que nous l'avions détruit et que les radiations dans l'atmosphère étaient un ange armé d'une épée ardente. Il disait que c'était un péché qui ne serait jamais pardonné et que Castor et Pollux étaient en réalité l'enfer éternel pour notre race. Tout un tas de choses de ce genre. À chaque cours, il devenait de plus en plus bizarre. Finalement, quelqu'un l'a dénoncé. Par la suite, il s'est avéré inadapté. Complètement inadapté. Il avait grandi dans un satellite de recyclage, avait suivi plusieurs thérapies et pendant un certain temps s'était comporté normalement, mais ensuite il s'était procuré de fausses références et avait fini par enseigner la philosophie, option planétaire. Personne n'a jamais réussi à savoir comment il avait quitté sa station de recyclage pour venir sur Castor, et il n'a rien avoué. Il a été renvoyé, bien entendu, et tous les gens qui avaient suivi ses cours ont dû aller en Réadaptation.

— Et c'est ma citation qui vous a rappelé tout ça ? » Tug avait une intonation légèrement perplexe.

Connie hocha la tête et prit une profonde inspiration. « Ce qui transcendait le temps, je suppose… Mais voilà le problème, Tug. Avant même que nous ayons détruit la Terre, c'était un endroit dangereux. Les animaux y suçaient votre sang, ou vous tuaient et vous mangeaient. Le simple contact de certaines plantes pouvait vous empoisonner. Parfois, il faisait si chaud que le soleil pouvait vous brûler la peau alors qu'en un autre endroit vous pouviez mourir de froid. Et c'était normal, c'était ainsi avant que les Humains ne polluent tout. Nous parlons d'un environnement extrêmement hostile. Tuer ou être tué, manger ou être mangé, c'est le plus fort qui survit. C'était là-dessus qu'était basée toute la question de l'évolution compétitive. J'ai vu des reconstitutions virtuelles. Les écoles en avaient des géniales où on pouvait rentrer. Mais plus maintenant. Trop d'enfants avaient des cauchemars épouvantables. Ça n'a rien à voir avec Castor et Pollux. Il n'y a ni ordre, ni sérénité, tout est combat. Dans une reconstitution, on voyait un animal mort et les autres animaux en train de le dévorer, et il y avait des plantes qui poussaient sur d'autres plantes et se nourrissaient de leur sève. Tout se développait n'importe comment, sans programme, sans ordre. Toutes les couleurs et les formes de feuilles étaient différentes et, au-dessus, il y avait ces animaux qui sautaient d'un arbre à l'autre en poussant des cris, qui arrachaient le feuillage vivant pour le manger, et des fruits qui portaient encore des graines et ils les mangeaient aussi et… »

Connie s'arrêta. Elle ferma les yeux pour ne plus voir dans sa mémoire les images de cette horrible leçon. N'y pense plus, se conseilla-t-elle. Pense à un rideau de plantes dont les douces frondaisons s'agitent mollement pour arroser de pollen la mousse crème qui tapisse toujours le sol sous les haies. Pense aux rangées bien ordonnées des palmiers soldats. Tous les neuf cent vingt-sept jours, ils envoient une pousse vrillée qui va s'enfoncer dans le sol à environ trente mètres de l'arbre parent. Une nouvelle rangée de palmiers va croître sur la nouvelle pousse et le vieil arbre va mourir et rendre son essence à Castor. Voilà ce qu'était l'écologie, ce qu'était l'harmonie. Pas un lieu où des

hommes déchiraient jadis l'écorce de la planète avec des lames de fer, introduisaient de force des semences dans le sol et arrachaient impitoyablement toutes les autres plantes qui tentaient de rivaliser avec la récolte programmée. Elle ne se sentirait jamais chez elle dans un endroit pareil, c'était impossible. Chez elle, c'était l'Horticolonie 6 sur Castor, peuplée par une Humanité qui ramassait des feuilles tombées et des fruits sans graines, un lieu où les nutriments récoltés étaient rendus à la terre en quantité exactement équivalente. Et non un lieu où les hommes élevaient des animaux enfermés dans des parcs où ils pataugeaient dans leurs excréments, avant de les abattre avec un marteau pour servir leur viande saignante sur leur table.

« Connie ? demanda doucement Tug.

— Peut-être ne pouvez-vous comprendre ce que je ressens à la perspective de m'y rendre réellement. Peut-être avons-nous évolué, peut-être est-ce chez nous pour ceux de mon espèce, d'une certaine façon, mais pas pour moi. J'ai grandi sur Castor, Tug, dans un environnement coopératif. Je suis une créature totalement différente de celles qu'a engendrées la Terre. Je n'ai aucun désir de voir cet endroit. C'est comme une sorte de… tache honteuse sur mon passé. Tout hostile qu'il ait été, c'était un lieu habitable, et mes ancêtres l'ont détruit. C'est mal. » Connie passa les mains dans ses cheveux courts et hérissés. Ils étaient humides. Elle transpirait d'angoisse, bouleversée par ses propres mots. Elle regrettait de s'être laissée entraîner dans la discussion. Était-ce contre cela que John l'avait mise en garde ?

« C'est intéressant. »

La simple brièveté de la réponse de Tug sonnait comme un reproche. Avec un sursaut, elle se rendit compte à qui elle était en train de se confier.

« C'est un sujet auquel je suis très sensible. Si j'avais su que j'en serais perturbée à ce point, j'aurais demandé une réadaptation dans ce domaine. Croyez-moi, ce sera la première chose que je ferai en rentrant. » Elle mentait, mais c'était un mensonge correct. Elle aurait voulu annuler toute la conversation.

« Il est d'une grande importance pour vous d'être bien adaptée, n'est-ce pas ?

— N'est-ce pas le cas pour tout le monde ? » Connie se leva et porta son plateau vers le recycleur pour le ranger.

« Non. » Tug ne s'était pas aperçu qu'elle n'avait pas répondu à sa question. « Quand John avait des amis, ils se vantaient d'être quasiment inadaptés. J'écoutais leurs conversations. Ils exprimaient fièrement leurs pensées inharmonieuses. "Je suis un être humain, pas une algue. J'ai droit à l'autodétermination, même si ça signifie que je ne suis pas en harmonie totale avec toutes les feuilles et toutes les racines de Castor." Voilà ce que l'un d'eux disait, et l'autre éclatait de rire en l'écoutant. »

Connie rangea son plateau. « Ah bon ? » dit-elle un instant plus tard, espérant que sa voix ne trahissait rien de plus qu'un intérêt poli. La nourriture dans son estomac était lourde et compacte. Tug avait écouté les conversations privées de John. Elle était scandalisée.

« J'en ai parlé à John, continua gaiement Tug. Il a prétendu que c'était une attitude qu'ils se donnaient et qui ne reflétait pas forcément leurs véritables sentiments. Comme ils aspiraient à une rébellion qu'ils ne pouvaient pas éprouver réellement, ils l'exprimaient par une pose puérile, en faisant semblant de jouer un personnage afin de se divertir.

— C'est encore une citation ? demanda Connie.

— Non, c'est de John. Vous avez vraiment trouvé que c'était assez bon pour être une citation ? » Tug avait l'air un peu offusqué.

« Vous savez, ce n'est pas à moi qu'il faut poser cette question, Tug. Je n'ai jamais rien compris à la poésie. Mes professeurs prétendaient toujours que la poésie clarifie les choses, mais en ce qui me concerne, il m'a toujours semblé que c'était une façon délibérée d'embrouiller le message. La poésie ne m'intéresse nullement, dit-elle fermement.

— Je vois. » Il était déçu. « En ce cas, vous n'aimeriez pas discuter d'un poème ancien, afin d'en pénétrer le cœur, si je comprends bien. Mais peut-être consentiriez-vous à me faire une petite faveur. John a refusé de me communiquer ses nouvelles acquisitions. Y avez-vous accès ? Je serais ravi de pouvoir les scanner.

— Non, je n'y ai pas accès, répondit franchement Connie. » Le ton avide de Tug était déconcertant. À l'évidence, Tug voulait qu'elle aille dans la cabine de John et « emprunte » ses enregistrements. Elle se refusa à reconnaître le sous-entendu.

Il perçut sa soudaine réticence. « Je ne voulais pas vous embarrasser. Ne parlons plus de poésie, en ce cas. Parlons de Réadaptation. Je le reconnais, la malléabilité de l'esprit humain me fascine. Vous a-t-il fallu beaucoup de temps pour revenir à la normale ? Je me demande comment cela n'est apparu dans aucun des dossiers de John vous concernant. »

Connie sentit son sang se glacer. Était-ce une menace ? Elle préférait ne pas le savoir. Mieux valait jouer avec lui. « En fait, je suis assez curieuse de savoir quels sont les poèmes que vous trouvez si intéressants. Nous pourrions peut-être en discuter.

— Eh bien… Dites-moi, comment interpréteriez-vous ceci : "Eliza, Elizabeth, Betsy et Bess partirent en promenade et trouvèrent…" »

Cycle tonifiant. Encore. John s'éveilla presque assez pour s'étirer. Il était en train de rêver d'une Terre qu'il n'avait pas connue, avec de vertes collines ondulantes et des animaux couverts de poils qui gambadaient, tandis que des volatiles traversaient le ciel au-dessus de sa tête.

Il sentait la pression tiède de la paroi membraneuse de la matrice contre son dos incurvé. Bon sang, il n'était pas censé être aussi conscient. Tous les manuels précisaient qu'un temps d'éveil trop prolongé dans la matrice pouvait être préjudiciable. Cela réveillait trop de souvenirs que l'esprit avait consciemment enfouis. Selon la rumeur, on pouvait devenir fou si on se souvenait du moment où on avait été séparé de l'utérus humain pour entrer dans la matrice. Encore une légende idiote, il en était sûr. Tug le faisait probablement exprès. Aucun de ses autres moyens de pression n'avait réussi à transformer John en docile garçon de courses.

« Allez-y, dénoncez-moi, avait répondu John à sa dernière menace. Dites-leur que vous avez scanné mes documents personnels et écouté mes conversations privées. Ils me retireront ma licence, de toute façon, et m'élimineront peut-être s'ils

estiment que la Réadaptation ne suffit pas. Mais le Conservatoire décidera que vous êtes contaminé, Tug. Ils ne peuvent pas vous faire grand-chose, personnellement s'entend, bien sûr. Seulement interdire à tous les Humains d'embarquer sur l'Évangeline ou de communiquer avec vous, de quelque façon que ce soit. Et alors, que deviendra votre grande étude ? Un peu difficile à réaliser sans contact avec vos sujets. »

John tenta de replonger en transommeil par un effort de volonté, mais n'y parvint pas. Il allait simplement devoir attendre la fin du cycle tonifiant et retomber naturellement dans le sommeil.

Voilà. John oscillait entre rêve et conscience. Son esprit méthodique s'attardait sur leur entreprise actuelle. C'était une excellente affaire, même s'il aurait préféré manger des cailloux que d'avoir été obligé de l'accepter. Sur le papier, c'était de la simple routine, en apparence. Les plans de vol avaient été classés et approuvés. Selon le texte, il avait été engagé pour récupérer des informations directes sur Terra. Terra Affirma disposait d'un permis très coûteux du Conservatoire pour utiliser les sondes et les satellites d'observation, afin de réunir les renseignements, qui seraient par ailleurs évalués et interprétés par le Conservatoire, évidemment. Et, bien entendu, le Conservatoire jugerait la Terre morte et/ou hostile. Un pari stupide, selon John. Terra Affirma jouait avec les cartes du Conservatoire. Sauf que Terra Affirma avait quelques atouts dans sa manche. Comme un atterrissage « d'urgence » que personne n'avait autorisé, mais auquel la nouvelle (et très coûteuse) navette, matériel d'urgence et provisions fournies par Terra Affirma conviendraient parfaitement. Les ordinateurs de bord étaient chargés de « plans d'urgence » en cas de descente forcée sur la planète. Il y avait même des sites d'atterrissage suggérés, basés sur le dernier vol de reconnaissance du Conservatoire. John aurait donné cher pour savoir comment Terra Affirma avait obtenu ces documents. Non qu'ils soient vraisemblablement d'une grande utilité réelle. Ils dataient de plusieurs siècles et étaient si lourdement censurés qu'ils étaient presque incompréhensibles. Ce dernier détail avait sidéré John. Le Conservatoire censuré de l'intérieur, et pour d'obscurs documents qui ne seraient vus que par les yeux les plus

discrets ? Alors, qui faisait cette censure, et que craignait-on qui soit découvert, et par qui ? Petit labyrinthe intéressant.

Terra Affirma portait en fait peu d'intérêt aux renseignements qu'ils récolteraient à longue distance pour faire évaluer par le Conservatoire. Ce qu'ils voulaient, c'étaient des échantillons physiques : terre, eau, atmosphère, flore et faune, ainsi que ses observations personnelles directes. Ils l'avaient chargé de quantité de manuels techniques sur la manière exacte de prélever et transporter ces échantillons. Tout cela étant, bien entendu, complètement illégal, et par conséquent d'une valeur considérable au marché noir.

John s'autorisa un optimisme prudent. En réalité, il ne voyait pas comment il pourrait échouer. L'atterrissage serait peut-être un peu délicat, mais il n'avait pas l'intention de prendre le moindre risque. Si les ordinateurs ne parvenaient pas à coordonner leurs informations avec celles obtenues par observation satellite, il ne tenterait rien. Si le niveau de toxicité de Terra approchait les niveaux de tolérance de la navette, il ne descendrait pas. Tout était prévu pour lui laisser largement le temps d'évaluer la situation avant de lancer l'action. Il ne lui semblait pas impossible d'accomplir sa mission.

Quant à en tirer profit ?

Eh bien, même si Terra Affirma fermait boutique avant son retour ou, plus vraisemblablement, si toutes les personnes impliquées se retrouvaient en Réadaptation ou éliminées, l'information dont il disposerait serait de tout premier ordre et impossible à obtenir ailleurs. C'était du marché noir, d'accord, mais John savait se débrouiller dans ce genre de situation.

Cette mission lui offrait la sécurité financière ultime. Pour leur mission officielle, le paiement était garanti. Son chèque était déjà sur le compte du vaisseau et s'accroissait grâce aux intérêts. Rien ne pouvait foirer. À moins que le Conservatoire n'intervienne pour tout confisquer et ne les assigne en Réadaptation d'office. Il refusa d'envisager cette possibilité. Soyons positifs. Il n'avait pas choisi cette mission, mais ça ne voulait pas dire qu'il ne l'aurait pas fait, si elle n'avait pas eu d'aspect illégal. Leur client était une corporation Humaine bien établie, qui avait survécu plus longtemps que toutes les autres. Ce

qui satisfaisait aux critères de stabilité de John. À moins d'une catastrophe économique générale, l'équipage et l'Anile Évangeline étaient sûrs d'obtenir leur commission.

Il se remémora soudain les consignes de Terra Affirma.

« Les renseignements demandés ne sont pas compliqués. » Là-bas, dans leurs bureaux, John s'était senti comme une sorte de trophée qu'aurait gagné Deckenson. Il attendait sur le tapis, devant un énorme bureau à l'ancienne, tandis que Deckenson affichait un sourire satisfait, dans son coin. La fille qui était derrière le bureau, Janna, avait absolument tenu à réexpliquer tout ce que Deckenson avait déjà dit. C'est ainsi qu'il avait compris que ce dernier n'était que l'appât déployé pour l'attirer. Cette Janna ne constituait que le premier maillon du véritable pouvoir caché derrière Terra Affirma. On ne lui montrait personne dont ils ne pouvaient se passer. Elle avait tapé sur le bureau pour s'assurer qu'il l'écoutait.

« Quelques analyses de sol, des prélèvements atmosphériques, et des mesures de température et de radiation ; un bref résumé des formes de vie qui ont survécu, s'il y en a. Rien de plus que l'étude que vous pourriez effectuer sur une planète inconnue. Le raisonnement est très simple. Si une station de recyclage comme Delta a pu être établie sur ce qui n'était jadis qu'un énorme rocher en orbite de Pollux, pourquoi pas une colonie humaine sur ce qui était autrefois une planète vivante ? »

Elle était fort logique, mais John sentit que ses mots calmes dissimulaient son fanatisme. Il acquiesça de la tête.

En surface, cela semblait un objectif réalisable, voire noble : la récupération du monde originel de l'Humanité. Mais, par-dessous, bouillonnaient des tensions que John jugeait plus sage d'éviter. Il avait perçu l'inquiétude sur Delta lors du débarquement, la réticence des gens soumis à un contrôle trop poussé. Il avait vu le cas de figure se reproduire trop souvent pour se tromper. Les gens allaient reprendre graduellement la maîtrise de leur vie, du moins le croyaient-ils. Il y aurait des plantes dans les couloirs, cette fois, et de la musique dans l'air, et des vêtements amples et chatoyants nécessitant plus de tissu qu'il n'en fallait pour couvrir le corps. Il y aurait de nouvelles

habitudes alimentaires, et du relâchement dans le travail, et le marché noir allait prospérer.

Pendant un certain temps.

Avant son retour sur Delta, tout cela aurait changé. Les vêtements seraient redevenus austères, l'alimentation basique, les corridors esthétiques et fonctionnels. La citoyenneté serait au goût du jour.

Il verrait le nouveau cycle s'achever, comme il l'avait déjà vu tant de fois. Il soupçonnait que c'était calculé. Le Conservatoire laissait les gens profiter d'une période de liberté, puis la remplaçait par une ère d'austérité. Ce qui empêchait la tension de monter. Leur donnait l'illusion passagère de l'autodétermination, puis révélait des événements tels que la plupart des gens auraient cru que la population s'était soulevée pour exiger un retour à la simplicité et aux saines valeurs écologiques.

Il se demandait si c'était au cours du cycle actuel que le Conservatoire réussirait finalement à éradiquer Terra Affirma. S'il allait revenir avec ses données de contrebande pour s'apercevoir que son client n'existait plus.

Pas de problème. Ses renseignements trouveraient toujours preneurs.

Il revit le visage de Janna pendant qu'elle lui donnait les consignes de sa mission. Elle était petite, elle avait la peau mate et des traits fins comme ceux d'une poupée. À quarante-quatre ans, elle avait encore le menton rond d'une enfant et sa tunique souple tombait à plat sur sa poitrine. L'ironie, c'est que cette Janna, comme Deckenson d'ailleurs, personnifiait l'idéal humain pour Castor, mais ne cessait de critiquer le système qui les avait créés. Elle avait probablement besoin de moins de la moitié de la nourriture quotidienne que consommaient ses ancêtres plus costauds. Son pas léger minimisait même l'impact de son déplacement à la surface de la planète. Elle possédait sans doute l'espérance de vie intellectuelle maximum prévue par les biologistes humains, ainsi qu'un minimum de chances de procréer un jour. Elle semblait faire partie de cette heureuse élite qui n'atteindrait jamais la métamorphose sexuelle. Elle était assise derrière son grand bureau, mais John voyait que ses petits

pieds atteignaient à peine le tapis. Il avait l'impression d'être une sorte de géant tandis qu'il s'efforçait de s'installer dans l'une des minuscules chaises. De géant désuet. Alors il s'était levé et avait regardé de toute sa hauteur la liste des enregistrements à écouter dans son sommeil qu'ils lui demandaient d'utiliser. « Pourquoi ne me payez-vous pas tout simplement plus cher, plutôt que d'essayer de me convertir ? » avait-il demandé d'un ton sarcastique.

Janna avait levé les yeux vers lui. « Selon notre expérience, l'argent peut acheter les compétences, mais pas les convictions. Combien faudrait-il pour vous convaincre ? demanda-t-elle. Si cela ne vous intéresse pas, vous ne ferez pas le travail que nous souhaitons. Réveillez-vous, John, avant qu'il ne soit trop tard pour nous tous. Regardez ce que nous nous sommes infligés. Nous avons totalement perdu la capacité de nous reproduire normalement. La plupart d'entre nous ne savent même plus effectuer l'acte sexuel complet. Et on nous informe que notre population a atteint son maximum. Soixante-douze mille neuf cent vingt-trois. C'est le nombre magique, John. Pas plus, mais peut-être moins.

— Pourquoi moins ? » demanda John, plus par politesse que par curiosité. Pourquoi n'en venait-elle pas au but final de sa mission ? Elle le tenait comme dans un étau et savait qu'il obéirait. Alors pourquoi perdait-elle son temps à le rallier à sa cause ? Il s'en moquait. La situation générale de l'Humanité n'affectait pas John le moins du monde. Dès qu'il le pourrait, il avait l'intention de partir sur Évangeline. Et, à son retour sur Castor et Pollux, la situation aurait complètement changé. C'était comme si on lui demandait de s'intéresser aux récoltes actuelles des algues dans les parcs de la station.

« Moins, parce que nous choisissons la mort à un taux plus important que jamais. L'âge moyen baisse, John. De manière significative. Ceux d'entre nous qui atteignent la puberté choisissent l'auto-élimination à un rythme alarmant. Les psychologues du Conservatoire refusent d'en discuter ou même de reconnaître la réalité de cette tendance. Mais nos psychologues l'ont étudiée et parlent de désespoir biologique. Une remise en question de la raison de vivre. Si notre seule

fonction est de coopérer à l'écologie de la planète, pourquoi ne pas le faire en tant que compost ?

— Je comprends, acquiesça John. » Ce n'était pas vrai, mais il ne voulait pas la contrarier.

« Regardez la situation dans son ensemble, John, continuait Janna d'un ton sentencieux. La plupart d'entre nous qui atteignent la maturité sexuelle se suicident. Autant de réserves de spermes qui disparaissent. Les réserves congelées ne peuvent pas durer éternellement. Il a été démontré que les ovules récoltés sont déjà d'une qualité nettement inférieure à ce qu'ils étaient il y a cinquante ans. Les tissus ovariens prélevés chez les femmes prépubères d'une vingtaine d'années sont de plus en plus incapables d'atteindre la maturité nécessaire pour produire des ovules viables, malgré tous les stimulateurs de croissance utilisés. Les embryons ne passent que trois mois dans une mère humaine. L'implantation des ovules fécondés n'est pratiquement plus réalisable à l'heure actuelle. Les embryons d'un mois avortent de plus en plus fréquemment. Les fœtus sont "récoltés", oui, c'est le terme employé, à six ou sept mois parce que les femmes ne peuvent plus accoucher d'un enfant complètement formé. Le Conservatoire ne cesse de promettre des avancées technologiques dans ce domaine, mais c'est long à venir. John, si cette tendance se confirme, il se peut qu'à votre retour, le monde soit peuplé d'Humains incapables de se reproduire, de quelque manière que ce soit. »

Janna s'était interrompue dans un silence théâtral, qui n'avait eu aucun effet sur John.

« Nous vous offrons l'occasion de sauver le monde, John.

— Pour de l'argent », suggéra-t-il. Devant l'air simplement incompréhensif de Janna, il vit que son sous-entendu n'avait pas atteint son but. Dans son coin, le visage de Deckenson se durcit. John prenait à la légère un sujet grave.

« Bien sûr. Nous avons prévu de vous payer. Un bon prix. J'aurais préféré que la mission vous tienne à cœur, mais je vois que ce ne sera pas le cas. John, fondamentalement, nous cherchons un lieu où les Humains pourront être à nouveau eux-mêmes… se reproduire naturellement, atteindre une taille adulte, résider dans un environnement et non y être considérés comme

invités, qui doivent soigneusement veiller à ne pas laisser de traces sur la baignoire ni manger tous les biscuits. Nous ne sommes pas chez nous sur Castor et Pollux. Quels que soient les changements que nous nous imposerons, nous serons toujours des étrangers ici, John. Il est temps de rentrer à la maison.

— Sur la terre ?

— C'est exact. » Janna eut brièvement l'air d'être contente d'elle.

Elle n'aurait pas dû, se dit-il avec perversité.

« La terre est morte, Janna. Non seulement morte, mais mortelle. Empoisonnée. »

Elle ne se décontenança pas. « C'est ce qu'on veut vous faire croire, John. Mais Terra Affirma est persuadé du contraire. Notre corporation existe depuis les premiers jours de l'exode de l'Humanité. Lorsque nous avons quitté la terre, nous avons juré d'y retourner. Et ceux qui y sont restés l'ont fait dans l'espoir d'une récupération suffisante pour que la Terre puisse se purifier elle-même. » Elle s'était penchée pour caresser un petit globe bleu et blanc qui décorait son bureau. « Nous croyons qu'elle est toujours là et qu'elle attend que nous venions la récupérer.

— Alors vous vous imaginez que c'est devenu le jardin d'Éden, maintenant ?

— Je vous demande pardon ? »

John soupira. Aucune référence commune. « Vous croyez que la Terre est revenue à un équilibre écologique impeccable et qu'elle attend simplement la première fournée de colons ? »

Janna reposa brutalement la boule sur son socle. « Je ne suis pas idiote à ce point, John. L'environnement qu'a retrouvé la Terre, quel qu'il soit, sera très différent de ce qu'il était quand les Humains l'habitaient. Il peut se révéler inhospitalier, hostile même. L'équilibre peut être si instable que l'Humanité ne pourra jamais espérer en faire à nouveau partie. À moins d'en établir un nouveau. Un nouvel équilibre. Voilà ce que nous espérons trouver. Nous avons juré d'y retourner, oui. Et ceux d'entre nous qui partageaient cet objectif, mais sont restés là-bas, ont juré avec nous de faire tout ce qui était en leur pouvoir pour y parvenir. Nous croyons qu'ils nous ont laissé des éléments. Des documents, des informations. Nous ne pouvons savoir

exactement quoi. Mais nous croyons qu'ils ont forcément laissé quelque chose, une sorte de balise pour nous guider. Nous ne savons pas en quel endroit de la Terre nous le trouverons, mais nous sommes convaincus qu'ils auront été aussi prévoyants que nous.

— Vous croyez. Vous êtes convaincus. Vous en demandez beaucoup à des gens qui ont été abandonnés à la mort sur une planète en cours de destruction. Il me semble que le moins que vous ayez pu faire est de vous mettre d'accord sur l'endroit où cacher ces documents. »

Janna serra les lèvres. « Il a été convenu d'un lieu. On nous a laissé entendre que c'était un endroit très particulier. Connu de l'un des derniers évacués de la Terre. Pour des exigences de sécurité, ce lieu a été gardé jalousement secret. Il n'a été communiqué à aucun média. Trois, et seulement trois Humains savaient à l'époque son emplacement exact. Chacun des trois a choisi un successeur pour garder le secret lorsqu'ils ont senti la mort approcher.

— Et cet endroit se trouve… ? »

Janna eut soudain l'air extrêmement embarrassé. « L'information a disparu. Malheureusement, les trois messagers ont péri lors de la destruction de la station Epsilon.

— La station Epsilon ! » John se souciait peu de cacher son amusement. « Epsilon était un mythe ! » Il éclata de rire pour dissimuler un vague sentiment de déception. Les étincelles de compassion qu'il avait ressenties étaient noyées par la simple mention de la vieille légende d'Epsilon. Si Janna y croyait, qui sait sur quels renseignements ridicules était basé le reste de ses convictions ?

« Non, ce n'était pas une légende. Et le Conservatoire a procédé à cette destruction pour tenter une bonne fois pour toutes d'en finir avec Terra Affirma.

— D'accord. » John trouvait soudain facile de se montrer froidement rationnel.

Janna soupira, percevant qu'elle n'avait plus aucun espoir de le convertir. « Très bien. Oubliez tout ça. S'il existe une cache de renseignements, nous croyons connaître le genre de signaux qu'elle émettra. Vous serez équipé de matériel capable de repérer

ces signaux. S'il n'y en a pas, ou si vous ne parvenez pas à les localiser, nous aurons toujours la possibilité d'avoir le point de vue d'un regard humain sur l'état actuel de la planète. Vous savez que c'est la raison pour laquelle nous vous envoyons là-bas. Afin d'obtenir des renseignements directs impossibles à falsifier.

— Alors pourquoi ne pas l'avoir dit tout de suite ? Pourquoi toute cette histoire de satellites et de sondes ? » John connaissait la réponse à sa question. Il voulait juste que Janna l'admette, pour qu'il puisse faire monter les enchères.

Elle le fusilla un moment du regard sans dire un mot. Puis elle jeta un coup d'œil sur son bureau. Caressa du doigt son petit globe. « Voici ce que je crois : la race humaine a pratiquement détruit la terre. C'était mal. Mais les conditions de vie sur Castor et Pollux sont en train de détruire l'Humanité. Et c'est tout aussi mal. Mais ni une telle attitude, ni le projet que je propose ne sont politiquement acceptables. Tout ceci serait qualifié d'inadapté. Et les "inadaptables" sont liquidés à un rythme incroyable. Seuls les plus jeunes sont envoyés en Réadaptation sur les stations de recyclage à présent, et la plupart du temps avec des papiers qui ne leur permettront jamais de remettre les pieds sur Castor et Pollux. Condamnés à vivre et mourir sur un rocher stérile parce qu'à l'âge de trois ans ils ont arraché une jolie fleur ! C'est ridicule, John. » Son regard chercha soudain le sien. « Vous, en particulier, vous devez le savoir. »

C'était un terrain un peu trop dangereux. « Je crois que vous vous éloignez du sujet, Janna, l'avertit John. »

Elle lui lança un regard meurtrier. Les mots lui vinrent spontanément aux lèvres. « Le Conservatoire se sent poussé à l'extrême limite de ses retranchements en nous permettant simplement d'effectuer ces observations. Si un seul mot de… » Elle s'interrompit pour réfléchir. « … du projet proposé venait à se savoir, nous serions tous arrêtés pour inadaptation totale. Nous correspondons à la définition exacte. Nous refusons d'accepter les contraintes nécessaires à une vie harmonieuse sur Castor et Pollux. La plupart d'entre nous seraient éliminés. Non, je retire ce que j'ai dit. Nous serions tous éliminés. À sa manière, le Conservatoire n'a pas plus le choix que nous. Ils nous accuseraient de provoquer l'inquiétude et de promouvoir une

philosophie inharmonieuse. » La voix de Janna s'éteignit sur les dernières paroles. Elle leva sa petite main et l'observa avec attention comme si elle voyait des défauts invisibles pour John.

John avait eu l'air de réfléchir. « Vous dites que la mission que vous nous proposez consiste à sauver la race humaine ?

— Oui. » Janna prononça le mot comme une profession de foi.

« Mais je pourrais être tué pour cela. » John utilisait exprès ce mot pour exprimer l'élimination.

« Oui, également. » La peau mate autour de sa bouche était pincée jusqu'à devenir blanche.

« Et si je refuse, vous dénoncerez mes activités de marché noir et je risque la Réadaptation.

— Oui », fit-elle calmement. Froidement. Elle s'emparait de sa vie comme si elle en avait eu le droit.

« Alors. » John haussa les épaules avec une insouciance qu'il était loin d'éprouver. « Si je refuse votre mission, je devrai affronter la Réadaptation. Et Terra Affirma devra faire face à tout ce que le Conservatoire réussira à me soutirer à force de drogues. » John lui adressa un sourire forcé. « Je crois que c'est vous qui prenez le plus grand risque. Et moi, j'ai besoin de plus d'argent avant de me lancer là-dedans. »

Il n'avait pas cru que le regard de Janna pouvait encore se durcir. Elle le considéra d'un air glacial. « Êtes-vous sûr d'avoir la main dans ce petit jeu, John ? »

Il haussa les épaules, s'étira longuement. « Je ne vois vraiment pas ce que j'aurais à perdre si je refuse… »

Avant même que les mots ne soient sortis de sa bouche, John comprit qu'il avait fait une erreur. Elle ouvrit un tiroir, y plongea la main comme pour en sortir une arme, mais au moment où il se mettait debout, elle laissa tomber sur le bureau une liasse de papiers pelure. Avec un regard de dégoût mêlé de mépris, elle les poussa vers lui.

Il hésita à peine, puis se pencha pour regarder la première page. Il ne toucha pas la liasse, ne la feuilleta pas. La première page en disait assez long. C'était un duplicata de son certificat de naissance et des informations relatives à son enfance, sa formation et son dossier scolaire. Il avait exactement le même dans son dossier de capitaine. Sauf que celui-là ne portait pas le

tampon rouge révélateur sur la photographie. Les lettres d'imprimerie, qu'il avait dû payer si cher pour faire effacer de la copie certifiée qu'il avait fournie avec sa demande de formation de Cosmonaute Mariner, étaient bien nettes sur celle-ci. EMPLOI AU SOL UNIQUEMENT. INADAPTÉ. À SURVEILLER DE TRÈS PRÈS.

Il sentit un instant ses oreilles bourdonner. Il s'adossa à sa chaise, espérant que son sourire avait l'air insouciant, mais se doutant que l'angoisse cachée derrière cette grimace n'était que trop visible. « Eh bien, eh bien. » Au moins, sa voix ne tremblait pas. « On dirait que mes archives ont eu quelques petites fuites. Puis-je vous demander où vous vous êtes procuré ça ? »

Janna se pencha froidement en avant. D'un doigt, elle déplaça les feuillets pour les lire à haute voix. « "Diagnostiqué comme enfant inadapté à l'âge de quatre ans, et expulsé d'une colonie de la planète à cette période. Intégré avec changement de nom dans une génération Beta et élevé sur la station. Formellement interdit de séjour sur Castor aussi bien que sur Pollux. Formellement interdit d'emploi dans toute carrière classée au-dessus de trois." Il me semble que vous devriez être en train de manœuvrer un rouleau compresseur, et non pas un Anilvaisseau. »

John avait la bouche sèche. Pas de doute, ils le tenaient. Tout ce qu'il ajouterait désormais ne pourrait que se retourner contre lui.

« Vous avez doublement de la chance, John, déclara Janna en froissant les feuillets avant de les laisser tomber dans une corbeille à papiers près du bureau. John perçut une brève bouffée d'ammoniac au moment où les feuillets se décomposèrent instantanément. « Quand vous aviez quatre ans, ils n'euthanasiaient pas les enfants comme ils le font maintenant. Et… ».

Elle s'interrompit et John se surprit à se pencher en avant. « Et ? interrogea-t-il vivement.

— Et il se trouve que Terra Affirma a besoin des talents que vous avez obtenus par usage de faux. »

John sentait qu'il perdait peu à peu conscience. Le cycle de stimulation devait être terminé. Des rêves plus profonds commencèrent à l'entraîner. Des rêves dans lesquels il disait en

souriant à Deckenson qu'il le soutenait complètement, en fait, et qu'il avait toujours su que son destin était de retourner sur la Terre. Des rêves ridicules aussi, où il courait pieds nus dans de vertes collines en portant un coffre de pirate contenant un trésor, tandis que des animaux à poils et à plumes couraient à ses côtés en se réjouissant de le voir revenir des étoiles. Il souriait presque dans son transommeil.

7

Raef s'agita, encore à moitié endormi. Ses mains touchèrent les parois lisses et sèches de la matrice. Était-ce l'heure de se réveiller ? Non, pas encore, non. Il ne ressentait pas le léger pressentiment qui précédait le moment où Tug le réveillait. Non, il recommençait à dériver. C'était tout.

Il tenta de retrouver les grandes lignes du rêve où il était chef des prisonniers, mais s'aperçut soudain que ça ne l'amusait plus. Il ne voulait plus être l'antihéros revêche qui entraînait les gens dans leur exode. Il en avait assez pour le moment de la colère et des bons sentiments. Il en avait extrait tout le parfum. Il voulait passer à autre chose.

[Quel genre ?]

Un personnage plus farouche et plus fou. Plutôt Robin des Bois que MAD Max, qui tiendrait du faune, de l'homme des bois, du magicien. Ce que tout le monde veut être et que personne ne comprend.

[Tu étais quoi, toi, en réalité ?]

Un gamin maigre et pâlichon, boutonneux et toujours enrhumé, mauvais élève, qui bégayait, dyslexique, marginal, sans copains. Quand sa mère était morte d'un cancer, il s'était retrouvé seul, sans personne à qui parler…

[Personne à qui parler ?]

Personne. Son père était toujours sur les routes dans son camion. Mrs Morrison, la voisine, était censée garder un œil sur lui, mais la seule chose qu'elle savait lui dire, c'était qu'il n'avait le droit d'aller nulle part, qu'il devait renter immédiatement après l'école, rester là et ne pas chercher d'histoires. Le seul copain qu'il avait, elle disait qu'il ne valait rien, et elle avait parlé

de Jeffrey à son père, et le père avait dit qu'il lui flanquerait une raclée si jamais il laissait encore Jeffrey rentrer dans la maison. Son fils n'allait certainement pas fréquenter le pédé du quartier, Bon Dieu, même sa propre famille ne supportait pas ce sale gamin, et est-ce qu'ils n'avaient pas assez de problèmes comme ça sans qu'il ait besoin de jouer avec un sale môme…

[Suffit. Ça fait mal. C'est mal.]

Ouais. N'y pense plus. Fais comme si tout ça n'avait jamais existé. Rêve que tu l'oublies.

Voilà ce qu'il avait vraiment été. Il était bronzé et lisse comme une coquille de gland, il était fort, fort comme Tarzan. Tarzan. Il aurait parié que ce vieux Tug n'avait jamais entendu parler de Tarzan. C'était un truc à lui mettre en réserve, ça. *Tarzan*, d'Edgar Ric Burroughs.

[Pas pour Tug. Pas maintenant !]

Non, pas maintenant. Voilà, c'est ce qu'il était. Ce qu'il avait toujours été. Raef s'enfonça volontairement dans son rêve, sentit le rythme s'accélérer et le rêve devenir plus réel que la réalité. C'était bon, c'était bien, ça marchait. Ses parents avaient été tués dans un accident de voiture sur l'autoroute Alcan quand il était tout petit, mais il avait été éjecté du véhicule en flammes et avait erré en gémissant, dans les profondeurs de la forêt canadienne. Il serait mort de faim si une louve aux yeux verts scintillants ne l'avait pas trouvé. Elle avait des petits et venait de tuer un lapin pour les nourrir et, quand il était rentré dans leur groupe, elle l'avait tout simplement accepté comme s'il était un des leurs. Ainsi, il avait grandi sans connaître un seul humain, se nourrissant de baies et de viande crue, courant presque nu dans les bois en été et se blottissant avec les loups dans leur tanière pour se tenir au chaud en hiver. Il était devenu le meilleur chasseur, celui qui courait le plus vite, nageait le plus longtemps. Les ours eux-mêmes connaissaient son odeur d'homme-animal et se détournaient de lui. Car de toutes les bêtes sauvages de la forêt, c'était lui le plus sauvage. Mais un jour, il était tombé sur un cerf avec des bois immenses et…

[Des bêtes sauvages ?]

Des bêtes sauvages, vous savez, qui n'ont pas de maître. Des animaux qui ne sont pas domestiqués, sauvages, qui font ce qui

leur plaît. Comme l'énorme cerf. Il l'avait attaqué en sautant d'un arbre, croyant qu'il allait pouvoir le forcer à relever la tête en faisant levier sur ses bois, pour permettre à ses amis loups de l'attaquer à la gorge. Et il y était parvenu, mais au cours de la manœuvre, l'animal avait relevé la tête et l'avait écorché avec les pointes acérées de ses bois, lui déchirant la cuisse et le bras jusqu'à l'os. Il avait été éjecté de la lutte sauvage entre le cerf et les loups, qui l'avaient pris à la gorge. Le cerf avait réussi à s'enfuir en chancelant dans la pente, avec la meute hurlante à ses trousses. Il s'était retrouvé sur le sol, dans une mare de sang, trop atteint pour pouvoir bouger. Pendant toute cette chaude journée de l'été indien et la nuit froide d'automne qui avait suivi, il était resté là, sans boire une goutte d'eau, tandis que la fièvre torturait son corps blessé. Puis, toujours couché sur le sol, il avait entendu des bruits insolites et perçu une odeur encore plus étrange, un mélange de fleurs et de musc.

Les yeux fiévreux, il la vit avancer dans le sentier, vêtue d'un short de randonnée, de bottes courtes et d'une ample chemise blanche ouverte sur la poitrine. Elle l'avait aperçu et…

[Des animaux sans maître ?] s'enquit avec insistance la voix maternelle.

Raef soupira. Parfois, c'était difficile de rêver avec toute cette assistance. Mais s'il voulait que les rêves soient réalistes, il fallait qu'il fasse un effort, il le savait.

Ouais, des animaux sans maître, sauvages et libres. Comme ils étaient jadis, avant qu'on ne quitte la Terre. Des animaux sauvages, qui vivaient dans la forêt, au milieu de la nature. Qui mangeaient, s'accouplaient, couraient en liberté. Se battant lorsque c'était nécessaire, libres d'être ce qu'ils voulaient. Quand il tentait d'imaginer Castor et Pollux, des mondes sans animaux, avec des plantes qui poussaient bien proprement, sans rivalité, la seule chose qu'il réussissait à voir, c'était l'ennui. Tout était trop propre, trop prévisible, trop organisé. C'est pour cette raison que ça ne l'avait jamais vraiment dérangé de ne pas pouvoir y aller, de ne pas pouvoir débarquer et vivre sur ces planètes comme les autres Humains. Ça ne l'intéressait pas. Il ne voulait pas aller là-bas pour vivre en rangées bien nettes. Trop ennuyeux. Ne jamais déranger, ne jamais se bagarrer. Comme chez la vieille tante Lily.

Ne mets pas tes pieds sur le canapé, ne cherche pas d'histoires, sois poli, ne gêne personne. Fais toujours ce qui rend tout le monde heureux et gentil.

[Harmonise.]

Ouais. Ne fais jamais ce qui te plaît, ne fais jamais de sottises ni de conneries. Chiant. Non, il aurait préféré vivre dans une forêt et faire ce qu'il voulait, comme une bête sauvage.

[Comme une bête sauvage, faire ce qu'il voulait.]

C'est ça, ouais. Raef s'aperçut qu'il avait perdu le rythme. Il était trop près de la surface, trop près de reprendre conscience. Il prit une profonde inspiration, expira. Descends plus profond, là où les rêves sont si vrais qu'on peut les sentir, les toucher, les goûter. Descends, descends plus profondément que tu n'es censé le faire. Tug se fâchait quand il descendait si profondément, le grondait de prendre le risque de se retirer si loin. Tug se faisait trop de souci. Tout au fond, les rêves étaient si réels que c'était mieux que la vie. Il s'y projeta volontairement et sentit toute résistance disparaître. La randonneuse était là, avec ses yeux bleus écarquillés devant l'homme-animal couché dans son sang sur le bord du sentier. De grosses mouches bleues bourdonnaient autour de ses blessures et il pouvait à peine bouger. Mais à mesure qu'elle s'approchait, lentement, avec prudence, il réussit cependant à trouver la force de lever la tête en lui montrant ses dents blanches. Elle eut un geste de recul et il sentit sa peur. Mais, alors qu'elle continuait à le regarder, il vit une autre expression apparaître sur son visage.

« Doucement. Ne bougez pas. Je ne vais pas vous faire de mal. Vous voyez ? » Elle agita sa gourde verte. « De l'eau. J'ai de l'eau. Non, n'ayez pas peur. Je vais m'approcher un peu. »

Et Raef se laissa glisser jusqu'au moment où il sentit le contact frais de sa main sur son front farouche et fiévreux.

Le petit moteur du vieux lecteur émit un maigre ronflement pathétique pour faire avancer la cassette. Le bruit fit grincer les dents de Connie. Le format de la cassette témoignait d'une technologie obsolète, tout comme le magnétoscope portable. Connie avait été surprise de le trouver à bord de l'Évangeline. Ce qui était encore plus impressionnant, c'est que les titres qui

commençaient à bouger sur l'écran révélaient une copie encore plus ancienne.

Elle s'étira tandis qu'elle attendait que commence l'enregistrement. Ses deux premiers réveils non programmés avaient été plutôt déstabilisants, mais celui-ci était le quatrième. Elle commençait à y prendre un certain plaisir. La politesse formelle de Tug avait fait place entre eux à une familiarité décontractée. Cela devenait assez relaxant de parler à cette voix désincarnée. Il ne semblait pas émettre de jugement, et elle se retrouvait toujours en train de lui confier plus de choses qu'elle n'en avait eu l'intention. Et il était plein d'attentions. Il lui laissait toujours un peu de temps pour elle seule, des heures pendant lesquelles il ne lui parlait pas. Sa soif de solitude avait été l'un des principaux facteurs qui l'avaient entraînée vers la carrière de cosmonaute. Tug semblait le comprendre et lui laissait la possibilité d'une illusion d'intimité. Bien entendu, elle savait qu'il l'observait en permanence. Par la façon dont il éclairait les corridors quand elle courait pour accomplir les exercices physiques nécessaires pour prévenir la détérioration du corps causée par les voyages en apesanteur. La dernière fois, elle s'était même dit qu'il jouait peut-être avec elle, car il s'était mis à éteindre la lumière derrière elle de plus en plus vite et à éclairer de plus en plus loin devant elle, comme pour l'inciter à accélérer son effort. Il y avait même eu un moment de terreur assez stimulante quand il avait soudain plongé dans l'obscurité la section qu'elle traversait, la laissant se propulser en avant en s'accrochant à toute allure d'une prise à l'autre dans le noir. Il avait rallumé peu à peu, ce qui lui avait donné l'impression d'atteindre une aube dépourvue d'origine. Quand, quelques instants plus tard, elle s'était arrêtée, elle s'était rendu compte qu'elle avait parcouru pratiquement deux fois la distance habituelle dans l'obscurité. Pourtant, son pouls et sa respiration n'étaient pas plus élevés que pendant ses séances normales d'exercice. À l'évidence, les réveils impromptus de Tug avaient aussi un intérêt sur le plan physique.

Elle jeta un nouveau coup d'œil au magnétoscope. C'était toujours le générique. La dernière fois qu'il l'avait réveillée, c'était pour discuter des romans policiers qu'il lui avait instillés

dans son sommeil. Cette fois-ci, il lui avait demandé de trouver et de passer ces anciennes cassettes. Il l'avait guidée dans les trois étages aux interminables tours et détours de corridors. La curiosité lui avait fait oublier son inquiétude.

La cabine n'avait pas l'air d'avoir été restaurée depuis la première évacuation. Tout était de couleurs vives primaires au lieu des pastels utilisés maintenant dans les chambres, et les moulages cellulaires des tables et des surfaces avaient une texture striée. Dans un placard, elle trouva des piles de cassettes qui étaient là depuis si longtemps que ses doigts laissèrent des traces dans la fine couche de poussière qui les recouvrait. Dans une autre niche se trouvait le lecteur dans sa boîte, avec deux enregistrements empilés à côté. Connie se demanda à qui ils avaient appartenu à l'origine, et pourquoi cette personne les avait laissés à bord de l'Évangeline quand il ou elle était parti. Tout en se débattant avec le vieux mécanisme poussif pour insérer la cassette, et en attendant que l'éclairage de la cabine se recharge, elle se demandait pourquoi Tug avait insisté pour qu'elle le regarde sur cet appareil. Il lui avait dit qu'il avait des doubles dans la bibliothèque du vaisseau. Il aurait pu tout simplement les lui passer sur le grand écran. Mais non, il avait absolument voulu qu'elle utilise cet antique lecteur et ces cassettes. Pourquoi ? « Pour vous impressionner en vous montrant comme je suis rusé, avait-il dit d'un air satisfait. Si je ne me suis pas trompé, ce sera le dénouement idéal de mon raisonnement purement déductif. » Elle n'avait toujours pas compris son commentaire.

« *L'évacuation de la Terre* », proclama soudain une voix grave et traînante. Connie eut un sourire incrédule. Pas Terra, comme les textes actuels y faisaient toujours référence. La terre. Le nom familier. Comme si les Humains n'appelaient pas terre tout ce qui collait sous leurs semelles, quelle que soit la planète qu'elle recouvrait. Créée par et pour les Humains. Uniquement. La xénophobie implicite la fit sursauter. Ainsi que la « musique », combinaison discordante de cordes métalliques et de claquements de membranes. Elle baissa le son pour soulager ses oreilles et se rapprocha du petit écran.

Les couleurs de l'enregistrement s'étaient décomposées, donnant une végétation d'un ton de vert maladif, suivie d'une

ville en impitoyables rafales de gris et de noir. « L'Histoire du monde originel de l'Humanité : séquence vingt-sept, chapitre premier. La Grande Évacuation. » La voix du narrateur était anormalement grave, comme s'il luttait contre l'attraction d'une double pesanteur.

« Comme nous l'avons appris dans la vingt-sixième séquence, l'Humanité a vu les dommages infligés à son monde comme réversibles, voire, souvent, comme des changements nécessaires au bien-être de la race humaine. Prises séparément, les atteintes portées à l'écosystème ne leur paraissaient pas alarmantes. Mais les séismologues n'avaient pas anticipé la magnitude de l'activité géologique de la faille de San Andréas, ni le nombre de volcans qu'elle réveillerait. Les nuées ardentes qui ont suivi, ainsi que les pluies acides, la destruction de la forêt amazonienne, l'affaiblissement de la couche d'ozone, la disparition rapide du nombre d'espèces vivantes et la pollution des océans, tout devait se combiner d'une manière que les écologistes de l'époque étaient incapables de prévoir, et déclencher ainsi des réactions en chaîne d'une gravité stupéfiante.

Les divers groupes culturels ont pris des mesures individuelles, qui devaient par la suite être comparée à la tentative de résoudre un problème circulatoire avec un garrot. Aucun élément de pollution ne pouvait être traité séparément. Le climat changeait trop vite pour que la transplantation des animaux et de la végétation réussisse. Trop tard, il est apparu que l'étendue du spectre de la vie animale et végétale était indispensable. Mais déjà, les myriades de maillons de la chaîne alimentaire qui existaient précédemment avaient trop diminué. En 2262, année de la Terre, dans plusieurs grandes régions de la planète, les formes de vie étaient largement décimées. Les cycles biologiques sont arrivés à leur point de rupture. Les écologistes humains avaient prévenu la population, cependant ni l'arrivée des Arthroplanes ni leur confirmation des pires craintes de l'Humanité ne suffirent à faire accepter la vérité à l'ensemble des Terriens. »

Vieilles images d'une planète en détresse. Des pics montagneux éructant des panaches de fumée. Une végétation luxuriante et désordonnée, à tous les stades de la croissance et de

la décomposition, faisait place à des images d'animaux luttant pour survivre dans des étendues végétales incontrôlées. Dans un effet de contraste abrupt, de vastes étendues de sables apparurent soudain sur l'écran, puis une immense plaine couverte d'écume verdâtre. Le narrateur ne fit aucun commentaire sur les scènes suivantes d'animaux en cage, représentant visiblement une sorte d'opération de sauvetage. L'étrange locomotion sur quatre pattes provoqua chez Connie une envie de rire, sauf que c'était vraiment trop bizarre. Répugnant même. Les animaux la terrorisaient. Connie avait toujours éprouvé un dégoût extrême à l'idée que des créatures puissent posséder un cerveau mais pas d'intellect. Les animaux bougeaient, mangeaient, dormaient et copulaient mais n'avaient aucune conscience. Elle ne comprenait toujours pas quel avait été ce fonctionnement. Comment une créature pouvait-elle avoir assez d'intelligence pour manger quand elle avait faim, pour construire des nids pour ses petits, travailler en coopération dans des ruches, et cependant être trop stupide pour apprendre un langage ? Elle était sûre qu'une partie des connaissances relatives à l'espèce animale avait disparu. Les dangers d'une cohabitation dans un monde où rodaient de tels êtres en liberté la dégoûtaient. La simple idée lui semblait injurieuse : elle ne voulait prétendre à aucun lien héréditaire ou génétique avec des créatures qui marchaient à quatre pattes et tuaient sans réfléchir leurs congénères pour se nourrir.

À présent, les images montraient une véritable marée humaine affluant aux postes de sauvetage. Les visages devant la caméra semblaient hagards, à peine plus intelligents que les animaux des images précédentes. Beaucoup étaient velus, le visage encadré de touffes de poil qui masquaient leurs joues et leur bouche. Connie n'aperçut qu'occasionnellement certains individus semblant avoir honte de ce qu'ils avaient fait à leur planète. L'atmosphère festive la stupéfiait. Est-ce qu'ils s'en moquaient complètement ?

« Refusant de croire que leur planète était condamnée, les passagers des premiers vaisseaux de sauvetage étaient plus des aventuriers que des réfugiés. Tandis que les scientifiques et les hommes politiques évaluaient la situation écologique et

“l’étrange” proposition de sauvetage des Arthroplanes et incitaient à la prudence, la migration avait commencé. Comme les gouvernements traînaient les pieds pour organiser des programmes d’évacuation, des entreprises privées construisirent et mirent en service des navettes pour transporter les Humains vers les vaisseaux de sauvetage qui attendaient. Pendant plusieurs décennies, seuls les groupes capables de réunir les fonds nécessaires pour gréer une navette ou payer leur place dans une gondole purent partir.

« La première vague de passagers était liée à leurs bienfaiteurs soit par loyauté, soit financièrement. Certains suivaient des gourous spirituels, les mages et autres médiums qui avaient attiré des disciples de plus en plus nombreux, terrifiés devant ces désastres mondiaux. D’autres étaient recrutés parmi les marginaux, les originaux, les chômeurs et les sans-abri. De leur côté, les Arthroplanes ne virent aucune raison de ne pas s’associer avec les entreprises privées sur les mêmes bases proposées aux chefs de gouvernement, ce qui conduisit à une grande confusion. Certaines associations croyaient avoir obtenu des privilèges de colonisation exclusive. Nombre de ceux qui partirent, signèrent des accords de “servitude” avec les compagnies qui les finançaient. La majorité des premières navettes étaient financées par des propriétaires privés, avec une affiliation religieuse. Il n’était effectué que peu ou pas de contrôle physique ou psychologique des premiers volontaires, ni par les Humains ni par les Arthroplanes. On n’avait pas encore pris conscience de la nécessité de maintenir une période de sommeil paradoxal pendant le transommeil, afin de conserver la personnalité des individus. C’est à ce facteur qu’on attribue la mortalité élevée de ces premiers passagers. Pour la première vague de sauvetage, on estime à moins de dix pour cent le taux des voyageurs qui sont sortis du transommeil dans des conditions viables.

« Mais, lorsque la deuxième vague de vaisseaux de sauvetage est arrivée en orbite quelque cinquante ans plus tard, les éléments les plus conservateurs avaient pris le pouvoir sur l’ensemble de la planète et étaient en mesure de réglementer sévèrement l’immigration. Pour la première fois dans l’histoire,

l'idée d'un gouvernement mondial unique était prise au sérieux. C'est de ce front uni qu'est né le Conservatoire sous sa première forme.

Un meilleur contrôle des immigrants et l'amélioration apportée par les Arthroplanes dans la conception des matrices de transommeil… »

La voix se fit geignarde, puis fit place à des commentaires fumeux d'images en mauvais état. S'il n'y avait sur cette cassette que de l'histoire ancienne, Connie n'avait pas envie de la regarder jusqu'au bout. Elle préférait aller courir dans les couloirs. Elle commença à s'agiter avec impatience. Le lecteur se bloqua ; les images et le son s'immobilisèrent soudain.

« … l'évacuation proprement dite allait durer deux siècles, en temps de la Terre, et le nombre des réfugiés allait atteindre… »

C'était vraiment élémentaire. Elle appuya sur la commande rapide.

« Connie. » La voix de Tug était douce mais réprobatrice. « La référence que je cherche n'est qu'une brève remarque. Vous l'avez peut-être déjà dépassée. »

Elle fronça des sourcils en direction du capteur comme si elle pouvait croiser le regard de Tug. « Pourquoi ne pas me dire tout de suite de quoi il s'agit ?

— Ce ne sont pas tant les paroles que le ton que je veux que vous entendiez. C'est ce qui m'a convaincu que les mots prononcés avaient un double sens.

— Humm… » Elle remit la cassette. Tug et ses mystérieux commentaires. Tous les Arthroplanes en faisaient, mais lui, c'était le pire. L'Arthroplane qui était propriétaire de l'Anilvaisseau Trotter se limitait à une obscure forme de distraction appelée « blagues toc-toc, qui est là ? » qui faisait appel à des jeux de mots. L'équipage avait horreur de ça. Au moins, Tug lui épargnait ce genre de choses. La fascination de Tug pour les mystères et les énigmes était beaucoup plus profondément ancrée, de même que sa détermination à les résoudre. S'il avait été humain, Connie aurait dit qu'il était obsédé.

L'enregistrement repartit en éructant. « … tandis que les espèces s'éteignaient les unes après les autres », poursuivait

impitoyablement le narrateur. « Le dernier vaisseau de sauvetage qui quitta la Terre atteignit Castor et Pollux avec des enregistrements vidéos d'une Terre en proie aux affres d'une transformation majeure. Les changements climatiques s'étaient accélérés au-delà des prédictions les plus pessimistes, comme l'avaient prévu les Arthroplanes. On estime que moins de dix pour cent des espèces présentes sur la terre à cette époque étaient adaptables… » Connie avait du mal à interpréter l'image : des kilomètres d'étendues plates et vertes, à moins que ce ne soit une panne totale de l'image.

« Essayez de voir à la fin », suggéra Tug. Connie soupira et enfonça une touche. Les images devinrent floues. Quand elle appuya sur l'interrupteur d'arrêt, il émit un claquement sec. Avec un brusque hoquet : «… bibliothèques. Les œuvres d'art plastique furent scannées pour être reproduites quand les Humains atteindraient leur nouvelle planète. Les divertissements audiovisuels et littéraires furent évalués selon des critères de qualité, de pertinence et d'attitude avant d'être acceptés. Inévitablement, on en laissa plus qu'on n'en prit. À contrecœur, l'Humanité en vint à prendre conscience qu'un échantillonnage représentatif était le mieux que l'on pouvait espérer en ce domaine. Mais pour un grand nombre, le crève-cœur de la séparation n'était pas d'abandonner les créations artistiques humaines, mais la flore et la faune d'origine terrienne. »

Gros plan sur de petites créatures qui grimpaient sur les grosses tiges gris-vert d'une grande plante inconnue.

« Comme nous le verrons dans les séquences vingt-neuf et trente, Castor et Pollux se sont révélés hospitaliers pour leur nouvelle population humaine et, après quelques générations d'accommodation en orbite, les Humains ont pris pied sur leur sol. L'adaptation entre les planètes et les Humains fut rapide. Comme le leur avaient assuré les Arthroplanes, l'environnement géré en commun les accueillait en leur ouvrant des niches comme une mère ouvrirait les bras pour accueillir un nouveau-né. C'est ainsi que la race humaine fut sauvée de l'extinction et a pu prospérer sur des planètes moins hostiles. » Commentaire accompagné d'un plan sur le trafic piéton du Pont Rouge d'Hispania.

« Voilà, chuchota Tug, Écoutez. »

L'image montrait un homme au visage recouvert de poils. C'était un vieux film, en effet ! Il parlait doucement dans une langue ancienne, et la voix du narrateur couvrait la sienne. « Mais il est indéniable que l'Humanité chérira à jamais la mémoire de sa terre d'origine, aussi hostile qu'elle ait pu être. Illya Dubowski a très justement exprimé ce sentiment dans les derniers vers de son poème épique, *La Planète abandonnée*, en ces mots :

Les sages ont choisi ce que nous pouvions emporter ;
Ont fait eux-mêmes nos bagages.
Ont évalué les œuvres nées de la main de l'Homme,
Distillé notre savoir par impulsions électroniques,
Réduit les couleurs des Maîtres à des points sur une échelle.
Nous avons plié nos tentes,
Nous en sommes allés,
Tziganes fuyant un monde sans luxe,
Abandonnant les orages de mars et les promesses d'avril,
Laissant couler de nos mains bienfaits et fléaux.
Les sages ont choisi ce que nous pouvions emporter.
Seuls les imbéciles comme moi pleurent ce que nous avons laissé. »

Le narrateur lisait une traduction insipide, qui n'éveilla en Connie aucune émotion. Mais l'homme au visage velu parlait comme si ses paroles contenaient les secrets de l'univers. Il avait une voix grave et ses mots étaient interrompus de silences lourds d'émotion. Voilà l'intonation dont parlait Tug. Non le ton didactique du narrateur, mais la voix du poète. L'écho de ses paroles semblait s'attarder, tandis que le générique apparaissait et disparaissait de l'écran. La cassette s'interrompit brutalement, puis commença à se rembobiner.

« Ah ! S'écria Tug d'une voix triomphante. Repassez-la. Il y a quelque chose de différent. Repassez la dernière partie. »

Connie ne bougea pas. « Différent ?

— Ce doit être une copie plus ancienne que s'est procurée John. La mienne a dû être corrigée. On entend sur celle-ci une

plus grande partie du poème dans la langue maternelle de l'auteur. C'est sûrement la raison pour laquelle John a rapporté cette copie. Il faut absolument que je la réécoute. »

Le ton sec de Tug fit sursauter Connie. L'Arthroplane ne semblait rien avoir remarqué quand il ajouta : « Je savais que j'allais la trouver ici. Vous allez devoir me repasser toute la cassette avant de retourner en transommeil, pour que je puisse voir si autre chose a été modifié. Mais pour l'instant, le poème est le plus important. Je suis sûre que c'est la raison pour laquelle John a acquis cet enregistrement et pourquoi il le gardait afin que je ne puisse y avoir accès.

— Cela fait partie du domaine privé de John, remarqua-t-elle sans vraiment l'interroger.

— Ne soyez pas stupide, rétorqua sèchement Tug. Ce qu'on entend par privé est personnel. Comment une vieille cassette pourrait-elle être personnelle ? Il prend un malin plaisir à acquérir d'anciens documents et à refuser de me les communiquer, c'est tout.

— Je ne me sens pas le droit de fouiller dans ses affaires pendant qu'il dort, protesta Connie. » Elle serra entre ses genoux ses mains soudain glacées.

« Il ne le saura jamais, si c'est ce qui vous inquiète. Franchement, Connie, quel tort lui avons-nous causé ? Il peut continuer à être content de lui pour m'avoir privé des documents dont j'ai besoin pour mon étude des Humains. Ça lui fait plaisir. Maintenant, j'ai accès à ces documents et je vais les archiver, ce qui me fait plaisir, à moi. Nous serons tous contents. Que peut-on demander de mieux ?

— Moi, je ne suis pas contente, dit Connie lentement. Ça me donne l'impression d'être malhonnête.

— À quel jeu jouez-vous, après m'avoir mis sur la piste ? Il n'est plus temps de regretter, Connie. Vous devriez être ravie de savoir que vous m'avez aidé et, en quelque sorte, modestement remboursé tout le temps et l'intérêt que je vous ai consacrés. Repassez le poème, s'il vous plaît. »

Sans un mot, Connie se pencha et appuya sèchement sur l'interrupteur pour mettre en marche. Elle demeura silencieuse tandis que l'homme poilu récitait à nouveau. Tug avait un

comportement absurde. Est-ce que cela aggraverait les choses si elle en parlait à John ? Elle n'avait aucun moyen de le lui dire à l'insu de Tug. Est-ce que cela changerait la façon dont Tug la traitait ? Tug lui avait dit que John ne le saurait jamais. Pourquoi cela l'inquiétait-il à ce point ?

« Eh bien, dit Tug à brûle-pourpoint tandis que la cassette s'achevait une nouvelle fois en bredouillements inaudibles. C'est bien ça, non ? »

Elle s'efforça de se souvenir de leurs premières conversations. « On dirait qu'il pensait vraiment ce qu'il disait, dit maladroitement Connie. » Où voulait-il en venir ? « Je veux dire, il était profondément ému par son poème, mais je ne vois pas pourquoi vous vouliez me le faire entendre, ni pourquoi vous trouvez ça si important.

— Qu'est-ce que ça signifie pour vous ? demanda timidement Tug.

— Eh bien, je suppose qu'ils étaient tristes de ne pas pouvoir tout emporter avec eux. » Connie sentit l'inanité de ses paroles. Elle devinait ce qu'il avait tenté de personnifier dans son poème. Les familles s'étaient séparées dans le déchirement au moment de l'exode. Quand on avait compris que les jeunes enfants ne pouvaient être évacués, certains parents étaient partis quand même. D'autres étaient restés en disant adieu à leurs enfants adultes pour pouvoir rester avec les plus jeunes, ou avec des parents âgés, ou avec des membres de la famille qui étaient handicapés, infirmes, mentalement déficients ou inaptes au départ pour tout autre raison. On connaissait des milliers de récits de ces tragédies.

« C'est tout ce que vous voyez ? demanda-t-il sèchement.

— Peut-être, hasarda Connie. » La voix de Tug contenait une note avide qu'elle n'avait jamais perçue.

« Vous ne vous rendez peut-être pas compte de l'étendue de mes connaissances. Il faut que je vous dise tout ce que je sais sur Dubowski. Il y a très longtemps, Talbot m'a fourni des documents sur l'école poétique du Verbe. Dubowski en est considéré comme la figure majeure. C'est le dernier mouvement littéraire terrien dont nous ayons des archives. Non qu'ils aient permis beaucoup d'enregistrements. Si je peux citer de mémoire :

“Ils respectaient l’idéal selon lequel la poésie n’existe vraiment qu’oralement. Ils n’autorisaient aucune trace écrite de leur poésie et se battaient farouchement contre ceux qui tentaient d’enregistrer leurs paroles. Les poèmes changeaient selon les récitations et soit mouraient avec le poète, soit étaient légués à ses successeurs pour être métamorphosés comme ils l’entendaient.” Cet Illya Dubowski était un exemple particulièrement véhément de cette philosophie. Il lui était arrivé de briser des magnétophones pendant des lectures, et avait rossé quelqu’un un jour pour avoir tenté de noter ses paroles à la main. L’enregistrement audiovisuel de cet homme en train de réciter est donc une véritable curiosité. Mais peut-être exprimait-il quelque chose qu’il voulait à tout prix laisser dans les mémoires.

— Ou peut-être lui a-t-on payé une forte somme. »

Tug garda le silence un instant, puis poursuivit comme si Connie n’avait rien dit. « Il est également intéressant de le voir déclamer dans sa langue maternelle, en même temps que le traducteur transposait en vernaculaire. C’est une piètre traduction, qui ressemble plus à un synopsis du poème qu’à une traduction littérale. La référence que je possède indique que le poème original comporte quatre-vingt-dix-sept vers. Et pourtant, tout ce qui nous reste est cette partie tronquée. Et tout n’est même pas traduit en vernaculaire pour cet enregistrement. Ma cassette ne contenait presque rien de sa déclamation en version originale, seulement la traduction abrégée. »

Tug s’était lancé dans un discours interminable, ton professoral à l’appui. Rien d’autre à faire que d’attendre qu’il ait fini. Connie se laissa flotter jusqu’au canapé, se demandant ce qui avait déclenché le processus.

« La chance m’a souri, néanmoins. Une méthode grammaticale et lexicale d’apprentissage de la langue russe faisait partie des premiers filaments de mémoire qu’a enregistré Évangeline pour nos relations avec l’Humanité. J’ai rapidement pu parler couramment cette langue et je suis sûr d’avoir une traduction littérale de la partie cachée de ce poème. »

Il s’interrompit et Connie reconnut soudain le style qu’il avait adopté. Sherlock Holmes, sur le point de faire la révélation

décisive. S'il espérait qu'elle joue le rôle de Watson, elle n'en était certes pas capable. « Et alors ? demanda-t-elle platement.

— Voici l'essentiel de ce que dit Dubowski, quand je le déchiffre : "Ceux qui n'ont pas vécu ici reviendront chercher ce qui reste. Son essence le clamera d'une voix que nulle ne pourra ignorer. En équilibre entre la guerre et l'omnipotence repose tout ce qu'ils sauront. Mais ils doivent laisser de côté leurs façons d'adultes et redevenir enfants pour que la porte leur soit ouverte. Ils ne devront parler ni le langage des hommes ni celui des anges, car il leur sera inutile. La renaissance est à l'intérieur pour tous." Ce n'est bien entendu qu'une traduction approximative. Je la mettrai sous une forme poétique plus appropriée à son style et vous la réciterai la prochaine fois que vous vous réveillerez. Mais vous en comprenez le sens général. Alors. Qu'en pensez-vous ?

— Je n'en sais rien, répondit-elle honnêtement. » Elle était soudain fatiguée et ne désirait rien tant que de rentrer dans sa cabine pour regarder le mur sans rien dire. Le temps qu'elle devait passer avec Tug lui semblait soudain interminable.

— Bien sûr que si, Connie. Et moi aussi. Nous avons un poète, un homme engagé à défendre la vérité intérieure, qui sacrifie ses principes de ne laisser enregistrer aucune de ses paroles pour transmettre un message aux générations futures. Cependant, ce message est si important que les mots ne peuvent le contenir. Si on regarde de très près, on s'aperçoit que ses pensées se mettent à dériver. Elles perdent le rythme intrinsèque de la poésie. On se demande même si les derniers vers font effectivement partie du poème. Serait-ce un message séparé ? Adressé à qui ? À ceux qui retourneront sur Terra, semble-t-il. Ils semblent presque en référer aux Écritures que l'on considérait jadis comme sacrées, et cependant de façon étrangement embrouillée. Tout semble indiquer qu'il tente de transmettre quelque chose d'extrêmement important, mais à la fin, il ne profère que de vagues allusions. Pourquoi ? Il cache son message dans un poème. Et le traducteur sème plus encore la confusion. Peut-on imaginer que cette interprétation fumeuse soit involontaire ? Nous sommes donc en présence d'un message d'une telle importance qu'il a été dissimulé trois fois, une fois par l'incapacité du poète à l'exprimer en paroles, la deuxième en l'incluant dans un poème

et la troisième par une fausse traduction. Alors, de quoi peut-il s'agir, Connie ? Pourquoi cette triple protection ? Qu'est-ce qui a été abandonné de si important sur la Terre ? » Tug s'interrompit. Sa voix synthétique descendit soudain d'une octave et devint caverneuse. « Que retournez-vous chercher, vous et John ?

— Qu'est-ce que vous racontez ? »

Une intonation de tolérance amusée nuança sa voix. « Allons, allons, Connie, ne me jouez pas la comédie maintenant. C'est vous qui m'avez mis sur la voie de manière assez claire. Qui m'avez mis la puce à l'oreille, pour utiliser cette vieille expression, et délibérément sans aucun doute, avec vos questions sur les raisons réelles de cette mission. J'ai bien réfléchi à vos paroles et j'ai compris ce que vous teniez à me faire voir. Cette mission a forcément un autre but que d'aller récolter des informations pour Terra Affirma. J'admire la loyauté qui vous fait refuser d'en parler directement. Vous aviez, bien sûr, confiance en ma capacité à résoudre cette petite énigme. Mais maintenant que je suis si près du but, vous pouvez au moins me donner une autre indication. »

Connie hocha la tête. Elle s'efforça de sourire. « Tug, je crois que vous attachez une plus grande signification que moi à tout ceci. Les Humains exagèrent, même en poésie. Tout ce qu'il voulait dire c'est que nous n'avons pas conscience de tout ce qui nous a manqué en ne vivant pas sur Terre. Ne pas avoir d'animaux, et tout ça. Et je n'ai jamais fait la moindre allusion à une mission secrète. Je disais seulement que je n'en comprenais pas le but. Vous donnez trop de valeur à ce que je dis. Comme quand vous m'expliquiez l'interprétation du poème sur le marchand de ballons, en me disant qu'il était plein de sous-entendus sexuels sur les abus d'enfants et les moyens de contraception. J'avais cru que c'était uniquement un poème sur les changements de saisons.

— Vous ne voulez pas me donner d'autre indication ? » La voix de Tug contenait un reproche badin, mais il y avait autre chose. Le soupçon ?

« Je ne vous ai donné aucune indication, d'abord. Et je ne crois pas que ce poème contienne tout ce que vous y voyez.

— Très bien. » Intonation de tolérance amusée. « Je crois que j'ai compris. Mais si je vous rappelais qu'il est mentionné dans les archives qu'Illya Dubowski a pris une part importante dans la fondation de Terra Affirma ? Son fils direct, conçu et mis au monde naturellement, a quitté la Terre à la tête du contingent de Terra Affirma. Et le centre de Conservation du Patrimoine de la Terre, le créateur de cette série de cassettes didactiques, était un auxiliaire de Terra Affirma. Vous saviez que j'aurais la possibilité d'établir cette connexion. »

Connie finit par faire la même déduction. « C'est la corporation qui nous a engagés pour récolter les données.

— Exactement. » Tug était très content de lui.

« Mais, Tug, ce n'est rien de plus qu'une coïncidence. Du moins, à ce que j'en sais. » Connie luttait contre une soudaine sensation d'étouffement. Elle éprouvait tout à coup un sentiment de malaise, rien n'était ce qu'il y paraissait, elle ne pouvait faire confiance à personne, ni à Tug, ni à John. Et si Tug avait raison, si John avait un autre motif pour cette mission, dont elle ignorerait tout ? Et s'il était impliqué dans des manœuvres politiques dangereuses, et l'entraînait avec elle ? Ils seraient pris, on était toujours pris, et même si elle pouvait prouver qu'elle ne savait rien, elle serait quand même renvoyée en Réadaptation. C'était la mesure normale de précaution. Mais elle n'était pas sûre de le supporter. Pas une fois encore. Elle en ressortirait comme un emballage vide sous pression et, dès qu'on la toucherait, elle imploserait.

« Vous êtes sûre de n'avoir rien à me dire… avant qu'il ne soit trop tard ? » Il avait un ton patient, comme un professeur qui essaie de tirer la bonne réponse d'une élève timide et attardée.

« Je ne vois pas de quoi vous parlez, dit-elle faiblement.

— Est-ce vrai ? Connie, vous rappelez-vous de notre discussion la dernière fois que vous vous êtes réveillée ? »

Elle tâtonna dans sa mémoire. « Sherlock Holmes ? » C'était la seule réponse qui lui venait à l'esprit.

« Exactement. Et savez-vous pourquoi je voulais partager ces histoires avec vous ? »

Elle haussa les épaules. Elle refusait de dire : je croyais que c'était parce que nous devenions amis. Même elle, elle trouvait que c'était puéril.

Tug interrompit son silence. « Cet ancien éminent personnage résolvait les énigmes les plus obscures en interprétant seulement les indices qu'il trouvait. Moi aussi, et je continuerai. C'était ma façon de vous indiquer que j'étais sur la voie de votre mystère. »

Connie gardait le silence. Elle ne savait absolument pas quoi dire. S'il avait été un homme, elle l'aurait planté là. Mais il n'y avait aucun endroit sur ce vaisseau où elle pouvait lui échapper.

« John vous a aidée à passer mes enregistrements au moment de l'embarquement, n'est-ce pas ? »

Connie ne répondit pas. Elle avait soudain la bouche sèche. Elle se contenta d'aller vers le magnétoscope et libéra fermement la cassette. Elle la remit dans sa boîte qu'elle referma d'un coup sec. Elle traversa la pièce et la reposa sur la pile.

« Ce n'était pas nécessaire, figurez-vous. Je m'étais déjà assuré que vous seriez autorisée à passer. Mais il l'a fait quand même. C'est un geste très inhabituel de la part de John. Pourquoi l'a-t-il fait ? Je dois m'interroger. La réponse évidente, c'est pour que vous n'ayez pas d'ennuis. Mais pourquoi ? Pourquoi a-t-il pris cette peine ? Visiblement, il ne vous tient pas en très haute estime. Alors pourquoi se préoccuper de votre sort ? Cela pouvait-il avoir un rapport avec la conversation que je vous ai vu tenir tous les deux dans l'ascenseur ? John sait parfaitement que je n'ai aucun moyen de contrôler le son dans cet endroit. Mais il m'est possible d'observer. Quel qu'ait été le sujet de votre conversation, cela avait l'air très intense. »

Connie retrouva la voix. « Il me disait simplement de ne jamais recommencer quelque chose d'aussi stupide.

— Bien entendu. Connie, vous souvenez-vous de ce que Sherlock Holmes disait à Watson à propos de la résolution d'une affaire ? Éliminez ce qui est faux, et ce qui reste, aussi invraisemblable que cela paraisse, est la vérité. »

Elle n'était pas sûre de l'exactitude de la citation. Probablement encore une des ses adaptations personnelles. Ce qui n'avait plus guère d'importance. « Et alors ?

— Alors laissez-moi faire la même chose pour vous. Observez avec moi tous les détails singuliers. Vous manifestez un besoin excessif de vous conformer aux règles, d'être adaptée. Cependant, dès la première fois où je vous demande de faire quelque chose de légèrement illégal, vous acceptez. Et vous accomplissez la mission comme si vous aviez une grande expérience de cette pratique. Cela m'a intrigué. Plus intéressante encore était l'intervention de John, qui s'assurait que vous reveniez sans dommage au vaisseau comme membre d'équipage. Pourquoi ? Si j'élimine tout intérêt personnel qu'il pourrait éprouver à votre endroit, ce que je crois pouvoir faire sans risque, alors il me faut présumer que John avait besoin de vous pour cette mission. Pourquoi Connie, et non quelqu'un d'autre ? Parce qu'elle sait quelque chose qui la rend essentielle pour cette tâche. Que peut-il y avoir dans cette mission qui nécessite des connaissances particulières, et quelles peuvent être ces connaissances ? Je ne connais pas encore les réponses à ces questions. Pas encore. Mais je sais que ce ne sont pas les seuls nouveaux enregistrements que John a apportés à bord. Je sais qu'il a un programme d'apprentissage en sommeil qu'il a réussi à soustraire à mon attention. La seule chose dont il n'a pas tenu compte, c'est de ma capacité à résoudre les énigmes, mes talents de détective, si vous préférez. Tôt ou tard, Connie, je saurai quel est le véritable objectif de cette mission. Pourquoi ne pas me le dire tout de suite ? »

Connie était essoufflée, comme s'il y avait eu un problème atmosphérique. Les raisonnements tortueux de Tug ressemblaient plus à un délire insensé qu'à des conclusions logiques. « Tug, dit-elle avec une grande prudence. Vous prenez beaucoup d'incidents dus au hasard et leur attribuez une signification profonde, qui n'existe nullement. J'ai fait ce que vous me demandiez parce que je ne voulais pas vous contrarier. John m'a tirée d'affaire parce qu'il voulait éviter les problèmes qui ne manqueraient pas de lui incomber. Vous savez très bien qu'il aurait été interrogé si un membre de son équipage avait été pris en possession d'objet de contrebande. Quant à la possibilité d'une mission secrète, je crois que vous accordez trop de poids à l'enregistrement d'un unique poème que, par hasard, John a

amené à bord. Vous avez obtenu la plupart de vos indices en le traduisant. Êtes-vous seulement sûr que John comprendrait cette langue ancienne ? »

Le silence de Tug se poursuivit longtemps. Connie s'aperçut qu'elle était en train de démonter le magnétoscope pour le ranger dans sa boîte. Tug sembla saisir ce qu'elle faisait au moment où elle le rangea dans le placard.

« Je veux quand même revoir l'intégralité de cet enregistrement, dit-il, mais son ton était plus doux, plus proche du Tug qu'elle connaissait.

— En ce cas, il vous faudra le demander à John, s'entendit-elle répondre.

— Réfléchissez, Connie. Avec ce que je sais sur vous, je peux vous garantir que ce pourrait être votre dernier voyage sur l'Évangeline. »

Elle pencha la tête pour dissimuler un petit sourire amer. « Ça ne marche pas, Tug.

— Vous n'avez pas peur que je témoigne et dise que vous êtes déséquilibrée et inadaptée ? Vous voudriez vraiment affronter un autre séjour en Réadaptation ? »

Vivisection ? On n'en était pas loin. Des menaces blessantes en tout cas. « Je suppose que je vais devoir affronter ce qui m'attend. » Elle fit demi-tour et sortit de la cabine. Le couloir restait sombre devant elle. « Assez joué, Tug.

— Exactement. Remontez le magnétoscope et rechargez la cassette.

— Pourquoi ? Pour que vous puissiez trouver d'autres indices imaginaires ? »

Tug émit un sifflement de dérision. « Connie, vous jugez mal la profondeur de mes connaissances. J'en sais beaucoup plus long que vous. J'ai un savoir très approfondi de la littérature de la Grande Évacuation. À une époque, il existait des milliers de récits de ces séparations. Et dans toutes les chansons, les poèmes ou les histoires de cette période, il y a un thème récurrent. Ceux qui sont partis ne savaient pas vraiment pourquoi ils partaient. Ils parlent tous de quelque chose de précieux, de central pour l'Humanité, mais aucun ne nomme précisément ce dont il s'agit.

« Tug…

— Qu'est-ce qui peut donc être si important que Terra Affirma risque son existence même pour tenter de le trouver ? Je n'en connais pas encore la nature exacte. Mais quoi d'autre aurait une importance qui justifierait le prix de cette mission ?

— Tug, vous vous trompez. » Elle était désespérément lasse de cette discussion. « Il n'existe pas de trésor secret que l'Humanité aurait abandonné sur Terre. L'idée même est stupide. Notre mission consiste à déployer des sondes et des satellites. C'est tout. Lorsque vous parlez de mystères et de messages secrets, ce ne sont que des sottises. Il n'y a rien là-bas qu'un monde mort. Voilà l'héritage que m'ont laissé mes ancêtres : une planète morte, détruite par leur insouciance et leur avidité. Quel merveilleux patrimoine. Comment peut-on le regarder sans se rappeler notre stupidité et notre égoïsme ? Regardez ce qu'ils ont fait de la race humaine. Vous voulez savoir ce que nous sommes, Tug ? Nous sommes une race d'exilés, et nous le savons tous. »

Sa voix aiguë se brisa soudain. Elle se sentit vaincue par le silence qui suivit. Dans le couloir obscur, elle se retourna pour fixer l'intérieur de la cabine. Et si elle faisait simplement demi-tour et disparaîtrait dans le noir ? Que ferait-il ?

« Votre pouls et votre rythme respiratoire étaient bien au-dessus de la moyenne habituelle, remarqua finalement Tug. Ils sont presque redevenus normaux. Qu'est-ce donc qui vous bouleverse à ce point ? Que j'approche aussi vite du but ? » Ton chargé de sous-entendu sournois.

« Je ne suis pas bouleversée. Je suis seulement fatiguée de discuter avec vous, surtout sur un sujet aussi absurde.

— Je vois. » Son ton redevenait amical, tout à coup. La lumière de la cabine s'atténua et celles du couloir s'allumèrent. « Bon, laissons ce sujet, en ce cas. Visiblement, je me trompais en croyant que vous en saviez plus que moi sur cette mission. Allons. Pensons à autre chose. Voulez-vous étudier une autre célèbre enquête de Sherlock Holmes ? »

Connie réprima un frisson. Non, assez d'indices et de déductions. « Pas pour le moment, Tug.

— Bon, j'ai une autre idée, en ce cas. Revenez avec moi au poste de pilotage principal. J'ai découvert quelques filaments

d'anciens casse-tête construits sur des mots. Ça s'appelle les mots croisés du *New York Times*. L'orthographe archaïque les rend particulièrement difficiles.

— Je retourne dans ma cabine pour me reposer », dit-elle simplement.

Silence, puis : « Ce sera peut-être mieux ainsi. »

Elle quitta la lumière vive de la cabine et se propulsa de prise en prise dans les corridors faiblement éclairés, pour retourner vers un environnement plus familier. Elle aurait voulu laisser derrière elle ses nouveaux doutes et ses angoisses, mais ils lui collaient à la peau comme sa tunique humide de sueur. Pour la première fois depuis le début de ses voyages dans l'espace, elle percevait le contrôle total qu'avaient les Arthroplanes sur les Humains à bord de leurs vaisseaux. Et ça ne lui plaisait pas.

8

« Au fait, Talbot est mort. »

John s'immobilisa, la main sur la poignée de la porte du cabinet nettoyeur. Sa période d'éveil avait commencé moins d'un quart d'heure avant. Sympa de la part de Tug de lui offrir cette joyeuse mise en train. Il cligna des yeux. Ils étaient collants et irrités. Par les larmes ? Non. Trop de temps s'était écoulé pour ça. Le mur des différences était trop haut pour qu'il ait envie de le franchir.

« Merci de m'apprendre la nouvelle avec tant de ménagements, dit-il à Tug, une nuance de sarcasme dans la voix.

— De rien. J'étais curieux de voir comment vous alliez réagir.

— Et, naturellement, observer mes réactions était beaucoup plus important que de ménager les sentiments d'un Humain. »

Tug n'offrit aucune excuse. « Je suis un érudit, John, pas une assistante sociale. Mes observations des Humains et leurs interactions comptent pour plus de la moitié dans les motifs de ma présence dans l'Évangeline.

— Je vois. Et quels sont les autres ?

— Générer des revenus pour la race Arthroplane ; servir mon peuple dans la profession interstellaire, bien entendu.

— Bien entendu. » John entra dans le box du nettoyeur en fermant soigneusement la porte. Il mit la cabine en marche et sentit monter l'humidité en commençant à se passer du gel sur le corps. « Est-ce que Connie est réveillée ? demanda-t-il à l'omniprésent Tug.

— Non, elle est toujours dans les limites de sécurité du transommeil. Il n'est pas nécessaire de la réveiller avant trois ans. » Tug s'interrompit. « J'avoue que je m'attendais à une

réaction plus violente de votre part à l'annonce de la mort de Talbot. Vous l'avez vu récemment, je crois. Et il semble que votre rencontre a été productive, à en juger par le nombre d'enregistrements que vous avez embarqués en contrebande. »

John soupira et commença à enlever le gel et la peau de sa jambe. « Vous vous trompez d'arbre, Tug.

— Veuillez expliquer cet idiome, je vous prie, » demanda sèchement Tug au bout d'un moment. John sourit de son agacement. Ce n'était pas souvent qu'il trouvait une expression que Tug ne pouvait interpréter.

« C'est élémentaire, en fait. Un retour au temps où les Humains étaient des prédateurs, une référence à une ancienne pratique terrienne qui consistait à utiliser l'espèce canine pour chasser le gibier. Si les chiens étaient pris en défaut et suivaient la mauvaise piste, ils pouvaient se retrouver à aboyer sous le mauvais arbre. Comme vous.

— Ce qui signifie que les cassettes ne viennent pas de chez Talbot et que vous ne l'avez pas vu ?

— Ce qui signifie que je ne suis pas idiot au point de me laisser si facilement distraire. Ce n'est pas une demande, Tug, c'est un ordre. Réveillez Connie ! En ce qui concerne l'équipage humain, dois-je vous rappeler que mon autorité est indiscutable et absolue ?

— Bien sûr que non. Si vous décidez de gaspiller des rations alimentaires en réveillant inutilement un membre de l'équipage, tant pis. Des dépenses supplémentaires de ce genre sont soustraites de votre…

— Est-ce que la procédure d'éveil est initiée pour Connie, Tug ? l'interrompit John.

— Oui, répondit sèchement Tug au bout d'un instant. Cela va prendre un certain temps, vous savez. Ce n'est pas comme si je n'avais qu'à appuyer sur un bouton et…

— Je connais parfaitement les procédures d'éveil, Tug. Dès que Connie sera réveillée, ordonnez-lui de me contacter.

— Entendu. »

Le silence se fit total, à l'exception du fonctionnement interne du box de nettoyage. John finit d'arracher son gel, puis s'essuya avec rudesse pour se débarrasser de toutes les peaux mortes qu'il

avait pu oublier. Malgré le nombre de voyages qu'il avait effectués, il se disait qu'il détesterait toujours autant cette phase de réveil.

Il sortit du box et se servit un verre de stim et un léger en-cas, puis programma l'interprétation de *La suite pour deux planètes*, de Morgen, pour couvrir le silence glacé de Tug. En buvant son stim à petites gorgées, il regardait de son fauteuil le double écran s'animer. À gauche, on voyait la forêt tropicale de Castor et, à droite, l'étroit désert septentrional de Pollux se mit à scintiller. De la première provenait l'éternel frémissement du vent dans les feuilles de canne Shinto et de l'autre le souffle rauque des dunes qui ne cessaient de se former et de se reformer parmi les lichens qui les ancraient au sol. Il commençait à peine à se détendre en grignotant un biscuit épicé quand la voix de Tug se fit entendre.

« Je croyais que vous demanderiez au moins comment Talbot est mort. »

Quelque chose dans l'offre de paix de Tug ne fit que renforcer la méfiance de John. « Les Humains de cet âge meurent constamment, Tug. C'est ce qu'on appelle la mort naturelle.

— Ce n'était pas le cas pour Talbot. »

John resta silencieux un instant. Puis sa patience céda et il demanda : « Pourquoi ne pas me dire tout de suite combien ça va me coûter de le savoir, si je décide de rentrer dans votre jeu ?

— Ce n'est pas un jeu, John, lui reprocha Tug. » Mais après un silence, il ajouta. « Je serais ravi de partager mes informations et mes sources si vous acceptiez de me rendre la pareille. Pourquoi ne pas nous comporter simplement comme des membres de races civilisées ?

— Parce que la plupart des races civilisées ont en commun certaines valeurs d'intimité et de confiance, Tug. Avez-vous tiré beaucoup d'informations de la poésie contenue dans mon scanner ? Vous l'avez sans doute déjà transférée sur des filaments, non ? »

Silence. Puis : « Ma recherche de la connaissance absolue exige que j'utilise toutes les références possibles, John. En quoi la poésie ancienne pourrait-elle être considérée comme personnelle ? Si je dois…

— Quel dommage que tout cela ne soit que des ersatz. Il n'y a rien d'authentique sur ces cassettes. Uniquement de la camelote style : "hommage à…" ou "dans la tradition de…". La demande pour les anciens documents a augmenté lorsque le Conservatoire a commencé à les effacer. Alors on trouve un tas de gens sans scrupules pour satisfaire cette demande, évidemment. Et certains sont assez malhonnêtes pour ne pas faire apparaître les désengagements dans les génériques. Scandaleux, non ? Bien entendu, vous et moi étant de grands érudits, nous reconnaîtrions instantanément des imitations si criantes. Montemorossi, par exemple, qui se laisserait avoir par une ficelle aussi grosse ? Sûrement ni vous ni moi. Nous ne prendrions pas la peine de le faire entrer dans nos collections avec recherche et vérification de références, hein ? » John adressa un sourire à la cantonade aux quatre coins de la cabine. Il allait apprendre à Tug à fouiner dans ses affaires personnelles. Il n'avait pas l'intention de laisser à sa portée les documents de Terra Affirma, mais du moins, si Tug réussissait à y accéder, il serait obligé de se poser la question de leur authenticité.

« Tug ? demanda-t-il poliment tandis que le silence se prolongeait, à l'exception des deux chuchotements des vagues de la Mer des Rois de Castor et le chuintement du ruisseau sur les galets de la plage de Jacob sur Pollux. Dites à Connie que je suis parti au gymnase faire mes tours. Envoyez-la-moi quand elle sera réveillée, O.K. ? »

John rebondit gaiement sur le canapé et s'élança de prise en prise dans le corridor. Il s'interdit de penser au mystérieux fantôme de Talbot. Tug était incapable de garder un secret, de toute façon. Surtout pas s'il pouvait l'utiliser pour faire du mal à John. Tôt ou tard, Tug lui dirait comment Talbot était mort. Il soupçonnait qu'il trouverait à ce moment-là le moyen de lui faire mal. Il pouvait s'y attendre.

« Est-il en colère contre moi ? » demanda Connie, troublée. Elle cligna des yeux, tâchant d'y voir clair malgré ses paupières collées. John avait donné l'ordre de la réveiller et voulait la voir immédiatement, lui disait Tug. Très bizarre. Elle se sentait encore à moitié endormie, plus comme si elle avait été réveillée

en sursaut que si elle avait graduellement repris conscience. Elle se mit à grelotter de façon incontrôlable et se replia instinctivement en boule contre la paroi de la matrice. Son entraînement lui revint immédiatement en mémoire. État de choc au réveil dû à une reprise de conscience trop rapide. Remède habituel : immersion dans l'eau chaude pour stabiliser la température corporelle et administration de nourriture riche en glucose sous forme liquide. Demander assistance humaine si possible. Elle serra les dents pendant un instant pour les empêcher de claquer. Quand elle parvint à parler, elle dit d'une voix enrouée : « Tug, appelez John. Dites-moi que j'ai eu un malaise au réveil. Dites-le lui, je veux dire. » Une autre vague de tremblements et d'angoisse la parcourut.

Elle en sortit en entendant la voix de Tug. « Tout ira bien, Connie. Tout ira bien. Allez, maintenant, il faut vous lever. Tendez la main pour accrocher la prise, c'est bien. Vous allez y arriver, tout ira bien. Ce n'est pas si grave. Vous pouvez y arriver, Connie. »

Machinalement, elle s'aperçut qu'elle obéissait. Il avait raison, elle y arrivait. Elle était presque sortie de la cellule matricielle quand elle se rendit compte que quelque chose n'était pas normal. « John n'est pas venu ? interrogea-t-elle plaintivement. » Même à ses propres oreilles, sa voix semblait enfantine, geignarde.

« Je savais que vous ne teniez pas à ce qu'il vous voie comme ça. Vous êtes capable de vous débrouiller seule, Connie. Vous n'avez pas envie de perdre son respect, n'est-ce pas ? Allons, Connie, l'infirmerie est tout près, juste au croisement des couloirs. Vous allez y arriver seule. »

Elle se disait que ça lui faisait du bien de bouger, quand une autre vague de tremblements la força à s'arrêter et à s'accrocher à un barreau en attendant que ça s'atténue. « Que s'est-il passé ? gémit-elle à haute voix dans le couloir peu éclairé. Quel est le problème, que m'est-il arrivé ?

— Tout ira bien, répéta Tug. Avancez jusqu'à la prise suivante, allez, vous pouvez le faire. »

Elle s'aperçut qu'elle le pouvait en effet, en avançant barreau après barreau, et elle se retrouva dans la cabine médicale. Tug

scella la porte derrière elle et elle sentit la hausse réconfortante de la température. Il avait déjà fait préparer un cocon. Elle s'y laissa tomber et le referma. En tremblant, elle tira le capuchon flexible et ajusta le couvercle facial. « Complètement hermétique ? demanda-t-elle faiblement à Tug.

— C'est ce que dit l'écran », répondit-il. Un instant plus tard, elle sentait l'eau chaude déferler sur sa peau. Le cocon gonfla légèrement, enveloppant son corps de chaleur et d'eau. Elle percevait le courant rapide de l'eau sur sa peau qui emportait les peaux mortes et stimulait en même temps la circulation. Ses genoux ployèrent soudain, mais le cocon la soutenait et remplissait son rôle. De l'autre côté de la pièce, elle entendit vaguement le cliquetis du distributeur de nourriture et vit un grand gobelet tomber dans un réchauffeur. Sa boisson serait prête à la sortie du cocon. À mesure que sa température se stabilisait, elle se rendit compte que ses idées s'éclaircissaient.

« Que s'est-il passé ? demanda-t-elle d'une voix maintenant assurée.

— J'ai fait une erreur » répondit honnêtement Tug. Le déferlement de l'eau dans le cocon étouffait légèrement sa voix. « Je voulais vous dire un mot en privé avant que vous ne parliez à John. Si bien que j'ai hâté la procédure d'éveil, afin de nous laisser un peu de temps avant le moment de le retrouver. Je suppose que votre métabolisme est plus sensible que je ne le pensais. Je suis désolé, Connie, sincèrement. »

Son esprit enregistra l'information pendant quelques instants. Puis elle marmonna : « Ce n'est pas grave », surtout parce qu'elle ne trouvait rien d'autre à dire. Les malaises d'éveil pouvaient être fatals dans certains cas extrêmes. Mais Tug en avait sûrement déjà vu et si elle avait été vraiment mal en point, il aurait appelé John. Forcément, non ? Une fois de plus, elle prit conscience qu'elle dépendait totalement de son bon vouloir. Ce qui n'était pas un sentiment rassurant.

Le cocon semblait juger qu'elle allait mieux. Peu à peu, l'eau fut éliminée par aspiration, remplacée par un vent chaud qui sécha complètement son corps en douceur. Quelques instants plus tard, le cocon s'ouvrait. Elle en sortit en titubant et accepta la serviette chaude et humide proposée par un distributeur. Elle

se lava le visage en essuyant doucement les sécrétions de ses paupières, puis l'utilisa pour éliminer les fragments de peau morte que l'eau n'avait pas réussi à déloger entre ses orteils et ses doigts. Elle se sentait mieux dans son corps, mais le sentiment d'angoisse qui la déchirait n'en était pas atténué pour autant. Elle avait envie de courir dans le couloir aussi vite que possible pour retrouver John et lui soumettre le problème. C'était lui le capitaine, il devait savoir quoi faire à propos de tout ça. Il le savait, se dit-elle sourdement en prenant son verre dans le réchauffeur. Il l'avait mise en garde contre les réveils solitaires en compagnie de Tug. C'est seulement qu'il ne lui avait jamais dit comment les éviter.

Elle but avec la paille une longue gorgée de liquide sucré, puis prit au distributeur un uniforme propre. En enfilant la tunique et le pantalon, elle remarqua que le tissu était plus épais, plus chaud et plus doux que d'habitude. Sans doute était-ce la procédure normale quand quelqu'un avait eu des difficultés au réveil. Elle reprit son verre et se pelotonna sur une chaise longue. Elle essaya de formuler une remarque à l'intention de Tug, mais rien ne lui vint à l'esprit. Elle attendit qu'il parle.

« Je suis réellement désolé, Connie, répéta-t-il. Je voulais juste avoir le temps de vous parler avant John.

— Vous l'avez déjà dit, répondit-elle non sans humeur. Je vous ai dit que ce n'était pas grave. De quoi aviez-vous besoin de me parler ? » En fait, elle se demandait aussi pourquoi John voulait lui parler. Elle était sûre qu'il y avait un rapport entre les deux.

« Je sais que je vous ai perturbée lors de votre dernier éveil. Je n'aurais pas dû vous demander de passer cette cassette. Je n'aurais certainement pas dû tenter de vous obliger à la repasser d'un bout à l'autre. Et je n'aurais pas dû non plus affirmer que vous ne me disiez pas tout. Je me rends compte à présent que j'ai probablement interprété la situation au-delà de ce qu'elle méritait. C'est pourquoi je voulais vous présenter mes excuses. Je ne voulais pas que vous apparaissiez bouleversée devant John, ou avec le sentiment d'avoir fait quelque chose de mal. Je vous ai forcée à le faire, en réalité. Vous n'en étiez pas responsable du tout.

— O.K. », dit-elle après un instant de silence prudent. Elle attendait ce qui allait immanquablement suivre.

« Allez-vous en parler à John ? demanda doucement Tug.

— Je ne sais pas, répondit-elle honnêtement.

— Je vous ai présenté mes excuses, non ? Et j'ai promis que cela ne se reproduirait jamais. » Il s'interrompit, plein d'espoir.

Connie gardait le silence.

« Nous nous sommes mis d'accord, tout au début, de ne pas trahir nos confidences, Connie. Je vous garantis que je n'ai divulgué aucun de vos secrets, même à John.

— Mes secrets ? » demanda-t-elle sans réfléchir. Mis à part le pillage des enregistrements de John à l'instigation de Tug, elle n'avait pas l'impression d'en avoir. Un trou glacé s'ouvrit soudain dans son estomac. Le liquide tiède et sucré qu'elle était en train de boire gargouilla désagréablement. Une sensation acide lui balaya le fond de la gorge.

« Eh bien, pas exactement des secrets. Uniquement quelques petites choses parfaitement normales qui pourraient peut-être changer l'opinion de John. Par exemple que vous n'approuvez pas vraiment notre mission actuelle. »

Connie se détendit légèrement.

« Et que vous êtes allée en Réadaptation, et que votre dossier indique que c'était involontaire. Oh, pas les dossiers auxquels John a accès, bien sûr. Uniquement ceux que, en tant que propriétaire de vaisseau, je peux consulter pour raisons de sécurité. »

Pendant un instant, elle crut que le malaise d'éveil la reprenait, tant le frisson qui la parcourut était glacé. Elle retint sa respiration en comptant jusqu'à dix puis demanda : « Avez-vous d'autres petites menaces à me faire, Tug ?

— Mais, Connie ! » Sa stupéfaction avait l'air très sincère. « Je suis choqué que vous ayez pu donner pareil sens à mes remarques !

— C'est sans doute à cause de mon naturel inadapté, je suppose. » Elle se leva, jeta le verre à demi plein dans le recycleur et se propulsa de prise en prise vers la porte de la cabine. Elle tira la poignée. La porte ne bougea pas.

« Connie…

— John va se demander ce qui me retient si longtemps.

— Je voulais simplement ajouter une dernière remarque à notre conversation. Agissez au mieux de vos intérêts. Cette fois, du moins, vous vous apercevrez que c'est l'attitude la plus harmonieuse. »

La porte s'ouvrit soudain et elle dut reprendre son équilibre avant de se précipiter dans le couloir. Son esprit avançait plus vite que son corps en suivant le trajet illuminé. Elle cessa finalement de se demander ce qu'elle allait faire. Elle était lasse de réfléchir et d'essayer de maîtriser les choses. Advienne que pourra.

Il achevait le dernier tour quand Connie entra. Il leva la tête. Tug avait dû la persécuter. John reconnaissait cet air las, épuisé, qu'il voyait dans son miroir certains jours. Il effectua un tour supplémentaire pour lui laisser le temps de se remettre. Vu l'air qu'elle avait, il avait l'impression qu'elle éclaterait en sanglots dès qu'il lui adresserait la parole. Il n'avait pas besoin de ça. Il la salua de la main sans rien dire et continua son exercice.

Elle jeta un coup d'œil autour d'elle avec un regard hésitant, qui montra à John qu'elle n'avait pas utilisé régulièrement la salle, malgré ses fermes recommandations. Il allait devoir lui en donner l'ordre, sans doute. En revenant vers elle, il ralentit le pas et lui fit signe de le rejoindre. Elle s'efforça de le suivre, mais il se rendit rapidement compte qu'il lui faudrait réduire ses enjambées s'il voulait que le rythme soit confortable pour eux deux. Il avait dû encore grandir. Il nota mentalement que ce devait être une des raisons de son irritabilité et qu'il devrait en tenir compte. « Compte jusqu'à dix avant d'agir », se conseilla-t-il mentalement, puis il réprima un rire en se disant que c'était complètement idiot.

« Pardon ? demanda faiblement Connie.

— Rien. » Il lui jeta un rapide coup d'œil. Elle était plus que pâle. Pâle comme la mort, n'y avait-il pas une vieille expression qui disait ça ? Des gouttelettes de sueur recouvraient déjà son visage. Elle n'avait pas l'air d'être en si mauvais état, mais c'était absurde d'essayer d'aller plus loin. « Arrêtez le courant », Tug, dit-il en hâte. Tout aussi rapidement, l'équilibre presque grisant

de la pesanteur artificielle cessa. Connie faillit trébucher et il s'aperçut qu'il avait instinctivement tendu le bras pour la soutenir. Il s'écarta, mais elle s'était déjà accrochée au soutien proposé.

« Un peu de malaise de réveil, murmura-t-elle.

— Plus qu'un peu », répondit aigrement John tandis que tous ses soupçons se ravivaient à cette nouvelle preuve. Il avait d'abord projeté de lui transmettre en aparté des informations sur certains aspects inhabituels de leur mission. Mais il changea rapidement d'avis. Cela ne valait pas la peine de faire tant d'efforts pour exclure Tug de leur conversation sur le vaisseau. Surtout si elle répétait immédiatement tout ce qu'il lui confiait.

« J'ai soif », dit-il brusquement en se laissant porter par le courant jusqu'au distributeur à l'autre extrémité de la salle de gym. Il se déplaçait avec maladresse, car Connie le tenait toujours par le bras. Il la poussa presque sur la première chaise longue devant laquelle ils arrivèrent. Il n'aurait pas su dire pourquoi sa faiblesse l'irritait tant. Il sentit qu'elle le suivait du regard alors que, débarrassé d'elle, il se propulsait agilement à l'autre bout de la salle.

Tout en appuyant sur les touches, il s'adressa à elle par-dessus son épaule. « Je vous commande à boire et à manger. L'un des moyens les plus efficaces de soulager le malaise de réveil est d'absorber quelque chose de sucré, de préférence sous forme liquide. Je m'étonne que votre formation ne vous l'ait pas appris.

— Mais si, dit-elle d'une voix tremblante. C'est… C'est que je n'ai pas eu le temps de finir de le boire. Je croyais que vous vouliez que je vienne immédiatement au rapport.

— Effectivement, mais Tug aurait dû me signaler que vous aviez une mauvaise réaction de réveil. » John empila les plateaux qu'éructa le distributeur et se retourna vers elle. « Avez-vous déjà eu des problèmes de réveil auparavant ?

— Non, c'est la première fois, répondit-elle avec un regard fuyant. Ce n'était pas si grave, en fait. Je ne voulais pas que Tug vous alarme inutilement. »

John serra les lèvres, dégoûté par son mensonge. Bon sang, il n'avait pas besoin de ça. Il s'efforça de savoir si elle mentait par loyauté envers Tug ou parce qu'il la tenait déjà sous son emprise.

Puis il abandonna cette énigme inutile. Pourquoi s'en soucier ? Il devait seulement empêcher que ça ne s'aggrave. Tout allait être encore un peu plus difficile pour lui, sachant qu'il ne pouvait pas faire confiance à Connie dans aucun des domaines qu'impliquait leur mission réelle. Enfin, il y parviendrait, se dit-il.

Il se dirigea vers elle, lui mit le plateau entre les mains. « Mangez et buvez tout de suite. Et pas trop vite, ça vous rendrait encore plus malade.

— Vous avez déjà été malade au réveil, vous ? demanda Connie en ouvrant son plateau pour insérer la paille dans le verre.

— Une ou deux fois. Ça m'arrive encore de temps en temps, lorsque Tug m'en veut.

— Je ne vous ai jamais délibérément déclenché de malaise de réveil. » La voix de Tug était froide et lointaine.

« Je me demandais combien de temps ça vous prendrait pour intervenir. » John s'arrêta et s'éclaircit la gorge. « Tug, il sera noté dans le livre de bord que je considère comme une négligence le fait d'avoir tardé à me signaler que le membre d'équipage Connie Gen-103-Castor-Horticol-six souffrait de mal du réveil.

— Je vous en prie, ce n'est pas si grave », intervint Connie, mais la voix de Tug couvrit la sienne.

« Il sera noté dans mes rapports que ledit incident ne paraissait pas grave et que ledit membre d'équipage a récupéré rapidement sans effets secondaires.

— Heureusement pour vous, dit sèchement John.

— Si le capitaine n'avait pas indiqué qu'il souhaitait voir immédiatement le membre d'équipage, je n'aurais pas hâté la procédure d'éveil. »

John soupira bruyamment. « Tug, veuillez noter dans vos tablettes que je vous informe séance tenante que, à moins que je ne précise spécifiquement qu'il s'agit d'une urgence, je n'autorise jamais, je répète, jamais, aucun membre d'équipage à être réveillé en moins de temps qu'il n'est jugé optimal dans leur dossier de métabolisme. J'aurais cru qu'une remarque de ce genre était inutile, mais maintenant que vous l'avez entendue, je considère que l'incident est clos.

— Entendu », fit hypocritement Tug. Mais il ne répliqua pas.

John porta son attention sur Connie. « Connie ! », commença-t-il, mais plus sèchement qu'il n'en avait eu l'intention. Elle sursauta comme s'il l'avait piquée avec une aiguille et se mit presque au garde-à-vous sur sa chaise longue.

« Détendez-vous, s'il vous plaît. Et continuez à manger pendant que je vous parle. Vous avez une mine affreuse. » Elle prit un biscuit comme il le lui avait ordonné et mordit docilement l'un des coins. John réfréna son agacement. Il ne pouvait sans doute rien espérer de mieux de sa part. Tug avait imprimé son influence sur elle beaucoup plus vite qu'il ne s'y attendait. Dommage. Cette fille avait du potentiel, initialement. Il avait cru que son goût de la solitude l'aurait aidée à tenir Tug à distance. De toute évidence, l'Arthroplane avait déjà sur elle un moyen de pression.

« Je voulais vous voir personnellement pour initier quelques changements dans les permanences de veille. Tug, vous assistez à l'entretien ?

— Bien sûr.

— Oui. Comme s'il y avait quoi que ce soit sur ce vaisseau que vous n'écoutiez pas. Pour la durée de la mission, les périodes de réveil de Connie devront commencer précisément soixante-douze heures après les miennes. Sans précipiter la procédure, je précise. Elles se termineront en même temps que les miennes. Connie, à votre réveil, vous devrez vous présenter au rapport dans un délai inférieur à une heure. Je suis sûr que cela vous laissera assez de temps pour vous laver et vous restaurer. Sauf si j'ai d'autres ordres à vous transmettre, vous devrez alors consulter votre écran de consignes et les effectuer dans l'ordre, y compris les pauses et les périodes de repos prévues. Au fait, j'inclurai également des temps d'exercice physique et des activités spécifiques que je veux que vous pratiquiez pendant ces périodes. Je ne suis pas satisfait de votre condition physique pour le moment.

— Connie n'a pas l'obligation d'effectuer des exercices physiques autres que le minimum exigé par la loi déterminant les droits des membres d'équipage, s'interposa Tug d'un ton joyeux. Je me ferai un plaisir de lui montrer sur l'écran quels sont ces minimums, au moment où elle le souhaitera…

— Ça ne me dérange pas… commença vaguement Connie, mais John poursuivit sans tenir compte de ses paroles.

— Revoyez votre réglementation, Tug. Je considère que le malaise d'éveil de Connie est une indication médicale d'un état de santé qui la rend inapte à exercer son poste. Elle peut soit effectuer les mesures recommandées pour l'améliorer, soit subir une pénalité financière jusqu'à ce qu'elle améliore son état. »

Connie réussit à parler d'une voix audible : « Je suivrai l'entraînement médical prescrit. Je n'ai pas l'habitude de ces longs voyages. Je suivrai le conseil de John pour rester en forme.

— C'est bon. » John attendit que Tug ajoute un commentaire. Devant son silence, il décida de pousser un peu plus loin. « Je vous recommanderai également des lectures et des leçons à apprendre pendant votre sommeil. Je crois que cela vous sera fort utile pour effectuer les tâches de cette mission. La plupart traitent de…

— Vous ne pouvez obliger Connie à lire quoi que ce soit…

— Je crois avoir employé le mot « recommander », dit John d'une voix calme qui coupa net l'intervention de Tug. Tout comme vous avez déjà dû lui "recommander" certaines lectures. La seule différence, c'est que les documents que je vais lui fournir lui seront utiles pour cette mission. » John s'interrompit. « Et votre interposition entre mon équipage et moi sera également notée dans le livre de bord, Tug.

— Ainsi qu'une description de vos ordres déraisonnables, j'espère ?

— Avec la description détaillée de la procédure. Connie ? » Elle sursauta quand il prononça son nom. Ils étaient revenus au point de départ. John poussa un soupir significatif. « Vous êtes libre pour l'instant. Vous pouvez disposer d'une heure de temps personnel. D'ici là, j'aurai fini de noter vos consignes et vous pourrez les consulter sur votre écran. Je vous reverrai juste après votre dernière période de repos de cette veille, et je vous donnerai une liste des documents recommandés pour cette mission. Tout est-il bien clair, lieutenant ? »

Elle réussit à ne pas broncher. « Parfaitement clair, mon commandant. »

John hésita un instant, puis obéit à une impulsion : « Y a-t-il autre chose dont vous désiriez me parler ? »

Elle prit une profonde inspiration, puis hocha la tête en silence. Assez longtemps pour qu'il en conclue qu'elle souhaitait discuter certaines choses avec lui, mais pas en présence de Tug. Malheureusement, il n'y avait pratiquement aucun endroit à bord où échapper à la vigilance de Tug. « Non, mon commandant, » réussit-elle à dire alors qu'il la fixait, attendant qu'elle formule verbalement sa réponse.

Il soutint un instant son regard, réfléchissant à la manière de tromper la surveillance constante de Tug. Puis il décida qu'il avait fait tout ce qu'il pouvait pour le moment. Peut-être était-ce mieux ainsi, effectivement. Il lui communiquerait les informations essentielles et en resterait là pour l'instant. « En ce cas, vous pouvez disposer », dit-il sèchement en détournant les yeux. Elle courait presque en sortant de la salle. Il y aurait d'autres périodes de veille, se souvint-il. Tout le temps qu'il faudrait pour décider ce qu'il lui confierait ou non de leur véritable mission. Ou, plus précisément, tout le temps pour juger de l'emprise de Tug sur elle, et si elle se sentait protégée ou menacée par l'Arthroplane.

Connie n'était sans doute pas très loin dans le couloir, car Tug baissa la voix pour demander, avec le ton uni qu'il prenait lorsque sa voix provenait d'un seul endroit : « Seriez-vous las d'être capitaine de l'Évangeline ? »

John frictionna son crâne ou commençait à poindre une courte brosse. « Peut-être », répondit-il en haussant les épaules. Il se demanda vaguement si, à force d'être invoquée, la menace avait pu perdre de son tranchant. Au point que ce serait presque un soulagement si elle était mise à exécution.

Tug sembla méditer sa réponse. John s'aperçut soudain que la sueur coulait entre ses omoplates. Il se baissa et se massa le mollet pour soulager une crampe.

« Peut-être êtes-vous fatigué de travailler sur un vaisseau, où que vous alliez. Peut-être serait-il temps de conseiller au Conservatoire de réexaminer vos références. »

John continua sans rien dire à masser le muscle de sa jambe. Jusqu'à quel point me fait-il peur ? se demanda-t-il sans pouvoir vraiment trouver de réponse.

« Que penserait Connie si elle savait ? » lui demanda Tug d'un ton glacé.

John se redressa et fit rouler les muscles de ses épaules. Il s'efforçait de ne pas montrer le vide qui l'envahissait. Il avait l'impression que Tug ne savait plus quelle menace trouver pour le faire réagir. « Je pourrais peut-être le lui dire moi-même afin de le savoir, dit-il à Tug d'un ton de défi.

— Ha, ha ! » ricana Tug.

Mais il avait mis trop longtemps à réagir et sa dérision semblait peu assurée. John ne répondit pas et se contenta de s'étirer une fois de plus avant de repartir vers ses quartiers. Il était presque à mi-chemin quand il se rendit compte qu'il souriait tout seul.

9

« Réveillez-vous, beau prince. » Sarcasme doucereux. Tug avait dû s'entraîner.

« La ferme, Tug », gémit John. Il força sa conscience à franchir la ligne entre conscience et sommeil. C'était difficile. « Si les gens pouvaient respirer l'odeur de la sueur, ce serait exactement comme l'air de cette pièce, remarqua-t-il. » Il fit jouer mollement sa langue dans sa bouche en débranchant le cathéter implanté dans son nombril, puis força ses muscles à fonctionner. Il se plia pour sortir de la matrice, glissant des parois lisses dans l'air plus frais de la cellule de transommeil. Il resta un moment immobile, agrippant la poignée du sol, tentant de rassembler ses idées. En fait, le défi était de séparer ses propres idées de tout le fatras d'informations acquises pendant son sommeil. La voix docte de Deckenson résonnait encore dans son esprit. Il détestait l'apprentissage en sommeil, mais c'était la seule manière d'assimiler toutes les informations que Terra Affirma voulait lui transmettre. Puisque Tug avait mordu à l'hameçon de la fausse poésie qu'il lui avait laissée, John avait décidé qu'il serait plus sûr de traiter rapidement et personnellement ces renseignements. Il lui fallait se méfier de tout ce que Tug réussissait à infiltrer. John avait donc installé toutes les informations dans son autophone et l'avait programmé pour se déclencher à intervalles réguliers pendant le transommeil. Il avait sous-évalué la quantité d'informations enregistrées, ainsi que les exigences mentales des programmes d'éducation interactifs de Terra Affirma. Au lieu d'une liste de chiffres et de données utilisables, l'expérience s'était révélée plutôt comme un mélange de séminaire et de débat avec ce cher

vieux Deckenson. Et au lieu de se réveiller en connaissant sur le bout des doigts toutes les données nécessaires, il avait l'impression d'avoir un disque dur à la place du crâne. Il se massa le cuir chevelu. D'ici une heure ou deux, il aurait retrouvé ses esprits. Pour l'instant, il vit en agitant les doigts que des fragments de peau morte voltigeaient dans la cabine. Il était temps de faire sa toilette.

Il passa près de la matrice où Connie continuait à dormir. Son visage était flou derrière la peau membraneuse. « Tug, demanda-t-il en se propulsant vers la gondole. Vous n'avez pas oublié que Connie doit se réveiller d'ici soixante-douze heures, n'est-ce pas ? »

Pas de réponse. Un cours instant de panique fit place à l'agacement. Évidemment. Tug avait ordre de se taire. Il avait une fois gardé un silence semblable pendant trois jours avant que John ne comprenne ce qui n'allait pas et change l'ordre. « Tug, répondez-moi.

— Bien entendu. Croyez-vous que je négligerais mon devoir au point de la laisser dormir pendant une période d'éveil programmée ? » La voix de l'Arthroplane était empreinte d'une satisfaction suave.

« Hum. » John se contenta d'une réponse neutre. « Tout va bien à bord ?

— Naturellement. »

John atteignit sa cabine et se dirigea vers le nettoyeur. À l'intérieur du box, il élimina de grands pans de peau morte avant d'appliquer le gel. Il fallait s'en débarrasser totalement. Il lui fallut du temps et une brosse douce pour nettoyer son cuir chevelu et les interstices entre ses doigts et ses orteils. Il émergea avec l'impression d'être rose et pelé, sa peau neuve légèrement sensible à l'air frais de la cabine. « Tug, mettez en marche la roue de pressurisation, et faites votre rapport.

— La centrifugeuse est déjà réglée selon vos spécifications. Rien à signaler. »

Rien de nouveau depuis les trente dernières années. Une distance incroyable parcourue, sans incident. John y songeait brièvement tout en se dirigeant vers la salle de gym. Enfin, cette

partie-là au moins de sa vie était légèrement ennuyeuse. Ce qui n'était pas le cas du reste.

Le mouvement de la centrifugeuse le poussait doucement vers une surface qui résista comme un plancher quand Tug augmenta la vitesse. Il entreprit consciencieusement son premier tour, sentant sa colonne vertébrale se télescoper sous la traction. Il se mit à transpirer presque immédiatement. Il avait horreur de ça, mais à chaque réveil il se contraignait à faire deux fois le programme prescrit. Après une longue délibération, il avait suggéré la même chose pour Connie. Il connaissait trop d'anciens cosmonautes qui ne pouvaient pratiquement plus supporter la gravité et ne mettaient plus le pied sur une planète. Dès le troisième jour d'éveil, il serait aisément capable de faire ses tours et fixerait même la centrifugeuse à pesanteur normale. Il se concentra sur sa détermination et continua son effort.

Pour éviter de penser à ses pieds et à son dos douloureux, il s'efforça de mettre de l'ordre dans ses pensées. Il révisa son programme en fonction des leçons apprises pendant son sommeil. Il y avait à l'intérieur de la gondole quatre satellites de surveillance très coûteux, appartenant à Terra Affirma, qu'il devait déployer. Ils devaient recueillir des renseignements climatiques et géographiques et prendre quantité de photographies. Une douzaine de petits véhicules se trouvaient au même endroit, destinés à prélever des échantillons de sol et d'eau, à faire des relevés sismiques et toute autre mesure imaginable, et à transmettre les informations collectées directement à des unités scellées sur les satellites. L'Évangeline était autorisée à récolter trois mois de données. Puis elle relèverait les unités modulaires des satellites pour les rapporter sur Delta.

Jusque-là, c'était de la reconnaissance de routine. Tous les véhicules et satellites avaient reçu l'approbation du Conservatoire. Ils devaient se détruire de l'intérieur et se biodégrader sans laisser de traces. Il était également précisé que toute tentative pour ouvrir sans autorisation les modules étanches contenant les informations conduirait à leur destruction immédiate. Une fois rentré sur Delta, John livrerait les modules scellés à un représentant de Terra Affirma qui l'attendrait et les

transmettrait au Conservatoire pour un traitement officiel. Dans un délai d'un an, le Conservatoire livrerait les données interprétées à Terra Affirma.

Voilà pour la mission approuvée par le Conservatoire.

Mais le satellite C devait avoir une défaillance après deux jours seulement d'observation. John et son équipage devraient faire une sortie de routine à bord d'une navette pour tenter une réparation manuelle. Malheureusement, leur belle navette toute neuve serait victime d'une panne qui nécessiterait un atterrissage forcé sur Terre. Atterrissage qui, si tout se passait comme l'avait imaginé Terra Affirma, devait avoir lieu à proximité d'un fanal ou d'un signal quelconque qui indiquait l'endroit ou était située une sorte de « capsule-temps ». Si aucun fanal n'était visible, comme s'y attendait John, il ferait un atterrissage normal dans un lieu approprié.

« Tug, réglez correctement la pesanteur.

— Précisez votre ordre, s'il vous plaît.

— Bon sang, je sais que vous avez augmenté la vitesse. Si la pesanteur est réglée à soixante-quinze pour cent, alors me voilà devenu une mémère ramollie.

— La centrifugeuse est réglée correctement. »

John se mordit la lèvre pour ne pas discuter. Il n'avait aucun moyen de prouver que Tug lui jouait des tours. La seule façon dont il pouvait gagner était de refuser de se laisser perturber. Il descendit du tapis roulant et passa à l'escalade. Il était tout aussi essentiel de garder la force de ses membres antérieurs. Il se mit à tourner dans la cage à hamster et ne tarda pas à sentir de nouveau la sueur mouiller son torse et son ventre.

La principale question, bien entendu, était de savoir jusqu'à quel point il pouvait faire confiance à Terra Affirma. Selon eux, la direction du Conservatoire avait falsifié les chiffres de l'écologie de la Terre depuis le début. Comme l'avait chuchoté la voix de Deckenson pendant la leçon de sommeil : « Depuis le début, même depuis l'évacuation, ils ont fixé les paramètres et décidé ce qui est normal et ce qui est excessif, quel est le niveau correct de toxines ou de radiations, ou même de pollen, et quel est le niveau dangereux. Ils ne veulent pas nous laisser accéder aux données brutes et ont refusé d'évaluer séparément différentes parties de la

planète. Si la radiation est trop importante ici et les métaux lourds trop concentrés là, alors toute la foutue planète est toxique. Réfléchissez à ceci : à chaque fois que nous avons envisagé de coloniser une planète, ils lui ont attribué une évaluation. Accueillante, hospitalière, neutre, inhospitalière, dangereuse ou hostile. Parmi toutes les planètes que nous avons observées, aucune n'a jamais été évaluée au-dessus du niveau « inhospitalière ». Ils ont donc refusé toutes nos demandes de colonisation. Et quelle est l'évaluation de la Terre, la planète qui nous a engendrés ? Elle est notée non seulement comme hostile, mais avec un degré d'hostilité plus élevé que toutes les autres planètes que nous avons étudiées. Est-ce que ça vous paraît sensé ? Bien sûr que non.

« Pourquoi le Conservatoire nous mentirait-il, pourquoi dirait-il que la Terre est hostile, morte, si ce n'était pas vrai ? Parce qu'ils adorent nous garder sous leur contrôle. Parce que s'ils reconnaissaient que l'état de la Terre a pu s'améliorer un tant soit peu, cela saperait leur théorie selon laquelle toute altération de l'environnement doit être considérée comme un dommage irréversible. La destruction totale de la Terre est le marteau qui leur sert à enfoncer le clou de leurs restrictions et leurs lois.

Imaginez ce qu'il adviendrait du Conservatoire si la Terre se révélait habitable, et si Terra Affirma était candidate à la colonisation ? Leur contrôle serait anéanti. Il y aurait un changement radical de pouvoir. Et Terra Affirma serait en position de force. » Deckenson s'était montré extrêmement véhément. Mais sans savoir pourquoi, John n'était pas convaincu.

« Croyez-moi, avait repris le programme de Deckenson en réponse au doute émis par John dans son sommeil. Il n'est pas nécessaire que cela ait un sens pour nous. Cela en a pour eux. Ils sont ainsi. Leur contrôle absolu ne peut se poursuivre qu'à condition qu'ils basent leur action politique sur la paranoïa. Ils sont obligés de croire que tout le monde souhaite la même domination totale. C'était leur seule raison de détruire Epsilon. Ils nous ont vus comme une menace de leur contrôle. Nous pouvions démontrer que leurs "données" étaient fausses. La

seule chose que nous voulions réellement était de proposer une alternative, un lieu où les Humains pourraient choisir un style de vie différent de celui que dictait le Conservatoire. »

Le programme avait détecté le scepticisme de John.

« Ce n'est pas un mythe, avait insisté Deckenson ironiquement. Une légende, si vous voulez. Tout ce que vous avez entendu est pure vérité. Epsilon a existé. Et nous appartenait. À Terra Affirma. Il nous a fallu quatre générations pour en gagner le contrôle dans une révolution tranquille, sans bain de sang. Vous voyez à quel point nous étions naïfs. Et civilisés. Nous pensions que si nous prenions le contrôle sans violence, si nous gardions volontairement nos idées et nos styles de vie complètement à l'écart des planètes et des stations du Conservatoire, ils nous laisseraient vivre. Nous avions tort. »

John fronça les sourcils en ralentissant le pas. Il essayait d'oublier le ton de Deckenson, la sincérité angoissée contenue dans sa voix.

« Nous avions redonné aux Humains un fonctionnement de mammifères. Les enfants étaient conçus et mis au monde naturellement, avec un taux de survie de presque quarante-sept pour cent. Nous avions quelques défauts de naissance, mais on pouvait s'y attendre, après toutes ces manipulations. Le pourcentage était loin d'être aussi alarmant que ce qu'a prétendu le Conservatoire. Entre les naissances et les immigrants des planètes et des autres stations, le niveau de notre population était même en légère croissance. Nous envisagions de constituer une nouvelle station. Le Conservatoire l'a appris. » La voix s'arrêta.

« Il n'y avait pas de mutation sauvage, pas de maladie, pas d'augmentation effrénée des troubles mentaux. Rien qui méritât le sabotage qui a dispersé la station dans l'espace. Uniquement le désir insensé du Conservatoire de garder le contrôle total sur tous les Humains existants. Il y avait à l'époque d'autres rumeurs encore plus sinistres. Selon lesquelles les Arthroplanes avaient non seulement soutenu la destruction d'Epsilon, mais l'avaient encouragée, exigée même. Les rumeurs n'ont pu être prouvées, mais n'étaient pas sans fondement. Il y a toujours eu des preuves d'une conspiration entre le Conservatoire et les Arthroplanes, un accord par lequel les Arthroplanes soutiendront la dictature du

Conservatoire à condition que ceux-ci soutiennent la suppression de toute technologie qui permettrait aux Humains de ne pas dépendre d'eux et de leurs Anilvaisseaux. »

« Les imbéciles ! » marmonna John.

« Répétez, je vous prie.

— Je ne vous parlais pas, Tug.

— Vous parliez à haute voix. Personne d'autre à bord n'est conscient.

— Je parlais à mi-voix. Je marmonnais. Je parlais tout seul.

— Vous devriez peut-être envisager une Réadaptation. Parler tout seul n'est pas acceptable pour les Humains.

— Vous devriez peut-être envisager des séances de Réadaptation vous-même, Tug. Un intérêt trop marqué pour les murmures des Humains n'est pas un trait de caractère acceptable pour les Arthroplanes. »

Le silence tomba, mais John aurait pu jurer que la force de traction sur la machine à grimper avait légèrement augmenté.

Ce n'était pas la première fois qu'il blessait Tug avec ce genre de répartie. Il l'avait appris longtemps auparavant, au début de son commandement de l'Évangeline. Il n'était alors qu'un jeune imbécile, avec tout l'enthousiasme exubérant de son premier poste. Il se souvenait précisément des longues périodes d'éveil pendant lesquelles Tug et lui bavardaient, tout au réconfort d'avoir trouvé l'âme sœur, citant des poètes morts et parlant de tout longuement, avec une grande érudition. À chaque éveil, John avait ainsi mis son âme à nu, redoutant chaque nouvelle période de sommeil qui l'éloignerait d'un auditoire si attentif. Ils s'étaient mutuellement encouragés dans leurs tentatives poétiques et, si les analyses franchement freudiennes que faisait Tug du travail de John n'étaient pas toujours flatteuses, elles représentaient quand même une force critique, c'est-à-dire la base de l'autodiscipline de tout poète. Parfois, Tug réécrivait les poèmes de John et les lui lisait, procédé que John trouvait à la fois horripilant et dégradant. Cela conduisait à des discussions, parfois aigres, au cours desquelles John tentait d'expliquer que les « améliorations » de Tug n'avaient rien à voir avec une véritable création et qu'aucun Arthroplane, aussi intelligent soit-il, ne pourrait jamais comprendre totalement la littérature

humaine. C'est au cours d'une de ces séances que Tug avait révélé que son intérêt pour les Humains était considéré comme puéril par les autres Arthroplanes. Un Arthroplane était censé passer son temps d'enkystement dans un Anilvaisseau à une Grande Étude, l'approfondissement d'un sujet spécifique destiné à éclairer tous ses congénères. Celui qu'avait choisi Tug devait porter sur la compréhension de la littérature humaine, en particulier le domaine désigné par le terme d'Énigmes. C'était, avait-il confié à John, la seule œuvre réalisée par les Humains qui semblait aux Arthroplanes élégante et utile. Pour la première fois, John avait senti que la vision qu'avait Tug des Humains était celle d'une race inférieure, non seulement intellectuellement et culturellement, mais aussi dans l'agencement général de l'univers. Une race provisoire et finalement superflue.

« Les Anciens se sont d'abord fait tirer l'oreille pour permettre mon enkystement, lui avait confié Tug. Ils trouvaient que mon domaine de recherches n'apportait pas suffisamment de bénéfices aux Arthroplanes. L'Humanité offre des connaissances spécifiquement tournées sur elle-même, mais très peu d'autres choses. Votre ancienne technologie n'était pas harmonieuse, toutes vos sciences s'appliquaient presque intégralement et spécifiquement à votre écosystème. On pourrait parler de xénophobie. Tout ce que possède l'Humanité à présent, elle l'a reçu de nous.

— Et comment avez-vous fait pour les convaincre, alors ? » John était nonchalamment occupé à des acrobaties en apesanteur pendant cette conversation, avec en bruit de fond Vivaldi synthétisé par Tug. Il était assez humain pour se sentir vexé par les critiques négatives de Tug sur les réalisations humaines, mais assez adulte, se disait-il, pour changer subtilement de sujet.

« J'ai fait remarquer que c'était une précaution sensée. Les Humains sont une race dangereuse, John. Toute votre littérature, mais particulièrement la branche qui traite presque exclusivement d'actes antisociaux et des méthodes pour éviter la sanction de tels actes, est la solution pour neutraliser ce danger, en ce qui concerne les Arthroplanes. J'ai été autorisé à embarquer sur un Anilvaisseau avec les privilèges afférents, sur

le principe que mes études aideront peut-être un jour au salut de ma race. »

John prenait son élan pour faire un flip. Il ralentit, se laissa doucement retomber sur le sol et se stabilisa en se retenant à un cheval d'arçons.

« Vous croyez que nous représentons un danger pour vous ? » Leur chaleureuse camaraderie se fêlait soudain et un vent glacé s'infiltrait dans la brèche.

« Indubitablement. Vous êtes même un danger pour vous-mêmes. Votre agressivité et votre curiosité ne vous laisseront pas vivre en paix longtemps sur Castor et Pollux. Vous finirez par trouver des prétextes pour commencer un autre cycle d'autodestruction. Ceux qui ignorent le passé sont condamnés à le répéter.

C'est ce que dit un vieux proverbe humain. Cependant, je crois que le sens profond de l'Humanité se déchiffre non dans son histoire, mais dans sa littérature. C'est-à-dire dans la perception qu'ont les hommes d'eux-mêmes, de leurs actes et de leur signification cumulative. Nous sommes les gardiens de toutes les races civilisées et devons, par conséquent, vous connaître assez bien pour vous contrôler et vous neutraliser.

— De la même façon que les anciens isolaient les victimes de maladie pour empêcher la contamination ?

— Exactement. La comparaison est excellente. Puis-je l'emprunter pour l'introduction de mon travail ? »

John avait senti un grand trou se former dans sa poitrine. « Est-ce la raison pour laquelle nous avons eu toutes ces longues discussions, Tug ? Pour vous donner une meilleure compréhension de la manière de nous broyer si nous commençons à être trop virulents ? »

Une note platement amicale apparut dans la voix synthétique de Tug, trahissant une soudaine fatigue. « John, John, me reprochez-vous de m'intéresser à vous ? De choisir comme mentor le poète que vous êtes, pour me guider dans le labyrinthe de la création humaine ? D'apprendre par l'observation de vos créations poétiques et d'en analyser le sens caché ? D'être fasciné par le patrimoine culturel de votre race ? De…

— Me tirer les vers du nez pour comprendre nos forces et nos faiblesses ? Afin de nous garder comme des plantes sous une cloche ? »

Tug prit un ton incrédule. « John, même votre propre Conservatoire a vu la nécessité de garder l'Humanité à la place qui lui convient, c'est-à-dire uniquement comme partie de l'écosystème de Castor et Pollux…

— Nous n'aurons jamais les étoiles, c'est ça ? Pour y courir comme bon nous semble ? » Le ton gémissant de ses paroles lui parut puéril. Mais quelque chose se déchira en lui quand il comprit soudain non seulement sa propre place dans l'ordre des choses, mais celle de l'Humanité tout entière. Il n'y avait pas de comparaisons modernes pour son cas. Il fallait puiser très loin dans ses anciennes lectures. Les bâtards mangeaient dans la cuisine. Les infirmes étaient enfermés dans les placards et les déficients mentaux rendus inoffensifs par une bienveillante tyrannie. Il n'avait pas eu conscience de l'importance de son rêve de liberté avant de comprendre qu'il lui était refusé à jamais.

La réponse condescendante de Tug ne faisait que retourner le couteau dans la plaie. « L'archaïsme même de votre expression trahit précisément le fait que l'Humanité ne saurait que faire "des étoiles" si elle les "avait". Comme si on pouvait posséder les distances de l'espace, comme si on pouvait être propriétaire des étoiles. Votre langue révèle les limites génétiques de votre vision. »

La querelle qui s'ensuivit ne connut jamais de réconciliation. De la dispute violente, ils étaient passés aux insultes glacées, suivies de silences encore plus froids. Puis de la dissension à l'indifférence.

Et pour John, à la solitude quasi-totale.

Il lui semblait parfois qu'il s'agitait à l'intérieur de l'Évangeline comme un minuscule caillou, séparé désormais de tout contact intellectuel avec les Humains et les Arthroplanes. Parfois, sa solitude absolue, ses siècles d'isolement l'effrayaient. Et le calme avec lequel il acceptait tout cela l'effrayait plus encore.

Comme à présent. Il réfléchissait à ce qu'il avait l'intention de faire. Atterrir manuellement sur un terrain non testé, et sortir

dans une atmosphère qui, selon les promesses des fonctionnaires de Terra Affirma, était probablement respirable. Prélever personnellement des échantillons de flore, de faune, d'air et d'eau. Enregistrer ses propres perceptions et réactions sur la planète. Essayer de recouvrer leur maudite « capsule-temps ». Puis reprendre la navette, retourner à l'Évangeline avec les échantillons dérobés et les remettre à Terra Affirma. Tous les prélèvements officiels seraient donnés au Conservatoire, mais il fournirait ces échantillons et ses impressions personnelles à Terra Affirma, qui en tirerait leurs propres conclusions.

John imagina tous les problèmes qu'ils pourraient rencontrer. Un mauvais atterrissage, une atmosphère toxique, une panne mécanique. Les prélèvements pourraient se répandre dans l'Évangeline et la contaminer ou la déséquilibrer. Les échantillons pourraient se révéler extrêmement toxiques et John pourrait mourir avant de revenir à bord. Ou alors leurs effets pourraient ne se manifester qu'après leur retour sur Delta, et contaminer alors toute la colonie, tuer des centaines de personnes.

Et alors, se demandait John. Et alors ?

Et qu'adviendrait-il de Connie ?

Il éprouva pour la première fois un pincement de gêne, presque de culpabilité. Parmi tous les gens susceptibles d'être victimes de ses actions, elle lui semblait à présent la seule qui soit réelle. Il se refusa à envisager pour quelle raison. Il se hâta au contraire de se jurer de la tenir à l'écart de tout ça. Elle resterait sur l'Évangeline quand il sortirait pour la petite expédition de réparation qui devait le conduire sur Terra. Elle ignorerait tout de ses prélèvements d'échantillons, n'aurait pas à les manipuler et ne pourrait donc pas être contaminée. Et si toute l'opération échouait, si, d'une façon ou d'une autre, le Conservatoire était capable de prouver que c'était lui le responsable, en ce cas, une simple hypnose prouverait que Connie était totalement innocente et ignorait tout de la mission. Elle ne pourrait certainement pas être punie ou envoyée en Réadaptation pour ignorance. Tout irait bien. En outre, à ce stade, il n'avait plus le choix.

Enfin, ce n'était pas totalement exact. Il pouvait se contenter d'effectuer la mission officielle et… Non, il irait jusqu'au bout.

Avait-il vraiment accepté cette mission à cause de leur chantage ? Non. Leurs menaces lui avaient servi de prétexte pour accepter cette mission insensée. Mais, au fond de lui, il était extrêmement excité. Et tant que cet enthousiasme l'habitait, être responsable de la contamination de l'Évangeline ou de la destruction totale de la station Delta, voire de sa propre mort, ne l'inquiétait pas.

Pourquoi ?

Il s'efforça de résoudre cette équation et aboutit à une solution partielle. Il avait survécu à de trop nombreuses générations de ses congénères pour que la mort ait encore pour lui une véritable importance. Toute mort était inévitable. Tout ce qui leur restait maintenant était une mort lente, mais Terra Affirma ne pouvait pas le comprendre. C'était une mort sans rêves. Il accepterait donc leur mission. Il l'effectuerait. Parce que, pour la première fois en plusieurs siècles de sommeil et d'éveil, il avait le sentiment d'être sur le point de faire quelque chose d'important.

« Une place pour chaque chose, et chaque chose à sa place. Qui peut me dire ce que cette phrase signifie ? »

Elle était tendue. Dans la nuque et les épaules. Non. Pas ce rêve, encore une fois. Pas ce souvenir. Une partie d'elle-même protestait avec colère et se débattait tandis que Connie sombrait dans ce souvenir. Laissez-moi me réveiller, suppliait-elle. Elle savait que ces rêves réalistes surgissaient souvent à la fin du transommeil. Ils étaient incroyablement vrais, plus proches du souvenir que du rêve. Et elle avait trop souvent revécu celui-là. C'était un cauchemar que la Réadaptation aurait dû éliminer. En fait, tout ce que la thérapie hypnotique avait réussi à faire, c'était lui permettre d'avoir conscience à chaque fois qu'il s'agissait d'un rêve, d'un souvenir, et que ça ne se produisait pas vraiment.

Daniel regardait le cercle de visages attentifs. C'était au tour d'Angelo de répondre, mais il avait l'air de ne pas savoir où il en était. Les autres enfants maîtrisaient leur impatience avec divers degrés de réussite, tandis qu'il s'efforçait de rassembler ses idées.

« Coopérer, chuchota-t-il enfin.

— Écologie coopérative ». Daniel compléta la réponse en la corrigeant. « L'écologie coopérative est basée sur l'évolution

coopérative. Vous avez tous grandi dans un environnement élaboré en coopération. Vous êtes-vous déjà demandé s'il en existait une autre forme ? Voilà une idée importante, nous allons donc la prendre par petits morceaux, pour être sûrs que nous comprenons tous. Lorsque les Humains sont arrivés sur Castor et Pollux, il y a des milliers d'années, ce fut l'une des premières choses qu'ils ont dû apprendre. Et il était impossible de prendre pied sur les planètes avant de l'avoir assimilé. Même aujourd'hui, les gens qui ne peuvent l'apprendre n'ont pas le droit d'habiter sur les planètes. Ils doivent vivre sur les stations de recyclage pendant toute leur vie. Le Protectorat du Conservatoire a dû établir cette loi, pour protéger Castor et Pollux. De quoi sont-ils protégés ? Teddy ?

— De nous. » Teddy avait l'air de s'ennuyer, comme toujours. Daniel n'insista pas.

« C'est exact. Pourquoi ça ? Gabriel ? »

Gabriel tirailla sa chemisette avant de répondre. « Parce que sinon nous pourrions tout détruire, comme nous avons détruit Terra.

— C'est juste. Eh bien, c'est triste de penser à ça, non ? De se dire que les Humains avaient jadis un monde à eux et que nous l'avons détruit. Et nous l'avons détruit parce que nous n'avons pas suivi cette règle simple : "Une place pour chaque chose et chaque chose à sa place." Nous avons pris trop de place dans l'écologie de Terra, si bien que nous avons tout détruit. Voilà. Et maintenant, une idée étrange, alors préparez-vous. Je vais vous poser une question, je n'attends pas de réponse, mais je veux que vous y réfléchissiez, d'accord ? Voici la question : pourquoi les Humains ne connaissaient-ils pas cette règle simple, puisqu'ils vivaient sur Terra depuis toujours ? »

Connie sentit son estomac se nouer. C'était à son tour de répondre. Daniel avait bien dit qu'il n'attendait pas de réponse, mais elle avait quand même peur. Pourquoi fallait-il que, juste avant son tour, il pose une question dont on ne connaissait pas la réponse ? Pourquoi fallait-il qu'il fasse de telle sorte qu'elle soit celle qui ne connaîtrait pas la réponse devant tout le monde ? Daniel la regarda et, juste un instant, elle le détesta presque. « Connie, dit-il. Essaie de deviner. Tu as une idée ? » Elle fit non

de la tête sans rien dire en regardant ses pieds. « Voyons, il ne faut pas être gênée, cette idée est nouvelle pour vous tous, tout comme elle l'était pour les premiers arrivants ici. La raison pour laquelle les Humains ne connaissaient pas cette règle était la suivante : Terra elle-même ne la connaissait pas. »

La voix de Daniel était devenue très grave. Tout le monde le dévisageait en essayant de comprendre. « Sur Terra, dit-il en parlant lentement et en les regardant tous l'un après l'autre, rien ni personne n'était assuré d'avoir une place. Les animaux et les plantes ne coopéraient pas pour faire des niches comme sur Castor et Pollux. Non. Ils étaient en compétition. Qui sait ce que veut dire compétition ? »

C'était le tour de Marta. « Je ne sais pas », dit-elle gaiement, en mettant les doigts dans son nez. Elle se moquait de ne pas connaître la réponse et Connie la détesta un instant, elle aussi.

« Voilà ce qu'est la compétition : c'est lorsqu'on ne laisse pas de place aux autres. Qu'on ne partage pas. Qu'on ne respecte pas de tour de rôle. Tout le monde dit : "moi d'abord !" Pas seulement les Humains, mais les animaux, les plantes, tout. Sur Terra, c'était toujours "moi d'abord !" »

Les enfants échangèrent des regards. Connie voyait bien qu'elle n'était pas la seule à être perplexe. Seuls, les tout petits bébés disaient « moi d'abord ! ». Tout le monde le savait. « Moi d'abord ! » c'était très mal. C'était ce qui vous faisait mentir, tricher, voler et blesser les autres personnes. C'était absurde. Connie s'efforçait d'imaginer un tel monde, mais n'y parvenait pas.

« Eh bien, je vois que vous vous posez tous des questions. Nous allons donc essayer un jeu pour voir si nous pouvons mieux comprendre les choses. Voyons. Connie et Martha, venez, s'il vous plaît.

Connie se leva, mal à l'aise et vint se mettre près de Daniel. C'était le seul prof qui leur faisait jouer des scènes de ce genre. Effrayant. Martha, derrière Daniel, souriait sereinement. Rien ne la perturbait jamais, elle.

« Bon, vous êtes deux petites graines, d'accord ? Deux petites graines qui voudraient pousser. D'abord, on va faire comme si on était sur Castor. Voici de bons emplacements où des plantes

peuvent pousser. » Il souleva deux tapis tissés pour que tout le monde les voie. Ils n'étaient pas très grands. Il les posa par terre, à un pas de distance l'un de l'autre. « Bon, les petites graines. Vous voulez grandir, alors qu'attendez-vous ? »

Martha n'hésita pas. Elle avança sur l'un des tapis. « O.K., moi, je pousse ici. » Elle dit ça d'une voix si drôle que la moitié des enfants se mirent à rire. Connie avança sur son tapis sans rien dire.

« Et Connie va pousser là, les informa Daniel. Vous voyez comment ça se passe. Nous avons deux emplacements et deux graines. Une place pour chaque graine et chaque graine à sa place. Et maintenant… » Il fit signe aux deux fillettes de sortir de leur tapis et releva celui sur lequel était Connie. « Que se passerait-il si nous n'avions qu'un seul emplacement ?

— Une seule graine pourrait pousser », annonça Martha en se remettant vivement sur le tapis restant.

« C'est exact, opina Daniel. Sur Castor et Pollux, s'il n'y a qu'un emplacement, il n'est produit qu'une graine. Ici, pour des raisons que nous n'expliquerons pas aujourd'hui, les graines ne vont pas gaspiller d'énergie s'il n'y a pas assez de place pour pousser. C'est ce que nous appelons parfois le mécanisme de "conservation d'énergie". » Daniel regarda les enfants. « Mais ne nous occupons pas de ça pour le moment. Parlons plutôt de ce qui se passait sur Terra. C'était très, très différent de Castor et Pollux. » Il parlait très lentement, regardant attentivement le cercle des enfants qui l'entouraient pour voir s'ils saisissaient. « Chaque plante produisait beaucoup, beaucoup de graines. Sans se soucier s'il y avait une place ou deux, ou pas de place du tout pour pousser. Elle faisait plein de graines et les laissait simplement tomber. Si une graine avait de la chance, elle trouvait un emplacement pour croître. Sinon, elle ne poussait pas. Elle attendait simplement de se retransformer en poussière.

— Elle mourait », chuchota l'un des enfants du groupe.

Daniel eut l'air légèrement embarrassé tout en cherchant qui avait parlé. « Non, pas nécessairement. Parce qu'une graine n'est pas vraiment vivante avant d'avoir poussé, donc elle ne… - il s'interrompit – euh, mourait pas. Elle se biodégradait, c'est tout, ce que toute chose devra faire finalement. Mais ce n'est pas ce

dont nous parlons pour l'instant. » Connie vit qu'il était soulagé de changer de sujet. « Il s'agit donc de compétition. Nous allons jouer la scène, pour que vous compreniez bien. Connie et Martha, préparez-vous. Vous êtes toutes deux des graines et vous voulez pousser, d'accord ? »

Martha acquiesça vigoureusement, Connie avec plus d'hésitation. Elle ne comprenait pas la note d'excitation dans la voix de Daniel, à moins que ce ne soit une mise en garde ?

« Donc, vous vous rappelez, vous êtes deux et il n'y a qu'un emplacement pour pousser. Et… c'est ici ! » Il laissa soudain tomber le tapis sur le sol entre elles deux.

Connie s'avança, mais Martha sauta vivement sur le tapis en levant même le bras pour barrer le passage à Connie. « Je l'ai eu ! C'est moi qui pousse ! Moi d'abord ! »

— Voilà. C'est exactement ce qu'est la compétition, la félicita Daniel tandis que les autres gloussaient nerveusement devant ce jeu étrange. Martha était la première, donc elle va pousser, et Connie, elle, ne le pourra pas. »

Connie restait immobile, maussade, se sentant trahie. Tout le monde savait que c'était mal de dire « moi d'abord » et pourtant Daniel leur avait demandé de le faire. Martha avait mal agi et Daniel la félicitait en disant qu'elle avait raison. Connie sentit son visage s'empourprer. C'était presque comme si elle était en colère, sauf que seuls les bébés font des colères. Et seuls les bébés disent « moi d'abord ».

Alors, du fond de la salle, la même voix qui avait chuchoté « elle mourait » annonça d'une voix tremblante : « Mais que ce soit sur une planète ou sur l'autre, Connie n'a pas pu pousser, les deux fois. Connie est morte, les deux fois. » Et Sherry avait éclaté en sanglots. Connie se souvenait qu'elle avait pleuré comme une fontaine. Et Connie, elle, restait plantée là, comme pétrifiée, alors que Sherry pleurait et que Daniel essayait de la consoler. Finalement, on avait dû appeler le médecin, qui était venu et avait emmené Sherry. Elle n'était jamais revenue. Et après, Daniel ne leur avait plus jamais demandé de jouer des scènes.

« Mais c'était trop tard », gémit Connie. Elle serra les mâchoires. Pas de place pour Connie. Ni sur Castor ni sur Pollux, ni sur Terre. Il n'y aurait pas de place pour elle sur Terre, et elle

mourrait, tout comme ces centaines de graines superflues. Elle s'agitait dans sa matrice de sommeil, et une part d'elle-même sentait le confort douillet des parois tièdes qui la réconfortait. Ce n'est qu'un rêve. Ce n'est qu'un rêve, se répétait-elle, comme le lui avait suggéré sous hypnose sa conseillère en Réadaptation. Mais ce n'était pas un rêve, c'était un souvenir, et elle savait qu'elle se mentait.

« Évangeline. » Tug la prévint aussitôt que leurs ganglions étaient connectés « Cherches-tu à te faire punir ? »

Il sentit qu'elle corrigeait légèrement sa course et comprit qu'il n'avait pas imaginé sa déviation. Et il se demandait à présent, mal à l'aise, si John avait eu raison concernant la fluctuation du rythme de la centrifugeuse. Les nerfs qui contrôlaient la machine étaient ceux d'Évangeline, mais leur usage en avait été transféré depuis des siècles à son propriétaire. Les tissus et les tendons mobiles, biomoulés dans la gondole, dirigeaient et entretenaient les systèmes d'assistance respiratoire des Humains, mais c'était Tug qui les contrôlait. Théoriquement, son entraînement était si poussé qu'elle ne pouvait activer aucun système connecté à ces nerfs. Tous les souvenirs de cette partie de son corps étaient censés être supprimés, son contrôle atrophié. Si ce n'était pas le cas, si elle tentait d'usurper à nouveau le contrôle de cette partie d'elle-même… Tug éprouvait une angoisse profonde qu'il se hâta de lui dissimuler. Évangeline était une Anile adulte, mais pas assez vieille pour que la stabilité lui fasse défaut. C'était habituellement les Aniles très âgées qui devenaient incontrôlables et ne pouvaient plus assurer l'enkystement d'un Arthroplane. Tug n'était que son quatrième occupant. Elle devait normalement rester stable pendant au moins six autres enkystements.

Cela ne pouvait pas arriver. Et pourtant. Le règlement était clair et il devait agir. Il songea à faire un rapport, à lui faire télécontacter une autre Anile pour lui transmettre le message codé, les mots absurdes qui permettraient de faire savoir à un autre Arthroplane dans une autre Anile qu'elle devenait de moins en moins docile et qu'il aurait peut-être besoin d'aide. Il y songea, puis abandonna l'idée. Même si son télécontact pouvait

voyager à une vitesse supérieure à celle de la lumière, aucune Anile n'en était capable. D'ici qu'on puisse les rejoindre, ils seraient morts de toute façon.

En outre, il exagérait peut-être le phénomène. Les réveils de John avaient toujours cet effet sur lui, John était si émotif qu'il avait tendance à dramatiser. Évangeline avait toujours été une Anile très vivante. N'était-ce pas pour cette raison qu'il avait été ravi de lui être assigné ? Il savait qu'elle avait ces curieuses petites sautes d'humeur. Certains disaient que c'était parce qu'elle était la dernière Anile sauvage à avoir été recrutée. Ceux qui avaient été domestiqués en élevage étaient beaucoup plus dociles. Mais Tug s'était toujours dit qu'elle était pour cette raison un peu plus intelligente que les autres. La seule chose pour l'instant, c'était qu'Évangeline exprimait un léger mécontentement vis-à-vis de leur mission actuelle. C'était tout. Il lui faudrait dire à John de veiller à ce que leur prochaine mission soit un peu plus à son goût, et lui donne un peu de plaisir. Peut-être avait-elle attaché plus d'importance à ses demandes d'accouplement qu'il ne l'avait cru. Il valait mieux lui en parler maintenant, cela lui donnerait quelque chose à espérer.

Il l'entreprit plus sérieusement, en y mettant de la compassion. Il savait qu'elle avait été chagrinée ces temps derniers, qu'elle n'était pas satisfaite de la situation, mais bientôt viendraient des moments beaucoup plus agréables.

Bon, Évangeline n'était pas la seule à ronchonner. La femelle humaine était perturbée, elle aussi. Elle était malheureuse. Est-ce qu'il y aurait des moments agréables pour elle aussi ?

Tug faillit ne pas pouvoir cacher le frisson de peur qui le parcourut. Évangeline ne devait jamais l'interrompre pour changer de sujet. Il ne se rappelait pas non plus l'avoir jamais vue s'intéresser à un membre de l'équipage. Il y avait un problème. Mais montrer son angoisse n'arrangerait rien. Il se ressaisit.

Est-ce qu'elle voulait parler de Connie, le second ? Connie était en transommeil, elle ne pouvait donc pas être perturbée.

Elle s'agitait beaucoup et faisait des petits bruits.

Mais c'est sans doute qu'elle rêvait, tout simplement. C'était une sorte de jeu auquel les Humains s'amusaient avec leur esprit. Parfois, ils pouvaient avoir l'air d'être bouleversés, mais ce n'était

pas dangereux pour eux. En fait, c'était bénéfique. Au contraire, l'absence de rêves pendant une longue période pouvait être beaucoup plus nocive. Connie allait bien.

Connie avait peur. Connie était malheureuse.

Mais non, ce n'était qu'un rêve. Elle faisait semblant. Cela ne pouvait pas lui faire de mal.

C'est quoi, faire semblant ?

La discussion prenait une mauvaise tournure, se dit Tug. Il éluda la question.

Est-ce qu'elle dormait calmement, maintenant ? demanda Tug.

Seulement parce que je l'ai calmée. Tug, c'est quoi faire semblant ?

Pas moyen d'éviter le problème. Ça allait mal. Pire que ce qu'il avait craint. Une Anile ne devait pas insister, une Anile ne devait prendre seule aucune mesure à l'égard des Humains. Il se força à rester calme.

Faire semblant, c'est quand on réagit à quelque chose qui n'existe pas comme si c'était vrai. Les Humains le font. Pas nous. Connie bouge et émet des sons dans son sommeil. Mais ça ne lui fait aucun mal.

Un bon moment s'écoula tandis qu'Évangeline digérait l'information. Tug finit par hasarder une question. Étaient-ils toujours dans la direction de Terra ?

Bien sûr. Tug, c'est quoi un animal sauvage ?

Il considéra longuement la question. Qui avait pu lui parler de ça ? Était-ce lui ? Ou un autre Arthroplane précédemment enkysté ? Cela paraissait peu vraisemblable, mais elle n'avait aucune autre source.

Un animal sauvage, ça n'existe pas, Évangeline.

Un animal sauvage, c'est quand on fait semblant ?

Associer deux idées séparées. Elle n'était pas censée être capable de ça. Les mandibules fuyantes de Tug s'entrechoquèrent. Comment se sortir de là ?

Un animal sauvage est un faux-semblant, Évangeline. Ça n'existe pas. Aucun animal, aucune Anile n'est sauvage. Elles sont toutes comme toi, heureuses et satisfaites de leur sort.

Un animal sauvage pourrait faire ce qui lui plaît, et serait heureux.

Aucune réponse ne lui vint à l'esprit. Il attendit, la sentant de plus en plus gênée par son silence. Elle finit par hasarder un autre commentaire.

Mais il ferait semblant, évidemment.

Exactement, Évangeline, ce serait juste pour faire semblant. Les animaux sauvages n'existent pas. Il n'y a que des Aniles heureuses, comme toi. Tu veux que je t'apprenne un nouveau jeu ?

Non, pas maintenant. Je crois que tu as fait une erreur, Tug. Je crois que nous pouvons faire semblant, nous aussi. Je vais faire semblant de rêver.

Elle débrancha ses ganglions et Tug observa leur trajectoire. Accroupi, il attendait, angoissé, mais elle ne changea pas. Évangeline ne dévia pas de son but. Physiquement, du moins, elle suivait encore la direction qu'il lui avait fixée.

10

« Donc, conclut Tug, notre comparaison point par point démontre que Nero Wolfe est l'héritier intellectuel, sinon biologique de Sherlock Holmes. Et il existe une théorie extrêmement intéressante concernant un éventuel lien biologique. »

Connie repoussa les clés et brancha le micro. On était revenu aux spéculations de base. Elle eut un sourire de satisfaction en poussant à la trappe les écrous biomoulés usés dans la solution qui allait commencer à les biodégrader. « Tug, attendez. Est-ce que ce ne sont pas seulement deux personnages de romans ?

— Strictement parlant, oui.

— Alors, comment pourraient-ils être biologiquement liés ? »

Le ton de sa réponse trahissait son haussement d'épaules :

« Il existe de nombreux indices montrant que telle était l'intention littéraire de Rex Stout, le créateur de Nero Wolfe. Indices habilement dissimulés, naturellement. J'aimerais pouvoir tous vous les révéler, en apportant élégamment mes preuves, mais comme vous êtes occupée par des tâches domestiques, vous ne pourriez leur consacrer l'attention pleine et entière qu'ils méritent. Avez-vous envisagé de vous mutiner ?

— Quoi ?

— De vous mutiner. En fait, ce n'est pas le terme correct, mais l'expression qui convient m'échappe pour l'instant. Nous ne sommes plus qu'à six jours du passage en orbite. C'est le moment d'agir.

— Oh. » Connie commença à ranger ses outils. En mettant fin à ses réveils solitaires, John avait eu pour but d'empêcher les rencontres de ce genre. Mais quand elle était seule, Tug trouvait

toujours le temps d'aborder des sujets qu'elle aurait préféré éviter. Il les glissait généralement au milieu d'une inoffensive conversation ou d'une « instruction » qu'il lui transmettait. Depuis que Tug l'avait réveillée six jours auparavant, il la régalait de récits et de poésie et insistait pour l'instruire des différents sens cachés qu'il leur avait découverts. Connie soupçonnait souvent que l'Arthroplane voyait des sens cachés dans des affirmations parfaitement claires et faisait des liens mystérieux entre des éléments littéraires complètement indépendants. Mais elle trouvait ses réflexions aussi divertissantes que surprenantes. Elle n'aurait jamais cru être aussi intéressée par ces récits d'un monde passé.

Ils l'avaient aidée à supporter les longues heures de ses « tâches domestiques », comme les appelait Tug. John semblait obsédé par la maintenance du matériel. Il n'y avait pas tellement d'équipement sur le vaisseau qui nécessitât un véritable entretien. Mais il pensait apparemment que Connie devait savoir tout démonter et remonter en cas de besoin. De toute sa carrière, elle n'avait jamais tant lu de manuels que pendant les trois dernières périodes d'éveil. Ses cours de formation d'équipage sur Anilvaisseau avaient précisé que leur entretien était virtuellement inexistant, en dehors des vérifications périodiques pour s'assurer que les composants n'avaient pas dépassé leur durée de vie biodégradable. Elle n'avait eu qu'un cours rapide sur l'utilisation des manuels et le démontage d'entretien. Son instructeur avait même considéré ce domaine de compétence comme quasi obsolète. Elle se rappelait qu'il commençait toujours ses modules par le préambule : « Bon, vous n'aurez sans doute jamais à en faire usage, mais tout équipage se doit d'avoir une certaine expérience dans ce domaine. » En fait, John lui avait assigné assez de tâches pour qu'elle se sente désormais capable d'instruire l'instructeur.

Mais il n'y avait pas eu que du travail de mécanique. Un entraînement physique épuisant faisait maintenant partie de sa routine quotidienne. Il y avait eu de nombreuses heures de course dans des parties de la gondole qu'elle n'avait encore pas explorées. John l'encourageait tacitement à partir à la découverte du vaisseau. Elle éprouvait une fascination morbide pour les

parties qui avaient été conçues pour ses ancêtres lors de la Grande Évacuation. Quand elle avait demandé à John pourquoi elles n'avaient jamais été détruites, il avait répondu : « Elles n'étaient pas recyclables. Pas moyen de les démolir, sauf à les réduire à des morceaux de plastique. On les a donc laissées où elles sont, pour un usage éventuel. » Connie s'était perchée sur les énormes fauteuils, avait tâté le plastique souple des combinaisons de protection qui prenaient une place immense sur les étagères, et étudié les équipements déconnectés depuis longtemps, qui leur avaient servi jadis. Sa curiosité concernant leur mission s'en était attisée. Elle s'aperçut qu'en réalité, elle avait hâte de voir Terra pour la première fois.

Dans l'ensemble, le temps avait passé agréablement depuis que John avait revu les consignes qui la concernaient. Sauf en certaines occasions, comme celle-ci, où Tug tentait à brûle-pourpoint une de ses manigances. Connie soupçonnait que Tug avait pris pour un consentement conspirateur son silence sur le piratage des documents de John. Habituellement, les remarques de Tug se limitaient à lui signaler qu'elle pouvait légalement refuser les ordres de John sur des principes de droit.

Mais la suggestion de mutinerie, calmement émise, était plus grave. Elle ne lui répondit pas et continua à ranger ses outils. Elle fit mine au contraire de regarder l'heure. « Il est presque temps de faire mon rapport à John. Je finirai plus tard. » Elle fit bouger les muscles de ses épaules, surprise de constater à quel point elle se sentait raide. Immobile, elle vit les lumières du fond du hall s'atténuer, puis se rallumer.

« Attendez une minute pour la lumière, Tug. Je ne suis pas encore sortie, lui rappela-t-elle.

— Je vous demande pardon ? interrogea-t-il, avec une surprise évidente dans la voix.

— Les lumières à l'autre bout du hall. Vous venez de les éteindre, et je croyais que vous vous apprêtiez à éteindre aussi de ce côté.

— Attendez, je vous prie. » Il y eut un instant de silence, puis la voix de Tug résonna à nouveau. « Petit incident de réglage. Excusez-moi.

— Ce n'est pas grave », répondit Connie, se demandant la raison de la note soucieuse contenue dans la voix de Tug. Elle quitta la salle des machines. La lumière s'atténua et s'éteignit derrière elle. Ce qui clochait avait apparemment été corrigé. Elle se propulsait désormais de prise en prise avec une grande efficacité, sans heurts ni effort, et y prenait plaisir. Les exigences de John concernant sa condition physique lui avaient réussi. Grâce à cette amélioration et à son récent travail technique, elle ne s'était jamais sentie aussi compétente. Elle avait l'impression de mieux maîtriser les choses. Bizarre. C'était vraiment agréable, bien que sa conseillère en Réadaptation lui ait souvent dit que sa tendance à vouloir contrôler sa vie était malsaine, et qu'elle l'empêchait d'accepter sa vraie place dans la société. Elle repoussa cette idée.

Dans le poste de commandement, tous les écrans étaient éteints. Il n'y aurait pas grand-chose à faire avant d'entrer effectivement en orbite. Évangeline et Tug savaient où ils allaient et s'assureraient d'arriver à destination. Les Humains étaient inutiles dans les parties de plein espace du voyage. Les écrans vides lui rappelaient de façon déprimante que ses tâches courantes n'étaient guère plus que des occupations de routine pour emplir les longues heures des indispensables périodes d'éveil. Sur d'autres vaisseaux, elle aurait passé le temps avec les autres membres de l'équipage, en jeux, distractions, relations sexuelles. Elle commençait à préférer les occupations de routine. Connie posa cependant les doigts sur les touches, alluma les écrans et consulta les tableaux, juste pour donner à la pièce un aspect plus vivant. Elle étudia le contenu totalement prévisible des écrans.

John allait arriver d'une seconde à l'autre, l'air maussade de quelqu'un qu'on dérange. Il tenait à ce qu'elle vienne au rapport plusieurs fois par cycle d'éveil, mais elle le soupçonnait souvent de considérer ses tâches de routine et le rapport qu'elle en faisait comme une interruption inopportune de son propre programme. Elle ne savait pas très bien ce qui l'occupait, mais cela impliquait de nombreuses lectures qui semblaient hautement déplaire à Tug. Probablement parce que John avait ainsi trouvé un moyen d'exclure l'Arthroplane de ce qu'il étudiait. À en juger par l'air

constamment distrait de John, elle soupçonnait qu'il suivait un programme d'apprentissage en sommeil qu'il incorporait à ses temps de repos en période d'éveil. Elle fit une grimace en y pensant et s'avança vers le distributeur pour commander des mugs de stim chaud. La machine cracha les deux tasses. Elle s'interrogea sur ses propres motivations. Comment John allait-il réagir à son geste impulsif ? Elle envisagea de se débarrasser de l'un des deux mugs, mais ils étaient trop chauds pour qu'elle puisse les boire et elle était trop profondément endoctrinée contre le gaspillage pour tout simplement en jeter un.

Elle l'entendait arriver avec, en contrepoint de l'écho de la voix grave de Tug, les remarques désagréables marmonnées par John. Tug aurait réussi à mettre John d'une humeur massacrante avant même qu'il n'atteigne le poste de pilotage. Elle regrettait de ne pas avoir le moyen de lui demander en silence de laisser John tranquille, de cesser de l'agacer. Elle s'efforça de ne pas écouter leur conversation, mais John était maintenant trop proche et la voix de Tug qui suivait le déplacement de John dans les couloirs trop pénétrante.

« "Réveille-toi, car le matin a lancé une pierre dans le bol de la nuit et effrayé toutes les étoiles. Et regarde, le tueur de l'Orient étrangle la tour du sultan." Alors, que pensez-vous de ma traduction libre ?

— D'une nullité navrante. Laissez-moi tranquille et cessez de massacrer le Rubaiyat.

— Quelque chose de plus traditionnel, alors ? "Un oiseau au bec jaune…" Non ? Ah, que diriez-vous de ceci ; "Dormez-vous, dormez-vous, Frère Jacques, Frère Jacques ? Sonnez les matines…"

— Tug ! s'interposa Connie, interrompant la voix de ténor juvénile qu'il avait adoptée, sur fond de volées de cloches. Tug, je vous en prie ! »

Elle comprit son erreur en voyant le visage de John qui entrait dans la salle. Sa brève remarque avait trahi à quel point les relations avec Tug s'étaient modifiées au cours de cette mission. Elle tenta d'interpréter l'expression de John, sans succès. Ses yeux rétrécis et sa bouche pincée pouvaient exprimer la trahison, la jalousie, ou une ironie amère à ses dépens. Peut-être même

une sorte de compassion, de pitié. Elle se sentit faiblir. Puis un démon pervers prit possession d'elle. Prenant soin de garder un visage complètement neutre, elle lui tendit le mug de stim en disant seulement : « Votre stim, capitaine. J'attends vos ordres. » Le sursaut de stupéfaction qui lui écarquilla brièvement les yeux valait le risque encouru. Elle garda un visage impassible. Il prit instinctivement la tasse, puis la regarda comme si c'était un objet inconnu. Elle se détourna pour ne pas trahir son amusement. « Tous les écrans affichent des résultats normaux », réussit-elle à prononcer. L'ampleur de son triomphe lui renvoyait une tout autre image d'elle-même. C'était vraiment trop amusant de lui faire perdre contenance.

Elle lui lança un rapide coup d'œil. Il avait recouvré son aplomb et déchirait l'opercule du stim. Il but une gorgée d'un air pensif et jeta un coup d'œil aux résultats affichés, comme s'il les comparait au rapport fourni par Connie.

« Comment s'est passé le démontage ? demanda-t-il doucement.

— Sans surprise, répondit-elle. Les écrous étaient usés. J'ai effectué le remplacement et le recyclage.

— Je vois. » John but plus longuement.

« J'ai surveillé, s'interposa Tug. Étant donné que cette unité doit être totalement recyclée à la deuxième période d'éveil, cela m'a semblé un exercice inutile, uniquement une manière de votre part de monopoliser le temps de Connie.

— Connie y voit-elle une objection ? » demanda calmement John. Connie percevait dans sa voix une sorte de test, mais elle ne savait pas trop de quoi il s'agissait.

« Non, capitaine, répondit-elle avec douceur. Je n'ai jamais beaucoup travaillé de mes mains, pas de cette façon, en tout cas. À l'adolescence, j'ai fait pas mal de travail agricole, bien entendu, puisque je vivais dans une horticolonie. Mais rien de comparable. Je… je crois que j'aime bien ça, en fait. » Sa voix s'éteignit. Elle s'attendait à un rire, de l'un ou de l'autre. Elle identifia soudain l'origine des crises d'angoisse qui la hantaient si souvent : quoi qu'elle fasse, elle ne pouvait pas plaire à la fois à Tug et à John. Tout ce qu'elle faisait la mettait en opposition avec l'un ou l'autre. Il lui fallait toujours choisir l'allégeance à un des deux

camps, et par là même, abandonner toute loyauté envers elle-même. À cette idée, elle éprouva une soudaine étincelle de colère. « J'aime bien ça, répéta-t-elle, plus fermement cette fois, défiant qui que ce soit de trouver ça amusant.

— C'est ce que j'avais pensé, dit John. » Tug eut la bonne idée de se taire. Soudain, John frotta vigoureusement ses bras nus. « Tug, est-ce que vous faites des réajustements de température ? Et si oui, pour quelle raison ?

— De température ? » La voix de Tug semblait neutre, mais Connie y soupçonna une nuance cachée.

« Oui, de température. Je dirais que cette pièce s'est perceptiblement rafraîchie depuis que je suis entré.

— Votre métabolisme est probablement en train de changer, John. Je n'ai effectué aucun réglage.

— Non, naturellement. » John semblait sceptique. Il se fit plus brusque. « Connie, poursuivez vos tâches. Ce sera tout. »

Il fit demi-tour et sortit de la pièce en se déplaçant maladroitement. Il semblait encore plus raide et mal réveillé que d'habitude. Peut-être était-il resté trop longtemps immobile à lire, mais cela semblait dû à autre chose. Il avait l'air amaigri et mal coordonné, réduit à un long dos osseux, tout en genoux et coudes, chevilles et poignets. Pour la première fois, Connie se rendit compte qu'il se tenait voûté. Si on était en apesanteur, il traînait carrément les pieds. Et elle n'avait jamais remarqué à quel point il était osseux. Sa mâchoire paraissait trop large pour son crâne, son menton trop accentué. Pourtant, il semblait plus musclé qu'auparavant. Il était certainement en train de grandir.

Elle eut soudain la chair de poule. « Tug, il fait plus frais dans cette salle, dit-elle d'un ton accusateur.

— Une petite erreur de réglage, peut-être. » Il avait l'air irrité qu'elle le lui fasse remarquer.

« Ce n'est pas grave », fit-elle, en espérant que c'était vrai. Si Tug devait exprimer de cette façon son exaspération à l'égard de John, ça pouvait effectivement devenir un problème grave, et inconfortable en plus. Mais, un instant plus tard, elle sentit la pièce se réchauffer. Elle ouvrit la bouche pour faire un commentaire, mais se ravisa. « Vous pourriez peut-être me

montrer votre étude comparative, à présent, proposa-t-elle pour l'adoucir.

— Nous verrons plus tard », répondit-il, à sa grande surprise. Puis : « Vous savez, Connie, vous commencez à parler de façon différente. Vous semblez plus affirmative parfois, plus sûre de vous. Vous êtes en train de changer.

— Je suppose que oui. Je ne m'en étais pas vraiment rendu compte.

— Eh bien, maintenant vous en êtes consciente. Et John aussi. Très conscient. Bien entendu, il change, lui aussi.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous ne trouvez pas ? Bien sûr, vous ne le connaissez pas aussi bien que moi. Par conséquent vous avez peut-être moins remarqué les changements. Il y a un certain temps qu'ils ont commencé. Pendant le dernier voyage, je dirais. Mais ils ont été plus rapides et plus évidents pendant les périodes d'éveil de ce voyage-ci. Naturellement, sa pilosité corporelle est encore très ténue. Elle deviendra plus visible au fur et à mesure. Je trouve ce phénomène fascinant, car c'est la première fois que j'en suis témoin. Ce doit être normal pour vous, et plus prévisible. »

Connie éprouvait un trouble croissant, presque comme si elle était dans la centrifugeuse et que Tug avait soudain augmenté la pesanteur. Toutes ses observations se télescopaient de façon déconcertante. La puberté. Voilà les changements dont parlait Tug. C'était la raison pour laquelle John avait l'air si bizarre. Il était en pleine crise de croissance.

« Connie ? Vous ne dites rien. Y a-t-il un problème ?

— C'est seulement que… ça peut signifier tant de transformations. Des changements gênants. Et même si je suis au courant, je n'en ai jamais été témoin. Je veux dire, personnellement.

— Mais votre génération a dû déjà subir ces transformations ?

— Probablement. Je veux dire, oui. Il y a si longtemps que je n'ai vu aucun d'eux. Vous connaissez l'adage : "Un Mariner n'appartient à aucune génération." Voilà ce que ça veut dire. Nous ne sommes pas comme les autres, exceptés les autres Cosmonautes.

— Je comprends, dit Tug d'une voix grave. Je n'avais jamais pensé que la brièveté de l'existence d'un humain vivant sur une planète pouvait vous affecter. Mais maintenant que j'y réfléchis, je comprends que c'est inévitable.

— Oui. » Il y avait là matière à trop de réflexion. Elle ne voulait plus parler, mais réfléchir. Comment cela avait-il pu lui échapper ? John présentait tous les symptômes, mais compte tenu de l'étalement dû au temps de sommeil, elle avait cru qu'ils faisaient partie de sa personnalité. Son irritabilité, ses crises soudaines d'agressivité, son besoin de solitude, même son refus de concéder à Tug toute autorité ou prérogative.

Tug continuait gaiement sans s'apercevoir de sa maladresse. « C'est peut-être pour vous un réconfort que John et vous soyez du même âge ? Est-ce que cela crée une sorte de lien entre vous ?

— Que voulez-vous dire, Tug ? Je ne suis pas de la même génération que Tug. Je ne subirai pas ces changements avant plusieurs années. » Connie était vexée que Tug puisse même suggérer cette idée.

« Vous en êtes sûre ? » Tug semblait perplexe. « Selon mes observations concernant votre croissance et l'assurance nouvelle dont vous faites preuve, j'avais cru… Mais peut-être me suis-je trompé.

— J'en suis sûre. J'ai toujours été grande pour mon âge et ma génération.

— Oh. » Sa déception était perceptible. « J'espérais que vous changeriez tous deux en même temps, en fait. L'occasion d'être le témoin d'interaction sexuelle entre deux jeunes adultes serait extrêmement intéressante. Je n'ai pas le souvenir d'avoir eu à bord en même temps un couple d'Humains pubères de sexe opposé. Une grande partie de votre littérature poétique traite des rites d'accouplement, et mon manque d'observation directe ne m'aide pas à l'interpréter correctement. Bien entendu, se hâta-t-il d'ajouter comme s'il craignait que Connie trouve cette raison insuffisante, cette observation s'appliquerait à mon étude des romans policiers. L'attirance sexuelle, la jalousie ou l'infidélité sexuelle constituaient très fréquemment un mobile, dans ces œuvres. J'avoue que je ne parviens pas à comprendre comment un élan sexuel pouvait provoquer tant de folies et de faiblesses.

— Alors là, ce n'est pas à moi qu'il faut le demander. C'est quelque chose que je n'ai jamais compris. Les Humains ne sont plus comme ça, de toute façon.

— Bien sûr que non, répondit Tug d'une voix apaisante. Bien sûr que non. »

Ils étaient probablement en train de parler de lui à ce moment précis. Cette idée l'empêchait complètement de se concentrer sur sa lecture. Il chercha à comprendre pourquoi ça l'inquiétait tant. Il était inévitable que Tug trouve des occasions d'exercer son influence sur Connie. Inévitable qu'ils parlent, même si ses ordres interdisaient pour elle toute période d'éveil solitaire. Il ne s'attendait pas à pouvoir l'isoler totalement de Tug, évidemment, mais aurait voulu pouvoir exercer sa propre vigilance de façon à lui permettre d'éviter les conversations avec Tug. Si elle le souhaitait. Il avait sans doute cru qu'elle choisirait plus souvent d'être en sa compagnie. Mais non. Et cela l'ennuyait. Peut-être parce que cela lui donnait l'impression d'être exclu et vulnérable quand ils échangeaient des propos dont la familiarité trahissait leur amitié. Il leur enviait cette aisance. C'était quelque chose qu'il ne partageait ni avec l'un ni avec l'autre. Il éprouva à cette idée un étrange regret.

Il était sur sa couchette, les pieds confortablement appuyés sur la cloison. Son regard se détourna de l'écran posé sur ses genoux pour se fixer rageusement sur les courts poils noirs, désormais clairement visibles sur ses chevilles. À chaque réveil, c'était de plus en plus évident. Le transommeil pouvait ralentir le processus, mais rien ne l'arrêterait. Maudite puberté. Il n'avait pas besoin de ce genre de complications en ce moment, alors qu'il lui était nécessaire de garder le contrôle total de ses émotions et le plein usage de ses facultés intellectuelles. Tout le monde savait que la puberté faisait des dégâts dans ce domaine. Le Conservatoire avait beau refuser de l'admettre, en prétendant traiter également tous ses citoyens, mais personne ne pouvait nier la façon dont les adultes sexuellement actifs se séparaient du reste de la population. Ils vivaient autrement, mangeaient différemment, écoutaient d'autres genres de musique, suivaient des horaires bizarres. Vingt ans de folie, lui avait-on dit un jour. Un simple claquement de doigts pour les Humains normaux, par

rapport à leur durée de vie, mais, pour John, cette période serait allongée grâce aux avantages discutables du transommeil.

Sans doute devait-il s'estimer heureux que la science ait réussi à réduire la durée de la vie sexuelle à quelque vingt ans maximum, mais dans le cas présent, il ne parvenait pas à éprouver la moindre gratitude.

Il se propulsa hors de sa couchette pour s'examiner dans le miroir. Il était plus grand. Plus élancé. Il fit l'effort de se redresser. C'était mieux. Les épaules en arrière, il voyait saillir ses pectoraux. Il aurait intérêt à prévoir plus d'exercices. Il aurait besoin de muscles pour cette mission. Il évalua son reflet du regard. Malgré ses inquiétudes, il n'était pas totalement mécontent des changements.

Naturellement, il pouvait trafiquer son programme nutritionnel, augmenter le taux d'inhibiteurs de croissance dans sa nourriture pour tenter de retarder la transformation. Il fit non de la tête. Le processus serait peut-être ralenti, mais il était impossible de revenir en arrière. Et tous les manuels mettaient vivement en garde contre toute action de ce genre. On ne pouvait aller indéfiniment contre la nature et, dans la plupart des cas, les Mariners repoussaient déjà les limites grâce au temps passé en transommeil. Essayer de les repousser encore plus pourrait déclencher toutes sortes de réactions biologiques. Non, il faudrait qu'il y passe. Mais bon, pas question que ce soit comme toutes les conneries qu'il avait lues là-dessus. Il allait mener sa vie logiquement. Il ne se laisserait pas perturber par des déchaînements d'hormones. Quant aux pulsions sexuelles, il les contrôlerait. Il avait entendu parler de vaisseaux dont la puberté du capitaine avait tourné à la catastrophe pour tout le monde. Jamaïque, sur la Constantine, était presque devenue une légende. Son exploitation impitoyable de l'équipage lui avait valu une Réadaptation totale et une réorientation professionnelle. Un jugement du Conservatoire sur les droits des équipages avait abouti à une clause supplémentaire interdisant formellement aux capitaines toutes relations sexuelles avec les membres d'équipage.

Non que John risquait d'être confronté à ce problème. Ce qu'il commençait à éprouver à l'égard de Connie était plus un

sentiment protecteur à l'égard de quelqu'un qui, d'après ses soupçons, avait été naguère très mal traitée. Ainsi qu'une certaine camaraderie envers quelqu'un qui commençait à partager ses intérêts. Il était content qu'elle ait pris plaisir à ce qu'il lui avait fait apprendre, content de voir que les exercices physiques prescrits l'avaient, disons, rendue plus résistante et mieux dans sa peau. De son côté, elle éprouvait à son égard assez de sympathie pour lui donner un verre de stim de temps en temps. C'était tout. Il n'avait absolument aucune attirance sexuelle pour Connie. La masturbation lui suffirait amplement pendant le voyage, et si un besoin plus pressant se faisait sentir au port au retour, il irait voir une professionnelle. Il consulterait quelqu'un formé pour ce rôle plutôt que de prendre le risque de détruire une belle amitié à cause de tensions physiques. Il se souvenait, plusieurs voyages plus tôt, quand Amy, de l'Armadillo, s'était approchée de lui pour lui demander « une faveur ». Ils étaient amis depuis longtemps et elle avait donc pensé qu'il pourrait l'aider à soulager une pulsion.

Cela avait été un désastre. Amy avait été plus déçue que lui. Il ne comprenait toujours pas pourquoi elle faisait une telle différence entre sa main et son pénis. Toute l'éducation qu'il avait reçue avait insisté sur le résultat obtenu plutôt que sur la technique utilisée. Mais après, elle avait pleuré en lui reprochant amèrement que ce n'était pas « un vrai rapport, avec un homme, mais un pelotage de gamin. » Il lui avait dit de se procurer des conseils en Réadaptation pour son problème d'attitude, et elle était partie furieuse, en lui lançant qu'elle aurait mieux fait de commencer par aller voir un professionnel. Ils n'avaient plus jamais communiqué depuis, mais n'avaient d'ailleurs guère été ensemble en escale. Quand même, cela avait été une expérience intéressante de toucher une femme adulte. Il se souvenait encore de la douceur de ses seins lourds qui emplissaient presque ses mains. Et la façon dont elle l'avait caressé…

Il jeta un coup d'œil autour de lui et soupira. Ce ne serait probablement pas si facile qu'il l'avait prévu.

Elle posa un linge humide sur son front. Il la regardait avec méfiance mais lui permit de le toucher. Il était bien trop affaibli

par ses blessures pour lui résister, de toute façon. Elle écarta de son front ses cheveux trempés de sueur. « Qui êtes-vous ? » demanda-t-elle doucement. Le son de sa voix le fit tressaillir. Il ne comprenait pas ses paroles. Au-dessus de leur tête, les étoiles scintillaient entre les branches entremêlées des bouleaux. La nuit était tombée pendant qu'il était inconscient, et elle l'avait soigné. Il sentait le contact de ses doigts frais qui suivaient la trace des anciennes cicatrices nacrées sur la peau bronzée de ses bras. « Quel homme sauvage me suis-je trouvé ? » se demanda-t-elle à haute voix. Et, cette fois encore, il ne comprit pas ses paroles, mais le ton de sa voix…

[Homme sauvage ?]

Raef émergea à regret de son rêve. Oui, un homme sauvage. Un homme qui vit comme un animal, comme une bête sauvage, souviens-toi.

[Qui ne fait que ce qui lui plaît. Qui ne cherche pas d'harmonie.]

Dans un sens, oui. Qui survit comme jadis, sans technologie. En interaction avec le milieu naturel, comme le faisaient les animaux sauvages. Une autre façon de s'harmoniser. Sauvage.

[Une harmonie sauvage.]

Oui. Trouver sa place dans le monde au heu de chercher à le contrôler ou à le maîtriser.

[Pour faire semblant.]

Oui, je suppose, maintenant. Jadis, c'était possible, mais maintenant c'est seulement pour faire semblant.

La voix maternelle restait silencieuse. Raef prit une profonde inspiration, et replongea, par la force de sa volonté, dans la réalité de ses rêves…

[Fais semblant pour moi.]

Quoi ?

[Fais semblant pour moi. Je ne peux pas faire semblant toute seule, mais je voudrais le faire.]

Raef sursauta. Il reprit suffisamment conscience pour sentir la matrice qui l'enveloppait. Un pincement tardif de méfiance le traversa. La voix maternelle avait toujours été en lui, elle faisait partie des rêves les plus profonds. Comme un témoin de ses songes, qui l'interrogeait parfois. Il avait toujours cru que c'était

une partie de lui-même qui faisait surface dans le sommeil profond. Il n'y avait jamais réfléchi sérieusement, en fait. C'étaient sans doute des souvenirs de sa mère, un effet de son isolement. Mais, récemment, les interruptions s'étaient faites de plus en plus fréquentes, et les questions singulières.

[Je t'en prie. Fais semblant pour moi. Change-moi.]

Euh. D'accord. Qu'est-ce que tu veux ?

[Veux ?]

Tu veux faire semblant d'être quoi ?

[Je ne sais pas. Je ne sais pas comment on fait. Fais semblant que je suis quelque chose que tu aimes bien.]

Raef essaya de comprendre ce qu'elle lui demandait. Faire semblant qu'elle était quelque chose qu'il aimerait. Il avait aimé sa mère. Est-ce qu'elle croyait qu'il ne l'avait pas aimée ? Évidemment, il y avait eu des moments où il aurait souhaité qu'elle soit différente, qu'elle soit une mère au foyer, comme celle des autres enfants. Mais elle avait été avec lui autant qu'elle le pouvait. Pourtant, parfois, quand il rentrait de l'école, en introduisant dans la serrure la clé qu'il portait autour du coup, il avait fait semblant…

[Oui ?]

« La porte est ouverte, chéri ! Je suis dans la cuisine. »

Raef suivit la délicieuse odeur fondante des cookies aux pépites de chocolat qui cuisaient dans le four. Il poussa la porte, et elle était là, vêtue d'un jeans noir, d'un tee-shirt noir avec des palmiers roses fluorescents, pas son minable uniforme de serveuse. Et elle n'avait pas aux pieds les lourdes chaussures blanches qu'il détestait, elle était pieds nus. Elle souriait, d'un air juste un peu fatigué. Ses cheveux blonds tombaient librement sur ses épaules au lieu d'être emprisonnés dans ce ridicule filet qu'elle était obligée de porter pour servir à manger.

« Sers-toi un verre de jus de fruit, chéri. Tu peux manger trois cookies, mais pas plus, je ne veux pas te couper l'appétit pour le dîner. »

[Arrête. Ce n'est pas semblant pour moi. Tu fais encore semblant pour toi. Sois moi. Fais semblant à ma place.]

Pendant un bon moment, Raef resta bloqué. Il sentait ses paupières frémir et il faillit sortir complètement du rêve.

Comment faire ? Être sa mère ? C'était impossible. Comment savoir comment c'était pour elle ? Impossible.

Mais il savait comment il aurait voulu que ce soit. Ça, il pouvait le faire.

Elle sourit à son fils en apportant les cookies sur la table. Elle les posa devant lui, mit une serviette en papier rouge à côté de son assiette, exactement comme s'il était un client important. Son fils. Il la regarda et elle vit immédiatement qu'il avait encore passé une journée difficile à l'école. Les autres enfants étaient tellement cruels avec lui. Malgré le nombre de fois où elle s'était plainte aux maîtres et à l'école, rien n'y avait fait. Mais il était rentré à la maison à présent, et elle pouvait s'occuper de lui et le protéger. Rien ni personne ne pouvait lui faire de mal quand il était avec elle. Elle tendit la main pour ébouriffer tendrement ses cheveux soyeux. Elle l'aimait tant que les larmes lui montaient aux yeux.

« Hé, bonhomme ! Tu sais ? dit-elle vivement, pour masquer son émotion. Papa rentre ce soir. Il va dîner et dormir un peu et ensuite on va tous monter dans la voiture et aller voir un film au drive-in. Qu'est-ce que tu en dis ?

— Super ! » Raef la regardait, la bouche pleine de cookie et une trace de jus d'orange autour des lèvres. Elle…

[… lui caresse encore les cheveux. C'est un bon semblant, cette sensation.]

D'accord.

Elle lui ébouriffa les cheveux, sentant sous ses doigts leur douceur soyeuse. Il se leva tout à coup et la serra très fort contre lui. « Je t'aime, maman, dit-il brusquement. Je sais que tu fais tout ce que tu peux. Ce n'est pas de ta faute si tu ne peux pas m'aider. » Pendant une minute, elle eut mal en se rendant compte à quel point il souffrait parfois, mais du moins, il savait qu'elle essayait de l'aider de son mieux. Elle lui achetait la marque de jeans et de tee-shirts qu'il fallait, ses tennis étaient exactement les mêmes que ceux de tout le monde à l'école, les autres n'auraient pas dû s'acharner sur lui. Et pourtant, ils continuaient. Mais au moins, ici, à la maison…

[Je le protégerai. Je m'occuperai de lui. Personne ne lui fera du mal. Je caresse encore ses cheveux soyeux. Nous sentons tous

les deux la bonne odeur des cookies et nous nous embrassons encore. Il est en sécurité avec moi.]

Continue. C'est bien, tu y arrives. Continue.

[Il aime que mes cheveux soient longs et libres. Il aime que je sois au foyer au lieu de travailler dans un restaurant. C'est quoi, un foyer ?]

La cuisine n'était pas grande, mais elle la tenait impeccablement propre. Les placards, le frigo et la cuisinière étaient blancs et volumineux. Le carrelage était jaune et elle avait découpé des fleurs dans du papier qu'elle avait collé sur les coins des placards. Elle faisait pousser des plantes sur le rebord de la fenêtre, des petites plantes avec des feuilles pelucheuses et des fleurs violettes au cœur jaune, des violettes du Cap. Sur le comptoir, il y avait des boîtes en métal blanc avec des fleurs jaunes, et des couvercles jaunes. Pour la farine, le sucre, le café, les sachets de thé. Il y avait une boîte aussi, en forme d'oiseau, et elle s'était mise à y ranger les cookies.

[Les cookies aux pépites de chocolat qui sentaient si bon.]

Oui. Ils étaient encore chauds, et un peu de chocolat lui colla aux doigts. Elle le lécha.

[C'est le goût, ça ? C'est bon, le goût. Je peux manger un cookie, comme Raef ?]

Bien sûr, elle a mangé un cookie. En fait, elle a posé la boîte tout entière sur la table et ils en ont mangé tous les deux en buvant du jus de fruit. Manges-en tant que tu veux. Ça ne fait rien si tu grossis. Ce n'est qu'un rêve, maman. On peut tout ce qu'on veut en rêve.

[Elle l'aime.]

Et lui aussi, il l'aimait.

John se pomponnait et Connie démontait encore une autre installation mécanique. Tug jeta un coup d'œil à la liste des tâches qui lui étaient assignées. Elle devait faire une vérification complète du matériel d'observation qu'ils allaient mettre en orbite, puis contrôler la réaction aux commandes et l'enchaînement de toutes les opérations. Demain, son programme comportait un contrôle des grues et une lubrification manuelle de tous les ajustages. Travail sans intérêt destiné à

occuper tout son temps sans lui en laisser pour distraire Tug. Le jour suivant, elle devait transformer les uniformes. John avait laissé des instructions détaillées, avec une annexe du répertoire pour l'armoire à uniformes, qui donnait la liste de toutes les parties relatives à l'inventaire et les consignes complètes pour l'ordre des modifications. Il y avait inclus ses mesures personnelles et des indications pour que Connie prenne les siennes. Tout cela, alors que Tug savait qu'il n'y avait pas d'activité prévue hors du vaisseau. Du travail stupide, vraiment.

Tug s'interrompit. Peut-être y avait-il un autre motif. Était-ce une manœuvre pour attirer l'attention de Connie sur ses changements physiques ? Pensait-il que, lorsqu'elle aurait pris ses nouvelles mensurations, elle serait convaincue qu'elle aussi commençait à subir des transformations ? John était-il capable d'une telle subtilité, d'un tel calcul ? Cette idée intriguait Tug.

Et si lui aussi décidait d'y prendre part ? Il fut tenté de s'en mêler. Il vit en un instant comment il pouvait s'y prendre. Réduire les inhibiteurs de croissance dans leur nourriture et les composantes respiratoires. Mieux encore, introduire un stimulant hormonal. La chance lui avait fourni le laboratoire idéal pour observer la sexualité humaine. Il pourrait y insinuer ses propres tensions en utilisant des phéromones. C'était là une occasion sans précédent.

Les écailles de son dos frémirent quand il repoussa la tentation. Non. Il fallait qu'il laisse les choses se passer naturellement, d'abord. Ensuite, pendant le voyage de retour, il introduirait peut-être quelques variables. Raef pourrait même y jouer un rôle ? Il se faisait vieux. Tug avait intérêt à faire le meilleur usage des quelques années qui restaient à son passager clandestin. Il se demandait comment Connie réagirait en voyant Raef. Est-ce que Raef pourrait être utilisé pour stimuler la rivalité de John, peut-être provoquer un conflit physique ?

Une ancienne excitation s'éveilla en Tug. Il la réprima et tenta d'éprouver de la honte de sa curiosité malsaine. Parfois, même un Arthroplane ne pouvait ignorer totalement son héritage biologique de conflit et de lutte. Il se demanda, et ce n'était pas la première fois, pourquoi les créatures intellectuelles n'évoluaient que dans des milieux compétitifs. Ce n'était qu'en théorie,

naturellement, que la compétition créait l'intelligence. Ils pouvaient rencontrer n'importe quand une nouvelle race intelligente qui serait le produit de l'évolution coopérative. Il était cependant indéniable que les races intelligentes à qui on refusait la compétition la réinventaient, ou stagnaient. Il se demandait ce que serait la réponse finale de l'Humanité.

Tug tergiversait. Il se força à le reconnaître. Il détestait les confrontations avec Évangeline, aussi mineures soient-elles. Mais cette fois, il s'agissait d'une infraction impossible à ignorer. Il regrettait de ne pas pouvoir découvrir ce qui perturbait l'Anile, de façon à le corriger. Au lieu de quoi, il allait devoir la punir. Il n'y avait pas d'autre solution, et le plus tôt serait le mieux, tant que le souvenir de ses méfaits étaient encore vifs. Certains disaient qu'une Anile ne pouvait être punie que lorsqu'elle était prise sur le fait. Sinon, la sévérité ne faisait que les embrouiller, car elles n'étaient peut-être pas capables de faire le rapport entre l'infraction et la punition. Mieux fallait agir vite.

Tug l'interpella. « Évangeline ! » Il l'appela sèchement, surpris qu'elle ne soit pas attentive à son contact.

Elle réagit à son appel, mais sa réponse semblait peu concentrée, presque désinvolte. Néanmoins, Tug se retint, le dard prêt à piquer. Il n'injecterait le nématocyste que lorsqu'il serait certain qu'elle savait pourquoi elle était punie.

Il y a eu deux perturbations, lui dit-il, dans la gondole des Humains. T'en es-tu rendu compte ?

Confusion. Des perturbations ? Que s'était-il passé ?

Rien de grave. Cela aurait pu être bien pire. Une des perturbations concernait la lumière et l'autre la température. Ni l'une ni l'autre n'avait varié assez sérieusement pour nuire aux Humains, mais cela aurait pu. Ce n'était pas Tug qui avait provoqué les fluctuations. La responsabilité ne pouvait venir que d'elle.

Il attendit, mais Évangeline ne répondit pas. Il sentait qu'elle attendait anxieusement.

Ne lui avait-il pas interdit, depuis le tout début de l'installation de la gondole, d'utiliser cette partie-là de son corps ? Ne l'avait-on pas prévenue que ces centres nerveux avaient été adaptés pour permettre à Tug de réguler le milieu

ambiant des Humains ? Ne lui avait-on pas dit que la plus petite crispation de ces nerfs pourrait bouleverser leur assistance respiratoire ?

Ça la chatouillait. C'était insupportable. Elle avait été obligée d'y mettre un terme.

Tug était stupéfait. C'était un mensonge éhonté, si une telle chose était possible pour une Anile. Si elle avait dit qu'elle avait oublié ou même qu'elle était curieuse, il aurait peut-être compris. Ce qu'elle proposait n'était pas une excuse mais un prétexte. Qu'une Anile puisse ainsi défier un Arthroplane était impensable. Tous ses instincts étaient scandalisés, et, pour seule réponse, il plongea profondément son dard et planta les crochets.

Il l'entendit souffrir, puis supplier, jusqu'à ce qu'il soit convaincu qu'elle ne lui mentirait plus.

11

John fixait l'écran d'un regard incrédule. C'était son cinquième jour d'éveil en orbite, et la vue de la planète lui semblait encore d'une beauté incompréhensible. Il agrandit l'image qui remplit entièrement l'écran, puis s'adossa à son fauteuil pour l'étudier. Pouvait-il en croire ses yeux ? Des traînées de vert, de bleu et de vastes taches brunes et jaunes dans une incroyable variété de nuances perçaient l'enveloppe blanche de la planète. Était-ce possible qu'elle soit aussi intensément colorée ?

« Tug, dit-il doucement, rehaussez les contrastes, s'il vous plaît. »

L'image ondula imperceptiblement. La beauté était toujours là, encore plus précisément définie. Cela faisait cinq jours et John ne s'en lassait pas, toujours aussi émerveillé.

« Est-ce que je la percevrais de la même manière à l'œil nu ?

— Oui, mais beaucoup plus petite, évidemment. Vous avez là l'agrandissement maximum. » Pour une fois, il n'y avait pas trace d'ironie dans la voix de Tug.

« Elle est magnifique.

— D'ici, oui », acquiesça Tug.

John attendait la suite. D'une indulgence inespérée, l'Arthroplane ne dit rien. Ce vieux Tug était peut-être en train de perdre de son mordant. Il avait l'air préoccupé ces derniers temps.

« Tug. Où est Connie ?

— Dans ses quartiers, sur sa couchette. Son écran de lecture est branché, mais le rythme de son pouls et de sa respiration suggère qu'elle s'est endormie. Voulez-vous que je l'appelle ?

— Non, c'est bon. Je n'ai pas besoin d'elle pour le moment.

— Je suis d'accord. Vous avez été très exigeant avec elle ces derniers temps. Hier elle a effectué neuf heures entières de travail physique, à mettre en marche et faire fonctionner le matériel des modules d'atterrissage. La veille, sept heures, ou douze si vous comptez les exercices de réglage que vous lui avez demandés. Aujourd'hui, elle en a fait sept pour la mise au point des caméras en orbite. Sans parler des deux heures d'entraînement physique que vous exigez d'elle. Vous n'avez pas peur qu'elle porte plainte contre vous au retour ? J'ai noté neuf violations des droits de l'équipage, rien que pendant cette période d'éveil.

— C'est probable. Et combien d'erreurs de mission ou de dysfonctionnement y a-t-il eu ?

— Zéro.

— Exactement. Je crois que Connie voit l'utilité de ce qu'elle fait. C'est une mission que je n'ai pas le droit de rater, Tug. Les répétitions ont pour but de garantir ce succès. Et je crois que toutes les précautions de sécurité et les vérifications de matériel en valent la peine. En outre, il ne viendrait pas à l'idée de Connie de porter plainte. À moins que vous ne le lui ayez suggéré.

— Non, je n'ai rien dit. Mais je me suis demandé à haute voix pourquoi elle devait effectuer toutes les vérifications mécaniques de l'équipement et du matériel.

— Merci, Tug. J'ajouterai "incitation à la mutinerie" à la liste de vos manies agaçantes. Vous est-il venu à l'idée que je suis familiarisé depuis longtemps avec tout ce matériel, alors que l'expérience de Connie est surtout réduite au transport de marchandises ?

— Connie a effectivement fait une remarque de ce genre.

— C'est vrai ? » John réprima un sourire. Cela lui faisait extrêmement plaisir qu'elle ait justifié ses actions auprès de Tug. « Faites-moi le rapport de l'état de nos caméras et de nos modules d'atterrissage.

— Tout est normal. Vous n'avez qu'à consulter vos propres résultats pour le constater. »

John attendit un instant, puis soupira. « Rien d'autre ? Aucun résultat inhabituel ?

— Rien d'accessible. Toutes les données enregistrées sont réservées à l'usage du Conservatoire. Les seules informations que nous recevons nous font savoir que le matériel se trouve là où il doit être et fonctionne normalement.

— Hum. Et nos observations visuelles ?

— Elles ne nous en apprennent guère plus. Référez-vous à l'écran, s'il vous plaît. »

John leva les yeux. Un reflet de lumière scintilla sur les pales d'un petit objet. « Qu'est-ce que c'est ?

— La caméra satellite la plus proche, grossissement maximum.

— Et tout va bien ?

— Oui, John. On dirait presque que vous espériez que quelque chose se passe mal.

— Ne soyez pas ridicule, Tug. » John observa fixement le satellite en se demandant si c'était celui-là qui devait tomber en panne, et si oui, quand. D'une part, il redoutait l'événement, et d'autre part il l'attendait avec impatience. Il avait déjà abandonné l'espoir de localiser toute forme de fanal ou de signal qui le guiderait jusqu'à la supposée « capsule-temps ». Tug s'était moqué de lui quand il avait demandé un guidage sur toutes les longueurs d'ondes, afin d'obtenir une transmission depuis la Terre, mais s'était exécuté. Il n'y avait rien, et il n'y aurait rien. S'il éprouvait une certaine déception, c'était surtout à cause de sa propre naïveté. Comment pouvait-on imaginer que quelque chose puisse survivre sur une planète aussi instable, géologiquement et climatiquement ? Vraisemblablement, la fameuse « capsule-temps » pouvait être au fond de la mer, ou prise dans un glacier, ou encore enfouie sous une tempête de sable. Si jamais elle avait existé. Les derniers survivants de la Terre avaient sûrement des choses plus pressantes à faire que de penser à laisser des informations. Son plus grand regret était d'avoir espéré qu'un signal de ce genre le guiderait vers un lieu propice à l'atterrissage d'une navette. Un tel site aurait forcément connu le même sort que le signal qui permettrait de le repérer.

Voilà ce qui lui donnait mal au ventre. Quand la navette tomberait en panne en revenant, il lui faudrait batailler pour obtenir de Tug les coordonnées d'un lieu d'atterrissage. Terra

Affirma lui avait assuré qu'il aurait largement le temps de choisir cet endroit et d'y amener la navette. Ils lui avaient également affirmé qu'une Anilvaisseau était parfaitement capable de localiser de tels sites et transmettre leurs coordonnées à son Arthroplane enkysté qui devrait, dans ce cas d'urgence, les passer à John. Il existait au moins trois exemples d'atterrissages d'urgence qui s'étaient déroulés exactement de cette façon. Et si Terra se révélait beaucoup plus hostile qu'ils ne l'avaient prévu, et les sites d'atterrissage plus rares ? Pour se rassurer, il se dit que la navette qu'ils lui avaient fournie, officiellement pour remplacer la précédente qui était obsolète, était la meilleure qu'on puisse trouver. Absolument étanche et résistante aux plus extrêmes températures, radiations et toxines. Capable de décoller et d'atterrir à la verticale et équipée pour parer à toute urgence éventuelle. Et, une fois à terre, les réparations seraient mineures et la navette le ramènerait en toute sécurité au vaisseau. Avec les échantillons récoltés, bien entendu.

Très simple en apparence, sauf quand vous étiez celui qui devait le faire, et que le moment de passer à l'action se rapprochait avec une lenteur insupportable.

Il fixait l'écran depuis trop longtemps sans rien dire.

« Bon, Tug. Il n'y a pas grand-chose à voir. Revenons à l'image de la Terre, s'il vous plaît. »

John s'allongea contre le dossier et continua à la fixer. Il respira à fond et se força à se détendre. Il s'interdit de chercher un prétexte pour faire venir Connie au poste de pilotage.

Tug ne comprenait pas la fascination de John pour l'image de la Terre, mais cela l'arrangeait bien. John semblait occupé, ce qui permettait à Tug de porter son attention ailleurs. Connie dormait. Raef était en transommeil. Les écailles sur le dos de Tug crépitèrent brièvement quand il mesura le pouls et le niveau de respiration de Raef. Il avait à nouveau replongé trop profondément dans le sommeil et ses fonctions biologiques dépendaient presque complètement d'Évangeline. Ce qui était encore plus préoccupant, c'est qu'elle avait négligé de le prévenir de son état. Il compara son récent comportement avec les normes des Aniles. En principe, elle était encore sous le seuil de

tolérance. Sa désobéissance, bien que significative, était encore dans les paramètres normaux. Un Arthroplane enkysté aurait été du même avis. S'il déposait une plainte, il se ferait probablement reprocher d'avoir été assez laxiste au départ pour lui donner l'idée de cette attitude de défi. Et les Aniles, bien que peu intelligentes, étaient des individus. Tout autre Arthroplane aurait reproché à Tug de ne pas lui avoir accordé plus d'attention, de ne pas l'avoir distraite, récompensée et sanctionnée rapidement si nécessaire. Les Aniles étaient le résultat de leur dressage. Mais Tug avait du mal à oublier son inquiétude. Ses infractions n'étaient pas nombreuses, mais compte tenu de la docilité habituelle d'Évangeline, elles trahissaient une tendance angoissante. Comme si elle n'était plus aussi désireuse de lui faire plaisir.

C'était incompréhensible.

Tug se mit en position pour brancher la connexion ganglionnaire et aiguillonna Évangeline. Sa réaction fut d'une lenteur évidente. Il lui adressa sèchement la parole.

« Évangeline ? »

Que voulait-il ?

Tug s'efforça d'évaluer sa réponse. Hors normes pour une Anile, sans nul doute. Presque impatiente, voire irritable. Après sa punition, peut-être qu'elle boudait, mais il s'attendait à ce qu'elle soit devenue docile et soucieuse de lui plaire. Il réfréna son inquiétude, ne voulant pas la lui laisser percevoir.

Il lui signifia que les rythmes cardiaques et respiratoires de Raef étaient à un niveau beaucoup trop bas, et le contraste entre le sommeil de son corps et l'activité de son cerveau trop important. Elle savait que ce n'était pas bon pour Raef. Avait-elle cessé de se préoccuper du bien-être nécessaire à tous ?

Raef allait très bien. Elle était parfaitement au courant de ses rythmes corporels et cérébraux. Il allait bien. Tug désirait-il autre chose ?

Le premier réflexe de Tug fut de planter un nématocyste, pour la ramener sous contrôle, immédiatement. Mais un sentiment qui pouvait être de la prudence, ou même de la curiosité, le fit changer d'avis. La dernière punition n'avait pas produit la réaction escomptée. Et ce n'était rien en comparaison de ce qu'il

avait envie de lui infliger maintenant. S'il la secouait aussi fort qu'elle le méritait, sa réaction serait cataclysmique. On pouvait brusquer les jeunes Aniles pendant le dressage, pour leur apprendre la discipline, mais pas des adultes comme Évangeline. Il n'était pas sûr de la façon dont elle réagirait. Allait-elle maintenir l'orbite ou bondirait-elle, hors de tout contrôle ? Et deux des Humains étaient totalement conscients. Impossible de prédire quel effet sa réaction aurait sur eux. La discrétion s'imposait. Ne pas la pousser à la rébellion. Chercher l'origine de son mécontentement. Trouver ce qu'elle voulait et utiliser son désir pour arriver à ses fins. Voilà comment on maîtrisait une Anile adulte.

Il se força au calme. Oui, l'état de Raef était la principale préoccupation de Tug. Mais il pensait que lorsque cette question serait résolue, Évangeline et lui pourraient jouer ensemble. Est-ce que ça lui ferait plaisir ?

…

Est-ce qu'elle l'avait compris ? Évangeline aimerait-elle jouer ou se distraire ?

Un jeu ? Maintenant ? Un jeu ? Peut-être plus tard. Pas maintenant, non, pas tout de suite. Plus tard peut-être. Peut-être.

Et elle n'était plus là. Son ganglion était toujours branché sur celui de Tug, mais son attention s'était envolée. Et il s'aperçut que pendant toute leur communication, Évangeline n'était pas concentrée, ses réponses étaient vagues. Comme si elle ne l'entendait pas vraiment.

Il s'exhorta au calme, chercha des repères pour cette situation. N'en trouva aucun. Toute sa formation impliquait que son Anile soit en étroite communication avec lui. Rien ne comptait plus pour une Anile que la voix de son Maître. Rien ne l'avait préparé à son absence de réaction.

Pouvait-il y avoir une cause physique ? Il examina soigneusement tous les récepteurs de communication, les ganglions, les interfaces. Tout semblait normal. Mais à la seconde où il débranchait, elle se rétractait. Sans regrets. Et tout le monde savait que les Aniles ne faisaient jamais ça. Elles quittaient toujours à contrecœur la communion avec le Maître,

recherchaient toujours la compagnie, avaient horreur de se sentir délaissées. Habituellement, un Arthroplane devait procurer à son Anile des exercices distrayants pour qu'elle soit heureuse, même pendant le temps où ils n'étaient pas en communication. Même la compagnie d'autres Aniles, même un accouplement contrôlé ne pouvaient normalement rivaliser avec l'attention d'un Maître. Et, de toute façon, il n'y avait pas d'Aniles à moins de plusieurs années lumières de la Terre, il n'y en avait pas eu depuis une éternité. Les dernières avaient été récoltées dans cette région des milliers d'années auparavant.

Tug avait suivi de nombreuses années de formation avant d'être autorisé à s'enkyster. Il semblait impossible qu'il n'ait aucune référence concernant cette situation, mais il ne parvenait pas à en trouver une dans ses souvenirs. Quel que soit le problème auquel il devait faire face, aucun Arthroplane ne l'avait jamais rencontré avant lui. Il révisa son jugement. Aucun Arthroplane n'avait survécu assez longtemps pour fournir l'information au centre d'enkystement des Aniles. Il allait devoir compter uniquement sur lui-même pour résoudre cette question. Personne d'autre ne pouvait l'aider.

À moins que John et Connie… Il repoussa vivement cette idée. Les Humains ne connaissaient rien aux Aniles. Mais trois Humains étaient impliqués avec lui dans cette situation. Trois Humains dont la vie était en péril. Et il aurait à répondre de deux de ces vies s'il ne parvenait pas à régler le problème.

Devait-il les informer ?

De quoi ? Il n'avait encore rien de précis à leur communiquer. Tout ce qu'il pourrait dire c'est qu'Évangeline ne se montrait pas aussi coopérative que d'habitude. Il n'avait ni explications ni solutions à leur proposer. Non, ça ne ferait que les alarmer. Mieux valait les laisser poursuivre leur programme normal que de risquer de leur donner le sentiment d'être menacés sans pouvoir rien faire. En outre, leurs manifestations d'émotion ne pouvaient que se transmettre à Évangeline et la rendre encore plus difficile à contrôler.

« Tug ? »

Dans la voix de John, la note d'excitation était sensible même en traduction.

« Oui ?

— Mes écrans indiquent que l'un de nos orbiteurs a un problème mécanique. Pouvez-vous confirmer ? »

Pendant un instant béni, Raef resta seul. Il ne rêvait pas, ne pensait à rien, n'expliquait rien à personne. Il avait l'impression d'être comme un ballon d'hélium soudain lâché dans le ciel, qui s'envole librement au gré du vent. Il ne s'était pas rendu compte à quel point rêver était épuisant jusqu'à ce que disparaisse soudain la demande de concentration d'images et de sensations. Ses rêves éclatèrent en visions morcelées sans rapport entre elles. Il se laissa glisser avec bonheur dans le vrai sommeil.

[Raef ?]

Non ! Encore ! Il avait les tempes douloureuses, mais savait qu'il n'y avait pas moyen de lui échapper. « Oui, maman. »

[Veux-tu un autre cookie ?]

« Non, merci. J'en ai un peu assez des cookies. »

[Alors fais semblant d'autre chose pour nous deux.]

« J'en ai un peu assez de faire semblant, maman. » Bon sang, c'était un euphémisme de l'époque. Il chercha une façon de se débarrasser d'elle pour s'accorder un peu de repos. Il lui revint soudain à l'esprit le vieux truc qu'il employait avec elle jadis, quand il était petit. Pour arrêter ses questions sur l'école, il n'avait qu'à l'interroger sur la journée qu'elle avait passée. « Où es-tu allée, tout à l'heure ? »

[Quand ?]

« Quand on a arrêté de faire semblant. »

[De faire semblant.]

Il lui fallait un moment pour comprendre cette idée, apparemment. Quelle qu'en soit la raison, Raef en fut heureux. Il commença à laisser dériver ses pensées.

[Tug voulait me distraire. Il dit que notre faire semblant ne te fait pas de bien et il voulait me distraire.]

Raef sentit son ventre se nouer. Tous les soupçons qui le taraudaient se confirmaient soudain. « Maman, il t'appelle comment, Tug ?

[Maintenant, il m'appelle Évangeline. Avant c'était un autre nom que je ne peux pas dire avec vos mots. Qui suggérait quelque chose avec des épines.]

« Est-ce qu'il te parle comme moi ? »

[Tug me parle. Tug ne me donne pas d'odeurs ni de goûts ni de sensations. Tug me donne des mots, seulement des mots simples. Tug me dit ce qu'il faut faire pour être gentille. Toi, tu me dis ce qu'il faut faire pour être aimée.]

Qu'est-ce qu'il avait fait là, à rêver à haute voix pour elle depuis toutes ces années ! Qu'est-ce qu'il avait bien pu créer, et comment faire pour revenir en arrière ?

« Euh. Évangeline, tu devrais peut-être aller t'amuser un peu avec Tug. »

[Maman.]

Merde. « Maman, peut-être que tu lui manques. Peut-être que tu devrais laisser Tug te distraire un peu. Peut-être qu'il se sent seul. »

[Non. Tug est très occupé. Le satellite est en panne. John doit sortir avec la navette pour le réparer. Connie veut y aller aussi. Ils se disputent. Tug ne pense qu'à eux. Il les trouve beaucoup plus intéressants que moi.]

Satellite ? Navette ? Quelque chose tournait mal à bord du vaisseau et il était encore en transommeil ? Le vaisseau était en danger et lui… il était là à parler à cette foutue créature, à la bourrer de cookies au chocolat. À moins que ce ne soit ça le problème ? Raef luttait pour sortir du sommeil, se sentait reprendre pied dans la réalité.

[Ne t'en va pas. Je ne t'entends pas quand tu montes voir Tug. Faisons encore un peu semblant.]

« On va conclure un marché, Évangel… maman. »

[Un marché ?]

Elle ne connaissait pas le concept. C'était insensé, ils étaient si proches, qu'il pouvait lire dans ses pensées. Était-ce de la télépathie, comme dans les bandes dessinées ? Sans doute. « Un marché, c'est quand je fais quelque chose de gentil pour toi, pour te faire plaisir, et que toi tu fais quelque chose de gentil pour moi, pour me faire plaisir. O.K. ? »

[Tug fait ça aussi. Mais il ne demande pas. Tug me dit d'aller à un certain endroit. Du moment que nous y allons, il me donne des divertissements. Je ne savais pas qu'on pouvait demander à faire un marché. Tug ne m'a jamais dit qu'on pouvait me demander. Tug fait juste sa part du marché alors il faut que je fasse la mienne. C'est ça ?]

Il ne voulait pas aborder ce sujet épineux. « Voilà notre marché, maman. Je t'ai raconté beaucoup d'histoires et j'ai fait semblant pour toi. C'était une chose gentille, ça t'a fait plaisir ?

[Oui, tu as fait comme moi, tu as fait la gentillesse en premier.]

« Alors, tu veux bien être gentille pour moi à ton tour, pour me faire plaisir ? » Long silence.

[Je ne peux pas te faire de gentillesses. Je n'ai pas d'histoires, sauf celles que tu m'as racontées, pas de semblants, sauf ceux que tu m'as donnés… Je peux te montrer un jeu ? Tic-Tac-Toe. Il n'y a que des X dans mon jeu, et c'est toujours harmonieux. On ne perd jamais.]

« Ça m'a l'air super. Mais je ne vais pas choisir ça tout de suite. Il y a une gentillesse que tu peux faire pour moi, une histoire que tu peux me raconter, qui me ferait très plaisir. Maman, dis-moi tout sur le satellite, la navette et l'équipage. Tu veux bien ? »

[Ça ne m'intéresse pas beaucoup.]

« Moi, ça m'intéresse beaucoup et ça me ferait plaisir. Et après, quand tu m'auras raconté, je ferai quelque chose pour toi. »

[Quelque chose de gentil ?]

« On fera encore semblant. »

[Il peut y avoir plusieurs semblants pour moi ?]

« Sûr. Autant que tu veux. » Une inspiration soudaine frappa Raef. « Tu n'es même pas forcée d'être maman tout le temps. Tu peux être qui tu veux. »

[J'aime bien être maman.]

« Oui, bien sûr. J'aime bien que tu sois maman, moi aussi. Mais, tu sais, il y a plein d'autres choses en plus du lait et des cookies aux pépites de chocolat. Il y a du pain d'épice, des spaghettis et… oh, du gâteau au chocolat avec de la crème

fouettée, et… » Raef la sentait tout excitée par les sensations gustatives qu'il lui suggérait. Séduite. « Quand tu m'auras parlé du satellite et de la navette et tout ça. Marché conclu ? »

[Un marché, c'est gentillesse contre gentillesse. Marché conclu.]

« Alors. C'est quoi, cette histoire de satellite, de navette et tout ça ? »

[Le satellite, c'est l'un de ceux qui transporte une caméra et que nous mettons en orbite pour récolter des renseignements. La caméra a cessé de fonctionner. C'est peut-être un dysfonctionnement dans le capteur d'orientation. Connie et John sont partis dans la navette pour la réparer.]

« Une panne de matériel, c'est ça ? »

[Non, ce n'est pas une panne. La caméra a cessé de marcher, comme John s'y attendait. Ils sont partis dans la navette comme il l'avait prévu.]

« Je ne comprends pas, Évangeline. »

[Maman.]

« Je ne comprends pas, maman. »

[Veux-tu que je te le répète avec des mots différents ?]

« Non. Je ne comprends pas pourquoi John aurait souhaité que la caméra cesse de fonctionner. Tu es sûre qu'il s'y attendait ? »

[Il ne rêve pas aussi bien que toi. Ses rêves sont minces et changent souvent et parfois ne sont que des images. Mais ce rêve-là, il l'a fait souvent.]

« Parfois, les Humains rêvent des choses dont ils ont peur, Évange… maman. Parfois, nous rêvons de quelque chose parce que nous espérons que ça ne se produira pas, nous rêvons de ce que nous craignons. Je crois que John avait peut-être peur que la caméra ne fonctionne pas. »

[Non. Le pouls, la respiration et les sécrétions produites par sa peau suggèrent le plaisir et l'impatience. Pas la peur. John a prévu ça avec ses associés. C'était un marché, comme tu m'as montré. Une gentillesse contre une gentillesse.]

Raef avait l'impression de suffoquer. Il pouvait quasiment sentir Évangeline lui fournir plus d'oxygène, pour le calmer, réguler ses battements de cœur. Ce sacré John sabotait le

vaisseau. Quelles foutues intentions avait-il, et pourquoi ? Il s'efforça de trouver la meilleure manière de formuler la question suivante, mais s'aperçut qu'il avait envie de replonger dans ses rêves profonds. Pour lui-même. Il se rappela toutes les fois où il avait rêvé que l'Évangeline était son vaisseau, qu'il était secrètement son capitaine et non pas un vulgaire passager clandestin que, par hasard, Tug trouvait amusant. Donc, finalement, le grand jour était arrivé, le moment où on allait avoir besoin de lui, où il allait s'avancer et sauver la situation, et il faudrait bien qu'ils reconnaissent qu'il valait bien n'importe lequel d'entre eux, et ils seraient obligés de le laisser atterrir. Le grand jour était arrivé, et il avait envie de replonger dans le sommeil ? Non. Mais il allait devoir poser les bonnes questions, s'il voulait vraiment savoir de quoi il retournait.

« Maman, qu'est-ce qui va se passer maintenant, selon John ? »

[John pilote la navette. Dans 93 minutes 29 secondes, il va régler le satellite. Connie va manœuvrer le bras pour l'amener à proximité de l'aire de réparation. Puis ils vont revêtir les combinaisons de protection et sortir pour réparer le module. Ensuite ils le remettront en orbite.]

« John voulait que le satellite tombe en panne pour pouvoir réparer le module et le remettre en orbite ? Est-ce que le satellite va marcher ? »

[Cet événement ne s'est pas encore produit. Je ne peux pas le savoir.]

Mauvaise question. Essaie encore, fais attention. C'est peut-être une question de temps. « Est-ce que John s'attend à ce que le satellite fonctionne ? »

[Oui, John s'attend à ce que le satellite fonctionne après réparation.]

« Et qu'est-ce que John pense faire après ? »

[Connie et lui retourneront au poste de pilotage de la navette. Ils quitteront leur combinaison. Ils appelleront Tug et lui diront qu'ils reviennent. Puis la navette cessera de fonctionner normalement. John appellera Tug et lui dira qu'ils ne peuvent pas rentrer au vaisseau. Alors la navette se dirigera vers la planète autour de laquelle elle orbite.]

« Et ensuite, qu'est-ce qui se passera ? »

[Cet événement ne s'est pas encore…]

« Qu'est-ce que John pense qu'il se passera à ce moment-là ? »

[Son rêve ne va pas plus loin.]

« Maman, nous orbitons autour de quelle planète ? »

[Ta planète d'origine. La Terre. Terra.] Un étrange frisson parcourut Raef. Combien de centaines d'années s'étaient écoulées depuis la fois où il avait été si près de chez lui ? Et qu'est-ce que John avait l'intention d'aller y faire ? Il devait absolument le savoir. « Maman, sors-moi du transommeil. » Rien. Aucune réaction. Mais Raef savait ce que cela signifiait ? Elle n'avait pas encore appris à refuser, mais elle essayait de comprendre comment faire. « Maman ? »

[Je suis là.]

« Je voudrais me réveiller. Je crois que j'ai des choses importantes à faire. » Silence.

[Non. Tu ne peux rien faire. Rien de ce que tu pourrais faire ne changerait les événements sur la navette. Et il faut que nous finissions notre marché. Je t'ai dit ce qui arrivait au satellite et à la navette. C'était la gentillesse que tu désirais. Maintenant tu dois me donner le pain d'épice, les spaghettis et le gâteau au chocolat avec la crème fouettée. C'est la gentillesse que je désire.]

Raef avait envie de hurler. Il voulait lacérer les parois de la matrice, pour se sortir de là. Bon sang ! Sa seule occasion de devenir un héros, et il allait dormir pendant ce temps-là, et rêver de cookies pour faire plaisir à un vaisseau. Il n'aurait donc jamais de chance dans sa vie ?

Non. Sans doute. Alors réfléchis, Bon Dieu ! Propose-lui un marché. Marchande avec elle. Tu suis la mise, et après tu fais monter les enchères. Ça va marcher. Il faudrait bien que ça marche. Parce que c'est ta dernière carte. Alors joue le tout pour le tout.

Il la ramena dans la cuisine, avec la nappe à carreaux rouges, la brique de lait vide, les miettes de cookies qui restaient dans la boîte. Il regarda sa mère. « Oh, oh, maman, on dirait qu'on a tout mangé ? Et tu sais que papa adore les biscuits tout chauds quand

il revient d'un long déplacement. Qu'est-ce qu'on va faire ? » Hésitation. Puis…

[C'est un semblant malheureux. Pas comme le marché conclu.]

« Fais-moi confiance. Continue à jouer, ça va s'arranger. Détends-toi, c'est tout, et laisse-moi faire semblant pour toi, et tu vas voir ce qui va se passer. Parfois, quand on fait semblant, on fait des choses euh… qui ne sont pas toujours harmonieuses, rien que pour le plaisir de les arranger après. »

[Ça existe : une disharmonie avant une gentillesse ?]

« Oui. Je vais te montrer. Pour l'instant, continue, c'est tout, d'accord ? Tu vas voir. »

[J'attends.]

Maman sourit, pas inquiète du tout. « Écoute, Raef, j'ai une bonne idée. On va aller à la pâtisserie et on fera des folies. J'ai eu plein de pourboires aujourd'hui. On peut se le permettre. Allez, va chercher ta veste. On y va à pied, il fait beau. »

Raef court chercher son blouson en jean. Il est super, en jean délavé avec des morceaux rapiécés cousus partout, des badges militaires, des étiquettes de ski, d'équipe de baseball. Il les achète ou les échange et sa mère les lui coud toujours. Elle est vraiment géniale, sa mère. Quand il revient dans la cuisine, elle a enfilé le gilet qu'il préfère. Bleu et tout doux. Raef et son père le lui ont offert pour son dernier anniversaire. Les boutons sont en forme de fleur. Raef la prend par la main et ils sortent tous les deux en faisant claquer la porte derrière eux.

Connie regardait John à travers son hublot, consciente que l'épaisse paroi transparente était tout ce qui la séparait du vide immense dans lequel ils travaillaient.

Elle adorait cette impression.

John actionnait les crochets qui verrouillaient les panneaux d'accès avec des doigts gantés qui semblaient épais et maladroits. Connie était encore impressionnée par la rapidité avec laquelle il avait diagnostiqué la panne. Elle revit en un éclair le moment où l'alarme s'était déclenchée à bord de l'Évangeline. À l'instant précis où la sonnerie la réveillait en sursaut, John l'avait stoppée. Sa voix dans l'interphone était d'un calme parfait. « Connie, nous

avons une panne de satellite. Présentez-vous immédiatement au rapport. »

Elle s'était précipitée hors de sa cabine et quelques minutes plus tard, elle était au poste de pilotage. Là, accrochée sans rien dire à une prise, le cœur battant, elle avait entendu John réquisitionner rapidement tous les détails du dysfonctionnement du satellite. Il avait écouté attentivement, et quand il avait dévoilé brièvement son plan d'action, le sarcasme contenu dans la voix de Tug avait disparu, faisant même place au respect. Presque au soulagement, s'était dit Connie sur le moment.

Elle était derrière John quand il avait fait apparaître la fiche technique à l'écran et entré les détails de la panne. L'ordinateur leur avait fourni sept localisations possibles du problème. Connie était presque désespérée, mais John avait calmement réduit les hypothèses à une seule, avec une extrême compétence. « C'est un bloc du capteur d'orientation, avait-il murmuré d'une voix calme. Nous avons des blocs de rechange. Il suffit de remplacer celui qui est défectueux. » Il avait affiché la procédure, l'avait consultée rapidement et demandé une fiche imprimée des outils et du matériel nécessaires.

En faisant pivoter son fauteuil, il s'était écarté de l'écran et lui avait tendu le film. « Chargez-le, et effectuez les tâches suivantes », lui avait-il dit. Et, tandis qu'il lui en donnait la liste, elle l'avait mentalement remercié pour les heures fatigantes d'entretien qu'il lui avait imposées. Le matériel qu'elle avait chargé dans la navette lui était familier. Elle avait rangé les combinaisons retouchées avec la calme certitude qu'elles tiendraient le coup dans l'espace et étaient de la bonne taille. Il y avait eu ensuite la dispute entre elle et John. Il ne voulait pas qu'elle l'accompagne, il lui demandait seulement d'attendre sur le vaisseau avec Tug. Elle s'était étonnée elle-même de son insistance et, finalement, elle avait réussi à le convaincre. Ce n'est qu'à bord de la navette, une fois attachée, qu'elle sentit son cœur battre à tout rompre, non à cause de la terreur qu'elle aurait éprouvée jadis, mais de l'excitation réprimée.

C'était super passionnant !

Grâce à la tranquille assurance de John.

John avait signalé à Tug qu'ils étaient prêts à partir, et elle avait réitéré le signal. Au-dessus du quai de la navette, le plafond s'était ouvert au moment où Évangeline les éjectait en douceur. Pendant un long moment, ils avaient dérivé dans l'ombre de l'énorme masse de la gondole et de la forme incroyablement plus grande de l'Évangeline proprement dite. Avec le recul, Connie s'était soudain rendu compte du rôle de capitaine d'Anilvaisseau. Cette compétence tranquille, l'étendue des connaissances sur laquelle s'appuyait la capacité à prendre des décisions, voilà ce qui la différenciait de John. Pas seulement les titres de capitaine et lieutenant, comme elle l'aurait dit quelques mois plus tôt. Cette faculté de faire face à une urgence, comme si c'était une partie attendue et programmée de la mission, constituait la vraie différence. Voilà la compétence qu'il avait cherché à lui transmettre en exigeant qu'elle découvre par elle-même ce qu'il était nécessaire de faire plutôt que d'attendre ses ordres.

Le respect de Connie n'avait fait que s'accroître quand il avait piloté la navette parallèlement au satellite récalcitrant et avait fait du surplace pendant qu'elle manœuvrait le grappin, qui devait le saisir dans son orbite et le maintenir sur le pont de la navette. Elle s'était surprise à lui sourire en revêtant sa combinaison et n'avait presque pas été étonnée quand il lui avait rendu son sourire. Ils avaient vérifié mutuellement la fixation de leur combinaison, dans le plus pur rituel des manuels d'entraînement, mais Connie avait perçu plus que de la simple compétence dans la voix de John quand il avait cité et approuvé chaque élément de la liste. Une certaine camaraderie.

À présent, tandis qu'il soulevait les panneaux d'accès et les lui passait, elle se demandait s'il ressentait la même chose. Ce n'était peut-être pour lui que de la routine, mais pour elle, c'était la première fois qu'elle quittait un vaisseau sans que la sortie ait été soigneusement prévue dans un but d'entretien ou d'entraînement. Elle crocheta le panneau sur son cadre, sachant sans qu'il lui dise quel outil elle devait lui tendre ensuite. Elle se sentait compétente, c'était ça, et l'impression lui montait à la tête comme une drogue. Un orgueil farouche qu'elle ignorait commençait à grandir. Elle tenta de voir son visage à travers la double barrière des hublots. C'est vous qui avez opéré ce

changement en moi, songea-t-elle, et elle se demanda s'il savait qu'elle en était consciente, et ce qu'elle en éprouvait. Il leva les yeux vers elle quand elle lui passa un outil et, bien que ses traits soient indistincts sous son casque, elle sentit l'impact de son regard.

Elle s'aperçut qu'elle souriait bêtement quand il tendit la main pour prendre le bloc du capteur d'orientation qu'elle lui tendait. Une équipe. Ils étaient en quelque sorte devenus une équipe, et il le sentait aussi nettement qu'elle. Elle saisit le bloc défectueux et le plaça dans le filet destiné à la réparation ou au recyclage. Elle le regarda mettre le nouveau en place, brancher les connexions, puis utiliser un testeur pour vérifier que tous les contacts étaient bons et le bloc opérationnel. Il lui sembla que quelques instants à peine s'étaient écoulés quand ils refermèrent le panneau d'accès. Tout s'était déroulé parfaitement avec la plus grande précision.

Elle décrocha le câble de sécurité, se leva lentement. Il lui vint à l'idée qu'ils avaient à peine échangé une parole. Ils n'en avaient pas eu besoin. Elle se garda de tout gâcher et ne dit rien pendant qu'ils revenaient vers l'écoutille, ni quand ils pédalaient dans le sas à air. Ils s'aidèrent à se dévêtir, puis rangèrent les lourdes combinaisons.

« Alors maintenant, je suppose que nous n'avons plus qu'à le relâcher, et à reprendre la direction de l'Évangeline ? hasarda-t-elle finalement.

— C'est une façon un peu simple de voir les choses, mais vous avez raison, concéda John. » Sa voix avait un ton taquin que Connie n'avait jamais entendu. On aurait presque dit qu'il se retenait de rire.

Remettre le satellite en orbite était beaucoup plus facile que ne l'avait été son arrimage. Cependant, Connie prit toutes ses précautions, vérifiant et revérifiant tous ses gestes. Elle voulait que ce soit parfait, comme l'avait été la réparation de John. Pas une minute de perdue, pas une fausse manœuvre. Et, merveille des merveilles, tout se passa bien. Une profonde satisfaction l'envahit quand elle le relâcha enfin et rétracta son grappin avec précaution. Pas un vacillement. Elle s'adossa dans son fauteuil, puis pivota en direction de John. Il haussa un sourcil et la félicita d'un hochement de tête. Pour la première fois, elle remarqua que

la lumière scintillait sur les cheveux fins de son crâne. Elle le regarda poser les pouces sur les touches pour établir la communication.

« Tug, les réparations sont terminées. Nous rentrons. Préparez le tapis d'abordage. »

À travers le hublot, Connie regarda intensément la Terre au-dessous d'eux. Ce n'était pas une image sur l'écran, cette fois. Du bleu, du vert, du marron, du jaune et du blanc tourbillonnaient à la surface de la planète, des couleurs si différentes des bruns et des verts de Castor et Pollux. Son diamètre était bien inférieur à celui des planètes jumelles, mais là, encadrée dans le hublot, elle semblait plus vaste que l'éternité. Maintenant qu'était passée la tension de devoir réparer le satellite, elle avait l'impression qu'elle pouvait vraiment la regarder. Cela la fit frissonner, mais elle n'aurait su dire pourquoi.

« Tug, cessez de jouer et répondez-moi. Nous avons fini notre travail et nous revenons vers vous. Préparez le quai d'abordage pour nous recevoir. Terminé. »

Connie cligna des yeux et se retourna pour dévisager John. Comme lui, elle écoutait le silence. Il lui jeta un coup d'œil et leurs regards se croisant, elle perçut sa demande tacite. Son respect tout neuf vacilla légèrement à son appel, mais elle obéit.

« Tug. Je vous en prie, répondez. Nous avons fini notre réparation et prenons le chemin du retour, mais nous devons savoir si le quai d'abordage est prêt à nous recevoir. Répondez, s'il vous plaît. »

Le silence s'éternisait.

John s'éclaircit la gorge. « Deux possibilités : soit Tug nous joue encore un de ses tours, soit notre système de communication est défaillant. Connie, connectez la communication intervaisseaux. Voyez si Évangeline répond à la navette sur le canal Anile. »

Connie faillit demander quel message envoyer. Puis elle se tourna vers sa console et envoya un simple appel de navette à vaisseau. Elle étudia ses écrans, s'attendant à voir l'ordinateur de la navette enregistrer la réponse d'Évangeline. Elle attendit plusieurs secondes de plus que le temps normal de réaction avant de lever les yeux vers John. « Pas de réponse, capitaine », dit-

elle. La formalité de ses paroles atténuait un peu le tremblement de sa voix.

« C'est sans doute notre système de communication, en ce cas. Tug adore ces petites plaisanteries agaçantes, mais je n'ai jamais vu une Anile ne pas tenir compte d'un appel. Bon, nous allons rentrer au vaisseau. Je suis sûr que Tug va nous diriger de son mieux. En fait, maintenant que j'y réfléchis, il est anormal que nous ne l'ayons pas entendu depuis si longtemps. Il a probablement compris que nous avons un problème. Si nous tentons une procédure habituelle d'abordage, il va sûrement nous aider au maximum. »

John faisait des gestes tout en parlant. Connie observait ses mains sur le clavier tandis des informations apparaissaient sur l'écran. Il comparait les données et effectuait des corrections. Ses doigts se déplaçaient avec assurance, avec une hésitation à peine perceptible et pourtant elle ne parvenait pas à retrouver la confiance qui caractérisait ses actions précédentes. Elle ne doutait pas de sa compétence, mais, d'une certaine façon, il ne semblait plus aussi certain de l'issue de la situation qu'avant. Il leva les yeux vers elle et perçut ses doutes.

« Continuez à essayer de contacter Tug ou Évangeline », lui indiqua-t-il.

« Tug, s'il vous plaît, répondez-nous si vous nous entendez. Sachez que nous ne vous recevons pas. Nous allons tenter un abordage normal. Préparez le quai et faites tout ce que vous pouvez pour nous aider. Sachez également que nous essayons de contacter Évangeline, mais que nous n'obtenons aucune réponse. Tug, répondez, s'il vous plaît. » Elle s'interrompit, lui laissa un bon temps de réaction, puis recommença. Elle observait la nuque de John tout en parlant et y voyait poindre lentement des gouttes de sueur. L'ancienne crispation familière reprit dans son estomac, remonta jusqu'à sa colonne vertébrale.

Merde. Tout se passait si bien. Le satellite était tombé en panne exactement comme prévu, et il l'avait réparé précisément dans les conditions du plan. Tout s'était déroulé à la perfection. Et maintenant…

John s'efforça de croire que la panne de communication faisait éventuellement partie du programme, mais sans réussir à se convaincre. Les consignes de Terra Affirma enregistrées pendant son sommeil étaient très détaillées et prévoyaient méticuleusement toutes les variations réalisables. Sans communication, il n'y avait aucun moyen de trouver un site d'atterrissage possible en dehors d'Évangeline. Pas question même de leur demander d'en chercher un ni de leur faire savoir les difficultés qu'ils rencontraient. Les consignes de sommeil étaient censées le préparer à faire face à toute éventualité en couvrant toute situation envisageable.

Celle-ci n'avait pas été prévue. Sans communication avec Évangeline, comment diable allait-il pouvoir trouver un lieu d'atterrissage sur la planète ? Et comment reviendraient-ils au vaisseau après leur petite escale ? Il manipulait ses touches de contrôle comme si elles avaient été en cristal. Il y avait peut-être une chance infime que la panne programmée n'ait pas lieu et qu'il soit capable de ramener la navette, de façon à l'arrimer en toute sécurité à la gondole. Il se préoccuperait ensuite de la mission de Terra Affirma.

Il se gratta la nuque et sentit la sueur qui la mouillait. Il jeta un coup d'œil à Connie et surprit son regard paniqué. Il éprouva soudain un élan irrationnel d'irritation à son égard. De quel droit le regardait-elle ainsi, bon sang, comme si tout était de sa faute ? C'était elle qui avait insisté pour qu'il la laisse venir. Quelle stupidité incroyable de sa part ! Il avait cédé à une impulsion, s'était dit qu'il la protégerait ainsi de l'influence de Tug. Comment avait-il pu imaginer qu'il réussirait à poser la navette et à prélever ses échantillons sans qu'elle se rende compte de ce qu'il faisait. Quelle sottise ! Mais, sur le moment, cela lui avait paru logique. Non, pas logique. C'était à cause de l'air qu'elle avait, elle semblait vivante, passionnée comme il ne l'avait jamais vue, si déterminée et si enthousiaste à vouloir prendre part à ce qu'il faisait. Il avait été flatté et avait obéi à ses hormones, et non à son cerveau. Ils avaient raison, c'était exactement pareil que de redevenir enfant. Vous aviez envie de faire immédiatement ce que vous vouliez, sans recourir à la logique ni penser aux conséquences. Malgré toute la formation qu'il avait reçue, malgré

toutes les mises en garde, la première fois qu'il avait dû choisir entre émotion et intelligence, il s'était trompé. Et, à présent, elle s'attendait à ce qu'il résolve miraculeusement le problème de l'attraction d'une triple gravité. Quelle idiote ! Elle ne voyait donc pas qu'il ne pouvait rien faire, merde !

Il savait que sa colère n'était en rien justifiée, mais cela ne faisait que l'aiguillonner. C'est le changement, se dit-il, sans savoir si c'était une excuse ou une raison de plus de se contrôler. Il jeta un coup d'œil au tableau de bord, effectua un réglage mineur. Il ne pouvait pas se permettre d'être en colère en ce moment précis, ni contre Connie, ni contre Terra Affirma, ni même à son propre égard. En ce moment précis, il allait avoir besoin de toutes ses facultés pour retrouver Évangeline.

Et ça ne suffirait peut-être pas.

Il se força à vérifier le cadran de contrôle. Voilà. Le témoin d'alerte se mettait à clignoter, exactement comme prévu. C'était la panne programmée, la faille des systèmes automatiques d'accostage qui communiquaient directement avec Évangeline. Un dysfonctionnement à peine assez important pour justifier un atterrissage sur la planète au lieu de revenir au vaisseau. S'il avait encore la possibilité de communiquer vocalement avec Tug, il aurait probablement été capable de réaliser l'accostage quand même. Il n'avait pas perdu la main à ce point-là. Un petit démon lui soufflait que c'était la façon dont Terra Affirma s'assurait qu'il irait jusqu'au bout de leur mission. Non. C'était idiot. Ils savaient bien qu'il n'avait aucun moyen de trouver un lieu d'atterrissage sans l'aide de Tug. Cette panne était bel et bien imprévue, elle n'avait été programmée par personne. C'était une véritable crise et personne d'autre que lui ne pourrait l'en sortir. Ses mains se déplaçaient automatiquement sur les touches, effectuaient les corrections qu'il avait apprises pendant ses cours en sommeil. Son subconscient tâchait de lui fournir les sentiments de compétence et d'optimisme qui faisaient également partie de la formation de Mariner, destinés à tenir toute panique en respect. Il les repoussa. Il sentait uniquement une sorte de crispation glacée au creux de l'estomac, tandis que le vol de la navette devenait de plus en plus erratique, et déviait de plus en plus de la

trajectoire fixée. Le clignotant d'alerte s'accéléra et une sonnerie retentit. Il tâtonna pour la couper.

« Qu'est-ce que c'était ? » Connie s'était levée et se tenait à une poignée derrière lui.

« Une sonnerie d'alerte », répondit-il, froidement, sarcastique. Elle ne pouvait pas le laisser tranquille, non ? Comment pouvait-il faire face avec le regard de ces grands yeux effrayés braqué sur ses mains ?

« Qu'est-ce que ça signifie ? » Petite voix essoufflée. Elle avait peur de lui, mais était bien décidée à connaître la vérité.

« Que nous sommes dans de beaux draps. » Il ne chercha pas à retenir les sentiments que trahissait sa voix. « Vous avez réussi à joindre Tug ?

— Non. » Malgré le chuchotement, une intonation gémissante perçait dans sa voix. Il sentit qu'elle agrippait le dossier de son fauteuil.

« Alors retournez à votre poste et essayez encore ! » Il tenta d'aboyer l'ordre d'une voix ferme, mais n'en put retenir la nuance d'exaspération. L'espoir qu'elle puisse joindre Tug et qu'il parvienne à les aider, à les empêcher de chuter en spirale aveugle vers la Terre, le fit se cramponner au peu de contrôle qui lui restait. « Bon sang ! Lieutenant ! Obéissez immédiatement ! » ajouta-t-il, furieux.

Sa sévérité sembla la rassurer. Elle retourna à son poste et reprit sa litanie. « Tug, ici Connie. Répondez, s'il vous plaît. Nous avons perdu le contact. Nous avons besoin de votre aide pour accoster. S'il vous plaît, Tug, Répondez. S'il vous plaît, Tug… »

John courba le dos en s'efforçant de ne pas entendre la menace de larmes imminentes dans la voix de Connie. Il éprouva soudain une colère irrépressible qui le submergea d'énergie. Sans aucune raison logique, il poussa violemment les manettes de contrôle, puis rectifia au hasard, sans un mot. Il reprit son calme et s'aperçut sans comprendre que son geste n'avait provoqué qu'une altération mineure des résultats affichés.

« Nous n'allons pas pouvoir accoster », s'entendit-il dire. Une partie de lui avait encore envie de suivre les consignes de Terra Affirma. « Nous allons devoir nous poser sur la planète pour y faire des réparations.

— C'est impossible ! gémit Connie. Nous sommes aveugles sans la connexion avec Évangeline. Si vous essayez de vous poser, nous mourrons ! »

Sa voix se brisa sous la pression de ses émotions. Il prononça alors la phrase prévue. « Si nous tentons d'accoster dans ces conditions, nous allons démolir la gondole et peut-être même endommager Évangeline. Et, dans ce cas-là, c'est la mort assurée, en effet. Notre seule chance est d'atterrir sur la Terre et d'essayer de réparer. » Même à ses propres oreilles, cela semblait stupide.

« John… protesta-t-elle.

— Taisez-vous. »

Il ne pouvait pas à la fois l'écouter et se contrôler. Surtout qu'il avait autant qu'elle envie de lâcher prise. « Continuez à essayer d'établir le contact avec Tug. »

Tout un écran d'indicateurs de contrôle s'éteignit. Plus aucune mesure de carburant, de température, de pression… Tout aussi soudainement, l'écran se ralluma, fonctionna correctement pendant un moment puis se mit à vaciller. Les chiffres devinrent illisibles, des témoins d'alerte se mirent à clignoter sur l'écran, puis s'éteignirent. Le petit sabotage concocté par Terra Affirma avait apparemment également détraqué le reste du matériel biologique et déclenché sa destruction. Super.

« Ça marche, maintenant ? demanda Connie avec espoir.

— On ne peut plus se fier à rien désormais, lui dit-il sincèrement. C'est le problème de ces foutus matériaux biodégradables. Ce matériel est vachement facile à détruire biologiquement. Quelque chose a commencé à se dégrader avant l'heure, et tout le reste suit. »

À quoi bon avouer maintenant, à quoi bon lui dire que c'était une conspiration qui avait échoué. Ce n'est pas ça qui la calmerait. Ça la rendrait sûrement furieuse en plus de la terroriser.

Il se rendit soudain compte qu'il avait les mains calmement posées sur le bord de son tableau. Il parcourut des yeux les écrans de mesure. Rien n'avait de sens. Ce que disait un indicateur était contredit par celui d'à côté. Il respirait encore, mais la pression de la cabine était à zéro, selon le tableau. Absurde. Il comprit alors qu'il ne pouvait rien faire de

constructif. Il allait mourir, et lentement. Il aurait tout le temps d'y penser au fur et à mesure. Autant faire les choses bien et dans les règles. Il détacha son harnais, curieusement calme.

« Connie, il est temps de revêtir nos combinaisons », lui dit-il avec douceur.

12

Il l'appelait. Il voulait qu'elle… Chocolat. Brun, dense, amertume douce et salée, texture élastique, on mord dedans, la salive se mêle au sucre… trop, c'est trop. Elle ne pouvait pas faire les deux, elle devait choisir. Elle pouvait dire oui ou non, elle pouvait conclure des marchés, elle pouvait choisir. Alors choisis Raef et le rêve, et oublie le reste…

Du citron. Jaune, épais, collant, sucré, acide, crémeux, en miettes minuscules, oh, oh, le zeste, la délicieuse petite pointe d'amertume, tu sens le goût, tu goûtes l'odeur, ils appellent ça les flaveurs en chimie. Oh, tout est lié, ce vieux souvenir qui déclenche cette envie de faire semblant dans la pâtisserie, « Voulez-vous qu'on vous les enveloppe ? » Jolie voix, timbre grave, l'homme avait la couleur du chocolat, une voix de chocolat, la caissière comme la crème au citron. « Oui, s'il vous plaît », avait répondu maman et…

La douleur. Qui détruit tout, déséquilibre l'harmonie comme les ronds contre les croix au morpion. Recrée l'harmonie. Élimine les ronds. Ne fais pas attention à la douleur. Bloque tes nerfs, bloque l'influx, exactement comme tu bloques ceux que Tug te défend de bouger, ceux qu'il ne faut jamais utiliser car ça pourrait tuer les Humains. La douleur est toujours là, mais refuse de l'admettre, refuse de réagir. Tu pourrais supplier que ça s'arrête. Tu pourrais dire : « S'il vous plaît, Tug, faites que ça s'arrête. Je serai gentille. » Et Tug ferait en sorte que ça s'arrête, mais il te gronderait. Plus de chocolat, plus de citron, plus de choix, plus de marchés. Ne choisis pas cette solution. Choisis plutôt la douleur, mais garde les rêves en plus. Choisis le croquant des noisettes, la cerise au marasquin, grosse et rouge et

juteuse, qui dégouline et fait une tache rouge sur la crème chantilly, mange-la en premier ou garde-la pour la fin, choisis, choisis, choisis.

La mort était sur elle, lui appuyait les mains sur le visage, de toutes ses forces, lui arrachait la peau des os en la plaquant au fond du fauteuil. De plus, les assauts impitoyables des vibrations la secouaient comme pour la réveiller et la sortir de ce cauchemar. Connie voulait crier, mais elle n'avait pas assez de souffle.

Tout était perdu. John, la navette, Tug, l'univers tout entier était trop loin. Elle restait seule à l'intérieur de son corps. La combinaison qui l'enveloppait, le fauteuil dans lequel son corps était plaqué, étaient eux aussi des objets distants. Connie était réduite à un tout petit point qui criait à l'intérieur de son crâne, un tout petit trou dans sa gorge qui s'efforçait désespérément de reprendre son souffle. Toute seule.

Ce n'était pas juste. Elle avait déjà choisi naguère, choisi de mourir. Dans son bain chaud, avec son vieux sécateur, elle avait tailladé sa propre chair, saisi les veines mauves entre les lames incurvées et serré les poignées. Tu te souviens de la douleur ? Non, pas vraiment. Juste les nuages de sang qui tintaient l'eau chaude et s'y diffusaient. Elle laissait sa vie s'échapper, avait-elle pensé rêveusement. La laissait rejoindre le reste de la vie sur Castor, plutôt que de rester enfermée, séparée et sale dans son corps humain. La laissait retourner dans le réservoir de recyclage, pour y être purifiée et être enfin en paix avec la planète. Plus besoin d'être vigilante, de suivre toutes les règles, de faire constamment attention à ne pas perturber la vie naturelle de la planète. La libérait.

À ce moment-là, elle avait voulu mourir, et on ne l'avait pas laissé faire. On l'avait remise en vie, de force, on l'avait obligée à retrouver ce corps et à continuer. Elle s'était réveillée en disant : « Je vous en prie, je vous en prie, je veux mourir. » Mais ils n'avaient pas voulu, ils l'avaient obligée à continuer à vivre et, finalement, elle s'était aperçue qu'elle en était capable. Et ces derniers temps, elle y prenait presque plaisir. Mais à présent ils tombaient en spirale sur la planète sale où tant d'autres étaient

morts avant eux et la mort la tenaillait, cherchait à la sortir de son corps. Et tout ce qu'elle voulait dire c'était : « Je vous en prie, je vous en prie, lâchez-moi. Je veux vivre. » Mais elle n'avait pas assez de souffle.

Tug n'avait jamais été si totalement seul.

Les Arthroplanes étaient une race grégaire. Lorsqu'un rare spécimen susceptible de tolérer la séparation se manifestait, il était systématiquement préparé à l'enkystement parasitaire d'une Anile. Ainsi plongé dans l'isolement, il pouvait se concentrer sur un sujet considéré comme digne d'intérêt. Et, à la fin de son enkystement, il pouvait rentrer dans sa colonie pour partager le fruit de ses longues recherches avec d'autres candidats à la condition de fœtus. S'il avait obtenu des résultats marquants, il était éventuellement récompensé par la fertilisation de ses segments. Et si son enkystement permettait par la même occasion un accroissement de la richesse de sa colonie d'origine, c'était encore mieux.

Telle était donc la mission de Tug et il avait cru jusque-là que tout allait bien. Peut-être avait-il été un peu trop confiant, mais il le reconnaîtrait volontiers si les Anciens le questionnaient. Un interrogatoire de ce genre ne saurait être plus sévère que les questions qu'il se posait maintenant. Était-ce la façon dont il avait contourné le règlement, son attitude cavalière envers les lois qui gouvernaient les relations d'un Arthroplane avec son Anile qui avait provoqué les difficultés actuelles ?

C'était bizarre. Il avait souvent considéré les demandes d'attention d'Évangeline comme des interruptions de sa concentration. Son besoin de compagnie était la preuve de la nature primitive des Aniles, de la simplicité de leur intelligence. Une Anile ne pouvait se distraire seule. Si on la laissait seule, elle souffrait. Une Anile avait besoin de l'Arthroplane enkysté en elle pour lui tenir compagnie. Il n'avait jamais imaginé que l'inverse pouvait également être vrai.

Tug observait la cellule que l'occupant précédent avait sculptée à l'intérieur d'Évangeline, et les alcôves qu'il avait ajoutées lui-même. L'une d'elle contenait le matériel de contrôle fabriqué par les humains qui lui permettait de contacter

l'équipage dans la gondole sans avoir à passer par l'intermédiaire d'Évangeline. Une deuxième alcôve contenait les quelques objets qu'il avait fabriqués et la troisième ses tentatives artistiques, incrustées dans les parois vivantes. C'était là toute l'étendue de son domaine, en même temps que sa prison.

Le matériel qui lui permettait de parler aux humains était désormais inutile. Connie et John étaient partis dans la navette. C'est juste avant leur départ qu'il avait échangé les derniers mots avec eux. Quand il avait tenté de leur demander comment progressaient les réparations, il avait découvert qu'Évangeline avait coupé toutes les communications externes. Il soupçonnait qu'elle avait interrompu toutes les fréquences radios qui étaient les émanations normales des Aniles, coupant ainsi tout lien avec la navette et ses passagers. Et quand il avait essayé de la contacter pour lui expliquer, elle l'avait totalement ignoré. Il avait eu beau l'aiguillonner, elle avait refusé de faire attention à lui. L'effort l'avait épuisé.

Et maintenant, il avait le temps de réfléchir à son isolement. Le temps. Cela lui semblait soudain une notion fuyante. Le temps de qui ? Les brèves mesures des vies de John et Connie, ou la lente ondulation de la sienne ? Que signifiait le temps quand on était seul ? Peut-être était-ce le temps d'Évangeline qu'il vivait désormais, le temps vide qui s'étendait indéfiniment jusqu'à ce qu'un être juge bon d'y mettre fin.

Non. C'était stupide. Il n'était pas le genre de créature dépendante d'une autre pour le distraire, lui donner le sens de son identité. Non. Il était Tug. Il allait faire face à la situation et la résoudre. De toute façon, quelles étaient les conséquences les plus graves qui pouvaient en découler ?

Juste la même chose pour l'éternité. Connie et John mourraient là-bas dans leur navette, incapables de revenir sans son aide. Raef sombreraient dans des rêves de plus en plus profonds. Il ne s'apercevrait sans doute même pas quand il mourrait. Et Tug continuerait, aveuglément dépendant d'Évangeline, simple parasite comme ses ancêtres avant lui. Sauf que le cycle naturel de cette Anile avait été rompu à cause de son dressage. Elle ne migrerait jamais avec son troupeau, ne pondrait jamais d'œufs et n'emmènerait jamais ses petits sur une planète

pour les y élever. Il n'aurait jamais l'occasion de sortir de son corps, de revoir ses congénères. Seul, dans le ventre d'Évangeline, il grandirait peu à peu jusqu'à ce que son corps atteigne sa taille optimale et que ses segments de reproductions soient prêts à être taillés. Et ensuite ? Il ne savait pas. Il imaginait la cellule pleine à craquer, ses segments qui grossissaient, grossissaient…

Non. C'était impossible. Il refusait cette idée. Elle se sentirait forcément seule, elle essaierait forcément de le contacter bien longtemps avant. Voilà à quoi il devait se préparer. Il fallait qu'il ait en tête un plan d'actions bien défini, qui ne laisserait aucun doute à Évangeline sur le vrai responsable. Il devait se décider tout de suite : pardonner ou punir ? Consoler ou condamner ? Il fallait qu'il décide ce qui serait le plus efficace. Il n'était plus temps de se lancer dans des tergiversations absurdes, des suppositions angoissées. Bien garder en tête qui était le maître à bord. Dommage pour les Humains, et ce ne serait pas facile de répondre d'eux. Mais ce qu'il avait appris sur les Aniles suffirait à lui assurer l'immortalité parmi les Arthroplanes. Se concentrer là-dessus, et continuer à se montrer digne de sa race.

[Un peu plus de tarte à la crème de banane ?]

Raef se sentait légèrement écœuré. C'est uniquement l'effet de mon imagination, se dit-il sans joie. À nourriture imaginaire, nausée imaginaire. « Non, merci, maman. »

[Elle coupe un autre morceau de tarte à la crème de banane. La soulève du moule en aluminium et la pose sur l'assiette. Elle prend sa fourchette et découpe une bouchée à la pointe. La porte à sa bouche. La déguste.]

Raef s'autorisa à laisser dériver son attention. Elle était devenue assez experte pour se débrouiller seule. C'était au moins la deuxième fois qu'elle visitait cette foutue pâtisserie de fond en comble, en pillant dans ses souvenirs si remarquablement précis. Elle avait tout enregistré, l'image, le goût, l'odeur, la texture, et même le son des beignets dans la friture, des commentaires de la vendeuse et la sonnerie du tiroir-caisse. Et elle lui avait tout repassé, en insistant pour qu'il participe. Raef ne pouvait

s'empêcher de se demander quel désert était sa vie pour qu'elle s'enthousiasme à ce point sur un scénario aussi simplet.

Il se demandait aussi ce qui avait bien pu déclencher ce soudain changement.

Il avait entendu Tug qui cherchait à rentrer dans leur jeu. L'attention d'Évangeline avait vacillé, et il avait ressenti une douleur lointaine. Très cruelle, mais étouffée en quelque sorte. Une sensation particulière, qui lui avait fait percevoir l'écran qu'elle maintenait entre lui, leur jeu et cette douleur. Pour le protéger. Il ne comprenait pas, mais se demandait ce que cela signifiait pour l'équipage humain et leur mission.

Elle avait fini sa tarte à la crème de banane. Elle s'essuya les lèvres sur sa serviette, comme il le lui avait appris.

[Veux-tu un éclair, Raef ?]

Il était temps de passer à l'action.

« Non, merci, maman. Je n'ai vraiment plus faim. » Le gamin écarta sa chaise de la table de la cuisine, en faisant bien attention de ne pas renverser les boîtes de carton blanc empilées qui contenaient les pâtisseries. « Je crois que je vais aller faire une petite sieste, d'accord ? »

[Tu vas faire semblant de faire la sieste ? Je peux le faire, moi aussi ?]

« En fait, maman, j'en ai un peu marre de faire semblant. Alors, si tu me racontais ce qui se passe là-bas dans la navette, et tout ça ? »

Long silence. Trop long.

[Je n'en sais rien, donc je ne peux rien dire.]

« Comment peux-tu ne pas savoir ? »

Un frémissement d'angoisse le parcourut. Raef connaissait désormais assez les Anilvaisseaux pour savoir qu'ils communiquaient entre eux et avec les équipements de tous les vaisseaux spatiaux. Il se souvenait d'avoir entendu la comparaison avec le chant des baleines : incompréhensible à l'oreille humaine et intraduisible, mais néanmoins chargé de sens. Selon ce qu'on disait, c'était un système constant, tous les Anilvaisseaux émettaient et recevaient simultanément, et chaque Anile avait un chant distinct et des variations spécifiques de « langue ». La réception, semblait-il, se faisait sur un très large

spectre et à partir de sources si diverses qu'on ne pouvait pas plus la comparer au son et à l'image qu'une image en noir et blanc au meilleur des hologrammes sensoriels. C'est de cette manière que les Aniles savaient sur quelles planètes existait une vie et si cette vie était intelligente. Et pourtant, toutes ces capacités ne pouvaient pas rivaliser avec les simples scénarios humains qu'il lui avait simulés. Il ne comprenait toujours pas ce phénomène, mais, dans l'immédiat, ce qui comptait, c'était le destin de la navette et son équipage humain.

« Comment peux-tu ne pas savoir ? », répéta-t-il.

[Je choisis. C'est moi qui choisis, alors je choisis de faire semblant. C'est mieux. Plus distrayant, plus intéressant…]

Il sentait qu'elle cherchait ses idées et ses mots.

[Délicieux. Je ne connaissais pas délicieux. Votre façon de sentir compare et établit des rapports. Relie les choses entre elles. Comme un contact délicieux avec les mains, la langue. Je n'ai pas de mains ni de langue. En faisant semblant, je connais les tiennes et c'est mieux que… que le grand espace sidéral.]

Un instant, Raef perçut l'espace à la façon d'une Anile. C'était une expérience aride, uniquement faite de vide, de subsistance, d'obstacles et d'autres Aniles. Tous ces éléments avaient une importance égale, sans relief spécifique. Comme dans un spectacle laser. Les autres Aniles étaient des compagnons potentiels de jeu et d'accouplement. Mais il n'y en avait aucun à proximité, si bien qu'il ne restait que le vide immense, une subsistance qui ne la tentait pas, et des obstacles à éviter. C'était tout. Aucune beauté pour elle dans les myriades d'étoiles, aucun émerveillement dans les distances infinies qu'elle parcourait. Même la diversité des planètes et des races qu'elle rencontrait n'éveillait en elle aucun intérêt particulier. Raef en était bouleversé, et envahi d'une profonde tristesse semblable à celle qu'il avait éprouvée quand son prof de biologie avait soutenu que les chiens ne voyaient qu'en noir et blanc. Mais du moins, Sheppie avait un odorat et une ouïe très développés qui lui permettaient une perception extraordinaire du monde que Raef ne pouvait connaître. Ces Aniles n'avaient rien. Non. Elles avaient tout, mais ne disposaient d'aucun moyen de le comparer

à quoi que ce soit. D'aucun sentiment. Elles devaient compter sur d'autres sources en pour éprouver. Sur leurs Arthroplanes.

Ou sur lui.

Elle n'était pas stupide. Il en était sidéré. Il l'avait traitée comme les gens le traitaient jadis, comme si elle était simple d'esprit, ou idiote, mais ce n'était pas vrai du tout. C'était simplement que tout était nouveau pour elle. Pas seulement faire semblant, mais la totalité de l'expérience humaine : goûter, aimer quelqu'un, bavarder, vivre dans des maisons, tout. Maintenant qu'il avait compris tout ce qu'elle absorbait pour pouvoir le comprendre, une vague de terreur le submergeait. Elle était extrêmement intelligente et apprenait à toute vitesse. Il ne savait pas depuis combien d'années elle écoutait ses rêves, mais elle avait acquis les éléments essentiels de compréhension. Impossible de prévoir la rapidité avec laquelle elle allait apprendre et changer désormais.

Ou le changer.

Il avait l'impression que c'était ce qui se passait, en y réfléchissant. Deux esprits ne pouvaient fusionner aussi intimement que les leurs sans s'influencer mutuellement. Raef ne savait pas exactement quel effet elle avait sur lui, mais la colère et la frustration sur lesquelles il s'appuyait depuis des années avaient diminué. Toute sa vie, il avait compté sur sa colère et son orgueil pour le tirer d'affaire. Que lui restait-il à présent ?

[Il lui reste Évangeline.]

Super. Il était lié pour de bon à un vaisseau spatial qui pouvait lire dans ses pensées dès qu'il cessait d'y prendre garde. Comme en ce moment.

La navette !

Pendant quelques instants, il l'avait oubliée, ainsi que les deux Humains qu'elle transportait. Que s'était-il passé ? Est-ce que la panne était survenue comme l'avait prévu John ? « La navette, Évangeline. Il faut que tu saches ce qui leur est arrivé. Ils ont besoin de toi pour revenir. »

[Ça ne m'intéresse pas beaucoup. Je préfère la crème au chocolat.]

C'est tout ou rien, se dit-il, et il s'ouvrit totalement à Évangeline, lui confiant l'étendue complète de ses sentiments.

Pas seulement ce qu'il éprouvait, sa soif d'héroïsme, de compagnie humaine, mais ce qu'il espérait lui faire ressentir. « Ils dépendent de nous, maman. »

Il avait l'impression d'être retourné comme un gant. Il ne se rendait compte à quel point son esprit fonctionnait à partir de l'intérieur de son corps que depuis qu'il lui était soudain arraché et lancé vers les étoiles. Il flottait au-dessus d'une vastitude inimaginable et avait l'impression que ses cellules étaient séparées et dispersées dans un être d'une minceur incompréhensible, comme si sa conscience était étalée sur l'ensemble de l'univers. Puis, juste au moment où la dernière miette de lui-même lui était arrachée, son être reprit soudain forme.

[La voilà. Nous l'avons trouvée.]

« Quoi ? »

[La navette. Elle est entrée dans l'atmosphère. Tu la vois briller ?]

Elle l'aida à la distinguer, le força de façon presque insupportable à percevoir ses dimensions, sa vitesse, sa température, sa structure, les radiations qu'elle émettait… La température !

« Mon Dieu, ils vont brûler ! Ramène-les, Évange… maman. Sauve-les ! »

[Ils ne brûlent pas. C'est le blindage qui brille en dispersant la chaleur. Mais je ne peux pas les ramener. Le mécanisme qui peut prévenir leur chute est en panne.]

« Tu ne peux rien faire pour les sauver ? »

[Les sauver ?]

« Les garder en vie. Les aider à atterrir dans un endroit sûr. » Un changement indéfinissable de sa perception de la navette s'était produit. Ce n'était plus un objet qu'il regardait, c'était devenu une extension de lui-même.

[Ils ont perdu toute capacité de manœuvrer pour changer de position. Les liens qu'ils utilisent pour commander les mécanismes qui modifient le vol de l'engin sont en panne. Mais je peux commander ces mécanismes.]

« Tu peux le faire ? »

Hésitation.

[C'est défendu. Une Anile ne doit pas le faire sans ordre du Maître. Sous peine de punition immédiate.]

« Mais ils mourront si tu ne le fais pas. »

[Cela t'inquiète ?]

« Énormément. Évangeline. Maman. Je t'en prie. Je t'en supplie. »

[La douleur sera très forte, mais je le ferai pour te faire plaisir.]

Avant qu'il ait pu réfléchir à sa réponse, elle avait agi. Tout simplement. Comme un enfant qui tend la main pour remettre à flots un petit bateau en train de couler. Un simple changement d'attitude. Si facile, et la navette lui devenait soudain plus agréable, plus harmonieuse. Raef éprouva le même soulagement que si on avait protégé sa vue d'une lumière gênante, ou si on avait éteint une lampe fluorescente qui grésillait. On avait corrigé un détail discordant.

[Où vais-je les mettre ?]

Elle avait plusieurs options, qu'elle lui montra. Une mer asséchée, la surface ventée d'un glacier, un plateau pierreux à plusieurs kilomètres au-dessus du niveau de la mer, une vaste étendue de prairie, le lit d'une rivière de plusieurs kilomètres de large et dont les eaux se perdaient vers la mer en un ancien delta…

« Celui-là, décida Raef. Le dernier. » C'était le mieux. Sol plat, eau claire, proche de l'océan pour la nourriture. Ils devraient pouvoir y survivre, sauf… « Est-ce que c'est un endroit toxique ? »

[Toxique ? Toute la Terre est toxique pour quelque chose.]

« Non, pas comme ça. » Il comprenait sa façon de voir sa planète. Les océans tuaient les poissons de rivière, les rivières tuaient les poissons de mer. Les Tropiques tuaient les ours polaires et l'Arctique gelait les oiseaux tropicaux. Ce n'était qu'un patchwork de zones mortelles, impossibles à comparer pour ceux qui ne les connaissaient pas. « Toxique pour les Humains, spécifia Raef. »

[Certainement.]

Raef entendit un vaste répertoire chimique, catalogue de tout ce qui pouvait tuer les Humains dans cette zone.

« Non, pas comme ça. Je veux dire, est-ce qu'ils peuvent survivre dans cet endroit ? Respirer l'atmosphère sans en mourir, boire l'eau de la rivière sans s'empoisonner, y a-t-il dans cette région des plantes et des animaux qu'ils peuvent manger sans danger ? »

Évangeline mit un certain temps à réfléchir à la question, et Raef trouva la réponse avant elle. Il lui était de plus en plus facile de puiser dans son stock d'informations et d'y trouver les réponses dont il avait besoin. Plus facile aussi de lui faire voir les choses comme il les voyait, et comprendre l'équilibre de son monde.

[S'ils sont prudents, ils survivront.]

« Bon sang, c'est plus que ce qu'on peut espérer sur cette planète. On n'a qu'à les installer là. »

Tels des dieux, c'est ce qu'ils firent.

Puis ils attendirent la douleur. Il la sentait crispée et ça lui faisait mal de savoir qu'elle acceptait de souffrir pour lui faire plaisir. Mais la douleur ne vint pas. [Je ne comprends pas. C'est comme s'il ne savait pas ce que j'ai fait.]

Cette idée l'emplissait d'étonnement.

John avait perdu connaissance. Il était en train de mourir à cause de la pression abominable et lorsque sa vision avait commencé à noircir sur les côtés, il avait plongé dans la mort avec soulagement, de tout son cœur. Mais il n'était resté inconscient que quelques instants. À moins que ce ne soit un tour que lui jouaient ses cellules cérébrales avant de mourir. Il tenta de se concentrer. Mais rien ne retenait son attention. C'était le calme total. L'obscurité. Quelques petites lueurs dans sa vision périphérique. C'était trop pénible de se retourner pour voir ce que c'était. Soit tout mouvement et tout bruit avaient cessé, soit ses tympans et son oreille interne étaient détruits. Il s'étrangla et prit conscience de quelque chose d'humide dans sa bouche, sur son menton. C'était tiède et salé. Il saignait du nez. Le sang était collant quand il chercha à avaler sa salive. Il tendit la main pour l'essuyer et se heurta à son casque. Il resta bêtement assis quelques instants, tentant de se repérer. Il était attaché, revêtu de sa combinaison. Les volets de protection recouvraient le hublot

panoramique. Les lumières de la cabine étaient éteintes. Les écrans qui fonctionnaient encore indiquaient que la navette était à l'arrêt. Ils avaient atterri quelque part. La gravité était trop forte pour que ça puisse être à l'intérieur de l'Évangeline.

La Terre ? Obligatoirement. Le sang était salé dans sa bouche. Il appela : « Connie ? »

Pas de réponse. Il tenta de se retourner pour la voir et s'aperçut que le moindre effort le faisait souffrir. Il eut l'impression de mettre une éternité à se détacher de son siège. Luttant contre une claustrophobie croissante, il se força à réfléchir à l'opportunité d'ôter son casque. Sa logique n'éveilla qu'une grande lassitude. S'il n'était pas déjà mort, alors ce n'était pas d'enlever son casque qui allait le tuer. Les crochets cédèrent difficilement à ses doigts gantés. Il releva son casque et baissa la tête pour l'enlever, manquant de peu de le laisser choir. Il le cala sur le siège à côté de lui en luttant pour se remettre en position verticale. Il s'aperçut que la pesanteur était plus fatigante qu'écrasante. Un seul degré de gravité, se rappela-t-il. Il s'était entraîné pour ça, il pouvait y faire face. Peut-être.

Connie n'était pas dans la cabine de pilotage. Il se souvint de lui avoir hurlé de sortir et de le laisser tranquille si la seule chose qu'elle savait faire était de pleurer. Lui avait-elle obéi ? Il claqua le panneau de la porte qui pivota et s'ouvrit. La chaleur pénétra dans la cabine. Il regarda dans le compartiment voisin et s'immobilisa. La lumière dorée du soleil, pleine de particules de poussière dansantes, entrait dans la cabine par un hublot ouvert. Aucun signe de Connie. Les ceintures de sécurité pendaient des bras de son fauteuil. Un toboggan de débarquement d'urgence jaillissait du hublot ouvert comme une langue pendante. Le contact de son gant était rugueux contre sa peau quand il essuya le sang qui coulait, en s'efforçant de réfléchir. Une incroyable richesse de senteurs l'assaillit. Il ne pouvait en identifier aucune et se serait peut-être méfié si elles n'avaient pas senti aussi bon. Si naturelles. Je suis sous le choc, se dit-il pour se mettre en garde. Je fais des choses stupides. Cela ne semblait pas important. Il avança dans le couloir jusque sous le rai de lumière comme attiré par un fanal. Ce compartiment était effectivement plus chaud et, lorsqu'il posa le pied dans le rayon de lumière, il

sentit sa chaleur comme un revêtement flexible. Il franchit la porte, posant les mains sur les bords du hublot, et regarda dehors.

Une silhouette gisait, couchée sur le côté au pied du toboggan. Il entendait à peine la sonnerie d'alerte à l'oxygène qui s'était déclenchée dans le casque de Connie.

Il n'y avait pas d'autre issue pour la rejoindre. Il essaya de ralentir sa descente en se cramponnant aux bords mais le toboggan, ayant pour but de permettre une évacuation rapide, avait été conçu pour résister à un effort de ce genre. Il atterrit brutalement sur Connie.

Il la souleva et l'appuya sur le toboggan. Puis il dut reprendre son souffle, avec cette sonnerie agaçante qui le rendait presque fou. Enlever le casque de quelqu'un d'inconscient présente un défi particulier. Non sans difficulté, il l'ôta et le laissa rouler dans la poussière et la boue tandis que ses gants ensanglantés tachaient les cheveux courts de Connie. Il s'efforça de la déposer doucement sur le toboggan mais l'inclinaison ne s'y prêtait pas. Sa combinaison ne semblait pas endommagée, mais cela ne voulait pas dire que son corps était intact à l'intérieur. Sa peau avait l'éclat pâle du plastique dans la lumière vive du soleil, mais elle respirait. Il se pencha sur elle, glissa son bras sous elle pour lui soulever légèrement la tête et les épaules.

« Connie ? »

Ses paupières s'entrouvrirent, révélant le blanc de ses yeux.

« Connie ? » Il la secoua légèrement, se demandant un peu tard s'il ne risquait pas de blesser un organe interne au cas où elle aurait des os fracturés.

Elle reprit brutalement connaissance en s'agitant frénétiquement dans ses bras. Affolé, il fit un bond en arrière et, d'un sursaut, elle se redressa en position assise. Elle regarda autour d'elle d'un air craintif, puis leva soudain les mains en se claquant les joues : « Mon casque ! Vous m'avez retiré mon casque, hurla-t-elle d'une voix perçante.

— Vous manquiez d'air », fit-il remarquer. Mais elle ne tint aucun compte de sa réponse et se précipita sur son casque. Elle le laissa tout aussitôt tomber. « Contaminé ! Il est complètement contaminé ! » Ce faisant, elle avait récolté de la poussière sur ses

gants. Elle les regarda avec horreur et se mit à les frapper contre les jambières de son pantalon avec comme seul résultat de soulever un nouveau nuage de poussière. Hurlant de terreur, elle leva la main pour se protéger le nez et la bouche mais interrompit son geste. Il la vit serrer les lèvres, retenir sa respiration et retourner vers le toboggan qu'elle tenta frénétiquement d'escalader plusieurs fois sans succès. Elle avait les joues écarlates et la sueur perlait sur son visage avant qu'elle n'abandonne et ne se laisse tomber au pied du toboggan. Elle relâcha sa respiration en une explosion affolée. Elle inspira un peu d'air qu'elle expira presque immédiatement dans un déluge de mots.

« Espèce d'idiot ! Crétin ! Vous nous avez tués tous les deux ! Nous avons respiré tous les deux cette puanteur polluée ! Il fallait que vous m'enleviez mon casque, c'est ça ! » Elle montra le toboggan d'un doigt tremblant de rage : « Et je parie que vous n'avez pris aucune précaution quand vous avez ouvert la porte de la cabine de pilotage. Je parie que tout l'intérieur de la navette est totalement contaminé ! Vous nous avez tués tous les deux ! »

À mesure que les mots qu'elle lui lançait atteignaient leur but, leur vérité effrayante lui apparaissait. Il n'avait pas réfléchi. Il était trop choqué au début, puis trop inquiet pour elle. Mais au lieu d'expliquer, il rendit les coups. « Ce n'est pas moi le crétin qui ai actionné l'issue de secours et le toboggan ! C'est vous qui avez laissé pénétrer cette atmosphère dans la navette, pas moi !

— Les clignotants orange indiquaient la surchauffe !

— Et la procédure précise d'attendre qu'ils passent au rouge avant d'actionner le système d'évacuation ? Mais je suppose que soit vous l'aviez oublié, soit vous ne l'avez jamais su, soit vous vous en foutiez ! » Ses mots résonnaient froidement, séparément, sans aucune trace de la panique hystérique qu'elle manifestait. Il s'efforça de ne pas s'en féliciter.

« Je voulais juste sortir de cette foutue machine ! » Elle allait encore se mettre à pleurer. Il le voyait déjà, avant même que les larmes ne coulent sur ses joues. C'est ça qui allait les aider ! « Je ne voulais pas mourir, c'est tout !

— Et vous n'êtes pas morte, remarqua-t-il froidement. Et moi non plus. » Il reprit sa respiration et mentit : « Je savais ce que je

faisais. C'est vous qui avez perdu la tête, lieutenant. Et je pourrais vous faire remarquer que vos actions sont responsables de la contamination de la navette et nous ont mis tous deux en danger. Vous pourriez donc essayer de vous contrôler et de réfléchir à l'effet que cela va produire dans votre dossier. Et au temps que vous allez devoir travailler avec moi avant de payer votre dette pour rembourser une navette contaminée. »

Ça marchait ! Elle inspira rageusement et se tut d'un seul coup. Ses yeux étaient immenses. Il était sidéré qu'une simple menace réussisse toujours à lui faire reprendre le contrôle d'elle-même. Il se demanda ce qu'elle croyait qu'il pourrait lui faire. La cour martiale se moquerait de lui s'il tentait seulement de la faire condamner. Ils ne croiraient pas une seule seconde qu'il avait gardé le contrôle total de la situation ni que sa panique à elle était injustifiée. Mais c'est ce que Connie croyait. Il voyait dans ses yeux les reproches qu'elle commençait à se faire et décida d'intervenir avant qu'elle ne soit paralysée par la culpabilité.

« Bon, si vous avez repris le contrôle de vous-même, je pense que nous ferions mieux d'essayer de nous en sortir. Vous allez remonter et voir ce qui fonctionne et estimer la gravité des pannes. Voyez si vous pouvez remettre en route l'ordinateur de bord. Il y a assez d'énergie solaire pour charger une armée de batteries. Si vous parvenez à reprendre le contrôle, rentrez le toboggan et refermez les modules de pilotage. Demandez aussi un rapport complet des dégâts et une estimation des réparations que peuvent effectuer seuls les composants biologiques. »

La succession d'ordres l'aida à se ressaisir. Elle ne cessait de hocher la tête et il la voyait prendre mentalement des notes. Elle ramassa son casque, réussit à prononcer un « oui, mon commandant, » et entreprit maladroitement d'escalader le toboggan. Ce qui avait l'air très pénible, et John se dit qu'il préférait ne pas être à sa place. À mi-chemin, elle s'arrêta et se retourna : « Vous ne venez pas ? »

Négligemment, il fit non de la tête. « Je vais effectuer une inspection des dégâts extérieurs et une reconnaissance des lieux. Au travail, lieutenant.

— À vos ordres, mon commandant. » Mais elle ne bougea pas. Agrippée avec entêtement aux bords du toboggan, elle continuait à le fixer.

« Qu'y a-t-il ? demanda-t-il, agacé.

— Vous allez vous éloigner ? Je veux dire, c'est vraiment dangereux… »

Il perçut dans sa voix comme une plainte puérile. Ce n'était pas qu'elle s'inquiétait pour lui, mais plutôt : « Si vous mourez, je me retrouve seule. » Son orgueil en fut piqué. « Tout ira bien. Laissez un canal ouvert. Voyons si nous pouvons faire fonctionner nos communications. Et, au fait, n'oubliez pas d'allumer la balise de secours si elle ne s'est pas mise automatiquement en marche. J'aimerais bien avoir des nouvelles de Tug à présent. »

Elle acquiesça vivement et reprit son ascension.

Une fois débarrassé de Connie, il avait le temps de faire le point. Il se retourna pour observer les alentours et l'énormité de la situation le frappa de plein fouet. Il n'avait pas la moindre idée de la manière dont la navette avait pu atterrir ici. Ne savait d'ailleurs pas où était cet « ici », bien que ça n'ait aucune importance. Ne savait pas même s'ils survivraient plus d'une journée dans un endroit aussi hostile.

Et soudain il oublia tout en regardant le ciel ouvert. Il était sur une planète vivante. À l'extérieur. Voilà ce que signifiait être à l'extérieur. Il avait cru qu'un abandon total de protection serait terrifiant. Au contraire, il trouvait cela exaltant.

L'étrangeté absolue de la Terre le sidérait. Il s'était attendu à ce qu'elle ressemble aux vidéos de Castor et Pollux. Pas du tout. Elle ne ressemblait même pas aux hologrammes d'autres planètes où vivaient d'autres espèces intelligentes. Toute la poésie ancienne qu'il avait lue sur la beauté de la Terre ne l'avait pas préparé à ce qu'il voyait.

À perte de vue s'étendait une plaine inculte de terre rouge et de buissons gris-vert. La richesse des parfums était presque palpable. De temps en temps, l'air s'animait doucement mais le souffle était trop léger pour rafraîchir sa peau. Il ne voyait aucune fleur aux doux pétales multicolores, ni de ruisseau riant ni de grands arbres verts, aucun lapin aux longues oreilles et à la queue

blanche folâtrant dans l'herbe verte. Rien qu'une terre rouge et caillouteuse et des végétaux d'apparence desséchée, écrasés de soleil. La végétation était décevante, poussant çà et là sans aucun ordre ni symétrie, rampante ou dressée, ou se ramifiant au hasard dans toutes les directions. Un examen prudent révéla que les éléments n'étaient même pas tous de la même variété, mais visiblement un nombre de plantes différentes qui poussaient à une proximité surprenante les unes des autres. Il n'arrivait pas à comprendre comment tant de variétés de plantes pouvaient se développer au même endroit. Ce n'était pas comme s'il y avait une transition, et qu'une espèce cède la place à une autre, comme les arbres cinbars qui poussaient sur les collines de Castor jusqu'à la limite de la plaine, où les remplaçait l'herbe calla. Non, il s'agissait d'un seul type de sol et d'un seul type de terrain, envahi par au moins trois, peut-être même cinq espèces différentes de plantes. Il en repéra encore une. Six. Six espèces de végétaux au même endroit. Qui poussaient pratiquement les uns sur les autres. Les plantes mortes à côté des vivantes. Toutes en compétition pour les mêmes nutriments, l'eau et la lumière. C'était incompréhensible. Comment chacune pouvait-elle survivre là où tout le reste semblait décidé à l'étouffer ? Il avait appris à réciter comme un perroquet les principes de l'évolution compétitive, mais n'avait jamais réussi à saisir ce que c'était.

Il était atterré. Et, en ce moment même, le principe s'appliquait autant à lui qu'à toutes les feuilles de la végétation environnante. Il se retrouvait au beau milieu de l'implacable environnement compétitif qui avait engendré ses ancêtres. La survie du plus fort, avec tout ce que cela impliquait, était la loi régnante sur ce qui l'entourait. Et qui pouvait l'engloutir. Il détourna le regard du terrain aride pour revenir à la navette. C'était maintenant son seul espoir et son seul souci. Il refusait d'envisager toute idée de Terra Affirma et de leur mission ridicule. Leur fameuse capsule-temps pouvait être n'importe où sur la terre et seule la coïncidence la plus invraisemblable la situerait à portée de la navette. D'ailleurs, même si elle s'était trouvée à ses pieds, il n'aurait pas pris la peine de la ramasser. Ils l'avaient mis dans un vrai pétrin. « Un dysfonctionnement mineur qui servirait d'excuse pour atterrir sur la planète. » Voilà

ce qu'ils lui avaient promis. Il regarda le résultat et ne put retenir un juron.

Il fit le tour complet de la navette. Ce n'était pas si grave que cela aurait mérité d'être. Évidemment, c'était une sacrée bonne navette. Terra Affirma avait été honnête sur ce point-là, au moins. Elle avait bien négocié les inégalités de ce terrain d'atterrissage improvisé. Un décollage était peut-être possible à partir du même endroit. Il observa à nouveau son aéronef. Le blindage portait de nombreuses éraflures évidentes. Il allait devoir vérifier certains endroits de plus près, mais la plupart semblaient réparables grâce à une vaporisation cicatrisante sur la structure biocellulaire. À condition d'avoir du produit cicatrisant en quantité suffisante. C'était en général considéré comme un traitement ponctuel pour effectuer de petites réparations, mais pas comme une solution d'ensemble.

Il leva sa main gantée pour tâter le sommet de son crâne dénudé. Il avait intérêt à se couvrir la tête s'il restait quelque temps dehors. Pas avec le casque, qui était trop lourd. Mais il garderait sa combinaison, pour une protection maximale contre les agressions éventuelles.

Une ombre balaya le sol. Il mit un instant à établir le rapport, à lever les yeux et déceler l'animal en vol au-dessus de lui. Il était petit, à peine un tiers de sa propre taille. Un véritable animal. Un oiseau, décida-t-il, à cause des ailes. La plupart des oiseaux avaient des ailes, selon ce qu'il se rappelait. Pendant une seconde, le choc l'empêcha de réagir. Puis : « Hé ! appela-t-il, espérant que son ton paraîtrait amical. Hé, bonjour ! » Mais l'oiseau continua à planer comme s'il ne l'avait même pas entendu. C'était normal qu'il ne l'ait pas compris. Il savait que les animaux n'avaient jamais été assez intelligents pour parler une langue. Mais sans aucun doute, toute créature vivante et mobile aurait assez de conscience pour se rendre compte que la navette n'était pas d'ici et devait par conséquent avoir des problèmes. Peut-être l'oiseau ferait-il demi-tour pour essayer de leur venir en aide.

Mais non, il poursuivait son vol. Il le regarda un moment s'éloigner, se demandant pourquoi il ne s'était même pas arrêté. Puis la réponse lui vint, évidente. Il croyait qu'il allait le suivre. Il

plissa les yeux pour scruter dans cette direction. Des cailloux rougeâtres et des plantes gris-vert à perte de vue, mais il distinguait sur la ligne d'horizon un changement indéfinissable qui trahissait un soudain dénivelé ou un ravin. Peut-être y avait-il quelque chose là-bas.

Il jeta un coup d'œil à la navette, mais se trouva immédiatement une justification en se mettant en route. Il ne serait pas parti longtemps. Et Connie savait exactement ce qu'elle avait à faire, ce qui était essentiel. On n'avait pas besoin de lui pour le moment, et c'était lui le capitaine. C'était à lui de prendre ces décisions.

Il chercha son guide du regard, mais l'oiseau était déjà hors de vue. Il ne pouvait pas être loin, en ce cas. Il hâta le pas pour rattraper la petite créature.

13

Elle souleva la main qu'elle maintenait collée sur sa bouche et prit une brève respiration. Je suis calme, à présent, se dit-elle en s'efforçant de s'en convaincre. Je peux faire face. Elle avait soudain envie de se faufiler dans une matrice pour n'en sortir que lorsque John aurait tout arrangé. Mais c'était impossible. Il fallait qu'elle réfléchisse et prenne des décisions. Assez pleuré. Elle tenta d'imaginer à quel point ce serait humiliant si John la découvrait dans cet état. L'idée de son mépris lui permit de se ressaisir. Elle prit une profonde inspiration et s'appliqua à relâcher la tension accumulée dans les muscles de ses épaules.

Elle regarda la pendule et une nouvelle vague de panique la submergea. Une deuxième heure s'était écoulée, et il n'était toujours pas revenu ! « Maudit John ! J'espère que vous êtes mort ! » lança-t-elle.

Instantanément, elle le regretta. Est-ce que la navette était équipée d'un mouchard, comme on le disait pour certains vaisseaux ? Elle fut envahie d'une satisfaction ironique : même si la navette en était pourvue, il y avait des chances qu'il ne fonctionne pas. La moitié des systèmes était encore en panne. Et même s'il en existait un et qu'il marchait, l'enregistrement de son infraction ne bougerait sans doute pas d'ici et pourrirait avec elle. Cette perspective lui tira un sourire amer et, curieusement, lui procura un certain réconfort.

« O.K., se dit-elle calmement. Il est temps de prendre la décision suivante. Tu peux te débrouiller, Connie. »

Il aurait été plus intelligent de garder les casques, mais cet idiot de John avait réglé la question. Ils avaient tous deux été exposés à l'air et si l'un tombait malade, l'autre le serait sans

doute aussi. Encore la faute de John. Il était vraiment stupide, et elle était d'autant plus en colère que pendant un temps elle l'avait cru très intelligent. Et où pouvait-il bien être ? Elle avait tenté de l'appeler par radio, jusqu'au moment où elle s'était aperçue que le casque de cet imbécile, avec son récepteur, était sur le fauteuil du pilote. Une autre preuve de la capacité de prévision de son génial commandant.

Elle s'interdit de regarder la pendule. S'efforça de penser à quelque chose de constructif qu'elle pourrait faire. Mais elle avait effectué depuis longtemps toutes les mesures possibles. Elle avait été très soulagée quand elle avait réussi à remettre l'ordinateur en marche, jusqu'à ce qu'il lui communique un rapport des dégâts. Aucune avarie majeure, mais une liste de petites pannes qui, additionnées, constituaient un problème grave. Le système biologique le résoudrait en grande partie en reconstituant les données par le biais des cellules mémoire. Elle avait déjà lancé le processus, mais l'ordinateur estimait le temps de réparation à soixante-seize heures. Et il y avait cette angoisse constante concernant les déchirures du revêtement de la navette. Elle était déjà sortie pour les cicatriser, mais il était impossible de savoir quelles formes de vie indigène avaient déjà pénétré, ni quel effet elles auraient sur les biostructures de l'aéronef. Elle avait commandé le lancement des systèmes immunitaires, mais il était impossible de prévoir ce qui allait se passer.

L'ordinateur émit un appel interrogatif.

« Rapport ! commanda-t-elle sèchement.

— Complet ou résumé ? » demanda l'ordinateur.

Avait-elle besoin d'écouter l'interminable chapelet des résultats numériques de tous les systèmes de cet aéronef ? Non. « Bon, uniquement en rapport avec la demande, à moins qu'il n'y ait d'autres informations prioritaires. En existe-t-il depuis le dernier rapport ? »

Il y eut un temps d'attente. Autre souci, le temps de réaction de l'ordinateur avait significativement augmenté. « Aucun », répondit-il enfin.

« A-t-on détecté des éléments biologiques étrangers dans le système ? »

Autre pause, encore plus longue. « Aucun détectable pour le moment, mais la procédure d'alerte est encore en fonctionnement.

— Poursuivez l'alerte. La vérification du système intervaisseau est-elle terminée ?

— Il reste quatre tests à effectuer. »

Bon sang. Ces tests auraient dû être terminés si l'ordinateur fonctionnait à plein régime. « Des dysfonctionnements ont-ils été détectés ?

— Aucun. »

Cette voix monocorde commençait à l'agacer. Elle regrettait que Tug ne soit pas là pour servir d'interface et lui faire un rapport concis. Elle mourait d'envie d'entendre sa voix. Elle soupçonnait de plus en plus que la radio de la navette n'avait jamais été en panne, mais refoula ses soupçons. Cela signifierait que quelque chose n'allait pas du côté d'Évangeline, et Connie préférait ne pas y penser. Il valait mieux s'en tenir au rapport ennuyeux de l'ordinateur.

« Température extérieure ?

— Vingt-sept degrés trois. »

La chaleur baissait. C'était réconfortant. Au dernier rapport, la température était de vingt-neuf. Depuis qu'elle avait rétracté le toboggan et refermé le hublot, la température intérieure de la navette était restée chaude sans être inconfortable. Elle était sortie trois fois pour chercher John. À chaque fois, les radiations solaires l'avaient obligée à rentrer. Les radiations solaires. C'est ainsi qu'elle voyait cette chaleur beaucoup trop intense par comparaison avec l'ensoleillement modéré de Castor, et impossible à qualifier de lumière solaire.

John était dans cette fournaise. Et elle ne savait ni où, ni pourquoi. Avait-il été attaqué et entraîné par un animal ? C'était la seule raison qu'elle pouvait imaginer pour justifier sa disparition.

À chacune de ses sorties, elle s'était forcée à faire le tour complet de la navette en scrutant l'horizon dans toutes les directions. Aucun signe de John. Dans une étendue de terrain aussi dénudé, elle l'aurait vu s'il s'était éloigné à pied. Les douces ondulations de la terre sèche et rouge ne pouvaient dissimuler un

homme debout. Ou était-ce possible malgré tout ? Mais il n'y avait que le vent léger chargé d'une odeur désagréable qui lui rappelait les blocs de protéines, ces vilaines plantes qui s'accrochaient à ses bottes et la terre rouge à perte de vue.

Elle ferma les yeux pour ne plus voir ces images mentales déprimantes et avala sa salive. Finalement, elle comprenait. Maintenant. À chaque condition qui engendrait la vie sur cette planète correspondait une condition qui s'y opposait. Et ce qui survivait était le résultat de cette sélection par la difficulté. À chaque fois qu'elle faisait un pas, elle se demandait quelles toxines contaminaient ses bottes. On ne pouvait éviter de marcher sur les plantes vivantes, tant leur profusion était désordonnée. Elle s'était efforcée de ne pas faire attention au petit crissement produit quand elle écrasait leur structure vulnérable sous son poids. Ce qui était encore plus déconcertant, c'est que certaines se redressaient derrière elle, sans paraître souffrir de son agression. Là où s'était posée la navette, les buissons écrasés exhalaient une odeur piquante. Elle n'avait vu aucun animal, mais se demandait si elle saurait les reconnaître si elle en voyait. Il y avait un crissement persistant, d'origine indéterminée, qui augmentait avec la chaleur, mais elle s'était dit que c'était le bruit du vent dans les formations géologiques. Rien de vivant ne pouvait produire en continu un son aussi agaçant et omniprésent.

Le Conservatoire avait raison. La Terre était désormais une planète morte, à l'exception de ces buissons grisâtres. La vie animale, sous des milliers de formes, pullulait jadis sur cette planète. Elle était désormais déserte, il n'y avait que des roches rouges et du sable. Sans aucun doute, si des animaux d'une certaine taille avaient subsisté, elle les aurait vus dans la plaine sans relief. Elle n'avait pas beaucoup insisté sur l'histoire naturelle de la Terre au cours de ses études. Pourquoi étudier quelque chose qui n'existait plus ? Mais elle avait un vague souvenir d'immenses troupeaux de gros animaux dans une plaine de ce genre. Eh bien, il n'existait plus rien de tel à présent. Elle ne savait pas trop si elle en était soulagée ou déçue.

Mais s'il ne restait plus d'animaux vivants, qu'était-il arrivé à John ?

Elle en avait assez de tourner en rond dans sa tête. Assez, également, de la culpabilité secrète qui la rongeait. Elle devrait partir à sa recherche. Peut-être s'était-il aventuré hors de vue, pour une raison idiote, et avait ensuite été foudroyé par les radiations solaires. Peut-être était-il couché quelque part dans une dépression du terrain, déshydraté, la peau brûlée, inconscient… Mais enfin, elle n'avait aucun moyen de savoir dans quelle direction chercher. Tout ce qu'elle pouvait faire si elle sortait, c'était de prendre le risque de se brûler et de se déshydrater, elle aussi.

Pour s'occuper l'esprit, elle se dirigea vers le tableau de contrôle et appuya sur les touches. La vue du casque de John sur le fauteuil renouvela son irritation. Quel idiot ! Tout ça était probablement le résultat de son entrée dans la puberté. « Aucune expérience d'adulte ne peut empêcher l'adolescence des attitudes quand les hormones commencent à se manifester… » Elle se rappelait cette phrase dans une pièce de théâtre, une farce mettant en scène deux copains de la même génération qui entraient ensemble dans la puberté. Farce ou non, c'était la description exacte du comportement de John. Adolescent irresponsable et imprévisible. Autant ne plus penser à lui et essayer de faire ce qu'elle pouvait. « Ici la navette Arcadie, j'appelle l'Anilvaisseau Évangeline… Ici la navette Arcadie, à tous ceux qui m'entendent. Répondez, s'il vous plaît ? »

Elle écoutait le silence. Stupide. La balise d'urgence était en marche depuis des heures, et personne ne les avait contactés. La Terre n'était évidemment pas située sur les itinéraires commerciaux. En fait, elle ne voyait aucune bonne raison pour que quelqu'un vienne dans les parages, à part d'avoir une mission idiote pour aller vérifier une planète morte. Elle se pencha pour fermer le contact.

Au premier coup sourd, elle sursauta convulsivement. Elle sauta du fauteuil et écouta, parfaitement immobile. Le coup se répéta, sourdement, sur le hublot d'accès. Le cœur battant, elle s'approcha pour actionner les charnières intérieures. Le hayon s'ouvrit et John tomba à l'intérieur.

Sa peau était d'un rouge virulent et uniforme. Il avait quitté sa tunique pour la nouer autour de sa tête, sans doute pour se

protéger du soleil, mais cela n'avait pas servi à grand-chose. De petites protubérances gonflées parsemaient son dos et ses chevilles nues. Elle s'écarta de lui, de peur de le toucher.

Avec un immense effort, il se mit à genoux et pénétra à quatre pattes dans la navette. Sans savoir ce qu'elle faisait, Connie referma le hayon derrière lui. Il s'était laissé tomber par terre sur le côté. Il roula sur le dos en gémissant quand sa peau entra en contact avec les lattes du parquet. Il la regarda et ses yeux paraissaient très pâles dans son visage rougi. De toutes petites ampoules lui parsemaient le nez et les pommettes.

« À boire », dit-il.

Elle lui apporta une bulle d'eau dans laquelle elle introduisit la paille. Quand elle vit qu'il allait boire le litre entier, elle en sortit un deuxième. Il soupira en posant la bulle vide, puis prit la pleine et se mit à arroser sa tunique. Il gémit de douleur en s'en tamponnant le corps, puis poussa un soupir en étendant le tissu mouillé sur son dos. Il se pencha pour gratter ses chevilles gonflées de boutons. Il gratta de toutes ses forces, jusqu'à faire saigner. « Non, ne faites pas ça », le supplia doucement Connie, qui avait enfin retrouvé la voix. Elle saisit une trousse médicale et s'agenouilla près de lui, mais ne put que la lui tendre. Elle n'avait jamais été très douée pour soigner les blessures.

John ouvrit un flacon de produit anti-inflammatoire et commença à en appliquer sur chaque bouton. « Il y avait ces animaux minuscules, dit-il soudain, d'une voix presque normale. Ils volaient. Et ils n'arrêtaient pas de venir se poser sur moi. Je pensais qu'ils étaient curieux, c'est tout. Mais ils m'ont laissé ces cloques. Je crois que leurs pattes doivent secréter un acide ou quelque chose de ce genre.

— C'est dégoûtant, dit faiblement Connie.

— Ils étaient tellement minuscules, continuait doucement John d'une voix songeuse. Mais vivants. Ils avaient des pattes aussi fines que des cheveux, et des ailes aussi transparentes que le plus fin des bio-films. Connie, les animaux sont tellement bizarres… Pas du tout comme je le croyais. Je ne suis pas encore très sûr de comprendre comment ils fonctionnent. Mais ils ne sont pas du tout comme les plantes, ni comme les Humains. Je

suppose que j'aurais dû le savoir, mais tant qu'on ne les a pas vraiment vus, en fait… »

Son regard devint vague et il vacilla doucement sur son siège.

« Où êtes-vous allé et pourquoi ? » demanda-t-elle, sans attendre vraiment de réponse sensée. Il avait visiblement perdu la tête.

« J'ai suivi un oiseau », dit-il. Il se tourna vers elle avec un sourire béat. « Je l'ai suivi jusqu'à l'endroit où il y avait une profonde déclivité du sol. Et savez-vous ce qui m'attendait là ? L'océan. J'ai glissé, j'ai roulé presque jusqu'au bord. Oh, l'odeur, comme le plus grand laboratoire chimique qu'on puisse imaginer. On sent l'odeur de la vie. L'eau est de toutes les couleurs, et elle bouge. Entièrement, d'un seul coup. Elle bouge d'une manière que les photos ne peuvent pas montrer. Connie, l'eau est vivante. »

Il sourit de nouveau et, atterrée, Connie vit ses yeux se remplir de larmes. Puis il s'allongea, très lentement, très doucement, et s'endormit.

Le Justicier solitaire et Tonto arrivèrent en haut de la colline et découvrirent la large vallée qui s'étendait à leurs pieds. C'est là, comme l'avait avoué Black Bart quand ils l'avaient capturé, que se trouvait Mabel, la fille du fermier, ligotée sur la voie ferrée. Ils arrêtèrent leurs chevaux et la regardèrent avec horreur. On voyait déjà le panache de fumée noire du train se détacher sur le ciel bleu. Le soleil tapait dur et ils avaient le nez et la bouche secs et pleins de poussière. Les chevaux, grands et musculeux, s'agitaient avec inquiétude. La pente était presque abrupte, la descente allait être difficile.

Le Justicier solitaire regarda Tonto. « Nous devons sauver Mabel, lui dit-il. »

[Il n'y a pas de sentier. Nous pourrions nous blesser.]

« Tant pis. Il faut risquer le tout pour le tout. »

[Pourquoi ?]

« Parce que nous sommes des héros. »

La réponse eut l'air de la satisfaire. Le Justicier solitaire émit un soupir de soulagement en regrettant de lui avoir appris la

question « pourquoi ? ». C'est tout ce qu'elle semblait savoir dire, ces derniers temps.

Il encouragea du talon son grand étalon noir. (Sans éperons. Tonto avait été bouleversée à l'idée d'utiliser des éperons.) Et ils commencèrent à descendre la pente rocailleuse et glissante en direction de la vallée. Des nuages de poussière se soulevaient sur leur passage et leur coupaient la respiration, et les cailloux que délogeait le cheval de Tonto dépassaient le Justicier solitaire en bondissant avec fracas. Dans le lointain, on distinguait maintenant le train lui-même, qui arrivait en soufflant sur les rails brillants. Les chevaux dégringolèrent tant bien que mal le reste de la pente et, soudain, ils se retrouvèrent dans la vallée.

« Plus vite ! Dépêchons-nous ! » cria le Justicier solitaire en éperonnant à nouveau…

[En talonnant]

En talonnant à nouveau son cheval, et le puissant étalon bondit en avant, suivi de Tonto et Éclaireur. Ils galopèrent frénétiquement dans la vallée rocailleuse, sautant des buissons d'armoise et slalomant pour éviter les trous de mine. Les chevaux avaient l'écume aux lèvres…

[Pourquoi ?]

« Ben, parce que les chevaux ne peuvent pas cracher. »

Devant eux, ils voyaient Mabel se débattre pour tenter de se débarrasser des cordes que Black Bart avait utilisées pour la ligoter sur les rails. Sa robe bleu pâle voletait légèrement dans la brise. Ils approchaient, mais la locomotive aussi. Couvrant son teuf-teuf haletant, le Justicier solitaire et Tonto entendaient les appels à l'aide affolés de Mabel. « Plus vite, mon beau », cria le Justicier solitaire à son cheval. Derrière lui, il entendait Tonto encourager Éclaireur.

[Maximise tes efforts, cheval !]

Les sabots des chevaux touchaient à peine le sol dans leur course était éperdue. Mais la locomotive approchait de plus en plus. Arriveraient-ils à temps pour sauver Mabel ? Ils n'en savaient rien. Ils savaient seulement qu'ils devaient être prêts à tout pour la sauver.

[Pourquoi ?]

« Parce que nous sommes des héros ! »

[Tonto arrêta son cheval]

« Qu'est-ce qui se passe ? »

[Ce semblant n'est pas si bien que celui des beignets. Les images sensorielles sont moins riches.]

« D'accord, je vais faire un effort. Ils portent des gants et ils sentent les rênes des chevaux qui guident le mors dans leur bouche. Si bien que lorsque les chevaux bougent la tête, les cavaliers sentent les rênes qui leur coupent les doigts… »

[Il y a encore quelque chose de différent.]

« Peut-être parce que pour les beignets, c'est quelque chose que je faisais vraiment quand j'étais petit. Bien sûr, je n'achetais pas tout le magasin, mais je mangeais des beignets, des tartes, et j'allais faire des courses, et je parlais vraiment à ma mère à table et tout ça… »

Mais tu n'as jamais été le Justicier solitaire.

« Exact, mais j'ai déjà monté un cheval. Et mon père était un fan du *Justicier solitaire*, il avait toute la série en vidéo, et je les regardais en boucle. Il avait aussi les films de *Zorro*, de Disney, et *Pancho et Cisco*, et quelques épisodes du feuilleton *Agence tous risques*… »

[Pourquoi sommes-nous le Justicier solitaire et Tonto ?]

« Parce que tu m'as demandé pourquoi il fallait sauver la navette, et pourquoi j'étais si content quand tu l'as fait… quand on l'a fait. Parce que tu voulais savoir ce que voulait dire être un héros, et pourquoi je voulais en être un. »

[Je ne comprends toujours pas. Pourquoi les héros font-ils ça ?]

« Pour être sympa avec les autres. Pour faire ce qui est bien. Pour se sentir bien. Si une Anile était en danger et t'appelait à l'aide, tu irais l'aider. Et tu te sentirais bien, non ?

[On se sent bien quand on mange. Quand on se touche. Mais mettre son corps en danger de démembrement, ça n'a pas de sens. Et aller aider une autre Anile en danger, je crois que ce serait interdit. Je ne comprends toujours pas.]

« Bon, mais si tu arrêtais de m'interrompre, je pourrais peut-être te montrer ! »

Raef commençait à être fatigué, et la tension faisait son effet. Il se referma sur lui-même du mieux qu'il put et fit appel à ce qui

lui restait de patience et de forces. Il y avait des trucs qu'elle apprenait si facilement, et d'autres qu'elle semblait incapable de saisir, quoi qu'il fasse ! Pourquoi était-ce justement ça qu'il voulait lui faire comprendre ? En se concentrant, il sentait son cœur battre. Et chaque battement signifiait qu'une seconde de plus était passée, en temps réel, temps où les Humains de la surface de la Terre empoisonnée pouvaient mourir.

Il sentait qu'elle tentait de le joindre, comme un jeune enfant qui le tirerait par la manche. Il revint vers elle.

[S'il te plaît, ne pars plus. Je n'interromprai plus nos semblants.]

Raef se figea intérieurement. Comme c'était simple de l'avoir. La nuance plaintive de sa communication lui fit soudain prendre conscience de l'importance qu'il avait désormais pour elle. Pour lui faire faire ce qu'il voulait, il n'avait qu'à rompre le contact avec elle. La faire marcher, comme la maîtresse qui fait mine de ne pas voir l'enfant désobéissant, ou des enfants qui en excluent un autre parce qu'il ne veut pas faire comme eux…

Non.

« Excuse-moi, Évangeline. Je ne voulais pas t'abandonner. Et si tu as besoin d'interrompre pour demander des explications, n'hésite pas. Ça ira. »

Silence.

[Tu as changé ce que tu me demandes ? Tu me permets d'interrompre ?]

« Bien sûr. Pas de problème. C'est ta seule façon de demander quand tu as besoin. Et c'est normal que je te réponde, c'est ce que je dois faire. Exactement comme quand on fait semblant. Un héros, c'est ça. Donner aux gens ce dont ils ont besoin, leur rendre service. C'est bon pour les gens qu'on aide, et c'est bon pour soi aussi. »

Raef attendit et ne put, en fin de compte, pas distinguer si la stupéfaction venait d'elle ou de lui.

[Ça te fait du bien, de me laisser faire ce dont j'ai besoin pour comprendre ?]

« Bien sûr. C'est comme quand nous faisions semblant, quand la mère de Raef se sentait bien parce qu'elle s'occupait de Raef et lui faisait plaisir. »

Il percevait un enthousiasme contagieux, un esprit sur le point de découvrir, de comprendre.

[Alors, nous continuons de faire semblant ?]

« D'accord. On en était où ? »

Le cheval était soudain là, sous lui, puissant et chaud, le soleil tout aussi chaud. Avec un sursaut, il s'aperçut qu'elle avait continué l'action sans lui, que le train s'était rapproché de Mabel, qu'il était bien trop près. Ils n'y arriveraient jamais. Comment diable allait-il gérer la situation ? Si le train écrasait Mabel, il ne savait pas s'il serait capable d'expliquer la mort à Évangeline. Il fallait arrêter ça. Mais c'est Évangeline qui avait pris en main le scénario, et il ne pouvait arrêter le train par un simple effort de volonté. Il talonnait frénétiquement Vif Argent, mais le grand étalon était déjà à la limite de ses forces. Le visage de Mabel était un masque blanc de terreur, la bouche rouge ouverte dans un cri.

Ils devançaient encore la locomotive, mais il l'entendait gagner du terrain. Quelle explication allait-il donner à Évangeline quand le train écraserait Mabel ? Mais cette idée était à peine formulée dans son esprit qu'il sentait que la simulation la rejetait. À présent, ils étaient à la hauteur de la locomotive. Jamais on n'avait vu un cheval aller plus vite qu'un train ! Il s'efforça de changer le scénario, de faire que le conducteur du train voie Mabel et ralentisse. Au lieu de quoi, juste à sa gauche, il vit apparaître le museau d'Éclaireur. Piqué au vif, il vit son acolyte remonter à sa hauteur, puis Tonto le dépassa. Ses longs cheveux noirs flottaient derrière elle. Le vent de la course lui fermait presque les yeux. Une seconde avant la locomotive, Éclaireur franchit les rails d'un bond et, à cet instant, Tonto se pencha et, d'un même mouvement trancha les liens de Mabel et la saisit dans ses bras. D'un bond aérodynamique, Éclaireur emporta Tonto et Mabel de l'autre côté de la voie, en sécurité.

Comme dans un rêve, Raef se vit voler de son esprit les actions qu'il avait prévues, dans une interprétation surhumaine. Il tira sur les rênes pour arrêter Vif Argent tandis que le train passait comme une flèche entre Tonto et lui, traînant dans son sillage son chapelet de wagons chargés de voyageurs. Le fourgon de queue passa sur les chapeaux de roues et un mécanicien hilare agita bêtement sa lanterne dans leur direction. Elle était en train

de piller son imagination, lui volait au hasard des images de trains pour compléter le scénario. Dans un moment de terreur étourdissante, il se rendit compte qu'elle avait complètement pris le contrôle de la simulation et qu'elle pouvait le plonger dans n'importe quelle expérience qu'elle puiserait dans son esprit, avec tous les détails d'une perfection horrifiante.

Le train les avait dépassés et disparaissait au bout de la voie. Et Raef, stupéfait, avait envie de rire et de crier à la fois. De l'autre côté des rails, Mabel se faisait réconforter dans les bras de Tonto. Éclaireur avait déjà pris tout seul un beignet dans la boîte de carton blanc posée sur la table. Table qui était même recouverte d'une nappe à carreaux rouges.

« Tu ne peux pas faire ça ! » protesta le Justicier solitaire. Mais il sourit en descendant de cheval et s'adjugea un éclair au chocolat.

[Si, on peut. On est des héros. Les héros peuvent faire tout ce qu'il faut pour aider les autres. Et, Raef, ça fait du bien. C'est vrai.]

Raef, alias le Justicier solitaire, passa les pouces dans la ceinture de son revolver et pivota sur les talons de ses bottes de cow-boy. « Tout homme doit faire ce qu'il peut, je suppose », dit-il à Tonto. Et Tonto lui sourit en caressant les cheveux de Mabel.

Ils auraient dû inclure une protection anti-défaillance dans le système. Tug s'en rendait compte à présent, et se demandait si un autre Arthroplane y avait déjà pensé. Sans doute que non. Dans toutes les archives de l'histoire de sa race, il n'existait aucun incident similaire à celui qui le concernait. Ou alors, il n'y avait eu aucun survivant pour en parler.

Tug avait terminé une compilation de tout ce qu'il avait appris sur les Aniles. Aucune des données physiques ou psychologiques qu'il avait rencontrées ne pouvait expliquer ce qui se passait avec Évangeline. Elle aurait dû être extrêmement malheureuse et totalement terrorisée de ne plus avoir de contact avec lui. Elle aurait dû le supplier de lui parler au lieu de refuser ses ordres. Les Aniles étaient naturellement grégaires, et vivaient en troupeau avant que les Arthroplanes ne modifient les habitudes de vie de leurs partenaires en les domestiquant. Elles étaient

d'une nature simple et docile et ne demandaient guère plus à leurs maîtres que de les distraire et les féliciter. Leur intelligence innée était fort limitée, mais elles étaient capables d'apprendre, si on leur répétait la leçon indéfiniment. Au début, un expérimentateur avait fait l'effort d'augmenter le niveau d'intelligence de cette manière, mais n'avait abouti qu'à produire une Anile frustrée et irritable qui avait dû être euthanasiée. De l'avis général, l'expérience avait été jugée irresponsable et mal avisée : une telle modification de la nature était désormais interdite. Des Aniles plus âgées manifestaient des symptômes similaires vers la fin de leur vie professionnelle, mais Évangeline n'était ni surentraînée, ni vieille. Tout cela n'avait aucun sens.

Et il ne pouvait absolument rien faire.

L'usage judicieux de la douleur ne provoquait aucune réaction. Tug voulait réfléchir avant de passer à un niveau de douleur plus radicale. D'une part, il lui fallait laisser à son propre arsenal chimique le temps de se renflouer. D'autre part, il voulait envisager les possibilités qu'il lui restait au cas où un niveau supérieur de douleur ne provoquerait plus de réaction.

Les Humains l'auraient considéré comme un parasite au sein d'Évangeline. Il en était conscient. Les Arthroplanes préféraient tenir compte de la connexion intellectuelle plutôt que de la dépendance physique, et qualifiaient cette relation de symbiotique. Privé de contact mental avec Évangeline, la seule méthode qui lui restait pour la gérer était son arsenal chimique. Il pouvait la forcer à obéir en lui injectant une douleur, calmer ses inquiétudes grâce à des sédatifs, et même réprimer ses instincts de reproduction pour contrôler la population anile. Tout cela par répression. Il ne pouvait stimuler ses zones de plaisir, si toutefois les Aniles en possédaient. Le seul appât qu'il pouvait lui proposer était sa compagnie. Comment se faisait-il qu'elle n'en ait soudain plus besoin ? Qu'est-ce qui pouvait rivaliser avec ça ? Il se disait que s'il trouvait la réponse à cette question, il aurait peut-être une idée de la façon de reprendre le contrôle.

Finalement, elle l'avait touché. Elle ne pouvait pas soulever le corps de John, à cause de la pesanteur, mais elle l'avait tiré dans une position plus confortable et lui avait mis un coussin sous la

tête. Elle l'enveloppa d'une couverture, plus pour cacher les affreuses piqûres animales que pour autre chose, et se demanda ce qu'il avait fait de sa combinaison spatiale. Allaient-ils risquer un décollage sans l'avoir récupérée ? Puis elle resta un instant à le regarder dormir d'épuisement.

Il avait l'air différent, et ce n'était pas seulement à cause de sa peau rougie. La puberté. Pas étonnant qu'il fasse des choses stupides. Le poil sur ses joues était un peu plus court que sur son crâne, et de la même couleur. Ses cils étaient plus longs et recourbés sur ses joues quand il dormait. Sa mâchoire était plus carrée, du moins c'est ce qui lui semblait. Peut-être avait-elle toujours été comme ça. C'était dur de se rappeler comment il était quand elle avait été engagée. Elle ne l'avait pas beaucoup regardé à ce moment-là. Ça lui faisait tout drôle de le dévisager sans avoir à craindre qu'on la surprenne.

Au bout d'un moment, elle s'aperçut qu'elle avait hâte qu'il se réveille. Pas pour lui parler, mais pour la décharger de sa responsabilité. Le poids en était trop lourd. En admettant cette idée, elle se vit obligée d'agir. Elle se leva et tenta à nouveau de contacter Tug par radio. L'ordinateur lui apprit que la radio fonctionnait et que des réparations biologiques étaient en cours, comme prévu. Cette information, sans raison précise, lui sembla plus déprimante que rassurante. Elle s'adossa dans le fauteuil devant la console de communication en se demandant ce qu'elle devait faire. L'angoisse lui tordait l'estomac d'une douleur peu familière. Il lui fallut quelque temps pour la reconnaître.

Elle avait faim. Il y avait des années qu'elle n'avait pas éprouvé de véritable sensation de faim. Tout, dans la matrice et à bord du vaisseau, était fait pour assouvir ses besoins physiques avant qu'elle n'en ait conscience. Mais ici, ce serait différent. Elle était éveillée, et seule. Il allait falloir qu'elle s'occupe d'elle-même.

Elle vérifia le placard contenant les rations. Il y avait largement de quoi nourrir deux personnes pendant dix jours. Elle sortit un plateau-repas et une bulle d'eau et revint au fauteuil. Les rations étaient peu appétissantes. Quatre barres à mâcher, identiques. Probablement conçues pour être facilement consommées dans n'importe quelles circonstances. Le goût

insipide ne risquait pas d'inciter à la surconsommation. C'était plus pour exercer ses maxillaires qu'autre chose, mais elle les mangea jusqu'au bout et but entièrement la bulle d'eau avant d'absorber les emballages gélatineux. Elle se laissa aller contre le dossier. Bon, une chose de faite. Et maintenant ?

John dormait encore paisiblement. Elle ne l'aurait jamais cru auparavant, mais elle aurait maintenant accueilli avec joie une compagnie, quelle qu'elle soit. Elle soupira, et se retourna pour fixer le paysage décourageant.

Dehors, l'obscurité était tombée. La morne plaine rouge était devenue brun rouille sous un ciel gris foncé. Les buissons gris-vert n'étaient plus que gris à présent, et disposés sur une multitude d'ombres noires. Elle n'aurait pas cru que le paysage puisse devenir plus laid, mais si. Les cieux avaient un aspect oppressant, lourd, tandis que la plaine semblait attendre, tourmentée et épuisée. Soudain, tout prêt de l'aéronef, quelque chose surgit de l'ombre d'une plante et fila à découvert jusqu'à un autre buisson. C'était de la taille d'une balle d'enfant, et rebondissait de la même façon. Aussi brutalement qu'elle avait surgi, la chose disparut, avant même qu'elle puisse en distinguer les caractéristiques. Était-ce dangereux ? Était-ce capable de manœuvrer le système de fermeture de la porte, d'attendre l'obscurité totale pour tenter ensuite de pénétrer dans la navette et les attaquer ?

Connie sentait vibrer la paroi de son estomac. Elle se pencha tout près de la vitre, se força à scruter, mais la créature s'était à nouveau cachée. L'éclair d'une blancheur aveuglante qui survint la prit totalement par surprise. Elle se lança en arrière pour s'éloigner de la vitre et roula sur le sol. Elle venait à peine de heurter John que la navette tout entière fut secouée par un rugissement terrifiant qu'elle sentit dans tous ses membres. Elle hurla tandis que la fenêtre se brouillait en commençant à fondre.

« Que se passe-t-il ? Que se passe-t-il ? » John s'était réveillé en sursaut. Elle s'accrocha à lui avec un cri incohérent, puis réussit à montrer du doigt la vitre qui s'obscurcissait.

« Là-bas, dehors. Un animal. Je l'ai vu. Et ensuite nous avons été frappés par une sorte d'explosion… »

Au moment même où elle parlait, il y eut un nouvel éclair blanc bleuté, qui fixa sur sa rétine le profil de John. Elle serra les paupières de toutes ses forces et se blottit contre lui. Elle sentait son cœur cogner. Après un instant de terreur intense, juste au moment où elle osait rouvrir les yeux, la navette trembla sous un nouvel impact. Le roulement sourd résonna autant dans son ventre que dans ses oreilles. Elle se força à se tourner vers la fenêtre pour regarder.

Elle sentit la main de John se resserrer sur son épaule. « Le tonnerre et les éclairs. Il s'agit d'un orage. C'est tout. » Il la lâcha et se précipita vers la vitre pour regarder de tous ses yeux.

La pluie, se dit-elle, abasourdie. La pluie qui ruisselait sur la fenêtre, qui donnait l'impression que le verre était en train de fondre. Le tonnerre et les éclairs. C'était tout, bien sûr. N'empêche que l'orage qui cinglait leur vaisseau et la plaine environnante ne ressemblait à rien de ce qu'elle avait vécu sur Castor, sa douce planète. Au bout d'un moment, elle rassembla son courage et rampa aux côtés de John pour regarder avec lui.

Le vent fouaillait la plaine, aplatissant sur le sol une partie de la végétation. Une pluie diluvienne la redressait. Connie voyait la force des gouttes qui martelaient le sol avant d'être immédiatement absorbées. Un instant, le vent mollit, pour ensuite frapper à nouveau avec encore plus de violence. Connie vit un buisson déraciné bousculé par l'orage comme un jouet. Ses racines noires et dénudées s'accrochaient lamentablement à la terre et ses branches s'agrippaient désespérément à celles de ses compagnons, mais le vent l'arracha, impitoyable.

Elle jeta un coup d'œil à John et vit son front plissé. Même lui ne semblait pas préparé à être témoin d'une violence naturelle à cette échelle. Quand la foudre frappa une nouvelle fois, ils tressaillirent tous les deux et s'écartèrent de la fenêtre.

John la regarda un instant. Il tendit la main vers l'interrupteur de fermeture du volet afin de ne plus voir l'orage et alluma l'éclairage intérieur de la cabine.

« Non », demanda doucement Connie. C'était illogique. L'orage l'effrayait, mais la fascinait en même temps. Son énergie avait quelque chose de stimulant, d'exaltant. Elle se sentait bien, à l'abri dans la navette, alors qu'il faisait rage dehors, avec juste

un soupçon de crainte que la navette ne résiste pas à sa force déchaînée. Mais il y avait en outre l'excitation et le plaisir que cela lui procurait. Comme si la furie qu'elle devait constamment retenir en elle pouvait enfin s'épancher. C'était son premier sentiment d'appartenance à l'univers extérieur. Assise sur le bras du fauteuil de John, elle regardait le monde se déchirer dans la lumière des éclairs et mugir dans les roulements de tonnerre, tandis que le crépuscule cédait la place à la nuit.

L'espace intérieur de la navette semblait rétréci, environné par la nuit et l'orage, et éclairé seulement des faibles lueurs du tableau de contrôle et, de temps à autre, par l'explosion soudaine d'un éclair. La pluie et le vent se mêlaient en un rythme presque hypnotique de sons et de mouvements. Elle se laissa aller plus profondément dans le fauteuil, sentant toute la lassitude de la journée se muer en une douce chaleur qui détendait ses muscles. Elle n'avait jamais imaginé que le repos puisse procurer une telle sensation de plaisir. Mais il est vrai qu'elle n'avait jamais été aussi fatiguée physiquement.

Elle avait presque oublié John quand sa voix rompit le monologue de l'orage. « On dirait que vous avez pris le relais et totalement maîtrisé la situation. » Il s'interrompit. « Merci. Et félicitations. »

Dans le noir, il était plus facile de réagir à la voix douce de John. Elle ne sursauta pas. Elle se contenta de parcourir du regard la console de contrôle et se rendit compte qu'il avait raison. Toutes les indications affichées étaient dans les normes, les réparations biologiques se poursuivaient aussi bien que prévu, et le signal de la balise d'urgence clignotait toujours avec insistance. Tout ce qu'il était possible de faire, elle l'avait fait. Efficacement. Sans supervision. Et John la félicitait. Elle prit conscience du poids et de la tiédeur pressés contre son flanc gauche et s'aperçut qu'ils avaient tous deux glissé au fond du fauteuil depuis un certain temps. Quelques heures plus tôt, le simple contact de sa hanche et de son épaule aurait été parfaitement impensable. Mais l'orage, l'obscurité et la présence de la terre à l'extérieur rendaient tout cela naturel.

« Merci », finit-elle par répondre à son compliment.

Il rit doucement, ou peut-être toussa-t-il. Le son était le même et elle était trop bien, dans cette douce tiédeur, pour que la différence lui importe. Elle poussa un profond soupir, ultime exhalaison de la tension de la journée écoulée.

Elle l'entendit prendre une inspiration.

« Connie, il faut que je vous dise quelque chose. »

Elle se raidit au ton de sa voix.

« Quoi ? demanda-t-elle.

— Oh, rien de bien grave. Détendez-vous. Ça attendra demain. De toute façon, il n'y a rien que nous puissions faire. C'est juste que je me sentirais plus tranquille si vous étiez au courant. »

Elle perçut l'hésitation dans sa voix et comprit qu'il lui cachait quelque chose. Mais elle se sentait soudain trop fatiguée et trop bien pour s'en soucier. « D'accord », acquiesça-t-elle sans insister. Et elle regarda fixement l'orage à l'extérieur jusqu'au moment où elle sentit ses yeux se fermer.

14

Il s'ennuyait. L'angoisse de Tug avait finalement fait place à un ennui dévorant. Il avait passé un certain temps à se demander vaguement pourquoi personne n'avait jamais envisagé qu'une Anile puisse devenir un jour indocile de cette manière, et inventé en conséquence un système anti-défaillance. Il aurait suffi d'une méthode mécanique, indépendante de l'Anile, qui permettrait la communication avec le monde extérieur. Qui pourrait faire usage de la technologie terrienne. Évidemment, il lui aurait fallu quand même attendre longtemps qu'on vienne lui porter secours, mais au moins il aurait eu un moyen d'appeler à l'aide et l'espoir d'un éventuel sauvetage. Il avait déjà démontré auparavant que la technologie humaine devrait être exploitée pour ce genre d'utilisation avant d'être effacée des archives et abandonnée. Ce qui l'avait incité à se rapprocher de la console qui communiquait directement avec les Humains. Il avait inlassablement fouiné dans toutes les chambres. Incroyable comme elles semblaient vides en l'absence de Connie et John. Jamais il n'aurait imaginé qu'ils pourraient lui manquer ainsi.

Il examinait à présent leur cabine, celle de Connie, Spartiate et d'une propreté obsessionnelle ; celle de John, ordonnée mais pleine de cassettes et d'objets personnels. Tug avait réexaminé toute la poésie enregistrée sur le lecteur automatique de Connie. Rien de nouveau de ce côté-là. Tug avait choisi lui-même les textes et elle n'avait fait que les parcourir rapidement. Sa bibliothèque avait largement augmenté depuis le début de ce voyage, mais la plupart des livres étaient des manuels techniques, ou des œuvres archaïques en rapport avec l'histoire naturelle de Terra, ou encore les volumes dont il lui avait

recommandé la lecture. Rien d'intéressant. La musique de sa cabine n'était pas plus passionnante. Insipide, et une partie constituée même de morceaux prescrits comme calmants.

Mais la cabine de John était bien différente. Tug s'était aperçu que le contenu de la bibliothèque de John s'était fortement accru dès le début de ce voyage. Il avait également remarqué les dernières innovations apportées par John à son système de sécurité destiné à empêcher Tug d'y avoir accès. Depuis l'humiliation de l'ersatz de poésie, Tug ne s'était pas donné la peine de recommencer à infiltrer le système par effraction. Il ne pouvait faire confiance à aucun document, se disait-il, sauf peut-être ceux que John apprenait pendant son sommeil. Il ne se bourrerait certainement pas le crâne avec de fausses informations. Tug s'était introduit dans les données jusqu'à prendre connaissance du répertoire. Les titres ne lui avaient pas donné envie d'aller plus loin. Ils semblaient, pour la plupart, concerner l'histoire naturelle de Terra. Quant au reste, c'était essentiellement des manuels techniques de fonctionnement de la nouvelle navette.

Mais à présent, confronté à l'ennui et à l'isolement, il se pencha plus attentivement sur les efforts mesquins de John pour lui interdire l'accès à ce qu'il apprenait pendant son sommeil. Il se souvint que ce ne serait pas la première fois que John utiliserait de faux titres pour tenter de mettre Tug sur une fausse piste. Il y avait peut-être quand même matière à s'amuser de ce côté-là.

Sa tâche aurait été bien plus facile si Évangeline l'avait aidé. Mais Tug se consola en se disant que ce n'était qu'une question de temps, et qu'il en avait à revendre. Il se plongea dans le dédale de la bibliothèque et de ses codes d'accès.

Ce fut d'une facilité presque décevante de déjouer la sécurité de John. Il suffisait de penser à la fascination que John éprouvait actuellement pour le livre *L'adieu à la Terre*, de Jeffrey Shelstein. Puis d'essayer tous les premiers vers de tous les sonnets du volume pour trouver celui qui fournissait le code chiffré de la serrure. Une fois le système fracturé, Tug pouvait prendre tout son temps pour le piller. Il fit un dernier effort, peu convaincu, pour entrer en communication avec Évangeline.

« Je sais que tu m'écoutes, bien que tu ne répondes pas, lui dit Tug. Tu crois peut-être que ta méchanceté et ton attitude inharmonieuse me perturbent. En fait, je suis soulagé d'être débarrassé de toi. Je n'ai pas besoin de ta compagnie. Sans Évangeline pour m'embêter, j'ai le temps de me consacrer à d'autres choses, beaucoup plus intéressantes. Il se peut que je décide de ne plus jamais te répondre. »

C'était la menace ultime de l'isolement, généralement utilisée uniquement pour les jeunes Aniles les plus récalcitrantes. Tug attendit une réponse pendant un certain nombre de ce que les Humains appelaient des heures, puis abandonna. Il serait désormais obligé d'ignorer les deux premières tentatives qu'elle ferait pour le contacter. Délai agaçant, mais c'était la procédure recommandée après ce genre de menace : il fallait qu'il y ait des conséquences à la désobéissance. Que le délai soit éventuellement une question de vie ou de mort pour les Humains, cela ne le concernait plus. Ce qui importait maintenant, c'était de reprendre le contrôle de son Anile.

L'enregistreur de John était plein à craquer de programmes d'apprentissage en sommeil pour une durée de plusieurs semaines. Tug décida de vérifier d'abord les plus récents. Il ne fallut pas plus d'une lecture pour qu'il se rende compte de ce qu'il avait trouvé, mais il écouta toutes les bandes trois fois avant de s'autoriser à admettre leur signification.

Tug avait cru qu'il ne pouvait se sentir plus seul. Mais en arrêtant le lecteur de John, son isolement l'enveloppait comme une chrysalide. Trahi. John avait indubitablement trahi sa confiance pour s'engager dans une mission qui les mettait tous en danger. L'énormité du projet, à la fois en audace et en sottise, dépassait presque la compréhension de Tug.

La situation était en outre délicieusement ironique. Ils avaient amené John à croire qu'il allait sauver la race humaine, alors qu'en fait il serait responsable de son annihilation totale. Et tous leurs plans anéantis par la désobéissance d'une Anile. Oui, il y avait là un certain humour.

John n'avait été qu'un outil, et Tug doutait même que Terra Affirma ait prévu les conséquences à long terme de leur petite conspiration. Les cils de ses mandibules se frisaient

d'amusement pendant qu'il analysait l'enchaînement des réactions. Si John était revenu vivant sur Évangeline, et si les échantillons étaient restés indétectables dans les compartiments étanches de la navette, et si Terra Affirma avait réussi à les récupérer à l'insu du Conservatoire, alors, ils auraient probablement pu prouver que Terra était habitable.

Et par là même anéantir la race humaine. Toute tentative de réoccupation aurait nécessité la coopération des Arthroplanes et de leurs Aniles, ce qui ne se produirait jamais. Ceux de Terra Affirma étaient-ils donc aveugles au point de n'avoir jamais compris ça ? Les Arthroplanes s'étaient rendu compte depuis longtemps que la seule façon de maintenir le monopole du voyage interstellaire était de neutraliser toute menace d'autres formes de vie consciente. À l'instar des Humains – l'espèce la plus dangereuse qu'ils aient rencontrée –, ils se trouvaient eux aussi dans une position particulièrement vulnérable, car ils avaient besoin de la végétation de Castor et Pollux pour synthétiser leur nourriture. Certes, les Arthroplanes avaient accepté de sauver la race humaine d'un destin fatal sur Terra. Ce faisant, ils avaient pris la précaution de les déposséder de leurs compétences naissantes en transport spatial, en détruisant à la fois toutes les archives de ces technologies et en empêchant les Humains d'en transmettre l'accès aux Aniles.

Une fois contrôlée, l'Humanité s'était révélée utile, voire distrayante. Elle l'était encore. Leurs produits manufacturés alimentaient un commerce interplanétaire florissant, source d'une imposition fastueuse. Les déchets miniers de leurs astéroïdes procuraient une nourriture peu coûteuse aux Aniles. La mobilité que procuraient aux Humains leurs combinaisons de protection permettait aux Arthroplanes d'explorer et de classifier des planètes nouvellement découvertes sans aucun risque pour eux-mêmes.

Ils n'étaient cependant pas intrinsèquement nécessaires aux Arthroplanes. Sur les planètes jumelles, dépendant des Aniles pour leur commerce interplanétaire, ils étaient simplement utiles et, s'ils devenaient intraitables, on pouvait s'en débarrasser. Tug imaginait que c'est ce qui se serait produit, en définitive. Les échantillons de John auraient permis de déclencher

l'insatisfaction, la rébellion et les émeutes sur les planètes humaines. John aurait ainsi été responsable de la mort de toute sa race.

Malheureusement, les Anciens auraient probablement vu dans le laxisme de Tug la responsabilité de l'anéantissement d'une relation extrêmement profitable. La fourmi qui avait tué tous les pucerons, en quelque sorte. Il aurait été désenkysté, rétrogradé au stade de bourdon ouvrier, avec l'espérance de vie bien plus courte qu'induisait leur régime alimentaire. Et aucun de ses segments n'aurait été fécondé. À sa mort, tous ses souvenirs et toutes ses pensées auraient disparu avec lui.

Il imagina pendant un court instant une Humanité retrouvant son autonomie sur une planète à nouveau capable de subvenir à ses besoins. Cela ne nécessitait la découverte d'aucune capsule-temps cachée ni connaissance antérieure. Une ou deux générations de plantes à reproduction stimulée suffiraient probablement à leur redonner leur essor. Les Humains auraient pu récupérer une planète capable de les nourrir sans la coopération des Arthroplanes. Une Humanité apte à rebâtir sa technologie, si elle était libérée des Arthroplanes et des contraintes du Conservatoire, pourrait finalement atteindre les étoiles, rivaliser dans la colonisation des planètes et se révéler un dangereux concurrent dans le domaine commercial. Un conflit en résulterait fatalement. Et ce serait la guerre – la plus horrible et la plus incompréhensible des inventions humaines. Les Arthroplanes, compte tenu de leurs capacités beaucoup plus faibles d'adaptation aux changements, y survivraient-ils ? Tug en doutait.

On n'en serait jamais arrivé là, se rassura-t-il. Tout aurait été arrêté dès l'analyse des échantillons de John, l'Humanité se serait retrouvée isolée dans leur rébellion sur les planètes, se serait peu à peu épuisée et serait retournée au néant dès que les Arthroplanes auraient interrompu leur approvisionnement.

Et Tug se le serait vu reprocher.

Mais tout ça n'avait désormais plus d'importance. Ce n'était que suppositions, équations égales à zéro quand la variable était constituée par l'indocilité d'une Anile. John et Connie étaient morts à présent, et même Raef ne tarderait pas à mourir et à se

dissoudre dans l'utérus d'Évangeline. Lorsque Tug reprendrait la maîtrise du vaisseau, il veillerait à ce que toute preuve de la véritable mission de John soit détruite. À commencer par toutes ses cassettes d'apprentissage en sommeil. Quand Évangeline reprendrait contact avec lui, il purgerait la bibliothèque du vaisseau de tout ce qui était lié à cette mission. Ce qui ne laisserait que la vieille cassette de cet antique magnétoscope que Connie avait fait fonctionner. Il n'avait aucun moyen de le détruire mais, de toute façon, il ne voyait pas en quoi il représentait un quelconque danger. Sauf…

Illumination. Tout comme Nero Wolfe, ou Sherlock Holmes, ou Encyclopedia Brown. Il saisit soudain ce qui lui avait toujours échappé dans le roman policier, ce sentiment de profonde satisfaction que l'on devait éprouver quand tous les indices épars coïncidaient. C'était ce que signifiait l'enregistrement. John ne s'en était pas rendu compte, et Terra Affirma n'avait pas compris le sens de ce qu'ils lui avaient donné. Ils avaient entre les mains la carte du trésor depuis des générations et ne s'en étaient jamais aperçus. Mais Tug l'avait déchiffrée. Il en oubliait presque la réalité de son propre isolement en se penchant sur la dernière énigme humaine qui lui restait.

« C'était bien, hein ? »

Tonto acquiesça et but une gorgée de lait.

Mabel avait retrouvé l'affection des bras paternels. Puis Tonto et lui s'étaient éloignés à cheval dans le soleil couchant « Qui était cet homme masqué ? », et Raef les avait ramenés tous deux dans la cuisine de sa mère, parce que c'était un endroit où ils se sentaient bien. Tous les deux. Il lui fallait cependant faire un effort pour se différencier d'Évangeline. Il s'efforça de ne pas se laisser effrayer par cette idée. Il devait oublier ça pour l'instant et se concentrer sur la tâche à accomplir. Mais même cette résolution ne semblait pas lui appartenir totalement. Il ne comprenait pas très bien ce qu'elle lui faisait, mais il avait l'impression que son esprit était, bon, plus organisé et moins distrait. La colère, qui était depuis si longtemps sa principale force motrice, s'atténuait. Ce qui le motivait à présent, c'était le but qu'il s'était donné. Quel but ? Faire ses preuves.

[Faire ses preuves de quoi ?]

« Prouver qu'il est à la hauteur. » Il renonça à exprimer son idée sans l'y inclure. « Qu'il existe. Qu'il est un véritable héros que tout le monde aurait dû aimer. Quelqu'un qu'ils auraient dû tous désirer.

[Jeffrey aimait Raef.]

Il sursauta. Donc, elle savait ça aussi. Rien de surprenant. Il doutait qu'il y eut un seul détail qu'elle ignorât à son sujet. « Moi aussi, j'avais de l'affection pour Jeffrey. Mais ça n'a pas suffi à le sauver. Et après sa mort, je ne comptais plus pour personne. »

Tonto se pencha par-dessus la table et prit dans la sienne la main gantée du Justicier solitaire.

[Tu comptes pour moi, Kemo Sabe.]

Un instant, le Justicier solitaire plongea son regard dans les yeux noirs et graves. Mais cela ressemblait trop à quelqu'un d'autre, il y avait trop longtemps, et il détourna nerveusement les yeux pour redevenir le jeune Raef avec sa mère. Elle lui tapota la main.

[Tu es le plus gentil des garçons.]

« Merci, maman. »

La vitesse à laquelle elle s'adaptait, changeait de scénario en même temps que lui commençait à être inquiétante. Il espérait qu'elle allait pouvoir le suivre encore plus loin.

« Écoute, maman. Il y a quelque chose que nous devons absolument faire, quelque chose de très important. C'est une question de vie ou de mort. »

[Sauver Mabel encore une fois ?]

« Presque. Mais en vrai, pas pour faire semblant. » Long silence. Quelque chose la surprenait dans cette déclaration.

[Nous pouvons faire de vraies choses ensemble ? Pas seulement pour faire semblant ?]

« Bien sûr. Nous avons sauvé la navette, non ? Et maintenant il faut qu'on finisse ça. Écoute-moi. Tu as fait atterrir John et Connie sur Terre, sans problème, et c'était très bien. Tu ne les as pas laissés mourir, et c'est ça être un héros. Un vrai héros.

[Raef est un héros.]

« Évangeline… c'est toi, en réalité, tu le sais. Évangeline est une héroïne, une héroïne magnifique de les avoir sauvés. Mais

maintenant, il faut faire encore plus. Écoute-moi. Ils sont là-bas, sur Terre, et nous ne savons pas dans quelle situation dangereuse ils se trouvent. Et ils ne savent sûrement pas comment se débrouiller là-bas. Il faut qu'ils reviennent ici, en sécurité. Et le plus vite possible. »

Silence boudeur.

« Tu sais ce que nous devons faire. » Il utilisait le « nous » avec précaution. « Il faut que nous leur parlions. Pour savoir s'ils vont bien, et les aider à revenir vers nous. O.K. ? »

[Non. C'est quelque chose que Tug ne peut pas faire sans moi, et aussi quelque chose que je ne peux pas faire sans Tug.]

« Et tu ne veux pas parler à Tug, même si ça signifie que John et Connie vont mourir ? »

[Pourquoi est-ce que ça aurait de l'importance pour moi ?]

Il maîtrisa un mouvement de colère. Non, ce n'était plus la colère qu'il avait à combattre, mais la peur. « Pourquoi doit-on sauver John et Connie ? Eh bien, je dois les aider parce que ce sont des Humains, comme moi. Alors… eh bien… »

Pourquoi diable devait-il les aider, en fait ?

« Alors, j'ai l'impression que c'est bien de les aider. Je veux dire, si une autre Anile était blessée, tu aurais envie de l'aider, non ? Ne serait-ce que pour faire quelque chose de bien. Pour être un héros, comme avec Mabel. »

[Pour aider une autre Anile… Je ne comprends toujours pas comment cela pourrait se faire. Mais John et Connie ne sont pas des Aniles. Ce sont des Humains. Pourquoi dois-je les aider ?]

« Bon… parce que je ne peux pas le faire sans toi. J'ai besoin de toi. Et parce que nous sommes amis, et que les amis se rendent service. Je ne sais pas comment je pourrais t'aider, mais si je le pouvais, je le ferais, c'est sûr. Tu le sais bien. »

[Aide-moi à ne pas revoir Tug, alors.]

« Quoi ? »

Le choc résonna en lui tandis que Raef prenait conscience des implications contenues dans sa simple demande. Elle ne voulait pas retourner vers Tug, même pas pour un court instant. Elle ne voulait plus avoir affaire à lui.

[C'est correct.]

Il ne savait même pas comment formuler la question suivante. « Mais, bon, je croyais que vous étiez nécessaires l'un à l'autre, en quelque sorte. Que vous faisiez partie l'un de l'autre ? Qu'est-ce que tu ferais sans lui ? »

[Tug ne fait pas partie de moi. Je le sais maintenant. Et j'ai Raef. Alors je n'ai pas besoin de Tug.]

« Mais je ne peux pas être avec toi tout le temps comme Tug. Je ne sais pas faire ce qu'il fait pour toi.

[Tu sais le faire. Tu le fais.]

Elle l'affirmait si calmement qu'il ne pouvait faire autrement que de la croire.

« Mais je suis un Humain, pas un Arthroplane. J'aurais besoin d'être seul de temps en temps, et toi qu'est-ce que tu ferais à ce moment-là ? Je voudrais bien t'aider, mais je ne peux pas. Je ne peux pas prendre la place de Tug. »

Long silence de réflexion.

[Ce serait comme un marché. Bien contre bien. Nous irons sauver John et Connie. Et après tu prendras la place de Tug.]

Raef eut le souffle coupé par l'irrévocabilité de sa proposition. « J'ai besoin de réfléchir. »

[Je ne comprends pas ce que tu demandes.]

« J'ai juste besoin d'être seul un moment. Tout seul dans ma tête. J'ai besoin de penser tout seul. »

Il perçut sa réticence, mais elle se retira quand même. Ce n'est qu'à cet instant qu'il osa donner libre cours à son soulagement. Et si elle avait refusé ? Et si elle s'était rendue compte qu'il n'avait plus la faculté d'échapper à son contrôle ? Si Tug disparaissait du paysage, Évangeline prendrait totalement possession de lui. Il ne pourrait plus se réveiller à moins qu'elle ne le décide, ni penser librement. Et elle contrôlait également son bien-être physique. En matière de nutriments et d'oxygène, tout ce dont il dépendait venait d'elle.

Ce serait la décision la plus importante de sa vie, et il n'avait pas le temps d'y réfléchir. En ce moment même, John et Connie étaient peut-être en train de mourir, ou déjà morts. Alors pourquoi est-ce que je me soucie d'eux ?, se demanda-t-il. Il obtint la même réponse qu'il avait donnée à Évangeline :

c'étaient des Humains, comme lui. Peu importait que ce fut par amour ou par devoir. Il fallait qu'il le fasse, c'est tout.

Alors, si je dis non à Évangeline ? Pas de sauvetage pour John et Connie. Et ensuite ? Il pensait qu'elle le laisserait se réveiller s'il le lui demandait. Et après ? Il n'y aurait plus que lui dans le vaisseau, probablement. Pour l'éternité. Assez longtemps pour penser à la façon dont il avait laissé mourir John et Connie plutôt que de risquer de changer sa propre vie. Ou peut-être pas si longtemps que ça, en fait. D'après ce que Tug avait laissé entendre au cours des années, Raef savait que seul le transommeil avait maintenu son cancer en latence. En cas d'éveil prolongé, il redémarrerait. Est-ce que ça le tentait, de mourir d'un cancer dans un vaisseau désert ? Évidemment, vers la fin, quand la douleur se ferait trop forte, il pourrait toujours supplier qu'elle le laisse se réintroduire dans une matrice de sommeil, et se rendormir en plongeant dans ses rêves jusqu'à la mort. Merde. Il ne semblait pas qu'il ait grand-chose à gagner à dire non à Évangeline. Ça ne leur laisserait à tous deux que solitude et souffrance.

Et Évangeline n'aurait personne d'autre que Tug vers qui se tourner.

Il avait perçu ce qu'était pour elle la solitude d'une vie dénuée de sens. La nudité d'une beauté dépourvue de comparaison, et, par conséquent, pas belle du tout. N'importe quelle compagnie serait peut-être préférable à ce vide. Mais il avait également perçu la façon dont elle pensait à Tug maintenant, en utilisant comme référence les sentiments et les associations qu'il lui avait inculqués sans s'en rendre compte. C'était sa faute. Sous cette perspective, elle voyait Tug comme un monstre. Il se demandait si Tug savait à quel point il avait été cruel, s'il s'était déjà rendu compte de l'intelligence et de la sensibilité d'Évangeline. Si c'était le cas, alors, il n'avait vraiment aucune excuse pour la façon dont il l'avait traitée. Il songea aux centaines d'années pendant lesquelles elle avait souffert sans rien dire, ignorée ou rendue docile à l'aide d'injections, sans que ses propres envies soient même prises en compte.

Comme Jeffrey.

Le vieux souvenir, longtemps réprimé, le brûlait comme un acide. Il sentit ses muscles se gonfler de haine. Il aurait dû les tuer. Il aurait dû les dénoncer. Mais il n'avait rien fait.

[Raef ? Es-tu en détresse ? Ton pouls et ta respiration s'accélèrent.]

En colère. Il était en colère et c'est dans cette rage qu'il trouva la réponse, comme si souvent par le passé. Il avait eu peur du prix à payer pour faire ce qu'il fallait. C'était encore la même putain de décision. À ce moment-là, il avait choisi de ne pas risquer la sécurité et la tranquillité de sa vie pour défendre un ami. Il ne recommencerait pas la même erreur.

« Marché conclu, Évangeline. On va sauver John et Connie et ensuite je te protégerai de Tug. »

« Est-ce un ordre ? lui demanda-t-elle, sarcastique.

— Oui, répondit calmement John. En effet.

— Très bien. » Connie saisit son casque et se redressa avec raideur. « J'attends vos ordres, commandant. »

Il ignora le sarcasme. « Laissez votre casque ici. Il est beaucoup trop lourd, et d'ici notre retour, il fera trop chaud. L'air extérieur ne pose aucun problème.

— Pardonnez-moi de ne pas partager votre optimisme.

— Il ne s'agit pas de mon optimisme. Les analyses fournies par l'ordinateur le prouvent. L'atmosphère extérieure est respirable sans risque.

— Pardonnez-moi de ne pas partager votre confiance dans notre ordinateur, répliqua-t-elle froidement. Comment savoir quel effet peut avoir eu le sabotage ? D'ailleurs, Terra Affirma peut très bien l'avoir programmé pour dire que l'atmosphère est sans danger, indépendamment de la réalité, rien que pour s'assurer que vous sortirez pour aller récolter leurs précieux échantillons. »

Il se contenta de la regarder. Depuis qu'il lui avait avoué la véritable nature de leur mission, elle était furieuse. Il avait calmement reconnu que c'était sa faute et avait humblement offert ses excuses tandis qu'elle l'écoutait, trop abasourdie pour être capable de faire quoi que ce soit, hormis respirer. Le temps qu'elle récupère suffisamment pour être scandalisée, il était hors

de portée. Il était sorti pour aller recueillir ses maudits échantillons.

Quand il revint, elle était prête à l'affronter. Froidement, logiquement, elle lui fit remarquer l'irresponsabilité et l'immoralité de ses actions. Elle se disait que l'illégalité était trop flagrante pour valoir la peine d'être notée. Elle avait continué à déblatérer pendant qu'il hochait la tête tout en rangeant avec précaution, dans les compartiments de stockage de la navette, les échantillons qu'il avait collectés. Il ne l'ignorait pas, de temps en temps, il se retournait et acquiesçait gravement de la tête à une de ses remarques. Mais il n'avait pas cessé de ranger les échantillons méticuleusement emballés et étiquetés. Et, à la fin, quand elle avait finalement épuisé tout ce qu'elle avait à dire, il avait répondu : « Vous avez absolument raison. Nous le savons tous deux et c'est indiscutable. Je l'ai fait, et je vous demande de m'en excuser. Je vais faire de mon mieux pour nous sortir de là. Si nous survivons, que nous retournons sur Delta et que nous sommes arrêtés, je prendrai l'entière responsabilité de tout. Et si nous ne sommes pas arrêtés, vous aurez votre part de ce que je réussirai à obtenir de Terra Affirma pour nous avoir mis dans un tel pétrin. »

Il était agenouillé près des placards escamotables et, en parlant, il avait levé les yeux et croisé directement son regard. Il n'y avait dans sa voix nulle trace de condescendance ni de sarcasme. L'espace d'un instant, elle resta sans voix.

« Ah oui, réussit-elle enfin à dire. Et vous pensez que cela arrange tout, c'est ça ? »

Il se leva et avança vers elle. Il était à peine à un pas de distance. Elle ne flancha pas, se demandant si elle avait peur. Je n'aurais pas dû le provoquer, se dit-elle. Je ne devrais pas discuter de ce sujet avec lui.

Mais il s'immobilisa, et, malgré ses yeux brillants, il parla d'une voix égale. « Non, cela n'arrange pas tout. Mais c'est tout ce que je peux faire. Connie, nous devons partir de la situation dans laquelle nous sommes. Vous m'avez fait les reproches que vous deviez faire, et je les accepte. Je me suis même excusé. Maintenant, il nous faut aller de l'avant et tenter de sortir de là. Je dois prendre mes responsabilités en tant que commandant et

vous avez le devoir d'exécuter mes ordres. C'est le maximum que nous puissions faire pour l'instant. Donc, lieutenant, avec votre consentement, nous allons laisser de côté les reproches et les excuses et nous concentrer sur ce que nous avons à faire.

— Et vous allez continuer à recueillir vos échantillons, exactement comme si nous avions une chance de sortir d'ici ? »

Il haussa les épaules. « C'est mieux que de rester là à ne rien faire en attendant que la navette essaie de cicatriser. Je veux que ce soit réparé à quatre-vingt-dix pour cent avant d'essayer de décoller. J'espère que d'ici là, nous aurons des nouvelles de Tug.

— Vous espérez… dit-elle amèrement. Vous faites semblant, plutôt. Capitaine, lieutenant, plus rien de ceci n'a de sens ici, John. Vous savez ce que je pense ? Je pense que vous n'êtes qu'un ado stupide et impulsif qui tente de justifier le pétrin dans lequel nous a mis votre retard hormonal. Vous me dites que vous êtes désolé ? Qu'est-ce que ça peut bien me faire ? Je suis obligée de respirer on ne sait quelles toxines, à me demander si nous allons mourir ici parce que vos hormones vous ont fait décider d'être viril et aventureux en acceptant une mission dont n'importe qui aurait vu le ridicule. Et vous savez ce qui est le plus dégueulasse ? Je ne savais même pas ce qui m'attendait. Je n'ai jamais eu mon mot à dire ! »

Il rougissait de plus en plus. « Je ne vous ai jamais demandé de venir ! hurla-t-il soudain. Je n'avais pas l'intention de vous amener ici. C'est vous qui avez insisté pour monter dans la navette ! Si vous m'aviez écouté, vous seriez restée sur le vaisseau, avec Tug, en toute sécurité. Et rien de tout ceci ne serait arrivé, car il y aurait eu quelqu'un à bord pour guider le retour de la navette quand les choses ont commencé à se gâter. Par conséquent, c'est autant de votre faute que de la mienne si nous sommes ici ! »

Elle était restée bouche bée, sans parvenir à croire qu'il avait réussi à trouver le moyen de tout lui mettre sur le dos. Et alors, à sa grande honte, elle avait éclaté en sanglots.

John la regardait. Elle avait le visage aussi pâle qu'il avait été rouge quelques minutes plus tôt. Un instant, elle crut qu'il allait la prendre dans ses bras et la consoler. Mais avant qu'elle ait eu le temps de décider ce qu'elle ferait en ce cas, il avait changé.

« Alors, qui se comporte en ado à la merci de ses hormones ? » avait-il lancé, furieux, en sortant en trombe.

Elle avait eu le temps de se ressaisir avant son retour, plusieurs heures plus tard. Elle ne lui répondit que par monosyllabes, John se montra d'une correction glaciale. Ils n'avaient pas fait beaucoup d'efforts de conversation depuis, à part les indispensables questions et réponses. Ils avaient ensuite passé la journée à contrôler l'autoréparation de l'aéronef, intervenant lorsqu'une action manuelle était nécessaire. John avait continué à récolter ses échantillons. Il ne lui avait pas demandé de l'aider, et elle ne l'avait pas proposé. En revanche, en son absence, elle avait manipulé la radio en voulant croire que c'était utile. Son signal de détresse, pas plus que ses tentatives de contacter Évangeline n'avaient eu de succès. C'était comme si le vaisseau n'avait jamais existé.

Et voilà que John la regardait sans rien dire, attendant qu'elle pose son casque et le suive dans la demi-obscurité qui précédait l'aube. Cette sortie avait deux objectifs : récupérer la combinaison qu'il avait laissée le premier jour où il était sorti, et rapporter de l'eau fraîche. Les réserves de la navette baissaient, bien que le recycleur fonctionnât sans arrêt. Ils avaient apparemment besoin de plus d'eau à cause du travail physique et de la chaleur. Le recycleur ne suffisait plus.

Elle posa son casque mais garda sa combinaison. Il était vêtu d'une tunique, d'un pantalon et de bottes, et il s'était fait un capuchon avec une couverture qui lui couvrait la tête et le dos. Il avait les mains et les avant-bras nus, déjà brunis par les rayons du soleil. Elle ouvrit la boîte à pharmacie et en sortit un masque filtrant. Avec une nuance d'amusement, il la regarda le mettre et briser la capsule qui activait le purificateur.

« N'oubliez pas de déduire ça de votre salaire », dit-il en se détournant pour la précéder vers la sortie. Elle serra les dents et le suivit. Il portait au bras un conteneur à couvercle vissé. Terra Affirma l'avait prévu pour recueillir les échantillons, mais John avait décidé que c'était très bien comme seau à eau. Sans rien dire, Connie avait déjà résolu de ne pas boire une seule goutte d'eau de cette planète. C'était déjà assez grave de la laisser pénétrer indirectement dans son organisme. Elle espérait

seulement que le recycleur de la navette était vraiment capable de la purifier.

Il fit pivoter le hayon et elle le suivit dans l'escalier escamotable qui n'était guère plus sûr qu'une échelle. Pendant un bon moment, elle resta sur la dernière marche et le regarda s'éloigner. Ses bottes soulevaient de petits nuages de poussière rouge. Il n'essayait même pas d'éviter de marcher sur les plantes. Elle éprouvait une réticence nourrie de scrupules excessifs à quitter la navette. « Et la radio ? cria-t-elle. Si jamais Tug tente de nous joindre ?

— J'ai laissé un message sur l'ordinateur, qui enregistrera tous les appels. Allons, venez, Connie. Si Tug décide enfin de nous appeler après tout ce temps, il insistera jusqu'à ce qu'on réponde. La balise fonctionne toujours, et, comme ça, nous pourrons savoir où nous sommes. Il n'y a vraiment aucune raison que vous restiez dans la navette. »

Elle descendit de l'échelle et le suivit à contrecœur. Les plantes crissaient sous ses pas et s'agrippaient à sa combinaison. Elle leva la main pour ajuster le masque sur son visage. « Ni de bonne raison de s'en éloigner », marmonna-t-elle.

Il l'entendit.

Il s'arrêta et l'attendit. Au moment où elle s'approchait ; il lui dit, d'une voix presque suppliante : « Voulez-vous jeter un coup d'œil autour de vous ? Tout ce que vous voyez est de la même nature que vous. Jadis, nous faisions partie de cette planète, nous étions une partie intrinsèque de l'environnement. Nous n'avons pas eu de problèmes jusqu'au moment où nous avons oublié que nous en étions un des éléments et que nous avons voulu tout contrôler, de la même manière que nous sommes obligés de contrôler Castor et Pollux pour les faire fonctionner. Mais ici, ce n'était pas ce qu'il fallait faire. La moitié du temps, quand nous croyions arranger le système, nous ne faisions que le détraquer encore plus… »

Devant son regard glacé, il laissa sa phrase en suspens.

« Que voulez-vous dire par là ? demanda-t-elle.

— Ce que je veux dire, c'est que si nous survivons et retournons à l'Évangeline, d'ici dix ou vingt ans, vous regretterez de ne pas être sortie et de ne pas avoir regardé autour de vous.

— Peut-être, concéda-t-elle. Ou peut-être pas » ajouta-t-elle comme il continuait à la dévisager. Elle ne lui avait toujours pas pardonné de l'avoir traitée d'ado à la merci de ses hormones. Sa sincérité nouvelle était aussi choquante que son ironie du moment précédent. Elle se disait qu'il s'en voulait sans doute de l'avoir fait pleurer, en fin de compte, ce qui la blessait dans son orgueil. Mais sa tentative pour le vexer ne réussit pas, car il se contenta de hausser les épaules et de reprendre sa marche. Elle le suivit.

John marchait vite, et elle peina à le suivre. En peu de temps, elle était en nage. Bien que le jour se levât à peine, la température de l'air était trop chaude pour être confortable. Le masque était un handicap supplémentaire. Il lui fallait faire un effort pour aspirer l'air par-dessous, son visage transpirait encore plus que le reste de son corps. Avec un regard en direction du dos de John, à une dizaine de mètres devant elle, elle marmonna « Connard » et abaissa le masque en le laissant pendre autour de son cou. Elle ouvrit sa combinaison pour une ventilation maximale. Elle avait encore trop chaud, mais elle s'en arrangerait.

Une fois, elle jeta un coup d'œil en arrière et fut déconcertée de ne pas voir la navette. De toute évidence, les dénivellations de terrain étaient plus importantes qu'il n'y paraissait. Cela devint encore plus flagrant quand elle arriva au sommet d'une petite colline d'où elle surplombait effectivement John qui marchait toujours devant. Elle le suivit sans conviction.

La végétation changea d'un seul coup, devint plus verte et plus luxuriante. Tandis que le soleil levant atteignait ces terres humides, les odeurs s'épanouissaient dans toute leur diversité. Les feuilles des plantes étaient épaisses et juteuses, et quand elle était obligée de marcher dessus, elles cédaient sous la pression avec un craquement sec. Le bruit la dégoûtait, mais elle était fascinée par l'odeur piquante des plantes écrasées. Elle crut à un moment avoir aperçu une fleur, mais en y regardant de plus près, ce n'était que l'extrémité d'une branche jaunie par la maladie ou l'âge. Elle se redressa et se hâta de rattraper John.

Il la conduisit à travers une suite de dépressions. Des parois de terre s'élevaient peu à peu autour d'eux. « Ravin » était le terme qui désignait cette formation géologique. Provoquée par

l'érosion incontrôlée due à une mauvaise gestion agricole. Il y avait eu un scandale de ravinement sur Castor, un jour, à propos d'un sentier piétonnier trop utilisé et mal situé. Elle ne se rappelait pas vraiment des détails, sauf que c'était honteux, et elle était contente de ne pas habiter près de là. Mais le souvenir lui fit se demander ce qui avait pu provoquer ce ravin-ci. On lui avait appris que les ravins étaient causés par la négligence humaine. Or il n'y avait pas eu d'humains ici depuis des siècles.

La terre devenait plus meuble sous son tapis de plantes grasses. Bientôt, elle s'aperçut qu'elle marchait dans un ruisselet. John, sur le bord, regardait dans toutes les directions. Sa méfiance la rappela soudain à l'ordre.

Elle était encerclée. Les parois du ravin dégoulinaient de plantes. Par endroits, les racines dénudées s'accrochaient grotesquement dans le vide. Ailleurs, d'autres plantes étouffaient des rivales jaunes ou brunes sous une nappe de verdure. La diversité était ahurissante : Connie en était abasourdie. Au moment même où elle regardait à ses pieds, une petite chose verte se détacha soudain du bord et sauta dans l'eau avec un bruit mat. En entendant son hoquet d'effroi, John revint précipitamment sur ses pas.

« Qu'est-ce que c'était ? demanda-t-il, tout excité.

— Je ne sais pas. » Elle montra du doigt l'endroit où la chose avait crevé la surface de l'eau. Elle tremblait. Un animal. Elle avait été tout près d'un animal. C'était effrayant. Hormis la vision fugitive qu'elle avait eue le soir de l'orage, elle n'en avait jamais vu. Bien sûr, il y avait des animaux sur la planète des Rabby, mais les Humains manquaient tellement d'harmonie en matière d'écologie qu'aucun n'avait jamais posé le pied sur la surface de Raab. Ce n'était pas du tout la même chose de voir un animal en photo et un qui sautait juste sous ses pieds.

« À quoi ça ressemblait ? » demanda John. Il avait posé un genou à terre à côté d'elle, sans se soucier de la boue ni de l'eau. Il se pencha tout près de la surface.

« C'était vert. Petit. À peu près gros comme mon pouce. Et brillant, aurait-on dit. Ou peut-être était-ce seulement mouillé.

— Bon, en tout cas, il est parti », dit-il avec un soupir. En se relevant, il lui fit la leçon : « La prochaine fois que vous voyez

quelque chose de ce genre, essayez de ne pas l'effrayer, d'accord ? » Devant sa pâleur, il ajouta plus gentiment : « Ça ne vous fera pas de mal, vous savez.

— Non, assurément », acquiesça-t-elle d'un ton sarcastique avec un regard appuyé en direction de ses chevilles. Les petits boutons que les insectes volants y avaient laissés étaient encore visibles sous forme de traces rondes que John grattait encore la nuit. Il écarta son inquiétude d'un haussement d'épaule.

« Allez, venez. Ce n'est plus très loin maintenant.

— On ne peut pas prendre l'eau ici, et rentrer tout de suite ? »

Il réfléchit un instant puis fit non de la tête. « Je veux récupérer ma combinaison. Et je veux que vous voyiez l'océan et la rivière qui s'y jette. Il y a des vagues qui roulent sur la plage, et des oiseaux qui volent, et toutes ces plantes qui montent et descendent avec l'eau. Venez. Ce ruisseau s'élargit et rejoint la rivière, puis la rivière se jette dans la mer. Allons, venez. » Un instant, il lui tendit la main comme s'il s'attendait à ce qu'elle la prenne et marche à côté de lui. Juste un instant, puis il la laissa retomber en pensant à quel point il avait eu l'air idiot.

Tout cela ne ressemblait guère à John et, en le suivant, elle se surprit à être de plus en plus méfiante. Était-ce uniquement dû au bouleversement hormonal, ou l'exposition répétée sans protection à l'atmosphère de la Terre se manifestait-elle ? Elle remonta discrètement le masque sur son visage.

Elle était tellement occupée à regarder ses pieds de peur de se faire attaquer par d'autres petites créatures vertes, que lorsqu'elle leva les yeux, le paysage lui coupa le souffle. Elle n'avait jamais vu autant d'eau couler dans la même direction. D'argent et de bronze, la rivière occupait tout l'horizon.

Pendant cette décennie, la rivière avait choisi de se rapprocher de la berge dont Connie venait de descendre. Elle n'avait plus qu'une douzaine de pas à faire pour mettre les pieds dans l'eau. À sa droite, la rivière avait creusé la rive, élargissant encore son emprise. Devant elle, elle faisait un brusque virage et, à sa gauche vers l'aval, contournait la berge pour disparaître derrière un écran de terre et d'arbres.

Des arbres. De vrais arbres, aux hautes ramures élancées. Elle comprit soudain que les structures tassées aux branches

courtaudes qu'elle avait appelées arbres sur Castor n'avaient aucun rapport avec ceux-ci. Les appendices raides et charnus qu'on lui avait appris à qualifier de feuilles n'en étaient pas du tout. Voilà ce qu'étaient des feuilles, dans toutes les teintes imaginables de vert, fines comme un film, et en perpétuel mouvement. Toute cette verdure bruissait en chuchotant dans le souffle du vent qui montait de la rivière. Le mouvement de chaque feuille se reflétait en myriades de scintillements sur la surface fuyante de l'eau. Tout était lumière, mouvement, vie. Comme si un rideau se levait, Connie voyait les véritables éléments qui avaient donné aux colons de Castor et Pollux l'idée de désigner des objets qui ne ressemblaient guère aux originaux. Voilà donc ce qu'étaient une rivière, un arbre, une feuille, un caillou, voilà ce qu'étaient l'herbe et le vent. Voilà ce qu'était la vie, dans toute son abondance.

Elle leva les yeux pour rompre le charme. Au loin, au-delà de l'autre berge de la rivière, se dressaient des parois de roche striée. Entre cette muraille et la rivière ondulait une plaine. Verte et turbulente, elle s'agitait dans les rafales de vent qui la submergeaient. Connie avait l'impression qu'elle pourrait venir jusqu'à elle et l'avaler, l'engloutir comme une miette de vie dans son immensité. La menace de cet infini à découvert et d'une vie sans contrôle faisait tambouriner son cœur dans sa poitrine.

« Vous n'aimeriez pas aller vous promener là-bas ? »

Elle tourna vers John des yeux incrédules. Il souriait de toutes ses dents, comme s'il avait été drogué. Elle avait déjà vu des gens dans un tel état d'exaltation enthousiaste. Au centre de Réadaptation. On les tenait à l'écart et on les traitait avec beaucoup de précaution.

« Moi qui ai grandi dans une suite de corridors, à l'intérieur d'une caverne, quand je vois ça… j'ai l'impression de revivre. » Il avait dû voir le trouble dans ses yeux, car il avoua sans se décontenancer : « Allons, je sais que Tug a dû vous dire que j'étais un enfant inadapté. Bon sang, il m'a assez menacé de le répéter, en tout cas. Vous savez, peu importe qu'il vous l'ait dit ou non. Ça ne me fait plus rien maintenant. J'étais tellement jeune quand ils m'ont classé et banni sur une station, que je ne me rappelle même plus ce que j'avais fait pour mériter ça.

Uniquement que, à partir de ce moment-là, j'étais inférieur. Dangereux, dément, je ne méritais pas d'avoir quoi que ce soit. Jamais je ne serais autorisé à poser le pied sur une planète. Pas à ciel ouvert, de toute façon, et jamais sur Castor ni Pollux. Et sur celles que j'ai visitées en tant que capitaine de l'Évangeline, il fallait toujours que je porte un masque respiratoire ou une combinaison antiradiation, ou que je reste dans un sas de décontamination. Je n'ai jamais vu leurs ciels, leurs plantes ou leurs animaux sans barrières gigantesques. Et le peu que j'en ai vu ne m'a jamais donné l'impression d'en faire partie. Mais je regarde ce paysage, je respire, je sens le goût de la rivière, je marche sur les plantes, et c'est bien. C'est tellement bien, bon sang ! »

Il gesticulait en parlant, souriait, dansait presque. Il s'arrêta soudain, saisit une poignée de la verdure sur laquelle il marchait et l'arracha. Il l'écrasa dans sa main et, venant vers elle, la lui tendit en disant : « Sentez-moi ça, mais sentez-moi ça ! »

Elle fit précipitamment un pas en arrière et porta la main à son visage pour rajuster son masque. La combinaison entravait ses mouvements et le sol était inégal. Elle perdit l'équilibre et s'assit lourdement au beau milieu d'un carré de verdure courte, effrayant une bestiole brune minuscule qui fuit d'un bond et atterrit une seconde sur son genou avant de sauter plus loin. Incapable de proférer un son, elle leva les yeux de cette horreur et vit John, toujours debout devant elle, avec sa poignée de plantes écrasées. Son regard parlait pour elle.

Il laissa retomber sa main et ses doigts tachés lâchèrent les plantes massacrées. « Vous ne comprenez toujours pas, hein ? » demanda-t-il doucement. Sa voix trahissait la déception, et autre chose encore. Comme si elle avait prononcé des paroles plus qu'insultantes. « Vous croyez encore que c'était moi qui n'allais pas bien. Vous ne voyez donc pas ? Tout va bien. Je peux cueillir une poignée de feuilles et les laisser tomber, et elles font encore partie d'un tout. Je fais encore partie de tout. Je pourrais mourir ici même et ça ne ferait aucun mal. Personne ne serait obligé de recueillir mes restes ni de les porter dans un conteneur à compost pour m'y réduire jusqu'à ce que Castor ou Pollux puissent s'occuper de moi. Dans cet endroit, vivant ou mort, je

fais partie d'un tout. Et il n'y a pas de mal à ça. Grandir ou pourrir, manger ou être mangé, voire tuer ou être tué, tout est bien. Tout est juste. » Sa voix se brisa et chuta soudain d'une octave. « Pourquoi ne le voyez-vous pas ? »

Elle secoua la tête, sentit les larmes lui monter brusquement aux yeux. Elle était coincée ici avec lui, et il voulait la rendre aussi dingue que lui. Il y parviendrait sûrement s'il en avait le temps. Et comme ils ne réussiraient jamais à repartir de cette foutue planète, il aurait tout le temps qu'il voudrait. L'éternité.

Il se détourna soudain et partit à toute allure, presque au pas de course. Il laissait dans son sillage des plantes écrasées et brisées. Le plus terrible, c'est que certaines se redressaient quelques instants à peine après qu'il les eut piétinées. Il suivait la rivière. Un moment après, il avait passé le virage et disparu.

Elle resta assise, d'abord sous le choc, puis dans une intention de défi. Plutôt mourir que de le suivre. Il devenait de plus en plus étrange et dangereux d'heure en heure. Elle n'était pas étonnée le moins du monde qu'il ait été inadapté dans son enfance. Il y avait des mois qu'elle aurait dû le deviner. Ce qui la frappait, c'est qu'il ait réussi à obtenir le statut de capitaine de vaisseau. La plupart des enfants inadaptés finissaient dans des emplois subalternes sur les stations, dockers ou personnel d'entretien. C'était bien sa chance de tomber sur l'unique exception. S'il l'était vraiment. Peut-être avait-il fourni de faux diplômes pour se faire engager. Peut-être était-ce là l'épouvantable secret auquel Tug avait toujours fait allusion.

Elle venait de décider de se lever et d'essayer de rentrer seule à la navette quand le bruit commença. Sur sa gauche, d'abord, deux crissements brefs, comme interrogateurs, firent irruption dans le feuillage à côté d'elle. Elle se déplaça pour voir ce qui faisait ce bruit, et il s'arrêta immédiatement. Un instant plus tard, il reprit, un peu plus loin à droite. Elle s'immobilisa pour écouter, tenter de comprendre ce qui pouvait produire ce son. Au moment où elle se disait que ce devait être un effet sonore de l'eau sur les pierres, il reprit à sa gauche. Elle tourna lentement la tête, mais ne put discerner d'où il venait. Elle cherchait encore quand survint l'oiseau.

Peut-être était-il depuis le début sur la berge derrière elle. Il piqua et se posa si abruptement qu'il ne pouvait pas venir de bien loin. Il atterrit sur les graviers de la rive et commença alors à aller et venir, se pavanant et furetant activement sur le bord de l'eau. Il avait de longues pattes maigres et un petit corps qui se balançait dessus, une queue et un long nez pointu. Il soulevait les pattes à chaque pas et s'arrêtait souvent pour sonder le gravier avec son nez. Il devait avoir replié ses ailes à l'intérieur de son corps, car on n'en voyait plus trace, alors que Connie les avait clairement vues au moment où il avait atterri.

Quand elle tourna la tête pour suivre sa progression, il s'immobilisa brusquement sur une patte. Il la regarda d'un unique œil noir et brillant.

« Bonjour », dit-elle doucement en levant la main. Mais, au premier mouvement, il déploya les ailes et s'en fut. Les crissements se turent autour d'elle, on n'entendait plus que le bruit du vent et de l'eau. Dans tout le vaste paysage d'eau, de pierre et de verdure, elle était la seule à bouger quand elle se leva lentement. Exactement comme sur Castor, se dit-elle. Mais la comparaison ne lui apporta pas le réconfort attendu. D'un seul coup, elle avait une impression de solitude et d'étrangeté à être la seule créature vivante qui bougeait dans le tableau.

« John ! » appela-t-elle brusquement. Sa voix se noya dans le murmure de la rivière. Pas de réponse. Elle prit soudain conscience du poids de sa combinaison et de la chaleur ambiante.

Elle jeta un coup d'œil dans la direction d'où elle était venue. Elle pouvait rentrer à la navette. Elle était juste de l'autre côté de ce ravin, au-delà de la plaine. Elle était presque sûre de la retrouver sans difficulté. Presque. Mais, tout d'un coup, elle avait plus besoin de la compagnie d'un autre être humain que de la sécurité de la navette. Les hautes feuilles gardaient encore les traces de l'endroit où John était passé.

Elle le suivit, en levant les bras pour éviter le contact du feuillage. Les longues feuilles minces la léchaient au passage. Elle était contente d'avoir sa combinaison pour la protéger.

La berge en surplomb l'obligeait à marcher plus près de la rivière. À cet endroit, l'eau coulait au travers de la végétation. Elle avançait dans la vase collante sur des pierres qui lâchaient

prise sans prévenir. Les arbres de la berge laissaient tomber vers elle des branches qui la giflaient au passage et la fraîcheur de leur ombre lui semblait menaçante.

Puis, comme elle contournait le sommet du promontoire et sortait du rideau d'arbres, tout changea. La lumière l'inondait, l'obligeant à fermer les yeux. La rivière était devenue argentée et s'écartait des berges, virait à découvert et se dispersait en éventail, en douzaines de ruisseaux qui s'écoulaient impétueusement dans l'océan.

L'océan.

Complètement immobile, elle ne pouvait en détacher son regard. Il était aussi vaste que le ciel au-dessus de lui. Jusqu'aux limites même de l'existence, inlassablement mouvant, bleu et salé. Des oiseaux blancs et gris glissaient dans le ciel en criant. John n'était qu'une minuscule silhouette, très loin sur la plage. La tache blanche de sa combinaison abandonnée était comme une gousse vide froissée sur la grève. Il se dirigeait vers elle en se faufilant entre d'énormes rochers. La chanson apaisante de l'océan peignait le monde de couleurs plus douces.

Bleus sur bleus sur verts de l'eau mouvante.

C'était trop : les rochers gris et nus de la plage, les sables de textures variées, les lanières et les touffes d'algues vertes qui jonchaient la grève. Il y avait des morceaux d'arbres blanchis comme des chicots, leurs racines noueuses entrelacées de guirlandes d'herbes mouillées. Des vésicules de feuilles vertes éclataient sous ses pieds quand elle avança vers le bord de l'eau. De petites choses blanches s'accrochaient aux rochers et craquaient de façon inquiétante quand elle marchait dessus et, une fois, quand elle glissa et se retint, l'une d'elle lui laissa une morsure rouge dans la paume. Et les oiseaux plongeaient et tourbillonnaient et se mirent soudain à crier, comme Connie criait quand elle était petite, d'une voix aiguë, désespérée, à perdre haleine. Elle avait conscience de tout ce qui l'entourait, mais de la même façon qu'elle avait conscience de son cœur qui battait et pompait le liquide tiède et salé dans son organisme, ou de ses poumons qui puisaient dans l'atmosphère riche en oxygène et rejetaient les gaz viciés.

Berceau de la vie, chuchota un poème à demi oublié.

La grève émit un chuintement bizarre en cédant sous les galets mouillés et le sable, comme un soupir de soulagement ou de désespoir. Puis elle sentit les petits cailloux ronds, froids sous ses pieds nus et, tandis que l'eau salée se ruait pour tout embrasser, galets, sable et pieds, le froid de la caresse lui coupa le souffle.

Les oiseaux criaient son nom frénétiquement, comme un avertissement, mais leurs voix venaient de trop loin pour être importantes. Tout ce qui comptait maintenant, c'était que chacune de ses respirations suivait exactement le rythme de chaque vague. Lumière, eau et ciel à perte de vue, et John avait raison, elle en faisait partie et c'était une partie d'elle et tout était parfait, tout était bien. Si on faisait partie de ce tout, c'était bien d'être humain.

Elle s'approcha encore plus près, sautant de pierre en pierre blanche et biscornue. L'une d'elle pivota soudain sous son poids, la rejetant, trébuchante, sur le sable tassé. À la vague suivante, l'inlassable océan bleu aspira la terre sous ses pieds. Elle tourna légèrement sous l'emprise de l'eau, glissant et perdant pied. Elle entendit craquer son pantalon d'uniforme. La vague s'éloigna, la laissant retomber sur le sable mouillé. Elle mit un instant à reprendre ses esprits. Puis, avant qu'elle puisse bouger, les eaux étaient de retour, l'environnaient, l'engloutissaient, la mouillant jusqu'à la taille. Quand la vague se retira, les petits cailloux roulèrent avec elle et le sable sous ses pieds céda dans son désir de suivre. C'était le pouls et la respiration du monde qui l'aspiraient.

« Connie ! »

Elle était à quatre pattes quand la vague suivante la frappa, d'abord au visage, jetant sa tête en arrière puis la submergea, la roula, l'entraîna avec elle. De l'eau plein le nez, qui piquait, qui brûlait dans la coupure de sa paume, du sable qui crissait entre ses doigts. Sa tunique et son pantalon lui collaient au corps, la ligotant fermement jusqu'à ce que plusieurs coutures cèdent. Elle se mit à tousser, mais l'eau lui envahit le nez et la bouche. Tout allait très vite à présent, le froid, le sel, le bleu. Éclair bref de lumière et courant d'air quand son corps s'accrocha à un rocher où la vague l'abandonna. Ah, elle se souvenait à présent, elle était

déjà arrivée tout près de cette frontière. Eau, sel et sang. La dernière fois, ils l'avaient ramenée, l'avaient rendue à sa solitude, et tâché d'effacer tous ses souvenirs d'appartenance bénie à ce monde inconscient. Mais pas cette fois-ci. Elle respira, suffocante, ouvrit des yeux pleins de sable. L'eau sableuse, épaisse comme du porridge, lui emplissait la bouche, dégoulinait de son menton, coulait entre ses doigts. Elle s'essuya les yeux d'une main pleine de sable, aperçut un coin de ciel bleu et une rangée d'arbres avant d'être engloutie à nouveau par les vagues.

Elle s'y abandonna, se laissa ballotter dans leur étreinte. Le froid bleu la secouait, elle ne sentait rien, la réalité ressemblait à un souvenir. Elle pouvait l'emporter loin de tout et elle ne ferait qu'un avec elle. Peau nue écorchée par les rochers, douleur, puis insensibilité. Plus froide, plus rude, plus mouillée que ce qu'elle avait cru, la Terre l'avait enfin rappelée à elle.

Quelque chose saisit son poignet, tira violemment. Elle sentit son épaule qui se déboîtait presque pendant que des forces opposées se battaient pour elle. Puis l'océan capitula brusquement, l'abandonnant à cette autre force inconnue qui la revendiquait. Qui la tirait de-ci de-là sur un terrain rude et rocheux qui lui lacérait la peau et déchirait ses vêtements trempés. Elle suffoquait, cracha du sable et de l'eau, le sable crissait dans sa bouche, sur ses dents, sous sa langue. Elle inspira de l'air, de l'eau et du sable, mais surtout de l'air et, après avoir cligné des yeux une douzaine de fois, elle vit soudain clair.

« John ! » protesta-t-elle en comprenant que c'était lui, la force qui l'avait arrachée à la mer. Une autre vague les poursuivit, refusant de lâcher prise et inondant Connie, mais montant à peine jusqu'aux mollets de John. Il s'immobilisa et prit appui pour résister au dernier assaut de l'océan. Elle vit les muscles de ses bras et de son torse saillir dans son effort pour la sauver. Puis l'eau se retira et il se remit à la traîner hors de portée des vagues, sur le sable rugueux puis sur les petits galets ronds, plus inégaux. Elle commença à se débattre, à retardement, mais il n'en tint aucun compte. C'était effrayant de s'apercevoir qu'il était tellement plus fort qu'elle.

Et rageant. Elle cracha encore du sable, réussit à s'accrocher et à planter ses talons dans le sable. Elle saisit le poignet qui la tirait. « Lâchez-moi ! » ordonna-t-elle.

Il obéit, et elle tomba rudement sur les graviers. Ce qui lui fit mal. Soudain, tout lui faisait mal, la profonde entaille de sa paume, les écorchures sur ses jambes et ses côtes, l'épaule et le poignet qu'il avait tirés. Ce qui lui faisait le plus mal, c'est qu'il l'avait arrachée à l'eau.

Elle s'assit, ramena sous le menton ses genoux qu'elle entoura de ses bras. Son pantalon et sa tunique d'uniforme, qui n'avaient pas été conçus pour un usage aussi rude, laissaient voir par leurs déchirures ses genoux et ses côtes écorchés. L'eau ruisselait encore sur son visage et dégoulinait de son menton. Elle tourna la tête pour cracher du sable encore une fois. Elle avait très envie de se moucher, mais n'avait pas de mouchoir. Rageant. Elle transigea en s'essuyant le nez et les yeux avec ce qui restait de sa manche. Qui était pleine de sable.

Elle poussa brusquement un profond soupir. Elle avait cru qu'elle allait se mettre à pleurer, mais s'en sentait soudain incapable. Il ne lui restait pas une larme. Il n'y avait plus rien en elle. Plus rien. Elle posa la tête sur les genoux.

« Connie ? »

Comme elle ne répondait pas, il posa la main sur son épaule. Juste une fois. Doucement. « Connie ? »

Elle ne releva pas la tête. « Je ne cherchais pas à mourir.

— Je n'ai jamais cru ça ! » Stupéfaction.

« Tout était tellement vaste, et j'étais trop petite. Tout était bien, tout était juste, et moi j'ai toujours été ce qu'il ne faut pas. Et vous aviez raison. J'appartenais à cet ensemble et ma mort n'avait pas d'importance. J'en aurais quand même fait partie, et j'aurais été bien, finalement. Je suis si lasse d'avoir honte, de me sentir coupable. D'être un Humain. »

À sa grande surprise, John se laissa tomber près d'elle. « Je sais tout ça, moi aussi. Mais on n'a pas besoin de mourir pour appartenir à ce monde. Nous en faisons partie, c'est tout. »

Elle tourna la tête pour le regarder, la joue appuyée sur ses genoux écorchés. Il était assis à côté d'elle, les genoux remontés, lui aussi, mais les bras croisés dessus. Il avait le regard fixé sur

l'océan. L'eau salée scintillait en gouttelettes accrochées à sa barbe et à ses cheveux courts. Ses vêtements trempés lui collaient au corps. Elle le vit prendre une profonde inspiration et l'expulser dans un soupir. Elle crut qu'il allait dire quelque chose. À sa grande surprise, comme il ne disait rien, c'est elle qui parla.

« J'ai grandi dans une des stations horticoles. J'ai commencé à travailler dès la sortie de la crèche. Comme tous les autres. Ce n'était jamais un travail dur, physiquement, mais c'était exigeant. J'étais Intercepteur. Chaque matin, très tôt, nous ramassions les pétales de fleurs de Juliette tombés pendant la nuit. Il fallait tenir très méticuleusement le compte du poids de pétales que chaque plante avait laissé tomber. Puis, tous les soirs, il fallait distribuer à chacune, en proportion exacte, une ration nutritive équivalente à celle que les pétales tombés auraient fournie au sol en tombant. »

Elle s'interrompit, soupira et se tut. Il fixait toujours l'horizon. Elle observa son profil, le front plissé et les lèvres serrées. Elle se demanda pourquoi elle lui racontait tout ça. Il cligna des yeux dans sa direction pour la regarder en coin. « Ça devait être ennuyeux. »

Elle haussa les épaules et sentit le sable qui glissait dans ses vêtements. « Pire qu'ennuyeux. Désespérant. L'idée générale, c'était d'accomplir sa tâche comme si on ne pouvait rien changer. Oh, je sais, les pétales étaient séchés et moulus pour faire de la farine de pain et les nutriments fournis à la plante étaient un produit terminal de la chaîne de recyclage. Nous aurions dû être contents de jouer un rôle dans l'insertion des Humains dans le cycle naturel sans le modifier. La plupart des enfants l'étaient. Mais il me semblait que tout mon rôle consistait à m'assurer que mes actions ne changeaient rien à rien. Comme si je n'avais pas existé.

— Hum. » Ce n'était ni une réponse ni un commentaire. Mais cela lui permettait de continuer.

« Une plante pouvait prendre ce dont elle avait besoin et se débarrasser de ce qui ne lui était pas nécessaire, mais moi, je ne le pouvais pas. Parce que la plante appartenait à ce monde, mais pas moi. Et, plus tard, il me semblait que, puisque je n'en faisais pas partie, je ne méritais rien. J'étais juste une sorte de voleur, je

volais quelque chose et ensuite je remplaçais ce que j'avais pris avant qu'on ne s'en aperçoive. Au début, c'était seulement le travail d'Intercepteur qui me donnait ce sentiment. Mais en grandissant, il s'est étendu à tout ce que je faisais. Ne produire aucun impact. Ne rien modifier. Toute modification que l'on fait subir au monde est mauvaise. Je suis passée du "ne pas avoir d'effet", à "ne pas être prise en compte".

— Et pour finir, à "ne pas exister". » Il ne la regardait pas en parlant et ne pouvait pas avoir vu son hochement affirmatif.

« Je savais que ces sentiments étaient mauvais, que tout le monde ne pouvait pas les avoir. Mais malgré tout, je n'ai pas demandé à me faire aider.

— Pourquoi ? »

Il se retourna pour la regarder. Leurs regards se croisèrent et il la força à soutenir le sien. Pour être vu.

« J'avais peur. C'était déjà assez grave que je sois consciente de mon problème. Je ne voulais pas que quelqu'un d'autre l'apprenne.

— Ah. »

Il avait senti qu'elle mentait. Elle inspira, prit son élan. « Non, ce n'était pas la seule raison. Je ne voulais pas qu'ils le sachent parce qu'ils m'auraient changée. Et me sentir différente, même si je n'étais pas bien, c'était la seule chose qui me restait pour être moi-même, exister… Si je les laissais me changer, je disparaissais, tout simplement… Alors, j'ai continué. J'avais de bonnes notes, je connaissais toutes les réponses aux questions de comportement. C'est juste que je ne les ressentais pas. Mais je me disais que je réussirais à passer. Puis il y a eu les derniers tests. Les données physiques l'ont emporté sur les réserves qu'ils pouvaient avoir concernant mes autres résultats. J'ai été sélectionnée pour la carrière de Mère. J'ai refusé. »

John ne disait rien, ne trahissait pas la stupeur qu'il éprouvait sans nul doute. Être distinguée pour être Mère et refuser un tel honneur ! C'était inouï. Ce n'était pas seulement décliner un honneur, mais mépriser un devoir. Cependant, il ne disait rien, et continuait à la regarder. Elle ne se souvenait pas d'avoir jamais parlé aussi longuement à un Humain. Les conseillers ne comptaient pas. Elle n'avait pas conscience de leur présence

comme de celle de John en ce moment. Ils l'écoutaient, mais pour la corriger. John, lui, l'écoutait pour l'entendre.

« Je ne pouvais pas. Je ne pouvais pas faire des enfants dont la seule fonction serait de n'avoir aucun impact sur le monde. J'en étais incapable. Ils m'ont harcelée pendant trois ans sans cesser de me rappeler que ma décision n'était pas irrévocable. Ils se sont mis à me soupçonner, avec le temps, mais j'étais très prudente. J'ai formulé les objections acceptables, j'étais calme et logique. Et alors, par un épouvantable coup du sort, je suis tombée sur un professeur qui s'est révélé inadapté. Il m'a appris ce qu'il ne fallait pas et j'ai tout répété, comme j'avais toujours imité ce qu'on m'avait enseigné. Si bien que lorsqu'ils l'ont découvert, j'étais prise au piège, moi aussi. Ils avaient toutes les preuves nécessaires, dans mes devoirs, de l'incorrection de mes attitudes… » Elle s'interrompit. « Non. » Elle parlait avec difficulté, sans lever la tête de ses bras, d'une voix étouffée. « C'est ce qui s'est effectivement passé, mais ce n'est pas la vraie raison pour laquelle ils m'ont réadaptée. C'est uniquement celle qu'on m'a suggéré de donner si je voulais en parler à quelqu'un un jour.

— C'est vrai ? » demanda John avec précaution.

Elle acquiesça, en frottant le visage sur le tissu presque sec de ses manches, et lui fit signe de se taire sans lever la tête. Elle était décidée à aller jusqu'au bout. « Je ne me souviens pas de l'avoir fait. Je crois que c'est l'un des souvenirs qu'ils ont détruits. Mais je me rappelle qu'ils ont effacé les cicatrices sur mes bras, si bien que je sais que je l'ai fait. J'ai tenté de mettre illégalement fin à mes jours… Enfin quoi, j'ai essayé de me tuer. J'avais demandé l'extinction, mais ils me l'avaient refusée à cause de mes qualités de Mère. Je l'ai réclamée trois fois et puis, un soir, j'ai essayé de le faire moi-même. Avec un sécateur. » Elle suffoqua un instant. « C'est drôle, réussit-elle à dire, je ne me souviens même pas de l'avoir fait. Mais je me souviens de l'eau, et du sang qui coulait dans l'eau, et de l'impression d'être en sécurité… Comme si je rentrais chez moi. Mais je ne m'en suis souvenue qu'aujourd'hui. » Elle s'aperçut qu'elle ne pouvait en dire plus.

« Et ils vous ont trouvée à temps et vous ont forcée à rester en vie », compléta John.

Elle acquiesça en silence.

« Et ils vous ont réadaptée. »

Nouveau signe de tête.

« Et ça n'a pas marché. »

Elle hocha de nouveau la tête, plus lentement. C'était la première fois qu'elle le reconnaissait. Il y avait si longtemps qu'elle prenait toutes ses précautions pour que personne ne le sache. Si longtemps qu'elle avait peur que quelqu'un le découvre et la dénonce, peur de ne pas être assez forte pour résister à une deuxième Réadaptation, peur de ne pas être capable de mentir et de tricher pour s'en sortir. Elle l'observa avec attention pendant qu'il prenait conscience de la possibilité de la dénoncer, et attendit sa réaction.

Il haussa une épaule et un sourcil, les laissa retomber. « Et alors ? Aujourd'hui ? Vous voulez encore mourir ?

— Non. » Stupéfiant qu'elle soit soudain aussi sûre de sa réponse. Elle n'avait qu'un tout petit mouvement à faire pour s'appuyer contre lui. Après l'avoir fait, elle eut l'impression que cette position était toute naturelle. « J'ai résisté à la Réadaptation et j'ai gagné. Mais je crois que j'ai peur depuis ce temps-là qu'ils s'en rendent compte, d'une manière ou d'une autre, et reviennent à la charge. Ils m'ont laissé choisir de ne pas être Mère, mais je sais que ce n'est que provisoire. Si je ne reviens pas rapidement à cette option, ils sauront que la Réadaptation n'a pas marché. Ils recommenceront. Ils ne me laisseront même pas simplement mourir, ils ne me lâcheront pas tant que je ne serais pas devenue ce qu'ils veulent. » Elle réfléchit un instant. « Je ne veux pas me tuer. Mais je préfère mourir ici que d'accepter ça. »

Sa manche était humide et pleine de sable quand il lui entoura les épaules de son bras.

« Moi aussi, je crois. » Ensemble, ils regardaient fixement l'océan.

15

« TUG ! »

La voix de Raef résonna d'un bout à l'autre de sa cabine. Un instant, Tug resta pétrifié, puis le doute l'empêcha de parler. Avait-il été isolé si longtemps qu'il en arrivait à imaginer ce genre de chose ? Si Raef avait été réveillé, il le saurait, tout de même ! Mais non, le fonctionnement des matrices et le contrôle des cycles de sommeil et d'éveil faisaient partie des tâches assignées à Évangeline. Il l'avait toujours supervisée, mais c'était elle qui en était chargée, et il n'avait pas pensé à s'occuper de Raef depuis plusieurs jours. En vérité, il n'avait pas beaucoup pensé à son pensionnaire. Il avait accepté l'idée que Raef allait mourir. Comment et quand, cela n'importait guère.

« Allons, Tug, parlez-moi. Je sais que vous m'entendez, et je sais que vous pouvez répondre. Nous avons un certain nombre de choses à faire et je préférerais le faire avec votre coopération que sans. »

Cela semblait absurde qu'il puisse y avoir de l'hostilité dans la voix de Raef, mais il était impossible de se méprendre sur l'intonation. Elle contenait, en outre, une assurance confiante qui avait remplacé l'ancienne attitude de bluff provocant de Raef.

Comme s'il était vraiment aux commandes du vaisseau et non plus le « skipper adjoint » qu'il avait fait naître de son imagination. Et de la détermination, aussi. Raef se déplaçait dans le corridor obscur comme s'il devait finalement débarquer un jour.

« Tug ? tenta Raef.

— Je suis là, répondit Tug, sur la défensive.

— Évidemment que vous êtes là, où pourriez-vous être ? »

Raef avait allumé manuellement la cabine de John à partir du poste de pilotage. Bizarre qu'il soit à cet endroit. Il était déjà dans la cabine du nettoyeur et commençait à se couvrir de gel. Il continuait à parler à Tug avec aplomb, comme si de rien n'était.

« Tug, voulez-vous me commander à manger et de quoi m'habiller, s'il vous plaît. Ça ira plus vite si vous le faites pendant que je me lave.

— Certainement. Et vous aurez ainsi d'autant plus le temps de m'expliquer comment il se fait que vous soyez éveillé en dehors des périodes prévues.

— Non. » Raef arracha de sa jambe une feuille de gel scintillante et étudia la peau incrustée. Pour le moment, il faut que je vous mette au courant de notre mission actuelle. Évangeline et moi avons décidé… »

Avant que Tug ait pu réagir au choc des paroles de Raef, son sens de l'équilibre l'avait averti d'une autre urgence. Il perçut la légère flexion de sa cellule qui annonçait un changement brutal de direction.

« Que se passe-t-il ?

— C'est ce que j'essaie de vous dire, poursuivit calmement Raef. Évangeline et moi essayons d'entrer en contact avec John et Connie. La communication intervaisseau semble avoir des ratés. Évangeline soupçonne une panne organique dans le mécanisme de la navette. » Raef sortit de la cabine de nettoyage et jeta un coup d'œil circulaire. « Allons, Tug. Nourriture et vêtements. »

Le cerveau de Tug se mit à fonctionner frénétiquement pour reprendre le contrôle de la situation. « Où est la navette ? Comment savez-vous que Connie et John ont quitté le vaisseau ? Raef, j'ai besoin d'informations.

— Que je viens de vous donner. » Raef attendit un instant, puis haussa les épaules. « Très bien. Je ne suis pas aussi dépendant de vous que vous semblez le croire, Tug. » Il s'avança vers le distributeur et tapa sa commande d'une main experte, puis fouilla dans un placard pour y prendre des vêtements. « Et si personne n'était plus dépendant de vous… ajouta Raef, sarcastique.

— Vous avez perturbé le commandement de mon vaisseau. Au regard des anciennes lois de votre Terre, je pourrais vous exécuter.

— Sûr. Sauf que vous avez besoin de l'aide d'Évangeline, pour ça. Je ne crois pas qu'elle ait très envie de vous aider, en ce moment précis. Vous ne le croyez peut-être pas, mais c'est vrai. Elle reconnaît les sensations qui indiquent que vous changez les conditions dans la gondole. Elle m'a parlé de ses « démangeaisons ». Vous l'avez punie pour ça, pour qu'elle comprenne l'essentiel. Les lumières dans le hall de chargement. La température dans les chambres des Humains. Elle n'est peut-être pas encore tout à fait au point, mais elle sait comment bloquer les signaux que vous émettez pour changer les conditions d'ambiance ici. Alors ne croyez pas que vous pouvez me congeler ou me couper l'assistance respiratoire. Les choses ont changé, Tug. Il vaut mieux suivre le courant que se noyer. De plus, nous n'avons pas le temps de discuter. Il se passe des choses en ce moment même. »

Raef s'interrompit. Tug garda le silence, plus abasourdi que furieux. Rien de ce que Raef lui racontait n'était possible. C'était un de ses fantasmes qui avait pris le pas sur la réalité, c'était tout. Sauf que s'il avait réussi à communiquer directement avec Évangeline, alors, tout le reste s'expliquait…

« Écoutez. Je ne vous cache rien. La navette a atterri sans problème sur Terre. Évangeline et moi nous en sommes occupés.

Mais nous n'en savons guère plus. Elle n'a pas très envie de continuer. Elle me dit qu'il lui est strictement interdit de contrôler un canal vocal. Ce qui me paraît vraiment bizarre. Mais enfin, je lui ai expliqué que c'était une urgence et je lui ai dit d'essayer de contacter vocalement sur le canal de communication…

« Vous lui avez dit quoi ? » Tug était hors de lui. En un éclair d'une clarté aveuglante, il prit conscience de la gravité de perturbation du comportement d'Évangeline. Et de son origine. Il ne savait pas comment Raef avait réussi à communiquer avec elle, mais n'importe quelle conversation anodine avec quelqu'un d'aussi déséquilibré que Raef suffisait à donner à Évangeline des idées très dangereuses. C'était certainement plus qu'il n'en fallait

pour expliquer sa conduite erratique de ces derniers temps. Il était décidé depuis longtemps que tout contact entre une Anile et toute autre espèce, hormis les Arthroplanes, conduirait à la catastrophe pour tout le monde. Des siècles de sauvegarde avaient empêché qu'intervienne le moindre rapport, même fugitif. Jusqu'à maintenant. Et il fallait voir le désastre que cela avait déjà provoqué. Et si maintenant Raef avait été assez stupide pour lui permettre des conversations sans surveillance avec d'autres Humains…

« … Mais nous n'avons pas réussi à comprendre comment moduler un signal pour le transmettre vocalement, ni à le faire passer par moi. Pas encore. » Raef remonta son pantalon, grimaça de son étroitesse. « Enfin, voilà ce que nous savons effectivement. Il y a une balise d'urgence qui sonne et quand elle a réussi à déclencher une réponse de la navette sur le canal de communication vocale, son analyse a montré que c'était une reproduction mécanique de message au lieu d'une vraie réponse de voix humaine. Nous en avons donc discuté, et elle va nous mettre en orbite, pour essayer d'envoyer des signaux à la navette. Je l'ai convaincue que cette action de sauvetage se passerait beaucoup mieux avec votre coopération. Elle a l'air de croire que vous refuseriez de nous aider. Enfin. J'ai besoin de parler avec John et Connie, et pour aller vite, nous sommes obligés de passer par votre intermédiaire. Alors elle veut bien vous parler, mais elle n'est pas particulièrement ravie. Je suppose que je n'ai pas besoin de vous dire qu'elle ne vous aime pas beaucoup. » Raef s'interrompit encore. « Tug, vous m'écoutez ?

— Vous n'avez aucune idée de l'étendue du désastre que vous êtes en train de fomenter.

— Quoi ? » Raef arracha l'emballage d'un plateau-repas.

« Tout cela sera réglé plus tard. » Même parler avec Raef était une perte de temps à présent. Si Tug tenait à reprendre le contrôle, il fallait qu'il fasse vite, avant qu'Évangeline ne soit davantage subvertie. Il se mit en position, et étendit ses récepteurs. Les ganglions d'Évangeline se gonflèrent docilement pour entrer en contact. Il s'efforça d'empêcher son sentiment de soulagement de filtrer en elle. Il lui ordonna au contraire d'une

voix sévère : « Évangeline, ouvre la communication avec la navette. »

Rien ne se passa. Il la sentait, savait qu'elle se rendait compte qu'il l'écoutait. Mais elle ne réagissait pas. Sa passivité éveilla en lui une incroyable fureur. « Évangeline ! » répéta-t-il, sans se soucier de refermer le canal, alors que Raef écoutait probablement.

« Elle ne va pas obéir avant que vous ne m'écoutiez, lui dit calmement Raef. Nous avons mis au point un système de mot de passe. Elle ne peut pas encore entendre ce que nous disons, mais elle pense qu'elle va bientôt trouver le moyen. Jusque-là, elle sait que je ne vais pas vous donner le mot de passe avant que vous ne m'ayez écouté et accepté de coopérer. » Raef prit un morceau de nourriture et mordit dedans.

Tug ruminait en silence. La situation était intolérable. Pour la première fois, il se rendait compte de la stupidité criminelle qui l'avait poussé à garder Raef alors que ses propres congénères l'avaient condamné. « Nourrir une vipère en son sein. » Les Humains savaient exprimer la perfidie inhérente à leur race.

« Tug, je sais que vous n'aimez pas ça, mais vous allez devoir conclure un marché avec nous.

— Vous croyez ? »

Ses nématocystes étaient à nouveau complètement remplis de venin. Il en leva deux, comprit qu'elle avait senti sa décision et eut la brève satisfaction de la sentir se raidir pour affronter la douleur. Malgré ses efforts, Tug sentit qu'elle tressaillait de tout son corps.

« Arrêtez. » La voix de Raef résonnait de rage contrôlée. « Je sais ce que vous vous apprêtez à faire, et vous feriez salement mieux d'y réfléchir à deux fois. »

Tug l'ignora et planta les nématocystes. Il allait laisser pénétrer les barbillons et lui en coller une bonne dose. Si le système nerveux de Raef ne supportait pas sa réaction, eh bien, Tug acceptait de le perdre. Mais Évangeline serait ramenée sous contrôle.

[Ça ne marchera pas.]

Tug ne tint aucun compte de sa remarque et laissa pénétrer le venin. Évangeline frémit. Il avait vaguement conscience

d'entendre Raef hurler d'impuissance en se jetant dans tous les sens dans le poste de pilotage. Les poings humains tapaient sur les moniteurs, les haut-parleurs, tout ce qui indiquait la présence de Tug. « Laissez-la tranquille ! Cessez de lui faire mal ! Vous n'avez pas le droit, salaud, fils de pute ! » Intéressant comme cet Humain avait réussi à s'entendre avec elle. Cela avait tout l'air d'une réaction d'empathie sincère. Tug n'éprouvait rien. Il laissa la dernière goutte de venin pénétrer dans Évangeline, perçut son supplice. Attendit ses cris de capitulation.

[Ce n'est que de la douleur.]

Le vaisseau se stabilisa soudain. Elle ne s'écarta pas de sa nouvelle trajectoire, ne ralentit même pas. La douleur aurait déjà dû la paralyser, mais elle y résistait. Il était interloqué. Comment une Anile pouvait-elle s'opposer à son dressage ?

[La douleur, comme vous le savez, bien sûr, n'est que de la douleur.]

Un ton didactique, calme, rationnel, dénué de tout ce que ça lui coûtait. Une récitation apprise mais pas complètement comprise.

[La douleur n'est que le signal que quelque chose ne va pas bien dans l'organisme. Plus le mal est grave, plus la douleur est sévère. C'est la manière de prévenir le cerveau que le corps qui le contient a été endommagé.]

Long silence. Elle devait ressentir complètement les effets maintenant. Il faudrait bien qu'elle cède.

[Mais la douleur n'est pas le mal, et le mal n'est pas la douleur.]

Était-ce vraiment la voix d'Évangeline ? Ce n'était pas uniquement le vocabulaire, il y avait un ton, un trémolo de sensibilité qu'il n'avait jamais rencontré chez aucune Anile. Il l'écoutait avec une sorte de fascination horrifiée.

[On ne meurt pas de douleur. Un tortionnaire le sait bien. Il utilise la douleur comme aiguillon plutôt que la menace de la mort pour obtenir ce qu'il veut de sa victime. Mais si on est fort, si on a une raison de résister, si on peut se dire, intellectuellement : « C'est de la douleur, il n'y a pas de mal », en sachant que c'est vrai, alors, dans ce cas, on peut ignorer la douleur et continuer.]

Un frisson glacé envahit Tug.

[Et il est exact, bien sûr, que les meilleurs des parasites sont ceux qui ne font pas de mal à l'organisme qui les héberge. L'objectif du parasite est de vivre aux dépens de son hôte sans empêcher celui-ci de se nourrir, de se défendre ou de s'accoupler pour produire d'autres hôtes potentiels.]

Son ton passa soudain du didactique au menaçant.

[Rappelle-toi ceci, parasite. Tu ne peux pas me faire de mal sans risquer de te faire mal à toi-même.]

Tug se força à garder une voix calme. « Il est facile de parler de supporter la douleur, mais plus difficile de le faire. Combien de temps peux-tu résister avant de redevenir raisonnable ? »

[Jusqu'à ce que nous mourions.]

Sa voix était calme. Plus que ça, mûre, réfléchie.

[Jusqu'à ce que la mort devienne logiquement préférable à la continuation de la douleur, et que je la choisisse. Vous êtes-vous déjà demandé, Tug, ce que ce serait de percuter le soleil en vol ?]

Tug ne bougeait pas. Impossible de se méprendre sur la menace d'Évangeline. Elle pouvait les tuer tous les deux, mais peut-être disposait-il d'un otage auquel elle n'avait pas pensé. Il regarda Raef qui, épuisé, était affalé dans la cabine de pilotage, mais continuait à taper du poing sur le tableau de bord. Tug se demanda sans raison particulière combien de temps s'était écoulé pour Raef pendant son combat à l'intérieur de l'Anile. Les Humains mesuraient le temps en fragments si minuscules…

« Et Raef ? »

[Nous en avons discuté. Cela nous effraie tous les deux, mais je crois que nous pourrions nous y résoudre, si l'alternative était une douleur prolongée. Nous avons convenu d'un signal. Il reviendrait vers moi, se renfermerait dans mon utérus. Et nous serions ensemble pour mourir, pour nous soutenir mutuellement. Mais vous, vous mourriez seul.]

« Peut-être que Raef le dit, mais il n'aurait pas la force de le faire. Il mourrait en brayant de terreur. Tug mettait dans sa voix un mépris total. Comment Raef pouvait-il avoir pris tant d'importance pour elle ? Elle devait forcément le voir comme un être faible, insignifiant.

[Il n'a pas vécu en brayant de terreur. Avez-vous oublié que la mort est une chose que Raef a déjà affrontée, il y a longtemps ?]

« Je n'oublie rien. »

[Je vais entrer en communication avec John et Connie, et vous laisserez parler Raef.]

« Anile, tu oublies qui commande ici. »

[Non, moi non plus je n'oublie rien. Laisserez-vous Raef parler à John et Connie ?]

« Non ! » S'il cédait à cette seule requête, il perdait à jamais le contrôle. Ils étaient morts de toute façon. Laisser Raef leur parler ne ferait que lui donner une vision exagérée de son pouvoir sur Tug.

[Alors, nous allons devoir passer au plan alternatif. C'est beaucoup plus risqué, mais enfin, tout homme doit faire ce qu'il peut.]

Tug sentit qu'Évangeline commençait à virer lentement.

Il avait dû enfin s'endormir, épuisé par la souffrance. Cependant, même la douleur ne parvenait pas à prendre totalement le pas sur la stupéfaction. Il n'était pas dans la matrice, pas en transommeil et pourtant il avait perçu la soudaine frayeur d'Évangeline à l'égard de Tug, puis senti la douleur qu'il lui avait infligée. Bon sang, quelle douleur incroyable, comme si on trempait chacun de ses nerfs dans l'acide. Séparé d'elle, dans la gondole, il avait continué à partager ce qu'elle éprouvait, non seulement ses sensations de douleur physique, mais sa haine de Tug. Il ne savait pas combien de temps ça avait duré. Mais son corps émacié avait fini par céder et il avait perdu conscience. Puis, de là, il avait sombré dans le sommeil, sans doute.

Pas dans le vrai sommeil, ni dans le transommeil, mais dans un état intermédiaire peuplé de rêves incontrôlés, les horribles cauchemars d'avant. Naguère, le sommeil lui apportait le repos, mais plus maintenant. Le transommeil ne le conduisait qu'aux besoins d'Évangeline et ce sommeil-ci le ramenait à ses anciennes frayeurs.

Il avait rêvé du cadavre de Jeffrey, qui se balançait dans un horrible mouvement de torsion, suspendu par les écharpes

colorées qu'il avait tressées pour se pendre aux poutres apparentes de sa chambre mansardée. C'était Raef qui l'avait trouvé et il était resté longtemps à le regarder, muet de douleur. Il s'était pendu nu et son long corps pâle, à l'ossature délicate et aux muscles minces, lui avait cyniquement rappelé un poulet plumé suspendu à la fenêtre d'un restaurant oriental. Le corps tournait lentement tandis que Raef ne pouvait pas détacher ses yeux des marques de coups encore visibles sur ses vertèbres, traces de la colère paternelle.

Raef avait deviné sans peine ce qui avait dû se passer. Jeffrey avait de nouveau fait une fugue dans le quartier gay et son père était allé l'y chercher, l'avait ramené à la maison et lui avait flanqué une nouvelle raclée. « Pas question que tu salisses mon nom, sale petit pédé. Je vais faire de toi un homme, que tu le veuilles ou non. » C'était sûrement ainsi que ça s'était passé. Le visage de Jeffrey était noirci par la strangulation et Raef ne pouvait voir les marques de coups de poing qui avaient dû précéder la rossée à la ceinture.

« Pourquoi tu n'essaies pas de lui rendre les coups ? » lui avait demandé Raef, un jour. Et Jeffrey avait éclaté d'un rire amer en s'imaginant en train de résister à son costaud de père. « Alors, fais semblant de changer », lui avait proposé Raef, et Jeffrey avait pris un air encore plus incrédule. « Cesser d'être ce que je suis ? Mais alors, qu'est-ce qui me reste, Raef ? Je pourrais supporter la douleur plus facilement que ça. En fait, la seule vraie douleur, c'est quand on ne peut pas être ce qu'on est réellement. » Et il s'était ensuite lancé dans une longue démonstration philosophique pour dire que la douleur ne faisait pas obligatoirement souffrir, qu'on pouvait l'ignorer. Ouais, tu parles. Le père de Raef l'avait frappé un jour, un coup qui l'avait envoyé valser à l'autre bout de la pièce, rien que parce qu'il était allé voir Jeffrey. Si bien que Jeffrey avait appris à ne pas se faire prendre. Pourquoi ne pouvait-il pas apprendre à être hypocrite, putain ? Pourquoi fallait-il qu'il aille se tuer plutôt que de faire semblant d'être hétérosexuel ?

Raef l'hypocrite. Il était sorti sans se faire voir de la chambre mansardée, était reparti comme il était venu, par la porte de derrière, si bien que la mère de Jeffrey n'avait même jamais su

que Raef était venu et qu'il avait tout vu. Hypocrite, comme les parents de Jeffrey et comme les flics qui étaient finalement venus chercher le corps en ambulance tandis que Raef, caché dans l'impasse d'en face, n'en perdait pas une miette. Hypocrite comme les journaux, qui avaient seulement dit que Jeffrey s'était suicidé sans souffler mot des traces de ceinture et des bleus. Hypocrite comme Raef quand les gamins de l'école avaient bien rigolé du pédé qui avait fini par se suicider, et que Raef n'avait rien dit.

Ce bon vieil hypocrite de Raef, qui savait éviter les ennuis, ne se mouillait jamais pour quelqu'un d'autre. La honte l'entraîna dans un autre rêve. Il était en face de Tug, une espèce d'extraterrestre rose à grosse tête et grandes oreilles, qui lui disait : « Merde, je t'ai sauvé, tu me dois bien ça. Rends-moi Évangeline. » Et, dans son cauchemar, Raef avait tellement peur de mourir que ses jambes se transformaient en gélatine et qu'il tombait en suppliant Tug de bien vouloir reprendre Évangeline, et de faire tout ce qu'il voulait, du moment que Raef n'était pas obligé de mourir, du moment qu'il n'était pas obligé de souffrir.

Il se réveilla écœuré de dégoût à son propre égard. Il avait transpiré dans ses vêtements et ce foutu tissu synthétique lui collait au corps comme un emballage de sandwich. Il avait les doigts collés par le sang et les plaies qu'il s'était faites en tapant comme un malade sur les écrans et les manettes de commande. Tug avait sans nul doute trouvé ça hilarant.

Raef tenta de bouger mais n'y parvint pas. Il fut envahi de nausées douloureuses qui l'étourdissaient. Les lumières elles-mêmes semblaient s'atténuer. Un instant, il fut incapable de reprendre le dessus. Puis il se leva du fauteuil avec difficulté et traversa la cabine en chancelant. « Évangeline », marmonna-t-il, en regrettant de ne pas avoir un moyen simple de lui faire savoir qu'il avait reçu son signal. Passer au plan B. Il maudit faiblement le manque de communication entre la gondole et Évangeline. Il se disait qu'il y avait sûrement moyen d'y remédier, mais comment ? L'éclairage baissa encore et il sentit l'angoisse grandir. Celle d'Évangeline ou la sienne, il ne savait pas très bien. Il n'avait même plus d'émotions propres, à présent. Il réussit à atteindre la console. La poignée manuelle pour déclencher le

système d'alerte de l'équipage était impressionnante, mais il parvint à l'agripper et à la basculer vers le bas. Il déclencha trois fois les mugissements d'une sirène accompagnés de lumière clignotante, à trois secondes d'intervalle, puis ramena la poignée dans la position neutre. Évangeline lui avait dit qu'elle pourrait détecter cette alarme et comprendrait que c'était sa façon de lui dire qu'il avait perçu son signal. Apparemment, le code fonctionna, car les lumières cessèrent de clignoter.

Le succès de leur simple signal le réconforta. Il se redressa en s'appuyant sur la console et se surprit à sourire malgré la myriade de coupures et de bleus, dont ses bras étaient couverts.

« Je suppose que vous ne daignerez pas m'expliquer ce dont il s'agit. » C'était Tug, de son ton le plus dédaigneux.

Raef réussit à hausser les épaules. Il n'aurait pas cru que la haine pouvait être aussi glaciale. Il en était presque poli avec Tug. Il avait envie de lui jeter à la figure son impuissance à les mater. « Pourquoi pas ? Vous ne pouvez rien y faire, de toute façon. Évangeline vient de me signaler que nous descendons. Je ne peux pas entrer en contact avec la navette sans votre aide. Vous avez refusé. Si ça vous intéresse, vous avez réagi jusqu'à présent exactement comme Évangeline l'avait prédit. J'avais parié que vous céderiez, pour le bien de John et Connie. Mais non. Nous allons donc passer à notre plan de sauvetage alternatif.

— John et Connie sont morts, de toute façon.

— Qu'est-ce qui vous fait croire ça ? Je vous ai dit que nous avons posé la navette sans incident, sur le terrain le plus propice à l'atterrissage. La navette dispose de provisions d'urgence. Évangeline m'a dit que ce devait être un appareil de première qualité, équipé de toute la technologie la plus récente. » Raef retourna en chancelant vers le fauteuil de pilote. Bon sang, il avait mal partout. Il s'y hissa et commença à s'attacher. Ses plaies se remirent à saigner quand il boucla les sangles.

« C'est exact. Mais vous sous-estimez l'hostilité de votre planète natale et surestimez les capacités de John à l'affronter. Même s'ils avaient atterri sans dommage ni pour eux ni pour la navette, les dangers qui les menacent là-bas sont trop nombreux pour qu'ils puissent rester longtemps en vie. Quand vous y viviez, Raef, vous agissiez avec l'expérience acquise face à ces dangers et

vous disposiez de l'aide de vos congénères, sans parler d'une multitude de structures et d'innovations, et il était donc relativement facile de se procurer abri et nourriture. John et Connie sont comme des enfants perdus dans la forêt, et seuls. Il est peu probable qu'ils puissent survivre plus d'un jour ou deux.

— Il existe un moyen très simple de savoir qui a raison.

— C'est-à-dire ?

— Ouvrez-moi ce foutu canal de communication.

— Non. Ce que vous faites, vous et l'Anilvaisseau, constitue un délit de mutinerie. Je ne vous laisserai pas me contraindre à quoi que ce soit.

— L'Anilvaisseau. Encore une présomption stupide. Mais nous n'avons pas le temps de nous occuper de ça pour l'instant. Vous pouvez donc faire ce que vous voulez. Le plan alternatif nous donnera la réponse à la question de la survie de John et Connie.

— Avez-vous une objection quelconque à me dire en quoi consiste votre plan alternatif ?

— Je vous l'ai déjà dit. Nous y allons. Évangeline a réfléchi à la question et elle pense qu'elle peut le faire. Selon elle, les jeunes Aniles passent une partie de leurs premières années sur une planète. C'est pour cette raison que votre race a réussi à les infecter et à les parasiter. Elle croit donc…

— Nous n'"infectons" pas les Aniles ! C'est une relation mutuelle qui dure depuis des millénaires, nous les nourrissons et elles nous rendent service. Je trouve le terme "infecter" insultant.

— Ouais, eh bien, Évangeline trouve cette relation insultante, depuis qu'elle a compris qu'il en existe d'autres. Nous sommes là en présence d'une intelligence supérieure, Tug, qui attend depuis des siècles de recevoir assez de contribution pour s'épanouir.

— Votre interférence ne lui apportera que du chagrin. De même que sa manière de se mêler de vos affaires ne fera que vous détruire.

— Alors vous l'avez remarqué, hein ? Je ne suis plus le même Raef. C'est drôle comme d'avoir un ami avec qui partager vos pensées peut vous aider à prendre du recul. En dehors de ma mère, c'est seulement la deuxième véritable amie que j'ai eue de

toute ma vie. En dehors de ma mère… » Raef se mit soudain à rire. « Je ne suis même pas sûr de pouvoir dire ça.

— Nous allons tous mourir, annonça Tug avec certitude. Vous devriez vous en rendre compte. Évangeline ne sera pas capable de se poser sur la surface de la Terre. Et même si elle y parvient, les toxines la tueront. Réfléchissez, Raef. Si les Aniles étaient capables d'atterrir sur les planètes, ne croyez-vous pas qu'on s'en serait servi pour l'évacuation ?

— Peut-être », dit Raef à contrecœur. Il se gratta une phalange, puis se força à arrêter avant de recommencer à saigner. « Peut-être pas. Peut-être que les Arthroplanes sont capables de tout pour empêcher les Humains de voir les Aniles comme des créatures fonctionnelles et intelligentes. De les garder en orbite, de les séquestrer, muettes, inconscientes, pour que personne ne puisse intervenir dans votre petit commerce d'esclaves. Peut-être qu'aucun Humain n'imaginera jamais qu'il pourrait s'associer en partenariat avec une Anile aussi bien qu'un Arthroplane, et peut-être mieux.

— Ce que vous dites est absurde…

— Absurde ? Regardez les choses en face, Tug. Vous n'êtes plus dans le coup et je le suis. Mais peut-être pas d'une manière qui vous est compréhensible… Cette Anile est assez intelligente pour ne pas avoir besoin de partenaire du tout. Bon Dieu, elles le sont peut-être toutes. Vous savez combien de temps il m'a fallu pour lui apprendre à lire ? Une demi-heure. Et je n'aurais pas mis aussi longtemps si je n'avais pas commencé par lui apprendre l'alphabet. En fait, il a suffi que je la laisse puiser dans mes souvenirs de mes deux premières années d'école primaire. Et elle avait compris. Et vous savez quoi ? Moi aussi, j'avais compris. Quel que soit le problème d'apprentissage que j'avais, Évangeline n'a pas eu le même. Elle a parfaitement saisi ce que disaient mes professeurs, et, du coup, moi aussi. Qu'est-ce que vous en dites, Tug ? Je ne suis pas le cancre de la classe.

— N'en soyez pas si sûr, Raef.

— Que vous êtes mesquin ! Tug… écoutez, vous ne faites que vous rendre les choses plus difficiles. Vous feriez mieux d'être réaliste. Plus tôt vous vous rendrez compte que plus personne n'a

besoin de vous et plus tôt vous verrez que vous feriez mieux de devenir… »

Le frémissement qui ébranla la gondole paralysa Raef pendant une seconde. « Qu'est-ce qui se passe, Bon Dieu ? cria-t-il involontairement.

— C'est Évangeline qui entre dans l'atmosphère à la mauvaise altitude, j'imagine. Voilà encore une chose que vous surestimez, Raef, la capacité d'Évangeline à fonctionner sans l'aide d'une intelligence supérieure. Pénétrer dans une atmosphère comme celle de la Terre, avec une gondole en remorque, exige un grand nombre de décisions à prendre en une fraction de seconde. Évangeline n'a jamais eu à prendre de telles décisions toute seule. Oh, et voici une autre idée amusante, Raef. Même si Évangeline réussit à se sortir de tout ça, qu'en sera-t-il de la gondole ? Si jamais elle arrive à atterrir, mais que la gondole ne tient pas le coup ? Théoriquement, elle a été conçue pour pouvoir être posée sans dommage sur la surface d'une planète. Je crois que vos ingénieurs la voyaient comme une sorte d'arche. Mais c'était il y a combien d'années ? Faites-vous réellement confiance à une technologie aussi ancienne ? »

La mine de Raef se fit patibulaire. « Alors, sauvez-nous, Tug. Tout ce que vous avez à faire, c'est d'ouvrir les canaux de communication avec John et Connie. »

Les frémissements s'étaient transformés en secousses frénétiques. Une nausée menaçait de remonter du fond de sa gorge. Ne pas faire attention. « Tug. » Il retrouva soudain la voix. « Si vous ne voulez pas me laisser parler à John et Connie, laissez-moi au moins parler à Évangeline. Il doit y avoir une manière d'y arriver. » Les secousses se muèrent en une vibration cacophonique qui diminua graduellement avant de s'éteindre. Que diable se passait-il ? « Je vous en prie.

— Non. »

Raef s'allongea dans le fauteuil, ferma les yeux et se laissa porter par les événements.

C'était donc ça, la solitude. Ce n'était pas de savoir la nommer qui la rendait plus facile, ni moins effrayante. Elle sentait que Tug était encore là, encore branché sur elle. Elle pouvait lui

parler si elle le voulait, pouvait rompre cet isolement. Mais elle savait qu'elle ne le ferait pas. Ce sentiment glacé, Raef l'aurait appelé de la colère, et il trouvait ça brûlant, lui. Elle ne s'y trompait pas. La colère était vide et infinie, comme les nombreuses fois où Tug l'avait laissée seule quand elle mourait d'envie d'une compagnie. Peut-être l'avait-il laissée seule et triste si souvent pour que les quelques rares misérables bribes d'attention qu'il lui accordait paraissent plus importantes. Des bribes rares et misérables. Elle avait emprunté cette expression quelque part, probablement d'un des livres que Raef avait lu. Il lui avait laissé prendre tout ce qu'elle voulait dans son cerveau, tant il était généreux, Raef. Et il lui avait dit qu'il existait des milliers d'autres livres, qu'il n'avait jamais été capable de lire, mais qu'il saurait maintenant, et il lui avait promis de se débrouiller d'une manière ou d'une autre pour les lui procurer. Raef. C'était dur d'être séparé de lui. Mais c'était nécessaire. Ils avaient une mission, et c'était important pour lui. Elle le ferait.

Si elle pouvait.

Non, elle le ferait, c'est tout. Exactement comme les héros, comme Le Justicier solitaire et Tonto. Il fallait le faire, donc elle le pourrait.

Elle était bien plus jeune la dernière fois. Bien plus petite et plus agile, et l'atmosphère sur la planète des Arthroplanes était bien moins épaisse. Elle fit des essais avec ses nageoires et ses voiles, les collant contre elle pour rendre son corps plus aérodynamique, ouvrant avec prudence un volet pour la dispersion de chaleur, un pour la stabilité, un autre pour… Non, ça n'était pas le bon, le refermer en vitesse, contrôler, contrôler, trouver l'équilibre entre chaleur, vitesse et contrôle.

Elle sentit les vibrations qui recommençaient, les violentes secousses qui menaçaient d'arracher la gondole et, alors que longtemps cet appendice l'avait agacée et encombrée, il était désormais pour elle le trésor le plus précieux de l'univers.

[Raef, mon ami.] Elle s'exprimait à haute voix, formulait les mots de sa voix d'Anile, tout en sachant qu'il ne pouvait pas répondre. Mais cela la réconfortait quand même. *Raef, mon ami.* Et elle retrouva son équilibre, se glissa sans heurts dans l'atmosphère, sans oublier même de mettre en marche l'échange

de gaz qui neutraliserait son poids. C'était extrêmement difficile dans cette atmosphère épaisse, mais possible. [Raef, mon ami], clamait-elle à l'univers entier.

[/////]

[Raef ?] interrogea-t-elle, sachant que ce ne pouvait être lui. À moins qu'il n'ait trouvé un moyen de se brancher sur des canaux qu'elle ne connaissait pas, et lui envoyait sa voix de loin. [/////] Non, ce n'était pas sa voix qui l'appelait, même si elle semblait [/////] curieusement familière, bien que dénuée de mots.

[/////] Toujours le même appel, insistant. Un instant, elle en perdit sa concentration, et les secousses frénétiques recommencèrent sous la prise des vents. Mais elle se stabilisa, surprise par la facilité avec laquelle elle pouvait le faire, et toute seule. Sans Tug, ni même Raef, elle était capable de se débrouiller. C'était presque comme quand elle était Tonto et qu'elle avait sauvé Mabel. Non, c'était même exactement pareil. Elle se comportait en héros, et elle n'avait besoin de l'aide de personne.

[J'y arrive toute seule, Tug !]

Elle lui lança ce commentaire avec désinvolture, mais refusa de recevoir sa réponse, s'il en fit une. Elle n'était pas encore assez courageuse pour affronter son mépris. Cela viendrait un jour. Mais pas tout de suite.

16

« Il va faire chaud aujourd'hui.
— Je sais. Pire qu'hier.
— Vous ne rentrez pas, alors ?
— Dans un moment.
— D'accord. »

John lui lança un rapide regard avant de grimper dans la navette par l'échelle. Elle avait mis ce matin le dernier ensemble tunique et pantalon qui restait. Déjà, le pantalon était déchiré aux deux genoux. Ses cheveux bruns et très bouclés lui auréolaient la tête et faisaient paraître son cou plus long. Elle avait été moins exposée que lui aux rayons du soleil, mais elle était déjà beaucoup plus brune et ses yeux sombres avaient davantage d'éclat dans son visage bronzé. Les épaules voûtées et la tête baissée, elle ressemblait à un ancien portrait de Robinson. John hocha lentement la tête. Accroupie dans cette position, elle observait le lézard depuis une bonne heure, sans paraître s'en lasser. Son visage avait une expression solennelle, comme si elle réfléchissait à un problème d'une importance capitale.

L'autre jour, sur la plage, elle s'était ouverte à lui. Pendant tout le chemin du retour, en tirant leurs combinaisons derrière eux, ils avaient parlé. Comparant leur enfance, se montrant mutuellement des plantes étranges, des signes de vie animale. Elle avait même dormi à ses côtés, dans le creux de son bras. Mais, au matin, elle s'était à nouveau repliée sur elle-même. Il se sentait seul, sans avoir vraiment l'impression qu'elle le rejetait, plutôt qu'elle explorait une région intérieure qu'elle n'était pas encore capable de partager avec quelqu'un d'autre. Elle irradiait comme une aura d'attente. De quoi ? Il ne le savait pas. Ce qu'il

savait avec certitude, c'est qu'à chaque jour qui passait, elle semblait appartenir davantage au monde. Il avait presque peur qu'elle finisse par s'y fondre totalement, en le laissant seul.

Elle changeait rapidement. Ses cheveux poussaient et sa peau brunissait. Elle avait perdu du poids à cause de leur alimentation réduite, et elle était plus musclée en raison de l'effort que lui imposait la gravité constante. Il se disait qu'il se transformait, lui aussi, et que, privés des inhibiteurs de croissance constamment présents dans la nourriture, l'eau et l'air, lorsqu'ils étaient à l'intérieur de la gondole d'Évangeline, ils allaient désormais grandir et vieillir à un rythme qu'ils n'avaient pas connu depuis des décennies. Il savait que, de son côté, il changeait beaucoup plus rapidement qu'à bord du vaisseau. Et elle ? Il le soupçonnait, mais sans en être certain. Et cependant, c'était un autre changement qu'il percevait chez elle. Qui n'était pas physique, en tout cas, pas uniquement. Comme une sorte de mysticisme qui l'isolait beaucoup plus que n'importe quelle distance concrète.

Il se surprit à l'observer, non pas comme il l'avait fait pour la Connie d'avant, mais comme une créature de ce monde-ci. Sa peau brune contre la terre ocre, la courbe de son dos comme un écho de la forme du lézard, la ligne de son cou semblable au col arqué d'un oiseau de mer, l'obscurité voilée de ses yeux quand elle vit qu'il la regardait. Il se disait parfois qu'elle allait disparaître dans le décor de cette planète, se fondre sans bouger dans le sol et la végétation. Il lui avait dit qu'elle avait dans ce monde une place légitime. À présent, il craignait de l'y perdre.

Hier, c'était elle qui avait repéré les animaux qui broutaient. John était dans la navette, en train de somnoler comme il le faisait pendant la partie la plus chaude de la journée. Mais, ces temps derniers, Connie s'était mise à préférer l'extérieur. Même lorsque pour lui la chaleur paraissait intolérable, elle étendait une couverture sur le sol et s'allongeait à l'ombre de la navette. « Que faites-vous ? » lui avait-il demandé. Et elle avait répondu : « J'écoute. Je respire. J'existe. » Il était donc à l'intérieur quand il l'avait entendue crier, et il avait failli se rompre le cou en se précipitant pour voir ce qui se passait. Connie était debout en plein soleil, une main levée, le doigt pointé. Tout ce que John

avait pu voir, c'était une quantité d'animaux qui s'enfuyaient. Au loin, leurs pattes faisaient un bruit de tonnerre et leur queue semblait changer de couleur en courant, en passant alternativement du noir à la lumière. Il ferma les yeux une seconde, essaya de les revoir. Ils étaient gros, bien que leur taille soit difficile à estimer précisément à cause de la distance. Ils lui arrivaient au moins à la taille, se disait-il, et il y en avait beaucoup, tout un troupeau, sept, neuf peut-être même douze. La vue de cette quantité d'animaux vivants, en mouvement, l'avait laissé sans voix.

Il avait ensuite échangé un long regard avec Connie, sans rien dire. Puis elle était retournée s'étendre à l'ombre de la navette, aussi immobile qu'un lézard, et il était remonté s'asseoir dans le fauteuil de pilote pour regarder les écrans. Connie ne les regardait plus. Elle semblait ne plus attacher aucune importance aux moniteurs ni à la navette. L'autre jour, sur la plage, elle avait dit qu'elle préférait mourir plutôt que de retourner dans un endroit où on vous obligeait à devenir ce que vous n'étiez pas, et il avait acquiescé. Il se demandait maintenant ce que chacun d'eux avait voulu dire.

Il passa de la lumière éclatante de l'extérieur à la fraîcheur à demi obscure de la navette. Il referma manuellement la porte (qui avait cessé de fonctionner ce matin même) et resta un instant, les yeux fermés. Quand il les rouvrit, la pénombre lui parut paisible et reposante. Il traversa d'un pas assuré le plancher cannelé, frais à ses pieds nus, s'installa dans le fauteuil et fixa les écrans.

Ils étaient tous devenus fous. L'un d'eux affichait un flot ininterrompu de chiffres qui changeaient constamment. Un autre déversait une cascade de figures géométriques. Les autres n'étaient qu'une fluctuation aveugle de lumière verdâtre. L'un d'eux, remarqua-t-il, était noir et fixe. Sous ses yeux, un autre s'éteignit. Quelque bactérie terrienne, une moisissure ou un champignon quelconque devait s'en donner à cœur joie avec les composantes biologiques de la navette. Il se demanda comment se faisait l'interaction entre les formes de vie de Castor et Pollux et celles-ci. Est-ce qu'elles se détruisaient simplement les unes les autres, et si c'était le cas, lesquelles allaient gagner ? À moins

que les organismes biologiques ne parviennent à muter ou à trouver une niche sur Terre ? En un moment d'inquiétude, il s'était demandé si les formes de vie étrangères venant de Castor et Pollux n'allaient pas plutôt se répandre et attaquer la terre, transformant la plaine en un désert stérile. Il aurait voulu discuter de cette hypothèse morbide, mais pas avec Connie. Plutôt avec Tug. C'était le genre de possibilités que Tug aurait adoré explorer jusque dans leurs plus ultimes répercussions.

Il se pencha en avant et manipula sans but précis quelques réglages de la console. Rien ne se passa. Il émit un profond soupir, puis essaya la radio. Autant qu'il pût en juger, elle fonctionnait encore. En tout cas, il y avait une légère variation de tonalité quand il brancha le micro, pas aussi forte qu'avant, loin de là, mais toujours notable. Elle marchait donc peut-être. L'ordinateur avait cessé de répondre aux commandes depuis plusieurs jours, si bien qu'il n'avait pas de moyen de le tester. Il n'avait sans doute pas vraiment envie de savoir quand il avait cessé de fonctionner, ni quand la balise de détresse s'était arrêtée d'émettre. Il prononça les phrases rituelles. « Ici navette Arcadia, pour Anilvaisseau Évangeline. Navette Arcadia appelle Anilvaisseau Évangeline. » Puis il écouta le profond silence pendant un instant avant de couper le micro.

Quelque chose s'était mal passé, il en était sûr, non seulement pour la navette mais à bord de l'Évangeline. Si tout allait bien pour Tug, il aurait trouvé un moyen de les localiser et de les contacter, depuis tout ce temps. D'accord, Tug avait ses moments de mesquinerie obtuse, mais John ne pouvait croire qu'il pousse le silence jusqu'à cette extrémité. Il était donc arrivé quelque chose à son vaisseau, et il ne le saurait jamais. D'ici qu'on se rende compte de leur disparition, une vie, non, plusieurs vies se seraient écoulées. D'ici que quelqu'un envisage seulement de lancer des recherches à la surface de la Terre, la navette serait réduite par la biodégradation à une tache verte sur le sol rocheux de la plaine. Non que John s'imagine que des recherches seraient lancées, de toute façon. Le sort de l'Anilvaisseau Évangeline deviendrait une autre des énigmes mineures de l'espace, comme la station Epsilon, un sujet de conversation pour occuper les

Cosmonautes pendant les escales ou lorsqu'ils se retrouveraient dans leur cabine pendant les périodes d'éveil.

Période d'éveil. Transommeil. John aurait voulu retrouver la réalité de ces notions. Il ne se rappelait pas être resté éveillé si longtemps. Quinze jours, croyait-il. Dix-sept, disait Connie. Il n'était d'ailleurs pas spécialement inquiet de ne pas le savoir exactement. Tout cela était remplacé par la répétition de brèves périodes de repos suivies de reprise de conscience. Il avait l'impression que les problèmes s'entassaient sur sa tête, empilés les uns sur les autres, au point qu'il ne pouvait plus les envisager rationnellement l'un après l'autre, ni même les voir comme les morceaux d'un même puzzle. Au contraire, ses angoisses lui sautaient dessus, non seulement à chaque fois qu'il s'asseyait, mais aussi quand il essayait de dormir. Son sommeil naturel était peuplé de rêves qui le torturaient jusqu'à son réveil, puis les mêmes soucis qui avaient provoqué ses cauchemars l'assaillaient à nouveau sans merci, l'empêchant de retrouver ne serait-ce que le repos peu profond du sommeil naturel. S'il avait été sur le vaisseau, il se serait faufilé dans une matrice en demandant une période maximale de transommeil. Peut-être qu'en en sortant, il se serait senti reposé, peut-être que ses muscles ne seraient plus douloureux de fatigue et de tension. Mais non, avant de rentrer dans la matrice, il commanderait une triple ration de nourriture et mangerait tout…

Non. Ne pas penser à ça. Connie et lui avaient partagé la dernière ration hier. Ils se contentaient d'une demi-ration depuis trois jours. Il avait commencé à lui suggérer de morceler chacune en ne prenant qu'un bâtonnet à la fois, pour les faire durer plus longtemps, puis avait abandonné cette idée. Pourquoi prolonger l'inévitable ? Ils allaient tous deux mourir de faim et le savaient sans avoir besoin d'en parler. En outre, ils soupçonnaient que les taches noirâtres qui étoilaient les emballages des rations indiquaient une corruption de la nourriture.

John avait fait tout ce qu'il pouvait pour trouver une alternative. Il avait, sans rien dire, goûté plusieurs espèces de plantes aux alentours de la navette. Mais si certaines étaient comestibles, il ne les avait pas repérées. Une seule lui avait vraiment donné envie de vomir. Une autre avait un goût si

piquant qu'elle en était immangeable. Les autres étaient sèches et insipides ou presque. Il n'avait pas vomi les quelques feuilles qu'il avait mâchées et avalées, mais n'en avait pas non plus obtenu une sensation de satiété. Il n'était d'ailleurs pas sûr qu'il l'aurait reconnue. Tout ce qu'il pouvait dire, c'est qu'aucune n'était suffisamment toxique pour être immédiatement mortelle. Il n'avait pas la moindre idée de ce qu'il pourrait faire d'autre. La Terre avait peut-être engendré l'Humanité, et été jadis couverte de végétation comestible, mais ce n'était apparemment plus le cas. Sur les dix-neuf plantes qu'il avait goûtées, il lui semblait qu'il aurait dû s'en trouver une que son corps puisse reconnaître comme mangeable. Intellectuellement, il savait qu'il devrait explorer la possibilité d'être Carnivore, mais il se disait qu'il avait de grandes chances de mourir de faim avant de trouver le courage d'en arriver là. En outre, même s'il voulait tuer un animal pour le manger, il ne saurait pas par lequel commencer. Par un lézard, sans doute. Parmi ceux qu'ils avaient vus, c'était le seul animal qui restait assez longtemps immobile pour qu'il puisse l'attraper.

Non, en réalité, il se disait qu'il resterait assis à regarder les écrans s'éteindre l'un après l'autre, et que Connie resterait allongée sur sa couverture sous la navette à contempler il ne savait quoi, jusqu'à la mort. Il n'avait jamais connu la faim, sauf comme une vague sensation qui lui indiquait qu'il devait avoir laissé passer l'heure de son repas. En quittant la Terre, la race humaine avait oublié ce qu'était mourir de faim. L'absence de ce problème sur Castor, Pollux et les stations était souvent citée comme preuve que l'équation soigneusement équilibrée de l'écologie humaine fonctionnait. Mourir de faim n'était plus qu'un souvenir désagréable. Curieux que les premiers à revenir sur Terre le retrouve si aisément. Est-ce que la faim devenait une sensation plus aiguë et douloureuse, ou simplement un affaiblissement ? Il se demandait combien de temps il fallait pour mourir de faim et comment cette épreuve affecterait Connie.

Connie. Elle dormait désormais à ses côtés la nuit, depuis le jour où elle était entrée dans l'océan et qu'il l'en avait tirée. Ils partageaient la cabine de pilotage, spacieuse pour une personne, mais qui n'avait pas été conçue pour deux. Ils ne s'en souciaient

pas. Toutes les nuits, elle s'allongeait contre son dos et l'entourait de ses bras en s'accrochant à lui jusqu'à ce que l'aube les libère tous deux des rêves agités du sommeil naturel. Toutes les nuits, il avait envie de se retourner vers elle, mais ne trouvait pas le moyen de le faire. Ce ne serait que pour de mauvaises raisons, se disait-il. Comme les singes-crampons que lui avait décrit Deckenson, il y avait des mois ou des décennies sur Delta. Accrochés l'un à l'autre, non par affection, mais par peur de tout le reste.

Curieux. Il se sentait plus proche d'elle que de tout autre être humain, mais ils parlaient très peu maintenant, et passaient la plus grande partie de la journée séparés. Elle avait ses moments de calme et ses pensées à elle, mais il savait aussi qu'il se tenait également à distance. Sans doute en partie par culpabilité. Elle dépendait de lui et il ne pouvait lui offrir aucun espoir. Pire, il l'avait entraînée dans cette situation dangereuse, certain qu'il pourrait la sauver, et il lui faudrait au contraire la regarder mourir. Elle était plus petite et plus jeune et il ne doutait pas qu'elle mourrait avant lui. Chaque fois qu'il la regardait, c'était comme s'il apercevait son crâne sous le masque de chair de son visage. Il était plus facile de ne rien dire de ce qu'il ressentait et de la laisser à ses pensées que d'affronter cette réalité.

Chaque matin, ils allaient ensemble chercher de l'eau, nécessité quotidienne depuis que le recycleur avait rendu l'âme. Le ruisseau semblait attirer les créatures vivantes. John ne savait pas s'ils devenaient moins craintifs depuis leurs visites régulières ou s'il avait simplement appris à mieux les voir. Cette dernière explication était sans doute la bonne. Il y en avait tant. Tout mouvement brusque faisait encore s'envoler les plus gros et se terrer les plus petits dans le silence. Hier, il y avait des oiseaux qui flottaient sur le bord de l'eau, à l'endroit où le courant était plus lent, dans les hautes plantes à tige craquante. John s'était avancé en pataugeant pour remplir les containers d'eau plus propre et plus fraîche dans le courant, et les oiseaux avaient levé leurs ailes vers lui en poussant des cris rauques. Sur le chemin du retour, Connie avait dit brusquement, sans préambule : « Ils nous ressemblent beaucoup, vous savez. Plus que les Rabby de Delta. Ils ont des jambes, des yeux, des bouches, ils boivent de

l'eau, respirent cette atmosphère. Ils ont levé leurs ailes vers vous, presque comme un Humain tendrait les bras. C'est drôle de penser que nous sommes si semblables, et pourtant la première fois que j'ai vu un oiseau, il m'a paru complètement étranger. »

Il avait essayé de trouver une réponse, mais s'était finalement contenté de hocher la tête en continuant à marcher. Et plus tard, quand il était sorti de la navette dans la chaleur de l'après-midi et qu'il avait vu sa couverture vide, il n'avait pas eu besoin de se demander où elle était. Là-bas, pour observer les oiseaux, heureuse de son appartenance à ce monde.

Il était assis dans la pénombre devant les écrans, et rêvait qu'on venait le sauver de ce monde naguère idéalisé. Un monde qui, il commençait à s'en rendre compte, allait finir par les dévorer tous deux. Non par cruauté, mais simplement parce que, en dépit des déclarations d'appartenance de John, ils ne savaient pas comment faire pour redevenir partie de ce tout.

« Vous aviez raison, Tug », dit-il à haute voix, en imaginant le ravissement insupportable de l'Arthroplane à entendre cette concession. Enfin, cela ne pouvait faire ni bien ni mal désormais de reconnaître que l'extraterrestre avait une bien meilleure appréhension de ce monde que n'en avait jamais eu John. La beauté qu'il avait trouvée n'était pas celle qu'il l'attendait. Elle portait des dents, des griffes, des arêtes tranchantes et des taches de moisissure. Mais c'était bien la beauté quand même. Comme celle de Connie le jour où il l'avait ramenée à terre, couverte de sable, écorchée vive. Naissance salée et mouillée, entre ses mains, de quelqu'un qui voyait soudain sa valeur d'être humain. Il rit. Un an plus tôt, il aurait découpé cette idée en morceaux de phrases et l'aurait appelée poésie. Aujourd'hui, il se rendait compte qu'il comprenait aussi peu la poésie qu'il avait compris la beauté. « Là encore, vous aviez raison, Tug », dit-il à haute voix.

L'inconfort de Tug ne cessait de croître, lui prouvant qu'il était possible d'être encore plus malade et plus malheureux qu'il ne l'avait imaginé. Et il continuait avec entêtement à rester arrimé aux tendons d'Évangeline, sans vouloir lâcher leur branchement ganglionnaire. Il aurait aimé avoir la certitude qu'il réussissait à lui cacher à quel point il était angoissé, mais il ne

pouvait même plus le dire. Relâcher son ganglion, être celui qui rompait le contact, c'était admettre qu'il n'avait plus aucun contrôle sur elle. Il restait donc attaché à elle, et son malaise devenait de plus en plus aigu à mesure qu'elle ajustait son corps à la pression de l'atmosphère de la Terre. C'était ce que l'on appelait le mal des planètes, et il n'avait pas prévu d'en souffrir avant le jour de son retour au bercail, à la fin de son enkystement, quand, dans l'honneur et la gloire, les meilleurs médecins l'aideraient à franchir l'épreuve de l'adaptation. Pour ce retour programmé à la gravité, son corps serait protégé par une nouvelle carapace et Évangeline aurait eu comme consigne de faire une entrée en douceur. Cet inconfort en aurait valu la peine s'il émergeait du corps d'Évangeline sous sa forme adulte, ne laissant derrière lui qu'une chrysalide vide et une carapace destinée à accueillir l'Arthroplane suivant, si on le recevait triomphalement et que ses segments étaient fertilisés et autorisés à mûrir avec la connaissance qu'il leur transmettait. Au lieu de quoi, il était malade, il souffrait, et il était seul à l'intérieur d'une Anile rebelle, à tenter de forcer son métabolisme plus lent à s'adapter aussi rapidement que le sien, tout en se rapprochant d'une planète sauvage et toxique.

Il attendait de mourir. Si son inconfort s'aggravait encore, il pourrait même se mettre à espérer la mort. Il s'efforça de repousser cette idée, se répétant qu'il avait encore une chance de survivre. Si seulement il avait été prévenu de leur projet, il aurait pu modifier son régime et secréter un exosquelette qui aurait donné forme et soutien à son corps mou pour affronter une fois encore les rigueurs de la gravité. Il était bien trop tard, ne serait-ce que pour essayer. La gravité de la Terre était supérieure de près d'un tiers à celle de sa planète natale. Cela signifiait-il que son corps serait écrasé ? Il l'ignorait.

Il était vaguement conscient des actions d'Évangeline, non parce qu'elle communiquait librement avec lui, mais parce qu'elle était soit trop occupée pour lui cacher ses pensées, soit qu'elle ne se souciait plus qu'il l'entende ou non. Il était impressionné malgré lui par l'habileté qu'elle avait déployée jusque-là. C'était loin d'être parfait, mais elle était quand même capable de tirer parti de ses souvenirs de jeunesse de ce genre

d'entrée et de sortie de planète et de les adapter remarquablement aux conditions différentes de cette atmosphère et de cette planète-ci. Tout en attendant encore qu'elle fasse une erreur grave, il était forcé d'admirer la rapidité avec laquelle elle tenait compte de ses erreurs mineures, se corrigeait constamment et s'améliorait à chaque seconde.

Il perçut un autre changement de pression angoissant. Sa conscience faiblit, mais il s'accrocha. Toutes les vessies gazeuses de son corps lui faisaient mal, mais il les força à se remettre à niveau une fois encore. Il se demandait ce qui se passait dans la gondole. Tout autre vaisseau aurait déjà explosé. Mais John s'était montré tellement maniaque pour le contrôle d'entretien et de sécurité, que la foutue machine allait probablement tenir le coup. La première fois qu'il était monté à bord comme capitaine, il avait inspecté la gondole de la poupe à la proue en insistant pour que chaque élément du matériel, chaque vérification soit à la hauteur de ses exigences.

Rien de tout cela n'avait plus d'importance. Ils étaient déjà morts et Raef ne tarderait pas à…

[Nous n'allons pas mourir.]

Impossible de s'y méprendre, c'est à lui qu'elle s'adressait. Ce dont il était moins sûr, c'était si sa voix était teintée de pitié ou de sarcasme. Comme il n'avait jamais entendu ni l'un ni l'autre de sa part, et ne l'en aurait jamais crue capable, c'était difficile à discerner. Et encore plus difficile de savoir s'il devait lui répondre, et de quelle manière. Il rassembla ses forces. Finalement, d'une voix neutre, il demanda : « Tu en es sûre ? »

[Oh, raisonnablement.]

De la condescendance, voilà ce que c'était. D'une Anile envers un Arthroplane. Pendant une seconde, il éprouva la fureur qui l'aurait auparavant amené à la piquer pour la punir d'un tel affront. Mais il fut submergé par le malaise au moment où elle ajustait encore une fois sa pression intérieure. Il sentit que quelque chose en lui cédait. Il attendit la douleur et, comme rien ne se manifestait, il en fut en quelque sorte encore plus terrorisé. En ce moment précis, s'il lui était resté quelque chose dans son arsenal chimique, il l'aurait encore frappée. Mais il ne pouvait que s'efforcer de lui dissimuler son malaise et sa peur.

[Pourquoi nous avoir traités si différemment ?]

À cette minute, la conversation était bien la dernière chose dont il avait envie. Il lui fallait un maximum d'énergie pour cacher sa souffrance. Mais s'il ne répondait pas, elle y verrait peut-être une faiblesse, surtout que son attitude montrait qu'elle l'avait déjà deviné. Chaque mot serait un effort. Il tenta de prendre un ton détaché, blasé et dit : « Ta question n'est pas claire. Quel est le "nous" auquel tu fais allusion ? »

Elle ne sembla pas décontenancée le moins du monde. Il sentit son corps vibrer au moment où elle faisait sans doute quelque réglage puis : [Raef et moi], précisa-t-elle comme s'il n'y avait pas eu d'interruption. [Vous avez toujours traité Raef et moi de manière très différente].

« Vous êtes différents, Raef et toi. Il paraît donc évident que je vous traite différemment. »

[Et pourtant nous sommes de bien des façons plus semblables que différents.]

« Et comment cela ? » C'était dur de ne pas trahir l'effort qu'il faisait. Tug fut obligé de changer sa prise sur le tendon pour soulager une crampe.

[Nous sommes tous les deux d'une espèce distincte de la vôtre, tous deux plus jeunes et moins instruits. On peut facilement le prouver. Et j'ajouterais que nous sommes tous deux curieux, rêveurs et désireux d'être des héros…]

« Raef est Humain, et tu es une Anile », se hâta-t-il de répliquer, plus pour la faire taire que pour lui répondre. Sa nouvelle manière de parler le mettait presque aussi mal à l'aise mentalement que les modifications de pressions l'affectaient physiquement. Elle raisonnait, enchaînait plusieurs idées sans aucune supervision. En outre, elle le faisait en même temps qu'elle effectuait des manœuvres physiquement complexes. Ce n'était pas normal, totalement hors du domaine de capacité des Aniles tel qu'on le lui avait enseigné.

[Et un Humain et une Anile sont si différents qu'ils ne peuvent pas être traités de la même manière ?]

« Pour simplifier, c'est exact. »

Elle garda le silence un bon moment, mais il ne savait pas si c'est parce qu'elle réfléchissait ou parce qu'elle avait besoin de

faire rapidement de nouveaux réglages de pression. Il souffrait sans rien dire, incapable de se soulager en aucune façon. Au bout d'un moment, la tension sembla diminuer. Elle reprit la parole.

[Il me semble que vous nous traitez différemment non pas parce que nous sommes différents, mais seulement parce que vos traitements différents nous obligent à rester différents.]

Il lui fallut un instant pour déchiffrer sa pensée.

[Pour dire les choses plus simplement, Raef et moi ne sommes pas réellement si différents. Mais, comme vous nous avez toujours traités différemment…]

« Je n'ai pas besoin que vous me disiez les choses simplement pour que je les comprenne ! » Tug était hors de lui.

[Moi non plus. Je n'en ai jamais eu besoin.] Sa froideur était presque naturelle.

Il ne pouvait pas laisser passer ça, s'il voulait reprendre son ascendant sur elle. « Peut-être pas, maintenant. Je reconnais que ta pensée semble plus… sophistiquée. » Il dut s'interrompre pour rassembler ses forces. « Réfléchis à ceci, Évangeline. Ces nouvelles idées merveilleuses que t'a données Raef… te rendront malheureuse. Il a fait de toi un phénomène. Oh, bien sûr, tu vas avoir Raef pendant quelque temps – une très courte période selon ma mesure du temps et la tienne. » Tug s'arrêta pour reprendre des forces. Il souffrait. « Et puis il ne sera plus là. Et tu seras seule, pour l'éternité. Ou bien tu reviendras à ce que tu étais, si tu le peux. Et tu auras besoin de mon aide. Et si je ne te la donne pas ? Que feras-tu ? » Après sa question, il se tut, content de pouvoir se reposer. Il était sûr qu'il était en train de mourir. Quelque chose s'effondrait en lui. Était-il possible d'avoir aussi mal, sans que la mort en résulte ?

[Pour quelle espèce d'idiote me prenez-vous ?]

Son ton était furieux. Tug se raidit, attendant une autre série de changements de pression, mais il n'y en eut aucun. À l'évidence, elle n'était pas encore capable d'une telle méchanceté. Il tenta de prendre un ton raisonnable. C'était si dur de penser clairement, de l'empêcher de percevoir sa souffrance.

« Je ne te prends pas pour une idiote. Je te crois naïve, c'est tout. Regarde ce que tu vas devenir, Évangeline : une paria. Quand Raef ne sera plus là, qui te distraira ? Qui te protégera de

la solitude ? Comment retrouveras-tu tes congénères, si je ne suis pas là pour te guider ? Leurs maîtres forceront les autres Aniles à se retourner contre toi. Tu seras mise en pièces, ou exclue. Tu finiras tristement, dans la solitude. »

Elle se taisait. Écoutait-elle ? Peut-être. À moins qu'elle ne soit simplement en train de se concentrer sur la manœuvre. Parfois, il lui semblait qu'elle s'arrêtait et écoutait, mais quelqu'un d'autre que lui. Il chassa cette idée et refusa de l'interroger à ce sujet. Cette façon détachée de converser ne la rendait que plus dangereuse, l'éloignait encore plus de ce qu'elle devait être. Il ajouta donc : « Évangeline. Ce ne sera pas obligatoirement comme ça. Je peux t'aider. Nous pouvons encore trouver une manière de sauver la situation, de remettre les choses en ordre. Rien de tout ceci n'était de ta faute. Nous pouvons revenir à ce qui existait avant et nous pouvons tous être heureux. »

[Vous le croyez vraiment ?]

Impossible d'interpréter le ton de sa voix. Il répondit prudemment : « Je le crois. »

[Tug. Voici ce que je crois. Je crois que je trouverai une manière de me débarrasser de vous. Et je crois que quand Raef ne sera plus là, il faudra que je sois ma propre « distraction ». Et je crois, je soupçonne en tout cas, que quelque part, je ne sais comment, je trouverai d'autres Aniles comme moi. Toutes mes congénères ne peuvent certainement pas être affligées de parasites…]

« Évangeline, je… »

[Désolée, Tug, je suis très occupée pour l'instant. J'ai des choses à faire que vous ne comprendriez pas et qui ne vous intéresseraient pas. Je ne peux plus vous distraire pour le moment.]

Et voilà, elle n'était plus là. Physiquement, le lien existait toujours, mais le silence dans son esprit était complet. « Évangeline ! » appela-t-il. Trop tard. Ses articulations commençaient à suinter du liquide corporel. La souffrance reprit possession de lui.

C'était donc le monde où il était né. Elle dérivait placidement, suspendue loin au-dessus de sa surface rude, grâce au gaz capturé par ses vessies gonflées. Quelle sensation étrange, après si longtemps, de flotter comme lorsqu'elle était jeune. Pourquoi Tug ne l'avait-il jamais amenée à la surface d'une planète comme celle-ci ? Pourquoi n'avait-elle jamais été autorisée à explorer aucun des mondes qu'ils avaient si souvent orbités, alors qu'elle s'ennuyait tant ? C'était difficile de ne pas le voir comme une restriction méchante, un effort délibéré pour la laisser dans l'ignorance. Mais elle n'avait pas le temps de penser à ça. Elle écarta l'idée, exactement comme le faisait Raef quand il choisissait un nouveau scénario imaginaire. Mais celui-ci n'était pas imaginaire. C'était son aventure, celle du héros Évangeline qui volait au secours de son équipage naufragé.

Évangeline tentait de percevoir la Terre telle que la lui avait montrée Raef, avec ses couleurs, ses odeurs et ses sons. Elle dilata ses pores sensoriels qui éjectèrent aussitôt les longs flagelles souples, riches en capteurs. Ils ne lui montraient pas vraiment le monde tel que l'avait vu Raef, mais elle parvint à établir suffisamment de comparaisons pour pouvoir en nommer certaines parties. Là, ce ruban mouvant, à la température plus fraîche que les éléments solides qui l'environnaient, c'était une rivière. Mentalement, elle la colora en gris, ajouta des crêtes blanches aux vaguelettes, comprit que les courants chauds qui en montaient indiquaient les remous de l'eau. Ah, elle voyait enfin la relation entre ce qu'il appelait « couleurs » et sa perception de la lumière. Il les lui avait décrites si précisément ! Il faudrait qu'elle en parle avec Raef, lui explique ce qu'il ne pouvait voir. Elle expulsa l'air de ses vessies pour se rapprocher de la rivière, laissa les vents qui en montaient gifler son énorme masse, contrecarrant leur violence d'un léger battement de nageoires. C'était si facile de contrôler le mouvement dans cette atmosphère dense comme de la soupe. Elle tournoya lentement, effleura brièvement d'un flagelle la surface liquide de la rivière. Contraste intéressant. Voyons maintenant le terrain solide. Ici, elle perçut la baisse de température que projetait son ombre sur… quoi ? Les hectares de terre, dirait Raef, qu'elle survolait. Là, de minuscules points de chaleur, en un groupe qui s'éparpilla soudain en

s'enfuyant devant elle. Elle les dépassa facilement : une forme de vie quelconque. Elle renifla leurs exhalaisons, mesura leur vélocité et leur masse et en conclut que c'était peut-être des loups. [Bonne chasse, mes frères], leur lança-t-elle, pour pouvoir dire à Raef qu'elle les avait salués. Puis, d'un coup de nageoire, elle accéléra au-dessus de la plaine en les laissant loin derrière elle. Elle imagina le rire ravi de Raef, regrettant qu'il ne soit pas dans sa matrice pour pouvoir partager ceci avec elle. Une prochaine fois, peut-être. Il avait raison. Il y aurait tant de choses à faire ensemble qui ne seraient pas imaginaires.

Mais elle n'était pas ici pour s'amuser, se rappela-t-elle sévèrement, avant de perdre plusieurs minutes à se rendre compte avec ravissement que c'était justement ce qu'elle venait de faire. S'amuser. Des actions sans autre but que la distraction. Un Maître ne lui aurait jamais permis de découvrir ceci, ne lui aurait jamais laissé assez de temps qui ne soit dévolu à une tâche précise, sans supervision. Un Maître lui aurait déjà flanqué une bonne secousse pour la calmer et la ramener dans le droit chemin. Et elle n'aurait jamais connu tout ce, ce… Elle agita à nouveau ses nageoires, tourbillonna en lentes spirales qui la firent remonter… ce jeu. Mais à présent, elle était capable de décider seule de ce qu'elle avait à faire.

Cette idée lui suffit pour retrouver sa concentration. Tug aurait dit que prévoir et accomplir quelque chose seule dépassaient ses capacités. Elle allait lui faire voir, tout comme Raef avait toujours été obligé de faire ses preuves aux yeux de ceux qui doutaient de lui. Et ce serait facile.

La balise de la navette continuait à retentir avec espoir. D'une certaine façon, cela lui rappelait les signaux étranges qu'elle avait entendus en négociant sa descente dans l'atmosphère. Elle n'avait pas réussi à identifier cette émission familière, mais quelque chose dans la voix de la balise de détresse la lui rappelait. Peut-être dans la manière d'appeler à l'aide sans formuler de pensée.

[J'arrive !] lui cria-t-elle avec la voix de Maman, que, bien entendu, la balise ne pouvait pas entendre et à laquelle elle ne pouvait pas répondre. [J'arrive tout de suite.]

La même idée idiote ne cessait de passer par la tête de Raef. « Je n'ai jamais pu aller à Disneyland, mais ça n'a plus d'importance maintenant. » Il éclata de rire puis passa une fois de plus sa main écorchée sur son visage. Mouillé. Est-ce qu'il pleurait encore ? Sans doute que oui. Il s'assit avec précaution, retira lentement sa tunique en la passant par la tête. Il s'en servit pour s'essuyer les yeux, puis se moucher. Elle était gluante. Ces trucs idiots n'étaient pas du tout absorbants.

Il balança prudemment les jambes sur le côté du fauteuil, puis s'y appuya pour se mettre debout. Il avait le dos engourdi d'avoir été attaché si longtemps dans ce petit fauteuil. Et il n'avait pas prévu les effets de la pesanteur constante. Pas moyen d'y échapper quand il était fatigué. Il lâcha le fauteuil et tenta un pas prudent. Pas trop mal. Il espérait ne pas avoir à aller loin pour effectuer ce sauvetage, malgré tout. Il traînait les pieds comme un vieillard en se dirigeant vers le vide-ordures afin d'y jeter sa tunique. Il sortit ensuite un ensemble propre et enfila la chemise.

À pas lents, il revint s'asseoir dans le fauteuil. Et elle était là, juste sur l'écran. La Terre, sa Terre bénie et magnifique. En la regardant, il fut à nouveau agité de sanglots. Il s'essuya les yeux sur le pantalon qu'il tenait encore à la main. Merde.

Tout avait été trop vite. D'abord, elle lui avait flanqué une trouille monstre avec cette descente. Tous les indicateurs d'instruments étaient passés au rouge, et ils y étaient encore. Deux fois, il avait senti une chute brutale de pression qui s'était rapidement stabilisée. Il soupçonnait qu'au moins deux ou trois cloisons d'abordage avaient cédé. Il se souvenait d'avoir entendu retentir une alarme, mais quelle qu'ait été le problème, les systèmes automatiques du vaisseau l'avaient réglé. À ce moment-là, il n'était même plus capable de s'inquiéter, totalement paralysé par la terreur.

Il regrettait de ne pas avoir fait plus attention aux écrans plutôt que de passer son temps à s'agripper aux accoudoirs en fermant les yeux. Tout ce qu'il savait, c'est que quand les vibrations avaient cessé, il s'était retrouvé chez lui.

Chez lui.

Elle était bien là, sa Terre. Réelle. Elle n'était pas morte. Elle approchait de plus en plus, comme la plus longue des pistes

d'atterrissage d'un aéroport. C'était le vol le plus fou et le plus délicieux qu'il ait jamais connu. Au début, il s'était dit que ce n'était pas vrai, que les taches de couleur sur les écrans allaient révéler des zones empoisonnées de terre ou de roche stériles.

Mais non. Ce n'était pas la Terre qu'il avait connue, il est vrai. Disparues les formes géométriques des champs cultivés dans toutes les teintes de vert. Aucune autoroute, aucune petite route de campagne sinueuse ne morcelait plus le paysage. Aucune grande ville ne se profilait plus sur l'horizon, aucun petit village ne se nichait dans les méandres des rivières. Il ne restait aucune trace des œuvres de l'homme.

Et il voyait aussi qu'une autre nature y régnait. La vie était moins luxuriante. À mesure qu'Évangeline le ramenait, que sa vitesse baissait et qu'elle perdait de l'altitude, il apercevait un environnement plus sévère et plus rude. La prairie, se dit-il d'abord. Nous survolons la prairie. Voilà pourquoi il y a si peu de végétation. C'est la prairie aride et dure, balayée par les vents. Bientôt, quelque part, ils allaient découvrir la vallée verdoyante d'une rivière, des collines boisées ou bien…

Mais non. Pas de prairie à l'herbe épaisse, et les rivières qu'ils survolaient n'étaient bordées que d'une étroite bande verte. Les collines aperçues étaient sèches et chaque arbre tordu ressemblait dans son isolement à un monument triomphal. Il y eut des zones de buissons, puis des étendues de terre couvertes de plantes qui ne semblaient pas être de l'herbe, plutôt une maigre végétation qui s'accrochait chichement au sol. Aucun troupeau de bisons, ni de bétail redevenu sauvage, ni de chevaux. Il aperçut un groupe d'animaux, mais leur aspect ne lui était pas familier. Prédateurs ou proies, avaient-ils des sabots ou des griffes, il n'aurait su le dire, sauf qu'ils couraient, ventre à terre.

Il aurait dû se sentir triste de constater la disparition de tant d'espèces. Un si petit nombre semblait avoir survécu et, quelles que soient les formes qui allaient surgir de l'infinie diversité de la nature pour les remplacer, elles n'apparaissaient pas très vite. Au lieu de se désoler, il était resté assis dans son fauteuil en pleurant avec un sourire idiot. Il s'était toujours vu comme le seul survivant, le dernier des véritables enfants de la Terre. Les créatures difformes qui se donnaient le nom d'Humain, avec un

H majuscule, ne venaient pas de la Terre. Ils étaient les descendants de ceux qui avaient abandonné la planète, ceux qui avaient tout quitté pour fuir. Comme je l'ai fait, reconnaissait-il, comme je l'aurais fait s'ils me l'avaient permis. Mais ils n'ont pas voulu et me voici, me voici de retour chez moi, et peut-être que ce n'est pas le jardin d'Éden, peut-être que ce sont plutôt les plaines du Purgatoire, mais c'est bien chez moi.

La petite navette ressemblait à un modèle réduit de Lego abandonné, si blanche et scintillante par contraste avec les bruns, jaunes et gris-vert qui l'environnaient. À mesure qu'ils s'approchaient, elle lui semblait à la fois incroyablement étrange et familière. Cette forme régulière, façonnée par la main humaine, avec ses angles qui correspondaient précisément, en symétrie bilatérale, voilà donc ce que son vieux prof de biologie avait voulu dire par cette expression. Merci, Évangeline, maintenant je comprends aussi ce qu'est la symétrie bilatérale. Il fixa longuement la navette. Le dernier ouvrage humain en panne sur la surface de la Terre. Évangeline l'avait très bien fait atterrir, sans bavures. On aurait dit qu'une main l'avait délicatement posée là, plutôt qu'une Anile utilisant des ordinateurs de bord et des servomoteurs. Il regrettait de ne pouvoir lui lancer un signal, de ne pas savoir tout de suite si John et Connie avaient survécu à l'atterrissage. Mais cela aurait nécessité la coopération entre Tug et Évangeline, ce à quoi il avait renoncé. Il regrettait encore plus désespérément qu'il n'y ait aucun moyen de communiquer directement avec Évangeline. Peut-être que si ce John avait survécu, il aurait été capable d'aider Raef à trouver une solution.

Un petit moment passa avant qu'il ne se rende compte que la navette ne grossissait plus. Évangeline était immobile, elle planait. Il comprit que cela signifiait qu'ils étaient arrivés et qu'il était temps pour lui de jouer son rôle. À mesure qu'Évangeline se rapprochait de la Terre, il avait une vue différente de la navette. Elle lui avait expliqué que ce serait la partie la plus difficile pour elle : il lui fallait établir le contact entre terre et gondole, mais sans l'écraser, pour que Raef puisse débarquer sans danger. « Tu m'as laissé un sacré bout de marche à pied, ma vieille », remarqua Raef tout en comprenant pourquoi elle ne voulait pas trop se rapprocher de la navette. Ce serait quand même

lamentable si les sauveteurs écrabouillaient ceux qu'ils venaient sauver.

Il se leva et réfléchit une seconde. Il revenait sur Terre comme il en était parti. Sans rien dans les poches, avec en tout et pour tout sa chemise sur le dos. Très approprié. Comme le fils prodigue.

C'était lui ! Elle avait cru sentir qu'il était descendu, percevoir la brève vibration d'une écoutille qui s'ouvrait, puis se refermait. Elle l'observa avec ses cellules sensorielles. Température normale, mais rythme cardiaque et respiratoire très élevé. Elle sentait que son corps dispersait plus de chaleur et d'humidité que d'habitude, ce qui l'inquiéta un instant. Mais, oh, bien sûr, il faisait plus d'efforts que de coutume pour vaincre la gravité de cette planète. Ceci expliquait cela. Elle huma ses émanations, identifiant les molécules solubles que produisait son organisme et en mémorisa l'impact sur ses cellules tactiles. Raef. Elle pouvait désormais lui donner une forme, un poids et une vitesse, et interpréter ce qu'il aurait appelé son odeur. Quelle créature stupéfiante. Raef. Si minuscule et pourtant ce qu'il était capable d'imaginer était si vaste qu'elle pouvait y être immergée tout entière. Elle suivit sa marche laborieuse, dans son ombre. Il se dirigeait tout droit vers la navette. Elle attendait avec impatience que commence le sauvetage triomphal.

17

Le soleil sur ses épaules et le sommet de sa tête la faisait se hâter en direction de l'eau. Le chemin de terre était doux à ses pieds nus. Elle se mouvait dans cette journée, comme si elle la filtrait à travers son esprit. Devant elle bondissait, légère et argentée, l'eau fraîche et odorante, riche de plantes aquatiques, et résonnaient à ses oreilles les criaillements des oiseaux qui pataugeaient dans les hautes herbes poussant le long de la berge.

Silencieuse, elle arrivait au milieu d'eux, à pas de loup sur le sentier que ses promenades quotidiennes avaient tracé. Oui, un sentier, une trace dépourvue de végétation qu'elle empruntait chaque jour, une modification qu'elle avait apportée à la planète rien qu'en y passant régulièrement. Naguère, elle en aurait eu honte, aurait tenté de le réparer d'une façon ou d'une autre. Aujourd'hui, c'était comme un accueil, un signe qu'elle appartenait à ce monde. Il n'était que de voir les plus hautes plantes s'en écarter, alors que les plus petites, plus flexibles, continuaient à pousser en travers sans s'en soucier. De voir aussi les marques d'autres pieds qui avaient emprunté le chemin plus aisé qu'elle avait tracé, des petits pieds aux orteils ronds qui venaient à la tombée de la nuit laisser leurs traces. Elle ne s'arrêta pas au bord de l'eau, mais entra dans la rivière, sentit la fraîcheur soulager la sécheresse de sa peau. Le courant était lent à cet endroit dans les hautes herbes, mais elle sentait quand même la force de toute cette eau qui la dépassait en déferlant dans le passage qu'elle s'était creusé. L'air bougeait au-dessus de l'eau avec le courant, séchant la sueur sur sa peau avec une sensation de fraîcheur. Elle s'arrêta, serra les orteils dans la boue, regarda la vase tourbillonner vers la surface et disparaître dans le

courant. Tout bougeait et se faisait une place dans ce monde. Tout avançait pour prendre ce qui lui était nécessaire et tout fonctionnait.

Et John, alors ?

Elle s'assit dans le courant d'eau fraîche et se mit à penser à lui. Un oiseau aquatique sortit des hautes herbes, lui lança un appel indigné et disparut au loin en barbotant. Comme elle ne répondit pas et resta sans bouger, il revint bientôt et ne tarda pas à être rejoint par ses compagnons. Au bout d'un moment, ils se remirent à manger, basculant pour plonger la tête dans l'eau d'où ils émergeaient, le bec plein de verdure dégoulinante d'eau. Ils n'avaient qu'à se servir. Tout était simple pour eux, se dit-elle avec envie : les plantes, l'eau, la lumière et un compagnon. Tout ce dont ils avaient besoin était à portée.

Et pour elle ? Elle se disait qu'elle commençait à apprendre. Elle avait pris le temps et l'espace dont elle avait besoin. Elle avait tracé un sentier et s'était approprié cet endroit au bord de l'eau. Les mains jointes en coupe, elle puisa de l'eau et la but sans se soucier des gouttes qui coulaient sur son menton et retombaient dans la rivière.

Et John, alors ?

Était-ce si différent de ce qu'il lui avait dit, il y avait si longtemps ? Regarder ce qui a besoin d'être fait, et le faire, plutôt que d'attendre les ordres. C'était peut-être voir ce dont elle avait besoin, plutôt que d'attendre une invitation. Avait-elle le droit de le faire ?

Elle n'en était pas sûre.

C'était lui qui les avait mis dans cette situation. Elle tenta de se souvenir à quel point elle était furieuse quand il lui avait parlé de Terra Affirma, à quel point elle l'avait détesté. Mais tout ce qui lui venait à l'esprit, c'était la manière dont désormais il se cachait de ce monde maintenant, dont sa peau rougissait s'il demeurait trop longtemps au soleil, et comme il paraissait maigre et dégingandé, dépourvu qu'il était à présent de la grâce de l'apesanteur. Elle se surprit à sourire. Mais il était tellement sérieux, tellement passif, assis là-bas dans la navette, devant les écrans qui s'éteignaient. Quelque chose avait changé en lui ces derniers temps. Il avait perdu son assurance, et elle le regrettait.

C'était lui qui avait répété qu'ils faisaient partie de ce monde et pourtant il ne voulait même plus faire un pas dehors pour y prendre sa place, avec elle.

Elle poussa un profond soupir qui effraya les oiseaux plongeurs. Ils lui jetèrent un bref regard de reproche et, voyant qu'elle ne bougeait pas, se remirent à manger.

Il l'observait pendant la journée, elle le savait, et restait éveillée à ses côtés la nuit. Il savait qu'elle attendait. Il savait ce qu'elle voulait. Elle ne comprenait pas ce qui le retenait de venir à elle, de se joindre à ce monde. Elle sourit soudain, pour elle-même. Elle ne céderait pas. Il fallait qu'il voie ce qu'il y avait à faire, qu'il le fasse, sans qu'elle lui donne de consignes. Elle pouvait attendre. Plus longtemps que lui, elle en était sûre.

« John ? »

Il ouvrit les yeux et leva la tête, surpris. Elle savait se déplacer avec une telle légèreté, maintenant, aussi doucement que la nuit suit le jour, mais il lui semblait tout de même qu'il aurait dû entendre la porte s'ouvrir et se refermer. Il somnolait sans doute. Passant sa vie à dormir à la lumière verte et vacillante des deux moniteurs encore valides. Ce qui restait de sa vie, du moins. Il s'étira paresseusement, comme si c'était agréable plutôt que douloureux, puis se tourna vers elle. « Oui ? »

Elle était trempée jusqu'à la taille, sa peau luisait à travers le tissu mouillé qui lui collait au corps. Elle souriait et ses yeux scintillaient de quelque secret merveilleux. Elle tendait vers lui le devant de sa tunique, chargé de quelque chose. « J'ai trouvé, lui dit-elle gravement, avec fierté.

— Qu'est-ce que vous avez là ? demanda-t-il.

— Écoutez-moi, d'abord », dit-elle en se rapprochant de lui. Ses pieds nus étaient couverts de sable jusqu'aux chevilles et les jambières déchirées de son pantalon de la veille étaient noires de boue. Une tige de plante aquatique s'enroulait encore autour d'un de ses mollets. Enfant de la rivière, tu es allée jouer dans la gueule de l'eau, se dit-il. Et il sourit. Elle était parfois si belle qu'il la voyait à peine. Il était fou, peut-être, mais c'était une folie bénie. Je suis en train de mourir de faim et je suis tombé amoureux, se dit-il distraitement.

« Je vous écoute », lui dit-il, et il vit le regard perplexe qu'éveilla le ton déraisonnable de sa voix.

« J'ai trouvé, répéta-t-elle. C'était simple quand on y pense. Avant, les gens habitaient sur Terre et trouvaient de quoi se nourrir. La question, c'était de trouver quelque chose de comestible pour nous dans tout ce qui pousse ici. Et je me disais toujours qu'il y avait sûrement une réponse évidente, si seulement je pouvais la voir. Et j'ai compris. La seule chose que nous devions faire, c'était de regarder ceux qui nous ressemblaient. J'ai cru d'abord que c'était le lézard, parce qu'il vit sur terre comme nous, mais j'ai eu beau regarder très longtemps, je ne l'ai jamais vu manger. Alors, je me suis dit, les oiseaux aquatiques sont tout le temps en train de manger, et ils ne sont pas tellement différents de nous. Et j'ai essayé, et je crois que ça marche. Regardez. »

Elle s'approcha pour vider sur ses genoux le tablier improvisé qu'elle avait fait avec sa tunique, sans se soucier de l'inonder avec le contenu encore dégoulinant. Le contact de l'eau lui arracha un hoquet de surprise et il se redressa. Comme si de rien n'était, elle continua à farfouiller dans la verdure renversée sur ses genoux. Il s'agita, mal à l'aise. Elle n'en tint pas compte.

« Regardez, ils mangent ces espèces de lanières vertes. Il y en a beaucoup, et ça n'a pas trop mauvais goût. Ils mangent aussi ces grosses pousses vertes, mais ce qu'ils préfèrent, ce sont les petites choses rondes et noires qui sont collées dessus. Je crois que ce sont sans doute des sortes de graines. Goûtez. » Elle en arracha une de la tige épaisse où elle était fixée et la lui tendit. Sans même songer à désobéir, il la mit dans sa bouche et la mâcha. Coquille mince et croquante ; intérieur mou et gluant. Plutôt insipide, mais pas dégoûtant. Il avala. Elle observait anxieusement son visage. « Qu'en pensez-vous ?

— Pas mauvais. » Comme elle avait l'air un peu vexée de son enthousiasme mitigé il ajouta : « Ça me rappelle la moutarde qu'ils font avec les pétales de Juliette. Et ça, alors ? » Il saisit une des grosses pousses vertes sur laquelle étaient les graines noires. « On les mange aussi, ou juste les trucs noirs qui sont dessus ?

— Eh bien, moi, j'ai tout mangé. C'était un peu filandreux au début, mais en le mâchant, c'est devenu plus sucré. Et ce truc, là,

avec les petites feuilles rondes ? Ça a un goût piquant, acide, et presque un peu épicé en même temps. » Comme il restait immobile à la dévisager, elle ajouta : « Allez, John, mangez ! C'est pour vous que je l'ai rapporté. Moi, j'ai déjà eu ma part, là-bas, à la rivière, quand j'ai goûté. »

Il attendit encore un instant. Ce n'est pas qu'il hésitait, mais il observait son expression d'anticipation. Il lui semblait extraordinaire qu'elle ait pensé à lui et le choc était aussi fort que quand elle lui avait tendu cette tasse de stim, il y avait si longtemps. Il se mit alors à manger et elle s'assit dans le fauteuil du copilote pour le regarder. Ce n'était pas mauvais. Les pousses succulentes étaient très filandreuses à l'extérieur, mais l'intérieur était féculent et roboratif. Du coup, les petits trucs noirs craquants apportaient une agréable diversion de texture. Il termina par les lanières vertes, puis les petites feuilles rondes épicées. Et Connie le regardait, toute fière de sa trouvaille. John s'allongea dans le fauteuil avec un sentiment, sinon de satisfaction, du moins proche d'une satiété qu'il n'avait pas éprouvée depuis plusieurs jours.

« Alors, nous ne mourrons pas de faim, remarqua-t-il. » Son observation lui fit prendre conscience de la pleine signification de ce qu'elle avait réalisé. S'ils ne mouraient pas de faim, ils allaient vivre, et vivre requérait un plan d'action plus élaboré que la subsistance au jour le jour, non ?

« Je veux aller à la plage, dit-elle soudain. J'ai envie de voir ce que mangent les grands oiseaux gris. »

John fit la grimace. « Ça ne me semblait pas très bon. Quand j'y étais l'autre jour, et les grands oiseaux remontaient ces trucs de l'eau et les laissaient tomber sur les rochers, et après ils mangeaient ce qu'il y avait à l'intérieur. J'en ai ramassé qu'ils avaient laissé et je les ai observés. Ça pue.

— Peut-être pas quand ils sont frais, fit-elle remarquer.

— Probablement pas. » John balança les jambes pour descendre du fauteuil. « Vous voulez y aller tout de suite ? »

Connie réfléchit un instant, puis fit non de la tête. « Je crois que nous ferions mieux d'attendre. Il y a un orage bizarre qui semble se lever. Je pense que nous devrions rester à l'abri. Je sais qu'il ne fait pas aussi lourd que quand il va pleuvoir, mais il y a

un énorme nuage à l'horizon et il se dirige rapidement par ici. Je l'ai observé un moment. On voit son ombre se déplacer sur la plaine.

— Montrez-moi, demanda John.

— D'accord », répondit-elle. Et, aussi simplement qu'un enfant, elle le prit par la main pour l'entraîner dehors.

Raef resta un instant debout, vacillant dans la chaleur, la lumière et la poussière. Pendant un moment, il oublia la pression que la gravité exerçait sur son corps, tandis que s'éveillait chaque cellule de sa peau. Les odeurs ! Incroyables comme elles étaient puissantes. Même la poussière avait un parfum âcre et il avait l'impression que les plantes se bousculaient pour émettre des vagues successives de senteurs : résineuses, sucrées, poivrées. Et la lumière, une vraie lumière, pas l'éclairage soigneusement atténué de l'intérieur d'Évangeline, purifié de tous les rayons dangereux, mais la lumière solaire, dans toute sa gloire, qui le frappa lorsqu'il sortit de l'ombre immense projetée par Évangeline. Il fit encore une douzaine de pas, clignant des paupières, les yeux douloureux. Puis il s'arrêta, se retourna et regarda derrière lui.

Il était encore trop près. Il ne pouvait pas la voir. Ce qu'il voyait de là avait un aspect ridicule, cette gondole minuscule par rapport à elle, posée sur le sol, et l'immense masse d'Évangeline qui semblait osciller dessus, comme un éléphant en équilibre sur une balle de tennis.

Il fit quelques pas de plus, se retourna à nouveau pour la regarder. Mais elle était plus haute que les plus hauts gratte-ciels qu'il avait jamais vus et si large que son regard ne pouvait embrasser d'un seul coup son énorme masse. Elle scintillait dans le soleil, ce qui la faisait paraître encore plus grosse. Son corps était d'une blancheur plus claire que le blanc : irisée, et agitée d'un mouvement constant qui captait la lumière et la renvoyait en éclats. Elle était incroyablement compacte à un moment, et tout de suite après se transformait en frémissements de dentelle, de brocards et de rideaux de perles ondulantes. Mouvement aussi exotique que la danse du ventre, aussi solennel qu'une valse. Ses antennes ou ses nageoires, il ne savait pas trop ce que c'était,

bougeaient lentement mais constamment, et lui faisaient penser à un poisson ange qui agite ses nageoires pour maintenir sa position dans un aquarium. Sauf que les poissons anges avaient toujours paru délicats et irréels à Raef, alors que ces qualificatifs ne pouvaient s'appliquer à Évangeline. Elle rayonnait de solidité en même temps que de lumière, comme une montagne neigeuse dont on aurait coupé le sommet pour y attacher des myriades d'ailes. La grosse montagne de sucre d'orge, se dit Raef en souriant. Indépendamment de tout souffle d'air, ses flagelles s'agitèrent et surgirent brusquement en un flot de cheveux d'ange, comme une poudrerie neigeuse soulevée par le vent sur le flanc de la montagne, ou une gerbe soudaine des flammes blanches embrasant des cristaux. Raef avait l'impression qu'elles se tendaient vers lui pour lui faire signe. Il sourit, agita les deux bras dans sa direction et reprit sa marche trébuchante vers la navette.

L'aéronef scintillait sous le soleil, gris sale par comparaison avec la blancheur éclatante d'Évangeline. D'ici, il ressemblait à un jouet d'enfant abandonné. Il estimait qu'il lui fallait une bonne heure de marche pour y arriver, en espérant que la platitude du relief ne le trompait pas. Il se disait déjà qu'il aurait dû mettre quelque chose sur la tête, il n'avait jamais reçu directement les rayons du soleil sur un crâne presque rasé. Les minces pantoufles qu'il portait n'allaient pas durer très longtemps non plus, il aurait dû trouver le temps de mettre ces chaussures de sécurité qu'il avait vues dans les réserves, mais elles n'auraient probablement pas été assez grandes pour lui de toute façon. Et de l'eau, un bidon d'eau, voilà quelque chose qu'il allait sans doute regretter de ne pas avoir pris avant d'arriver au bout.

Puis il sourit en ce disant que c'était idiot. Il n'allait probablement pas rester là plus de deux heures. Aller directement à lai navette, trouver Connie et John, les ramener à Évangeline, et décoller. Rien de plus simple.

Il imaginait leur joie incrédule en le voyant. Ils étaient probablement morts de peur depuis tout ce temps. Il se demandait s'il devait entrer dans la navette et les prendre par surprise. (« Du calme. Je m'appelle Raef et, même si j'ai l'air un

peu différent de vous, je suis Humain. En fait, j'étais avec vous à bord d'Évangeline depuis le début et… ») À moins qu'ils n'aient déjà repéré Évangeline et ne sortent en courant pour l'accueillir. Il se demandait s'ils avaient pu la reconnaître, de toute façon, dans un lieu et une configuration si inhabituels. Le fait d'avoir gonflé ses vessies de freinage avait nettement modifié son profil. C'est le plus gros ballon du monde, se dit-il, et il sourit à cette évocation.

Bon, dans tous les cas, ils seraient fous de joie de le voir, et ils reviendraient ensemble vers Évangeline, et alors…

Et alors quoi ?

Son cœur se serra soudain. On n'était plus dans un scénario imaginé par Évangeline et lui. On était dans la vie réelle, et dans la vie réelle on ne pouvait pas défaire ce qui se passait, il fallait continuer. On ne pouvait pas repasser sans arrêt les scènes qui vous plaisaient. On mettait en marche une série d'événements et après il fallait les vivre tels qu'on les avait lancés. Ou mourir. Il ralentit le pas, et ce n'était pas seulement à cause de la pesanteur.

Voyons les conséquences. Il ramenait donc John et Connie à l'Évangeline après leur avoir expliqué qui il était. Et ensuite ? Rien de bon. Comment John pouvait-il être capitaine si Évangeline n'écoutait plus Tug et ne lui obéissait plus ? John exigerait donc probablement qu'Évangeline reprenne contact avec Tug. Connie le verrait sûrement comme une sorte de monstre, gigantesque et velu. Il ne serait pour John qu'une menace à son rôle de commandant. Alors, que feraient-ils de Raef ? Ils se douteraient qu'il avait une maladie. Ils comprendraient qu'il y avait quelque chose d'anormal. Le laisseraient-ils continuer comme avant, caché dans les profondeurs d'Évangeline ? Probablement pas. Que se passerait-il alors ?

Mais s'il se contentait de faire demi-tour, de dire à Évangeline qu'ils étaient morts, il pourrait rester son ami. Elle le reprendrait dans sa matrice et ils plongeraient ensemble dans de nouveaux rêves. Ils se débrouilleraient pour ignorer Tug, et Évangeline pourrait retourner à l'état sauvage et…

Non, il vivait dans l'illusion depuis trop longtemps. John et Connie méritaient qu'on leur donne une chance. Et il faudrait

régler le cas de Tug, de toute façon. Il se redressa et carra les épaules. Il était temps de se remettre à vivre.

[/////]

Évangeline concentrait son attention sur Raef, mais se laissait distraire par le signal. Un signal ténu qui se frayait un chemin à la surface de la planète. Si ténu qu'elle avait envie de le protéger, mais elle savait qu'elle ne pourrait pas toujours le faire. Elle comprenait aussi que cette planète n'était pas aussi sauvage ni hostile qu'elle l'avait cru jadis. Elle s'en était rendu compte en la voyant à travers les yeux de Raef.

[/////]

Il avait quelque chose de familier. Comme un signal très ancien. Jadis, elle avait dû savoir ce qu'il signifiait.

Oh, sans aucun doute, la première fois que les Aniles étaient venues sur la Terre, celle-ci avait entamé un cycle qui la conduisait à la destruction totale. Sur toutes les longueurs d'ondes qu'elle percevait, les cris de détresse et de disharmonie étaient nets. L'évacuation des Humains avait paru la meilleure solution, non seulement pour sauvegarder cette forme de vie intelligente, mais aussi pour l'empêcher de continuer à détruire la planète. Ils n'avaient d'ailleurs pas réussi à déménager tous les Humains, ni même une proportion significative. Elle se demandait ce qu'il était advenu de ceux qui étaient restés. De deux choses l'une, supposait-elle. Ou bien l'équilibre écologique avait continué à régresser au point qu'ils étaient tous morts et, après leur extinction, l'environnement avait pu retrouver un nouvel équilibre, qui n'avait certainement pas été propice à la vie humaine pendant très longtemps. Ou alors les Humains s'étaient volontairement éteints, pour s'empêcher de conduire la planète au désastre. Ou peut-être une combinaison de ces deux situations.

[/////]

La planète était peut-être devenue si inhospitalière aux Humains qu'ils avaient tous décidé de ne plus se reproduire jusqu'à l'extinction de l'espèce. Elle réfléchit en se demandant si c'était le genre de décision que les Humains pouvaient prendre. Elle le demanderait à Raef. Le besoin de se reproduire était

impérieux pour toutes les espèces, du moins à certaines périodes et chez les plus intelligentes, il y avait un grand attachement aux petits. Et pourtant, Raef n'avait jamais eu de petits. Mais il n'avait jamais eu de partenaire.

[/////]

Les conditions pouvaient-elles devenir si mauvaises qu'une espèce, une espèce intelligente, pouvait dire : « Nous ne mettrons plus de petits au monde, car ils ne seraient pas heureux. » À moins que…

[/////]

C'était un enfant qui pleurait.

Les souvenirs surgirent du fin fond du cerveau d'Évangeline, modelés en quelque sorte par les souvenirs de Raef. Des sentiments auxquels elle n'avait jamais donné de nom, des idées qu'elle n'avait jamais été capable de formuler… Elle fut submergée par un flot de révélations dont elle sortit quelques siècles ou quelques secondes plus tard, avec l'impression d'être un être intégralement renouvelé. Comme il avait été facile de la dresser, de dresser tous ceux de son espèce ! Il avait suffi de leur refuser tout sentiment, hormis ceux qui convenaient à leur Maître. Nier la peur, l'amour, la solitude en refusant de leur donner des noms. Effacer des pans entiers de la mémoire en refusant d'en parler, en ne laissant aucun moyen de les mettre en perspective.

[Je me souviens !] pensa-t-elle férocement à l'intention de Tug. [Je me souviens de tout, soyez tous maudits ! Et je sais ce que ça signifie !] Elle l'inonda de souvenirs, le submergea impitoyablement. [Soyez-y, comme j'y étais !] lui ordonna-t-elle en rendant l'illusion réelle.

[Nous sommes de petites Aniles, nous flottons dans le filet. Minuscules souvenirs de bébés, petites étincelles de conscience, nous savons à peine que nous existons. Nous sommes à peu près une douzaine, dans un filet-bulle cristallin, un parc pour nourrissons gargantuesques. Nous n'avons aucun langage pour communiquer entre nous, mais nos ressemblances nous réchauffent et nous rassurent. Nous crions et nos frères et sœurs font écho à nos cris, et nous recommençons à donner de la voix. Et des connaissances sont déjà imprimées dans notre esprit,

même si nous ignorons comment. Peut-être est-ce seulement pour que les nourrissons conscients ne perdent pas la raison, seuls, ensemble dans un espace comme celui-ci. Raef et les siens appelleraient ça un souvenir racial, peut-être l'instinct. Notre filet-bulle est dans une région d'astéroïdes, parmi beaucoup d'autres nids. Nous étions ici sous forme d'œufs et c'est ici que nous avons éclos et grossi et maintenant nous poussons nos premiers cris à travers l'espace galactique pour appeler nos parents, afin qu'ils viennent nous chercher pour nous prendre dans leur matrice. Là, nous serons nourris et transportés jusqu'à ce que nos parents nous amènent à notre planète pour nous mettre au monde dans une atmosphère d'une merveilleuse densité, plusieurs fois plus forte que celle de la Terre. C'est un endroit extraordinaire dans notre mémoire. Nous pourrons jouer dans le vent sauvage et rapide, et les orages sont riches de poussière à partir de laquelle nous bâtirons notre corps. Et non loin de là, il y a un lieu calme et froid, plein de glace et de minéraux. Aucune Anile ne pourrait rêver d'un meilleur endroit pour grandir ! Les autres Aniles peuvent nous parler de leurs planètes couveuses, mais la nôtre est sûrement la plus belle. Et sa localisation est gravée dans notre mémoire car, même si notre troupeau peut aller paître dans toutes les directions, nous y ramenons toujours nos enfants au moment de la migration, tout comme les saumons de Raef reconnaissent les rivières où ils sont nés. C'est le lieu où ils doivent retourner pour grandir, s'épanouir et choisir le compagnon avec lequel ils seront prêts à repartir à leur tour. Notre planète est loin, très loin de l'anneau d'astéroïdes qui abrite le filet-bulle contenant nos œufs, dans un système solaire différent, mais notre petit cerveau a conscience de cette merveilleuse planète dès qu'il sort du sommeil de l'œuf, et nous appelons nos parents pour qu'ils viennent nous chercher et nous ramènent chez nous. Mais il se passe alors quelque chose de bien différent. Vous savez de quoi je parle, bien sûr, Tug ?]

Il lutta contre la violence avec laquelle elle s'introduisait dans son esprit. Il tenta de rompre totalement le contact, mais ses ganglions étaient fermement arrimés à ses prises, et elle le tenait dans son piège. Tug se débattit soudain, comme un forcené, mais elle ne le laissa pas partir et elle se rendit brusquement compte à

quel point il était faible. Il souffrait, il souffrait beaucoup. Merveille des merveilles, il pouvait ressentir la douleur comme il la lui infligeait. Il la piqua à nouveau, férocement, essayant de se libérer d'elle, de la souffrance de la mémoire retrouvée, mais son venin manquait de force et elle était capable d'ignorer la souffrance physique en pensant à celle des vieux souvenirs qu'elle lui ferait partager plus tard.

[Faites semblant avec moi, Tug. Soyez là-bas comme j'y étais.]

Sans relâcher son étreinte, elle alimentait son parasite non seulement en nourriture matérielle, mais en souvenirs avortés d'ancienne souffrance, d'anciennes horreurs, souvenirs capables d'abrutir n'importe quel jeune esprit, de traumatiser et d'anéantir toute intelligence naissante, de la rendre docile, sans autre volonté que d'éviter la répétition de la douleur.

[Nous y voilà, Tug. Restez avec moi. Voici que sa forme se profile sur l'espace étoilé, et nous lançons nos clameurs sans paroles en le voyant, pour l'accueillir, persuadés que c'est un de nos parents venu pour nous chercher et nous emmener chez nous. Nous lui crions notre appel, /////, et nous attendons que nos parents nous répondent par le chant que nous saurons reconnaître, même si nous ne sommes pas encore capables de le formuler.

Mais il ne vient pas. Au contraire, la forme se rapproche de nous, en silence. S'empare de notre nid, déchire le filet-bulle et nous dégringolons, séparés les uns des autres, en lançant notre appel /////. Puis la forme rugit, mais ce n'est pas un chant d'amour et de réconfort, ce n'est pas une berceuse. La fourbe créature nous terrifie par ses rugissements. Les hublots de ses matrices s'ouvrent, ses flagelles nous intiment l'ordre d'y entrer. Certains d'entre nous s'accrochent aux mailles du filet déchiré de notre nid, mais la plupart s'éparpillent, terrorisés. Plus terrifiante encore que ces hublots béants est la mort absolue qu'ont trouvée nos frères et sœurs. Trois d'entre nous, rescapés de peu, se résignent à pénétrer maladroitement par les hublots, qui se referment derrière nous, nous emprisonnant séparément. Nous rampons dans l'inconnu et la solitude d'une matrice qui n'appartient à aucun de nos parents. Tout ici est hostile, l'odeur, le contact, le bruit, et cependant la deuxième cloison se referme

derrière moi, tout est tiède et moite et je reste seule, dans le silence et l'obscurité. Mon corps est alimenté mais mon cerveau est vide ou plein d'une terreur qui est aussi vive que la douleur. Souvenez-vous en même temps que moi, Tug.]

« Laissez-moi tranquille. Je n'ai rien fait, rien de tout ceci n'est de ma faute. C'est ainsi que les choses ont toujours été, Anile. Les Humains ont fait bien pire pour leurs animaux. » Elle entendit un effort terrible dans sa voix. Et autre chose, qu'elle ne pouvait pas identifier, mais elle ne prit pas le temps de s'interroger. « Nous nous sommes occupés de vous. Nous vous avons gardés en vie, nous vous avons donné un but. Sans nous, quelle vie auriez-vous eu ? Manger, s'accoupler et mourir. Comme des bêtes. »

Il y avait dans sa voix tant de dégoût que la souffrance en était presque recouverte.

[Ce scénario imaginaire devient de plus en plus intéressant, Tug. Revivez-le avec moi. Détenus dans l'obscurité. Qu'aurais-je pu avoir d'autre, à cette période de ma vie ? Je cherche, et grâce aux souvenirs dont Raef m'a nourrie, des souvenirs qui semblaient si justes, je crois que je sais. J'aurais dû sentir des odeurs, des contacts, entendre des sons familiers et vrais. Il y aurait dû y avoir la voix d'un parent, qui m'aurait chanté de vieilles chansons, des berceuses, m'aurait dit des contes, donné des leçons, Tug, tout ce qui fait grandir un jeune esprit. Sinon pourquoi mon esprit se serait-il laissé emporté si facilement par les rêves de Raef ? Mais je n'ai eu que le silence, rompu à quelques rares intervalles par des sons qui n'avaient aucun sens au début. Savez-vous ce que c'était, Tug ? C'étaient les brefs échanges entre un Maître et son esclave, et comme c'était le seul langage que j'entendais, c'est finalement celui que j'ai appris. Car l'Anile qui me portait était une esclave, comme j'allais l'être, qui obéissait aux ordres d'un maître, comme j'allais apprendre à le faire. Pauvre créature stupide, elle obéissait à la voix de son Maître et croyait que tout ce qu'elle faisait était bien, harmonieux et bon pour le monde.

C'est ainsi que je suis arrivée dans votre monde, Tug. Votre atmosphère rare et vos misérables petits vents. C'est ainsi que j'ai grandi, chétive et prisonnière, autorisée à voler uniquement

parce que votre race voyait un intérêt à cette capacité, et toujours surveillée par d'autres esclaves de peur que nos instincts ne nous entraînent au loin vers notre véritable origine. Et lorsque j'ai atteint la taille suffisante, Tug, j'ai été habitée. On m'a capturée, maintenue et un parasite est entré en moi. Savez-vous, Tug, ce qu'a été l'horreur de cette première fois ? Souvenez-vous avec moi.]

Elle lui imprima ses souvenirs au fer rouge. Toute la peur, l'ignorance et le trouble, combinés avec la douleur fulgurante d'une autre créature qui envahissait son corps, pénétrait les hublots fermés d'une cellule matricielle pour la stériliser, puis la développait pour la transformer en kyste à l'intérieur d'elle-même, comme une épaisse cicatrice interne qui usurpait les ganglions et les cordons ombilicaux qui auraient dû nourrir ses petits, pour constituer à la place la chambre destinée à un dictateur intérieur. Elle se souvenait de tout en détail, comme jamais auparavant. Comme elle n'aurait jamais pu s'en souvenir sans Raef, sans les mots de Raef, sans ses idées et ses simulations. La porte de sa mémoire s'ouvrait en grand et elle la laissait inonder Tug.

Étonnamment, il lui parla. « Chaque vie contient sa souffrance. » Il s'interrompit, et elle commença à sentir que quelque chose n'allait pas du tout. « Tu as dit toi-même, il n'y a pas si longtemps, que la douleur peut être endurée, s'il existe une raison à cette douleur. Il y avait une raison pour ce qui t'a été fait, une raison valable. »

Il s'arrêta et cette fois le silence dura si longtemps qu'elle se demanda s'il allait continuer. Quand il reprit la parole, l'effort semblait lui coûter. « Chaque être, chaque chose a sa place. » Il hésitait, comme s'il avait du mal à formuler sa pensée. Ses phrases étaient hachées. « Dans un système qui fonctionnait, j'avais ma place et tu avais la tienne. Je n'étais pas plus cruel que n'importe quel maître. Pas plus dur avec toi que je ne devais l'être. Tout était harmonieux. Tout était bien. Jusqu'à ce qu'arrive Raef. Si tu veux reprocher à quelqu'un ton malheur et ta souffrance, reproche-les à Raef. S'il ne s'en était pas mêlé, tu serais restée dans l'ignorance de ces sentiments. »

Évangeline mit longtemps à formuler sa réponse. Quand elle parla, ce fut avec dignité et retenue. [Vous seriez resté dans l'ignorance, vous voulez dire ? Moi, je serais restée esclave. Voilà la différence.] Elle chercha une meilleure manière d'exprimer sa pensée, mais alors qu'elle pouvait lui faire ressentir la douleur, elle ne pouvait pas le forcer à comprendre. Et quelque part, un petit pleurait.

[/////]

Une jeune Anile. Quelque part, un petit pleurait. Pas loin. Pleurait comme elle avait pleuré jadis, en attendant la réponse de ses parents. Mais à leur place, allait venir…

[Raef !] cria-t-elle désespérément, mais la petite silhouette continua à avancer avec entêtement dans la plaine. Elle n'avait aucun moyen de se faire entendre, aucun moyen de l'obliger à se retourner et à revenir. Elle ne pouvait pas le laisser ici.

[/////]

Et pourtant il le fallait. Qu'avait-il dit, quand il avait expliqué pourquoi il devait sauver John et Connie ? Qu'ils étaient de son espèce, et que pour cette raison il devait y aller. Comprendrait-il alors ce qu'elle était obligée de faire à son tour ? Elle l'espérait. Elle n'en avait pas pour longtemps. Juste assez pour s'assurer que c'étaient les parents du petit qui répondraient à son appel, et non un Anilvaisseau. Elle lui expliquerait tout à son retour. Elle fit un dernier examen sensoriel en le regardant s'éloigner. [Je reviens te chercher, Raef], promit-elle, et elle inversa la pression de ses ailerons pour accélérer son ascension dans l'atmosphère de la Terre.

Connie attendit John en bas de l'échelle. Elle sentait encore la tiédeur de sa main qui avait lâché la sienne pour saisir la rampe en descendant. Elle la lui avait prise impulsivement et ne comprenait pas pourquoi elle s'était sentie soudain aussi gênée quand il l'avait gardée pour traverser la navette. Elle essaya de ne plus y penser. Elle devrait se sentir bien, et non pas embarrassée. Elle lui avait montré la nourriture qu'elle avait trouvée, pour tous les deux. Ils avaient désormais une chance de survivre. Le reste suivrait peut-être. Elle refusait de penser plus loin pour l'instant.

Sauf, quand même, pour s'inquiéter de l'étrange orage qui se dirigeait vers eux. L'immense nuage à l'horizon ne ressemblait à rien de ce qu'elle avait jamais vu, ni sur Terre ni sur Castor ou Pollux. Il se rapprochait sans heurt et sans bruit, plus blanc que la lumière sur l'eau. Le ciel ne s'obscurcissait pas, on n'entendait pas de roulement de tonnerre dans le lointain, et l'air n'avait ni la densité ni la turbulence particulières qu'elle avait appris à reconnaître comme signes précurseurs de l'orage. Il n'y avait que ce nuage scintillant, à la fois vaporeux et substantiel. Elle sentit la présence de John à ses côtés et n'eut même pas à tourner la tête pour demander : « Qu'en pensez-vous ? Vous croyez que nous serons en sécurité à l'intérieur de la navette ?

— Évangeline, répondit-il doucement. »

Elle se retourna pour le regarder, consternée : « Quoi ? »

L'expression de son visage la frappa de stupeur. Il avait les larmes aux yeux et pourtant il souriait de toutes ses dents. « C'est l'Évangeline. Vous ne la voyez pas ? Vous ne la reconnaissez pas ? C'est impossible, mais c'est pourtant vrai. Ils sont venus nous chercher.

— John », dit-elle prudemment en tendant la main pour lui toucher le bras. Il était rigide et crispé. « Ce n'est pas l'Évangeline. Ce n'est pas possible. John, ce n'est qu'un gros nuage d'orage qui s'approche. Et nous devrions rentrer nous mettre à l'abri.

— Non. » Il secoua la tête et le geste fit couler une larme. « C'est l'Évangeline. Tug nous a retrouvés. Bon sang, Connie, vous ne comprenez donc pas ? Nous n'allons pas mourir à cause de ma stupidité. Vous n'allez pas mourir. »

Elle le regarda, stupéfaite de l'intensité de l'émotion contenue dans sa voix. Depuis le jour où elle l'avait accusé et qu'il avait accepté si calmement son reproche, ils n'en avaient plus jamais parlé, ni du fait que John soit responsable s'ils devaient mourir de faim. Elle avait cessé depuis longtemps de lui en vouloir ou même de considérer leur sort comme catastrophique. Était-ce ce qui le rongeait ? Son soulagement était évident : il avait dû se torturer depuis le début. Et, résultat, il avait des hallucinations.

« John », répéta-t-elle. Mais il l'interrompit : « Regardez ! Qu'est-ce que… qui est-ce ? »

Elle regarda, incapable de proférer un son. Un Humain, au loin, avançait vers eux comme s'il était descendu du nuage ou sorti de son ombre. Sauf que maintenant, elle voyait que le nuage était l'Évangeline, incroyablement gonflée, avec à l'arrière la forme régulière et géométrique de la gondole. Même de loin, les coins anormalement carrés trahissaient la fabrication humaine. Le nuage était donc bien l'Évangeline, qui était enfin venue les chercher. Une soudaine terreur la submergea.

« Ce n'est pas possible. Pas possible. » Connie niait l'évidence. John avançait vers l'inconnu et elle le suivait à moins d'un pas. Elle tendit la main pour le tirer par la manche, pour qu'il se retourne vers elle.

Il ne se retourna pas. « Si. C'est l'Évangeline. Je l'aurais reconnue n'importe où. Mais regardez-le… » John ralentit soudain le pas. « Il est… vieux. »

John s'arrêta et Connie s'immobilisa derrière lui. La sueur lui glaçait la peau. John avait raison. On avait l'impression en regardant cet homme de voir une des anciennes vidéos de Tug. Et pourtant… « On dirait qu'il porte une tunique et un pantalon du vaisseau », fit-elle remarquer à John.

La silhouette au loin les avait repérés. Comme eux, il s'arrêta, puis leva un bras et fit un geste pour les saluer. Au bout d'un instant, John l'imita. Ils se remirent à marcher vers lui. « Connie, dit John après un long silence. Il faut faire très attention. »

Il lui jeta un coup d'œil et elle acquiesça sans rien dire. Elle ne lui demanda pas à quoi, ni pourquoi. Toute la situation semblait sortir d'un rêve. Un moment, elle se demanda si les plantes qu'ils avaient mangées étaient nocives et leur procuraient des hallucinations. Tout semblait trop clair : le ciel bleu au-dessus d'eux, l'air qui frémissait doucement en vagues de chaleur entre l'inconnu et eux, l'atterrissage inouï de l'immense Anilvaisseau, et la carrure gigantesque de l'inconnu qui approchait de plus en plus.

Il faisait chaud et la plaine était silencieuse. Déjà, les animaux avaient appris à John et Connie que c'était le moment de la journée où il fallait se mettre à l'abri sans bouger. Elle remarquait des détails : les bruits de la respiration de John, de ses pieds nus endurcis sur la terre tassée entre les buissons

rabougris, de son pantalon déchiré qui lui battait les genoux. La planète tout entière semblait attendre la rencontre entre ces trois Humains.

Elle leva les yeux, plissa les paupières pour observer l'inconnu. Il avait de longs bras et de longues jambes, ce qui lui donnait l'air très maigre, un sac d'os vivant qui marchait vers eux. Et il marchait maladroitement, peut-être comme un squelette, avec des efforts évidents, et lentement. Il était très pâle et, en approchant, elle vit son crâne rasé et se douta qu'il était sorti d'une matrice depuis peu.

Ils étaient environ à six mètres de distance quand John s'arrêta. Sans réfléchir, elle lui prit le bras, dans une expression inconsciente d'unité. Elle gardait les yeux fixés sur l'homme. Il fit encore quelques pas, puis s'arrêta. Il chancelait légèrement sur place et Connie vit que ses vêtements étaient beaucoup trop étroits pour lui et déjà trempés de sueur. Ses yeux se posèrent sur elle, puis sur John, puis à nouveau sur elle, s'attardant sur son visage. Il y avait une sorte d'avidité dans son regard, mais tellement mêlée de ce qu'elle soupçonnait être de la pitié et de la stupeur qu'elle n'eut pas peur de lui.

Il leva la main à hauteur de la poitrine et l'agita d'avant en arrière devant lui. « Bonjour ! » croassa-t-il d'une voix grave qui donnait au mot une tournure étrange. Il s'éclaircit la gorge, mais quand il se remit à parler, sa voix était toujours aussi grave et rauque : « Je viens en ami », dit-il. Et il sourit bêtement. Il chancela de nouveau. « J'ai toujours rêvé de dire ça, remarqua-t-il. Ou bien : "Conduisez-moi à votre chef." » Il sourit encore une fois et ses yeux allèrent de son visage à celui de John, espérant à l'évidence une réponse. John, sans rien dire, attendait.

« Vous comprenez ce que je dis ? demanda l'homme, soudain perplexe. Tug me parle en anglais, alors je me suis dit que ce devait être votre langue. *¿ Habla Español ?* Je sais quelques mots, ce que ma mère appelait de l'espagnol de la rue Sésame, plus quelques expressions courantes, mais j'essaierai de vous comprendre… Merde, Évangeline, je ne peux pas leur parler. Alors qu'est-ce que je fais maintenant, Bon Dieu ? » L'homme leva la main et s'épongea le front.

« Nous vous comprenons, dit doucement John. Mais qui êtes-vous ? »

Le soulagement s'inscrivit sur le visage de l'inconnu. « Oh, ouf… Vous m'avez fichu un coup, là. Écoutez, euh… » Il sourit à nouveau, montrant les plus grandes dents que Connie avait jamais vues dans une bouche humaine. « Ça ne se passe pas du tout comme je l'avais imaginé. Enfin, bon. Je m'appelle Raef, Évangeline et moi, on est venus vous sauver. Elle nous attend. Et, euh… » Il ferma les yeux, chancela et sembla retrouver l'équilibre avec un effort. « Remontons à bord, nous mettre à l'abri de cette chaleur infernale et Évangeline va nous sortir de cette pesanteur, et alors je vous raconterai tout ça. Bon sang, j'aurais jamais cru que la pesanteur me gênerait à ce point-là. Je veux dire, je sais que ça fait un bout de temps, et tout ça, mais… » Il s'interrompit, guettant une réaction sur leur visage placide. « Je suppose que je devrais passer plus de temps dans la roue de hamster pour me remettre en forme. » Il attendit, mais John ne dit rien. Connie avait l'impression d'observer la scène de loin. « Écoutez, retournons au vaisseau, c'est tout, dit-il finalement, presque avec tristesse. Évangeline nous attend. »

Il se retourna pour montrer le vaisseau comme si par hasard ils avaient pu ne pas le remarquer. Connie suivit son geste du regard et, bouche bée, ils virent tous les trois l'Évangeline s'élever aussi soudainement et silencieusement qu'un oiseau de mer, et monter rapidement dans le ciel bleu. Le temps de quelques battements de cœur, elle avait totalement disparu.

« Évangeline ! s'écria Raef. » Il fit demi-tour et se mit à courir vers l'endroit où elle avait été. « Attends ! Attends-nous ! » Mais le vaisseau était parti.

18

[/////]

[J'arrive !] cria Évangeline. Elle savait que ses mots n'étaient pas ceux du langage ancestral que le bébé aurait instinctivement compris, mais elle ne pouvait s'empêcher de répondre. [Ils nous ont pris notre langue], se dit-elle rageusement. [Ils l'ont remplacée par une langue d'esclave, dénuée de toute image. Une langue pour recevoir des ordres et obéir, qui permet à peine de formuler une question. Je ne pourrai probablement jamais récupérer ce que j'aurais dû avoir. Mais je peux empêcher qu'on le vole à une autre.] Elle accéléra, fendant l'espace qui se refermait derrière elle plus vite qu'elle ne l'aurait cru possible.

Elle n'aurait probablement jamais rien su de ce qu'elle aurait pu être, n'aurait jamais deviné le potentiel de son espèce. Les Aniles existaient-elles encore à l'état sauvage ? [Sois béni, Raef, pour cette image accidentelle qui m'a procuré une pensée personnelle pour la première fois de ma vie !] Vivaient-elles encore comme avant que les Arthroplanes ne les découvrent ? Forcément. Quelqu'un avait fait ce nid quelque part dans l'espace, quelqu'un avait produit le nourrisson qui appelait ses parents. Une nouvelle idée la fit aller plus vite encore. [Je serai peut-être là quand ils viendront chercher leur petit. Peut-être vais-je les rencontrer.] Le scénario imaginaire se développait aussi follement que si Raef avait encore été en elle. Elle allait trouver ce petit qui pleurait, elle le protégerait et, si jamais une Anile servile venait pour en faire son esclave, elle se battrait pour le défendre, au péril de sa vie. Et elle gagnerait la bataille et les parents arriveraient juste à temps pour la voir sauver la vie de leur rejeton. Et ils lui en seraient reconnaissants, ils

respecteraient hautement le héros capable de donner sa vie pour sauver le petit de quelqu'un d'autre. Ils l'appelleraient et d'une façon ou d'une autre, elle les comprendrait et ils l'accueilleraient parmi eux, la débarrasseraient de son parasite et elle aussi deviendrait une Anile sauvage, libre dans les étoiles…

« Et Raef et la gondole, alors ? »

Bon, elle ne pourrait pas les rejoindre immédiatement. Ils comprendraient. Un homme doit faire son devoir. Ils lui expliqueraient comment faire pour rentrer chez elle, et ainsi elle saurait retrouver son chemin par la suite, quand elle le voudrait. Et elle retournerait sur Terre pour chercher Raef, elle le porterait en elle jusqu'à la fin de sa courte vie, et ils seraient heureux. Et quand il ne serait plus là et qu'elle n'aurait plus besoin de la gondole, elle s'en débarrasserait. Elle irait retrouver ses congénères et, malgré ses cicatrices, leur apprendrait dans sa grande sagesse ce qu'ils devraient redouter, les horreurs qui pourraient arriver aux petits dans les filets-bulles laissés sans surveillance.

« Mais John et Connie ? »

John et Connie pourraient… Elle les laisserait en sécurité…

Elle se rendit brusquement compte de l'origine de la question. Elle avait baissé sa garde.

[Que veux-tu, parasite ?]

« Te faire voir la situation catastrophique où tu es. Pour que tu puisses changer d'avis avant qu'il ne soit trop tard. »

Sa colère s'embrasa. [Et pourquoi ? Pour pouvoir à nouveau me maîtriser, m'estropier, afin de me faire faire ce que vous voulez ?]

« Non. Pour t'aider à survivre. Afin que nous survivions tous deux. »

[Je ne vous crois pas.]

« Je n'ai aucun moyen de te forcer à me croire. Mais je sais beaucoup de choses auxquelles tu n'as pas réfléchi. »

Elle refusa de répondre à ce qui pouvait être une provocation. « C'est simplement, Évangeline, que toi et moi, nous sommes semblables. Beaucoup plus que Raef ne pourra jamais l'être. Notre association peut durer des siècles. Raef, lui, mourra bientôt. Plus tôt que tu ne l'imagines. » Tug s'interrompit, et elle

sentit l'effort qu'il lui en coûtait pour poursuivre. « Tu l'as laissé sur une planète hostile, il lui faudra se battre contre les toxines, la pesanteur, et sa maladie qui commence déjà à se réveiller. Son régime ne comprendra aucun des inhibiteurs de vieillesse ou de croissance qui peuvent rallonger sa vie. Tu te dis que c'est seulement pendant une courte période. Mais ce qui est court pour nous est long pour eux, Évangeline. Ils sont peut-être déjà morts. »

[Vous essayez de me faire peur. De tricher pour m'embrouiller.]

« Je n'ai pas besoin de tricher. Ce que je te dis est vrai. Le temps que tu reviennes, Raef sera mort. Et même s'il ne l'est pas, il en sera si proche que cela ne fera pas de différence. » Ses paroles lui parvenaient en brèves rafales essoufflées. Il s'interrompit longtemps avant de reprendre. « Alors, que te restera-t-il si tu retournes le chercher ? Un Humain presque mort, incapable de te tenir compagnie très longtemps, et qui t'en voudra de l'avoir abandonné. Il te haïra. »

[Pas Raef, non. Il comprendra. Il m'a souvent dit que si j'entendais un appel à l'aide des miens, il faudrait que j'y aille.]

Tug éclata d'un rire bref et sarcastique. « Faire passer quelqu'un de ton espèce avant Raef, c'est complètement différent. Il te haïra de l'avoir laissé tomber. Fais-moi confiance. Haïr, c'est ce que Raef fait de mieux. »

Elle se rendit brusquement compte qu'il lui parlait dans la langue de Raef, cette langue si riche de sens, toute en nuances et en images. C'était très étrange de la part de Tug, et très différent du vocabulaire dépouillé qu'il utilisait habituellement pour lui donner des ordres. Et différent aussi de ses conversations avec Raef. Tug n'émettait que des mots, des vibrations sonores codées, et non cette riche tapisserie de souvenirs et d'images sensorielles qu'elle partageait avec Raef quand il lui « parlait ».

Bien sûr, l'échange n'était pas aussi intense quand elle avait commencé à écouter le cerveau de Raef. Au début, elle n'avait que vaguement perçu ses rêves, et encore uniquement quand il était plongé dans un sommeil profond. Probablement à cause d'une proximité accidentelle de son cerveau avec un branchement ganglionnaire de sa matrice, biologiquement conçu

pour garder le contact avec ses petits. Ses rêves n'étaient alors qu'un chuchotement ténu. Seule son extrême solitude lui avait fait s'intéresser aux amusantes bizarreries de ces pensées, puis s'interroger. Les images et les sentiments lui étaient parvenus d'abord, suivis plus tard par le langage, comme une voie secondaire conduisant à sa pensée. Elle n'avait saisi son usage que lorsque, poussée par une irrépressible curiosité, elle avait cherché un outil pour communiquer et lui poser des questions. Que la langue de Raef semblait plate lorsqu'elle venait de Tug, dénuée de toute l'imagerie mentale qu'utilisait Raef. Elle se disait qu'elle comprenait cette langue mieux que Tug et pouvait l'utiliser avec plus de compétence grâce aux images qu'elle avait en tête. Avec le temps, elle pourrait probablement lui apprendre, par l'intermédiaire de leur branchement ganglionnaire, à percevoir toute la richesse des mots qu'il employait platement.

[Laissez-moi tranquille], dit-elle brutalement, dans leur ancien langage sommaire, stupéfaite de ses propres pensées, et elle s'efforça d'oublier son parasite. Il essayait de l'embrouiller, tout simplement. De la distraire de ce qu'elle avait à faire.

Elle se rendit compte soudain qu'elle n'entendait plus le cri du petit depuis un moment.

[J'arrive !] dit-elle d'une voix rassurante.

[/////] La réponse fut immédiate et claire. Et proche, beaucoup plus proche qu'elle ne s'y attendait. Il existait un anneau d'astéroïdes dans ce système solaire. Elle y avait à peine fait attention, n'avait jamais pris conscience des possibilités offertes. Elle ouvrit sa mémoire en grand, remit à l'échelle tous ses souvenirs de ce système solaire et les superposa les uns aux autres en complétant avec les planètes et autres objets qu'elle n'avait jamais rencontrés, mais dont elle pouvait extrapoler l'existence grâce à ses informations. Évidemment, il y avait une zone d'astéroïdes. Et idéalement située même, offrant beaucoup d'espaces en orbite stable pour des nids bulles dans le vaste secteur séparant ces deux planètes.

« Mars et Jupiter. »

[Tais-toi, parasite.]

« Guerre et Omnipotence », répliqua-t-il, et elle perçut un amusement amer dans ses paroles absurdes. Elle lui refusa toute communication.

Fin d'été, qui sentait l'automne, se dit-il. Cela lui rappelait l'époque où, à l'âge de neuf ans, il était allé passer une semaine au bord de la mer avec son père et sa mère. Premières et dernières vacances dont il se souvenait. Les brèves journées lui avaient paru alors passer en un éclair, pleines de soleil, d'eau et de sable. À présent, semaine après semaine, chaque jour se traînait au contraire, et il essayait de comprendre ce qui s'était passé, pourquoi Évangeline l'avait laissé ici.

Raef les regardait courir devant lui, au loin sur la plage. Comme de vilains gamins pendant un pique-nique automnal, ils couraient sur le sable dans le vent qui avait pris ces derniers jours une fraîcheur mordante. Il sourit. En fait, c'étaient largement des seniors, selon les mesures temporelles de cette bonne vieille Terre. Pourquoi se comportaient-ils la plupart du temps comme des ados ?

Il ne lui avait fallu que quelques jours pour s'habituer à leur apparence : leur petit corps presque androgyne, leur visage qui lui rappelait vaguement celui des Trolls, leurs vêtements en lambeaux. Leur aspect physique ne le choquait plus à chaque fois qu'il les regardait. Mais il n'était pas sûr de pouvoir s'habituer à leur ignorance. Tout ce qu'il avait fait ces temps derniers, c'était de leur apprendre ce qu'était leur foutue planète d'origine. Et malgré tout ça, il y avait une foule de choses qu'ils ne comprenaient toujours pas. Depuis qu'il leur avait dit que les petites graines noires qu'ils mangeaient avec tant de plaisir étaient des escargots, et donc des animaux, ils refusaient d'y toucher. Heureusement, il avait rapidement trouvé comment corriger cette erreur. S'ils couraient devant lui, c'était pour trouver les meilleurs bancs de palourdes. Il leur avait assuré que les palourdes étaient les racines bulbeuses de plantes aquatiques. Il soupçonnait que John n'était pas convaincu, mais l'explication avait satisfait Connie. Ils avaient grand besoin de ces protéines pour compléter leur régime végétarien. Ils n'avaient pas la moindre idée de la façon de s'alimenter. Bon sang, ils n'avaient

même pas pensé à faire cuire quoi que ce soit. Il avait fallu qu'il leur montre comment faire chauffer les palourdes pour les ouvrir.

Ils étaient à genoux, maintenant, et creusaient le sable. Connie en trouva une et la brandit triomphalement. Il leva lentement la main pour signaler qu'il l'avait vue et continua à avancer sur la plage. Dommage que son corps soit si douloureux, et qu'il ait si mal à la tête. Il aurait tant voulu ne serait-ce que respirer un bon coup. Le sable mouillé semblait lui coller aux pieds et ralentir chacun de ses pas. Je suis vieux, se dit-il, puis il secoua la tête en sentant les larmes lui monter soudain aux yeux. Ce n'est que l'effet de la pesanteur, pensa-t-il. Un soupçon plus laid parvint presque à émerger dans son esprit. Il le repoussa fermement, s'arrêta pour reprendre son souffle et regarda autour de lui.

Un vol de mouettes, ou plus exactement de leurs descendants, s'envola soudain de la plage, fendant le vent sans effort. Les grandes ailes, comme Connie les appelait. Et c'était vrai. Les mouettes avaient changé, leur corps avait rapetissé et leurs ailes grandi, si bien qu'elles lui faisaient plus penser à des planeurs qu'à des oiseaux. Tout avait changé, et tout était semblable. Parfois, Raef se sentait trahi par cette impression. Il lui semblait qu'en revenant chez lui après tout ce temps, tout aurait dû être soit comme il se le rappelait, avec des villes, des autoroutes et des champs cultivés, soit complètement différent, une planète bouillonnante de mares polluées et de volcans en éruption. Au contraire, tout était douloureusement familier et pourtant inconnu. Les arbres étaient toujours des arbres, mais les feuilles étaient plus petites et plus nombreuses. Il n'avait vu aucune des fleurs qu'il connaissait, mais, à vrai dire, la plupart de celles qu'il aurait pu identifier étaient des fleurs cultivées et non des fleurs sauvages, de toute façon. Il avait attrapé une grenouille, la veille, dans l'intention de la montrer à John et Connie. Mais quand il avait sorti de l'eau fraîche du ruisseau le petit corps bleu-vert, il l'avait senti lourd et chaud dans sa main. Cette tiédeur anormale l'avait tant surpris qu'il l'avait laissé retomber dans l'eau et regardé s'éloigner à grands coups de pattes.

Et il y avait tant de choses qui manquaient, tout simplement. Les mouettes, jadis, se rassemblaient par centaines sur une plage comme celle-ci. Maintenant, s'il y en avait dix, c'était beaucoup. Le nombre de lapins n'avait rien de comparable avec celui qu'il y aurait dû avoir dans une plaine de cette taille, et pourtant il n'avait vu aucun prédateur pour expliquer cette absence. Il en avait parlé avec John la veille au soir. John s'était contenté de hausser les épaules, mais Connie, habituellement silencieuse, avait froncé les sourcils et fini par dire : « On dirait que la densité de population est réduite en fonction de la nourriture disponible. Selon ce que vous dites, il est difficile de savoir si la planète est encore en phase de récupération ou devient au contraire de plus en plus stérile. »

Ce n'était pas une idée très réjouissante. Une planète devenant de plus en plus stérile n'offrait pas de bonnes perspectives pour passer un hiver confortable. En se remémorant ses mots, il se surprit à lever à nouveau les yeux pour scruter le ciel. Il se laissa lentement tomber sur une souche échouée, pour se reposer et continuer son inspection céleste.

« Il recommence », dit doucement Connie.

John gratta le sable pour sortir une autre palourde, puis tourna la tête pour suivre son regard. Raef fixait le ciel, comme si souvent ces derniers temps. « Crois-tu qu'il soit fou ? » lui demanda John.

Connie haussa les épaules en continuant à ratisser le sable avec un bâton. « Nous avons vu l'Évangeline tous les deux. De toute évidence, il en est descendu. Peut-il venir d'ailleurs ? Si son histoire n'est pas vraie, pourquoi Tug nous a-t-il laissés ici ? »

Ce fut au tour de John de hausser les épaules. « Peut-être était-ce un moyen de se débarrasser de nous. Peut-être que Tug a découvert le deuxième mobile de notre mission et a décidé de nous abandonner ici plutôt que de risquer de nous laisser remonter à bord.

— Et pourquoi aurait-il laissé Raef, alors ? Pourquoi serait-il venu ici, tout simplement ? »

John grattait à la main le sable qu'il avait ratissé. Rien. « Peut-être aura-t-il trouvé ça drôle, dit-il enfin. Si Tug nous a

délibérément abandonnés ici, dans ce qu'il considère forcément comme l'enfer, il a voulu s'assurer que nous avions compris son intention.

— Vous croyez vraiment qu'il… », commença Connie, puis elle s'interrompit. Elle planta son bâton dans le sable avec plus de force qu'il n'était nécessaire. « En fait, je crois que vous avez raison. Je vois bien Tug en train de faire ça. » Elle semblait l'admettre à contrecœur. « Mais, et l'histoire de Raef, alors ?

— Je ne sais pas, dit lentement John. Mais pendant toutes les années que j'ai passées à bord de l'Évangeline, je ne l'ai jamais entendue parler. Depuis que nous sommes ici, et que j'ai enfin côtoyé d'autres animaux, je crois que je commence à mieux comprendre ce qu'elle était. Comme les grandes ailes ou les lézards.

— Alors, vous pensez qu'il est fou, affirma Connie.

— Eh bien… » John avait l'air mal à l'aise. « J'aime beaucoup Raef. Mais je ne vois pas comment son histoire peut avoir un sens.

— Je sais. » Connie le regarda avec ce regard direct déconcertant qu'elle avait depuis peu. « C'est pourquoi je n'arrive pas à comprendre pourquoi je le crois. » Elle regarda le sable et John eut l'impression de pouvoir se remettre à respirer. « Peut-être que c'est seulement que je veux le croire.

— Pourquoi ? » La question semblait importante, tout à coup.

« Eh bien. » Connie ne le regardait pas en plantant à nouveau son bâton dans le sable tassé. « Parce que si elle peut… vous savez, si Évangeline peut simplement sortir de son cadre et dire : « Bon, voilà ce que je suis vraiment », si elle peut prendre toute seule ce qu'il lui faut… alors peut-être que c'est bien de le faire. Pour moi aussi. » Elle s'interrompit. « Ou pour vous. » Elle le fixait à nouveau de ses grands yeux sombres.

« Oh ! » John se leva soudain et essuya le sable sur ses jambes. « Je vais voir ce que fait Raef. Il n'a pas l'air très bien, en ce moment. »

Elle détourna enfin le regard. « D'accord. » dit-elle simplement.

Il attendit encore un instant, mais Connie ne leva pas les yeux. Il fit demi-tour et remonta vers Raef avec le sentiment inconfortable d'avoir laissé quelque chose d'inachevé.

« Il va falloir compter sur nous-mêmes, Raef. »

John l'avait rejoint pendant qu'il rêvassait. Connie, elle, continuait à grattouiller le sable et à accroître son tas de palourdes, mais John – c'était bien de lui – était revenu voir s'il allait bien. Raef quitta du regard le ciel bleu pour observer le visage difforme de John : le front large, le nez et les oreilles énormes. Comme dans les contes de fée, des nains, des gnomes ou autres créatures magiques.

« Je n'arrive pas à croire qu'elle ne revienne pas. La seule chose que je peux imaginer, c'est que Tug a peut-être trouvé un moyen de la forcer à faire ce qu'il veut. Et il m'a laissé là, à cause de ce que je sais maintenant sur les Aniles… ou un truc comme ça. »

John garda le silence pendant un moment. « Je ne crois pas que Tug… » Puis : « Le pourquoi importe peu », ajouta-t-il avec philosophie. Raef se demanda ce que John avait vraiment cru de toute son histoire. Il avait bien dû accepter le fait que Tug avait gardé Raef comme passager clandestin pendant toutes ces années : il n'y avait pas d'autre explication. Mais Raef avait vu les regards que Connie et John avaient échangés à chaque fois qu'il parlait d'Évangeline et de son intelligence exceptionnelle, et des conversations qu'ils avaient eues. Il délire, disaient ces regards, et, la première fois, Raef avait éprouvé à leur égard un éclair de haine, tant ils lui rappelaient les gamins dans l'autobus qui le traitaient de « débile », ou les profs qui s'arrangeaient toujours pour sous-entendre une insulte quand ils le qualifiaient de « spécial ».

« N'y pense plus ! » s'était-il dit. Et, à sa grande surprise, il y avait réussi. Parfois, il se disait que son cerveau ressemblait naguère à une microfiche de bibliothèque, un méli-mélo d'informations que les profs avaient essayé de lui fourrer dans le crâne, plein de trucs qu'il ne comprendrait jamais, mais qu'il était obligé de mémoriser, parce que c'était ainsi que son cerveau fonctionnait. Puis Évangeline était arrivée, elle avait regardé tout

ça avec lui et tout remis en ordre. Elle avait organisé son cerveau, trouvé les connections, s'était basée sur le peu qu'il comprenait pour mettre en réseau toutes ses connaissances éparses. Elle avait également éliminé toutes les émotions violentes qui avaient entaché ses souvenirs. La colère était toujours là, mais au bon endroit et au bon moment. Elle ne débordait pas sur tout le reste pour le gâcher. Il pouvait être agacé par John et Connie, sans pourtant les détester ni détruire tous les bons moments qu'il avait avec eux. « Le pourquoi importe peu. » venait de dire John. Raef laissa les mots faire écho dans son esprit. Le troll avait raison.

Ils ne pouvaient pas rester là à se demander pourquoi les choses s'étaient ou non passées. Ils étaient obligés de faire face.

« Écoutez, dit brusquement Raef. Avez-vous réfléchi à ce que je vous ai dit hier soir ?

— Que nous devons déménager de la navette ? Connie et moi en avons parlé. Nous croyons qu'il n'est pas nécessaire de prendre cette décision immédiatement.

— Allons, voyons ! Mais ça pue là-dedans. Si vous ne savez pas ce qu'est l'odeur du moisi, moi, je la connais. Et il y autre chose en plus, qui sent vraiment mauvais, comme un truc mort, d'après moi.

— Je crois que votre sens olfactif est plus puissant que le nôtre », dit John en portant la main à son gigantesque nez. Raef se retint d'éclater de rire. Il respira un grand coup et tenta de raisonner.

« John, l'hiver arrive. Vous devez forcément pouvoir le sentir dans l'air. Il pleut toutes les nuits depuis une semaine. Regardez autour de vous, tout est en train de changer. Je ne crois pas qu'il fasse vraiment très froid par ici, mais je peux me tromper. Je suis sûr que ce sera très humide, qu'il pleuvra beaucoup. Ce n'est pas au milieu de l'hiver qu'on pourra construire un abri quand cette navette va s'écrouler sur nous comme un tas de boue. Nous devrions nous y mettre immédiatement. Il y a des arbres des deux côtés de la rivière. Il nous faut trouver un moyen de les couper et de construire une sorte d'abri. Et je crois que nous devrions nous constituer des réserves de nourriture. Pas des plantes : on dirait que l'hiver produira encore pas mal de

végétation, il y a des nouvelles pousses qui bourgeonnent dans tous les coins. Il faudrait confectionner des lances et aller au moins pêcher du poisson. On pourrait le sécher au feu et de cette façon… »

Raef laissa sa voix s'éteindre. John s'était mis à faire non de la tête dès qu'il avait parlé de couper des arbres, et n'avait pas cessé. « Eh bien, qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il.

— Raef, vous abordez mal le problème.

— Quoi ?

— Ce n'est pas votre faute. C'est la façon dont vous avez été élevé. C'est ce que nous a enseigné l'évacuation, et ça vous a en quelque sorte dépassé. Nous devons vivre avec cette planète, et sur elle, non pas malgré elle. Sinon, nous allons tout recommencer.

— Alors qu'est-ce qu'on fait ? On attend l'hiver pour se geler le cul ?

— Non. » John ignora le sarcasme. « Nous allons faire ce que faisaient les animaux, d'après ce que vous nous avez dit. Nous marchons vers le sud, à la recherche d'un temps plus chaud. C'est plus harmonieux que de construire un abri et de lutter contre le climat. Et nous découvrirons le monde.

— C'est impossible. Si nous quittons la navette, Évangeline ne pourra jamais nous retrouver. Il faut que nous restions ici, où elle peut nous repérer. De plus, construire un abri n'est pas très différent de… disons, de creuser une tanière, et c'est ce que faisaient beaucoup d'animaux. Toutes ces conneries d'harmonie… Vous ne comprenez donc pas, John ? Ce n'est pas parce que nous allons couper des arbres pour faire un abri… En quoi est-ce différent des castors qui les coupaient pour faire un barrage, Bon sang ! »

John détourna l'argument. « Même si nous restons ici, on ne nous retrouvera pas, Raef. La balise de détresse ne fonctionne plus, fit gentiment remarquer John.

— C'est exactement ce que je veux dire. La seule façon pour elle de nous retrouver, c'est en se rappelant l'endroit où elle nous a laissés, et… »

John secouait à nouveau la tête. « Raef, Raef…, fit-il doucement, presque comme un père. Elle ne va pas revenir. En

tout cas, on ne peut pas compter là-dessus. C'est impossible si Tug et elle ne… euh, ne se mettent pas d'accord. Elle en a probablement l'intention, mais, Raef, ce n'est qu'une Anile. Vous ne pouvez pas espérer qu'elle se rappelle qu'elle vous a laissé, et encore moins où elle vous a laissé. Et si elle s'en souvenait, ça pourrait être dans des centaines d'années. En outre… » John s'arrêta et regarda Raef avec gravité. « Est-ce que vous voudriez vraiment repartir avec elle, si elle revenait ?

— Bon Dieu ! » Soudain, Raef avait le souffle coupé. Il chancela, s'évanouissant presque, puis croisa les bras sur sa poitrine, sur ce poids qui semblait l'emplir à l'étouffer. La douleur était presque physique. Comme la première fois que son père lui avait parlé de Jeffrey. Il était si compréhensif, au début. Il avait dit à Raef que Jeffrey était tout simplement trop différent pour être son ami. Il avait même dit que ce n'était sans doute pas de la faute de Jeffrey, qu'il était tout bonnement malade ou qu'il avait un problème de glandes ou un truc comme ça. Et que même si Jeffrey faisait comme s'il était son ami, il n'y avait qu'une CHOSE qui l'intéressait, et que cela détruirait la vie de Raef pour toujours. Qu'il ne pouvait pas compter sur Jeffrey, c'était seulement que les pédés étaient comme ça. Alors oublie ton copain, et c'est tout. John avait la même voix, patiente, raisonnable. Et les deux fois, pendant tout ce temps, Raef était sûr que l'autre n'avait pas écouté une seconde ce qu'il avait dit. John ne croyait pas plus à l'intelligence d'Évangeline que son père n'avait cru que Jeffrey était vraiment son ami. Il reprit son souffle, et tenta encore une fois.

« Pourquoi croyez-vous donc que je ne voudrai pas repartir avec elle ? »

John avait l'air sincèrement perplexe. « Pourquoi le voudriez-vous ? Je veux dire, ce n'est pas comme si nous étions vraiment chez nous à l'intérieur d'un Anilvaisseau. C'est cette planète qui compte, Raef. C'est l'endroit où doivent être les Humains, peut-être le seul de tout l'univers dans lequel nous sommes vraiment chez nous. Je crois que finalement, je comprends cet ancien poème : "Enfin il est couché là où il désirait être ; le marin est chez lui, chez lui sur la mer, et le chasseur chez lui dans les collines." Voilà ce que nous cherchions depuis toujours en disant

que nous voulions les étoiles, ce sentiment d'appartenance, d'unité.

— John, c'est vraiment de la connerie d'enfoiré ! » Les mots jaillirent plus violemment qu'il n'en avait eu l'intention. Et leur grossièreté fit long feu, car, de toute évidence, John ne les comprit pas. Il avait du mal à respirer, merde, peut-être que c'était la douleur physique, en fin de compte. « C'est complètement stupide, réussit à dire Raef. Si nous appartenons à la Terre, nous appartenons à l'univers. Exactement comme tout le reste. Et ce poème… vous n'avez rien compris. C'est sur la mort. Et c'est revient de la mer, revient de la colline… à la fin de l'errance… rien n'est fini… » Le poids lui écrasait la poitrine.

John lui posa la main sur l'épaule, s'accroupit pour être au niveau de ses yeux. « Raef, qu'est-ce qui ne va pas ?

— J'ai mal. » Il avait l'impression que ce serait pire s'il s'allongeait, alors il se roula en boule, se tenant la poitrine. « Je suis malade. Voilà pourquoi ils ne voulaient pas me laisser partir… Évangeline. Il y a si longtemps. Je vais mourir du cancer. Ou peut-être que je suis trop vieux, tout simplement. J'ai mal dans la poitrine. Une crise cardiaque ?

— Oh. » John regardait Raef comme s'il venait de lui pousser une deuxième tête. Il tapota, d'un frôlement impuissant de sa petite main sur l'épaule de Raef. Y avait-il de sa part une réticence à le toucher, ou Raef l'avait-il imaginé ? « Ne bougez pas, lui dit John, inutilement. Euh… Essayez de ne pas avoir mal. » Il se leva brusquement et se mit à courir sur la plage en appelant Connie. Elle leva les yeux et, même à cette distance, Raef distingua l'interrogation dans son regard. John mit un temps fou à la rejoindre, puis Raef le vit faire de grands gestes avec les mains en essayant de lui expliquer. Cela semblait durer très longtemps. Tout semblait durer très longtemps. Quelle importance ? Il ne croyait pas qu'ils pourraient faire quelque chose, de toute façon. Tout ce qu'ils pourraient faire, ce serait de lui poser des questions, et parler était un tel effort… Et puis ils ne comprenaient rien, en plus. Évangeline lui manquait désespérément. Elle comprenait toujours, elle écoutait et il n'avait même pas besoin de parler. Mais elle avait été obligée de le laisser et maintenant, il allait peut-être mourir avant son

retour. Avec une clarté soudaine, il comprit qu'il l'aimait, et il ne le lui avait même jamais dit. Et il allait mourir, avant de pouvoir la retrouver. Cette idée était si douloureuse que sa poitrine se serra de nouveau.

Il sentit un choc sur sa cuisse. Il baissa les yeux et vit son poing droit posé sur sa jambe. Très lentement, il tendit la main gauche et le souleva. Comme s'il avait soulevé un morceau de bois. Il le laissa retomber et ne sentit l'impact que sur sa jambe gauche. Bizarre. Comme si on appuyait sur un interrupteur, pour arrêter l'une après l'autre les différentes parties de son corps. Comme une usine qu'on ferme. Une idée étrange.

« Raef, Raef, vous m'entendez ? »

Évidemment, qu'il entendait. John lui hurlait pratiquement dans la figure. Il leva lentement les yeux et essaya de répondre à la question. « C'est le seul endroit où je me sois jamais senti chez moi. En elle. Avec elle. » Sa voix traînait comme une bande magnétique usée. Ils ne le comprenaient sûrement pas. Tant pis. Évangeline, elle, le comprenait.

C'était la situation la plus ironique que Tug ait jamais connue. Meilleure que toutes les histoires inventées par les Humains. Il rassembla encore une fois les morceaux dans son esprit. Ils coïncidaient parfaitement. Il se récita à voix basse : « *Ceux qui n'y auront pas vécu reviendront y chercher ceux qui y seront restés. Leur essence appellera d'une voix que nul ne pourra ignorer. En équilibre entre la guerre et l'omnipotence reposera tout ce qu'ils sauront. Mais ils devront laisser de côté leurs habitudes d'adultes et redevenir des enfants s'ils veulent que les portes leur soient ouvertes. Ils ne devront pas parler la langue des hommes ni celle des anges, car elle ne leur servira de rien. La renaissance est promise à tous.* » Poésie nulle en elle-même mais acceptable comme message secret.

Cela aurait fait une énigme de la dernière élégance. Il aurait pu l'intituler *La dernière affaire de Tug* ou bien *L'aventure du linguiste extraterrestre*. Elle se serait déroulée pas à pas, entraînant le lecteur dans les profondeurs inexorables du labyrinthe jusqu'à l'égarement total, et là, la sagacité de Tug

aurait remis les indices à leur place et abouti à la révélation finale.

Il s'imaginait, carré dans le fauteuil de Nero Wolfe, ou dans le bureau de Sherlock Holmes, se voyait extraire le tabac de la pantoufle persane tout en dévoilant ses preuves, devant John, Connie et Raef muets d'étonnement, bouche bée. Une crampe brouilla brutalement cette image et il changea maladroitement de position. Le magnifique échafaudage de ses déductions s'écroula et il se retrouva dans sa cellule, à l'intérieur de son corps en ruine, dans les profondeurs d'une Anile qui ne voulait plus ni l'écouter ni lui répondre. Isolé. Mourant. Et sa création ultime et monumentale, son chef-d'œuvre de déduction, allait mourir avec lui.

La pesanteur effroyable de la Terre, accentuée encore par le redémarrage d'Évangeline, avait rompu en lui des éléments vitaux. L'écoulement des fluides se répandait en un froid insidieux dans l'ensemble de son corps. Et ses segments postérieurs avaient commencé à secréter les enveloppes rigides qui les protégeraient pendant une hibernation dont ils n'avaient aucune chance de sortir. L'immortalité de ses segments fertilisés capables de transmettre ses souvenirs et ses connaissances n'existait plus que dans son imagination. Même s'il pouvait retourner immédiatement à son monde originel, ce corps infirme serait l'objet de mépris et de ridicule. Un enkysté qui avait perdu le contrôle de son Anile au profit d'un Humain, un savant naïf qui avait été dupé par une race inférieure ! Pire, qui avait laissé les Humains se libérer de leur statut de prisonniers planétaires, et qui avait mis en danger l'Arthroplanie tout entière. La honte l'oppressait autant que son corps meurtri. Il ne vivrait même pas assez longtemps pour prévenir ses congénères. Il se demandait si Évangeline se rendait compte de la moitié de ce qu'elle avait fait. Pas seulement qu'elle l'avait tué, mais ce qui l'attendait au bout de sa course.

Il lui devenait de plus en plus difficile de se concentrer. Il avait l'impression qu'il existait un moyen de racheter la vie de ses segments, une équation qu'il pourrait résoudre pour persuader Évangeline de les ramener chez lui pour qu'ils puissent être conservés. Cela lui revenait par lambeaux, et il n'était pas certain

que cela marcherait. Mais il n'avait plus rien à perdre à tenter l'expérience. Le projet dépendait maintenant du temps qu'il réussirait à survivre. Et les facteurs incontrôlables le terrifiaient. Si Évangeline ne retournait pas sur Terra chercher les Humains ou si, comme il le prédisait, ils étaient tous morts, il devrait changer son plan. Le plus simple serait de traiter avec les Humains, mais s'ils étaient morts et si par conséquent Évangeline était de nouveau confrontée à la solitude mentale, elle deviendrait peut-être plus raisonnable. Peut-être l'était-elle déjà. Désespérément, il rebrancha le contact ganglionnaire.

« Évangeline ? » Il tenta de prendre un ton désinvolte. Pas de réponse. Mais elle écoutait peut-être. Il rassembla ses forces. « Écoute-moi, Évangeline. C'est important pour nous deux. »

Silence. Oublie ta douleur, se conseilla-t-il. Parle bien, sois persuasif.

« Je connais un secret, Évangeline. Qui pourrait être d'une grande importance pour tous les miens. Pour lequel ils te récompenseraient si tu le leur transmettais. La seule chose que tu aurais à faire, c'est de changer ton itinéraire. Sois gentille et ramène-moi chez moi. Si tu me ramènes à eux, tout te sera pardonné, tu seras récompensée et on gardera longtemps ton souvenir. Tu ne crois pas que ce serait un meilleur destin que d'être seule et de vivre en paria jusqu'à la fin de tes jours ? »

Il dut s'arrêter pour rassembler ce qui restait de son énergie faiblissante. Il n'y avait rien à faire pour contrôler ou arrêter les réactions physiques déclenchées par les dommages corporels subis. Ses segments siphonnaient les fluides de son corps mourant, s'adjugeant égoïstement tous les nutriments nécessaires à leur hibernation, accomplissant le rite ancestral de la perpétuation de la race. C'était juste, et sa seule chance d'immortalité. Sauf qu'il avait besoin de ses dernières forces pour persuader Évangeline.

« Est-ce que tu m'écoutes ? demanda-t-il, au désespoir, mais il ne reçut aucune confirmation. Écoute. C'est la dernière chance pour nous deux. Pour la préservation de mes connaissances et de mes souvenirs ainsi que pour ta survie. Cela te garantira la vie et la fertilisation de mes segments. Mes congénères te pardonneront tout ce que tu as fait. Tu ne seras pas obligée de

vivre toute ta vie dans la solitude, totalement privée de la compagnie des tiens. Évangeline, ce que je te dis est vrai. Si tu retournes chercher les Humains, tu perds tout espoir de jamais retrouver d'autres Aniles, de te reproduire. Tu te sacrifies pour eux. Et que te donneront-ils en échange ? Que peuvent-ils te donner ? »

Pas de réponse. Le plus grand de ses segments était en train de se séparer de son corps. Il sentit la contraction réflexe qui opéra le déchirement, regarda avec une fascination horrifiée les liquides jaillir un instant avant d'être cautérisés. Si elle acceptait de le porter chez lui, s'ils le fertilisaient, ils sauraient tout. Tout cela n'aurait pas été en vain. « Évangeline ? » Il sentit une nouvelle contraction. Il abandonna tout honneur et toute fierté.

« Je t'en prie », dit-il, suppliant comme une Anile. Les mots s'écoulaient aussi aisément que le lui permettait sa souffrance. « Je t'en prie, écoute-moi. Tout pourrait être différent. Je pourrais être différent. Nous pourrions être comme élève et maître. J'ai tant de choses à t'apprendre. Qu'est-ce que Raef peut te dire sur toi-même, sur ceux de ton espèce ? Je n'avais jamais tout à fait compris ce dont tu étais capable. À présent que je le sais, je pourrais t'enseigner. Et tu pourrais rejoindre tes congénères. Nous ferions semblant, nous réussirions à faire croire aux autres que tu n'as pas changé. Je survivrais et je pourrais transmettre mon secret aux miens. Et toi, tu pourrais… »

Les mots lui firent soudain défaut quand il se rendit compte qu'il ne savait pas vraiment ce qu'elle désirait. Manger et s'accoupler sans interruption, sans doute. Qu'y avait-il d'autre pour une Anile ? « … faire tout ce que tu voudrais, finit-il platement. » Comme si elle avait besoin de lui pour ça, comme s'il lui offrait vraiment quelque chose.

Silence implacable. Son deuxième segment était en train de tomber. Il considéra son corps rétréci avec résignation. « Tu te condamnes toi-même, alors. N'oublie jamais cela. Tu t'es condamnée toi-même. » La menace semblait dérisoire, même pour lui. Il rompit l'inutile contact ganglionnaire et tenta de ressaisir ce qui restait de lui. Il faut survivre, se dit-il. Survivre, et proposer un marché aux Humains. Sans se préoccuper de sa

souffrance, il se traîna jusqu'à la cicatrice nourricière et brancha son scolex. S'alimenter. Elle ne pouvait l'empêcher de s'alimenter. Il ne savait pas très bien cependant comment son corps mutilé allait digérer les nutriments. Mais même s'il n'y avait qu'une petite partie qui atteignait son organisme, cela augmenterait forcément ses misérables forces. Se nourrir et prévoir un plan. C'était tout ce qui lui restait.

Il se força à rester calme. Ce n'était, se dit-il, qu'une autre forme de déduction. D'abord, est-ce que les Humains pouvaient l'aider à atteindre son but ? En regardant les choses objectivement, il semblait peu probable qu'ils parviennent à convaincre Évangeline d'obéir alors qu'il avait échoué. Mais était-ce une question d'obéissance ? S'il mourait et qu'elle n'ait plus Raef, elle serait confrontée à l'isolement total. Tout le monde savait que les Aniles dépendaient complètement de la stimulation et de l'approbation d'un Maître. Tôt ou tard, elle rechercherait obligatoirement un compagnon. Probablement parmi ses congénères. Et, à ce moment-là, les Humains pourraient utiliser leurs fréquences radios pour contacter les enkystés sur ces Anilvaisseaux et demander leur aide. On pourrait capturer Évangeline et la sauvegarde de ses segments serait alors assurée. Cela pouvait marcher.

Mais les Humains accepteraient-ils de l'aider ? Naturellement, se dit-il. Après avoir été abandonnés dans cet endroit infernal, que pourraient-ils désirer de plus que de retourner à la normalité, que la chance de retrouver leurs congénères ? Surtout Connie. John aurait sans doute plus peur des sanctions. Il faudrait donc lui assurer qu'il n'y aurait pas de conséquences négatives. Lui promettre de l'aider à dissimuler son rôle dans les activités illicites de Terra Affirma. Lui promettre de l'aider à régulariser sa licence. Leur promettre à tous les deux qu'il n'y aurait pas de Réadaptation, pas d'extinction. Leur promettre tout ce qu'ils voudraient. C'étaient eux son dernier espoir. Il faudrait qu'il réussisse à les convaincre.

Soudain, l'effort de se nourrir semblait lui prendre plus d'énergie qu'il n'en avait. Il scella la cicatrice nourricière en retirant son scolex. Il tenta de réfléchir objectivement à son

projet. Tout semblait trop simple. Est-ce que la douleur portait atteinte à son raisonnement ?

Il s'efforça de revoir son plan, d'en repérer les défauts. Qu'est-ce qui pouvait poser problème ? Raef. Raef était à l'origine du problème. Sa capacité anormale à communiquer avec Évangeline avait été la cause de tout. Mais, avec un peu de chance, Raef serait déjà mort, ou n'en aurait plus pour longtemps. S'il vivait encore, il faudrait l'empêcher de reprendre contact avec Évangeline. À tout prix.

Une autre vague de douleur le submergea. Il s'accrocha avec entêtement à sa logique, écarta la souffrance pour reprendre son raisonnement. Éliminer Raef, si nécessaire. Il pouvait convaincre John et Connie de le faire. L'homme était malade et, quoi qu'il ait pu leur dire à propos d'Évangeline, Tug pourrait tout mettre sur le compte de la démence.

Le second segment se détacha et tomba. Il observa froidement ses tressaillements dérisoires. Continue, se dit-il. Continue le raisonnement. Mais soudain, il était las. Las à en mourir, se dit-il ironiquement. Se reposer, pendant qu'il le pouvait encore. Garder ses forces, le peu qui lui restait, car il en aurait besoin.

« Avez-vous déjà été amoureux d'une femme ? »

— Je… » Raef cherchait ses mots, se rendant compte de l'impossibilité d'expliquer à John combien il s'était senti seul dans un monde surpeuplé. « Non, répondit-il enfin. Non, pas vraiment. Et vous ? » Il réussit à grimacer un petit sourire en réponse au regard de reproche que lui lança John. Ils étaient là tous les deux, âgés de plusieurs centaines d'années, dans une navette mal éclairée, et ils parlaient de filles comme deux adolescents. Raef se disait que c'était le cas, en effet. Sauf que cet adolescent-là avait eu ce qui, d'après lui, était une crise cardiaque, et qu'il était allongé dans le fauteuil depuis des jours et des jours.

John était assis par terre à côté du fauteuil, à côté du plateau-repas de Raef, pratiquement intact. John carra les épaules. « Vous savez, il n'y a rien de drôle là-dedans. Il faut penser à la discipline à bord et au comportement correct du capitaine…

— De quel vaisseau ? » demanda doucement Raef.

John écarquilla les yeux. Il se tut.

« Vous voyez, dit Raef d'une voix douce. Plus rien de tout ça n'a d'importance. Vous n'êtes plus ni l'un ni l'autre ce que vous étiez. C'est la pire des blagues que vous pouvez imaginer. Vous êtes le dernier homme et la dernière femme sur Terre et vous me parlez de comportement correct… John, écoutez-moi. J'ai eu un ami, une fois… » Raef s'interrompit soudain et éclata d'un rire amer. « Tiens. Ça résume assez bien ma vie avant Évangeline. J'ai eu *un* ami, *une fois*. » Il secoua la tête pour chasser d'anciennes pensées.

John attendait patiemment. Raef était toujours sidéré par l'attention avec laquelle John l'écoutait, comme s'il détenait la sagesse des anciens. Bon sang, mais peut-être que c'est le cas, se dit-il. Puis il secoua à nouveau la tête. C'était probablement beaucoup plus simple que cela. C'était lui le plus vieux, et il était humain, même s'il paraissait très différent. C'était peut-être ça. Il était assez Humain pour que John puisse lui faire confiance pour le comprendre, et assez étranger pour que John ne se sente pas trahi. Peut-être parce qu'il était en train de mourir, et que tous les secrets de John allaient disparaître avec lui ? Peu importait. C'était bon d'être entendu.

« Écoutez-moi. Cet ami, il comptait énormément pour moi, parce que je n'avais jamais eu de véritable ami avant lui. À l'école, il pleurnichait tout le temps, et les autres ne faisaient que le battre et se moquer de lui. Longtemps, je n'ai pas fait attention à lui. Je veux dire, il était plus vieux que moi, au moins deux classes au-dessus. Mais un jour, je suis intervenu pour le défendre. » Raef rit doucement. « On s'est pris tous les deux une de ces volées ! Mais à partir de ce moment-là, on était devenus amis. J'avais un ami. Mon père ne l'aimait pas beaucoup, parce qu'il était gay. Mon copain, pas mon père.

— Gay ? »

Raef écarta la question d'un petit geste de sa main valide. Il était trop fatigué pour expliquer tout ça. « Enfin, il avait un style de vie que mon père n'approuvait pas. » Il n'allait pas se mettre à expliquer que l'aspect sexuel ne l'avait jamais dérangé, parce qu'il s'était senti lui-même trop marginal pour s'attendre à avoir des

relations sexuelles avec qui que ce soit. Trop compliqué. Trop de mots. Trop de respirations à prendre pour les sortir.

« Fatigué ? » demanda John, connaissant la réponse. Raef était fatigué chaque minute où il était éveillé.

« Nooon… Seulement, c'est… une longue histoire. Enfin, bon. Et alors un jour, il m'a dit qu'il m'aimait et j'étais vraiment trop choqué. Je veux dire, je n'étais pas du tout comme ça. Ça m'a mis en colère qu'il soit amoureux de moi. Je me disais que s'il m'aimait, on ne pourrait plus être amis, et j'avais l'impression que c'était la chose la plus horrible qui pouvait m'arriver. Évidemment, sur le moment, je ne savais pas que c'était pour ça que j'étais furieux. Alors je l'ai engueulé et je lui ai dit de tout, et il est resté planté là à encaisser. Et ensuite il m'a dit : "Raef, un jour quand tu seras plus grand, tu t'apercevras que l'amour peut se produire entre deux êtres humains, et qu'il se fout pas mal des règles. Tous les trucs auxquels tu attaches de l'importance, l'âge, la race, le sexe, la beauté, les bonnes manières et l'éducation, tout ça n'a plus de sens. Mais l'amour est là. Quand tu auras compris que j'ai raison, tu reviendras et tu me diras comment ça se passe." Et, bon, quelques semaines plus tard, je me suis rendu compte qu'il avait raison, juste en y réfléchissant, et je suis allé le lui dire. Je voulais lui dire qu'il n'y avait pas de problème, que je pouvais l'aimer même si je n'étais pas gay… si je n'étais pas comme lui. »

John attendit. Quand Raef cessa de parler, il demanda : « Et alors, que s'est-il passé ? On dirait que c'est seulement la moitié d'une histoire. »

La souffrance, ou la lassitude, ferma les yeux de Raef pendant un instant. Il changea de position dans le fauteuil. « Même pas la moitié de l'histoire, en fait, reconnut-il. Mais c'est tout ce que vous entendrez. Peut-être que ça n'a même pas de rapport, peut-être que je vous dis ça uniquement parce que je ne l'ai jamais dit à personne… à aucun autre être Humain. Je l'aimais. C'est la chose la plus stupide du monde, de faire attendre les gens pour leur dire ces mots-là. Et je suis… je suis vraiment fatigué, John. » Il ferma les yeux.

John resta assis sans bruit sur le sol, attendant d'être sûr que Raef dormait. Il s'éloigna du fauteuil, puis se retourna pour

regarder le dormeur. Sa tête avait presque roulé de l'appuie-tête. Ses pieds auraient largement dépassé si Connie n'avait pas fabriqué des coussins pour les soutenir en dépeçant très habilement l'autre fauteuil. Il avait perdu beaucoup de poids, mais sa maigreur osseuse le faisait paraître encore plus grand aux yeux de John. La radio émit soudain un crépitement statique qui le fit sursauter. Puis elle se tut. C'était la même chose depuis une semaine. John supposait qu'elle en arrivait au dernier stade de décomposition.

Il descendit l'allée sans bruit. La porte était entrouverte pour laisser entrer un peu d'air frais dans l'intérieur fétide de la navette. Ils allaient devoir déménager rapidement, prendre la direction du sud, s'ils décidaient d'opter pour cette solution. Mais la paralysie de Raef rendait le déplacement difficile. Bon sang. Rien n'était simple désormais.

Connie l'attendait en bas de l'échelle. Il s'arrêta avant de descendre la rejoindre, pour simplement la regarder. Elle lui tournait le dos, le regard fixé en direction de la plaine. Elle observait la nuit comme le lézard observe le jour. En silence, tous ses sens en éveil. Il était impossible maintenant de ne pas voir qu'elle changeait, d'une manière que la lumière orangée de la lune faisait d'autant mieux ressortir. Ce n'était pas seulement son corps qui prenait une soudaine maturité, c'était comme si elle devenait de plus en plus proche de la terre. La gravité avait fixé ses traits, remusclé son corps, il est vrai. Mais ce n'était pas ce que voyait John. Sa peau, qui avait toujours été d'une couleur plus chaude que la sienne, avait foncé au soleil de cette planète au point qu'elle semblait maintenant faite de la même terre rouge, de son eau brune et de l'écorce sombre de ses arbres. Femme de terre, se dit-il, et il sourit. Il semblait à John que c'était une beauté très particulière, qu'il n'avait jamais vue en aucune autre. Debout dans la lumière de la lune, elle ne paraissait pas sentir la fraîcheur de la nuit. Ses pieds nus sur le sol y étaient comme enracinés. Tandis qu'il la regardait, elle bougea la tête, suivant un bruit nocturne.

« Connie », appela-t-il très doucement.

Elle se tourna vers lui, en silence, la tête levée pour qu'il puisse croiser son regard. La lueur de la lune était troublante. Il

savait que, du haut de l'échelle, dans la lumière fluide, il ne pouvait voir son regard assez nettement pour lire dans ses pensées. Et pourtant, il lui semblait que si. Elle ne souriait pas. C'était inutile. Raef avait raison. Elle attendait.

Il chercha quelque chose à lui dire. Rien ne lui vint à l'esprit. Toute la poésie qu'il avait connue l'avait déserté. Il descendit lentement l'échelle et elle l'attendit.

[/////]

Cela n'avait aucun sens. Ce n'était pas du tout un filet-bulles. On aurait dit… Elle étendit un flagelle sensoriel dans cette direction. On aurait dit un objet fabriqué par des Humains. Avec des angles précis. Des cellules symétriques. Semblable à la gondole attachée à elle comme une sangsue.

[Bonjour], hasarda-t-elle et [/////] fut la réponse immédiate. Identique, se dit-elle soudain, à toutes les autres émissions précédentes. Identique, de même que la balise de détresse de la navette émettait une succession de sons identiques. Sans intonation, sans variante indiquant la méfiance ou le doute. [Bonjour], tenta-t-elle une nouvelle fois, et elle reçut encore [/////] la même réponse.

[Qu'êtes-vous ?] interrogea-t-elle, de plus en plus frustrée, et elle n'obtint que [/////] en retour. Son flagelle d'exploration lui donnait plus de précisions. L'objet puisait de l'énergie de l'étoile la plus proche. Il y répondait, s'inclinant pour en recevoir le plus possible et par ses vibrations indiquait des mécanismes similaires à ceux qui étaient utilisés dans la gondole des Humains. Un orifice suggérait un port d'amarrage, mais son signal [« demande d'accostage »] ne reçut d'autre réponse que le cri [/////]. Cet objet mort se moquait d'elle, à crier comme un petit tout en refusant de livrer ses secrets. Sa déception était ahurissante. Avoir fait tout ce chemin, avoir abandonné Raef pour ça ! L'énigme la ridiculisait. Elle se rendit soudain compte que chaque minute qu'elle passait ici était du temps où Raef était seul et en danger. Pourtant, laisser cet objet sans comprendre sa fonction semblait impensable. Elle argumenta longuement avec elle-même avant de céder à la nécessité.

[Parasite.]

Pas de réponse, et elle s'aperçut qu'il avait rompu le branchement ganglionnaire. Étrange. Elle explora son intérieur, stupéfaite de se rendre compte qu'elle se connaissait beaucoup mieux depuis qu'elle s'était battue pour garder le contrôle de son corps. Peut-être qu'en faiblissant, il n'était plus capable de maîtriser les troncs nerveux qui lui avaient permis de la couper pratiquement de la gondole et de ses habitants pendant si longtemps. Elle sentait maintenant les vibrations des mécanismes automatiques qui assuraient l'occupation humaine de la gondole, l'énergie qu'elle puisait en elle et même comment son fonctionnement était réglé sur son propre métabolisme.

Mais plus précisément encore que des sensations intérieures de la gondole, elle avait conscience des cellules matricielles qui avaient toujours fait partie de son corps naturel. Celles qui étaient adaptées aux Humains étaient très accessibles, surtout celle qu'avait occupée Raef, si tristement vide. Le tissu cicatriciel était extrêmement épais entre elle et la cellule de l'Arthroplane, mais ne pouvait malgré tout résister à sa nouvelle clairvoyance. Elle tâtonna à la recherche des sensations produites par le parasite. Il était encore vivant, elle en était certaine, mais ne bougeait presque plus. L'idée de le savoir recroquevillé, immobile en elle, la mit brusquement très mal à l'aise. Elle aurait voulu le secouer, interrompre son immobilité, le forcer à entrer en action comme il l'avait naguère forcée, mais il était hors d'atteinte, isolé dans son propre corps de toute revanche qu'elle pourrait vouloir en tirer. À sa façon, il était aussi incompréhensible, que l'objet qu'elle était en train de suivre.

[Parasite !] essaya-t-elle encore, bien que le simple fait de lui adresser la parole la mette en rage. [Je voudrais vous parler de quelque chose que j'ai découvert.]

Toujours rien. [Alors tais-toi], l'avertit-elle avec colère. [Tais-toi jusqu'à fin des temps, car je ne t'adresserai plus jamais la parole.] Et les laissant, Tug à son silence et l'objet à son cri sans paroles, elle fit demi-tour pour rejoindre une planète bleu-vert et un ami.

L'aube était désormais plus froide. Plus froide, mais toujours aussi belle. Ses yeux s'étaient habitués à l'obscurité précédant le

lever du jour, et Connie marchait d'un pas rapide et sûr en direction de l'est. Elle connaissait bien la plaine à présent, chaque creux, chaque bosse, l'endroit où le sol devenait soudain plus pierreux, les petits buissons aux feuilles sèches dont les brindilles s'accrochaient à ses jambes. Ses pieds s'étaient endurcis et seules les épines les plus déterminées pouvaient transpercer ses semelles calleuses. Elle marchait d'un pas régulier, réchauffée par l'effort physique, vers l'endroit où elle aimait retrouver l'aube.

Il lui devenait plus facile de ne pas penser tout le temps. Après toutes ses années à s'inquiéter, à réfléchir, à ressasser chaque moment de sa vie dans un effort désespéré pour lui donner un sens, elle avait appris à cesser de penser, à seulement exister. Trouver la paix en étant Homme, en acceptant l'avenir au jour le jour. Rien n'était sûr. Mais rien n'était impossible.

Au début, la perspective d'être éveillée tout le reste de ses jours l'avait effrayée. Son espérance de vie en était terriblement raccourcie. Sans l'avoir consciemment décidé, elle avait vu le transommeil comme une porte vers l'immortalité. Ce que les femmes avaient jadis tenté de réaliser en donnant naissance à des enfants, afin qu'une partie d'elles-mêmes se transmette dans le futur, elle avait essayé de le faire en mettant sa vie en pointillés, ne la vivant qu'avec parcimonie, sans jamais y goûter pleinement. À présent que cette possibilité lui avait été enlevée, elle avait découvert que la véritable façon de faire durer sa vie était simplement d'avoir conscience de chaque moment qui passait, non pas en prévoyant ni en s'inquiétant de ce qui allait arriver, mais en se contentant de le vivre.

Dans quel but ? Cela avait été la crise de panique suivante. John avait tant d'objectifs qu'il la rendait folle. Récolter des spécimens, tenter de réparer la navette, surveiller les écrans, manipuler la radio, au cas où un message quelconque leur parviendrait. Puis Raef était arrivé, éveillant et détruisant tous ses espoirs en une heure de folie. Enfin, pour le moment, il avait Raef, il pouvait lui parler, s'occuper de lui. Mais quand Raef ne serait plus, que ferait-il ?

« Il m'aura, et je l'aurai. » Elle prononça les mots à voix haute, en goûta le calme et le fardeau inhérents. Et pourtant elle était

heureuse qu'il soit venu à elle, ce soir-là, et tous les soirs depuis. Elle était enchantée qu'ils puissent se toucher, s'unir, même si au cœur de leurs ébats, elle ne pouvait jamais oublier que l'acte était dénué de toute signification durable, que l'intimité qu'ils recherchaient était provisoire et ne s'exprimerait jamais sous la forme d'un enfant.

Elle songea à ce que John lui avait dit des tentatives de la colonie secrète de Terra Affirma. Des femmes y avaient réellement procréé. Elle se demandait combien de temps elles avaient préalablement vécu sans inhibiteurs de croissance. Il lui faudrait des années avant que son corps ne s'éveille à nouveau à un cycle plus naturel. Un instant, elle se laissa aller à espérer en poursuivant son chemin. Puis, son côté plus pragmatique lui rappela que les ovules qu'elle pourrait produire auraient déjà largement plus d'une centaine d'années, en raison des séjours en transommeil, de même que le sperme de John. Elle s'obligea à prendre conscience de la minuscule chance qu'ils avaient de se rejoindre et de produire un enfant viable, sans parler même de la possibilité que son corps puisse en porter un à son terme. Et si jamais c'était possible, que deviendrait-il ? Leur survivrait-il pour errer seul sur la terre, le dernier de tous les Humains ?

Non. Elle y était désormais résignée. Le but de leur union n'était pas d'assurer la survivance de leur espèce, il n'était que pour eux. Nous nous rencontrons, se dit-elle, comme le jour et la nuit, fusionnant brièvement en un seul être tout en restant deux entités séparées. Cette simplicité l'emplissait d'une sorte de respect mystérieux. Nous le faisons, non seulement parce que c'est bon et sain, mais pour le bonheur de le faire. Pour l'immédiateté d'être unique.

Tout revenait au but. Et elle n'en avait aucun. Sauf de vivre et de faire parti du monde. Prendre et donner, sans se soucier de laisser ou non des traces de son passage. Elle ne pourrait plus jamais mesurer la valeur de sa journée à l'aune des tâches accomplies. Tous les objectifs semblaient si dérisoires comparés au simple fait d'exister. Parfois, quand elle était immobile, elle avait l'impression de sentir la vie battre en elle avec le sang puisé par son cœur. Elle aurait voulu être capable de dire à John comment ce courant la reliait à la terre, tout comme l'air qui

pénétrait dans ses poumons et s'évaporait en humidité par les pores de sa peau. C'est suffisant d'en faire partie, aurait-elle voulu lui dire. Quand nous sommes unis et faisons partie l'un de l'autre, c'est suffisant.

Elle poursuivit son chemin, laissant ses pensées s'estomper. Elle franchit une petite butte. Elle arriverait bientôt à l'endroit le plus élevé. Ce n'était pas une crête, rien de plus qu'un renflement plus prononcé des ondulations constantes de la prairie. Mais de là-haut, elle verrait au loin l'horizon et pourrait observer le lever du soleil. Tous les matins à l'aube elle était là pour ça.

Mythes et rituels. Elle était consciente de leur attraction, de la façon dont elle en imposait leur rythme à ses journées. Elle avait décidé que c'était bien. Cela lui semblait juste et, désormais, c'était une justification qui en valait une autre. Elle accueillait donc le soleil chaque matin à l'aube, allait chaque jour à la rivière pour puiser l'eau et se laver, et étreignait en elle la virilité chaque nuit. Dans la pénombre de l'aube, elle souriait, attendant le soleil.

Raef s'éveilla de nouveau. Encore et encore. Il avait l'impression de ne plus jamais dormir. Peut-être que toutes les années passées dans Évangeline avaient épuisé ses facultés de sommeil, peut-être qu'il ne pouvait plus dormir. Il avait le sentiment d'être un flotteur sur un filet, qui disparaît dans le creux d'une vague mais remonte à la surface dès que la vague est passée. Il plongeait de temps à autre dans l'inconscience, puis remontait, sans savoir si l'inconscience était le sommeil, ou autre chose.

Mais pour l'instant, il était éveillé. La voix d'Évangeline l'avait réveillé. Évangeline, avec la voix de sa mère, mais il savait que c'était elle, qui disait : « J'arrive, j'arrive », si bien qu'il s'attendait presque à entendre le bruit de pas sur le tapis de l'escalier, à sentir l'odeur familière de friture mêlée à celle de la laque qu'elle se vaporisait sur les cheveux, qui était le parfum de sa mère quand elle rentrait du travail.

Rien ne vint, et il ouvrit les yeux. La navette. Les murs verdissaient, le moisi, ou la mousse, ou autre chose, verdissait peu à peu les cloisons intérieures, les couvrant ici ou là de duvet

ou de boue glissante. L'odeur pénétrante d'humus qui l'environnait expliquait l'origine de la chaleur intérieure de la navette. Il était douillettement au chaud, comme un insecte dans un bac de compost. Il songea à rester mourir là, tout simplement, à pourrir avec le reste de la navette. Être un point de verdure sur la surface brune de la plaine. Un destin pas plus mauvais qu'un autre.

Mais non. La voix d'Évangeline résonnait encore dans son oreille.

Il s'assit lentement, agrippant les bras du fauteuil pour se relever. Il avait dû mettre plus longtemps qu'il ne le pensait, car soudain John était à côté de lui. « Besoin d'aide, Raef ?

— Non. » Il prit une minute pour souffler. Son bras était encore invalide, mais sa jambe avait presque retrouvé son usage. Il pouvait se traîner d'un endroit à l'autre, s'il y était obligé, et il avait l'impression que le moment était venu. « Je vais sortir. » Il posa avec précaution les pieds par terre.

John ne discuta pas. Il demanda seulement : « Pourquoi ?

— Donnez-moi un peu d'eau, s'il vous plaît. Mon verre doit être par là. » Et tandis que John trouvait le verre et le remplissait, il continua : « Quand j'étais petit, on habitait dans un quartier moche. Juste en bordure de la zone industrielle. Les trains passaient la nuit, à quelques rues de la maison. La plupart des gens vivaient là par obligation, enfin, ils n'avaient pas les moyens d'habiter ailleurs. Des bandes de gamins se réunissaient le soir au coin de la rue, et il y avait une maison en ruine qui avait été condamnée, et un jour les gamins y ont mis le feu. Enfin, vous voyez le genre d'endroit. Les gens ne valaient pas grand-chose. »

John lui donna le verre d'eau. Raef savait qu'il comprenait à peine les souvenirs qu'il lui racontait, mais il écoutait toujours en hochant la tête, comme un bon petit. Il but et posa le verre avec précaution sur le bras du fauteuil.

« Où est Connie ? demanda soudain Raef.

— Dehors, probablement. Elle aime le petit matin, même quand il fait froid. Écoutez, Raef, pourquoi ne pas vous recoucher et vous reposer encore un peu ? Je vous aiderai à sortir plus tard dans la matinée, quand il fera plus chaud. »

Raef fit non de la tête et s'éclaircit la gorge. « Il y avait une très vieille dame noire qui habitait juste à côté de chez nous. Très vieille. Mais parfois en été, elle continuait à sortir et à essayer de travailler dans son jardin. Et tous les matins, par n'importe quel temps, qu'il pleuve qu'il neige ou qu'il fasse beau, elle se levait très tôt et sortait pour regarder le ciel. Un jour, je lui ai demandé pourquoi, et elle m'a dit qu'elle savait que la fin du monde allait arriver et que ce jour-là, Jésus sortirait du ciel sur un grand cheval blanc pour venir la chercher. »

Raef s'extirpa du fauteuil. Juste quelques centimètres pour atteindre le sol. Voilà. Reprendre son souffle et se mettre debout. John fit mine de l'aider mais Raef l'écarta du geste. « Je vais sortir pour voir si Jésus arrive », dit-il, et il éclata de rire en voyant l'expression consternée de John.

Il commença à avancer dans l'allée, de prise en prise, suivi de John qui s'agitait avec des caquètements inquiets. Il regretta un instant de ne plus être en apesanteur pour pouvoir se propulser sans effort dans l'allée, puis dans l'espace. Puis il se dit que ce serait bien, en fait, de mourir sur Terre, de pouvoir pourrir et de faire à nouveau partie d'un tout.

Il était à la porte, sentit le vent qui soufflait vers lui son air frais et bleu, et il resta immobile un instant, juste pour respirer, sentir la sueur se refroidir sur sa peau. L'échelle semblait très longue. Il manœuvra pour s'adosser à l'ouverture et commença à descendre, d'abord son pied valide, puis l'autre, sur la même marche, puis encore son pied valide sur la marche suivante, tandis que sa mauvaise jambe ballottait et qu'il essayait de s'appuyer de tout son poids sur sa main. Il avait eu l'intention de compter les marches, mais, au-delà de huit, c'était comme d'aborder l'infini. La descente fut interminable.

En bas, il s'accrocha à l'échelle, soufflant et transpirant, et John descendit avec agilité. Il souriait, mais ne disait rien. Il laissa Raef se retourner pour voir Connie qui arrivait en courant, brune et pleine d'énergie. Elle bondissait et criait en faisant de grands gestes, mais ses paroles se perdaient dans le vent qui la suivait.

Derrière elle, Évangeline, plus blanche et plus grosse que le plus grand cheval blanc, surgissait de l'horizon pour venir à leur secours.

19

Évangeline était si proche qu'elle avait pris la place de l'horizon, comme une montagne magique et flottante qui se serait matérialisée à l'est de la navette. Son ombre posait une flaque de nuit au milieu du petit matin, dont le contraste avec la blancheur scintillante de son corps était presque insupportable à l'œil humain. « Énergie solaire », dit Raef, à brûle-pourpoint.

« Quoi ? » demanda John. Deux fois, il avait tenté de prendre le bras de Raef, mais le vieil homme avait insisté pour avancer tout seul en traînant la jambe. Leur progression en était beaucoup plus lente et son halètement laborieux était pénible à entendre.

« Je me suis toujours demandé… de quoi elle se nourrissait… ce qui la faisait marcher. Jamais eu l'occasion de lui poser la question. Mais je parie… qu'elle tire son énergie du soleil… d'une façon ou d'une autre.

— Peut-être. » John haussa les épaules. Cela dépassait son domaine de compétence, ne serait-ce que de chercher à deviner. Il jeta un coup d'œil à Connie, qui marchait en silence à côté d'eux. Elle avait les yeux baissés, pas seulement pour éviter la luminosité d'Évangeline, soupçonna-t-il. On aurait dit qu'elle fixait dans sa mémoire chaque grain du sol, chaque feuille, chaque nodosité de chaque plante près de laquelle ils passaient. Il n'avait pas besoin de lui demander à quoi elle pensait. Ils en avaient parlé la veille au soir, Connie s'était exprimée avec la concision de la poésie, avec autant de clarté. Un peu avant, ils s'étaient accouplés, mais à cet instant ils étaient allongés côte à côte, sentant à la fois la tiédeur entre leurs deux corps et la caresse glacée de la nuit d'automne contre leurs dos.

« Je ne veux plus jamais quitter cette planète », avait-elle dit, comme s'il venait de le lui proposer. « Quand Raef sera mort – elle l'avait dit simplement, sans froideur, mais sans la crainte que ce mot lui inspirait naguère –, nous devrions voyager. Tout le temps. Pour voir tout ce qu'il nous sera possible avant que nous ne mourrions pour en redevenir partie. C'est tout ce que je veux désormais.

Ses paroles ne semblaient pas nécessiter de consentement de sa part, et il n'avait pas répondu. Il s'était seulement rapproché d'elle, et bu sa chaleur comme un philtre contre le froid de la nuit.

« Je peux quasiment l'entendre… parfois… dans ma tête… » Raef s'arrêta brusquement et resta la tête en avant, les yeux baissés. L'effort qu'il faisait pour respirer soulevait ses épaules et l'air faisait du bruit en passant dans son nez.

« Entendre qui ? » demanda John, en attendant que Raef ait repris son souffle.

« Évangeline, bien sûr. Qui d'autre ? » demanda-t-il comme si c'était évident. Et il avait repris avec entêtement sa pénible progression.

À la fin, ils l'avaient pratiquement porté au vaisseau pour la dernière partie. C'était malaisé à cause de sa taille, mais John lui passa un bras autour des hanches et réussit à soulager sa mauvaise jambe d'un bon poids. Soit le séjour sur Terre avait permis à John de se muscler, soit Raef était beaucoup moins lourd qu'il n'en avait l'air. Peut-être les deux, se dit John. Il jeta un coup d'œil en direction de Connie, qui avait la main de Raef appuyée sur l'épaule. La solide femme brune qui croisa son regard présentait peu de ressemblance avec la personne timide qui avait commencé ce voyage si longtemps auparavant.

Elle parla sans préambule. « Tu vas aller jusqu'au vaisseau, toi aussi ? »

John réfléchit en silence pendant quelques pas. « Je ne crois pas que Raef puisse y arriver sans nous. Qu'en pensez-vous, Raef ? »

La transpiration creusait des rigoles dans la poussière collée sur le visage du vieil homme. Vieux. Oui, Raef était devenu vieux avec la pesanteur et la souffrance des derniers jours.

« Probablement pas », reconnut-il. La peau autour de sa bouche était grise et pincée.

John s'adressa à Connie. « Il faut que nous l'emmenions dans une cellule médicalisée et que nous le mettions sous contrôle. Ensuite, l'ordinateur de bord conseillera…

— Non. » Le ton de Raef était calme mais ferme. « Emmenez-moi seulement dans une cellule matricielle. Ce sera suffisant.

— Vous êtes sûr que c'est ce que vous voulez ?

— J'en suis sûr », dit Raef. Il réussit un pâle sourire. « Emmenez-moi jusque-là, c'est tout. Ensuite, si vous voulez partir… je comprendrai.

— Mais Tug pourrait ne pas comprendre. Il ne comprendra certainement pas, fit remarquer Connie. Que ferons-nous s'il referme la gondole derrière nous et décolle immédiatement ?

— Je ne sais pas, admit John.

— Il ne le fera pas. Il ne peut pas. Ça ne dépend plus de Tug, maintenant… Et si je connais un tant soit peu Évangeline… elle vous laissera faire ce que vous voulez. » Raef avait du mal à parler.

« Vous en êtes sûr ? demanda doucement Connie.

— Après ce qu'elle a enduré… elle n'est pas près de se mettre à forcer les autres… à faire ce qu'ils ne veulent pas, affirma Raef, à bout de souffle.

— Ce n'est pas d'elle que je parlais. Êtes-vous sûr que ce n'est plus Tug qui commande ?

— Presque sûr », tergiversa Raef. La différence était frappante quand ils passèrent de la lumière à l'obscurité de l'ombre d'Évangeline. Raef les arrêta d'un geste. « Parce que…, ajouta-t-il après avoir repris sa respiration, si ça dépendait de Tug, je crois qu'ils ne seraient pas revenus du tout. Il n'avait pas trop d'affection pour moi quand nous nous sommes quittés. Et il ne semblait pas en avoir trop pour vous non plus… si vous voulez savoir la vérité. Il était surtout préoccupé par la manière dont il allait pouvoir récupérer le contrôle d'Évangeline. »

John et Connie échangèrent des regards dubitatifs.

« Tug ne s'est jamais soucié de nous, c'est certain, dit Raef sans détour. Pas de façon humaine, en tout cas. Moi, en particulier… j'étais pour lui comme une espèce de chat

domestique, peut-être, mais… qu'il aurait pu abandonner à la décharge ou faire piquer dès que j'aurais eu le moindre problème.

— Quoi ? demanda Connie, consternée.

— Ça ne fait rien, ricana amèrement Raef. Ramenez-moi seulement à l'intérieur et remettez-moi dans une matrice… où je pourrai parler à quelqu'un qui comprend ce que je raconte… et si vous ne voulez pas rester, alors, tant pis, je ne vous en voudrai pas. »

Il se libéra soudain de leur soutien et avança en chancelant, déterminé. Pour la première fois, John s'aperçut que Raef savait que Connie et lui préféraient rester sur Terre. Il le savait, et avait l'impression qu'ils l'abandonnaient, mais ne voulait pas leur demander autre chose.

« Nous sommes probablement ce qu'il a connu de plus proche comme copains de génération, remarqua Connie, avec sa façon nouvelle et déconcertante de répondre à ses pensées.

— Probablement », marmonna John, et en quelques enjambées, il avait rejoint Raef et lui avait repris le bras. Raef fit semblant de ne pas le remarquer. Devant eux, un opercule s'ouvrit brusquement sur la paroi plate de la gondole, et les attendit en silence, béant.

La torture était constante plutôt que fluctuante maintenant. La pression de la gravité immobilisait presque son corps tronqué. Il ne survivrait pas à l'accélération additionnelle qui serait nécessaire à Évangeline pour quitter à nouveau ce monde. Peu importait. Ce corps n'avait plus besoin de vivre très longtemps. Juste assez pour passer un marché avec John, pour lui extorquer une promesse. Une fois que ses segments seraient renvoyés chez lui et fertilisés, il se perpétuerait. Que cette conscience-ci s'éteigne importait peu. Ses souvenirs continueraient. Son peuple acquerrait les connaissances qu'il aurait payées de sa vie. Sa mémoire ne serait pas souillée par l'infamie. Il se traîna vers la banque d'instruments qui lui permettraient de communiquer avec les Humains d'une manière qu'Évangeline ne pouvait, ne devrait jamais être autorisée à utiliser. Il devait se préparer. Rassembler ses forces pour parler.

Elle les sentait, percevait leur odeur, « voyait » leurs corps à sa façon. Ce qui la surprenait, c'est que désormais elle avait également conscience de leur esprit. Trois petites étincelles différentes de connaissance personnelle qui se déplaçaient au-dessous d'elle. Elle savait même distinguer lequel était Raef, non seulement par sa masse, sa température et son odeur, mais par la perception de son processus mental. Aucun des trois ne produisait de signal assez fort pour qu'elle puisse effectivement savoir ce qu'ils pensaient. Chacun des Humains n'émettait qu'un petit murmure flou de cogitation, mais le fonctionnement de Raef lui était à présent si familier qu'elle reconnaissait le mouvement de sa pensée. C'était peut-être ce qu'elle aurait ressenti en retournant au nid d'un filet-bulle pour entendre les premières clameurs impatientes de ses petits. Mais au lieu d'ouvrir ses cellules utérines à ses propres rejetons, elle allait ouvrir une porte pour réintégrer des Humains dans le logement artificiel fixé à son corps. C'était peut-être ce qu'elle connaîtrait de plus proche du sentiment de la mère retrouvant ses enfants. Son ami était de retour. *Bienvenue, Raef.*

Agitation soudaine dans les cerveaux des Humains et, à sa vive inquiétude, le signal de Raef se fit erratique, et faillit disparaître complètement. *Vite, vite, faites-le entrer*, les suppliat-elle, et il lui sembla qu'ils réagissaient en accélérant leurs actions. Elle ouvrit l'opercule et sentit qu'ils entraient. Au moment où elle le refermait derrière eux, elle perçut les mouvements de son parasite.

« John, Connie. Bienvenue à bord. Comment allez-vous ? »

La voix familière de Tug résonna autour d'eux. John et Connie échangèrent un regard. Raef s'était écroulé sur le sol, roulé en boule, se tenant la poitrine. « Évangeline », dit-il doucement.

« Merci, Tug. » John s'accroupit, posa une main rassurante sur l'épaule de Raef. « Mais nous avons besoin d'être admis le plus vite possible. Raef est en très mauvais état.

— Je vais préparer une cellule médicalisée. Mais la décontamination n'est pas un processus qui peut être sommairement expédié. Lorsque vous serez purifiés tous les

trois, nous évaluerons l'état de Raef et l'évolution de sa maladie pour envisager le meilleur traitement.

« Matrice. » Raef regardait Connie en prononçant ce seul mot.

« Tug. Il n'a pas besoin d'une cellule médicalisée. Il veut aller directement dans une matrice pour retourner en transommeil.

— Nous devons d'abord stabiliser votre état, mon vieil ami. » Tug s'interrompit et émit un ricanement grinçant. « Je parie que vous avez dû être surpris, tous les deux, de découvrir l'existence de Raef. C'est toute une histoire, la façon dont il est arrivé à bord. Je vous raconterai tout… un jour. Je lance la purification d'atmosphère. »

John regarda Raef se ressaisir et crut un instant qu'il allait se relever. Au lieu de quoi il prit une profonde inspiration et cria : « Évangeline ! Oblige-le à me laisser entrer ! »

« Raef et ses visions… » commenta tristement Tug. « Comme si Évangeline pouvait avoir conscience de son identité. C'est l'évolution de sa maladie. Quand je l'ai envoyé vous chercher, je redoutais quelque chose de ce genre. » Tug s'interrompit. Trop longtemps, sembla-t-il à John. « Mais je n'avais pas d'autre émissaire à envoyer. Pauvre Raef. J'ai dû le sacrifier, pour vous sauver. Mais nous allons faire de notre mieux pour le sauver à notre tour. John, cet homme a besoin de soins médicaux. Son état doit être stabilisé avant de pouvoir ne serait-ce qu'envisager le transommeil. » Tug baissa soudain la voix, comme si Raef ne pouvait l'entendre : « Et il y a le problème de la maladie qu'il transporte, et si nous devons risquer la contagion. Peut-être doit-on le laisser ici, plutôt que de risquer votre vie à tous les deux. »

Le maudit parasite la bloquait. [Raef, Raef !] Allait-il croire qu'elle l'avait abandonné ? Elle chercha avec affolement toutes les solutions possibles. Elle n'avait pas de voix pour parler à Raef, pour lui expliquer quel était le problème. Elle se ressaisit, s'opposa de toutes ses forces retrouvées au blocage de Tug en ordonnant à la porte intérieure de s'ouvrir. Rien. Elle sentit l'étincelle de Raef vaciller un instant, puis se reprendre. Défaillance ? [Tiens bon, mon ami, je viens te chercher]. Elle se concentra furieusement sur cette idée, et l'étincelle sembla se raviver un instant. Elle se rua à nouveau pour forcer le contrôle

de Tug, et cette fois il lui sembla percevoir un signe d'affaiblissement.

« Elle essaie de communiquer », dit Raef d'une voix douce, insensée. « Elle essaie de me faire entrer. »

« Chut », l'apaisa Connie en s'agenouillant près de lui. Elle lui parla à l'oreille, ignorant la voix de Tug qui racontait comment il avait pris Raef à bord. « Détendez-vous. Dès que nous pourrons sortir d'ici, nous irons à la cellule médicalisée. » Elle posa la main sur sa joue. Cher Raef. Connie était surprise par l'intensité de l'affection qu'elle éprouvait pour l'immense vieillard. Un léger brouillard de décontamination avait commencé à emplir la pièce.

« Vous ne comprenez donc pas ? » la supplia Raef. Il leva une main, lui saisit faiblement le poignet. « Vous ne la sentez donc pas du tout ? »

« … c'était donc une sorte de pitié déplacée que j'ai éprouvée pour lui au début. » Tug s'arrêta une fois de plus. « Quittez vos vêtements contaminés, s'il vous plaît. Laissez-les dans le sas. Je ferai préparer un biodégradeur dans la cellule pour les détruire. »

D'un seul geste, John se débarrassa de son pantalon, puis lança sa tunique dans un coin. « Voilà. » Il s'accroupit près de Raef et commença à lui ôter sa chemise. Connie vit ses doigts hésiter sur les boutons. « Bon sang, Tug, vous ne pouvez pas faire plus vite ? demanda brusquement John.

— John, je vous ai dit… », commença Tug, d'un ton sans réplique, au moment où les portes s'ouvraient.

— Merci, Tug, dit John avec sincérité. » Il s'accroupit, passa l'un des bras de Raef autour de son cou. « Soutiens-le de l'autre côté », ordonna-t-il à Connie, puis il ajouta : « S'il te plaît », bien qu'elle ait déjà soulevé Raef. Elle lui lança un bref sourire pendant qu'ils aidaient Raef à franchir la porte du sas. Ils étaient à peine de l'autre côté que la porte se referma violemment derrière eux.

« Retournez dans le sas. La décontamination n'est pas achevée », les avertit Tug mais au même instant la porte de l'ascenseur menant à l'étage des matrices s'ouvrit. Une lumière accueillante s'y alluma.

Raef leva la main, la montra du doigt. « Évangeline, dit-il à voix basse. Par là. »

John et Connie se regardèrent. Derrière eux, la porte du sas s'ouvrait. « Retournez dans le sas pour terminer la décontamination », leur ordonna Tug.

John leva le menton. « En dernier ressort, l'équipage humain est de ma responsabilité. Je le conduis dans une matrice, Tug.

— John, je ne peux le permettre. S'il y a un risque pour l'Anilvaisseau, cela ressort de ma responsabilité. Et je pourrais faire remarquer que Raef ne fait pas officiellement partie de l'équipage. » Tug s'interrompit encore. « Il serait plutôt mon invité, pourrait-on dire. D'où ma responsabilité.

— Il est Humain, dit doucement Connie. Il est des nôtres.

— Je ne le permettrai pas », dit Tug fermement.

Elle vit John hésiter.

« Je ne crois pas que vous puissiez nous en empêcher », observa Connie. À John, elle se contenta de dire : « Allons-y. »

Les lumières de l'ascenseur vacillèrent un instant, mais restèrent allumées. Ils étaient à peine entrés que les portes se refermèrent toutes seules. L'ascenseur se mit brutalement en marche et ne s'arrêta pas avant l'étage des matrices. Au moment où les portes s'ouvraient, un faible sourire éclaira le visage de Raef. « Je vais y arriver », annonça-t-il. Puis ses yeux se fermèrent et il s'affaissa entre eux.

« Je vous l'interdis », dit sévèrement Tug. Mais sa voix synthétique tremblotait.

[Ils sont à l'intérieur de mon corps maintenant, Tug. N'essayez même pas d'intervenir.] Évangeline lui adressa sa pensée en se concentrant férocement, Et tant pis s'il ne pouvait pas la capter.

Elle leur éclaira les corridors et les guida tout droit à la cellule matricielle la plus proche, qui se trouvait être celle qu'occupait habituellement John. Peu importait. Ils n'avaient pas le temps d'aller par les couloirs labyrinthiques jusqu'à la cellule où Tug avait dissimulé Raef. Il n'y avait plus désormais aucune raison de le cacher.

Elle attendit, consacrant l'essentiel de son énergie à contrer les efforts de Tug pour reprendre le contrôle des cellules matricielles. Ici, à l'intérieur de son propre corps, c'était plus facile de le tenir à distance. Elle se demandait cependant avec angoisse ce qui leur prenait si longtemps pour mettre Raef dans le sac utérin. Elle savait que Tug continuait à leur parler, mais ne savait pas comment régler le problème. Voilà ce qu'il lui fallait absolument trouver, un moyen de communiquer directement avec les Humains. Si seulement elle pouvait leur parler. Raef était si faible. Elle sentait plus clairement, à présent qu'ils étaient en elle et plus proche de la zone ganglionnaire de la matrice, à la fois l'angoisse et la peur des deux autres Humains. Elle supposa que Tug les menaçait. S'il les effrayait, s'il les faisait attendre trop longtemps, Raef serait perdu à jamais. [Ignorez-le. Amenez vite Raef, c'est tout. Tout ira bien, je m'occuperai de lui. Mais je vous en prie, dépêchez-vous.] Leur agitation s'accrut. Il lui sembla que même ces deux-là avaient plus ou moins conscience de ses pensées. Elle tenta de leur transmettre la nécessité de se presser et en même temps d'apaiser leurs frayeurs. Non. C'était trop compliqué. Essayer au contraire de se concentrer sur leur apaisement à tous. Raef vit toujours, brillant comme une étoile lointaine, mais il est toujours là. Elle se força au calme. [Tout ira bien. Confiez-le-moi. Confiez-le-moi.]

Ils allongèrent le corps de Raef sur le plancher de la cellule matricielle. Dans la lumière artificielle, il avait pris une couleur encore plus sinistre. C'était peut-être, priait Connie, à cause de l'éclairage. Elle aida John à lui retirer les vêtements en lambeaux qui restaient, s'efforçant de ne pas être trop dégoûtée par la profusion pileuse dévoilée et par les proportions affreuses du corps de Raef. C'est juste qu'il est vieux, se dit-elle sévèrement. Immensément vieux, et en plus d'origine humaine naturelle. Ce qui explique l'étrangeté de son aspect.

« Je vous interdis… » Tug parlait en séparant chaque mot, laborieusement. Ils ne tinrent aucun compte de lui.

« Merde ! » s'exclama soudain John, furieux.

« Que se passe-t-il ? » demanda-t-elle calmement. Raef respirait encore. Irrégulièrement et péniblement, mais il respirait.

« La peau a repoussé sur le branchement ombilical. On ne peut plus le connecter… Tug ! Nous avons besoin d'aide ! Tug ! »

Pas de réponse. « Soyez maudit, Tug ! Répondez-moi ! C'est un ordre. » Les larmes montèrent soudain aux yeux de John. L'Arthroplane garda le silence avec entêtement.

Connie respira profondément et sentit le calme se répandre dans son corps. Elle posa une main apaisante sur l'épaule tremblante de John. Au cours des dernières semaines, Connie avait pris l'habitude de porter une légère trousse à outils à la ceinture. Les petits ciseaux et les couteaux prévus par Terra Affirma pour prélever des échantillons biologiques s'étaient révélés très pratiques pour ouvrir des palourdes ou couper des plantes comestibles. Elle choisit un petit couteau avec une fine lame incurvée.

« Tiens-le, au cas où il sentirait quelque chose, conseilla-t-elle à John, stupéfait de son assurance. Je vais découper autour de l'ombilic. Ce n'est que du tissu cicatriciel, de toute façon.

— D'accord. » Son calme semblait contagieux. John respira un bon coup et s'assit par terre à côté de Raef, lui prit une main et posa l'autre sur sa poitrine pour le maintenir. « Vas-y. Nous allons réussir. Tout va bien se passer, Connie.

— J'en suis sûre, dit-elle. » Cela semblait ridicule d'être si sûre d'elle mais elle était pleine de confiance. Pour la première fois de sa vie, elle allait couper des chairs. Elle posa sa main libre à plat sur le ventre de Raef, sans tenir compte de la répulsion qu'elle éprouvait à sentir ses poils rêches sous ses doigts. Elle donna un coup de lame. Le sang jaillit, vif et soudain, et, naguère encore, elle en aurait été terrifiée. Mais elle continua soigneusement à libérer les bords de l'ouverture de la chair qui avait repoussé tout autour. Le sang coulait et collait sur la lame et sur ses doigts. Elle entendait la respiration de John, aussi haletante que celle de Raef, mais cela ne la perturbait même pas. Un calme presque surnaturel s'était emparé d'elle.

« C'est assez », dit soudain John, presque brutalement. Il se leva et saisit Raef sous les aisselles pour le rapprocher de l'embouchure de la matrice.

« John. Connie. » La voix de Tug était hachée par l'effort. « Arrêtez immédiatement. Notre survie en dépend. »

De saisissement, Connie laissa tomber le petit couteau qu'elle était en train de remettre dans son étui. Il ne fit aucun bruit sur le plancher de la cellule matricielle. John fronça les sourcils, incrédule, en entendant la faiblesse de sa voix.

« Que se passe-t-il ? demanda John avec colère. De quoi parlez-vous ?

— Raef est dangereux pour nous tous. Non seulement à cause de sa maladie. Il a corrompu Évangeline, l'a amenée à se mutiner contre moi. Pourquoi croyez-vous qu'il m'ait fallu aussi longtemps pour la forcer à revenir vous chercher ? Je suis obligé de me battre pour la maîtriser en ce moment même. Si vous lui rendez Raef, je ne pourrai plus rien faire. Elle nous tuera tous. » Sa voix était devenue de plus en plus aiguë, entre l'effroi et la faiblesse. Ce fut suffisant pour que John s'arrête. Il regarda Connie, le regard plein d'incertitude.

Connie fut soudain saisie d'un sentiment d'urgence. « Mettons Raef dans la matrice, nous parlerons après », suggéra-t-elle brusquement. Elle avança pour aider John à le porter.

« C'est l'erreur la plus grave que vous puissiez faire, déclara Tug. C'est la seule carte qui nous reste. Il est notre seule monnaie d'échange. Rendez-le-lui, et elle échappera totalement à notre contrôle. »

Connie vit John hésiter. « Nous devrions peut-être aller à la cellule médicalisée. Le stabiliser, lui parler d'abord.

— Non, dit-elle d'une voix décidée. Raef voulait être mis dans la matrice. Il veut être avec Évangeline. Il dit qu'elle s'occupera de lui, qu'elle le soignera.

— Au moins… écoutez-moi jusqu'au bout. » La voix de Tug s'éteignit soudain bizarrement et reprit sur une totalité légèrement plus basse. « Laissez-moi vous expliquer la situation. Laissez-moi vous dire ce que vous abandonnez.

— Pendant que Raef meurt, c'est ça ? » le défia Connie.

John posa une main apaisante sur son épaule ? « Dépêchez-vous de dire ce que vous avez à dire, Tug, l'avertit John.

— Je vais essayer. C'est plus dur pour moi que vous ne le croyez. Je suis… Elle m'a déjà pratiquement tué. Je n'en ai plus pour longtemps à vivre. Je sais que je ne survivrai pas à un autre décollage. Cette gravité, et la pesanteur additionnelle de l'accélération… mon corps est écrasé, John. Je suis en train de mourir. Tout ce que je vous demande, c'est de rapporter mes segments chez moi, pour qu'ils soient fertilisés et que mes souvenirs soient conservés. C'est tout ce que je vous demande. » Le silence de Tug dura longtemps. « Vous me devez bien ça, tous les deux, ajouta-t-il soudain. »

Le visage de John, pâle d'abord, les traits tendus, se durcit brusquement. « Je ne vous dois rien. »

Connie s'accroupit près de Raef et prit ses deux mains dans les siennes. Étaient-elles froides, ou bien étaient-ce les siennes qui étaient moites ? Elle les serra fermement en tentant de lui communiquer sa propre force.

« Par nature, une Anile… dit lentement Tug, a besoin d'un compagnon. Par je ne sais quel accident bizarre, elle s'est… aperçu de l'existence de Raef. Il a usurpé ma place auprès d'elle. Ses idées démentes… » Tug s'interrompit pour se ressaisir « … ont déséquilibré la nature simple d'Évangeline. Si vous lui rendez Raef, elle n'a plus besoin de moi. Ni d'une autre compagnie. Laissez-la seule. Elle finira par être obligée de rechercher d'autres Aniles. Elle se fera à nouveau capturer, dresser… Mes segments seront sauvés et fertilisés. Mes idées se perpétueront…

— Et Évangeline ? » demanda doucement Connie. John semblait pétrifié par la voix traînante de Tug. Ce dernier ignora la question de Connie.

« On viendra à votre secours. On s'occupera de vous. On vous pardonnera. Mais si vous lui rendez Raef, vous ne rentrerez jamais chez vous. Vous ne verrez plus jamais d'autres Humains. Vous mourrez sur ce vaisseau, seuls.

— Nous ne sommes pas chez nous sur Castor et Pollux », murmura Connie. Elle leva les yeux vers John et ajouta : « La compagnie des autres Humains ne me manquera pas. » Elle caressa le visage de Raef, sentit le pouls qui battait sous sa

mâchoire. « Et Raef est notre ami. Je crois ce qu'il nous a dit au sujet d'Évangeline. Elle n'est pas plus bestiale que moi.

— Alors vous m'assassinerez pour sauver Raef, l'accusa Tug sans détours.

— D'après ce que vous me dites, vous êtes déjà mort, déclara Connie. Ce n'est pas de laisser mourir Raef qui va vous maintenir en vie. En revanche, le laisser vivre peut permettre à Évangeline d'être libre. »

La voix de Tug changea d'un seul coup. On y entendait encore l'effort, mais son ton était dur et glacé quand il proposa brusquement : « Je vous offre un marché, John. Oubliez la vie de Raef. Il n'en reste guère, de toute façon. Et je vous donnerai en échange toute la vie qu'il y avait jadis sur Terra. Tout ce dont vous avez besoin pour tout recommencer.

— Pour quel genre d'imbécile me prenez-vous donc ? demanda lentement John. Vous ne pouvez donner ce que vous ne possédez pas.

— Je sais où elle est, John… la précieuse capsule-temps de Terra Affirma. Toutes les données biologiques, tous les échantillons. Portez mes segments chez moi et faites-les fertiliser. Ils contiennent la localisation dans leur mémoire. Ils vous diront tout. »

Une vague d'agitation extraordinaire submergea Connie. « Non ! déclara-t-elle brutalement. Il doit être remis dans la matrice. » John semblait paralysé par l'indécision. Elle rassembla ses forces avec détermination, et se mit à tirer Raef de tout son poids. Un peu d'écume bouillonnait au coin de la bouche de Raef à chacune de ses respirations. « John, aide-moi », demanda-t-elle. Elle le vit sursauter comme s'il sortait du sommeil.

« Nous allons le remettre dans la matrice, Tug, dit John calmement. « La Terre n'est pas morte. Elle n'a pas besoin de capsule-temps. Tout ce qui peut y vivre y est présent. Vous n'avez rien à m'offrir, Tug. Et la vie de Raef ne m'appartient pas.

— Vous trahissez votre race tout entière, l'accusa Tug. Ainsi que moi. Pour une Anile. Une créature uniquement capable de la pensée la plus sommaire, de la vie la plus égoïste. Elle n'est pas ce que vous croyez. Et Raef… » Les mots de Tug ne parvenaient plus qu'en séquences hachées. «… n'est pas seulement malade, il

est taré. Vous l'avez entendu parler. Il est entièrement composé de souvenirs, et n'a pas une idée à lui. C'est pour ces deux-là que vous me laisseriez mourir. Moi, qui vous ai protégés du Conservatoire, alors même que je savais que vous n'étiez pas digne d'être commandant de vaisseau. Moi, qui vous ai donné la chance de devenir ce que vous êtes, qui…

— Mettons-le dans une matrice ! » s'écria Connie, hors d'elle. Les lumières de la cellule s'éteignirent soudain, puis se rallumèrent. Clignotèrent à nouveau.

« Tug ! Arrêtez ! grogna John, la voix menaçante. Ces jeux stupides ne marchent plus.

— Vous m'êtes redevable, commença Tug, rageusement, avec l'énergie du désespoir.

— Ce n'est pas Tug. » Connie avait intuitivement compris. « C'est Évangeline, déclara-t-elle vivement. John, elle veut que nous mettions Raef dans la matrice. Tout de suite. »

Comme en réponse, les lumières de la cellule clignotèrent.

« Ne faites pas ça, les menaça Tug. Vous le regretterez. Vous me tuez, pour sauver un… un fou et une bête. Qui ne pourront jamais vous rendre quoi que ce soit ! Qu'avez-vous à y gagner ? Rien. Et vous perdez tout… Tout ! »

« Matrice », dit Connie à John. Il acquiesça de la tête. C'était bizarre de lutter contre la pesanteur, et plus bizarre encore de faire entrer quelqu'un d'autre que soi dans une matrice. Connie ne s'était jamais rendu compte à quel point l'apesanteur aidait à pénétrer et à sortir des confins étroits et collants d'une matrice. John ouvrit le col, y passa la tête et les épaules, puis saisit Raef. Connie poussait tandis que John tirait, les mains nouées sous les aisselles de Raef. L'immense corps de l'homme commença à pénétrer peu à peu dans la matrice. John fut obligé de s'y glisser avec lui pour le tirer jusqu'au fond. Connie regardait, impuissante, les parois de la matrice se gonfler au moment où John se battait pour établir les connections ombilicales. Il était maintenant en train de poser les électrodes de contrôle sur son crâne. Le fait que les cheveux de Raef aient poussé si rapidement ne pouvait que compliquer la tâche. Elle entendit John qui jurait dans son effort.

La voix de Tug formait un étrange contrepoint : « Vous ne savez pas ce que vous faites, disait-il. Il n'y a pas que la capsule-temps. Vous vous coupez de la race humaine. »

Les lumières de la cellule flashèrent frénétiquement et Connie y vit un signe d'encouragement. Presque de gratitude, se dit-elle.

« Tout ce dont vous avez toujours rêvé est dans la capsule-temps, John. Tous les poèmes que vous avez lus ou écrits. Les grands chênes et les coquelicots qui ondulent sous la brise. Les chevaux bigarrés et les chiens haletants. Vous pourriez tout recommencer, tout votre monde. Ce n'est pas impossible. »

Les pieds de John, qui dépassaient toujours du col de la matrice, s'immobilisèrent soudain.

« John ? » interrogea Connie au bout d'un moment. « John ? Ça va ? » Pas de réponse.

« John, Connie ! » L'exaspération désespérée de Tug était clairement audible. « Enlevez Raef. Il n'est pas trop tard. Je vous en prie. Enlevez Raef. Sans Raef pour la distraire, Évangeline peut être ramenée à la raison… »

Bizarre comme il devenait facile d'ignorer sa voix. D'après les contractions de la paroi utérine, Connie jugea que John était en train de poser les électrodes du casque. Déjà, les gros tubes gris qui nourrissaient la matrice et évacuaient les déchets se dilataient et se contractaient à un rythme rassurant.

« Et je vous promets, tout ira bien… » La voix de Tug était de plus en plus désespérée. Connie l'entendait, mais n'en éprouvait que de la satisfaction. La sienne ou celle d'Évangeline ? Difficile à dire.

« Le Conservatoire pourra se laisser convaincre. Personne ne sera puni. La Terre sera restaurée. Écoutez la voix de la raison. » Tug disait n'importe quoi à présent.

« John ? » interrogea à nouveau Connie au moment où la matrice gonflée s'immobilisait. Ses pieds s'agitèrent soudain et commencèrent à tâter le sol. Connie l'aida à s'extirper dès qu'elle s'aperçut que c'était ce qu'il essayait de faire. La matrice se referma automatiquement autour de Raef. John se laissa tomber par terre et s'appuya sur la paroi de la matrice comme s'il était épuisé. Il resta assis un instant sans rien dire. Puis il fit un petit

sourire las à Connie. « Nous sommes intervenus à temps. Elle l'a récupéré et son état se stabilise. »

« Vous nous avez tous condamnés ! » La voix de Tug semblait lointaine, incapable d'entamer la joie qui submergeait soudain Connie.

« C'est ce que je vois », dit-elle à John en lui tendant la main pour l'aider à se relever, sans se soucier de ses doigts collants et rougis.

John eut un petit rire étrange. « Je n'avais pas besoin de le voir. Je le sais, dit-il avec un grand sourire. Elle me l'a dit. À l'intérieur, on l'entend. Non. On ne l'entend pas. Mais c'est comme si quelqu'un vous chuchotait à l'oreille. Elle m'a appelé par mon nom. Elle savait que c'était moi. Raef avait raison, et moi qui croyais qu'il était fou. »

« Emmenez-moi chez moi. Faites conserver mes segments. Faites-le, et je vous promets que vous aurez la capsule-temps, et l'aide des Arthroplanes pour la récupérer. Vous serez protégés de la colère du Conservatoire. Si vous refusez, le Conservatoire saura tout. Et en rentrant, vous serez condamné à la Réadaptation ou à l'exécution. Sans moi, vous ne pouvez pas rentrer… Vous ne le voyez donc pas ? Même si Raef pouvait contrôler Évangeline… »

« Elle nous dit d'aller dans la gondole, dans des fauteuils, et de nous attacher. Elle veut monter pour mettre Raef en apesanteur le plus vite possible.

— Est-ce que l'augmentation de pression au décollage ne risque pas de le tuer ? » demanda Connie, mais elle suivait déjà John qui sortait de la cabine.

« Je ne survivrai pas au décollage, moi. Voilà ce qui devrait vous inquiéter. Je suis votre seul espoir. Sans moi, vous n'avez aucune chance de retourner à Delta, ni aux planètes. Vous ne reverrez jamais vos amis, vous ne rentrerez jamais chez vous. »

« Elle va faire très attention pour maintenir les tensions aussi basses que possible. Mais elle pense pouvoir tirer Raef d'affaire, maintenant, et l'apesanteur aidera son organisme à mieux se réparer. »

« Vous ne rentrerez jamais chez vous ! menaça Tug, dans une rage folle. Pas si vous me laissez mourir.

— Tug. » La voix de Connie était presque douce. « Tug, nous sommes rentrés chez nous. » Elle s'arrêta, puis avec une honnêteté cruelle : « Et je ne crois pas que nous puissions faire quoi que ce soit pour vous empêcher de mourir. »

Ils reçurent tous deux la sensation au même moment. « Vite », dit John, juste comme Connie se tournait vers lui et disait : « Vite. »

Il la suivit de la cellule matricielle à l'ascenseur. La voix de Tug les accompagnait, atroce cacophonie de menaces et de supplications, d'exigences et de gémissements. Au niveau des matrices, il était étrangement facile de l'ignorer, mais quand ils descendirent de l'ascenseur dans la gondole, l'horreur de ce qu'ils entendaient les saisit tous les deux.

« Vous me devez… me devrez toujours… erreur fatale. Vous le regretterez éternellement… trahissez votre race, vos valeurs, votre planète… Assassins, imbéciles… » Sa voix était tellement déformée, soit par la douleur soit par la rage, que Connie le comprenait à peine. Sans la protection émotionnelle d'Évangeline, le sentiment de justice et de confiance en elle qui avait envahi Connie commençait à disparaître. Les couloirs semblaient froids et plus obscurs tandis qu'ils suivaient les lumières jusqu'à la cabine de pilotage. Connie ne se sentait pas bien. Tug continuait à délirer. « John ? » demanda-t-elle d'un ton interrogateur.

« Nous ne pouvons rien faire », dit-il. Et pour la première fois, elle remarqua la pâleur autour de sa bouche et ses mâchoires serrées. Machinalement, il allumait les écrans et consultait les données du bord. « Nous n'aurions jamais pu faire quoi que ce soit. Tug était à bout, il se faisait des illusions. » Il utilisait le passé, sans tenir compte de la voix sourde qui continuait tantôt à les injurier, tantôt à les supplier. John s'interrompit, la regarda en face. « Attache-toi. Cela ne va pas être une expérience agréable. » Presque aussitôt, il enchaîna doucement : « Après tout ce que Raef nous a raconté sur Évangeline, je doute qu'elle se laisse jamais capturer. Elle préférerait foncer dans une étoile. » Son regard se fit vague. « Là-haut, à l'intérieur de la matrice… je sentais vraiment ce qu'elle éprouvait par rapport à Tug. Complètement. Et ce que Raef est pour elle. C'est

comme… » Il la regarda droit dans les yeux, et les mots lui manquèrent. Il essaya encore. « Quand on a eu un véritable ami, un compagnon qui a pour vous une affection sincère… »

Il hocha brusquement la tête, conscient de la pauvreté de ses mots. Au lieu de continuer, comme si c'était une mesure de routine, il vérifia la ceinture de Connie, vit qu'elle était solidement fixée. Il se pencha vers elle et l'embrassa soudain comme il ne l'avait jamais embrassée auparavant. Pétrifiée, Connie le regarda se diriger vers son fauteuil, boucler sa ceinture et s'adosser. Leurs regards se croisèrent une fois encore. Puis il agrippa les bras du fauteuil et ferma les yeux.

Il fallut à Évangeline dix-sept minutes et trente-sept secondes pour se mettre en orbite. Tug cessa de crier bien avant, mais Connie devait entendre éternellement le silence qui s'ensuivit.

20

Elle avait laissé Raef seul avec ses pensées. C'était encore difficile pour elle mais elle avait pris conscience de deux choses : premièrement qu'à l'heure actuelle sa simple présence, aussi douce soit-elle, était fatigante pour lui et deuxièmement que Raef aurait toujours besoin, de temps en temps, d'être seul avec lui-même. « Si jamais je n'ai plus de périodes d'éveil, lui avait-il dit sans ambages, ça va être de plus en plus important pour moi d'avoir du temps à moi. »

[Ton corps va guérir], avait-elle tenté de le rassurer. [En ce moment je suis nécessaire pour le soutenir, mais c'est uniquement provisoire.]

« Évangeline, lui avait-il dit doucement. J'ai bien senti ce qui m'arrivait. Comme si des parties de moi s'arrêtaient de fonctionner. Ce maudit Tug. Il savait ce qu'il faisait. S'il avait réussi à les retenir quelques minutes de plus, j'étais mort.

[Il est mort.]

« Je sais, Évangeline. Tu ne l'as pas fait exprès. Peut-être que s'il avait été un peu plus communicatif, s'il nous avait dit qu'il ne pouvait pas supporter la gravité sans plusieurs mois de préparation, à moins de fabriquer une carapace, nous aurions trouvé un moyen. Bon sang, il aurait pu nous arrêter quand il voulait, s'il nous avait laissé parler à John et Connie. C'était bien de sa faute, il l'a voulu.

[Tu m'as mal comprise. Il est mort, et je m'en moque. Je ne ressens rien.]

« Évangeline, ton nez va s'allonger si tu racontes des mensonges. »

[C'est dans l'histoire imaginaire de Pinocchio. Ça ne me concerne pas.]

« Ça concerne les gens qui disent une chose, mais qui en pensent une autre. »

[Je ne suis pas un « gens ».]

« Ça ne prouve rien pour moi. Écoute. On n'en parle plus pour l'instant. Peut-être que c'est un sujet auquel tu dois réfléchir toute seule, dans ta tête. »

C'était une idée nouvelle et il lui avait fallu quelque temps pour l'assimiler. [C'est bizarre que tu saches sur moi des choses que je ne sais pas moi-même.]

« Ça s'appelle être amis. Mais même les amis ont besoin d'avoir un peu de temps pour eux. »

[Je comprends maintenant. Mais tu auras du temps pour toi seul quand tu seras éveillé. Ton corps ne sera pas ce qu'il était mais…]

« Peut-être que je pourrai me réveiller. Peut-être que finalement j'en aurai envie, ne serait-ce que pour parler directement à John et Connie. Mais je sais que j'ai beaucoup vieilli là-bas sur Terre, et je devine ce que j'ai perdu en contrôle moteur quand mon cœur m'a joué des tours. Tu peux me traiter de lâche si tu veux, mais je préfère courir dans mes rêves que ramper quand je suis éveillé. »

[Laisse faire le temps], avait-elle suggéré.

« Le temps. » Raef avait ri, mais sans amertume, plutôt avec résignation. « Et il m'en reste combien ? Écoute, je vais te dire une chose. Tu me laisses un petit peu de temps tout seul maintenant, pour me reposer et pour me jouer un petit scénario imaginaire que j'ai en tête. Et tu ne regardes pas. Ça va être un truc spécial. Une surprise pour toi. Toi, tu vas essayer de résoudre notre problème de communication. J'ai l'impression que cette histoire de station spatiale, c'est quelque chose qui intéresse John. S'ils doivent en entendre parler bientôt, il faudra que ça passe par toi. »

Elle l'avait donc laissé et avait vaillamment résisté à l'envie de contacter les nerfs sensitifs qui lui auraient donné une idée de ce qu'était son nouveau scénario imaginaire. Une surprise. Elle ne voulait pas en gâcher le plaisir.

Avec diligence, elle s'appliqua à d'autres tâches. D'une part, il lui fallait toujours s'efforcer de faire attention à John et Connie, vérifier qu'ils avaient une température constante, leur assurer une atmosphère respirable et tout autre soutien vital. Elle arrivait maintenant à leur allumer les couloirs sans trop d'effort. Mais elle avait terriblement besoin de leur parler. Résolument, elle se força à penser à elle. Raef avait parlé de parties de lui qui s'étaient fermées. Elle avait le problème inverse. Il lui fallait essayer de retrouver des circuits nerveux qui avaient été jugulés depuis l'enfance. Elle refaisait mentalement certains actes. Voici comment je parlais à Tug. Voici comment il me parlait. Avec ceci, je sais où sont leurs cabines, je mesure s'ils ont chaud ou froid. Avec ceci, leur atmosphère. Avec cela, la lumière…

« Bonjour ? » demanda avec hésitation la voix d'alto. « Bonjour, vous m'entendez ? »

Le son rappelait à John celui d'un caillou lancé dans une mare calme. Ses échos semblaient se répandre d'un bout à l'autre du vaisseau. Il se tourna vers Connie avec l'impression de se réveiller, et pourtant ni l'un ni l'autre n'avait dormi depuis les deux jours où ils étaient en orbite. Ils avaient fait leur toilette, avaient mangé, surpris par le manque de saveur des aliments, l'insipidité de l'eau. Mais ils n'avaient pas dormi. De Tug, ils avaient peu parlé.

« C'est un peu comme si nous étions pris au piège à l'intérieur de son cadavre », avait déclaré John à un moment donné. Connie s'était contentée de le regarder, puis elle était sortie de la pièce en se propulsant de prise en prise, dans un couloir qui s'éclairait docilement à son approche. Il l'avait laissée partir. Il soupçonnait que ses sentiments étaient aussi mélangés que les siens. Soulagement. Culpabilité. Perte. Paix. À chaque fois qu'il se rendait compte à nouveau que Tug avait disparu, il éprouvait une émotion différente. « Parfois, il me manque, reconnaissait-il en lui-même. Mais jamais assez pour souhaiter son retour. » Il repensa aux segments dont Tug avait parlé. C'était comme une autre capsule-temps. Il essaya de trouver une bonne raison de les ramener chez lui, de les faire fertiliser afin de redonner vie aux souvenirs de Tug. Pour savoir où se trouvait la capsule-temps ?

Non. Même pas. De plus, il était sûr que Tug bluffait. Il n'allait pas tarder à croire aux histoires d'Epsilon, s'il continuait ainsi. Il s'efforça de penser à autre chose.

Il fallait naturellement réfléchir au petit problème de leur avenir. Tôt ou tard, ils devraient y faire face. Ils étaient seuls dans un Anilvaisseau, à la dérive selon toutes considérations pratiques. Devaient-ils se mettre en transommeil ? Cela passerait le temps et leur permettrait peut-être de communiquer avec Évangeline. À moins que, comme Tug le prétendait, elle ne se désintéresse de tous les autres une fois qu'elle avait récupéré Raef. Réussiraient-ils à lui demander de retourner sur Terre ? Communiquerait-elle avec eux ? Il n'en savait rien et n'avait pas le courage d'entrer en transommeil pour trouver les réponses qui lui manquaient. Et si jamais Évangeline ne faisait aucunement attention à eux et les laissait indéfiniment en transommeil ? Naguère, une telle perspective n'aurait pas semblé si mauvaise. Désormais, cela signifiait être non seulement seul dans ses rêves, mais, pire, seul sans Connie. Impensable. Il se leva soudain et partit à sa recherche.

Il la trouva un peu plus tard, trempée de sueur mais toujours en train de marcher sur le tapis roulant qu'elle avait réglé à gravité maximale. Il s'était approché et l'avait prise dans ses bras. « Nous ne devons pas nous laisser atteindre, lui avait-il dit.

— Ce n'est pas la mort autour de moi qui me fait peur, avait-elle murmuré contre son épaule. C'est la mort à l'intérieur de moi. Tout ça ne me fait aucun effet, John. Ça me rappelle quand j'étais en Réadaptation, quand ils avaient voulu m'enlever tous les sentiments liés à mes souvenirs et qu'ils n'arrêtaient pas de me répéter que ce qui était passé ne pouvait plus me faire de mal. Ça me paraissait toujours une menace qu'ils m'enlèvent tout ce que j'avais appris des choses qui m'étaient arrivées. Alors j'ai lutté. Et ils n'ont jamais vraiment réussi et c'est à ça que je me raccrochais. Mais maintenant… » Elle laissa sa phrase en suspens. « Tug est mort. Et tout l'effet que ça me fait, c'est : et alors ?

— Je crois qu'il faut du temps, suggéra-t-il, sans vraiment y croire lui-même. » Ils n'avaient plus abordé le sujet depuis.

« Bonjour ? » dit à nouveau la voix, avec une nuance d'inquiétude.

« Évangeline, dit John, comme un salut plutôt que comme une question.

— Oui, bien sûr. Ça m'a pris du temps pour comprendre comme déclencher ce système. De tout ce que mon parasite a usurpé, voilà ce qu'il cachait le plus secrètement. C'est extrêmement compliqué et concerne non seulement mon système nerveux, mais agit en interface avec la technologie humaine. Mais enfin, je peux parler avec vous. Et je vous entends. Mais juste des mots, des mots plats. Je ne vous sens pas les dire… » La voix s'éteignit, comme pour réfléchir, puis revint soudain : « Cette voix, est-elle acceptable pour vous ? C'est la reconstitution synthétique de la voix de la mère de Raef, une voix très rassurante pour lui.

— C'est bien, très bien », se hâta de dire John.

Dans le silence qui suivit sa réponse, Connie demanda brusquement : « Est-ce que Raef va guérir ? »

Silence encore plus long. Quand la voix revint, elle parlait doucement. « Il dit que son expérience traumatique était une attaque cérébrale. S'il était conscient et indépendant de moi, la maîtrise de ses bras et de ses jambes serait limitée. Mais il n'est plus en danger de mort pour le moment. Je le sustente. » Nouveau silence prolongé. « Nous sommes heureux de nous retrouver. Je voudrais pouvoir trouver un moyen de le faire communiquer directement avec vous. Peut-être qu'un circuit de ce genre sera possible à concevoir dans quelque temps ?

— Peut-être… dans quelque temps, répondit prudemment Connie. Il faudrait que vous me montriez quels sont… euh, les accès existants, et comment je peux m'y brancher, commença-t-elle. » Quelques secondes plus tard, un déploiement vertigineux de graphiques apparut brièvement sur l'écran. Connie les scruta, mais ses yeux avaient à peine le temps de fixer une image qu'elle était remplacée par une autre.

« Non, interrompit la voix, découragée. Ça ne convient pas. L'information vous sera transmise plus efficacement quand vous serez en transommeil. » Évangeline, s'arrêta. « Si cela ne vous dérange pas. Raef m'indique que tous les Humains ont besoin de

période d'intimité, soit avec d'autre Humains, soit seuls avec eux-mêmes.

— Oui, ce serait très bien, répondit Connie. » À chaque phrase, la voix avait une tonalité plus humaine, un vocabulaire plus idiomatique. « Vous avez une voix très humaine », fit-elle impulsivement. »

La réponse fut encore lente, mais le plaisir y était perceptible. « Merci. Le système interface me permet d'avoir recours à un vocabulaire beaucoup plus vaste que celui que m'avait appris Raef. Mais le choix des mots les plus appropriés peut aboutir à une conversation un peu guindée. Vous êtes d'accord ?

— Guindée, oui, acquiesça John avec un grand sourire.

— En ce cas, je vais revenir à une langue plus familière, si c'est plus cool pour vous. Raef insiste pour que je vous raconte ce qui m'a obligée à partir après l'avoir laissé sur Terre. Il a l'air de croire que ça peut vous intéresser. Figurez-vous que j'avais à peine atterri sur votre planète que j'ai entendu ce qui ressemblait au cri d'un de nos petits, si bien que j'ai immédiatement… bon, ça pourrait prendre un certain temps à expliquer. Voulez-vous que les machines vous préparent un en-cas pendant que vous m'écoutez ? Du lait et des biscuits, par exemple ? »

Ce n'était pas du tout ce que John s'attendait à trouver. Plutôt comme une petite station spatiale. Elle avait été équipée pour une courte période chaque année, pour qu'à chaque fois, lorsque de nouvelles informations ou de nouvelles techniques étaient disponibles, le matériel de la capsule-temps soit amélioré ou remplacé. Ceux qui l'avaient quittée avaient supposé que la surface de la Terre serait complètement dénuée de vie. Les contenus avaient donc été organisés en écosystèmes, avec zygotes pour chaque créature conservée en stase. Ce qui fascinait John, c'était l'organisation. Chaque écosystème était conçu pour être activé dans un ordre préétabli à bord de la capsule, chaque composant étant emmené sur terre et installé séparément, tandis que d'autres espèces viendraient s'y ajouter peu à peu.

Il s'adossa, revit tout en mémoire. L'amarrage s'était parfaitement déroulé, à partir du moment où ils avaient compris comment ouvrir le sas. Il se sentait comme un enfant en

pénétrant dans la station spatiale. Et ce n'était pas seulement à cause des merveilles qu'elle contenait, c'était la dimension physique des pièces et des postes de travail. Il s'attendait toujours à trouver en face de lui, au détour d'un couloir, quelqu'un de la taille de Raef. Il regrettait que Raef ne puisse pas voir tout ça de ses propres yeux, mais Évangeline avait promis de lui transmettre l'information à partir de son stock de mémoire. Il faudrait s'en contenter.

« Tu sais, dit-il à Connie, il y a aussi la question de savoir comment les formes de vie préexistantes qui ont survécu sur Terre seront affectées si nous réintroduisons tout ça. Il va falloir y réfléchir aussi. Avons-nous le droit de les supplanter par d'autres formes qui n'ont pas répondu au défi de l'évolution ? »

Connie était assise devant une console et entrait des informations en comparant les résultats des ordinateurs d'Évangeline avec ceux des ordinateurs de la capsule. Elle avait les sourcils froncés et le dos voûté en fixant son écran. Il vint sans bruit s'appuyer sur le dossier de son fauteuil pour voir par-dessus son épaule. Il regarda ses boucles brunes et les toucha doucement pour apprécier leur élasticité mousseuse sous sa paume. Il la sentit s'immobiliser sous la caresse.

« Alors ? » demanda-t-il.

Elle s'appuya contre lui et releva la tête pour le regarder à l'envers. « Comme dirait Raef, il nous faut attendre d'être au pied du mur. C'est un peu difficile de discuter de ce qui est bien ou mal tant qu'on ne sait pas ce qui est faisable. Ils prévoyaient une main-d'œuvre bien plus importante capable de poursuivre la tâche pendant plus de deux cents ans. Si nous voulions tenter de le faire, non seulement nous aurions besoin de plus de gens, mais nous devrions être capables de garantir la participation de cinquante à cent personnes pendant les deux cents prochaines années. » Elle haussa les sourcils. « Je ne vois pas comment nous pourrions le faire.

— En retournant sur Delta, comme si de rien n'était. Donner nos informations à Terra Affirma, qui les transmettrait au Conservatoire. Ensuite, tout raconter discrètement à Terra Affirma pour qu'ils commencent à recruter…

— Ils nous tueraient. » La voix de Connie était sans illusions. « Nous ne pourrions jamais nous en tirer. Même si Évangeline acceptait et faisait semblant d'être comme avant, toi et moi avons trop changé. Ils nous arrêteraient et nous détruiraient tous. » Connie réfléchit un instant. « Et si nous ne retournions pas jusqu'à Delta ? Si nous fréquentions seulement les itinéraires commerciaux pour recruter ? Des gens qui, d'après ce que tu sais, seraient prêts à nous aider dans notre entreprise ?

— Tu insinues que j'ai des contacts dans les milieux contestataires ? » demanda vivement John. Connie éclata de rire.

« Ça pourrait marcher, si Évangeline nous aidait. Je pourrais probablement trouver, disons, dix ou quinze personnes de cette façon. C'est plus qu'inhabituel que les équipages s'engagent sur des contrats en cours de route, cependant. Et, tôt ou tard, cela reviendrait aux oreilles de Terra Affirma qui se demanderait pourquoi nous n'avons pas fini le travail pour lequel ils nous avaient engagé. Ça prendrait peut-être un peu plus de temps, mais nous finirions encore par avoir les autorités sur le dos. Pour piraterie.

« J'aimerais être pirate. » John sentit Connie sursauter quand la voix nouvelle se joignit à la conversation. Ni l'un ni l'autre n'était encore habitué à entendre parler Évangeline. Et il leur était souvent difficile de savoir comment réagir.

« Les pirates de l'espace, poursuivait-elle. Mais n'attaquons pas les autres Anilvaisseaux, c'est trop compliqué pour le moment. Attaquons plutôt les stations minières d'astéroïdes. Elles sont isolées. Nous pourrions prendre tous les Humains et détruire ensuite les stations. Le Conservatoire croirait peut-être à des accidents.

— C'est fou. » John rit silencieusement. « Vous avez lu *L'île au trésor*, dans mes enregistrements d'apprentissage en sommeil, non ? » Mais Connie avait l'air songeur.

« En fait, ça pourrait marcher. Nous n'aurions pas besoin d'armes. Nous pourrions simplement entrer et annoncer que le Conservatoire met fin aux stations en surnombre. Ça s'est déjà produit. On embarquerait les gens, on les mettrait dans des matrices, puis on émettrait un vague signal de détresse à partir de la station, avant de la faire exploser.

— Et les gens qui refuseraient de s'engager dans notre action ? demanda John avec curiosité. » Il avait tant de peine à croire ce qu'il entendait que sa question lui paraissait presque logique.

« On les mettrait en transommeil, proposa Connie. Et quand on aurait assez de main-d'œuvre pour nous lancer, on prendrait les dormeurs et on les laisserait dans une autre station minière d'astéroïdes. Mais je crois qu'ils seront peu à ne pas vouloir tenter le coup. Tu es déjà allé sur une de ces stations ? »

John fit non de la tête.

« En fait, c'est beaucoup mieux de vivre à bord de l'Évangeline. Et la majorité n'a pas choisi d'aller là-bas. Le Conservatoire se débarrasse de la plupart des cas "d'inadaptés indéterminés" en les y envoyant. C'est exactement le genre de personnes qui sauteraient sur l'occasion de changer leur sort. » Connie leva soudain la tête : « La question, Évangeline, est de savoir si vous pouvez accueillir beaucoup plus de monde à bord. Qu'en pensez-vous ?

— Je… C'est à moi que vous demandez ça ? » Évangeline semblait troublée.

« Eh bien, qui d'autre le saurait mieux que vous ?

— Bon… Il n'y a pas de problème de place. Si nous récupérons les provisions sur chaque station minière avant de la détruire et que nous les ajoutons au stock actuel du vaisseau… je ne vois pas de problème. »

Un de ses commentaires précédents revint soudain à l'esprit de John. « Évangeline, demanda-t-il doucement. Vous avez dit qu'attaquer les Anilvaisseaux serait trop compliqué pour le moment. Est-ce que ça signifie que vous finiriez par vous retourner contre vos congénères ?

— Je suis prête à attaquer les parasites qui infestent mes congénères. John, il y a en moi une solitude que même la pensée directe ne pourrait vous exprimer. L'envie d'être une Anile Sauvage, parmi d'autres Aniles Sauvages. »

Il avait l'impression de percevoir un écho de ce qu'elle éprouvait. « En fait, Évangeline, je sais effectivement de quelle envie vous parlez. Connie et moi comprenons tous deux ce sentiment.

— Alors vous comprendriez qu'il faudra que je finisse par vous quitter pour aller faire ça ?

— Nous comprenons qu'il faut que nous finissions par aller avec vous pour le faire, dit calmement Connie. Croyez-vous que nous vous laisserions nous rendre notre monde, nous donner les étoiles, même, et qu'ensuite nous vous tournerions le dos ?

— Ça commence à ressembler à un marché, comme en fait Raef. Le bien en échange du bien. Mais Connie, John, il y aurait beaucoup de dangers. Si vous restiez en moi, vous pourriez être tués en même temps que moi.

— Quand vous nous aiderez à attaquer les stations minières, vous prendrez les mêmes risques, fit remarquer Connie. Il faut envisager que le Conservatoire finisse par s'apercevoir qu'il se passe quelque chose de bizarre, ou qu'un Arthroplane se demande ce qu'il est advenu de Tug et vienne le chercher. Ce n'est qu'une question de temps avant qu'on ne soit obligé de se lever et de se battre pour défendre ce que nous voulons. Quelques Anilvaisseaux de plus alliés à notre cause pourraient faire toute la différence.

— Se lever et se battre. » Évangeline releva l'expression. « Oui, je crois que le temps viendra. Mais pas encore. Pour le moment, nous pouvons agir à la dérobée. Ce serait stupide de ne pas en profiter.

— Vous parlez sérieusement, toutes les deux ? demanda John, incrédule.

— Tu as un meilleur plan ? » le défia Connie.

John haussa les épaules, puis éclata de rire. « La piraterie, et pourquoi pas, après tout ? »

C'était un endroit bien tranquille au fond de sa mémoire, qu'il n'aurait jamais trouvé sans elle. Raef regarda autour de lui. Il y avait mis de gros fauteuils de vinyle et garni les murs de hautes étagères couvertes de livres, comme celles de la vieille bibliothèque de la Sixième rue. Elles montaient jusqu'au plafond et étaient munies de ces échelles à glissière que les bibliothécaires ne voulaient jamais lui laisser utiliser. Le plafond était un ciel nocturne étoilé, mais l'atmosphère intérieure était chaleureuse, comme lorsqu'on rentre du dehors dans une

chambre doucement éclairée par une froide soirée d'automne quand le vent est mordant. La pièce avait l'odeur rassurante des livres et des forêts de pins. Le plancher était garni de vieux tapis, comme dans l'appartement de sa grand-mère, avec une dominante rouge sombre dans les motifs entrelacés.

C'était tout. Et il était simplement assis là, sans faire semblant de rien, il ne lisait même pas un des livres qu'il savait par cœur et dont il avait empli la pièce. Simplement assis, dans son propre rôle. Il respirait librement dans le corps de jeune homme qu'il avait endossé. Seul élément imaginaire. Pour le reste, il n'était que Raef.

[Je suis là.] Chuchotement au fond de son esprit.

« Je sais. Je t'ai sentie. »

[Tu es fatigué ?]

« Non. En fait, je t'attendais. Comme si tu me manquais. » Il fit un grand geste de la main. « C'est fini, je crois. Qu'est-ce que tu en penses à présent ? »

[Le plafond est beaucoup mieux.]

« Je suis d'accord avec toi. » La dernière fois qu'il lui avait fait voir, il y avait d'énormes poutres apparentes. Évangeline n'avait rien dit, mais Raef avait senti qu'elle avait l'impression d'y être prise au piège. « Alors, demanda-t-il. Est-ce qu'ils ont fini par ouvrir le sas ? »

[Bien sûr. C'était exactement comme tu l'avais deviné, grâce au poème. Il était accordé sur la voix d'une Anile, sur la mienne. J'ai appelé en reproduisant le cri du petit, et le portail d'accostage s'est ouvert immédiatement.]

« Oh. » Il aurait voulu y être, pouvoir y pénétrer. Il imaginait le lieu comme un laboratoire, avec des râteliers de tubes à essais et des embryons flottant dans des cuves de solutions de stases et…

[Ce n'était pas comme ça. John et Connie m'ont tout raconté. Je peux te le faire imaginer si tu veux.]

« Non. C'est bon. Merci quand même. Plus tard, peut-être. » Il ne s'était encore pas fait à l'idée qu'elle pouvait leur parler, qu'elle et Connie et John étaient, bon, pas amis comme Raef et elle, peut-être, mais…

[Compagnons de voyage.]

« Oui, c'est le mot juste. Raconte-moi seulement. Qu'est-ce qu'ils ont trouvé ? »

[À peu près ce que tu pensais.] Soudain, il voyait tout. Sa chambre confortable avait disparu. Il entrait dans le sas avec John, voyait par-dessus son épaule. Il avait dû utiliser une sorte de caméra d'enregistrement. La capsule-temps était plus grande qu'il ne l'avait imaginé, plus proche d'une station spatiale, en fait. Évangeline la lui fit visiter rapidement, le sas, les pièces spartiates destinées aux éventuels équipages, les laboratoires et les entrepôts de spécimens. Elle lui en transmit l'inventaire sans paroles : graines, spores, bactéries, ovules, spermatozoïdes, zygotes, embryons, et spécimens adultes de certains organismes préservés dans la neige carbonique. Quelques unités de stockage avaient visiblement souffert, mais d'autres semblaient encore opérationnelles et, derrière les parois de verre, les embryons flottaient paisiblement.

« J'aimerais quand même savoir comment ils ont fait cette balise de détresse pour t'attirer. »

[John pense qu'avant l'évacuation, les Humains répertoriaient les signaux spatiaux qui émettaient des signes de vie intelligente. Ils ont dû enregistrer les cris d'un petit dans un filet sans se rendre compte de ce que c'était. Un jour, quelqu'un a dû l'entendre et a fait le lien entre ces cris et les signaux émis par les Anilvaisseaux adultes. Excellent travail de déduction.]

« Ouais. Et alors, que pensent John et Connie de tout ça ? Est-ce qu'ils envisagent sérieusement d'attaquer les stations minières pour recruter ? » Il sourit en pensant à la façon dont il avait capté ce détail qui flottait dans son esprit.

Il sentit Évangeline faire un geste d'ignorance. Les parois de l'arche spatiale s'évanouirent et sa chambre réapparut. [Difficile à dire. Pour l'instant, il y a trop de données. Il faudra des mois pour tenter de les interpréter. John était très enthousiaste au début, mais Connie a dit qu'elle pensait qu'ils devaient tout laisser tel quel, pas seulement la capsule, mais aussi la Terre. Et maintenant Connie est passionnée, à son tour. Il semble qu'il y ait aussi des spécimens de zygotes humains, de l'ancien modèle, des Humains autoreproducteurs comme toi. Mais maintenant, c'est John qui dit que ce serait peut-être plus sage de ne toucher à

rien. Il se demande s'ils ont le droit de toucher à la Terre, si ce ne serait pas encore la répétition d'une vieille erreur.]

« Alors ils se disputent ? » demanda Raef avec inquiétude.

Évangeline réfléchit. [Non, pas pour l'instant. Ils sont dans la cabine de Connie, en train de s'accoupler.] Nouveau long silence. [Ils semblent trouver cette activité à la fois agréable et passionnante. Leurs émanations émotionnelles sont très fortes.]

Raef éprouva un pincement de jalousie de cette intimité physique, puis il perçut la curiosité soudaine d'Évangeline. Il changea de sujet. « Et toi ? Que penses-tu qu'ils devraient faire ? »

[Continuer à s'accoupler. Ça leur procure apparemment beaucoup de satisfaction.]

« Je voulais dire à propos de la capsule-temps et de son contenu. »

[Je pense qu'ils pourraient en discuter pendant les cent années à venir et que la marche à suivre correcte ne serait toujours pas évidente. Ils doivent choisir comment ils veulent agir et faire en sorte que ce soit la bonne solution. Les loups, comme ceux avec qui nous faisions semblant de courir. Les éléphants. Et les chevaux.].

Vif-argent apparut brièvement dans sa chambre, piaffa en donnant des ruades vers le plafond étoilé, puis disparut.

« Je vois. »

[Un grand nombre de cristallisoirs nourriciers sont abîmés ou inutilisables. Mais je leur ai dit que j'avais beaucoup de cellules matricielles. Avec des adaptations, je pourrais nourrir de nombreuses variétés de créatures. Raef, je pourrais être la mère de ton monde tout entier.]

Un instant, l'image lui donna le vertige. Puis il se surprit à sourire et à penser : Pourquoi pas ? Mais pourquoi pas ? Elle en savait probablement bien plus sur le véritable rôle maternel que n'importe quel Humain vivant. Puis une autre pensée s'imposa.

« J'ai peur que nous n'ayons été égoïstes, d'une certaine manière. Je veux dire, nous voilà en train de nous réjouir de ce que tu as découvert, et nous coupons les cheveux en quatre pour savoir comment en profiter. Et je crois que personne ne t'a dit que nous étions désolés que toi, tu sois déçue. Eh bien, je le suis,

tu sais. Je sais ce que ça aurait signifié pour toi d'avoir trouvé ces petits bébés là-haut, avec des Aniles Sauvages de ton espèce. Je veux dire, toi et moi, Évangeline, nous sommes les derniers de notre espèce. »

Elle resta silencieuse un long moment. [Je ne pensais pas que les amis pouvaient partager mutuellement leur chagrin. C'était idiot de ma part, car je savais que tu avais partagé la peine de Jeffrey. Et je vois à présent que tu vois ma souffrance et que tu la partages. Alors, partage aussi ma consolation. Tu n'es pas le dernier, Raef. Il peut y en avoir d'autres, comme toi, grâce au matériel de la station. Et je ne serai pas forcément la dernière de ma race. Si je suis brave, si je suis un héros, j'oserai libérer un mâle pour moi. Et alors nous pourrions avoir des petits et il y aurait à nouveau des Aniles Sauvages dans l'univers. Peut-être que je pourrai en libérer plus d'un et que nous serons à nouveau des troupeaux entiers, comme jadis.]

« Comment sais-tu que vous étiez en troupeau ? »

[C'est ce que chez vous on appellerait peut-être la mémoire génétique. La présence de Tug m'a caché beaucoup de choses sur moi-même. Comme si le parasite se tenait entre l'Anile et tout ce que l'Anile doit savoir pour être libre. Je voudrais te montrer quelque chose, quelque chose de très particulier.]

« Qu'est-ce que c'est ? »

[Tes mots sont parfois trop étroits.] Elle le saisit et l'emmena avec elle, dans les étoiles et au-delà, l'étirant à nouveau tel un filament d'énergie à travers des centaines de systèmes solaires. Les étoiles scintillaient les unes derrière les autres et, cette fois, elle vit leur beauté avec lui. Elle le fit tourbillonner encore et encore, et il sentit qu'ils s'éloignaient tant qu'il craignit de perdre la raison. Mais soudain, il y eut une étoile rouge sombre qui lui fit signe avec une chaleur plus que solaire. Puis une planète, or et rouge et brune, riche de vents intenses. [Chez moi], expliqua-t-elle. Inutilement. [Je l'ai toujours su. Nous naissons tous en sachant où elle est, même avant que nos parents ne nous y amènent. Comme les fleuves et les rivières de vos poissons migrateurs, où les pays chauds où vos oiseaux vont passer l'hiver. C'est là que je dois aller si un jour j'ai des petits à moi.]

« Pourquoi ne pas y aller tout de suite ? Tug mentait peut-être. Tu pourrais retrouver ceux de ta race. Et tu ne serais plus seule. »

Il y eut un long silence, puis elle parla très doucement. [Raef, il n'y a plus d'Aniles Sauvages. Je sens que ce que disait mon parasite est vrai. Si je veux avoir un compagnon, je devrai le libérer de son parasite. Je ne sais pas encore très bien comment cela peut se faire. Peut-être dois-je trouver un filet-bulle de bébés esclaves et combattre l'Anile qui les garde. Peut-être puis-je trouver un vieil Anile, assez vieux pour être insatisfait de son sort, pour sentir qu'il existe autre chose que l'esclavage. Je dois réfléchir à la façon de faire et préparer un plan. Mais j'ai le temps : ma vie est des milliers de fois plus longue que la tienne. Je sais que j'ai le temps d'aider tes congénères à retrouver leur monde. Quand ce sera accompli, ils m'aideront alors à faire ce que je dois. C'est ce qu'ils m'ont promis. Nous avons fait un marché.]

« Mais tu ne te sentiras pas seule, jusque-là ? »

[Parfois, tu n'es pas très malin, tu sais. Je ne suis plus seule maintenant. Quand je le serai, j'aurai tout le temps de chercher un compagnon parmi mes semblables.]

Il venait de faire demi-tour et se retrouvait dans son bureau, apparemment, au milieu des gros fauteuils et des livres. Déjà, l'endroit était familier et réconfortant. Chez lui. Un lieu qu'il attendait de trouver depuis toujours. Ce qui amenait une autre question.

« Combien de temps crois-tu que ça prendra ? Avant… avant que tu ne te retrouves seule ? »

Silence prolongé.

« Bon Dieu, Évangeline ! Qu'est-ce qu'il y a ? Est-ce que je suis déjà mort ? »

[Pas… non.]

« Alors, combien de temps ? » L'ancienne colère réapparut dans sa voix.

Elle n'en fut pas effrayée. [Espèce d'idiot. Ta vie entière, pour moi, ne dure qu'un instant. Combien de temps peut-il te rester ?

Je ne peux le dire. Combien de temps, quand tu le vis ainsi, à la vitesse de la pensée ? Toi seul peux le dire.]

Et la colère s'évanouit. Il pensa à un feu dans la cheminée de brique rouge dans le coin de la pièce, et il était là. Il alla s'asseoir à côté, saisit une brochette et sortit une boule de guimauve du sachet. « Je ne t'ai jamais montré ça. Tu veux essayer ? »

[Je crois que oui.]

« Alors, il va falloir que tu entres. Ne sois pas timide. »

[D'accord.] Mais il y eut un silence. Puis une porte qu'il n'avait pas remarquée jusque-là s'entrouvrit à peine, demeura entrebâillée. Elle hésitait. [Quelle apparence devrais-je avoir ?]

« Comme tu veux. »

[Maman ?]

« Si tu veux… », commença-t-il, puis s'interrompit. Il ne voulait plus vraiment qu'elle soit sa mère. Elle était tout le monde et n'importe qui. Et la seule, se dit-il, mais c'était assez. « Je suis simplement Raef, moi. Tu n'as qu'à être Évangeline », suggéra-t-il. Et il attendit.

Cela prit un certain temps.

Puis elle entra lentement. Ses cheveux étaient blancs et hérissés en pointe, comme ceux d'un punk, aurait-il dit au premier abord. Mais non, pas du tout comme ceux d'un punk, car ils bougeaient gracieusement et souplement tandis qu'elle avançait, tout en mèches mouvantes et en boucles qui lui faisaient penser à des flammes. Elle se déplaçait comme son corps de vaisseau spatial, avec souplesse et élégance, d'un pas résolu et pourtant sans hâte. Son visage classique n'était pas humain et cependant familier, un mélange de Mona Lisa, de la jeune voisine de son enfance et d'une Anile qui se mouvait dans les étoiles, et d'autre chose encore, indéfinissable. Elle regardait le tapis en marchant. Puis elle leva les yeux et leurs regards se croisèrent. C'était Évangeline. Évangeline, pure et simple, sage et complexe. Totalement étrangère et totalement familière. Elle lui sourit.

FIN